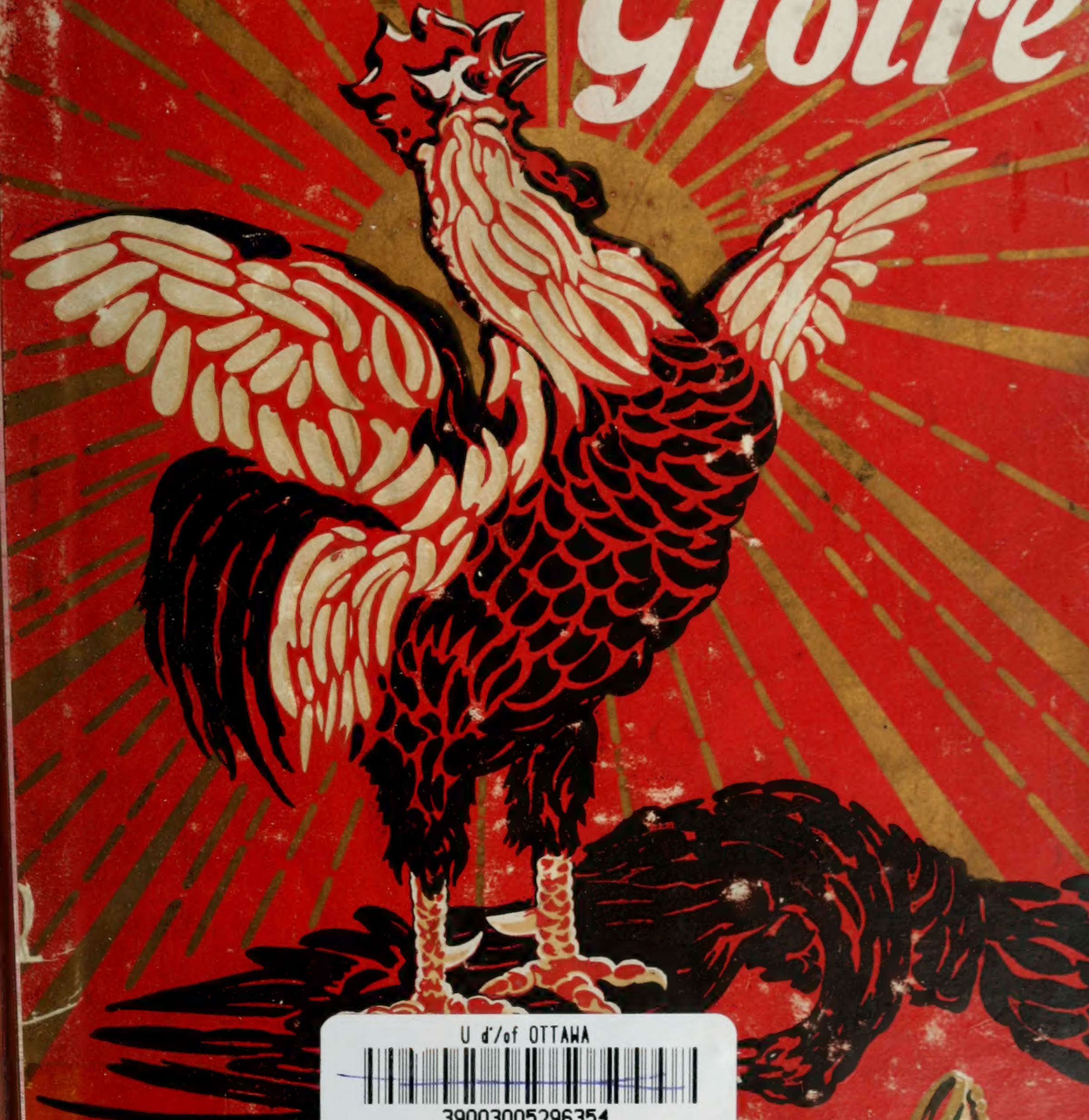
le jour de Gloire



P. SIRVEN, IMPR-EDITR. TOULOUSE PARIS

LA GUERRE ANECDOTIQUE
1914-1915

Le jour de gloire !!

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

DESSINS PAR M. TOUSSAINT

1914-1915



Gal JOFFRE

LE JOUR DE GLOIRE

Anecdotes
Traits de Bravoure
Actes d'héroïsme
Les beaux exploits
etc., etc



B. Sirven
EDITEUR — TOULOUSE - PARIS

Les photographies publiées dans ce volume nous ont été communiquées par MM. BRANGER, ROL. FORBIN.



SENTINELLE FRANÇAISE AUX AVANTS-POSTES DANS UN BOIS DE L'ARGONNE

LE JOUR DE GLOIRE!

LE PRÉTEXTE

Il ne sera pas difficile, pour les historiens de l'avenir, de pénétrer les causes réelles de la conflagration sanglante de 1914. Déjà elles sont connues de tous et l'univers accuse nettement l'ambition allemande d'avoir déchaîné la plus épouvantable des guerres dans l'espoir de dominer et d'asservir le monde. C'est donc Guillaume II et son complice François-Joseph que les victimes de cet odieux guet-apens maudissent dès aujourd'hui et que la postérité flétrira de ses anathèmes.

Depuis longtemps, l'Allemagne avait résolu et prémédité son mauvais dessein, attendant le moment favorable de se jeter sur la proie convoitée. Cette proie, c'était tout ce qui gênait ses projets de domination universelle, l'Angleterre, la Russie, mais surtout la France dont le Germain a toujours haï le clair génie et redouté l'ardent patriotisme. Plusieurs fois, l'heure sembla propice à Guillaume et il tenta de créer des incidents : la longanimité de la France et la ferme attitude de l'Europe le contraignirent toujours à rentrer l'épée dans le fourreau.

Cependant l'heure pressait : notre pays un instant aveugle, revenait à la loi de trois ans — son salut ; — la Russie poursuivait avec une tenace énergie l'accroissement et la préparation militaire de son immense armée ; l'Angleterre se décidait à maintenir, coûte que coûte, la supériorité numérique de ses flottes.

Encore quelques mois et l'occasion tant convoitée s'évanouissait à jamais.

Et c'est à ce moment que, faute de rai-

sons valables, l'Allemagne s'empara d'un prétexte.

Le 28 juin 1914, l'archiduc-héritier d'Autriche-Hongrie, François-Ferdinand, tombait sous les coups d'un meurtrier dans les rues de Sarajevo, capitale de la Bosnie. L'auteur de l'attentat était un Serbe et l'on voulut voir, dans son crime, le résultat d'un complot fomenté, organisé et payé par le gouvernement de Belgrade.

La Serbie protesta vivement, répudia toute complicité et témoigna publiquement, par une démarche à la cour de Vienne, de l'horreur que lui inspirait un tel forfait.

L'Autriche, poussée par l'Allemagne, affecta de ne pas croire à la sincérité de ces assurances et demanda des garanties contre le retour de nouveaux attentats ; elle exigea la dissolution des sociétés bosniaques de Serbie, la mise en jugement des Serbes soupçonnés de complot contre l'Autriche et émit encore la prétention de veiller elle-même, par un représentant spécial, à l'exécution de ces mesures.

Atteinte dans sa souveraineté, la Serbie regimba et se tourna vers sa protectrice naturelle, la Russie. Celle-ci donna sa parole que la Serbie, bien qu'innocente de l'attentat de Sarajevo, ne laisserait se former à Belgrade aucun foyer bosniaque hostile à l'Autriche, mais elle ajouta qu'elle comptait sur la générosité de la monarchie dualiste pour épargner à la Serbie une humiliation inacceptable.

Le ton de la note russe était courtois, mais ferme ; il laissait deviner que le gouvernement de Saint-Pétersbourg soutiendrait énergiquement le petit peuple serbe menacé dans son indépendance.

Loin de se déclarer satisfaite, l'Autriche, sous la pression de l'Allemagne, répondit à cette note en adressant un ultimatum à la Serbie, ultimatum à ce point inacceptable qu'il apparaissait clairement que l'Autriche recherchait un conflit. En même temps, elle ordonnait la mobilisation de ses troupes.

Désireuse de sauver la paix du monde, la Russie conseilla à la Serbie d'accepter de l'ultimatum toutes les clauses qui ne portaient pas directement atteinte à sa dignité ni à sa souveraineté. Dans un esprit de résignation admirable, le gouvernement de Belgrade se soumit à l'humiliation d'ouvrir les enquêtes demandées, de procéder aux mesures coercitives réclamées, refusant seulement de soumettre ces actes au contrôle de commissaires autrichiens.

Pour toute réponse, l'Autriche déclarait la guerre à la Serbie ; c'était, du même coup, lancer un défi direct à la Russie, protectrice naturelle des peuples slaves, c'était en même temps mécontenter l'Angleterre et la France, amies ou alliées de la Russie.

C'était le point où l'Allemagne, tapie dans l'ombre, voulait amener les choses. Avec sa duplicité ordinaire, elle joua ostensiblement le rôle de médiatrice entre l'Autriche et la Russie, écrivant au tsar des télégrammes pacifiques pendant qu'il invitait le comte Berchtold à tenir ferme, « à se raidir ».

Pendant ce temps, la Russie répondait à la mobilisation autrichienne par une mobilisation parallèle de ses forces, mais en ayant soin de prévenir l'Allemagne que cette mobilisation concernait simplement les frontières austro-hongroises et n'était pas dirigée contre elle.

Le gouvernement de Berlin affecta de tenir pour mensongères ces affirmations et se mit à poursuivre ostensiblement une mobilisation générale qu'elle avait depuis longtemps commencée en secret.

Toutes les tentatives de médiation entreprises par l'Angleterre, la France et l'Italie se heurtèrent au mauvais vouloir de l'Allemagne, convaincue que l'heure avait sonné pour elle de réaliser ses rêves grandioses.

A ce moment, le cabinet de Vienne mesura la grandeur de la faute commise et la profondeur de l'abime qu'il avait ouvert. Il tenta sincèrement de négocier.

Ce n'était point l'affaire de l'Allemagne qui, pour rendre les choses irréparables, déclara la guerre à la Russie.

On sait le reste : l'Italie, sur laquelle comptait l'Allemagne, demeurant strictement neutre, et l'Angleterre, dont elle escomptait la neutralité, intervenant dans le conflit avec toute sa puissance.

Et depuis sept mois, la guerre se poursuit, guerre effroyable qui dresse les unes contre les autres des armées de plusieurs millions d'hommes, guerre impie qui a déjà fait couler des torrents de sang et qui en fera couler encore, guerre exterminatrice qui fauche pour un siècle les forces vives de l'Europe.

Cette guerre, l'Allemagne seule l'a vou-

lue. Elle en portera la responsabilité devant l'Histoire; elle commence déjà à en subir le châtiment.

Cette Europe, qu'elle se flattait de dominer, s'est dressée contre elle et la tient en échec; cette France, qu'elle se vantait d'abattre en deux semaines, lui a déjà infligé de sanglantes défaites et se prépare à lui en infliger d'autres.

L'heure approche où le châtiment sera complet et où l'Allemagne orgueilleuse, définitivement abattue, sera contrainte de demander la paix; l'heure va sonner où l'Alsace et la Lorraine reprendront leur place au doux foyer de France.

Et sur les ruines de l'impérialisme prussien, une Europe nouvelle s'élèvera, heureuse d'être libre, de ne plus respirer un air saturé de poudre, et de pouvoir employer ses énergies et ses facultés aux seules œuvres de paix et de civilisation.

La rupture.

1er août. — La mobilisation générale de toutes les forces allemandes est proclamée.

A l'issue du Conseil des Ministres, le Gouvernement français a décrété la mobilisation générale de l'Armée.

L'ambassadeur d'Allemagne, au nom de son gouvernement remet, à 7 heures 30 du soir, au ministre des affaires étrangères, la déclaration de guerre.

Le gouvernement français a reçu toutes assurances sur le rôle naval et militaire de l'Angleterre en cas de guerre franco-allemande.

Le Japon se déclare prêt à soutenir l'Angleterre et à tenir toutes les obligations de son alliance avec elle.

Le correspondant à Berlin du *Times* télégraphie à 11 h. 10 du soir :

« A une heure tardive, cet après-midi, une foule de cinquante mille personnes se rassembla devant le Palais impérial et poussa des hurrahs pour l'empereur et l'empire allemand.

« A 6 h. 15, le kaiser se montra à une fenêtre; l'enthousiasme de la foule était sans bornes. On agita chapeaux et mouchoirs. L'empereur prononça d'une voix forte, qui porta jusqu'aux derniers rangs de la foule, une allocution ainsi conçue :

L'heure est sombre pour l'Allemagne. On nous a forcé à prendre l'épée en mains, mais si, au dernier instant, mes efforts ne parviennent pas à amener nos adversaires à parler les yeux dans les yeux et à maintenir la paix, j'espère que, avec l'aide de Dieu, nous brandirons l'épée avec une telle force que, lorsque nous la remettrons dans son fourreau, ce sera avec honneur. Une guerre nous demandera d'importants sacrifices pour la propriété et la vie. Mais nous montrerons à nos ennemis ce que cela signifie de provoquer l'Allemagne. Et maintenant, mettons notre sort dans la volonté de Dieu. Allez à l'église, agenouillez-vous devant Dieu et priez-le pour qu'il aide notre vaillante armée.

2 août. — L'Autriche déclare la guerre à la Russie.

L'ambassadeur d'Autriche-Hongrie n'a pas encore quitté Paris.

Les Allemands ont ouvert le feu ce matin sur le poste de douanes militarisé de Petit-Croix.

Les Allemands envahissent le Luxembourg.

Les Allemands sont entrés en France près de Cirey.

Les Comités révolutionnaires français s'engagent à ne pas gêner l'action du gouvernement et déclarent traître à la patrie quiconque entraverait la mobilisation.

L'Allemagne a remis un ultimatum au gouvernement belge pour lui demander le passage à travers le territoire de la Belgique. Celui-ci refuse nettement.

3 août. — L'armée belge a été mise sur le pied de guerre.

Le roi a pris le commandement général, avec le général Hanoteau, inspecteur général d'artillerie, comme aide de camp.

La mobilisation de la flotte anglaise est ordonnée pour ce soir minuit.

Le gouvernement britannique déclare à l'ambassadeur d'Allemagne qu'il ne restera pas neutre.

L'Angleterre a fixé à l'Allemagne jusqu'à minuit pour donner l'assurance formelle que la neutralité de la Belgique sera respectée.

Le généralissime Joffre est parti ce soir, à 11 h. 45, pour la frontière de l'Est.

M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, a demandé cet après-midi ses passeports au ministre des affaires étrangères.

On peut considérer la nouvelle de la déclaration de guerre par l'Allemagne à la France comme certaine après le départ de M. de Schœn.

De nouvelles violations de frontière se sont produites sur plusieurs points. Des réquisitions ont été faites par les troupes allemandes sur territoire français.

Aujourd'hui, au palais d'hiver, le tsar a adressé les paroles suivantes aux représentants de l'armée et de la flotte :

C'est avec calme et dignité que la Russie, notre grande patrie, a accueilli la nouvelle de la déclaration de guerre. Qu'elle soit calme et digne jusqu'au bout.

Je déclare ici solennellement que je ne ferai pas la paix avant que le dernier soldat ennemi n'ait quitté notre territoire, et je m'adresse à vous tous, représentants de mes chères troupes de la garde et des troupes de la circonscription militaire de Saint-Pétersbourg réunies, et en votre personne, à toute mon armée unie, unanime et forte comme un mur de granit, et je la bénis pour l'œuvre de guerre.

Ce matin, à neuf heures, le prince Ruspoli, chargé d'affaires de l'ambassade d'Italie, a rendu visite à M. René Viviani et lui a notifié officiellement la déclaration de neutralité de l'Italie. Cette déclaration sera publiée en Italie aujourd'hui même.

Le président du conseil a remercié avec émotion le représentant du gouvernement italien et s'est félicité de ce que les deux sœurs latines, qui ont même origine, même idéal, tout un passé de gloires communes, ne soient pas opposées.

Le « chiffon de papier ».

Une dépêche de M. Goschen, ambassadeur d'Angleterre à Berlin, donne le récit, tragique en sa simplicité, de la rupture des relations diplomatiques avec l'Allemagne. A la question de savoir si l'Allemagne respecterait la neutralité de la Belgique, M. de Jagow répondit négativement parce que les troupes allemandes, le matin même, avaient déjà franchi la frontière belge. La neutralité de la Belgique était déjà violée.

Cette violation, disait-il, était nécessaire parce qu'il s'agissait de pénétrer en France par le chemin le plus rapide et le plus facile, de façon à avoir une grande avance sur les opérations françaises et de frapper le plus tôt possible un coup décisif. C'était pour l'Allemagne question de vie ou de mort. Un temps considérable aurait été perdu s'il avait fallu pénétrer par le sud, où la rareté des routes et la puissance des forteresses auraient retardé la marche, ce qui aurait donné aux Russes le temps d'amener des troupes sur la frontière allemande.

— La rapidité, ajouta M. de Jagow, est le grand atout de l'Allemagne. Celui de la Russie est d'être un réservoir inépuisable.

L'ambassadeur observa que le fait accompli était très grave et demanda s'il n'était pas encore temps de donner aux troupes allemandes l'ordre de quitter la Belgique.

M. de Jagow répondit que, pour les motifs sus-énoncés, cela était impossible.

Dans l'après-midi, l'ambassadeur d'Angleterre informa M. de Jagow que si, à minuit, l'Allemagne n'avait pas donné l'assurance qu'elle ne poursuivrait pas la violation de la frontière belge et n'arrêtait pas ses troupes, les relations diplomatiques seraient rompues et la Grande-Bretagne prendrait toutes mesures nécessaires pour maintenir la neutralité de la Belgique et faire respecter le traité signé par l'Allemagne et par la Grande-Bretagne.

M. de Jagow répondit qu'il maintenait sa réponse antérieure, la sûreté de l'empire d'Allemagne exigeant absolument que les troupes allemandes traversassent la Belgique.

L'ambassadeur d'Angleterre insista, disant qu'en présence des conséquences terribles de cet acte, M. de Jagow changerait peut-être d'opinion avant minuit. Mais M. de Jagow répliqua que le délai fût-il prolongé de 24 heures ou plus, sa réponse serait toujours la même.

— En ce cas, répondit l'ambassadeur d'Angleterre, il ne me reste qu'à réclamer mes passeports.

Il était environ sept heures. Un court entretien suivit. M. de Jagow exprima ses profonds regrets de voir s'écrouler toute sa politique et celle du chancelier qui consistait à gagner l'amitié de l'Angleterre afin d'arriver, par l'intermédiaire de l'Angleterre, à se rapprocher de la France.

L'ambassadeur se rendit ensuite chez le chancelier. Celui-ci, fort agité, entama aussitôt un discours qui dura une vingtaine de minutes. Il déclara que la décision de la Grande-Bretagne était vraiment terrible et ajouta :

— Comment, pour un mot, pour le mot « neutralité », pour un mot qui, en temps de guerre, fut si souvent méprisé, comment, pour un simple *chiffon de papier*, la Grande-Bretagne va faire la guerre à une nation apparentée, dont le seul désir est d'être une amie? Tous mes efforts dans ce sens se trouvent anéantis par cette dernière et terrible décision et toute ma politique, depuis mon arrivée aux affaires, s'écroule comme un château de cartes. L'acte de la Grande-Bretagne est inconcevable. C'est comme si on frappait dans le dos un homme qui défend sa vie contre deux assaillants. Je tiens la Grande-Bretagne pour responsable des terribles événements qui pourront s'ensuivre.

L'ambassadeur d'Angleterre répliqua que si, pour des raisons stratégiques, la violation de la neutralité belge était une question de vie ou de mort pour l'Allemagne, c'était aussi pour l'honneur de la Grande-Bretagne une question de vie ou de mort de respecter un engagement solennel et de faire tout son possible pour défendre la neutralité de la Belgique contre des attaques. Cet engagement solennel doit simplement être observé, sinon quelle confiance aurait-on, à l'avenir, dans les promesses de la Grande-Bretagne?

Le chancelier répondit :

— Mais à quel prix cet engagement sera-t-il tenu? Le gouvernement britannique y a-t-il songé?

L'ambassadeur observe alors que la crainte des conséquences ne constituait pas une excuse pour violer des engagements solennels.

Mais le chancelier était si surexcité, si abasourdi de la décision de l'Angleterre, si peu disposé à entendre raison que l'ambassadeur renonça à jeter l'huile sur le feu en continuant la discussion.

Le chancelier déclara enfin qu'en se joignant aux ennemis de l'Allemagne, la Grande-Bretagne lui portait un coup d'autant plus violent que presque jusqu'au dernier moment l'Allemagne, travaillant de concert avec l'Angleterre, avait coopéré à ses efforts pour le maintien de la paix entre l'Autriche et la Russie.

L'ambassadeur reprit qu'il était, en effet, tragique de voir deux nations entrer en conflit au moment même où leurs relations étaient devenues plus cordiales.

L'ambassadeur rentra à l'ambassade et, un peu avant 9 heures, il déposa un télégramme faisant au Foreign Office un rapport sur ces entrevues.

Son télégramme fut accepté, mais apparemment il ne fut jamais transmis par le bureau télégraphique.

Vers 9 heures et demie, le sous-secrétaire, M. Zimmermann, vint voir l'ambassadeur d'Angleterre. Celui-ci fit observer que l'Angleterre exigeait une réponse nette à minuit au plus tard.

M. Zimmermann reconnut que cela équivalait à une déclaration de guerre, puisque l'Allemagne ne pouvait pas donner l'assurance réclamée. Puis, M. Zimmermann laissa à l'ambassadeur une feuille volante du *Berliner Tageblatt* annonçant la déclaration de guerre de l'Angleterre à l'Allemagne.

Une foule de manifestants déjà massés au dehors poussait des cris hostiles et jetait des pierres contre la maison.

Un pavé étant tombé au milieu du salon où se trouvait réuni le personnel de l'ambassade, l'ambassadeur téléphona à M. de Jagow, qui fit déblayer la rue.

M. de Jagow vint ensuite exprimer à l'ambassadeur ses vifs regrets de l'incident qui, disait-il, déshonorait Berlin, et expliqua que la publication de la nouvelle, par cette « peste » de *Berliner Tageblatt*, n'avait pas

été autorisée, sans quoi un service d'ordre eût été établi.

Les excuses de M. de Jagow furent complètes.

Le lendemain 5 août, un aide-de-camp de l'empereur arriva chez l'ambassadeur d'Angleterre et lui déclara sur un ton acerbe :

— L'empereur me charge d'exprimer à Votre Excellence ses regrets pour les incidents d'hier soir, mais de vous dire par la même occasion, que ces incidents vous donnent une idée des sentiments de son peuple à l'égard de l'acte de la Grande-Bretagne faisant cause commune avec d'autres nations contre ses vieux alliés de Waterloo. Sa Majesté vous demande aussi de dire au roi qu'il était fier de ses titres d'amiral de la marine britannique et de feld-maréchal de l'armée anglaise ; mais qu'après ce qui vient d'arriver, il est obligé de se dépouiller immédiatement de ces titres.

L'ambassadeur raconte ensuite son départ de Berlin et les mesures d'ordre qui furent prises à cette occasion. Il n'eut pas à souffrir, comme ses collègues russe et français, des avanies de la foule. Il fut poliment accompagné à la gare et son voyage eut lieu d'une façon confortable.

4 août. — L'ambassadeur d'Allemagne remet au gouvernement français une note par laquelle le gouvernement allemand l'a chargé de déclarer à la France que l'Allemagne se considère comme en état de guerre. L'ambassadeur a invoqué des faits de divers ordres, notamment qu'un aviateur français aurait survolé Nuremberg et jeté des bombes, et encore que les Français auraient passé la frontière.

Bône et Philippeville sont bombardées par un croiseur allemand.

Le roi Albert a prononcé à la Chambre belge le discours suivant :

Jamais, depuis 1830, heure plus grave ne sonna pour la Belgique. La force de notre droit et la nécessité pour l'Europe de notre existence autonome, nous font encore espérer que les événements redoutés ne se produiront pas. Mais, s'il faut résister à l'invasion de notre sol, le devoir nous trouvera armés et décidés aux plus grands sacrifices. Dès maintenant, la jeunesse est debout pour défendre la patrie en danger. Un seul devoir s'impose à nos volontés : une résistance opiniâtre, le courage et l'union. Notre bravoure est démontrée par notre irréprochable mobilisation et par la multitude des engagements volontaires. Le moment est aux actes. Je vous ai réunis pour permettre aux Chambres de s'associer à l'élan du pays. Vous saurez prendre d'urgence toutes les mesures. Vous êtes tous décidés à maintenir intact le patrimoine sacré de nos ancêtres. Personne ne faillira à son devoir.

L'armée est à la hauteur de sa tâche. Le gouvernement a conscience de ses responsabilités et les assumera jusqu'au bout pour sauvegarder le bien suprême du pays. Si l'étranger viole notre territoire, il trouvera tous les Belges groupés autour de leur souverain qui ne trahira jamais son serment constitutionnel.

J'ai foi dans nos destinées. Un pays qui se défend s'impose au respect de tous et ne périt pas. Dieu sera avec nous.

La mobilisation de l'armée anglaise est signée.

L'ordonnance paraît au *Journal Officiel.*

Tsar et Kaiser.

Leur correspondance.

On savait qu'un échange de télégrammes très actif s'était produit entre l'empereur Guillaume et le tsar pendant la période critique qui a précédé la rupture. Cette intervention personnelle des souverains avait même été considérée comme un des principaux facteurs de conciliation. Rien ne permettait encore d'apprécier les conditions dans lesquelles avait échoué la tentative pacificatrice. Mais voici que le *Giornale d'Italia* reproduit, d'après un Livre blanc allemand, le texte des dépêches impériales. La lecture en est singulièrement instructive.

C'est le souverain allemand qui prend le premier la plume :

Guillaume II à Nicolas II, 28 juillet, 10 h. 45 du soir :

Avec une grande inquiétude, j'apprends l'impression que l'action austro-hongroise a produite dans ton empire. L'agitation sans scrupule qui s'exerce depuis des années en



LA DÉFENSE D'UN VILLAGE BELGE PAR LES TROUPES FRANÇAISES

Serbie a déterminé l'assassinat de François-Ferdinand. Les Se. bes sont encore dominés par l'esprit qui les a poussés à l'assassinat de leur roi et de leur reine. Sans aucun doute, tu conviendras avec moi que tous deux, comme tous les autres souverains, avons intérêt à ce que tous ceux qui portent la responsabilité de cet horrible crime soient punis.

D'autre part, je comprends très bien combien pour toi et ton gouvernement il est difficile d'aller contre l'opinion publique. Grâce à l'amitié qui depuis longtemps me lie étroitement à François-Joseph, je déploie sur l'Autriche-Hongrie toute mon influence pour la pousser à s'entendre ouvertement et pacifiquement avec la Russie. J'espère ardemment que tu aideras mes efforts pour éloigner les difficultés actuellement existantes.

Ton dévoué cousin, GUILLAUME.

Ce télégramme a été envoyé le soir même de la déclaration de guerre de l'Autriche à la Serbie. Il tend manifestement à détourner la Russie d'une intervention en faveur des Serbes. L'allusion aux événements de 1903 souligne le calcul sur lequel a été échafaudée toute la manœuvre austro-allemande de l'attentat de Sarajevo. On remarquera que Guillaume II revendique une action conciliante auprès de François-Joseph, dont les résultats ne se sont jamais manifestés.

La tentative du kaiser échoue. Voici la réponse du tsar :

Nicolas II à Guillaume II, 29 juillet, 10 heures matin :

Je me réjouis de te savoir rentré en Allemagne en ce moment sérieux. Je te prie vivement de m'aider. Une guerre honteuse a été déclarée à un pays faible. L'indignation est énorme en Russie, je la partage. Je prévois que bientôt je ne pourrai plus résister aux pressions qui s'exercent sur moi et que je serai obligé de prendre des mesures qui provoqueront la guerre.

Pour éviter le malheur que serait une guerre européenne, je te prie, au nom de notre ancienne amitié, de faire tout le possible pour empêcher l'alliée d'aller trop loin.

NICOLAS.

Avec une énergie d'autant plus caractéristique qu'il ne la prodigue pas, Nicolas II pose le principe de la solidarité slave et montre que c'est à Vienne et non à Petersbourg que doit se manifester la volonté de paix.

Le kaiser revient pourtant à la charge :

Guillaume II à Nicolas II, 29 juillet, 6 h. 30 soir :

J'ai reçu ton télégramme. Je partage ton désir de maintenir la paix. Cependant je ne puis considérer la guerre austro-hongroise comme une guerre honteuse, parce que l'Autriche-Hongrie sait par expérience que les promesses de la Serbie, quand elles n'existent que sur le papier, ne valent rien. Selon moi, l'action austro-hongroise doit être considérée comme une tentative pour obtenir que cette fois les promesses serbes soient maintenues. Je suis fortifié dans cette opinion par l'engagement du cabinet austro-hongrois de ne rechercher aucune conquête territoriale en Serbie.

Je crois qu'une entente directe entre ton gouvernement et Vienne est possible et désirable; une entente que, comme je te l'ai dit, mon gouvernement appuierait de toutes ses forces. Naturellement tes mesures militaires pourraient être considérées par l'Autriche-Hongrie comme une menace et pourraient provoquer le malheur que nous voulons conjurer et rendre impossible la mission médiatrice que j'ai assumée avec empressement ensuite de ton appel à mon amitié et à mon aide.

GUILLAUME.

Déjà le désaccord fatal apparaît. Le souverain allemand ne parle que d'entente directe, écartant les propositions de médiation qui viennent de Londres. Le conseil de ne pas armer prend un caractère presque comminatoire, quand on réfléchit que la mobilisation partielle russe a été promulguée dans l'après-midi de ce 29 juillet. Le tsar ne s'émeut pourtant pas. Il promet des explications par l'organe du général Tatischef, son aide de camp personnel, auprès du kaiser. Il invoque encore la médiation :

Nicolas II à Guillaume II, 30 juillet, 1 heure après-midi :

Je te remercie cordialement de ta prompte réponse. Ce soir j'envoie Tatischef avec instructions. Les mesures militaires actuelles étaient déjà décidées il y a cinq jours environ pour nous défendre contre les préparatifs autrichiens. J'espère de tout mon cœur que ces mesures n'empêcheront pas ta tâche de médiateur, à laquelle je tiens beaucoup. Nous avons besoin de ta pression sur l'Autriche-Hongrie pour qu'elle s'entende avec nous.

NICOLAS.

Ici, il y a manifestement une lacune. Un télégramme de Guillaume II manque, qui est évidemment une protestation contre la mobilisation de quatorze corps d'armée russes, mais qui laisse encore la porte ouverte à la conciliation. La réponse du tsar ne laisse aucun doute sur ces deux points.

Nicolas II à Guillaume II, 30 juillet, dans la soirée :

Je te remercie cordialement pour ta médiation qui fait espérer une solution pacifique. Véritablement il est impossible d'arrêter nos préparatifs militaires, rendus nécessaires par la mobilisation autrichienne. Nous ne désirons pas une guerre, et tant que dureront les tractations avec l'Autriche mes troupes ne prendront aucune attitude hostile, je t'en donne solenellement ma parole. J'ai confiance dans la grâce de Dieu, et j'espère en le succès de ta médiation à Vienne, pour le bien de nos pays et la paix européenne. Cordialement et tout dévoué à toi.

NICOLAS.

Ainsi, le tsar s'engage sur l'honneur à ne prendre aucune initiative belliqueuse. Que peut-on désirer de plus? Mais, il est déjà trop tard; le parti militaire allemand a triomphé des hésitations du souverain en exploitant les prétendues velléités d'agression de la Russie. Dans cette soirée du 30 juillet, qui est le moment décisif de la crise, Guillaume II envoie au tsar cet avertissement comminatoire, véritable prélude de l'ultimatum :

Guillaume II à Nicolas II, 30 juillet, minuit :

Pendant que ma médiation, assumée selon ton désir, entre ton gouvernement et le gouvernement viennois, était en pleine action, tes troupes ont été mobilisées contre mon alliée l'Autriche-Hongrie, ce qui a rendu mon action presque illusoire. Néanmoins je la continuai. Or, je reçois des nouvelles certaines sur tes préparatifs belliqueux à mes frontières. La responsabilité de la sûreté de mon empire m'oblige à prendre des mesures défensives. J'ai fait tous mes efforts en faveur du maintien de la paix. Je ne porterai pas la responsabilité du malheur qui menace le monde civilisé. En ce moment tu as encore la possibilité de le conjurer. Personne ne menace l'honneur et la force de la Russie, qui aurait pu attendre le résultat de mes efforts. L'amitié que pour toi, pour ton pays, j'ai jurée au lit de mort de mon grand-père, m'a toujours été sacrée et je suis demeuré fidèle à la Russie dans les moments les plus difficiles, dans la dernière guerre notamment. Aujourd'hui, la paix européenne ne peut être sauvée que par toi, si la Russie se décide à arrêter les mesures militaires qui menacent l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie.

GUILLAUME.

Il ne reste plus au kaiser qu'à appuyer la démarche de M. de Pourtalès par un dernier télégramme :

Guillaume II à Nicolas II, 30 juillet, 1 heure après-midi :

Mon ambassadeur a été chargé de signaler à ton gouvernement les dangers et les graves conséquences d'une mobilisation. Comme je te le disais hier dans mon dernier télégramme, l'Autriche-Hongrie ne mobilise contre la Serbie qu'une partie de son armée. Si maintenant, comme c'est certain, tu mobilises contre l'Autriche-Hongrie, la mission que tu m'as confiée est rendue difficile sinon impossible. La difficulté de la décision à prendre repose maintenant sur tes épaules. Tu as la responsabilité de la guerre ou de la paix.

GUILLAUME.

Cette correspondance a un intérêt de tout premier ordre, car elle met en pleine lumière l'évolution de l'attitude du souverain allemand, qui a été le facteur déterminant de la rupture. Jusqu'au 30 juillet Guillaume II est manifestement hésitant et vise le succès diplomatique. Mais, dans la journée du 30 la camarilla militaire a touché la corde sensible. Le changement de ton dans les télégrammes adressés au tsar marque le moment historique où la paix a été condamnée.

Les Grands Acteurs du Drame

LE GÉNÉRAL JOFFRE

Notre généralissime a déjà glorieusement prouvé que la France, en lui remettant ses destinées à l'heure la plus tragique de son histoire, avait bien placé sa confiance. Energique, tenace, d'une impassibilité qui n'est pas de la froideur, il sait affronter les coups de la fortune contraire sans se laisser abattre et guetter le moment où le destin se montrera plus propice. D'une science militaire consommée, il a le don de se concilier, de forcer même ce Destin. Et d'une retraite, angoissante pour tous excepté pour lui, il fait jaillir une victoire triomphale, l'une des plus extraordinaires des fastes militaires.

Joffre le Taciturne.

Sous ce titre, le *Matin* a publié de notre généralissime le curieux portrait suivant, dû à la plume d'un de ses vieux camarades d'enfance :

Vous ne le connaissez pas? Moi je le connais bien pour avoir vécu souvent avec ses frères et avec lui, plus avec ses frères qu'avec lui, dans sa maison de Rivesaltes, où je me réfugiais le dimanche, parce que ma maison, à l'époque des diligences, était trop loin du collège de Perpignan.

Très jeune, il était un silencieux, très bon et très doux. Silencieusement il fut reçu, avant la fin de sa seizième année, bachelier ès sciences, avec la mention très bien, et neuf mois après, fait unique dans les annales de notre grande école, avant d'avoir révolu dix-sept ans, il était admis à Polytechnique, avec le n° 14.

Sa carrière, depuis lors, je ne vous la raconterai pas, ou je vous la raconterai brièvement. Surpris par la guerre de 1870, à la fin de sa première année d'école, il fit, comme tous, admirablement son devoir. Après la guerre, il fut chargé d'organiser les nouvelles défenses de Paris et c'est par lui, sur ses plans, que furent créées les fortifications du secteur d'Enghien. Ce fut sur le talus d'un fort que le maréchal de Mac-Mahon, entouré de tout son état-major, appela un jeune lieutenant qui ne parlait pas et lui dit : « Je vous félicite, *capitaine!* »

Capitaine à vingt-deux ans. C'était beau.

Mais on l'envoya dans l'Est pour organiser les ouvrages défensifs de Pontarlier.

— C'est très joli, me disait-il, mais je ne saurai plus faire que des fortifications. Je voudrais bien cependant commander des troupes.

Après Pontarlier, on l'envoya au Tonkin faire des fortifications et même des casernes.

Heureusement, Courbet arriva, qui enleva la truelle au capitaine qu'il avait remarqué — et Courbet se connaissait en hommes — pour lui dire d'aller, l'épée à la main, gagner des batailles. Joffre, à la tête de ses troupes, gagna, l'épée à la main, toutes les batailles dont on voulut bien lui confier les destinées. Il alla à Formose avec Courbet et, sous le feu de l'ennemi, organisa la défense de l'île. Puis on l'envoya à Madagascar construire les fortifications de Diégo-Suarez, qui passent pour les merveilles du genre. Il partit enfin pour le Dahomey, avec le colonel Bonnier, qui fut battu et tué par les Dahoméens. Joffre, qui commandait l'arrière-garde, rallia les fuyards, culbuta les ennemis, et sans mot dire, pénétra le premier dans Tombouctou.

Depuis lors, il n'a plus quitté la France. Professeur à l'Ecole de guerre, directeur du génie, général de brigade, général de division, commandant de corps d'armée, il a pu donner à son génie de stratège et d'organisateur son plein développement. En parlant de ses instructions, le lieutenant-colonel Rousset écrivait, il y a dix-huit mois, dans la *Liberté* : « C'est du Napoléon Ier et de la bonne époque ! »

A l'unanimité, il a été désigné comme chef suprême de nos armées, par les membres du Conseil supérieur de la guerre, sur la proposition du général Pau lui-même.

Il n'avait pas dit un mot pour obtenir cet honneur suprême. Il n'a pas dit un mot pour le refuser.



FOCH



PAU



DE CASTELNAU



GALLIÉNI



MAUNOURY



FRANCHET D'ESPEREY



SARRAIL



DE LANGLE DE CARY



DUBAIL

Et maintenant un souvenir.

J'étais à Dresde en 1911, à l'époque d'Agadir. La délégation des parlementaires dont je faisais partie avait été invitée officiellement à un grand dîner par le maire de la capitale saxonne. La gravité des circonstances fermait nos lèvres. Pendant le dîner, la conversation restait, si j'ose dire, strictement protocolaire. A la fin, les langues allemandes se délièrent. Au fumoir, le président de l'exposition d'hygiène de Dresde, qui pensait sans doute que je serais plus prolixe que mes collègues, me dit à brûle-pourpoint :

— Que pense-t-on de la situation actuelle, en France?

Je ne répondis pas.

Il renouvela la question.

Je ne répondis pas davantage.

L'Allemand, francophobe comme toute la bourgeoisie allemande, s'exaspéra.

— Oui, je sais bien qu'un soldat français vaut deux soldats allemands, mais vous n'avez ni discipline ni généraux!

Je suis comme les cigales. Quand on me gratte le ventre, je fais de la musique.

— Nous n'avons pas de discipline! Vous avez raison. Nous n'avons pas de discipline. Nous n'avons pas « votre » discipline. Nous l'avons remplacée par l'amour des officiers pour leurs soldats et par l'amour des soldats pour leurs officiers, grâce à quoi nos officiers feront passer leurs soldats par des trous d'aiguille. Nous n'avons pas de généraux! C'est entendu. Et vous? Et lesquels? Et sur quelles preuves? En fait de généraux français, je n'en connais qu'un, mais je le connais bien. C'est le généralissime. C'est le général Joffre. Je vous engage à ne pas vous frotter à lui.

L'Allemand ne répondit pas.

Joffre le Taciturne va répondre.

Dr P. Pujade,
ancien député des Pyrénées-Orientales.

Joffre le Taciturne a déjà répondu.

Son origine?

On a dit que la famille du général Joffre était originairement noble et que la branche à laquelle appartient notre généralissime avait, un temps, émigré en Espagne, d'où elle était revenue s'établir dans le Roussillon.

Or, notre confrère M. Gosset, qui, blessé sur le champ de bataille, occupe ses loisirs, à l'hôpital temporaire de Tulle, à fureter dans les vieux livres, y a fait d'heureuses trouvailles.

Les cartulaires de Tulle et d'Uzerches mentionnent, dès 980, un Geoffre, et d'autre part un vieux recueil héraldique nomme une illustre famille limousine « Jouffre, Joffre, Geoffre de Chabrignac ».

Il semble, de prime abord, que ce serait curiosité pure et, au fond, assez vaine de savoir si le généralissime se rattache à cette famille. Mais là où la recherche est intéressante, c'est lorsqu'on apprend que la devise de Joffre, devise parlante donnée, paraît-il, par Louis XV, est : *J'offre tout à la patrie*!

Le vainqueur de 1915 n'aurait pas besoin d'en chercher une autre à graver sur son bâton de maréchal de France.

Comment le jugent les Anglais.

Le *Times* publie cet article qui, dit-il, permettra de comprendre mieux et d'apprécier davantage la fermeté de caractère du généralissime Joffre et l'importance des services qu'il a rendus et qu'il rend à la cause des alliés :

— On voit rarement Joffre à cheval : il passe une partie de ses journées à visiter les lignes dans une automobile rapide. Il est impossible d'inspecter tous les points; il est donc laissé beaucoup d'initiative aux commandants de corps après que le plan général est arrêté, et cela prive un généralissime du contact personnel avec ses troupes; il leur est plus ou moins inconnu, et il est probable que le généralissime doit montrer ses papiers à ses sentinelles; il éreinte deux chauffeurs par jour dans ses courses d'un point à un autre, mais, en dehors de cela, le général Joffre doit tenir en mains tous les fils de cet effrayant système de guerre.

Imaginez-vous le général passant de longues heures dans une pièce très simple avec un récepteur de téléphone à l'oreille; les généraux qui l'assistent sont penchés sur les cartes et examinent attentivement la nature du pays, mais Joffre n'a pas besoin de cela : fleuves, rivières, montagnes et vallées sont profondément gravées dans son cerveau. Sa caractéristique dominante est le calme, il est aussi calme en temps de guerre qu'en temps

de paix, et cette qualité a fait naître la confiance ; il a confiance en lui et il a donné confiance aux autres ; son état-major n'a jamais eu un moment de doute sur son pouvoir de vaincre et cette conviction s'est propagée dans la masse des troupes. Il s'est rendu populaire bien qu'il n'ait rien fait pour cela. Au contraire, il évite la popularité, il vit en dehors de la réclame de presse, il ne la recherche pas et il ne l'aime pas. A ceux qui l'attaquent comme à ceux qui le défendent, il témoigne une indifférence égale.

Mais, s'il semble ne pas prêter la moindre attention aux attaques, il n'en est pas moins très ouvert aux idées d'autrui et, quand on lui présente un plan possible, il écoute attentivement ; il sait comment combiner ce qu'il y a de meilleur dans ses propres projets et dans ceux des autres, il est aussi modeste que simple. Sa disposition à accueillir les propositions contribue à nourrir cette opinion qu'il est un adaptateur et un organisateur plutôt qu'un stratège. Il est tout cela, ses campagnes dénotent le soldat aussi bien que l'ingénieur et l'organisateur, mais sa grande maxime est que, dans la guerre, rien ne peut être improvisé, chaque détail doit être pesé. Cela marque sa supériorité sur d'autres commandants modernes.

Une longue préparation a précédé chacun de ses succès ; il réussit parce qu'il prend la peine infinie qu'il est nécessaire de prendre pour réussir. Son œuvre maîtresse est la formation de l'état-major général ; il a réuni les meilleurs cerveaux militaires de France et a coordonné et contrôlé leurs efforts. Il a banni la politique, ce fléau de l'armée française. Cela est d'autant plus à son honneur que ses opinions politiques sont opposées à celles de ses principaux lieutenants. Il n'a pas de panache, il ne pose pas et ne personnifie pas du tout le type du beau cavalier cher aux cœurs des romanesques jeunes filles françaises ; c'est un soldat moderne et scientifique, c'est aussi un savant sans les défauts des savants ; ses grandes connaissances théoriques sont servies par un sens aigu de la pratique ; il comprend le soldat et sait ce qu'il peut en attendre ; il sait comment l'exalter quand il le faut, et son ordre du jour de la bataille de la Marne était de l'étoffe dont ceux des généraux de la Révolution étaient faits :

Vous devez garder le terrain conquis et vous faire tuer sur place plutôt que de reculer.

Vous voyez qu'il est plus direct et moins réthoricien que Napoléon, demandant aux Pyramides de porter témoignage. C'est une guerre de fatigue et de résistance ; celui qui durera le plus longtemps sera vainqueur ; c'est une guerre de soldats dans laquelle la qualité et l'équipement jouent le premier rôle ; c'est une guerre scientifique, de fabrication allemande, opposée à la guerre artistique de Napoléon, et le général Joffre est passé maître dans cette guerre nouvelle. C'était, de la part du général Joffre, faire preuve d'une grande témérité que d'oser demander à des troupes françaises de faire une guerre rampante de positions et de lutter de ténacité avec un ennemi teuton. Ce sera l'éternelle gloire de l'armée française si elle triomphe, comme il est certain qu'elle triomphera, d'avoir usé par ces méthodes, si peu en accord avec les traditions françaises et cependant si nécessaires, le pouvoir d'endurance des armées allemandes.

Le moissonneur.

Il a eu le superbe courage, depuis un mois, de poursuivre silencieusement l'exécution d'un plan préparé de longue date et de résister, dans l'intérêt de son pays, aux conseils que l'incompétence officielle ne lui a sans doute pas ménagés...

Il a poursuivi sa tâche sans s'inquiéter des sursauts de l'opinion. Il a un moment consenti à prendre l'offensive, malgré l'infériorité numérique par trop flagrante de ses troupes, en se disant qu'il fallait, au seuil de cette guerre, affirmer d'éclatante façon les sentiments de la France et sa volonté de défendre l'héroïque Belgique.

Puis, ayant marqué de son poing la face de l'envahisseur, ayant défoncé une première fois à coups de canon la lourde phalange des barbares lancés à l'assaut des plus illustres cités où l'art ait fleuri aux mêmes temps que la liberté, il s'est replié avec ses forces intactes et sans qu'on osât le suivre.

Accompagné de nos alliés fidèles, il a quitté les mornes plaines du Nord, où nul point d'appui naturel, où nul ouvrage fortifié de quelque valeur ne s'offraient à la stratégie ni à la tactique d'une armée moderne. Il a gagné, se grossissant en route de tous les corps épars que sa prudence avait pré-

parés comme des relais de dévouement et d'héroïsme, les champs de bataille où s'est traditionnellement exercée la valeur française.

Alors, appuyant sa gauche à Paris, que le talent et l'énergie d'un grand capitaine ont su transformer en une place de guerre de premier ordre; se développant à travers les riantes campagnes de l'Ile-de-France, toutes semées de souvenirs glorieux; se postant en Champagne, sur la Meuse et vers les Vosges, à tous les points où les invasions germaines ont trouvé des tombeaux, il a simplement et fièrement dit à ses soldats :

« Nous avons, maintenant, du champ devant nous pour combattre. L'ennemi n'ira pas plus loin. »

Et il n'est pas allé plus loin, en effet.

Et voici maintenant que, reculant à son tour, mais non pas volontairement, comme nous, cet ennemi commence à se demander, effaré, d'où lui viendra la victoire, d'où lui viendra même le salut...

N'anticipons pas! La lutte n'est point achevée : elle se poursuit. Mais n'y a-t-il pas déjà quelque chose de changé, en Europe et dans le monde, grâce à la force d'âme d'un grand Français? — La ruée brutale s'est heurtée à un obstacle invincible. Le Nombre a trouvé son maître. Le Droit va l'emporter.

Joffre a fait cela.

Cet homme a compris, dès le premier jour de sa magistrature militaire, qu'il ne lui était pas permis de risquer, même sur une inspiration de génie, les destinées de « la plus haute personne morale » qui soit au monde, comme disait Gambetta de la France; il a courageusement renoncé aux tentantes aventures qui plaisent tant à notre race parce qu'elles laissaient subsister jadis en toutes nos victoires un peu de bonne fortune.

Il a voulu être prudent avant de montrer qu'il sait, tout comme un autre, être robuste et infatigable. Il a fait marcher... marcher, marcher ses régiments avant de leur sonner la charge, et c'est ainsi qu'il a su les grouper en force là où il convenait.

Point de satisfaction d'amour-propre, ni pour les soldats, ni pour le pays, avant l'heure où il nous sera permis d'être vraiment fiers! Pas de publicité flatteuse pour les chefs heureux! Pas même de publicité pénale pour les chefs punis! Tout cela ne regarde pas le public. Nous n'avons le droit de demander au généralissime que de s'arranger pour battre l'ennemi : le reste n'est point notre affaire.

Figure neuve et admirable que celle de ce laborieux et taciturne général qui réalise en temps de guerre les décisions préparées durant de longs mois de paix, dans le cabinet et sur le terrain.

La France, en l'observant, est tout à coup frappée d'une vérité qu'elle soupçonnait, mais n'avait jamais confessée : elle s'avoue à elle-même qu'il vaut mieux être commandée par Fabius que par César. Ce qu'elle va recouvrer avec le temporisateur qui la mène au combat, elle sait qu'elle ne le perdra plus. Elle aime, certes, et aimera toujours les brillants capitaines; mais il lui plaît de voir désormais au-dessus d'eux cette figure à peine souriante, où les yeux ont des lueurs profondes, où la volonté s'inscrit en traits ineffaçables, où la rustique énergie du travailleur penché sur le sillon semble regarder, avec une passion ardente, lever le grain confié depuis longtemps à la terre natale...

Jean D'ORSAY. (Le *Matin*.)

La certitude de la victoire.

L'*Illustration*. — Notes d'un officier :

« D'une voix posée, peu timbrée, le général dit sa certitude de la victoire. Une certitude mathématique. D'abord il lui a fallu forger l'outil, et en même temps le remettre en main. A des chefs incertains ont succédé des chefs sûrs. A présent, la trempe est telle qu'en vain y mordra l'attaque allemande, brisée dans son premier élan. Et comme, faisant allusion à la victoire russe, j'exprime l'idée que la nécessité de se renforcer à l'est contraindra sans doute l'Allemagne de s'affaiblir à l'ouest, le général laisse tranquillement tomber :

— Je ne tiens pas à ce qu'ils dégarnissent « leur ligne. Les Russes avanceront plus « vite. *Ce que j'ai devant moi, je m'en* « *charge.* »

« Forfanterie! Non, conscience profonde d'une situation qu'on domine. Cet homme est bien celui qui, au lendemain de la victoire de la Marne, répondait aux félicitations d'un officier de ses amis un mot digne de la grandeur romaine. « Vous doutez-vous, mon gé-

« néral, lui disait-on, que vous venez de « gagner la plus grande bataille de tous les « siècles? » Et, certes, ce compliment était l'image même de la réalité. La victoire de la Marne, ce prodigieux coup d'arrêt de la plus formidable des invasions barbares, ce renversement de la destinée de deux peuples, ce n'était pas seulement en effet la réintégration de la France dans son héritage d'épopée, c'est encore un des tournants de l'histoire de l'Europe. Le monde, qui regardait, anxieux, s'abattre l'aigle noire sur l'alouette gauloise, soudain respire. L'aigle noire est frappée aux yeux d'un vif, inattendu coup de bec; elle chancelle, recule... C'en est fini, désormais, de son prestige, le cauchemar du pangermanisme soudain se dissipe. L'Europe n'en a plus peur...

« Et voilà — sans parler des millions de combattants et des plus sanglants moyens de destruction qu'ait encore inventés l'homme — pourquoi le compliment était exact: « Vous venez de gagner la plus grande ba- « taille de tous les siècles. »

« Le général Joffre réfléchit un moment et, de sa voix tranquille:

— *Ce que j'ai gagné, j'espère, c'est le prochain repos dans ma petite maison des Pyrénées-Orientales.*

« Saluons ce héros, peint par lui-même. »

Notre Joffre.

Le *Matin*.

On a déjà écrit sur lui des volumes. Et pourtant on n'a rien dit. Ou, du moins, on n'a pas tout dit. C'est mon excuse pour tenter son portrait.

Le grand mérite de Joffre, c'est d'avoir été peut-être le seul à prévoir le genre de guerre auquel nous assistons, — guerre de longueur sur des fronts immenses, — où la patience vaut mieux que l'audace et où la fougue vaut moins que le calcul.

Je l'entends encore me dire:

« — Ce ne sont plus les généraux en chef qui désormais gagneront la bataille: ce seront les colonels et même les simples capitaines... Les combats se livreront sur des fronts de 400 à 500 kilomètres et, sur une pareille étendue, la volonté d'un seul homme n'a plus guère de prise; on ne peut guère plus combiner ou ruser... Le rôle du général en chef sera donc presque terminé lorsqu'il aura amené à point voulu sur la ligne de bataille toutes les armées qui doivent y prendre part; le rôle des colonels et des capitaines commencera dès que les premiers coups de feu auront été tirés. Ce sont eux qui décideront du sort de la lutte. Les troupes qui vaincront seront celles qui tiendront le plus longtemps, qui auront le plus d'endurance, le plus d'énergie, le plus de foi dans le succès final... »

Il me disait cela au mois d'août 1912, quelques jours avant d'aller diriger les grandes manœuvres de Touraine, où le général Galliéni devait, pour sa part, montrer quelques-unes de ses magnifiques qualités de sang-froid et de méthode. Et les paroles du généralissime furent même, si j'ai bonne souvenance, enregistrées par le *Matin*. Elles me sont, en tout cas, restées gravées dans la mémoire. Et je revois, dans la pénombre de son cabinet du conseil supérieur de la guerre, aux Invalides, l'homme avec son regard bleu si limpide; j'entends sa voix lente et presque basse. Jamais regard ne lut plus nettement dans l'avenir; jamais voix n'articula prophétie plus saisissante dans sa réalisation.

⁂

Jamais, non plus, dans un pays qui s'enorgueillit d'avoir eu les plus grands capitaines de l'Histoire, figure ne fut plus pure. On a, à son propos, évoqué l'image de Fabius auquel les légionnaires romains avaient décerné le surnom de *Cunctator*, « le temporisateur ». Mais, Joffre est plus et mieux qu'un Fabius. Il est vrai que, par sa simplicité, par sa modestie, il rappelle les premiers chefs de Rome quand la République brillait de son éclat le plus austère et le plus radieux. Mais il a aussi toutes les qualités de notre race à nous: il en a la magnifique puissance de travail, l'inaltérable bon sens, et le goût profond de l'économie qui le rend avare du sang de ses soldats. Il a aussi la clarté de l'esprit français, la bonhomie de la vie française, la foi immuable de l'âme française dans le destin du pays. Il a, en un mot, tout ce qu'il y a de bon, de supérieur dans l'intelligence et la pensée françaises. Et c'est pour cela que nous autres, ses subordonnés, ses combattants, nous lui avons donné l'épithète qui le résumait le mieux à nos yeux; nous

l'avons appelé « notre Joffre ». Oui, « notre » parce qu'il est bien près de nous, parce qu'il est bien ce que nous voulions qu'il soit.

Oh! n'allez pas croire qu'il a gagné notre affection parce qu'il nous passait tout et nous tolérait tout. Les cœurs de soldats, pas plus que les talus de tranchées, ne se conquièrent en cédant. Non, il ne nous passe rien et ne nous tolère rien. Rude envers lui-même, il croit pouvoir se montrer rude envers nous. La discipline n'a pas de gardien plus intraitable.

Tenez, un exemple... Nous ne sommes pas, comme les gens d'en face, des voleurs de châteaux et des détrousseurs de cadavres. Nous avons le respect des morts que nous avons couchés à nos pieds; nous aurons le respect des propriétés allemandes au jour prochain où nous les visiterons; nous ne traînerons pas des carrioles derrière nous pour rapporter du linge de Munich et de la vaisselle de Dusseldorf. Cependant, quand au soir d'une rude journée, nous nous penchions sur le champ de bataille, il y avait une chose, une seule, que nous nous baissions pour ramasser: c'étaient leurs casques à pointe parce qu'il nous semblait que c'était un emblème de leur brutalité et de leur hideur que nous emportions avec nous. Joffre l'a su et, par un ordre conçu dans les termes de la plus extrême sévérité, il nous a dit son blâme et sa défense formelle, absolue... C'est bien; puisque Joffre le défend, c'est que cela doit être mal. Nous passons maintenant à côté des casques à pointe qui jonchent les routes et les fossés, sans même les regarder.

Encore un autre exemple.... C'est un peu plus difficile à dire, à expliquer. Peu importe! Vous comprendrez... Quand on a été dans les tranchées pendant des jours et des jours, quand on a accompli toute sa besogne pendant des nuits et des nuits, quand on a bien lutté, bien veillé, bien marché, bien pioché, il arrive parfois qu'on rêve des êtres aimés là-bas, derrière soi, et qu'on trouve qu'il serait doux de sentir autour de son cou les bras de la femme qu'on a laissée. Alors, il y en a quelquefois qui, passant près d'une ville ou d'un centre, ont écrit, ont télégraphié, ont fait venir pendant une heure la compagne ou l'amie fidèle dont le baiser tient ensuite chaud au cœur pendant des semaines. On est des héros, mais, n'est-ce pas? on n'est pas des ascètes. Or, cela non plus, Joffre ne l'admet pas. Il nous aime bien, mais il n'aime pas nos femmes. Il nous a prévenus qu'il sévirait avec rigueur si nous recherchions leur compagnie. Et, après tout, bien il fit. Au fond de notre âme, nous sentons qu'il a raison. La guerre ne se fait pas avec de l'amour. Il faut cogner dur sur la horde immonde. Ne songeons qu'à notre bras; nous songerons à notre cœur plus tard.

***

Que vous dirai-je encore de lui?... Qu'il rédige des ordres et des décisions qui sont des modèles de clarté, de brièveté, d'éloquence? Le fameux ordre du jour de la veille de la bataille de la Marne ne l'a que trop montré. Il est dommage que le grand public, que la nation ne puisse pas connaître les autres, réservés aux seuls officiers et aux troupes combattantes. La grande caractéristique des ordres de Joffre, c'est que quand on les a lus, on a toujours envie de s'écrier: « Eh! parbleu, oui, il a raison... » Ils sont tellement imprégnés de bon sens que personne ne pourrait utilement discuter. Et puis, on y retrouve constamment son souci d'épargner notre vie, de ménager notre chair, de détourner de nous les balles ennemies. On a raconté l'histoire de la fermeture des lucarnes à nos képis. Ce sont jusqu'aux boutons de cuivre de nos hommes qui le préoccupent. Il les trouve trop voyants, trop brillants. Il vient de les faire passer à l'acétate de plomb pour les brunir, les noircir. Comme disait en riant un loustic:

— Il finira par nous faire confectionner un petit brouillard individuel et enveloppant qui nous rendra complètement invisibles.

On rit, mais on est ému. Vers lui monte le dévouement total, absolu, de la plus formidable masse d'hommes qu'ait jamais armée la France. Plus tard, quand il nous aura mené au « succès final », le gouvernement et le Parlement pourront lui décerner toutes les récompenses qu'ils voudront, même celles qui depuis quarante-quatre ans se trouvaient abolies. Mais, pour nous, il restera toujours celui que nous suivons aveuglément, celui que nous aimons filialement, il restera « notre Joffre ».



JOFFRE : LES ENFANTS QUI VONT MOURIR N'EMBRASSENT DONC PLUS LEUR PÈRE ?

Un mot du généralissime.

Tout dernièrement, au cours d'un déjeuner au quartier de l'état-major général où l'on remarquait quelques personnalités politiques, l'un des convives tenta d'obtenir du général Joffre quelques renseignements sur ses intentions stratégiques.

Le vainqueur de la Marne se contenta de sourire et, sur un ton empreint d'une placide bonhomie, il murmura :

— Pour le moment, je les grignote !...

Un quartier général.

Je suis allé hier au grand quartier général, où j'ai vu le général Joffre.

Vous vous rappelez sans doute la description que nous firent les gazettes allemandes du grand quartier général des armées du kaiser. C'était grotesque à force de vouloir paraître grandiose. Le tableau manquait de mesure pour avoir tenté de les dépasser toutes.

Ce n'étaient que palais somptueux, bureaux immenses, installations merveilleuses. Le moindre sous-intendant adjoint avait à sa disposition un hôtel assez vaste pour abriter toute une administration. L'état-major occupait les locaux d'une grande banque ; la haute police un château. Et c'étaient des téléphones aux réseaux compliqués, des va-et-vient de camions, de limousines, de motocyclettes, de trains. Et puis des postes effrayants, des gardes d'une vigilance extraordinaire. Et il y avait aussi des cuisines roulantes, des fourgons-bureaux, des voitures-salons... Le cliquetis de la bataille se muait en un tintamarre de cirque. Attila, pour camper, empruntait l'installation de Barnum.

Le grand quartier général des armées françaises et alliées est établi dans un gros bourg, ou si vous voulez, une petite ville. La garde y est vigilante, sans doute, mais elle est discrète, et le voyageur que le hasard conduirait par-là ne se douterait point, en s'avançant par ces rues tranquilles où des enfants jouent et où des ménagères circulent, le panier au bras, qu'il passe à côté du grand quartier, que c'est en ces lieux apaisés et presque silencieux, en ce coin banal et presque morne, que le haut commandement élabore et prépare la victoire.

Pas de poste extraordinaire à l'entrée du bourg. Ni colosses, ni molosses, comme il y en a dans leur quartier à eux. Une sentinelle vous demande vos papiers, comme partout, et vous passez. Dans la ville, les soldats vont et viennent, mais en petit nombre. On se croirait à quelque cantonnement de territoriaux. Parfois, une auto passe, rapide et discrète. Où va-t-elle ? Porter sur le front les ordres d'offensive ? Vient-elle apporter des tranchées la nouvelle que nous avons avancé ? Il faut le savoir, car rien ne la signale à l'émotion du passant, ni à sa curiosité.

Mais voici, au fond d'une cour bordée de hangars où deux ou trois voitures attendent, une maison assez spacieuse. C'est la maison qu'on voit dans tous nos chefs-lieux de canton. Ecole, mairie ou habitation particulière, elle est, comme elles sont toutes, construite pour servir plus que pour flatter. Ni clochetons, ni tourelles. Deux étages, des portes sans perron impressionnant ; des fenêtres aux persiennes de bois.

Nous entrons.

Dans le couloir où nous attendons quelques instants, des officiers causent à voix basse. Les uns sont en tunique, la tête nue. D'autres sont bottés et leur tête, au képi couvert du manchon sombre, apparaît seule hors de la masse bleue du grand manteau à pèlerine. L'un d'eux, un homme élancé, à la fière moustache noire, au teint basané, reçoit et distribue de cordiales poignées de mains. Quel est ce jeune homme de guerre ? Un mouvement un peu vif découvre la manche de son dolman et nous y voyons scintiller deux étoiles...

Mais un grand rideau de toile se soulève, une porte s'ouvre :

— Messieurs, veuillez entrer !

Nous sommes en présence du généralissime.

Le général Joffre s'avance vers nous, les mains tendues.

— Je vous souhaite la bienvenue.

Et tous, dès l'abord, nous sommes saisis par l'impression de force inébranlable et nette que dégage la silhouette massive et sobre du généralissime.

Le général Joffre est grand ; sa tête est forte, son cou puissant, ses épaules larges. Sur son front s'avance une grosse mèche de cheveux d'un blond jaune qui n'a pas encore cédé aux ans ; des sourcils rudes, une épaisse moustache, une mouche barrent par places sa figure pâle d'homme d'étude. Mais tous ces traits un peu rudes disparaissent, s'oublient, quand on croise le regard du général, quand on voit ses yeux, de grands yeux bleus et ronds, versant la douceur, la

douceur de la puissance maîtresse d'elle-même.

Le général nous parle du voyage que nous faisons sur le front de nos armées en bataille.

— Vous avez vu ce que nous pouvons vous laisser voir : vous allez voir d'autres choses encore. Il y aurait intérêt à ce que vous les voyiez, car cela vous permettra de rectifier les erreurs répandues par les Allemands.

La voix du général est un peu rude. Il semble qu'elle roule encore quelques-uns des cailloux des torrents et des montagnes catalanes. Mais elle est forte, surtout, et nette. Les mots, de la bouche du généralissime, tombent précis et fixés, comme les obus qui sortent de nos pièces d'artillerie, sans jamais manquer l'ennemi.

Les gestes sont rares ; le corps, solidement fixé, se balance parfois, mais ne se déplace jamais.

Il est debout, la tête nue, le buste pris dans une tunique noire, les pieds dans de grosses bottes ; seules brillent un peu les brides d'or de ses épaulettes et les étoiles de sa manche.

Dans la pièce, dont aucun tapis ne recouvre le parquet rude, il y a des chaises de paille et des tables de bois blanc. Sur les tables, des cartes. A côté de la table du général, un tableau noir, couvert d'une grande carte : c'est la carte du front oriental, le champ de victoire de nos alliés.

Le général cause quelques instants encore avec nous.

Comme on lui exprime la joie qu'avait éprouvée le pays en apprenant que le président de la République lui avait remis la médaille militaire :

— Cela n'a pas d'importance, nous dit le général, coupant la conversation d'un geste de modestie.

Il ajouta aussitôt, et ce furent ses derniers mots :

— Ce qui a de l'importance, c'est d'assurer le salut du pays.

Emile PARA (*Le Journal*).

Joffre intime.

Ce ménage est un modèle d'union. Avant la guerre rien encore ne l'avait séparé, et la gloire d'être la femme du premier mobilisé de France n'atténua guère, pour Mme Joffre, la douleur de cette première absence. Et, autant qu'on a loué le courage de la reine des Belges, restée auprès de son mari, on peut louer l'abnégation de la générale, qui n'est jamais allée et *n'ira jamais* au grand quartier général. Pourtant, qui aurait plus de facilités qu'elle pour s'y rendre, et un désir plus vif, car le généralissime est l'homme le plus traqué, le plus menacé par l'ennemi ? Mais c'est de haut que doit venir l'exemple de la discipline, et, comme la plus humble Française, Mme Joffre s'y plie.

Même aux premiers jours de la guerre, ses lettres, mises à la poste, n'arrivaient, hélas ! pas mieux que tant d'autres. Enfin, l'on songea à épargner au généralissime, sur qui pèsent de si lourdes responsabilités, ce familial souci. Depuis, c'est par les automobiles qui servent de liaison entre le grand quartier général et le gouvernement que Mme Joffre expédie et reçoit sa correspondance. (Les *Annales politiques et littéraires*. — Mme Hélène du Taillis).

Le tricot du général Joffre.

Le général Joffre a eu, comme tous les soldats, un tricot de laine. Ce sont les mères, les filles, les épouses et les sœurs des soldats de Rivesaltes, son pays natal, qui ont eu la pensée touchante de le lui confectionner. Toutes y ont collaboré, depuis la plus jeune fillette jusqu'à la plus vieille grand'-maman ; chacune a apporté au chandail de « notre Joffre », comme elles disent, son brin de laine et chacune en a tricoté quelques mailles.

Ce chandail a été expédié au grand quartier général, et c'est une grand'mère, dont un poète, moins riche de rimes que de bonne volonté, a tenu la plume, qui a écrit la lettre d'envoi. (*Temps*).

La journée du généralissime.

Voici la journée du généralissime :

Lever à cinq heures du matin ; petit déjeuner ; il se rend alors à chacun de ses services, travaille avec leurs chefs, entend ou lit les rapports, sanctionne les solutions adoptées ; puis, avant le déjeuner, effectue une promenade à pied au cours de laquelle fleurissent ou mûrissent les plans qui régleront l'action séparée et cependant unie des

armées françaises et des deux armées alliées ; la promenade terminée, le général déjeune dans la villa tranquille où il loge, et aussitôt se remet au travail avec ses chefs d'état-major, ou seul ; il dîne, et à neuf heures, se couche, pour prendre un repos de huit heures qu'on ne doit interrompre que pour des communications de la plus extrême urgence et auxquelles seul il peut parer.

Tous les deux ou trois jours, le généralissime part en tournée d'inspection en automobile ; tour à tour, il va voir chacune de ses armées, causer avec leurs chefs, s'entretenir avec le soldat. Ses conducteurs sont deux rois du volant : Boillot et Rigal. L'automobile est un des grands repos du général Joffre ; il aime le sommeil bercé qu'elle procure.

Le dîner du généralissime.

Le correspondant spécial du *Daily News* a pu être témoin d'une scène qu'il décrit avec pittoresque et où passe, non sans éclat, la figure du généralissime.

« Ce soir, la pluie jouait une retraite endiablée sur le toit de tôle ondulée de l'hôtel... Tout était triste et obscur, dehors — la nuit la plus sinistre qu'on puisse imaginer. Nous étions une demi-douzaine, en train de dîner dans la salle à manger, autour de la table ronde, nous demandant si c'était du poulet ou du lapin que nous mangions — n'importe ; c'était la chère la plus engageante, quel qu'en fût le déguisement ; — les lumières de la côte clignotaient à travers la fenêtre ternie de larmes et la lumière tournante du phare lançait sur nous éclair sur éclair, comme font, la nuit, les lanternes des policemen.

« Il y avait derrière notre table une petite porte, où était écrit *salon privé.* De temps en temps, elle s'ouvrait pour livrer passage aux formes opulentes de notre hôtesse et nous pouvions, d'un clin d'œil, apercevoir une nappe blanche comme neige, des cristaux étincelants, des fruits empilés sur un large plat et — par-dessus tout — le précieux scintillement d'un feu dans l'âtre...

— Vous attendez des hôtes, madame? dit quelqu'un à la bonne dame qui se multipliait, ayant revêtu sa plus belle robe de satin noir tout reluisant, un collier de perles au cou et du rouge plein ses joues honnêtes...

— Oui, messieurs, oui. J'ai une commande, et c'est beaucoup d'honneur. D'ailleurs, vous allez voir...

« Des voitures haletèrent dans la nuit épouvantable. La porte s'ouvrit et la petite salle à manger se trouva bientôt garnie d'uniformes aux teintes kaléidoscopiques, bleus, rouges, gris, argentés. Les clartés des décorations étincelaient sur tout cela. Les éperons résonnaient ; les fourneaux d'épées s'entre-choquaient.

« Au-dessus de tous, une figure de chef se détachait : un homme grand, aux épaules larges, — ah ! belle et folle France ! c'est bien pour vous que ces épaules sont si larges ! — son manteau éclaboussé de pluie rejeté en arrière, la tête nue, découvrant un front vaste et serein, le regard doux et assuré, mais lumineux, et dont la flamme ne sommeille pas. Une mâchoire massive, carrée, résolue, splendidement forte. Une physionomie ferme, au point de pouvoir rivaliser avec une image de granit, mais tendre cependant, et souriant le plus délicieusement du monde, quand nous nous levons d'un seul mouvement, mus par cet instinct irrésistible qui contraint tout homme au respect en présence d'un chef éminent et imposant...

« Le général Joffre...

« Le grand général réfléchit tout en traversant la salle, tandis que nos chaises grattent le plancher et que nous nous levons, raidis, au port d'arme. Il y a à peine un clignement dans les yeux, quand il passe, mais son salut est cordial, et en anglais :

« — Gentlemen, good evening !...

« Puis le général et son état-major entrent dans la petite salle et la porte du petit « salon privé » se referme sur eux tous.

« Cinq minutes après arrive, inattendu et couvert de boue, un autre général, amenant dans son sillage les dirigeants de cette chose merveilleuse : les systèmes des chemins de fer français.

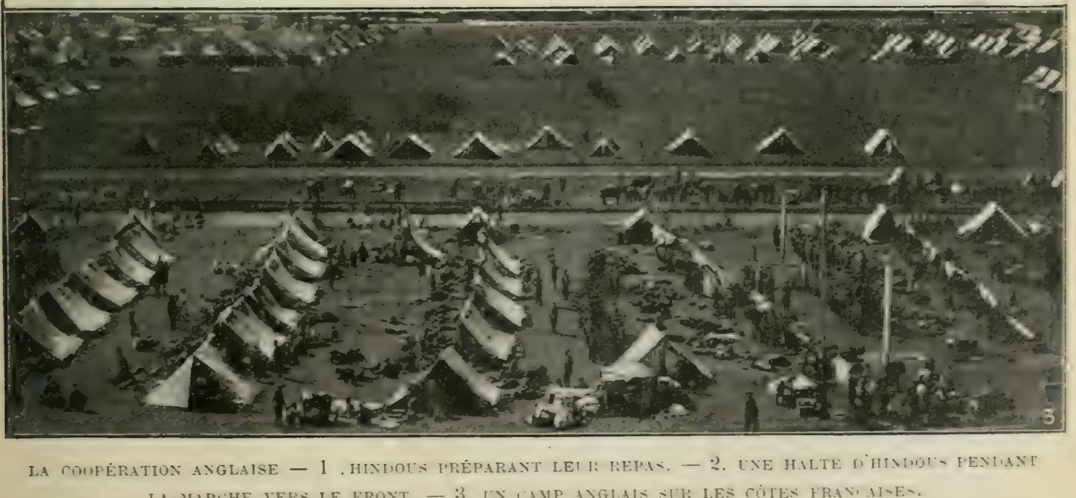
. . . .

« ... Madame est mandée devant le maître. Elle ressort, tremblante et désolée.

« — Mon Dieu, messieurs, le croiriez-vous? Mon beau poulet que j'ai mis tant de savoir-faire à garnir... Tout ça en pure perte : le général ne veut qu'un plat, — une omelette !...







LA COOPÉRATION ANGLAISE — 1. HINDOUS PRÉPARANT LEUR REPAS. — 2. UNE HALTE D'HINDOUS PENDANT LA MARCHE VERS LE FRONT. — 3. UN CAMP ANGLAIS SUR LES CÔTES FRANÇAISES.

« En larmes, elle s'empresse vers la cuisine, tordant ses mains... »

Auprès de Joffre.

La France de Demain. — M. Emile Hinzelin :

« Tout récemment, un diplomate français a eu un long entretien avec le général Joffre.

« Le général écouta ce diplomate avec cette attention pénétrante qui abrège la conversation et en fait un acte.

« Vers dix heures, un commandant entra, porteur d'un message.

« Le général lut la dépêche d'un seul coup d'œil, puis, sans qu'un muscle de son visage bougeât, écrivit quelques mots au coin du papier.

« — Voici, dit-il simplement à l'officier qui prit le pli et s'éloigna.

« Le général se tourna vers le diplomate et rappela, en une courte phrase, l'endroit où l'entretien avait été interrompu.

« Vers dix heures et demie, un colonel entra, porteur d'un autre message. Après y avoir jeté un regard, le général hocha trois fois la tête et dit :

« — Il faut que ce village soit enlevé pour deux heures.

« Et, de nouveau, il renoua d'un lien serré l'entretien avec notre diplomate.

« A midi, le colonel reparut et déclara :

« — La chose est faite.

« — Bien. Je n'oublierai pas qu'elle a été faite vite.

« Le soir du même jour, le colonel put constater que le grand chef était encore plus prompt à prouver son contentement que lui-même à exécuter un ordre. »

Le baiser du père.

Au cours d'un combat, le généralissime eut besoin de faire appel au dévouement de nos aviateurs.

Il réunit tous ceux qui se trouvaient là. Trente-six étaient présents, qui formèrent le cercle autour de lui.

— J'ai besoin, leur dit-il, pour accomplir une mission très importante, de trois hommes prêts à sacrifier leur vie ; que ceux qui sont disposés à ce sacrifice veuillent bien lever la main.

Aussitôt toutes les mains se lèvent, sans en excepter aucune.

Contenant mal son émotion, le général dut recourir au tirage au sort ; après quoi les trois aviateurs désignés sortirent du cercle, tandis que les autres se retiraient.

Le général resta seul avec les trois héros auxquels il fit connaître leur tâche, ne leur en dissimulant pas, d'ailleurs, l'effroyable danger.

L'ordre donné, les trois aviateurs saluèrent le général et se dirigèrent vers le hangar où se trouvait l'avion pour voler... à la mort.

Le généralissime, en les voyant partir s'écria :

— Halte ! Demi-tour, droite !

Obéissant au commandement, les aviateurs exécutèrent le mouvement et revinrent se placer devant le général.

Face à ces hommes, celui-ci leur dit :

— Eh quoi ? Depuis quand des enfants qui vont mourir n'embrassent-ils plus leur père ?

Et les trois aviateurs se précipitèrent tour à tour dans les bras que le généralissime leur tendait.

Puis, l'ayant embrassé, heureux et fiers de cette sublime récompense, ils partirent.

Chef admirable ! Admirables héros ! ! !

Entre pays...

Ces jours derniers, en terre de France, tout près d'A..., le général Joffre passa en revue l'indéfectible régiment catalan. Il y eut un moment de belle émotion patriotique quand l'homme sur qui pèsent toutes les destinées descendit d'automobile et passa à petits pas devant le régiment disposé en carré. L'œil était vif et la voix restait ferme. Il interrogea un vétéran :

— Ets Catala, tu ? (Tu es Catalan, toi ?)

— Si. (Oui.)

— Tenes pit ?... (Tu as du cœur ?)

— En cal teni !... (Il faut bien...)

Le dialogue fut court et simple. La suite sourit et le général poursuivit son inspection...

Avant de repartir, il décerna un certain nombre de décorations qu'il épingla lui-même sur la poitrine des braves.

LE GÉNÉRAL GALLIÉNI

L'attention du monde militaire, dans lequel le général Galliéni tenait une si importante place en raison du grand retentissement de ses campagnes du Soudan, de l'Indochine et de Madagascar, fut vivement frappée quand, il y a deux ans, il commanda les fameuses manœuvres du camp bleu en Touraine.

Nul n'a oublié la merveilleuse méthode tactique, directe, enveloppante, où toutes ses opérations étaient dissimulées avec une étonnante habileté, dont il fit preuve et qui aboutit à la capture du général en chef du parti ennemi, le général Marion.

Le général Galliéni était jusque-là classé comme un des grands chefs de nos expéditions coloniales et comme un administrateur remarquable, mais il avait appris son métier de chef métropolitain à la tête du 13e corps et surtout du 14e corps, où il avait le commandement de l'armée des Alpes, et dès lors il fut classé comme un manœuvrier de tout premier ordre.

De par son passé glorieux, ses magnifiques états de services et ses incomparables qualités d'entraîneur d'hommes, il est un de nos plus grands soldats et le pays, pour qui il a tant fait, place en lui une confiance absolue.

Nulle existence ne fut plus purement militaire que la sienne et sa biographie est représentée par l'histoire, inscrite aux archives de la guerre, de ses éminents services.

Joseph-Simon Galliéni, fils d'un ancien officier, naquit en 1849, à Saint-Béat (Haute-Garonne), et depuis le jour où il entra comme élève au prytanée militaire de la Flèche, il ne cessa pas de porter l'uniforme. Il fut admis à Saint-Cyr en 1868 et nommé sous-lieutenant d'infanterie de marine le 15 juillet 1870; il fit la campagne contre l'Allemagne et vit pour la première fois le feu à Bazeilles.

Après la guerre, nommé lieutenant, il tint garnison à la Réunion et passa ensuite au Sénégal. En 1878, il est capitaine. Il seconde Faidherbe avec une habileté et une activité qui le font remarquer autant que son intrépidité.

Il devint, en 1886, commandant supérieur du Soudan avec le grade de lieutenant-colonel. Il étendit notre domination au sud du Sénégal jusqu'à la Gambie anglaise, imposa au sultan Ahmadou le traité qui établissait le protectorat français sur les « Etats présents et à venir » du sultan et expédia à Samory l'énergique capitaine Perez qui imposa à notre ennemi les termes d'un protectorat.

C'est au cours de ses opérations contre Ahmadou que Galliéni eut à subir sept ou huit mois de dure captivité. Tous les matins on lui annonçait, à lui et à ses quelques compagnons, qu'ils allaient avoir la tête tranchée. Ils eurent à subir, en outre, une épreuve singulière : la privation de sel, dont la tribu, qui en recevait seulement par commerce extérieur, était entièrement dépourvue.

Galliéni promu colonel, fut appelé au Tonkin ; il y commanda le deuxième territoire et se distingua dans ses énergiques opérations contre les pirates.

En 1896, il est général de brigade et débarque à Madagascar. On a pu dire de lui qu'il en fut le véritable conquérant et si notre colonie est aujourd'hui aussi paisible que prospère, c'est à lui qu'on le doit et il prouva qu'il était aussi remarquable comme administrateur que comme soldat.

Divisionnaire en 1899 — il était le plus jeune divisionnaire de l'armée — il resta à Madagascar comme gouverneur général jusqu'en 1905, époque où, relevé sur sa demande de ses fonctions, il fut nommé inspecteur des troupes de l'Afrique occidentale et orientale, des Antilles et du Pacifique.

En 1906, il fut placé à la tête du 13e corps, puis, gouverneur de Lyon, commanda le 14e corps, ayant à ce titre le commandement en chef de l'armée des Alpes. En 1908, enfin, il fut appelé au conseil supérieur de la guerre, où il prit une part des plus actives à la préparation de la guerre actuelle.

Nous croyons savoir qu'il a été et qu'il demeure le collaborateur le plus intime du général Joffre. C'est, du reste, le général Joffre qui organisa et commanda le point d'appui naval de Diégo-Suarez (Madagascar) alors que Galliéni occupait le gouvernement général de la grande île.

Quand, en avril 1913, le général Galliéni fut atteint par la limite d'âge, le ministre de la guerre estima que le fait d'avoir gouverné Madagascar devait être assimilé à celui d'avoir commandé en chef devant l'en-

nemi et un décret maintint, sans limite d'âge, le glorieux soldat dans l'activité.

Le général Galliéni, il faut le noter, est un de ceux qui connaissent le mieux nos troupes noires, qu'il a contribué à former.

Au physique, le nouveau gouverneur de Paris est un homme de haute taille, mince et robuste, au visage énergique, au regard droit et pénétrant.

Il est grand-croix de la Légion d'honneur depuis le 6 novembre 1905 ; la Société de géographie lui a décerné sa grande médaille d'or en 1899, et il reçut la médaille militaire en juillet 1911.

Tel est l'homme auquel le gouvernement de la France a confié, aux heures graves du début de la guerre, un des postes les plus importants de la défense nationale : la garde de Paris.

Une âme de fer.

Le *Correspondant* publie une étude des plus intéressantes sur le général Galliéni. L'auteur, qui signe Milès et qui est, dans l'espèce, croyons-nous, le pseudonyme d'un ancien officier des plus distingués, rappelle les principales étapes de l'admirable carrière du gouverneur militaire de Paris.

Après avoir rappelé que Joseph-Simon Galliéni naquit le 24 avril 1849, à Saint-Béat, dans la Haute-Garonne, il nous montre l'élève du collège militaire de la Flèche entrant à Saint-Cyr, en 1868 et, à la déclaration de guerre, nommé sous-lieutenant dans l'infanterie de marine.

Le sous-lieutenant Galliéni était à côté du commandant Lambert dans la maison des « Dernières cartouches » de Bazeilles. A partir de ce moment, Galliéni consacre presque toute sa vie à la carrière coloniale. On le trouve successivement à la Réunion, au Sénégal, au Soudan, en Indo-Chine, à Madagascar. Au cours de ces quarante années, on peut dire que Galliéni s'est donné à la conquête et tout ensemble à la civilisation de notre empire colonial. Il est le véritable continuateur de Bugeaud et de Faidherbe. Comme eux, il sait conquérir et, comme eux, il sait organiser. Il entreprend au Soudan, en Indo-Chine et à Madagascar la lourde tâche de mettre en œuvre la conquête française. Partout il réussit à merveille et partout il impose aux indigènes, non pas des idées toutes faites et des programmes *a priori*, mais un système d'administration qui se préoccupe avant tout d'utiliser les usages anciens, les coutumes traditionnelles et les hommes même des régions qu'il colonise. C'est le général Galliéni qui a dit : « L'organisation administrative du pays doit être en rapport avec la nature de ce pays, de ses habitants et du but qu'on se propose. » Il a dit aussi : « Toute organisation administrative doit suivre le pays dans son développement naturel. »

Il semble que cela soit très simple. Il fallait pourtant le trouver et il fallait surtout le mettre en action. C'est pour l'avoir trouvé et pour l'avoir mis en action que le nom du général Galliéni restera indissolublement attaché à l'histoire de nos conquêtes africaines, en Indo-Chine et à Madagascar.

Mais les Parisiens n'oublieront pas de sitôt le rôle qu'a joué, dans la défense de Paris, le général Galliéni, depuis le 27 août dernier.

Citons le *Correspondant* :

« Il se préparait donc à jouir, dans sa propriété de la Gabelle, près de Saint-Raphaël, d'un loisir bien employé, lorsque la guerre vint le rappeler à l'action. On lui demanda de défendre Paris. Frappé, à ce moment même, du deuil le plus cruel, il n'hésita pas, il accourut. C'était le 27 août dernier. On sait de quel danger nous étions menacés. Rien n'était prêt pour une résistance sérieuse, et il avait été question de déclarer Paris ville ouverte. Immédiatement on se mit à l'œuvre avec une décision et une vigueur extrêmes.

En quelques jours, tranchées, abatis, canons installés et dissimulés, projecteurs, lignes télégraphiques et téléphoniques, tous les travaux étaient en bonne voie. Le 3 septembre, en annonçant le départ du gouvernement, le général Galliéni faisait afficher la seule proclamation qu'il ait lancée. Elle se réduit à ceci :

« J'ai reçu le mandat de défendre Paris « contre l'envahisseur. Ce mandat, je le rem« plirai jusqu'au bout. » Ce mâle et laconique langage, appuyé par des actes, a donné confiance aux Parisiens. Et peut-être cette ferme attitude a-t-elle convaincu l'ennemi lui aussi des difficultés que rencontrerait une attaque de la capitale ; peut-être est-ce une des raisons pour lesquelles les armées allemandes ont exécuté devant ses forts le mou-

vement tournant qui les conduisait à la défaite de la Marne.

« Non content de mettre le camp retranché en état de défense, le gouverneur militaire s'était employé activement à constituer une armée d'opérations avec les éléments dont il pouvait disposer dans la place, et ceux venus du dehors, en partie sous le commandement du général Maunoury. Au lieu de la garder pour un usage défensif, il s'empressa de seconder les intentions offensives du généralissime en la jetant sur le flanc de l'armée allemande de von Kluck, où elle produisit l'effet que l'on sait. C'est la bataille de l'Ourcq. Quand l'envahisseur en retraite s'éloigna de Paris, les défenses, encore inachevées, pouvaient paraître inutiles. Le gouverneur n'eut qu'un mot d'ordre : continuer. »

Le biographe du général Galliéni ajoute :

« C'est un homme qui a rêvé de grandes choses, non seulement pour les voir, mais pour les vivre, pour comprendre, agir, créer ; et il a égalé son rêve. Quand le temps aura mis les choses et les gens dans leur recul, le général Galliéni paraîtra l'une des grandes figures de notre histoire. »

Entre gens du Midi.

Le *Cri de Paris* :

Tous les journaux ont reproduit le substantiel dialogue échangé entre le général Galliéni et le vénérable doyen d'âge du Conseil municipal, M. Lampué.

Le général Galliéni est d'abord plutôt froid, mais rien ne résiste à la contagieuse bonhomie de M. Lampué, surtout lorsqu'il s'exprime dans le dialecte de Montréjeau, sa petite patrie. Encore faut-il comprendre le dialecte de Montréjeau, mais précisément le général Galliéni est lui aussi des environs de la Garonne.

Aussi, lorsque M. Lampué s'approcha de lui en l'interpellant dans le langage de son enfance, vit-on le visage sévère du général s'épanouir.

— Et alors, mon général, qu'est-ce que vous comptez faire de cette jeunesse? demandait M. Lampué.

— Eh ! milo Dious ! répliqua le général, la mener en Allemagne, pas plus tard que ce printemps...

Deux anecdotes.

Citons encore, au sujet du général Galliéni, ces deux anecdotes :

La première se rapporte à son séjour au Tonkin, où Galliéni (alors colonel) était chargé d'organiser le territoire militaire et de pacifier une région devenue inhabitable, grâce à la duplicité chinoise.

Le maréchal Sou, le malin des malins, trouva à qui parler, et l'aventure est des plus plaisantes.

Une bande chinoise avait razzié plusieurs villages voisins de la frontière. Le colonel Galliéni réclama ; mais, au bout de quelques jours, le maréchal chinois répondit qu'il avait fait une enquête et que l'affaire, inexactement rapportée, ne comportait aucune suite.

Que fait Galliéni? Il déguise en paysans un certain nombre de ses tirailleurs et les lance sur le territoire chinois, où ils pillent à leur tour un village. Le maréchal Sou réclame et, après quelques jours, le colonel répond « qu'il a fait une enquête, et que l'affaire, inexactement rapportée, ne comporte aucune suite ».

Le Chinois comprit la leçon et, de ce jour, les incursions cessèrent, sans qu'on eût à brûler une cartouche.

La seconde anecdote remonte à l'époque où le général Galliéni procédait à la pacification méthodique de Madagascar. La plupart des chefs malgaches s'étaient déjà ralliés à notre drapeau.

L'un d'eux, pourtant, restait réfractaire à toutes les suggestions, à toutes les sollicitations. Entêtement, orgueil, haine instinctive de l'étranger, tous ces mobiles concouraient, sans doute, à l'enfoncer dans son obstination farouche. A toutes les démarches tentées par le gouvernement français, il répondait invariablement par une fin de non-recevoir.

Enfin, le général Galliéni se décide à lui adresser une dernière sommation. Il lui donne jusqu'au lendemain midi pour faire sa soumission. Passé ce délai, il agira.

Le chef malgache fait répondre qu'il restera chez lui, dans sa case, et que si le chef français veut sa soumission, il n'a qu'à l'y venir chercher.

La journée, la nuit, la matinée du lendemain s'écoulent. Pas de nouvelles du chef malgache. Il est midi.

A cette heure précise, la porte de la case

s'ouvre. Un homme paraît sur le seuil. D'un coup d'œil, le chef malgache l'a reconnu : c'est le général Galliéni.

C'est lui, en effet. Il est venu sans avertir personne, avec quatre hommes pour toute escorte. Il est entré, seul ; il tire un revolver de sa ceinture, et, marchant droit au chef rebelle, lui brûle la cervelle à bout portant.

Seul, dans ce village hostile, à une bonne distance de Tananarive, le gouverneur français risquait cent fois la mort.

La mort respecte les braves tels que lui. Une heure après, il sortait sain et sauf, du village pacifié et conquis. (*Les Annales.*)

LE GÉNÉRAL FOCH

Le général Foch est un de nos meilleurs officiers généraux et l'un des collaborateurs les plus intimes du généralissime. Ancien directeur de l'Ecole de guerre, il commandait en dernier lieu le 6e Corps. Placé à la tête d'une armée dès l'ouverture des hostilités, il contribua puissamment à la victoire de la Marne en enfonçant la garde prussienne à la Fère-Champenoise et à Saint-Gond. Peu après il était nommé au commandement du groupe des armées du Nord (armées de Castelnau, de Maud'huy et d'Urbal) et il a défendu avec un plein succès la ligne Nieuport-Ypres-Arras-Albert sur laquelle les Allemands sont venus vingt fois se briser.

Lors de son récent passage à Saint-Omer, le roi d'Angleterre lui a conféré l'ordre du Bain de 1re classe.

Un officier qui eut l'occasion de voir à son quartier général le général Foch décrit ainsi, dans l'*Illustration*, le vainqueur d'Ypres et de La Bassée :

« Cet homme au fin, long et maigre visage, dont les yeux gris bleu luisent d'intelligence et de volonté, c'est un chef.

« A sa façon d'interroger, puis d'écouter, nul doute. Il dirige la conversation comme une manœuvre.

« Il est grand, mince, élégant ; d'une simplicité parfaite et d'une autorité froide. Ce Basque pyrénéen, élevé à Metz, on sent qu'il a les nerfs d'acier souple de sa race et la calme volonté de la pensée lorraine.

Le frère du général.

Un journal racontait récemment comment le général Foch fut nommé directeur de l'Ecole supérieure de guerre.

C'était sous le proconsulat de M. Clemenceau. Celui-ci était fort perplexe. Beaucoup de généraux, assurément, pouvaient occuper cette fonction avec honneur. Mais M. Clemenceau voulait un homme supérieur et surtout un homme tout court. Parmi ceux qui lui furent désignés, il décida de choisir lui-même en dernier ressort.

Le tour vint du général Foch de conférer avec le président, qui retint le général à déjeuner. Pas une minute la conversation ne roula sur l'Ecole de guerre, et le général Foch ne savait pas qu'on avait prononcé son nom à ce propos.

Tout à coup, entre la poire et le fromage, M. Clemenceau dit au général, à brûle-pourpoint :

— J'ai à vous annoncer une bonne nouvelle : vous êtes nommé directeur de l'Ecole de guerre.....

— Directeur de l'Ecole de guerre? Mais, Monsieur le président, je ne suis pas candidat.

— C'est possible, mais vous êtes nommé et je sais que vous ferez là d'excellente besogne.

Le général Foch, un peu abasourdi tout de même, remercia M. Clemenceau, mais un scrupule lui vint.

— Vous ne savez peut-être pas tout de moi, Monsieur le président, dit-il : j'ai un frère qui est Jésuite.

— Votre frère est Jésuite ! s'écria M. Clemenceau ; mais je m'en f..... général..., pardon, Monsieur le directeur, car vous êtes directeur de l'Ecole de guerre, tous les Jésuites n'y feront rien.

Ce trait en dit long sur le caractère du général Foch, mais il honore M. Clemenceau.

Comment prononcer son nom?

Faut-il dire *Foch.....e* ou *Fo.....k*? Telle est la question que se posent aujourd'hui bien des Français.

Il faut dire *Foche* sans appuyer outre mesure sur la terminaison du nom. Du moins,



LA PRISE D'UN BOIS PAR LES TURCOS, AUX ENVIRONS DE CHARLEROI

c'est ainsi que prononcent ceux qui approchent le général.

Prononcer *Fok*, ce serait donner au nom une consonance germanique peu motivée et regrettable.

Une enfance studieuse.

Un redacteur de la *France du Sud-Ouest* montre d'abord la jeunesse studieuse du futur général, ses études dans différents collèges, et notamment à Saint-Etienne, où il passa avec succès son baccalauréat et à Metz, où il se prépara à l'Ecole polytechnique.

Il dit ensuite :

« Son frère aîné m'a raconté que Ferdinand n'était point de ces enfants ou de ces jeunes gens qui, dès la seizième année, affirment qu'ils seront médecins, soldats, avocats, et le deviennent ; il n'avait pas de vocation nettement établie, mais une grande passion pour les mathématiques. L'Ecole Polytechnique était l'aboutissement naturel ; mais, si le futur général se prépara pour entrer dans la grande école, il le fit sans rêver aux gâlons d'or, encore moins aux feuilles de chêne qui devaient, un jour, orner son képi. C'est au hasard, rien qu'au hasard qu'il dut de ne point sortir ingénieur.

« Au lendemain de la guerre, Ferdinand était reçu à l'Ecole Polytechnique avec le numéro 72. La promotion comptait de remarquables élèves, des têtes, à X...

Cependant, au début de 1873, le jeune Tarbais s'était classé 45e.

« La France, que les désastres n'avaient pas pu abattre, reconstituait son armée, et avait besoin d'officiers. C'est dans ce but qu'on demanda à l'Ecole Polytechnique de fournir une promotion de cinquante sous-lieutenants, pris parmi les élèves n'ayant qu'un an d'études.

« Ferdinand Foch, désespérant d'améliorer son classement au concours de sa seconde année, tant certains de ses camarades étaient de redoutables bucheurs, demanda à faire partie de la promotion, dite « des petits chapeaux ». Il fut le premier du concours et sortit donc de Polytechnique, au bout d'un an seulement, pour entrer aussitôt à l'Ecole d'application de Fontainebleau.

« Il était soldat ; l'officier devait continuer l'enfant. La vie de garnison fut pour le futur général une vie laborieuse et studieuse.

« Dès ses premiers pas dans la carrière militaire, dès ses premières manœuvres, ses premiers commandements, peut-être commença-t-il à entrevoir, puis à dégager ces règles de stratégie scientifique de la guerre moderne, qu'il devait, un jour, professer, et qu'il a victorieusement mises en pratique depuis.

GÉNÉRAL DE CASTELNAU

Poursuivant, les articles qu'elle consacre à nos principaux généraux, la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest* publie des renseignements apportés de Saint-Affrique, pays natal du général de Castelnau.

Après avoir signalé les études faites par le futur général, au collège de Saint-Affrique, tenu par les Pères Jésuites, et au Collège de la rue des Postes, à Paris, le rédacteur de la *France* ajoute :

« A Saint-Affrique, outre la direction de ses maîtres, le général eut celle de deux oncles, les abbés Barthe, qui vivaient dans la maison familiale et s'inquiétaient des moindres progrès de leurs neveux ; mais c'est surtout le père qui veilla sur la formation intellectuelle et morale de ses enfants. Homme de grand savoir, de forte autorité, austère, il ne laissait échapper aucune occasion d'instruire ses fils, de scruter leurs sentiments de découvrir leur vocation. Il exigeait d'eux l'application et l'amour du travail.

« Le mode d'éducation qu'avait adopté M. Michel de Castelnau réussit à merveille. Son fils aîné, Clément, entra à l'Ecole Polytechnique, devint ingénieur des mines et s'éleva au sommet de la hiérarchie administrative. Léonce fut avocat et député.

Edouard est le glorieux général que l'on sait, communicatif, simple, d'allures familières, bon. Le général de Castelnau a toujours été cela. Ses amis d'enfance s'en souviennent. Il était, au Collège, le boute-en-train, celui qui donne l'exemple du travail aux heures d'études mais l'exemple aussi du jeu qui repose, qui détend les nerfs, aux heures des récréations ; par conséquent élève parfait. Il excellait dans les exercices physiques. Infatigable, il aimait la course vagabonde par les sentiers escarpés de la montagne, la chasse, etc.

« Il est, du reste, doué d'une grande résistance musculaire. Il a une poigne de fer.

« Lorsqu'au lendemain de l'évacuation du territoire par les Prussiens, en 1873, il fut attaché à la garnison de Laon, un jour des ouvriers, narquois, crièrent, au passage d'un groupe de militaires où il se trouvait : « Capitulards ! » Castelnau bondit sous l'injure. Il saisit à la gorge l'un des insulteurs, le terrassa et l'obligea à demander pardon.

« Il était fait pour être soldat. Sa vocation s'accusa de bonne heure. Il organisa une fête militaire, un carrousel, suivant l'expression d'un de ses camarades, de qui je tiens ce renseignement, et remarquez que s'il a été le principal acteur dans cette manifestation guerrière, il en a été aussi l'organisateur. Il achevait sa première année de Saint-Cyr quand la guerre survint, de sorte qu'il inaugura prématurément sa carrière, et par des actions d'éclat. Il fut capitaine adjudant-major dans l'armée de la Loire, à peine âgé de 19 ans. On le voit, il promettait.

Grand officier.

Voici en quels termes le *Journal Officiel* signale la nomination du général de Castelnau au grade de grand-officier de la Légion d'honneur :

« Article unique. — Inscrit au tableau spécial de la Légion d'honneur pour la dignité de grand-officier, pour prendre rang du 18 septembre 1914, l'officier général dont le nom suit : De Curières de Castelnau, général de division. Depuis le début de la guerre, son armée n'a pas cessé de combattre, et il a obtenu de ses troupes des efforts soutenus et des résultats importants. Le général de division de Castelnau a eu, depuis le début de la guerre, deux de ses fils tués et un troisième blessé. Il n'en a pas moins continué à exercer son commandement avec énergie. »

Le général de Castelnau doit la haute distinction qui lui est décernée aux inappréciables services qu'il a rendus, depuis le début de la guerre, à la tête de l'armée dont le commandement lui a été confié, et il n'est pas un Français qui n'applaudisse à cet hommage si bien mérité par ce soldat énergique, habile et vaillant.

Le général de Castelnau a une carrière déjà longue et particulièrement bien remplie. Il est né à Saint-Affrique, le 24 décembre 1851. Reçu à Saint-Cyr à dix-huit ans, il terminait sa première année d'Ecole au moment de la guerre de 1870 ; nommé sous-lieutenant au 36e de marche, il fit avec ce régiment la campagne de l'armée de la Loire, assista à de nombreuses affaires, notamment aux batailles de Chambord, de Vendôme et du Mans, et conquit successivement de haute lutte les galons de lieutenant et ceux de capitaine. La guerre terminée, le jeune officier prit encore part, toujours avec le 36e de marche, à la lutte contre la Commune de Paris et mérita une citation à l'ordre à la suite de la prise du château de Bécon.

Quelques années plus tard, le futur général passa par l'Ecole supérieure de guerre. Depuis lors, il a longtemps servi à l'état-major de l'armée, où il devint chef du bureau chargé de la mobilisation. Chef de bataillon en 1889, lieutenant-colonel sept ans plus tard et colonel en 1900, M. de Castelnau passa cinq années à la tête du 37e d'infanterie, un des régiments de la fameuse division de Nancy, puis il devint adjoint au gouverneur de Belfort.

Le 25 mars 1906, il recevait les deux étoiles et commandait successivement la brigade d'infanterie de Sedan et celle de Soissons. Général de division le 21 décembre 1909 et placé à la tête de la 13e division d'infanterie, à Chaumont, le général de Castelnau a été nommé, en juillet 1911, adjoint au général Joffre, chef de l'état-major général de l'armée. Enfin, le 29 novembre dernier, il entra au Conseil supérieur de la guerre, où il remplaçait le général Pau, passé au cadre de réserve.

Le général de Castelnau était commandeur de la Légion d'honneur depuis le 30 décembre 1911.

Un père stoïque...

Le sous-lieutenant de Castelnau, fils du général, fut tué le 20 août dans de telles conditions de bravoure que son nom a été mis à l'ordre de l'armée.

Il faut relater le stoïcisme véritablement héroïque avec lequel le général apprit la mort de son enfant.

Le général de Castelnau était en train de dicter des ordres quand un officier se présenta devant lui et, d'une voix mal assurée :

— Mon général, votre fils Xavier a été tué d'une balle au front en repoussant l'ennemi.

Le général eut une légère secousse, resta silencieux une seconde, puis, se tournant vers ses officiers :

— Continuons, messieurs.

Et il recommença à dicter ses ordres de bataille.

Une mère héroïque.

Cette mère, c'est Mme de Castelnau. Depuis le début de la guerre, retirée dans sa propriété du Midi, avec sa famille, elle suit avec une admirable vaillance les péripéties de la terrible lutte dans laquelle son mari et trois de ses fils sont engagés et se couvrent de gloire.

L'autre jour, son fils Xavier tombait au champ d'honneur, sous les yeux de son père. La nouvelle arrive au château. Comment avertir la malheureuse mère? On se décide à charger le curé de la paroisse de cette pénible mission.

Le lendemain matin, à la première messe, Mme de Castelnau, selon sa pieuse habitude quotidienne, s'approche de la Sainte-Table. Le prêtre n'a pas eu encore le temps de la préparer à la douloureuse épreuve. En la voyant brusquement devant lui, il est tellement ému que c'est d'une main tremblante qu'il lui présente l'hostie.

Mme de Castelnau s'en aperçoit, le regarde et comprend. Alors, défaillante, elle lui adresse cette simple et admirable question :

— Lequel? (*Gaulois.*)

GÉNÉRAL PAU

« Von Pao ».

Les soldats allemands faits prisonniers dans la région des Vosges ont tous à la bouche un nom bizarre, qu'ils prononcent avec une sorte de terreur mêlée de respect. Ce nom est celui de « von Pao ». Il semble d'abord vaguement chinois, mais c'est, déclarent les Allemands, « celui d'un guerrier terrible, entouré d'un état-major valeureux, qui a juré de venger 70. » ..... Pour tout dire, c'est celui du général Pau, qui a dirigé les opérations en haute Alsace et si vivement bousculé dans les vallées vosgiennes les troupes impériales opposées à nos pantalons rouges et à « nos diables noirs », à nos artilleurs et à nos cavaliers.

Les Allemands prononcent Pao, parce que c'est la manière allemande de prononcer la diphtongue « au ». Mais pourquoi disent-ils « von Pao? » Parce que les soldats de l'empereur Guillaume, accoutumés à ne voir que des nobles parmi leurs officiers, ne peuvent pas imaginer qu'un général, fût-il Français, ne porte pas la particule... Ils ont automatiquement anobli le général Pau... qui, certainement, n'en sera pas plus fier pour cela.

Non bis in idem...

Un soir que le glorieux général, auquel les Allemands, en 1870, ont enlevé le poignet droit, séjournait dans un village d'Alsace, sa présence fut signalée à l'ennemi par des espions, et le lendemain matin un *Zeppelin* venait survoler sa demeure et lancer sur elle des bombes. L'une de celles-ci éclata près du général qui s'apprêtait à monter en automobile. Aussitôt ses officiers d'ordonnance se précipitent anxieux vers lui. Mais le général, secouant sa manche droite vide qu'un éclat de bombe avait déchirée, se contenta de leur dire en souriant : « Qu'est-ce donc qui leur prend de revenir sur un travail qu'ils ont si bien fait en 1870! »

Le glorieux mutilé.

Au moment où le général Pau prend une part si glorieuse à la guerre de 1914, on relira avec satisfaction la lettre suivante, qu'il écrivait à sa mère en août 1870, après la bataille de Wœrth :

Bonne mère, comme je ne sais si aucune des lettres que je t'ai fait écrire est parvenue à son adresse, ou plutôt comme j'ai de fortes raisons pour croire que rien n'est arrivé, tandis que, cette fois, je puis espérer que tu recevras mon autographe, je vais donc te narrer mes aventures tout au long.

Et d'abord, l'originalité des sept lignes précédentes a dû te faire supposer que c'est d'un pied et non d'une main qu'elles furent tracées.

Détrompez-vous et ne riez point des premiers efforts d'une main inexercée, non plus



DÉPART EN RECONNAISSANCE — LA LECTURE DES ORDRES DU COLONEL

que du style. Outre que je parle maintenant presque exclusivement l'allemand, je vous jure que les phrases élégantes ne coulent pas de source, quand il faut cinq minutes pour tracer une ligne.

Mais j'oublie que je ne vous ai pas encore dit le principal. Je suis blessé, mais vous le voyez, pas trop dangereusement. C'était le 6 août, au combat de Wœrth; j'avais eu jusqu'alors la chance de n'être pas touché, au milieu d'une véritable pluie de fer et de plomb, lorsqu'un obus, brisant un arbre près de moi, un éclat de bois m'atteignit à la main droite et me mit deux doigts hors de combat.

Une heure après, je regrettais beaucoup moins la perte des susdits doigts, car une balle bavaroise me fracassait la même main et venait se loger entre les deux os de mon poignet, d'où je la retirai délicatement. Je reçus alors l'ordre de me rendre à l'ambulance, et c'est pendant que je m'y traînais, qu'obligé de passer sous le feu des batteries prussiennes, je reçus un éclat d'obus dans la cuisse droite. Maintenant, inutile de vous dire que tout cela va très bien; il est vrai qu'il a fallu me faire l'amputation du poignet, mais l'opération a donné les meilleurs résultats. Et comment en serait-il autrement? Je suis chez les meilleures gens du monde, soigné comme l'enfant de la maison, les visites toutes plus affectueuses les unes que les autres ne me manquent pas.

Assez de moi.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis inquiet ....
et puis, notre pauvre Lorraine et notre pauvre France!.....

Serais-je longtemps pour voler vers Nancy? « Traînant l'aile et tirant le pied. » C'est La Fontaine qui nous a fait la réponse. En attendant, mille baisers et à bientôt.

Gérald PAU.

L'héroïsme de cette lettre, qui se passe de tout commentaire, fait connaître et aimer davantage celui qui a dit : « Prussiens, je n'ai qu'un bras, mais il sera d'airain. »

La modestie du soldat.

Il y a un peu plus d'un an, au moment où le général Pau quitta le commandement du 20e corps, quelques Français proposèrent d'offrir par souscription une épée d'honneur

à l'illustre soldat, honorant à la fois l'homme lui-même et notre armée tout entière en sa personne.

Avant d'ouvrir cette souscription, la bienséance commandait de consulter le général. Celui-ci refusa, et pour expliquer son refus, il écrivit la lettre que voici à celui qui avait pris l'initiative de cette manifestation.

On ne lira pas cette lettre sans émotion : publiée après tant de missives de nos petits troupiers, elle montre qu'une même âme habite en tous nos Français, du soldat de 2e classe au général en chef, âme d'héroïsme et de modestie, où l'amour de la patrie ne cherche ni les grands mots, ni les gestes vains, mais tire sa seule joie de sa conscience satisfaite.

Paris, 4 décembre 1913.

MONSIEUR,

Je m'excuse d'avoir tardé jusqu'à ce jour pour répondre à la lettre que vous avez bien voulu m'adresser le 15 novembre dernier.

Ayant à terminer l'inspection des 12e, 13e et 20e corps d'armée, j'ai été absent de Paris tous ces temps derniers et ai trouvé à mon retour une lourde besogne qui continue à absorber tous mes instants.

J'ai été, monsieur, fort sensible aux termes de votre lettre et particulièrement touché de l'initiative que vous aviez prise. Mais j'ai le devoir de vous dire que votre projet n'est susceptible d'aucune suite, alors même que les règlements militaires ne s'y fussent point opposés.

Je n'aurais certainement point accepté l'épée d'honneur que vous-même et d'autres patriotes bien intentionnés avaient rêvé me voir décerner. Une telle récompense doit être réservée à celui qui conduira nos armées victorieuses par delà Metz et Strasbourg, par delà le Rhin, jusqu'au cœur de l'empire allemand.

Pour moi, modeste ouvrier en temps de paix, ennemi de la réclame et de la popularité, il me suffit d'avoir pour moi ma conscience, la confiance de ceux qui ont servi sous mes ordres et le suffrage de braves gens tels que vous...

Veuillez agréer, monsieur, l'hommage de mes sentiments les plus distingués.

GÉNÉRAL MAUNOURY

Le général Michel-Joseph Maunoury est né le 17 décembre 1847 à Maintenon (Eure-et-Loir).

Entré à l'Ecole polytechnique le 1er octobre 1865, il en sortit quatre ans après, avec le grade de sous-lieutenant.

Le 9 janvier 1871, il fut nommé lieutenant et capitaine le 26 août 1874. Chef d'escadron le 12 juillet 1884, commandant de l'Ecole d'application de Fontainebleau, le 7 mars 1893, puis lieutenant-colonel le 9 juillet de la même année.

Il était appelé, deux ans plus tard, au commandement militaire du Palais-Bourbon.

Le 25 mai 1897, il était nommé colonel et prenait le commandement du 11e régiment d'artillerie, qu'il quitta le 30 décembre 1901, lorsqu'il reçut le commandement de la 84e brigade d'infanterie à Verdun.

Sous-chef d'état-major, en remplacement du général Brun, membre de la commission supérieure des chemins de fer, le général Maunoury, divisionnaire depuis le 28 janvier 1906, fut appelé au commandement du 20e corps d'armée, puis, le 23 octobre 1910, il remplaça le général Dalstein, comme gouverneur militaire de Paris.

Le général Maunoury, atteint par la limite d'âge le 15 décembre 1913, et placé à cette date dans le cadre de réserve, avait été rappelé à l'activité au moment de la déclaration de guerre.

C'est lui qui commandait l'armée formée à Paris en vue de défendre la capitale menacée. Loin de se borner à la défensive, cette armée, sur l'ordre du général Joffre et sous la conduite de Maunoury, se jeta résolument sur les flancs du général von Kluck et livra cette brillante bataille de l'Ourcq, qui contribua si grandement à la victoire de la Marne.

A la suite de ce fait d'armes, où il avait fait preuve de qualités manœuvrières de premier ordre, le général Maunoury fut mis à la tête d'un groupe d'armées.

C'est à ce titre qu'il inspectait, en mars dernier, une tranchée de première ligne, quand il reçut une grave blessure qui lui enleva un œil.

Les journaux ont donné, sur cet accident, les détails qui suivent :

« Le général Maunoury inspectait en compagnie du général de Villaret une tranchée sur laquelle — observation curieuse — aucun coup de feu n'avait été tiré depuis plusieurs jours et alors que le calme le plus absolu régnait tout le long des deux lignes adversaires. Arrivé à une meurtrière, le général de Villaret s'arrête, lorgne les tranchées ennemies, puis, se penchant vers le général Maunoury, il lui dit :

— Regardez donc, mon général, comme c'est curieux !

« Le général Maunoury baisse son œil à hauteur de la meurtrière et regarde à son tour, lorsque, à cet instant précis, une balle siffle, traverse la meurtrière et vient frapper le général Maunoury, lui enlevant l'œil et lui brisant le maxillaire. Le même projectile atteint le général de Villaret en plein front ; mais, alors que le général Maunoury s'abat aussitôt dans le fond de la tranchée, le général de Villaret, qui croit n'avoir reçu qu'une simple éclaboussure de terre, reste debout, s'empresse autour de son chef et fait encore 1.500 mètres à pied avant de tomber lui-même, étourdi par la douleur... »

Jugement anglais.

Le *Morning Post*, dans un article intitulé : « Frères aux armes » parle des généraux Maunoury et de Villaret dont les blessures sont sérieuses, « mais, nous l'espérons dit-il, non mortelles. »

C'est le général Maunoury, poursuit le *Morning Post*, que les Anglais doivent particulièrement regretter, car c'est lui qui se jeta sur le flanc et sur les derrières de l'armée du général von Kluck et lui porta le coup qui contribua puissamment à sauver Paris et à forcer les Allemands à la retraite. Il est dommage que des généraux d'un pareil génie risquent leur vie précieuse si près de la ligne de combat. Leurs troupes n'ont pas besoin de cet encouragement. Nous devons supposer cependant que les exigences des combats acharnés, livrés ces derniers temps, ont rendu ces risques nécessaires.

GÉNÉRAL DUBAIL

Homme d'études patientes et de recherches délicates, stratège réfléchi, le général Dubail a organisé, pas à pas, minute par minute, cette résistance qui eut, dans la victoire, une part si déterminante.

Il était, de longue date, préparé au commandement, et — l'enseignement qu'il prodigua aux officiers qui suivirent ses cours à l'Ecole de guerre le montre — il savait toute l'importance du commandement.

Et pourtant, quand nous l'abordons, les yeux fixés sur sa figure aux traits fins et précis, aux lignes nettes, au regard aigu, à la moustache souple — type parfait de l'homme d'études français, idéale silhouette de nos « intellectuels » à nous — c'est des soldats qu'il nous parle, et d'eux seuls.

— Vous avez parcouru les champs de bataille de notre armée, nous dit-il à peu près, vous allez en voir d'autres. Vous y verrez l'atroce violence et l'acharnement émouvant des combats que les Français ont soutenus ici. Je voudrais que vous emportiez de ces spectacles une leçon, vous apprendrez et vous direz combien nos soldats furent admirables, combien ils justifièrent et dépassèrent toutes les espérances que la nation mettait en eux.

« La lutte, vous le verrez, a été violente, et les Français n'ont pas ménagé leur vie Mais nous connaissions leur courage, leur entrain, leur vaillance, leurs qualités d'offensive.

« Ce qu'on ne soupçonnait pas assez, c'est leur ténacité. On n'aurait peut-être pas cru nos soldats aussi susceptibles de se transformer pour se rendre capables de résister On savait qu'ils étaient courageux. On a appris qu'ils pouvaient être patients, et d'une patience héroïque. Et, c'est là ce qui a fait la victoire... »

Et le général Dubail poursuivit, d'une voix que l'émotion rendait éloquente, malgré la simplicité presque technique des termes, l'éloge des soldats qui ont combattu et qui ont vaincu.

Mais le chef, qui ordonna la victoire après l'avoir préparée ?

Le général Dubail, comme tous les géné-

raux que nous avons vus au cours de ces promenades sur le front, l'oubliait, voulait l'oublier.

Il considérait que la victoire, dont le gouvernement lui a marqué sa reconnaissance en le nommant grand-croix de la Légion d'honneur, c'étaient les soldats, et eux seuls, qui l'avaient remportée.

Dubail & de Maud'huy

Un officier des plus distingués, M. le commandant Bazin, ancien camarade, au 10e bataillon de chasseurs à pied, des futurs généraux Dubail et Maud'huy, nous conte des souvenirs d'une saveur gauloise et militaire. Et la peinture très élevée qu'il nous présente laisse deviner dans les hardis et laborieux sous-lieutenants de jadis les chefs audacieux et savants d'aujourd'hui, vainqueurs des Boches sur la Marne.

« — Le général Dubail, membre du conseil supérieur de la guerre, a le commandement d'une armée. Dès les premiers engagements avec l'ennemi, ses troupes lui ont immédiatement accordé leur entière confiance, car elles ont vite compris que la barre était tenue par un pilote à la main aussi impérieuse qu'expérimentée. Aussi, ont-elles accompli des prodiges d'endurance et de bravoure; et, après la victoire de la Marne, leur discipline a-t-elle été glorifiée en voyant le gouvernement de la Défense nationale placer sur la poitrine de leur chef la plaque de grand-croix de la Légion d'honneur, témoignage éclatant de sa valeur et de leur vaillance.

De mon côté, j'ai ressenti vivement la suprême distinction accordée à mon ancien camarade des chasseurs, à mon cadet dans la Légion d'honneur... Depuis l'année terrible, je suis en relations d'étroite amitié avec ce cher compatriote, Yvon Dubail qui, sous un masque plutôt froid, possède un cœur d'or. Il est devenu le gendre de mon vaillant et vénéré chef à l'armée de la Loire, le commandant Ernest Fouineau. J'ai assisté à son mariage, et nos filles — nées à la même époque — portent le nom populaire de notre pays natal : Yvonne. Il me souvient même, qu'à la demande de Dubail — qui est un passionné de musique — je composai, dans leur « home » de Maisons-Laffitte, une petite bluette intitulée : *les deux Yvonne*.

Le général Dubail incarne bien les fortes et sévères qualités de la race bretonne. Son caractère a la fermeté du granit armoricain et sa volonté possède la résistance de l'acier. Il n'a pas encore dit son dernier mot dans cette lutte gigantesque pour la défense de la civilisation et de notre liberté; mais je suis certain que les coups qu'il portera sans relâche aux barbares d'Attila II, seront multipliés et porteront juste. De sa voix grave et ferme, je l'entends me dire :

— Ami, nous avons affaire à des sauvages, à des bandits; nous les traiterons en conséquence...

⁂

Quant au général de Maud'huy, le communiqué officiel du 20 septembre, en relatant qu'il avait reçu *sur le champ de bataille* la Croix de commandeur, nous a fait pressentir, dans son laconisme voulu, la vigueur et la vaillance avec lesquelles il a conduit sa division au feu. Cette brillante conduite de l'un de mes plus distingués camarades des chasseurs ne m'a nullement surpris, car j'apprécie de Maud'huy comme l'un de nos officiers généraux possédant à un degré exceptionnellement élevé les plus fortes qualités du grand chef : science profonde, santé de fer, puissance de travail considérable, sang-froid doublé d'un mordant offensif irrésistible, coup d'œil rapide et sûr, prompte décision dans le parti à prendre.

Qu'il me soit permis d'évoquer, à son sujet, des souvenirs personnels. En octobre 1878, alors que j'étais lieutenant au 10e bataillon, à Epinal, mon sous-lieutenant Pambet — qui commande actuellement une division — nous présenta un soir, à l'apéritif, son jeune « recrue » de Maud'huy, nouvellement débarqué de Saint-Cyr avec un classement flamboyant. La réception du jeune sous-lieutenant fut empreinte de cette gaieté débordante qui est la caractéristique des réceptions de *vitriers*. A trente-six ans de distance, ma mémoire fidèle se plaît à retracer à mon imagination émue les moindres détails de cette inoubliable fête qui se termina, selon la coutume traditionnelle, par le chant obligatoire de : *Sidi-Brahim*, l'héroïque cri de guerre des chasseurs à pied. Ce fut le camarade Pambet, à la voix de ténor chaude et prenante, qui entonna *Con furioso* notre hymne guerrier : « En avant, braves bataillons !... »

Notre néophyte ne connaissait pas cet

hymne de ralliement, et je n'oublierai jamais l'émotion intense qui se peignit sur ses traits en entendant la sublime épopée de 350 braves chasseurs du 8e de l'arme qui, à Sidi-Brahim (Algérie), en septembre 1843, luttèrent héroïquement, pendant quatre jours, *un contre cent*, et qui préférèrent mourir plutôt que de se rendre. Littéralement emballé et la tête en feu, de Maud'huy ne tarda pas, au refrain, à mêler son énorme voix de basse-taille aux nôtres. Aussi, après l'exécution, presque trop colorée de notre merveilleux chant de gloire, Pambet put-il dire au récipiendaire :

— Mon cher, tu chantes atrocement faux, mais tu as du tempérament et tes poumons sont solides... nous t'acceptons aux chasseurs.

Ce cher camarade de Maud'huy !... Nous ne lui connûmes que deux passions : ses livres et sa pipe... Quel officier toujours soucieux de remplir son devoir, d'en dépasser même la limite ! Quel bûcheur obstiné, infatigable !... Nous l'avions surnommé de Moltke... Plus tard, professeur de tactique à l'Ecole de guerre, son livre l'*Infanterie* a fait école, et, actuellement, à la tête de sa vaillante division, il s'efforce de mettre en pratique les superbes enseignements d'offensive à outrance que renferme son livre admirable.

Quand le nœud du combat se complique et qu'il nécessite impérieusement l'intervention physique du chef, je me représente aisément mon Maud'huy, de la réception de 1878, se précipitant à la tête de ses soldats et les poussant à l'assaut sanglant et décisif avec, sur les lèvres et dans le cœur, les derniers vers de notre vieux chant de guerre :

O France, relève le front,
Et lave le sang de ta face :
Nos pas bientôt réveilleront
Les morts de Lorraine et d'Alsace!

COMMANDANT J. BAZIN,

Une belle figure de soldat.

De M. Edouard Chapuizat, correspondant du *Journal de Genève* :

Voici une belle figure de soldat rencontrée au cours de cette journée. Les journaux ont suffisamment parlé du général de Maud'huy pour qu'il soit inutile de rappeler sa brillante carrière, couronnée tout récemment par la course à la mer. Petit de taille, carré d'épaules, moustache et cheveux gris, il entre en coup de vent dans la salle où nous l'attendons. Militaire et paternel à la fois, il nous souhaite la bienvenue et nous adresse quelques recommandations. Une brève conversation s'engage, et, surchargé de besogne, le général retourne à ses occupations non sans nous avoir de nouveau serré la main. « Vous êtes chez vous dans notre armée, vous pouvez tout voir, je n'ai rien à cacher. » Pas de vaines fanfaronnades. Pas d'assurances données. Pas de vœux sollicités. Mais, dans le regard, le rayonnement d'une joie intime, et, sur les lèvres, le sourire de l'homme heureux.

CHEZ NOS ALLIES

GÉNÉRAL FRENCH

Le général French est l'un des plus illustres soldats de la Grande-Bretagne et l'un des meilleurs généraux contemporains. C'est un chef dans toute l'acception du mot. Sa connaissance profonde de la tactique moderne, ses qualités éprouvées d'entraîneur d'hommes, sa vigueur, sa décision et la lumineuse clairvoyance de son jugement. qui le mirent au premier plan dans les nombreuses campagnes où il prit une part glorieuse et prépondérante, lui ont valu l'enthousiaste confiance de ses troupes et l'immense popularité dont il jouit en Angleterre et qui bientôt l'environnera en France.

John Deuton Pinkstone French est le descendant d'une race de soldats. Il est né à Ripple Vale, dans le comté de Kent, le 28 septembre 1852. Très jeune, il céda à cette force nationale qui pousse tout bon Anglais vers l'empire des mers et à dix-huit ans il sortait, ses études faites, du vaisseau école *Britannia*. Il servit quatre ans dans la marine, mais ce n'était pas là sa vraie voie et, à vingt-deux ans, quittant l'armée de mer pour l'armée de terre, il devint officier de hussards.

Sa carrière, dès lors, se déroule avec éclat. La campagne du Soudan égyptien, en 1884-85, mit en valeur ses qualités exceptionnelles. Il retourna en Angleterre comme colonel de cavalerie. En 1899, il fut envoyé au Natal pour commander une division. Nommé major général, il gagna la bataille d'Elandslaagte et prit part, avec le reste de l'armée de sir George White, aux journées de Reitfontein et de Lombard's Kop. Il s'illustra à Colesberg, à Kimberley et à Cronje. A la tête de la cavalerie, il coopéra aux opérations de lord Roberts qui aboutirent à la prise de Blœmfontein et de Prétoria. Il commanda ensuite les troupes dans le Transvaal oriental et lutta contre les rebelles du Cap. En octobre 1901, il devint le successeur de sir Redwers Buller au commandement du 1er corps et, au mois d'août 1907, il succéda au duc de Connaught comme inspecteur général de l'armée britannique.

Telle est, brièvement résumée, la carrière du glorieux chef que l'Angleterre place à la tête des forces qu'elle a si galamment envoyées sur le continent pour coopérer à la défense de la civilisation et de la justice contre l'ennemi commun. Le général French est de ces hommes qui font triompher les causes pour lesquelles ils combattent. Sa présence est, pour les armées alliées, un important adjuvant de succès.

Il est, pour nos amis d'outre-Manche, le type parfait et glorieux du soldat anglais, un héros à la Kipling, et les Londoniens, qui le portèrent en triomphe lorsqu'il revint de l'Afrique du Sud, ont pour celui qu'ils appellent familièrement Johnny un culte fait de confiance et d'admiration.

Tout en lui, du reste, indique l'homme né pour le commandement, pour les fatigues de la guerre, pour la vie des camps. Il est petit, trapu, doué de muscles d'acier et d'une endurance infatigable. Quand il était plus jeune, ses camarades plaisantaient ce qu'ils appelaient son manque d'élégance comme cavalier, mais aucune monture n'a jamais pu le désarçonner. L'énergie est inscrite en lettres majuscules sur tous les traits de son visage solide, à la courte moustache en brosse qu'il tortille en parlant, aux yeux clairs, presque toujours baissés, et qui soudain se lèvent, déconcertant l'interlocuteur par un regard droit, perspicace et ferme.

Le général French est un homme simple, qui ne cherche qu'en lui-même les éléments de sa supériorité et méprise toute inutile vanité, mais son énergie est indomptable; quant à sa bravoure, elle est célèbre dans les troupes anglaises, où l'on ne compte que des braves. Il a su, en outre, dans les plus dures nécessités de la guerre, se montrer humain.

Voici, brièvement esquissée, la figure du chef qui vient coopérer avec les chefs de nos armées. Il est pour nos soldats une vieille connaissance. Aux manœuvres, ils l'ont apprécié comme il a pu les apprécier. Son nom veut dire Français, il aime la France chaleureusement, maintes fois il l'a proclamé et prouvé.

Dès le jour où, en 1907, la confiance de l'Angleterre le choisit comme le chef le plus éprouvé pour lui conférer le titre de *feld maréchal, inspecteur général des forces*, sir John French fut désigné pour mener, dans le cas de coopération de l'armée anglaise avec notre armée contre l'Allemagne, l'*expédition de France*.

Aux côtés de nos généraux il la mènera à la victoire.

LORD KITCHENER

Le *Globe* a publié un article de M. Anthony Nugent qui contient de fort amusantes anecdotes sur lord Kitchener. Nous en extrayons deux que voici :

Quand lord Kitchener fut, au début du conflit international, nommé au ministère de la guerre, on lui montra d'abord son cabinet de travail. Le nouveau maître jeta un coup d'œil circulaire sur la vaste pièce encombrée de grandes tables et de pupitres et dit :

— Oui, cela pourra aller. Vous m'élèverez une cloison qui partagera la pièce en deux. A cette extrémité-ci, j'aurai une salle de bains ; à l'autre, une chambre à coucher.

— Mais, mylord, lui répondit son cicerone, fonctionnaire infiniment respectueux, il n'y a que le ministère des travaux publics qui puisse se charger de modifications à apporter aux édifices gouvernementaux !

— Vraiment ! fit le grand chef. Y a-t-il des officiers de service?



BATTERIE DE 75 ALLANT PRENDRE AU GALOP SA POSITION DE COMBAT

— Oui, mylord.
— Qu'on téléphone à l'un d'eux de venir.
Un officier arriva en toute hâte.
— Vous voyez cette pièce, lui dit lord Kitchener. Je veux une salle de bains de ce côté, une chambre à coucher de celui-là ; le reste de la pièce me servira de bureau. Je reviendrai ce soir à six heures. Good morning.

— Mais, mon général, balbutia l'officier, nous n'avons ni plans détaillés ni devis... et le ministère des travaux publics ne permet pas qu'on touche aux murs.

— Je comprends parfaitement, continua très calme lord Kitchener ; mais, ainsi que je vous l'ai déjà expliqué une fois, je veux une salle de bains ici, une chambre à coucher là et je serai de retour à six heures. Good morning.

Et à six heures il était de retour et tout était prêt.

Vous devriez entendre les ouvriers parler du nouveau ministre de la guerre. Ils sont aussi enthousiastes à son sujet que les fournisseurs des armées sont peu satisfaits de ses exigences. Il y a quelques semaines, certains travaux de terrassement avaient à être exécutés et, comme d'habitude, la trésorerie du ministère de la guerre avait trop à faire pour s'occuper des hommes qui y travaillaient. Et bientôt, voici que les terrassiers se mirent en grève. Un membre du Parlement, M. John Ward, ancien terrassier lui-même, était dans son bureau quand la sonnerie de son téléphone retentit.

— C'est vous, M. Ward? Bon. Kitchener à l'appareil. Quel est le taux normal de paye dans l'Union ouvrière dont vous faites partie?

M. Ward répondit, donnant le renseignement. Le soir même, la grève était terminée.

GÉNÉRAL RADKO DIMITRIEFF

Radko Dimitrieff, ancien général bulgare, devenu célèbre par sa victorieuse campagne dans la Thrace et qui, au début de la guerre actuelle, est entré au service de la Russie, commanda l'armée d'investissement de Przemysl et s'est emparé de cette place, l'une des plus puissantes de l'Europe orientale, après cinq mois de siège. La garnison prisonnière fut de 130.000 hommes, et les canons capturés, au nombre de plus de 2.000. Les soldats bulgares qui combattaient sous ses ordres, en 1912, l'adoraient. Les troupes russes qu'il commande actuellement l'idolâtrent, Cependant, il n'a jamais cherché la popularité ; il lui suffit de faire preuve d'une sollicitude paternelle pour ses hommes. Il s'installe généralement dans une modeste maison de paysan, où il prend ses repas bien modestes. Comme invités, deux officiers d'ordonnance et deux officiers du service des courriers. Menu rustique, mais le général lui fait honneur par son appétit. En prenant le café, il se fait lire les journaux russes de sa plus fraîche date. La lecture est presque toujours interrompue par le chef de l'état-major, qui présente un rapport au général. Celui-ci donne des ordres brefs.

Dans les deux ans qui se sont écoulés depuis la guerre des Balkans, il n'a pas changé, sinon qu'il a sur la poitrine la grand'croix de Saint-Georges.

GRAND-DUC NICOLAS NICOLAIEVITCH

Le *Gaulois*, M. Vladimiroff :

Ardent, prompt à s'indigner au soupçon de la moindre intrigue, redoutant sans cesse une erreur qui pourrait lui faire commettre une injustice, mais incapable de s'arrêter à mi-chemin quand il a pris une décision, le grand-duc Nicolas a toujours été la terreur des officiers de cour ou de bureau.

La caractéristique du grand-duc Nicolas est d'être précisément, dans toutes les circonstances de la vie, un grand chef. Ainsi le général Hagron l'avait déjà qualifié jadis ; et, avec son intuition lucide des âmes et des choses, le général Joffre, après l'avoir vu à l'œuvre, il y a un an, avait vite discerné en lui un puissant entraîneur d'hommes.

Un conducteur d'hommes.

M. Stanley Washburn, qui vient d'envoyer au *Times* une série d'article sur l'armée russe, conclut en disant que sa confiance dans la victoire finale des Russes est basée en grande partie sur les capacités montrées par le grand-duc Nicolas : Le grand-duc, dit-il, a apporté à cette campagne des éléments qui ont rendu la victoire finale possible pour les Russes.

C'est un grand homme qui voit de loin et qui marche à la victoire.

D'un esprit déterminé, sans se soucier des obstacles et des arrêts momentanés, il a l'intuition suffisante du caractère des hommes

pour s'être entouré à son quartier général de collaborateurs capables.

Il sait parfaitement ce qui lui manque et il y a remédié en associant à sa fortune des hommes qui possèdent les qualités qu'il n'a pas.

Le chef de son état-major est un maître stratégiste, et pour les autres emplois, il a choisi les hommes les plus doués que son pays pouvait lui fournir.

Lui-même, avec une volonté de fer et un incomparable esprit de résolution, maintient tous ses collaborateurs dans une union parfaite.

Il n'a qu'une idée fixe : le triomphe de la Russie, quel qu'en soit le prix.

C'est un soldat, et il a saisi, je crois, les défauts et les qualités de l'armée russe mieux qu'aucun de ses généraux ; il a assez de force morale pour battre en retraite si cela est nécessaire sans se soucier de l'effet que cela peut produire au point de vue politique ; il sait que, pour la défensive, ses soldats ne sont pas surpassés.

Contre les Autrichiens, ses campagnes ont été toutes d'attaque et ne lui ont donné que des succès.

Chaque fois que cela lui a été possible, il a attiré les Allemands, et si on jette un regard en arrière, sur ces derniers mois, on remarque que sa façon d'affaiblir les Allemands et leur faire payer très cher toute marche en avant, a coûté beaucoup plus à l'ennemi, en nombre et au point de vue moral, qu'aucune des opérations qui se sont produites depuis les tentatives des Allemands pour atteindre Calais.

LE ROI ALBERT Ier

On ne rendra jamais assez hommage au roi des Belges. Non content d'avoir eu, dès le premier moment de la guerre, une inspiration de génie, un élan de bravoure et un esprit de sacrifice qui vaudront à sa personne et à son pays un éternel honneur, il renouvelle chaque jour, depuis le 1er août, ses actes de dévouement et de courage. Il s'obstine à être un héros. C'est un incorrigible récidiviste de la gloire.

Depuis qu'un ennemi sans foi lui a pris ses villes, brûlé ses cathédrales et bombardé ses bibliothèques ; depuis que l'Allemand a levé des contributions sur les caisses municipales et cambriolé les caisses particulières ; depuis qu'on a vu, dans Liège envahie, des curés pendus par les pieds aux cordes de leurs cloches, sonner le tocsin avec leurs crânes sanglants sur les murs de leurs églises ; depuis que les soudards de Guillaume ont mis leur patte sur les musées et sur les monuments de Bruxelles, de Malines et de Louvain, tantôt pour tout détruire et tantôt pour tout voler, le roi Albert, retiré dans sa forteresse d'Anvers avec la reine, avec ses enfants et avec son armée, n'a pas cessé de harceler l'ennemi et de se tenir prêt pour le jour où il faudra livrer le suprême combat.

Il vit simplement au milieu de ses soldats. Quand ils vont se battre, c'est lui qui les commande, et il se bat lui aussi, d'un tel cœur, qu'on l'a vu s'endormir de fatigue, au bord du chemin, après la bataille, comme un bon ouvrier qui a fini sa journée.

Il fait mieux encore qu'être courageux, il est d'une loyauté qui ne prend même pas la peine de discuter avec la félonie et qui la soufflette de son mépris, dès qu'il l'aperçoit. Quand le maréchal von der Goltz, truchement honteux de son empereur, a fait offrir au roi des Belges, il y a quelque temps, d' « honorables » conditions pour signer la paix, s'il voulait bien nous trahir, le roi n'a pas daigné répondre ; il a pris la tête de ses troupes, est allé tout de suite diriger une sortie contre les barbares.

Rivarol a dit qu'on ne tire pas de coups de fusil aux idées : Albert de Belgique estime, lui, qu'il faut quelquefois en tirer aux infamies.

Le roi facteur.

Le roi Albert de Belgique a conquis, on le sait, la popularité la plus belle et la plus touchante.

Et chaque jour, quelque incident nouveau rend plus profonde l'affection de nos voisins pour leur souverain, qui a voulu et su devenir leur chef.

Il paraît que depuis le début des hostilités, il n'a cessé de parcourir les lignes d'avant-postes, acclamé par les troupes.

Mais il ne veut pas qu'on l'acclame. Il ne veut même pas qu'on le salue. Il descend de son cheval ou de son auto, souriant, la main tendue. Il parle aux hommes avec bonhomie. Il veut qu'on lui réponde sur le même ton :

— Nous sommes des camarades, dit-il, nous devons tous nous aider et nous serrer les mains !

Et s'adressant à un soldat qui tient une enveloppe à la main :

— Vous avez écrit à vos parents? Donnez-moi cette lettre, je m'en charge...

Il rapporte ainsi des paquets de lettres au quartier général...

Et les soldats ont remarqué, naturellement, que ces lettres-là parviennent à leur destination un peu plus vite que les autres. Aussi ne se font-ils pas prier pour confier leurs missives au royal facteur.

Vraiment, voilà une figure de souverain qui nous repose des empereurs à fracas, à panaches, à mensonges, à goujateries et à lâchetés !

Le roi chevaleresque.

Une dame, jeune Parisienne, dont le mari avait déjà pris part, comme artilleur, aux batailles de la Marne et de l'Aisne et se trouvait maintenant engagé dans la formidable lutte des Flandres, est prise du désir de le revoir. Elle part pour Dunkerque, se rend à la place, où le général commandant refuse de la laisser poursuivre son odyssée ; il se laisse enfin fléchir et la voilà repartie, installée tant bien que mal dans une carriole, sous la pluie, le long des routes défoncées, semées de voitures brisées, de débris de toutes sortes.

Arrivée à X..., elle entend gronder le canon, voit très bien la lueur des obus ; on se bat, la batterie de son mari est depuis trois jours au feu. Que faire? Sans hésiter, la vaillante s'en va frapper à la porte du quartier général belge tout proche ; très poliment, mais très fermement, on lui refuse tout accès à la ligne de feu. A ce moment, un officier, de haute stature, penché sur une carte, se retourne. C'est le roi des Belges, qui très galamment lui dit :

— Madame, une Française n'aura pas fait un pareil voyage pour rien, vous verrez votre mari.

Il se met au téléphone, appelle le colonel de notre artilleur, et lui donne l'ordre d'envoyer celui-ci au quartier général « par ordre du roi des Belges ». Il donne ensuite des instructions afin que l'on prépare un logement pour la voyageuse. Après une poignée de mains et un charmant sourire à son adresse, il s'en va.

Deux heures après, les époux étaient réunis, ravis, un peu abasourdis encore, mais combien reconnaissants de cette minute de bonheur qu'un roi chevaleresque leur ménageait.

Albert le Bien-Aimé.

Un soldat belge, engagé à la légion étrangère, entre un soir dans un presbytère de Toulouse pour se confesser avant de partir pour le feu.

— Je vous demande une prière, dit-il, en quittant l'abbé X...

— Oui, mon ami, je prierai pour vous.

— Non, pas pour moi. J'ai fait le sacrifice de ma vie ; si je suis soldat, c'est bien volontairement.

Et, les yeux mouillés de larmes, il ajoute :

— C'est pour la France, pour la Belgique et pour notre roi, pour notre Albert ! Il expose trop sa vie ! Priez bien pour notre Albert !

Et, pleurant d'émotion, il embrassa longuement le prêtre, comme s'il avait voulu étreindre dans ses bras toute la France.

Le roi sauveteur.

Le correspondant du *Daily Express* à Amsterdam rapporte un récit que lui a fait un Belge, dont le frère fut blessé dans une bataille de l'Yser :

Son frère, qui est lieutenant d'infanterie, fut mis hors de combat au cours d'une attaque à la baïonnette, mais réussit à s'éloigner de la ligne de bataille, bien qu'il perdît son sang en abondance.

Après une heure d'efforts, il atteignit un petit bois ; il appela de toutes ses forces à l'aide, puis tomba en syncope.

Quand il revint à lui, il vit deux officiers belges qui se tenaient avec une lanterne auprès de lui. L'un d'eux lui fit avaler un cordial et l'autre pansa ses blessures ;

après quoi, les deux officiers l'emportèrent vers une automobile dont le chauffeur avait la livrée royale.

L'officier, qui avait ainsi recherché le blessé sur le champ de bataille, qui avait aidé à panser ses blessures et qui l'avait conduit à l'hôpital de campagne, c'était le roi Albert.

Quand le blessé arriva à l'hôpital, ce fut la reine Elisabeth qui le reçut, en uniforme de la Croix-Rouge.

L'empereur et le roi.

Sous ce titre, l'*Amsterdammer Weekblad Voor Nederland* publie une paraphrase de la fable *le Loup et l'Agneau*, que lui a inspirée le malheureux sort de la Belgique :

Un jeune roi travaillait
Pour rendre son pays prospère.
Un empereur vient, rêvant d'autres terres,
Et que la faim en ces lieux attirait.
« Qui te rend si hardi de barrer le passage ? »
Dit cet empereur plein de rage :
« Tu seras châtié de ta témérité. »
— Sire, répond le roi, que Votre Majesté
Ne se mette pas en colère;
Mais plutôt qu'Elle considère
Que je n'observe, tout simplement,
En ce moment,
Qu'un traité signé par Elle;
Et que, par conséquent, de toute façon,
Je dois arrêter vos terribles canons.
— Tu ne dois rien, reprit la Majesté cruelle,
Je connais tes complots et tes chers alliés.
— Je n'en ai point, me fiant aux traités,
Reprit le roi, je suis peu militaire.
— Si ce n'est toi, ce sera ton ministère.
— Il ne veut que la paix. — C'est donc [quelqu'un des tiens:
Car vous ne m'épargnez guère,
Vous, vos soldats et vos citoyens,
On me l'a dit, « il faut qu'à tout prix je passe. »
Là-dessus, par monts et forêts
L'empereur le poursuit et le chasse
Sans autre forme de procès.



UNE COMPAGNIE D'INFANTERIE SE LANÇANT A L'ASSAUT D'UNE POSITION ENNEMIE

Le Premier Acte du Drame

LA BELGIQUE MARTYRE

Que Dieu sèche la main droite
A qui te frapperait.
Paul Déroulède.

Nous n'avons point prétendu faire ici l'histoire de l'héroïque Belgique, de son immortelle résistance, de son martyre, de sa gloire.

Ce que nous voulons uniquement, c'est marquer les étapes de son agonie sanglante : Liège, Bruxelles, Louvain, Anvers, Charleroi, et montrer avec quelle irréductible vaillance, ce noble peuple, guidé par le plus noble des rois, a défendu son honneur et son intégrité nationale.

La chute des forts de Liège, l'occupation de Bruxelles, la bataille de Charleroi, sont les trois faits essentiels de cette phase de la guerre. Autour de ces faits, que les historiens de l'avenir fixeront sur l'airain, nous grouperons simplement les épisodes, les anecdotes, les traits de bravoure, en un mot toute cette menue monnaie de l'histoire, toutes ces miettes de l'héroïsme qui disparaissent dans la grande douleur de la défaite et dans les éclatantes clameurs de la victoire mais qu'on est heureux de retrouver ensuite, lorsque la fièvre est tombée et l'apaisement revenu.

Ce mois d'août, qui est celui de l'envahissement de la Belgique par l'Allemagne, voit aussi l'effort des Allemands pour franchir notre frontière de l'Est, effort rendu vain par la vaillance de nos troupes. Celles-ci, non contentes de refouler l'ennemi hors du territoire, poussent une pointe hardie en Lorraine jusqu'à Fenestrange, pénètrent victorieusement à Altkirch, à Mulhouse, parviennent jusqu'aux portes de Colmar et font acclamer, par les provinces captives, les trois couleurs si longtemps attendues. Et si nos troupes reculent et reviennent prendre position à la frontière, ce n'est pas sous la poussée des Allemands, mais sur l'ordre du généralissime français qui veut coordonner aux mouvements de l'armée du nord les opérations stratégiques et tactiques des armées de Lorraine et d'Alsace.

A la Belgique, par Paul Déroulède.

Salut, petit coin de terre,
Si grand de bonté,
Où l'on vous rend si légère
L'hospitalité ;

Où tout ce que l'on vous donne,
Sourire ou pitié,
N'a jamais l'air d'une aumône,
Mais d'une amitié ;

Où les âmes si sereines
Ont les yeux si doux,
Que les tourments et les haines
S'y reposent tous.

Salut, terre fraternelle,
Où tout m'a tant plu !
Peuple bon, race fidèle,
Belgique, salut !

Va ! la France a la mémoire
De ces jours de deuil,
Où la défaite sans gloire
Brisait notre orgueil ;

Où, fuyant, vaincus débiles,
Un puissant vainqueur,
Tu nous a ouvert tes villes,
Tes bras et ton cœur.

Puis, douce comme une mère,
Tu nous a bercés ;
Mieux encore, chère infirmière,
Tu nous as pansés.

Tu nous as mis sur nos plaies,
Saignantes encor,
Ce baume, les larmes vraies,
La foi, ce trésor !

Si bien que plus d'un t'a prise,
A voir tes vertus,
Pour une pauvre sœur grise,
N'aimant que Jésus.

Mais je te connais, mignonne,
Je te connais mieux,
Et, sous ton voile de nonne,
Ton cœur bat joyeux.

J'ai, sur ta lèvre rebelle,
Surpris un doux nom,
Et c'est Van Dyck qu'il s'appelle,
Ne dis pas que non !

J'ai vu dans ta vieille église
Rubens sur l'autel ;
Metsys a peint ta devise,
Van Eyck ton missel.

J'ai vu, les jours de dimanche,
Téniers l'étourdi
Déposer sur ta main blanche
Son baiser hardi.

J'ai vu tes nouveaux apôtres,
Portaels et Gallait,
J'ai vu ces gloires et d'autres
Que l'on t'envirait,

Si l'envie était facile
Avec ta douceur,
Et si la France indocile
N'était pas ta sœur.

Ah ! crois-moi, belle ingénue
Au chaste maintien,
C'est pour t'avoir bien connue
Que je t'aime bien.

Sous cette robe de laine
Que nous vénérons,
Va ! tu n'es rien moins que reine,
Reine à trois fleurons !

Les arts sont ton diadème,
Rien ne l'obscurcit ;
Et je t'admire et je t'aime ;
Salut et merci !

Mais tu vois, terre d'asile,
Tu vois leurs regards ?...
Que ton lion veille, agile,
Sur tes fiers remparts.

Que dans sa tanière neuve
Il protège Anvers,
Près de ces ports où ton fleuve
Berce l'univers.

Que toujours impénétrable,
Intacte toujours,
Tu restes l'abri durable,
L'éternel recours !

Que Dieu sèche la main droite
Qui te frapperait ;
Malheur à qui te convoite !
Mort à qui t'aurait !

Et salut, petite terre,
Grande de bonté,
Qui rends si douce et si chère
L'hospitalité !

(*Les Chants du Soldat.*)

LA BATAILLE DE CHARLEROI

Un épisode.

« — De cette bataille nous n'en avons vu, si j'ose dire, que des « morceaux », d'infimes « morceaux ». Nous marchions avec nos camarades d'Afrique contre la garde prussienne. Nous marchions dans un bourdonnement de balles. Par petits sauts nous approchions, utilisant, de part et d'autre, les plus insignifiants replis du terrain. Nous allions comme grisés, comme pris de vertige. Quel temps dura cette action ? je ne saurais le dire. Ce dont je me souviens, c'est que nous tirâmes nos derniers coups de feu à cinquante mètres de l'ennemi. Puis, ce fut la ruée, ce fut l'assaut impitoyable à l'arme blanche. Il nous eut donné la victoire, car, quelles que soient l'intrépidité et la valeur morale des troupes que nous combattions, il n'en est pas au monde capables de résister à la poussée des Africains s'élançant à la baïonnette.

« Hélas ! pour nous autres, j'entends l'endroit précis où mon régiment opérait, notre assaut fut brisé par des mitrailleuses que les Allemands avaient dissimulés dans les ruines d'une vieille fabrique et qui nous inondèrent de projectiles. Nous dûmes nous replier. Nous souffrîmes beaucoup, mais j'ai la consolation de dire que des trouées énormes furent faites par nos soins dans les troupes d'élite du kaiser. »

Et le soldat colonial, blessé de trois balles, — dont une à la cuisse et qu'il eut le courage d'extraire lui-même avec son couteau, — conclut :

— S'ils ont fait l'appel, le soir de Charleroi, dans la garde prussienne, ils devaient être quelques-uns d'absents !...

***

Les troupes françaises qui occupaient Charleroi avaient tenté une sortie, mais trouvant l'ennemi en beaucoup plus grand nombre qu'elles ne l'attendaient, elles furent obligées de se retirer et le bombardement continua sans répit. Alors, les turcos avec leur bravoure légendaire, débouchèrent de la ville et, avec un courage maintenant du domaine de l'histoire, chargèrent à la baïonnette les batteries allemandes, clouant sur leurs pièces les canonniers allemands.

Leur bravoure fut pourtant impuissante contre l'avance des Allemands qui, pied à pied, gagnaient du terrain jusqu'au cœur de Charleroi. Là, dans des rues étroites, le carnage était presque indescriptible.

La dernière résistance des Français prit place à la gare devant laquelle passe le canal. Là, pendant deux heures, les Allemands combattirent pour passer le pont. Une fois qu'ils s'en furent rendus maîtres, après de très lourdes pertes, ils gagnèrent du terrain tout le long de la ligne, s'emparant successivement des villages de Marchienne, Landelis et Montignies et de tout le pays jusqu'à près de Walcourt.

Un peu plus tard, dans la journée, l'artillerie française ouvrit à son tour le feu sur la partie basse de Charleroi, dont la ville haute avait été détruite en partie par les boulets allemands. Soutenue par le feu de son artillerie, l'infanterie française avançait lentement sur la ville qu'elle avait évacuée, reprenant plusieurs villages et devenant une fois de plus maîtresse de la ligne du chemin de fer entre Thuin et Mettet.

A 6 heures du soir, le combat finissait, l'épuisement étant complet des deux côtés. Le lendemain matin, pourtant, dès l'aube, l'artillerie française bombardait de nouveau Charleroi. Une fois de plus les infatigables troupes françaises dévalaient la pente, vers la ville basse, reprenant les villages de Châtelet, Châtelée, Inou, Bouffroix, Marchienne et Couillet. A ce moment de la bataille, il y eut des pertes extrêmement importantes des deux côtés. Charleroi est un centre de très grande activité industrielle et minière, et dans les amas de scories qui abondent dans le pays, les Français trouvèrent un admirable terrain pour l'artillerie, qui joue une si grande part dans la guerre.

De leur côté, les Allemands, ainsi qu'ils l'ont fait dans la Haute-Alsace, montaient des canons dans chaque clocher de la ville

Sous le feu de l'artillerie allemande, les Français entraient de nouveau dans la malheureuse ville de Charleroi et, après un furieux combat, chassèrent les Allemands de l'autre côté de la Sambre. Ils entrèrent dans une ville remplie de morts, détruite par les obus, et dévastée par tous les instruments de la guerre moderne. A l'entrée d'une auberge on pouvait voir le corps d'un officier allemand, tué au moment où il se rasait, la tête courbée sur une cuvette, et le savon séché sur la figure. Un peu plus loin, un autre gisait sur une table, la tasse de café qu'il était en train de porter à ses lèvres, au moment où la mort le frappa, brisée à ses pieds. (*Daily Mail.*)

***

Récit d'un témoin.

Un fonctionnaire de la gare de Feignies, a fait le récit suivant des opérations auxquelles il a assisté :

« C'est samedi, à la tombée de la nuit, que nous avons entendu, à Feignies, les premiers coups de canon. Nous savions, d'ailleurs, depuis le début de l'après-midi, que d'importantes forces allemandes s'apprêtaient à attaquer les forces alliées, massées sur les rives de la Sambre et qu'un combat était imminent. Toute la nuit, la canonnade continua sans arrêt, témoignant de l'ardeur de la lutte. Jusqu'au petit jour, nous restâmes sans nouvelles de la bataille. Dimanche matin, nous avons appris que le combat était engagé sur toute la ligne Mons-Charleroi et, en effet, peu après, nous avons entendu le canon tonner au nord de Mons.

A partir de midi, nous avons vu distinctement le trajet des schrapnels dans les airs et nous avons pu, du haut du bâtiment des douanes, situé sur la butte, entre Feignies et Quévy, suivre les péripéties de la bataille d'artillerie. Nous avons constaté sans tarder que le tir des Allemands était mal réglé. Rarement, ils atteignaient leur but ; au contraire, l'artillerie anglaise, qui avait pris

position sur les collines entourant Mons, fit preuve d'une grande précision et causa de grands ravages dans les masses allemandes.

Nous sommes restés jusqu'à la nuit sur notre observatoire. A ce moment, nous avions la conviction que les Anglais avaient nettement le dessus et que les Allemands avaient été repoussés. Toutefois, les nouvelles qui nous parvinrent dans la soirée, des environs de Charleroi, étaient loin d'être aussi bonnes. La ville, disait-on, avait été prise, puis reprise plusieurs fois, subissant un terrible bombardement qui avait occasionné les pires dégâts. A deux heures du matin, une estafette cycliste nous apprit qu'une fois de plus, — la cinquième à son dire, — les Français avaient occupé la ville, mais qu'avant de se retirer, les Allemands l'avaient incendiée, que les Français auraient du mal à y rester.

Toujours est-il que la canonnade qui, dans la soirée semblait s'être éloignée vers l'ouest, recommença plus vive encore dans la nuit et s'approcha à ce point, qu'au petit jour, des obus éclatèrent à 400 mètres de la gare de Feignies. C'est dans la matinée que nous avons reçu l'ordre d'évacuer la station qui, d'ailleurs, devenait intenable.

En arrivant à Maubeuge, hier soir, on nous a dit que les Français ayant été débordés à l'est de Charleroi, nos troupes et celles des alliés avaient dû se replier vers la frontière.

La charge des turcos.

Un officier blessé raconte, en ces termes, la charge des turcos à Charleroi :

« A la tête d'une compagnie de zouaves et de turcos j'ai combattu, nous dit-il, pendant quatre jours sous les murs de Charleroi et dans les environs de la ville. 100.000 ennemis nous attaquaient sans répit. Deux fois nous sommes entrés dans Charleroi et deux fois nous avons abandonné la ville dont les faubourgs étaient occupés par des contingents énormes. Enfin, il fallut liquider la situation.

— Faites donner les turcos ! cria le colonel.

L'avalanche commença et ce fut la ruée folle à 1.500 mètres de distance. La garde prussienne s'étendait sur un front d'un kilomètre. Tout à coup, à l'orée d'un petit bois qui masquait les compagnies de mitrailleuses, la fusillade crépita. Les balles fauchaient nos rangs, mais sous le feu, au pas de course, les turcos et les zouaves n'en continuèrent pas moins à charger aux accents de la *Marseillaise*.

« A quelques mètres des géants de la garde, la mitraille cessa de nous abattre et la lutte commence, terrible et acharnée, à la baïonnette. On se battait à coups de crosse de fusil et de revolver. Mes hommes se précipitaient sur les adversaires et, dans leur rage folle, leur arrachaient le nez avec leurs dents ! Quelle ruée effroyable !

« Devant les turcos, les colosses de Guillaume n'étaient plus que des petits enfants. Ils tombaient comme des mouches. Le sang éclaboussait de toutes parts. Pour mon compte, je crois bien en avoir massacré une centaine à coups de revolver. Les malheureux s'enfuyaient, éperdus, abandonnant leurs armes. »

Et l'officier nous conte comment il fut blessé lui-même :

« Avec quelques hommes, je voulais reprendre une mitrailleuse qu'on nous avait enlevée la veille et que quelques gardes défendaient encore. Je me précipitais sur eux. J'en abattais quelques-uns, mais à l'instant où je m'emparais de l'appareil avec un sergent, un boche qui gisait à terre se leva et me porta dans les côtes un coup de crosse de fusil, un coup à assommer un bœuf.

— Et cet homme ?

— Oh ! je ne lui en veux pas, je l'ai tué.

« Tout près de Charleroi, ce fut autre chose. Nos ennemis installèrent une batterie de mitrailleuses dans le clocher d'une église et hissèrent ensuite le drapeau de la Croix-Rouge. Lorsque nos troupes arrivèrent sans méfiance à proximité du lieu saint, les bandits commencèrent à tourner la manivelle et la mort s'abattit sur nous. Voilà comment ils font la guerre. » (*Journal.*)

Autre récit d'officier.

« Le régiment de zouaves auquel j'appartiens avait reçu la mission à la fois glorieuse et ingrate d'occuper sur le front le point où devait se produire l'attaque allemande principale. Nous étions là, 2.000 hommes accrochés à une sorte de promontoire que bat-

taient par moment, de tous côtés, les feux de l'ennemi. Au feu de l'infanterie s'ajoutaient les shrapnells, les obus de l'artillerie lourde et même des bombes énormes qui éclataient avec un prodigieux fracas, donnant chacune plusieurs explosions successives. En dépit de ce tintamarre nous n'avons constaté aucune défaillance, même individuelle.

« Au moment où la rafale était le plus intense, je fus obligé de donner l'ordre à deux de mes hommes de se mettre à l'abri, car ils persistaient à se promener, sans aucune précaution, comme à la manœuvre, d'une tranchée à l'autre. Ils échangeaient des plaisanteries gouailleuses, alors que les obus ennemis pleuvaient tout autour de nous. Les hommes criaient gaiement : « C'est le 14 juillet. »

« A quelques mètres de moi, un caporal dormait si paisiblement malgré le vacarme qu'au moment de la retraite il fallut l'éveiller. Les hommes avaient si peu perdu la tête que, lors du départ, demeurés à l'arrière du bataillon, ils ramassèrent tranquillement la plupart de leurs objets de campement.

« Si petit que soit le champ d'observation d'un homme qui se trouve en pleine bataille, nous avons pu constater de visu, pendant cette journée, l'admirable efficacité de l'artillerie française. Je me rapellerai toute ma vie l'apparition soudaine, à 1.300 mètres de nous, sur un plateau, d'une batterie prussienne de six pièces lancée au triple galop. Malgré la rapidité de son mouvement, elle fut instantanément environnée d'une pluie d'obus. Les cinq ou six premiers coups tombèrent autour d'elle. Les suivants l'atteignirent et la pulvérisèrent en une ou deux minutes. Nos hommes criaient : « Vivent les artilleurs français ! »

« Dès qu'une colonne prussienne sortait d'un bois, elle était littéralement hachée de la même manière. L'efficacité de notre 75 est telle qu'à certains endroits, les ennemis, frappés en masse, ne tombent pas. Les morts s'étayent entre eux et restent debout. Au contraire, nous pouvons attester, mes camarades et moi, que non seulement l'artillerie de campagne allemande, mais son artillerie lourde est d'une efficacité sensiblement inférieure. Le fracas que fait l'artillerie lourde allemande est formidable, mais les dégâts qu'elle produit sont relativement insignifiants.

« Assurément, nous avions affaire à un ennemi brave et discipliné, l'élite, paraît-il, des troupes prussiennes, mais ce qui m'est apparu à travers cette formidable tempête, c'est qu'au feu comme ailleurs, l'armée allemande cherche à impressionner l'adversaire par des artifices plus terrifiants que dangereux, pour tout dire par du bluff. Nos troupiers, à qui on ne la fait pas facilement, ne se sont pas laissés un instant intimider par ce bruit assourdissant, par les bombes à sextuple explosion, par les obus à pétrole qui glissaient sur les toits sans les enflammer et par tout ce déploiement d'épouvantails à moineaux.

« Ces faits, dont j'ai été le témoin oculaire, je crois bon de les rapporter tout de suite, pour édifier ceux d'entre nous à qui le lourd appareil de l'artillerie prussienne pourrait inspirer quelques appréhensions et pour caractériser le moral imperturbable de sos soldats. » (*Temps.*)

Autour du drapeau.

Des blessés arrivés de Belgique à Rennes ont fait ce pathétique récit d'un combat qui s'est livré en territoire belge, autour de deux drapeaux, l'un français, l'autre allemand :

Deux bataillons d'un régiment d'infanterie française font la grande halte. Les soldats cassent la croûte et peu après deux voitures régimentaires sont réduites en miettes par des obus. Des fantassins allemands sont là. Ils avancent avec rapidité et en nombre imposant, protégés par leur artillerie.

Surpris, les nôtres se sont vite ressaisis contre des forces bien supérieures. Ils se défendent magnifiquement. Ils font preuve du plus grand sang-froid. Leur tir est excellent et leurs balles font de terribles ravages. Néanmoins, l'ennemi avance toujours et bientôt s'engage un corps à corps terrible, furieux, où chacun de nos pioupious déploie une frénésie vraiment française. Serrés autour du drapeau, ils se battent depuis longtemps, mais il ne peuvent résister au nombre des Allemands qui, réussissant à pénétrer juqu'au milieu de ce groupe com-



CUISINIERS ALLANT SOUS LE FEU RAVITAILLER LEURS CAMARADES DU FRONT

pact, tuent le porte-drapeau et s'emparent du drapeau français.

C'est le signal d'une ruée formidable. Les nôtres, ceux du moins qui ont vu, se précipitent sur les ravisseurs et les voici rapportant le drapeau ; mais les Allemands, toujours plus nombreux, font un nouvel effort et, une seconde fois, le drapeau tombe entre

leurs mains. A ce moment du secours arrive à notre infanterie. Un régiment entier vient unir son ardeur à celle des quelques vaillants qui ont si bien et si longtemps résisté, et c'est de nouveau une ruée violente contre l'ennemi, qui reste encore et toujours plus nombreux ; mais, cette fois, les nôtres prennent nettement l'avantage.

Ils reconquièrent le drapeau, qu'ils ne reperdront plus, mais cela ne leur suffit pas. Poussant toujours avant, ils arrivent jusqu'à l'étendard prussien. A plusieurs, ils s'en emparent ; mais le porte-drapeau, qu'ils ne peuvent atteindre mortellement de leurs baïonnettes, conserve toujours la hampe, soutenu par quelques-uns des siens et il tire de son côté, cependant que les Français tirent furieusement sur l'étoffe, cherchant à l'arracher. Celle-ci se déchire alors et l'un des nôtres va en emporter la moitié, lorsque, par suite d'un remous subit, il se trouve séparé de l'étendard. Peu après les Allemands, malgré leur nombre, avaient lâché pied. (*Intransigeant.*)

Les turcos.

La compagnie a reçu l'ordre de se porter à la crête située à 250 mètres de la lisière du bois où, groupé, le régiment de tirailleurs algériens attend le moment de contre-attaquer.

La compagnie a fait un premier bond et la section se trouve occuper une maison et un petit mur en briques, situés sur l'axe de marche, à environ cent mètres de la lisière.

Les balles sifflent, les obus éclatent avec un bruit de tonnerre ; il s'agit d'ouvrir l'œil. Il faut tâcher de deviner d'où viennent les coups.

L'officier prend sa jumelle et regarde. Il semble préoccupé. Il doit porter sa section à la crête, encore à 300 mètres de lui, et cela avec le moins de pertes possibles de façon à conserver ses turcos pour le choc final. Tout à coup, derrière lui, un tirailleur se lève. C'est un vieux briscard à la barbe grisonnante. Sur son bourgeron gris, brillent deux médailles aux agrafes : « Sahara », « Haut-Guir ». Il bourre sa pipe, l'allume, rejette à grand bruit une épaisse fumée blanche et, après avoir admiré l'éclatement d'un obus sur une meule voisine, s'approche de l'officier :

« — Dis donc, mon lieutenant, tout çà n'a pas kikif Maroc ; le Prouss-là y a n'a tout c'qui faut : y a n'a moukhala, y a n'a mitraillons, y a n'a canons, qu'ist qui çà veu dire ça ? Le Prouss-là il veut nous faire peur, mais j'ti jure c'est pas la peine, ici y a n'a couradge...

C'est toujours un bruit terrible. Une batterie de chez nous vient de prendre position à la lisière du bois et ouvre un feu rapide qui doit avoir son effet... Le turco semble attendre une réponse de son officier probablement trop occupé ; las d'attendre, il sourit et, sortant de sa musette sa brosse d'armes voisinant avec sa boule de pain, il se met à graisser soigneusement sa baïonnette qu'il a consciencieusement aiguisée la veille au cantonnement.

La contre-attaque a été donnée, le « Prouss-là » a dû s'en apercevoir. La section est maintenant accrochée à la voie ferrée qui, à environ 1.500 mètres, suit parallèlement la lisière du bois. Devant, les maisons avoisinant Chatelet sont en flammes. Une fumée épaisse monte lentement vers le ciel. C'est un véritable enfer où les démons ne manquent pas. On a l'impression très nette d'avoir, en contre-attaquant, donné un coup de pied dans une fourmilière. Partout des casques à pointe. Ils vont, viennent, semblent hésiter. Ils savent à qui ils ont affaire et attendent d'être cinq contre un pour oser revenir vers les Algériens... En nombre, ils reviennent ; la garde prussienne a donné.

Une artillerie ennemie a pris position vers la droite française et crache sans arrêt. Les obus éclatent consciencieusement et coupent la section de projectiles ; le tir est bien réglé et pourtant les effets sont insignifiants.

Les turcos, loin de s'émouvoir, ne perdent pas de vue la garde prussienne qui, par bonds successifs, s'est avancée à environ 150 mètres de la voie ferrée.

Le feu est ouvert ; les casques à pointe culbutent mais toujours semblent se relever (ce sont des renforts qui sans cesse viennent renforcer la ligne de feu). Ils sont là au moins deux cents devant le front de la section et ces froussards n'osent pas parcourir les 150 mètres qui les séparent des chéchias rouges. Il leur manque à coup sûr quelques mineurs belges, leurs boucliers d'hier.

Une compagnie de mitrailleuses vient à

leur aide et coupe la section d'une véritable lame d'acier. D'un seul coup, la position est devenue intenable. Les turcos tombent, les bourgerons sont tachés de sang. Alors, dans la section, c'est une véritable fureur, les baïonnettes se redressent étincelantes, les têtes se tournent vers l'officier, les yeux brillent, tous semblent dire : il faut charger. Un geste de l'officier va suffire pour que ces braves gens aillent éventrer les sauvages qui maintenant se terrent.

Face en arrière, le régiment a reçu l'ordre de se replier à la lisière du bois. « Demi-tour, direction la maison à 400 mètres », commande l'officier. Sans un mot, sans un geste de regret, les tirailleurs se lèvent et, au pas, l'arme sur l'épaule droite, ils vont là où on leur a dit d'aller.

Le sifflement des balles redouble d'intensité. L'officier tombe, la jambe traversée par une balle ; un sergent prend le commandement. Aussitôt, quatre tirailleurs se sont précipités ; ils sont deux qui relèvent le chef et deux qui, côte à côte, se sont placés derrière pour former rempart de leur corps.

Les Prussiens avancent. Les deux turcos tirent et brandissent leur fusil. Non, tu n'approcheras pas, sauvage ; tu ne viendras pas achever ce malheureux blessé qui ne peut plus se défendre. Le plus ancien a donné des ordres brefs à ses camarades, et lentement, péniblement, le petit groupe rejoint la lisière du bois, où leur officier est maintenant à l'abri des balles. Ils ont parcouru ainsi plus d'un kilomètre, ils sont exténués. Ils posent leur lieutenant à terre et le considèrent avec un air de bonté touchante. Ils pleurent de joie.

— Mon lieutenant, mon père, dit le vieux médaillé, couradge, couradge ; ti vois bien toi pas mort. Maintenant, toi n'as rien à craindre, mais ti vois bien, tiraillours laissent jamais blessé en arrière. Tiraillour sait bien le Prouss-là kif kif Marocain quand ça il trouve blessé.

L'officier a remercié ; il a serré les mains qui se tendent. Les visages s'illuminent de joie. Mais le vieux n'a pas terminé sa mission et, rapidement il panse avec soin la blessure de son chef. C'est fait. Maintenant, avant de partir, il doit consoler le blessé.

— Ti sais, mon lieutenant, blessure n'a pas très grave. Quand ça blessé comme ça c'est bon ; quand ça tui, ça vaut rien di tout. Tui, qu'ist tu veux, foutu. Blessé, quand ça guéri, y a moyen aller l'attaque. »

Et le vieux turco, souriant largement, bourre sa pipe, l'allume, regardant du coin de l'œil un obus boche qui vient d'éclater sur un arbre voisin.

Tout à coup il se redresse, ses yeux brillent.

— Allons, à revoir, mon lieutenant, bonne santé.

Un signe aux camarades, et les quatre turcos, baïonnette haute, s'en vont au pas de course, rejoindre les autres qui, pas bien loin, en avant de la lisière, se battent toujours pour leur drapeau et pour la plus grande France.

Ah ! les braves gens ! (LIEUTENANT X...)

Un rapport du général Joffre.

Un officier d'état-major du général Joffre a porté, à la fin de la journée, à MM. Poincaré et Viviani, un rapport sommaire sur les opérations des trois armées de trois corps chacune, soit 400.000 hommes, plus le corps d'armée anglais, 40.000 hommes, qui auraient été opposés à 700.000 ou 800.000 Allemands arrêtés et qui attendaient l'attaque.

Les positions de couverture sur lesquelles nous sommes maintenant établis, dit ce rapport, sont excellentes.

Le retard apporté à nos opérations en Belgique semble dû à la nécessité dans laquelle on se trouvait de combiner et de coordonner les efforts des trois armées alliées et d'attendre le complet débarquement des Anglais.

Voici quelques détails complémentaires sur la grande bataille en Belgique :

Pendant un moment, les troupes africaines, tirailleurs et zouaves, malgré leur infériorité numérique, étaient maîtresses à l'ouest de la Meuse, les Allemands lâchaient pied, lorsqu'en face du danger, ils firent donner la garde ; nos héroïques troupes noires, affaiblies par de grosses pertes, ont dû se replier, sur l'ordre des chefs ; mais la garde prussienne est, pour ainsi dire, décimée ; elle a subi des pertes énormes.

Dans cette affaire, on s'est heurté à des

forces allemandes considérables; l'Allemagne a fait tout son effort en Belgique.

Alors que nous mettions en ligne 400.000 hommes, plus 40.000 Anglais, les Allemands, comme nous l'avons dit, étaient environ sept à huit cent mille; de plus, ils occupaient des positions plus avantageuses que les nôtres; il semble que nous avons pris l'offensive dans des conditions défavorables, sur des troupes arrêtées et attendant l'attaque.

Nous nous retirons sur nos positions de couverture, qui sont très bonnes et qui sont celles que nos troupes occupaient au premier jour de la mobilisation, avec cette différence que nous avons affaire à un ennemi déjà très éprouvé.

L'affaire en est restée là.

Les pertes éprouvées par les Allemands sont si considérables qu'elles les ont empêchés de poursuivre leur avantage momentané.

La vengeance du turco.

Les horreurs de la bataille de Charleroi n'ont pas ébranlé le moral, ni la bonne humeur des braves turcos.

Un de ceux-ci eut la bonne fortune de capturer un officier allemand. Il le désarma soigneusement et c'est avec une fierté légitime qu'il le ramenait sur l'arrière, lorsque l'officier, violent et colérique, injuria notre turco.

Celui-ci se demanda d'abord s'il allait abattre comme une bête cet énergumène. Il fit mieux: il l'humilia. Et, à ses yeux, l'humiliation la plus complète qu'il pouvait infliger à son insulteur fut de l'obliger à porter son sac et tout son fourniment.

Sous la menace de la fine aiguille du Lebel, le Prussien dut s'exécuter, et c'est en triomphateur que le turco le conduisit au camp... après l'avoir coiffé de sa gamelle.

Bonne histoire qui fait la joie de ces naïfs enfants! Mais disons-nous qu'il faut avoir une belle âme pour oser faire des « blagues » de caserne alors qu'autour de soi butinent mille abeilles de plomb...

Le Casoar.

Le *Combat Périgourdin* nous conte, en ces termes, la fin glorieuse d'un jeune sous-lieutenant:

« C'est près de Charleroi que sa compagnie reçut, le 22 août, le baptême du feu. Fidèle au serment qu'avaient fait en se quittant les saint-cyriens, le lieutenant de Fayolle avait mis ses gants blancs pour marcher à l'ennemi.

« Dans la tranchée, où il commandait sa section, on entend la fusillade des mausers, le crépitement des mitrailleuses et le son du canon qui glace le cœur des plus braves, quand on n'a pas l'habitude.

Le moment est venu de mener la charge sous une pluie de fer et de feu; les hommes hésitent; alors, sortant d'une sacoche le plumet bleu et blanc qui ornait son shako de Saint-Cyr, *son casoar*, le lieutenant le fiche sur son képi et crie:

— En avant!

Il oublie, dans cette minute, les mesures de prudence qu'impose la guerre moderne, et que les officiers sont surtout visés par les tireurs ennemis; il se souvient seulement qu'il est un chef et

Qu'un chef n'abdique pas l'honneur d'être une [cible!

Il s'élance sous la mitraille.

Toute la section a suivi, d'un bel élan, mais bientôt une balle frappe le lieutenant au front. Au sergent qui vient le relever, il dit un adieu bref pour son père, pour sa mère, et il expire. Ajoutant un geste d'élégante bravoure aux traits héroïques de nos fastes militaires, le petit saint-cyrien est tombé... avec son panache!

Alain de Fayolle est cité à l'ordre de l'armée!

Les forts de Liège.

L'héroïque résistance de Liège a provoqué l'admiration du monde entier.

Durant deux semaines, on le sait, la vaillante forteresse arrêta la marche des Allemands, mais l'ennemi devait passer coûte que coûte. Il amena sa grosse artillerie de siège et ses obusiers commencèrent à cracher de la mitraille. Le bombardement fut terrible et ininterrompu. Liège tenait bon et ses canons causaient des ravages énormes dans les rangs des assiégeants. C'est que ces derniers se trouvaient en présence d'un adversaire redoutable. Le général Léman, commandant la place, avait dit au roi Albert: « Nous mourrons, mais nous



LA TOILETTE DU GOUMIER



LA CUISINE DES TIRAILLEURS SÉNÉGALAIS



INFIRMIÈRE OFFRANT DES CIGARETTES A UN TURCO



LA CÉLÈBRE ACTRICE RUSSE Mlle IDA RUBINSTEIN SOIGNANT LES BLESSÉS

ne nous rendrons pas. » Pourtant Liège ne pouvait résister indéfiniment. Fatalement, ses forts devaient être détruits. Les uns après les autres, ils furent réduits au silence et le général Léman fut retrouvé, vivant encore, sous les ruines du fort Loncin.

Jusqu'ici on n'avait pu recueillir aucun renseignement précis sur la résistance de cette place. On en possède maintenant. Un commandant tombé aux côtés du général Léman et qui, blessé, avait été fait prisonnier, a pu s'échapper. Parvenu à Anvers il écrivit sur les dernières heures du fort Loncin, c'est-à-dire sur les dernières heures de Liège, un rapport circonstancié. Ce document montre ce que fut la résistance opposée aux Allemands par les valeureux soldats qui, tous, avaient fait le sacrifice de leur vie pour sauvegarder la neutralité de leur patrie.

Dans ce rapport, l'officier qui en est l'auteur, explique que le général Léman décida de s'installer au fort Loncin dès que sa troisième armée se trouva obligée, après trois jours de combat, de se replier devant les forces allemandes, forces évaluées à cent mille hommes.

L'ennemi occupant à ce moment la ville, les forts étaient abandonnés à eux-mêmes.

« Bien qu'ils fussent maîtres de la ville, continue l'officier, les Allemands étaient dans une situation précaire. Il leur fallait, à tout prix, s'emparer des ouvrages qui continuaient de bombarder toutes les routes par où devaient passer les armées envahissantes et leur immense charroi.

« Ils ne devaient pas songer à prendre d'emblée les forts d'assaut. Les tentatives exécutées lors des attaques sur la rive droite de la Meuse leur avaient prouvé que l'opération était irréalisable, même au prix d'énormes sacrifices. Les Allemands résolurent donc d'amener leur matériel de siège, afin de mettre nos forts hors d'usage par un bombardement violent.

« Petit à petit, leur infanterie, d'abord, vint investir les ouvrages à distance, les isolant les uns des autres. Maîtres des intervalles, ils purent faire pénétrer dans la ville, durant la nuit et par des routes que le terrain accidenté soustrayait à l'action des forts abandonnés à eux-mêmes, quelques-unes de leurs batteries les plus puissantes. Ils pouvaient ainsi bombarder à revers des ouvrages qui n'avaient pas été constitués en vue de résister à un tir d'artillerie dans cette direction, tandis que d'autres batteries bombarderaient les forts en front à grande distance.

« Bientôt, le fort de Loncin fut complètement isolé. Une attaque formidable se préparait. Nuit et jour, cependant, dans cette immense ruche de fer et de béton, chacun accomplissait sa tâche avec un calme et un entrain surprenants. Les canons tonnaient sans relâche. Déjà la lutte s'engageait entre les grosses coupoles et les premières batteries allemandes de dix centimètres et demi, dont l'emplacement avait pu être déterminé. Les projectiles atteignant le fort éclataient avec un bruit effroyable mais ne causaient nul dommage. Les artilleurs, stoïques, attendaient, sans manifester la moindre inquiétude, le bombardement, qu'ils devinaient imminent. Tous, d'ailleurs, avaient juré au général Léman de lutter jusqu'à la mort plutôt que de se rendre.

« Pourtant, l'existence dans le fort devenait pénible.

« A mesure que le temps passait, raconte l'officier, une lueur plus farouche illuminait les visages, déjà noircis par les premières traces de la fumée provenant du tir des coupoles et de l'explosion des projectiles ennemis. Dans les galeries obscures, car la destruction de la cheminée d'aérage des générateurs empêchait l'éclairage électrique de fonctionner, dans les locaux, aux fenêtres hermétiquement blindées, dans les magasins, dans les coupoles, petit à petit l'air se faisait plus lourd, chargé de l'âcre et grisante odeur de la poudre ; mais, loin de déprimer les cerveaux ou les cœurs, elle leur communiquait une ardeur nouvelle. Une atmosphère d'héroïsme enveloppait tous ces hommes étroitement unis pour l'accomplissement du même devoir et plus décidés, à chaque heure, au sacrifice total de leur vie. »

Le 14 août, vers 4 heures de l'après-midi, une artillerie de siège invisible commença le bombardement. Il dura vingt-cinq heures.

Ici je m'en voudrais de modifier un mot au récit que j'ai sous les yeux.

« Toutes les minutes, deux, trois, parfois quatre projectiles éclatent sans discontinuer sur le massif central avec un vacarme de tonnerre. Des jets de flamme, des nuages

de fumée opaque pénètrent par toutes les fissures. Faute de pouvoir répondre aux batteries ennemies, dont on ignore l'emplacement, les coupoles restent silencieuses. Les artilleurs de service sont rassemblés aux étages inférieurs, à l'exception des sentinelles, blotties à l'extérieur de l'ouvrage et qui veillent pour signaler l'approche possible d'un assaillant. Toute la garnison a été réunie dans la vaste galerie centrale dont la voûte, épaisse de 2m50 à 3 mètres, leur offre un abri sûr, alors que les locaux du front de gorge sont rapidement devenus intenables.

« Les gros projectiles lancés par l'artillerie, qui a pris position « dans la ville », atteignent bientôt le mur d'escarpe, épais seulement de 1m50, et le démolissent petit à petit. La garnison, cependant, est encore indemne, nullement déprimée. Elle attend que cesse cet infernal orage, prélude de l'assaut qu'elle s'est juré de repousser inlassablement. D'ailleurs, le général Léman, le commandant Naeszens et tous les officiers présents circulent parmi les hommes, trouvant, en ces heures tragiques, les paroles qu'il faut pour maintenir haut et ferme le moral de ces soldats admirables.

« Profitant, durant la nuit, d'une accalmie dans le bombardement, le commandant du fort fait examiner l'état des coupoles. Les plus grosses n'ont subi que peu de dégâts. La plupart sont simplement calées par des éclats de fer et de béton qui se sont logés entre la cuirasse et l'avant-cuirasse. Dès que le feu se ralentira il sera possible d'y remédier. Les petites coupoles à tir rapide sont intactes. Aucun projectile ne les a même atteintes. C'est la certitude de repousser l'assaut.

« A l'aube, le bombardement reprend avec une nouvelle violence. La garnison reste toujours intacte et s'occupe d'éteindre quelques commencements d'incendie dus à des boiseries et literies qui ont pris feu. La confiance la plus admirable ne cesse de régner dans le fort. Les hommes prennent leur repas sans se départir de leur calme. D'autres, vaincus par la fatigue, dorment à poings fermés malgré le vacarme. On souffre un peu d'être entassés dans la galerie centrale que la fumée envahit, mais les courages ne faiblissent pas. Chacun de nous est prêt à s'élancer à son poste de combat, car on prévoit l'assaut pour la nuit.

« Tout à coup, à 5 heures de l'après-midi, une explosion formidable ébranle le fort tout entier.

« C'est le magasin à poudres où sont enfermées les charges de tir, qui a pris feu à la suite, suppose-t-on, d'un incendie brusque qui, peut-être, couvait inaperçu.

« Rien au monde, poursuit-il, ne pourrait rendre les effets terrifiants de cette explosion, qui fit s'écrouler toute la partie centrale du fort dans un nuage indescriptible de flammes, de fumée, de poussière. C'est une dévastation sans nom, un amoncellement inouï de blocs, de béton, de fragments de coupoles achevant d'écraser dans leur chute la presque totalité de la garnison, décimée déjà par la violence de l'explosion. De cet enchevêtrement fantastique s'échappent, par quelques issues, des torrents de fumée suffocante. »

A cette explosion infernale succède un silence de mort. L'artillerie des assiégeants s'est tue. Alors subitement on voit, de tous côtés, des fantassins allemands accourir. Ils s'engagent dans les ruines du fort. Avec des précautions infinies ils se mettent, sous la direction d'un officier, à la recherche des survivants. Plusieurs blessés ont déjà été dégagés lorsqu'ils se trouvent en présence du général Léman, qu'un de ses adjoints et ses ordonnances, miraculeusement échappés à la mort, essaient de retirer des débris de toutes sortes amoncelés sur lui et qui l'écrasent. Tous sont méconnaissables. Celui qui était l'âme de la défense de Liège est évanoui. On le place sur une civière et on parvient à le porter hors du fort.

Pendant qu'un médecin prodigue ses soins au général Léman, un groupe d'ennemis continue de fouiller le fort en s'éclairant au moyen de falots et de lanternes. Tout à coup, dans une galerie qui a résisté à l'explosion, retentissent des coups de feu. Etonnés, les Allemands s'arrêtent. Ils assistent alors au spectacle le plus beau qui se puisse imaginer.

Une poignée de défenseurs du fort, vingt-cinq ou trente, se sont réfugiés dans un couloir. A la lueur des falots qui parvient à traverser difficilement l'épais nuage de fumée dont la galerie est envahie, on les distingue à peine. Noirs de poudre, le visage

en sang, les vêtements en lambeaux, les mains crispées sur des tronçons d'armes, ces héros, à face de démons, attendent l'ennemi. Ils ont juré de mourir plutôt que de se rendre. A demi asphyxiés, blessés, mutilés, ils rassemblent ce qui leur reste de force pour tenir tête encore.

Au fort de Chaudfontaine.

Le fort de Chaudfontaine, à Liège, a été le théâtre d'un acte d'héroïsme, qui affirme une fois de plus avec éclat la valeur de l'armée belge. Ce fort, qui commande la voie ferrée d'Aix-la-Chapelle à Liège, par Verviers et le tunnel de Chaudfontaine, était commandé par le major Namèche. Il a été soumis, par les Allemands, à un bombardement continuel extrêmement violent.

Lorsque le fort ne fut plus qu'un monceau de décombres et que le commandant jugea la résistance inutile, il barra le tunnel en y faisant entrer en collision plusieurs locomotives et en mettant ensuite le feu aux fourneaux de mine.

Sa mission était dès lors terminée. Le commandant Namèche ne voulut pas cependant que le drapeau allemand flottât même sur les ruines de son fort. Il mit le feu à ses poudres et se fit sauter.

Un tel acte d'héroïsme se passe de commentaires.

La lettre d'un héros.

Quand il eut été fait prisonnier à Liège, le général Léman, dont le dévouement magnifique venait de provoquer l'admiration du monde entier, adressa la lettre suivante au roi des Belges :

Sire,

Après d'honorables engagements livrés les 4, 5 et 6 août, je jugeai que les forts de Liège ne pouvaient jouer d'autre rôle que celui de forts d'arrêt.

Je maintins néanmoins le gouvernement militaire pour coordonner la défense autant que possible et pour exercer une influence morale sur la garnison.

Votre Majesté n'ignore pas que j'étais au fort de Loncin le 6 août à midi.

Vous apprendrez avec chagrin que le fort a sauté hier, à 5 h. 20 du soir, et que la plus grande partie de sa garnison a été ensevelie sous ses ruines.

Si je n'ai pas perdu la vie dans cette catastrophe, cela tient à ce que mon escorte m'a retiré de la place forte au moment où j'étais suffoqué par le gaz qui se dégageait après l'explosion de la poudre.

On me porta dans une tranchée, où je tombai. Un capitaine allemand me donna à boire, puis je fus fait prisonnier et emmené à Liège.

Je suis certain d'avoir manqué d'ordre dans cette lettre, mais je suis physiquement ébranlé par l'explosion du fort de Loncin.

Pour l'honneur de nos armes je n'ai voulu rendre ni la forteresse ni les forts. Daignez me pardonner, sire!

En Allemagne, où je me rends, ma pensée sera, comme elle l'a toujours été, avec la Belgique et le roi. J'aurais volontiers donné ma vie pour les servir mieux, mais la mort ne m'a pas été accordée.

Général Léman.

Pauvre grand soldat qui croit avoir à s'excuser ! Il ne voit même pas la brillante auréole qui couronne son nom. Il ignore sa gloire.

La Nuit de terreur d'un soldat allemand.

Le *Petit Bleu*, de Bruxelles, publie un récit intéressant fait par un des six cents soldats allemands qui essayèrent de prendre Liège d'assaut la semaine dernière :

« Je n'oublierai jamais, a-t-il dit, cette nuit-là. Six cents d'entre nous reçurent l'ordre de se glisser, par des intervalles, entre les forts et d'entrer dans la ville. Nous pensions être suivis par d'autres troupes. La garnison de la ville nous accueillit par un feu terrible. Mes camarades tombèrent sous cette grêle de balles et ce fut bientôt une déroute complète. Nous prîmes la fuite par les rues, dans toutes les directions, rasant les murailles, rampant sur le sol pour ne pas être vus. Mais les projecteurs des forts balayaient continuellement la ville et il semblait qu'il y eût partout des soldats tirant continuellement sur nous.

« A ce moment, je me trouvai éloigné de tous. Je courais, essayant toujours d'échapper aux longs traits de lumière blanche qui semblaient pénétrer dans les murs mêmes de la ville et qui me découvraient à chaque ins-

tant. Un ouragan de plomb s'abattait alors autour de moi; et puis, d'un bond désespéré, je parvenais à regagner l'obscurité, cherchant n'importe quel abri pour m'éloigner. Comment je réussis à regagner les lignes? Je n'en sais rien. Mais je ne crois pas que plus de vingt d'entre nous aient pu sortir vivants de la ville. »

La ville martyre : Louvain.

Un communiqué du ministère des affaires étrangères de Belgique annonce que, mardi, un corps allemand, ayant éprouvé un échec, se replia en désordre sur Louvain.

Les Allemands de garde à l'entrée de la ville, s'imaginant que c'étaient les Belges qui arrivaient, firent feu sur leurs compatriotes qui fuyaient.

Par la suite, les Allemands, pour couvrir leur erreur, prétendirent que c'étaient les habitants qui avaient tiré, alors qu'en fait tous les habitants et la police elle-même avaient été désarmés depuis plus d'une semaine.

Sans faire d'enquête, ni écouter les protestations, le commandant allemand déclara que la ville serait détruite sur-le-champ. Ordre fut donné aux habitants de quitter leurs habitations.

Une partie des hommes furent faits prisonniers.

Les femmes et les enfants furent embarqués dans des trains pour des destinations inconnues.

Les soldats, au moyen de grenades incendiaires, mirent le feu à tous les quartiers de la ville.

Plusieurs notables ont été fusillés.

La ville de Louvain, qui comptait 45.000 habitants et qui fut la métropole intellectuelle des Pays-Bas depuis le quinzième siècle, n'est plus aujourd'hui qu'un monceau de cendres.

Les Vandales ont passé.

Louvain, dont les Allemands viennent de faire un monceau de cendres, était la capitale intellectuelle de la Belgique. Assise au fond de la vallée de la Dyle, elle donnait l'impression, avec la foule de ses clochers et de ses tourelles, d'une ville d'Orient.

Son hôtel de ville était célèbre. Il datait de 1447. Les sculptures délicates dont il était couvert de bas en haut en faisaient le plus beau spécimen du style ogival fleuri.

Plusieurs beaux tableaux de l'école flamande l'ornaient. Les églises Sainte-Gertrude et Saint-Jacques n'étaient pas moins remarquables. L'université de Louvain, la plus fréquentée de Belgique, était installée dans l'ancienne halle aux Drapiers. Elle compte les cinq facultés de lettres et philosophie, sciences, droit, médecine et théologie.

Divers établissements scientifiques y sont annexés. La bibliothèque comprenait 30.000 volumes et 400 manuscrits.

Cette université datait de 1426 et avait été l'une des plus florissantes de l'époque, recevant jusqu'à 6.000 étudiants par an.

Le pape Adrien VI y fut professeur et Charles-Quint élève.

Il y a quelques semaines encore, l'un des fils de notre illustre Berthelot y enseignait la philosophie.

Les Allemands n'ont respecté ni ces merveilles ni ces souvenirs.

L'impudence allemande.

Trois semaines à peine avant la guerre, un officier prussien était reçu dans les milieux officiels belges, c'était le major d'état-major von Klueber, attaché militaire d'Allemagne à Bruxelles. Or, l'officier qui, le 7 août, arrivait dans Liège en parlementaire pour réclamer au gouverneur de la province la reddition de la ville et des forts, n'était autre que le major von Klueber, qui, quittant son poste de Bruxelles, avait pris rang dans l'armée d'envahissement de la Belgique.

C'était déjà une chose inouïe et sans précédent dans l'histoire des guerres et de la diplomatie, mais il y eut plus fort encore! Mis en présence de M. Delvaux, le gouverneur, le major von Klueber exposa les prétentions allemandes. M. Delvaux pria le parlementaire de l'attendre quelques minutes, mais à peine fut-il sorti, que le major appela le domestique qui l'avait introduit :

— Voici un louis pour vous, dit-il, courez vite me chercher tous les journaux qui ont paru.

Le brave garçon ne fit qu'un bond ; il alla

prévenir le gouverneur et revint naturellement sans journaux.

M. Delvaux apporta bientôt la réponse négative de la ville de Liège. Quant aux forts, la réponse était de la compétence du général Leman.

Et, tandis qu'on remettait à l'ex-attaché militaire allemand le bandeau de rigueur pour le reconduire aux avant-postes prussiens, M. Delvaux lui tendit une enveloppe contenant le louis donné à son domestique.

— Monsieur, dit-il, mon valet m'a prié de vous remettre ceci avant que vous ne partiez !

Autre muflerie.

M. de Below, ministre d'Allemagne, attendait à Bruxelles l'armée allemande. Comme il ne s'en allait pas après avoir remis la déclaration de guerre à la Belgique, un de ses collègues lui en fit la remarque ; l'impudent diplomate lui répondit :

— Mais cela ne vaut pas la peine, demain l'armée impériale sera ici.

Leur perfidie.

Un sous-officier, à qui il manque une oreille, est très entouré.

« — Après un combat à la frontière belge, dans une région marécageuse où l'on enfonçait dans la boue jusqu'au cou, j'aperçois un officier allemand qui semblait énormément souffrir ; je m'approche et me penche pour lui soulever la tête. Savez-vous ce qu'il fait? Il me f... un coup de sabre et me décolle l'oreille gauche. « Tu vas me payer ça », lui dis-je, et je l'embroche. »

Leur stupidité.

Le *Petit Bleu*, de Bruxelles, publie un récit du coup de main allemand sur Tongres. Le passage suivant est le plus intéressant, car il expose l'état d'esprit du soldat allemand et prend sur le fait, une fois de plus, le système des fausses nouvelles :

« Dimanche dernier, le 35ᵉ uhlans arrivait à Tongres et se mettait au cantonnement. Vers midi, les cuisines sont installées sur la grand'place et toute la troupe se réconforte. Peu à peu, les habitants se rapprochent et lient conversation avec les soldats qui ne demandent pas mieux que de causer.

« — D'où vient le 35ᵉ uhlans?

« — De la Prusse orientale. Moi, je suis de Dantzig. On nous a mis dans les trains spéciaux sans nous dire où nous allions ; mes camarades sont de Lubeck, du Slesvig-Holstein.

— Vous venez d'entrer en Belgique?

— Non, nous avons été à Visé, où nous avons perdu beaucoup d'officiers ; nous perdons énormément d'hommes depuis quelques jours.

— Si vous n'étiez pas entrés en Belgique cela ne vous serait pas arrivé.

— Mais nous ne devions pas y entrer !

— Pourquoi y êtes-vous, alors?

— Parce qu'on nous a dit que les Français avaient violé votre territoire.

— C'est absolument faux.

— Je vous dis ce qu'on m'a dit !

On leur a dit bien d'autres choses encore pour les obliger à marcher !

Le calcul du motocycliste.

Du *Progrès de Lyon* :

Un fantassin belge raconte :

Mes camarades motocyclistes, leur service d'estafette terminé, partaient sur les routes à la recherche de patrouilles de uhlans, en descendaient quelques-uns à coups de mousqueton et revenaient à l'état-major de la division chargés de lances et de casques. Un de nos motocyclistes, W..., détient, parmi ses frères d'armes, le record des éclaireurs ennemis descendus. A ce sujet, G... me raconte une anecdote un peu brutale, mais amusante. Au tournant d'une route, W... se trouve face à face avec un cycliste prussien, qui, épouvanté, met pied à terre et lève les mains au ciel, en criant :

— Une femme ! quatre enfants !

W... s'approche, revolver au poing :

— A propos, mon ami, combien êtes-vous donc, dans votre armée?

— Six millions, répond notre Prussien en se rengorgeant.

— C'est bien fâcheux pour vous, car, dans l'armée belge, nous ne sommes que deux cent cinquante mille ; tout compte fait, vous êtes de trop.

Et, froidement, il lui brûla la cervelle.



LUTTE HÉROÏQUE D'UN CUIRASSIER FRANÇAIS ENVELOPPÉ PAR DES FORCES ENNEMIES

L'adieu de l'enfant.

Le XXe *Siècle* (quotidien belge paraissant au Havre) :

— Les hommes?... Qu'on les fusille! » cria le « hauptmann », un grand diable casqué, à la mâchoire de loup, qui, indifférent, s'en alla le cigare au bec et les mains dans les

poches, tandis qu'un sous-officier brutal rangeait l'escouade d'exécution et séparait, sans pitié, les hommes des femmes et des enfants.

C'était à Surice, petit village du Namurois, — maisons de pierres grises et toits d'ardoise, — au crépuscule d'une tiède journée d'été, sur la place de l'église où, ce soir-là, l'*Angelus* n'avait pas sonné; les Prussiens étaient arrivés, bottes sonores et baïonnettes croisées, couverts de poussière et noirs de poudre. « On a tiré ! » hurlaient leurs officiers. Et aussitôt les portes closes avaient été brisées, les habitants arrachés des chambres où ils se terraient et leur misérable troupeau avait été poussé, crosse dans les reins, jusqu'à la place, dans la supplication des femmes et les cris des enfants. Ah! les pauvres visages stupides d'angoisse et blêmes de panique! Ah! tous ces bras tordus dans de lamentables gestes de prières vers les soldats, bourreaux indifférents ou ricaneurs...

Et tandis qu'exécutant les ordres du « hauptmann », les soldats poussaient les hommes pour la sinistre fusillade contre un petit mur de pierres sèches, par-dessus lequel — ô contraste! — apparaissaient, dans la douceur du soir, les vergers en fruits et les coteaux verts, une voix de petite fille infiniment douce s'éleva du groupe tragique des femmes et des enfants, maintenu loin des hommes par les fusils prussiens :

— Papa ! papa ! disait la voix. Tu vas mourir!... Pardonne-moi, je t'en prie, papa, toute la peine que j'ai pu te faire. »

On vit alors un des hommes — le père ! — se passer le revers de la main sur les yeux d'où les larmes jaillissaient, et une atroce détonation cingla l'air...

On se moque d'eux.

Les gamins de Liège, comme les « ketjes » de Bruxelles, jouent des tours de leur façon aux Allemands. C'est ainsi qu'on rapporte le trait suivant :

Un cavalier de l'armée allemande, descendu de son cheval, ne parvenait pas à le faire avancer; il avait beau tirer sur la bride, l'encourager de la voix et du geste, peine perdue, le cheval ne bougeait pas.

Un gosse liégeois, qui regardait le cavalier et son cheval, éclata de rire. L'Allemand se retourne, l'examine, et, furibond, lui dit :

— Fous sauriez le faire afancer... fous?

— Oui... fait le gosse.

Il s'approche du cheval et lui crie dans l'oreille, pour la plus grande joie de la galerie, en pur wallon :

— Sâve-tu, vochal les rodges pantalons !

Ce qui signifie :

— Sauve-toi, voici les pantalons rouges ! c'est-à-dire les Français.

Le cheval, effrayé, s'enfuit au galop, poursuivi par son cavalier, qui parvint à grand'peine à le rattraper, tandis que le groupe de jeunes Liégeois s'égayait follement.

Une bonne « zwanze ».

En Belgique, une « zwanze », c'est une galéjade.

Les zwanzeurs à froid font des paris bizarres. Tel ce zwanzeur qui, l'autre soir, à Bruxelles, au Central-Hôtel, dit à ses amis, tandis que quatre soldats prussiens s'installaient près de sa table :

— Qui parie une tournée que je crie tout haut que l'Empereur est un cochon?

Le pari est tenu aussitôt, et voilà mon zwanzeur qui, feignant de lire un journal, lance sur la table un formidable coup de poing, tout en s'écriant :

— Je dis que cet empereur est un cochon.

Les Allemands jettent un regard furieux, mais ne bougent pas.

Et aussitôt, comme les camarades feignaient de protester et intervenaient en disant :

— Alleïe, Gustave, il ne faut pas dire ça !

Gustave de reprendre de plus belle ses imprécations contre l'Empereur.

Aussitôt, un lieutenant prussien se lève et déclare à Gustave que, s'il insiste, il va l'arrêter.

— M'arrêter?... Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Mais vous dites que notre Empereur est un... je ne veux pas répéter le mot.

— Votre Empereur!... Est-ce qu'on ne dirait pas qu'il n'y a que votre Empereur qui peut être un cochon!... Je ne parlais pas de votre Empereur, mais de l'Empereur de Turquie, qui a supprimé les fez à ses soldats...

L'ober-lieutenant, devant l'éclat de rire

général, alla se rasseoir, et Gustave gagna sa « tournée ».

Musiques militaires allemandes.

Des faits curieux, empreints de la gaieté la plus contagieuse, se déroulent dans le célèbre quartier de la Marolle, à Bruxelles. Les Allemands y braillaient à tue-tête le « Wacht am Rheim », et autres chants patriotiques.

Récemment, ils envahirent une charcuterie de la Marolle pour y exercer leurs capacités gastronomiques aux dépens des saucissons qui font la renommée de la maison. Un gamin qui les regardait, sur la porte, se mit à chanter, en les contrefaisant : « Die Wacht am Schwein », ce qui peut s'entendre : la veillée du cochon, ou la garde du cochon.

Il y a quelques jours, les musiques militaires donnèrent, dans le même quartier, un concert en plein air. Les gamins des alentours imaginèrent aussitôt une parodie du programme, et l'affichèrent au coin des rues. En voici le texte :

1. « Une nuit à Paris », *marche avortée.*
2. « Dans la tranchée », *danse macabre.*
3. « Dans le bois de l'Argonne », *danse à la mitraille.*
4. « Sur les flots de l'Yser », *danse refoulée.*
5. « Hors de France », *valse lente, mais sûre.*
6. « Passage de la Vistule », *balai russe.*
7. « Une nuit à Berlin », *galop final.*
8. « Wacht am Schwein », *polka patriotique.*
9. « La carte à payer », *grognement prolongé.*

Encore des farces.

Les Prussiens auront beau envoyer en Belgique des administrateurs civils chargés d'amadouer les populations et d'assurer celles-ci de leur désir « de rétablir la vie normale », ils se fourrent magistralement le doigt dans l'œil s'ils s'imaginent qu'ils arriveront jamais à conquérir la sympathie d'un seul Belge.

N'est-ce pas dans l'enfance que se reflète le plus complètement l'âme du peuple et ses tendances? Or, les gamins de Bruxelles — les « ketjes », comme on les appelle au bon pays de Brabant — font voir à MM. les Boches ce que leurs parents pensent d'eux.

À la blague parisienne, à la galéjade du Midi correspond la « zwanze » bruxelloise, sorte d'humour spécial qui s'attache à tourner froidement en dérision choses et gens.

Les ketjes de Bruxelles font voir aux Allemands ce qu'ils pensent d'eux.

A peine les Boches étaient-ils entrés que tout gamin bruxellois, à quelque classe de la société qu'il appartînt, perça un trou dans son chapeau ou casquette et y fit apparaître une carotte. Depuis un mois et demi, des cohortes de gamins défilent ainsi devant les Prussiens ahuris, singeant leur casque à pointe, à la joie folle des passants.

Les Allemands ayant placé sur la galerie qui contourne le palais de justice deux canons, la gueule tournée vers le quartier populaire des Marolles, dès le lendemain, les Marolles, à leur tour, se mirent en état de défense, et l'on vit apparaître sur les toits, dressés vers le palais de justice, cette fois, une quantité invraisemblable de... tuyaux de poêle. Il en est de longs, de courts, de gros, de minces ; les toits en sont couverts, plus de mille canons de fer-blanc sont braqués !...

Les Allemands, d'abord, n'avaient pas compris ; mais on leur a expliqué. Ils sont furieux, mais n'osent rien dire. Voyez-vous le maréchal von der Goltz prenant un arrêté pour empêcher les gens de la rue Haute de placer des tuyaux de poêle sur leurs toits !...

Mais voici que les Boches, dont la cavalerie a été décimée, ont réquisitionné tous les chevaux possibles, jusqu'aux plus lamentables canassons.

Le lendemain, un cortège formidable se dirige vers le palais de justice.

Cinq cents gamins s'avancent, traînant à leur remorque tous les chevaux de bois ou de carton, les ânes à roulettes, les vieux chevaux mécaniques qu'ils ont pu découvrir dans les greniers, parmi les joujoux déclassés. Il y en a à trois pattes et même sans pattes.

Et à vingt reprises, à la joie délirante des parents et des curieux amassés, le cortège défile devant la garde prussienne qui campe au palais de justice.

La Retraite de Charleroi

LA MARCHE EN ARRIÈRE

La bataille de Charleroi, livrée par 400.000 Français, contre 750.000 Allemands, fut moins une défaite qu'une opération manquée. Notre offensive ne réussit pas à rompre les forces ennemies, mais celles-ci, à leur tour, malgré leur nombre, ne purent entamer notre armée qui reculait, mais qui reculait en combattant, sans désordre, sans hâte, en parfaite liaison de toutes ses parties, frémissante de tous les pas faits en arrière et n'attendant que l'ordre du généralissime pour attaquer à nouveau et refouler l'adversaire. Cette glorieuse retraite a été comparée bien à tort à la fameuse retraite des Dix-Mille ; par l'importance des armées en présence, aussi bien que par les difficultés à vaincre, elle se place parmi les faits de guerre les plus extraordinaires dont l'Histoire offre l'exemple : elle sera, pour l'armée française et son illustre chef, une page digne de l'admiration du monde.

Comment on reculait.

Il ne m'est point permis d'en dire davantage sur la situation générale telle qu'on la voit du front. Je veux seulement proclamer que tous nos mouvements, soit en avant, soit en arrière, sont merveilleusement libres et s'accomplissent avec la parfaite régularité d'une machine de guerre intacte. L'artillerie, l'infanterie, la cavalerie, les services de ravitaillement, qui sont comme l'escalier de service d'une armée en marche, se déplacent, se remplacent, se croisent sans heurt, sans confusion, sans traînards, comme à une revue. C'est un chef-d'œuvre de netteté. Et partout où nous les menons, les Allemands sont décimés.

Il serait difficile d'évaluer le nombre des morts qu'ils ont dû perdre depuis huit jours. Sur certains points, des régiments entiers ont été anéantis. Ils sortaient des bois, section par section. Une section, un obus. Tout était écrasé. En deux ou trois endroits, que je ne veux pas nommer, les cadavres ont comblé la Meuse jusqu'à la faire déborder. Je n'emploie pas ici une image. Le lit du fleuve était, *à la lettre*, barré par un amas de morts ennemis. On aurait pu passer à pied ces funèbres gués.

L'effet de notre artillerie dépasse tout ce qu'on pouvait rêver. Un prisonnier allemand que j'ai vu déclare : « C'est une honte, pour des Français, d'employer des obus aussi meurtriers. » En échange, ils nous envoient des *shrapnells* démodés, ceux-là mêmes dont usait l'armée turque dans les Balkans: Les dommages qu'ils causent sont si minimes qu'un de nos régiments d'artillerie a pu, en une semaine de bataille, ne perdre que *huit* tués et *quatorze* blessés. C'est un chiffre que je vous garantis.

Leur grande force, c'est la mitrailleuse. Sur ce point, ils l'emportent sur nous. Ils ont des formations entières de mitrailleuses qu'ils dissimulent fort habilement et ne démasquent qu'après nous avoir attirés à charger, ce qui, avec nos troupes endiablées, ne leur est que trop facile. Ils ont usé pour y réussir de stratagèmes odieux. Devant Charleroi, ils ont envoyé à proximité de nos tirailleurs quelques uhlans résolus, — car il y en a — qui ont, avec *notre clairon* sonné la charge. Quand les turcos ont entendu cet appel, rien n'a pu les retenir. Les officiers perdaient tout pouvoir sur ces hommes que le clairon transforme en lions furieux. Le feu des mitrailleuses qui les accueillit ne leur fit point rebrousser chemin, mais nous subîmes là de grosses pertes.

C'est d'ailleurs par excès de courage que pèchent presque partout nos troupes. En forêt, les cavaliers refusent de feutrer le pas de leurs chevaux sur les bas côtés gazonnés des routes. Ils chantent, rient, galopent. On a grand'peine à les tenir. En plaine, l'infanterie se découvre avec une hardiesse quelquefois excessive.

Tout un bataillon a chargé *à pied* quelques pelotons de uhlans. Il fut attiré ainsi jusque sous un bois. Après avoir abattu la plupart des cavaliers, nos hommes refusèrent de se

replier. Ils bivouaquèrent et commencèrent la popote. Les survivants allemands revinrent bientôt accompagnés de mitrailleuses qui interrompirent cruellement la cuisine commencée. Elles nous tuèrent du monde, mais furent toutes prises.

Le canon tonne. — Le coq chante.

C'était pendant la retraite, avant la victoire de la Marne.

Le long des routes encombrées, nos colonnes se repliant en bon ordre se mêlaient parfois au cortège douloureux des populations évacuées. On échangeait ses impressions au passage et nos braves soldats s'efforçaient de donner confiance à ceux que la crainte des Boches chassait de leurs demeures.

— N'ayez pas peur, disaient-ils, vous reviendrez bientôt.

Dans une de ces rencontres, une batterie d'artillerie croisa une famille dont la voiture emportait, au milieu des objets les plus hétéroclites, de fort appétissantes volailles que dominait un coq autoritaire.

Les artilleurs, flairant l'aubaine, songèrent aussitôt qu'un de ces volatiles serait pour eux un plat de choix. Un marché fut conclu, ils emportèrent le coq attaché par une patte à un de leurs caissons. Mais voici que quelque temps après, ils reçoivent l'ordre de se mettre en batterie pour protéger la marche de nos troupes. C'est bien, on obéit, mais que va faire le coq?

A la première détonation, dans un sursaut furieux, il bat fiévreusement des ailes et tire sur sa corde qui, par bonheur, ne cède pas. Les artilleurs rient comme des enfants. Au deuxième coup, peut-être parce qu'il a déjà compris l'inutilité de ses efforts, le coq s'agite moins. Et quand le troisième coup retentit, il se dresse sur ses ergots et, de toutes les cordes de son cou tendu, il lance un formidable cocorico! Et il en est ainsi chaque fois qu'une des pièces de la batterie tire.

Cocorico! Cocorico!

Maintenant, les artilleurs ne rient plus. Ce coq n'est plus pour eux la bête insignifiante dont la chair savoureuse apaisera leur appétit. C'est Chantecler, c'est le coq gaulois. C'est le symbole de la vaillance française!



CHASSEURS ALPINS POURSUIVANT A COUPS DE CANON UN AÉROPLANE ALLEMAND

Et lorsque, leur tâche terminée, ils reprendront leur route, ils iront à la ferme proche où ils feront promettre qu'on le leur garde jusqu'après la guerre. Alors, ils reviendront le chercher et le ramèneront au quartier où ils lui feront de confortables invalides. Ce sera le coq du régiment.

Leur toupet.

Voici un exemple de la superbe déconcertante des Germains. Il nous est donné cette fois par les généraux de Guillaume.

Dans la marche des troupes impériales sur Paris, l'état-major d'une division s'installa dans une commune de l'Oise dont le maire est un notable fabricant de sucre. Le général prussien se montra plein de courtoisie. S'exprimant en excellent français et appelant notre compatriote par son nom, il le félicita d'être resté dans sa commune. Il lui demanda de bien vouloir fournir à ses troupes une liste en vérité assez copieuse de vivres et de commodités. Il l'assura qu'aucun attentat ne serait commis contre les personnes ou contre les propriétés. Il se prodigua en gentillesses.

Avisant tout à coup l'usine dont la haute cheminée ne fumait plus, le général s'écria :

— Pourquoi donc ne travaillez-vous pas?

— Beaucoup de mes ouvriers sont mobilisés, dit l'industriel; et puis je n'ai plus de charbon.

— Vous n'avez plus de charbon?... Qu'à cela ne tienne. Vous en aurez. Il n'est pas admissible qu'une usine allemande s'arrête faute de charbon. Vous manquez de main-d'œuvre?... Dites-moi combien il vout faut d'hommes. L'industrie d'un sujet de l'Empereur mérite tous les égards!

Et laissant le maire stupéfait de cette annexion et de cette naturalisation impromptues, le général s'éloigna avec son plus gracieux sourire.

Deux jours après, au lieu du charbon, ce furent les Français qui arrivèrent, et le général partit avec une certaine précipitation.

Le fabricant va demander sa réintégration dans la qualité de citoyen français.

La ruse du bedeau.

De l'*Intransigeant :*

Depuis deux jours, les Boches étaient à X..., dans l'Aisne, confortablement installés.

Le village possède un joli clocher roman, un curé si vieux qu'il paraît presque contemporain de son église et un bedeau presque aussi âgé que son curé.

Les Boches soupçonneux exerçaient sur le prêtre et le bedeau une surveillance de tous les intsants.

Or, un soir, ils aperçurent une lumière à l'une des fenêtres de l'église. Ils se précipitèrent dans le sanctuaire et mirent la main au collet du bedeau, qui fut inculpé d'espionnage.

— Que faisiez-vous?

— Ça ne vous regarde point.

On ne put lui arracher d'autres paroles. Pour rien au monde il n'aurait avoué devant sa femme, qui assistait à l'interrogatoire, dans son fauteuil, — car elle était perclue de douleurs, — qu'il était allé donné l'accolade à une bouteille d'eau-de-vie de cidre soigneusement rangée sur une vieille poutre.

— Vous serez fusillé, dirent les Boches.

La pauvre femme du bedeau tenta de défendre son mari, mais en vain. Elle alla même jusqu'à lever sur un Boche son bâton d'infirme, puis tout rentra dans le silence. On mit à la porte du petit rez-de-chaussée une sentinelle baïonnette au canon. Comme c'était la seule issue...

Le bedeau demeurait pensif. Une idée occupait son esprit. Tout à coup, il s'approcha de sa femme, lui dit quelques mots à l'oreille et s'en alla fouiller dans l'armoire. Il coiffa un bonnet, mit une camisole et un jupon, prit une canne et, geignant, toussant, pleurant, se dirigea, appuyé sur son bâton, à petits pas, vers l'église, ayant passé sous le nez de la sentinelle, qui avait parfaitement reconnu la vieille femme du sacristain.

Quelques heures après, on vint chercher le prisonnier pour le conduire à la Kommandatur, et on ne trouva dans la maisonnette que la pauvre octogénaire, assise dans sa cuisine et récitant son chapelet.

— Et votre mari?

— Je ne sais pas où il est.

On fouilla tout, l'église, le presbytère, les maisons voisines, on ne trouva rien. Le lendemain, on brûla le petit rez-de-chaussée et on fusilla la sentinelle.

Trois jours passèrent; les dragons français mirent en fuite les Boches, qui abandonnèrent X... Au moment de l'arrivée des nôtres, le bedeau apparut sur les marches de

l'église. Il agitait son bonnet et chantait la *Marseillaise*.

Le vieux curé l'entraîna dans le presbytère.

— Tout de même, vous avez fait fusiller un innocent, objectait le prêtre.

— Et ma maison ! s'exclama le bedeau, était-elle pas innocente aussi ?

Le roman de l'abbé Nicolas.

Du *Matin* :

« Le premier devoir d'un roman, a dit George Sand, est d'être romanesque. »

A ce compte, les longues et douloureuses aventures de l'abbé Nicolas constituent le modèle des romans, un roman vécu que son auteur a failli signer de son sang.

Mais n'anticipons pas, et sachons nous borner, en narrateur fidèle, à en tracer sobrement les grandes lignes.

On nous avait dit : « Allez à Vaumoise. »

Nous y fûmes. C'est un petit village de six cents âmes, situé à la lisière de la forêt de Villers-Cotterets, entre Senlis et Soissons. La mitraille et le feu y ont marqué leur passage.

Le 2 septembre au matin, fixons les dates, les Anglais qui y campaient depuis quelques jours se retirèrent.

Dans l'après-midi, des uhlans apparurent le long de la voie et prirent la place encore marquée des alliés.

A ce moment, l'armée allemande en marche sur Paris et qui tentait un mouvement débordant par la Ferté-sous-Jouarre venait d'être rudement arrêtée auprès de Compiègne. L'arrivée des troupes ennemies à Vaumoise se place au commencement de sa déviation vers le sud-est, vers ces champs catalauniques où elle ira sous la pression habile du chef qui allait être bientôt le vainqueur de la Marne.

Une partie de la population a fui. Le conseil municipal est dispersé et le curé parti.

Les Allemands s'emparent du pain et du peu de farine qui subsistent encore.

Il faut pourtant éviter aux deux cents habitants qui restent les horreurs de la faim, après tant d'autres...

Deux hommes y songent : l'abbé Nicolas et l'instituteur.

Et, tout de suite, rendons à ce dernier l'hommage qu'il mérite.

Le maître d'école, M. Trezel, a en toutes circonstances rempli son devoir, plus que son devoir, d'une façon magnifique. Aujourd'hui encore, modestement, il continue.

Ah ! qu'il sera beau le livre d'or des instituteurs, et quelle fierté de l'écrire !

Pour aller au moulin, il faut un laissez-passer.

Le prêtre libre et M. Trezel vont voir le colonel et se heurtent en vain à des factionnaires insolents.

Mais le lendemain matin, l'abbé Nicolas qui est un psychologue, revient à la charge, en apportant sous sa pelisse deux bouteilles de champagne.

Elles lui valurent les autorisations convoitées.

Et voilà l'instituteur et le curé partis en voiture, de bourg en bourg, de moulin en moulin.

Tâche difficile ! Duvy est dévasté, les moulins vides.

Ils réunissent cependant quinze quintaux, traversent les lignes allemandes, sont arrêtés à Crépy-en-Valois, puis relâchés, cachent deux jours leur précieuse provision dans un chalet et l'amènent enfin à Vaumoise.

Ah ! le bel effort ! Et qu'importent les fatigues endurées ! Vaumoise aura de quoi manger.

Mais ceci n'est qu'une anecdote. Maintenant c'est le roman qui commence.

Le dimanche 6 septembre, le canon tonna sans arrêt. Dans la région, le bruit courait que des blessés français avaient été abandonnés par l'ennemi.

Le lendemain matin, n'écoutant que son devoir de prêtre, l'abbé, très alerte en dépit de sa barbe et de ses cheveux gris, partit à leur recherche.

Que son retour devait être lointain !

Sur la route, voici une auto allemande désemparée et abandonnée.

Elle est bondée d'équipements volés à l'ennemi *et contient un plein caisson de balles dum-dum.*

D'Autheuil, on domine tout le champ de bataille. Il fait beau et déjà chaud.

A droite, un biplan français, grand oiseau blessé, vient de s'abattre.

Thiéry-en-Valois semble plein d'Allemands. L'abbé y dirige résolument ses pas. Mais cédons-lui un instant la parole.

— Comme j'arrivais à l'entrée du bourg, nous dit-il, j'eus la douleur de voir soudain un petit jeune homme, pâle, affreusement ému, se jeter dans mes bras en me criant :

— Sauvez-moi ! Sauvez-moi !

« Je reconnus aussitôt le fils du docteur Mouflier, conseiller général de Crépy-en-Valois.

« Tombé entre les mains de l'ennemi comme il rentrait chez lui en auto, les misérables l'avaient dépouillé de son argent, forcé à les suivre et à les conduire.

« Je lui promis de prévenir sa famille et, rassemblant toutes mes connaissances de la langue allemande, le recommandai aux officiers présents.

« Pauvre jeune homme ! Ce n'est pas sans une profonde émotion que je lui dis :

— A bientôt !...

Cependant l'abbé Nicolas n'oublie pas le motif de sa venue. Il se renseigne.

Effectivement des blessés français ont été abandonnés sur le champ de bataille.

Un général, qu'il croit être le général von Kluck lui-même, lui donne l'autorisation d'aller à leur recherche à condition de rester derrière les ambulances. Il y court.

A Boulard, le château est saccagé.

Il n'y trouve que trois blessés prussiens, qu'il rassure d'un geste. L'un d'eux lui baise la main avec ferveur :

— Je suis Polonais et catholique, confesse-t-il.

A Etavigny, la rue est pleine de blessés allemands. La place de l'Eglise aussi.

Où sont les blessés français?

Pour tout renseignement, un major lui déclare sèchement qu'il a trop à faire avec les siens pour s'occuper des nôtres.

Ah ! les âmes généreuses !

Mais voici que la bataille reprend. Une rafale d'obus français vient de tomber à l'entrée du village.

L'abbé sort par l'autre bout et tombe au milieu d'une batterie allemande fort bien dissimulée.

Les artilleurs sont au repos. Ils le reçoivent assez bien et condescendent à lui indiquer dans les champs une sorte de grange où se trouvent, paraît-il, un certain nombre de blessés français.

Le prêtre y part, et alors...

Il y a des choses tellement invraisemblables qu'on ne saurait les accepter que de la bouche de ceux qui en furent les indiscutables témoins.

C'est l'abbé Nicolas lui-même qui va nous conter celle-ci :

— Pour ne pas passer devant les canons, raconte-t-il, je commence un discret détour. On me rappelle et l'officier me crie :

« — Vous pouvez passer. »

J'esquisse un geste de remerciement et coupe en ligne droite.

« Alors..., alors je n'avais pas fait cent mètres qu'un tourbillon formidable m'enveloppe et me bouscule. La batterie était en pleine action !

Que faire? Il n'y avait guère à hésiter, d'autant plus que là-bas je voyais distinctement des bras se tendre vers moi.

Epouvanté, j'ai pris ma course.

Maintenant, en réponse, c'étaient les shrapnells français qui inondaient la plaine.

Je ne sais comment je suis arrivé.

Cinq blessés m'ont reçu dans leurs bras.

« — Couchez-vous, m'ont-ils dit. »

Mes nerfs étaient à bout. Je les ai embrassés, et nous nous sommes couchés...

Il n'avaient reçu aucun soin. La journée avait été chaude.

Ils mouraient de soif et les Allemands leur avaient refusé de l'eau. En dépit des obus, le bon abbé résolut d'aller leur en chercher. Il partit aussitôt pour Etavigny, qu'il gagna cette fois sans incident, et se hâta vers l'ambulance de l'église.

Il y trouva heureusement un autre major qui écouta plus aimablement sa requête, l'entraîna un peu à l'écart et lui dit avec une émotion visiblement sincère :

« — J'ai trop à faire pour aller là-bas avec vous. Je le regrette beaucoup, car je suis Polonais. Elevé en France, j'aime plus la France que l'Allemagne, mais vraiment quand je soigne vos blessés « je me de-« mande toujours, s'il ne va pas m'arriver « quelque disgrâce. »

Oh ! le terrible aveu ! Notons-le bien !

Le prêtre est retourné seul vers la grange abandonnée, mais en emportant précieusement deux bidons d'eau.

Il y avait en tout sept blessés dont deux grièvement. A l'heure actuelle, ils sont très certainement prisonniers.

Voici leurs noms tels que les releva soigneusement leur protecteur : adjudant Vasselot, de Besançon ; soldats Camieu, Wille et Morel, de la Haute-Saône ; Besse, de la Corrèze ; Fourgeaud, du Doubs et Roy, du Jura, tous appartenant au 42ᵉ régiment d'infanterie.

Ils étanchent leur soif. On fait des pansements sommaires.

Cela ne suffit pas, et les heures semblent longues dans l'attente. Inlassable, le prêtre retourne à Etavigny et supplie une dernière fois le major polonais de venir à leur secours.

Ce dernier est en plein travail. Cependant il n'a qu'une seconde d'hésitation.

« — De tous les pays qui aiment la Pologne, il n'y a encore que la France... a-t-il dit en pleurant ».

Et il est venu. Il a examiné les blessures, refait les pansements et il a emmené ceux qui pouvaient marcher.

Mais c'était un Slave...

Le major avait promis de revenir le plus tôt possible chercher les deux autres blessés avec une ambulance.

Confiant dans sa parole, l'abbé Nicolas était retourné à la grange leur tenir compagnie. Mais la nuit tomba sans que personne vînt.

— Ils eurent une minute de découragement, nous confia le prêtre encore tout ému au souvenir de cette veille anxieuse. Ils m'ont fait toutes leurs recommandations, ont écrit à leur famille, et m'ont supplié de ne pas les quitter.

« J'ai promis. J'ai cherché des mots pour réchauffer leur cœur. Je leur ai parlé de la victoire prochaine ; aussitôt ils ont repris confiance et sont devenus presque gais. Pour un peu ils eussent mieux aimé que le major ne vînt pas les chercher, de peur d'être faits prisonniers. »

Ah ! les braves petits soldats de France !

Aux premières lueurs du jour, dans le froid du matin, ils eurent une autre voix aimée pour leur tenir compagnie : celle de nos canons de 75.

L'ennemi, lui, finissait seulement d'enterrer ses morts.

Etavigny était toujours plein de blessés allemands, mais le major polonais avait, hélas ! disparu.

Le bon abbé n'hésita pas. Malgré les fatigues de la veille et celles de la nuit, il s'enquit d'une brouette, et seul, en deux voyages interminables où vingt fois il craignit de voir ses forces le trahir, il réussit à amener nos deux blessés à l'ambulance.

Cela ne lui suffisait pas encore. Il parcourut le village, recueillit du sucre, du cognac, fit main basse sur une bouteille de café abandonnée par l'ennemi, obtint encore quelques pommes de terre cuites à l'eau, trois œufs, et se mit en devoir de partager le tout à ses enfants d'adoption.

Les blessés allemands le regardaient faire d'un œil d'envie.

— Donnez-leur quelque chose, dit doucement l'adjudant Vasselot.

— Pour eux, conte le prêtre, j'ai trempé des morceaux de sucre dans du cognac. Sur les marches de l'église, les plus malades se traînaient vers moi. On eût dit que je leur donnais la communion...

Au moment où il eût pu songer à prendre un repos bien gagné, il se rappela qu'il avait un autre devoir à remplir : prévenir la famille Mouflier de la capture de son fils.

Il partit courageusement. Laissons-lui la parole :

— A deux kilomètres à peine, j'aperçus une batterie prussienne non loin de ma route. Je fis semblant de ne pas la voir, mais déjà deux uhlans me couraient après.

« Mon laissez-passer ne leur dit rien qui vaille et ils m'amenèrent au commandant.

« Les batteries, sur deux fronts, étaient bien dissimulées.

« Avec des échelles, les officiers s'étaient fait des observatoires et pour ne pas attirer l'attention de nos aviateurs ils les avaient entourées de feuillage. Le commandant parlementa avec eux. Pour mon malheur, leur réponse ne me fut pas favorable.

« On me dit d'aller me poster avec les chevaux à 500 mètres en arrière.

« J'y allai et restai là de longues heures sans que nul daignât m'adresser la parole. role.

« Mais quelqu'un troubla la paix au moment le plus inattendu. Ce fut notre diable de 75.

« A trois heures, nos obus tombèrent soudain, dru comme grêle, sur la batterie de gauche. A trois heures dix, ils vinrent avec une précision mathématique écraser la bat-

terie de droite. A trois heures vingt, les Prussiens sonnaient la retraite et abandonnaient le tout. »

L'abbé crut le moment propice pour se sauver.

Il n'alla pas loin et sa tentative n'était pas de nature à mettre les Allemands en confiance, surtout au moment où leur armée commençait à plier. On le conduisit à un général qui, cependant, l'autorisa à rentrer à Vaumoise. Un officier des hussards de la Mort s'empara même du laissez-passer et le déchira en affirmant qu'il était inutile.

Il s'en allait en paix, lorsque, devant une ambulance, à la porte même du château de Boulard par lequel il avait commencé sa mission de charité, on l'arrêta comme espion.

Un major arrive, le fait déshabiller, fouiller. On le force à s'asseoir au pied d'un arbre au milieu des fourgons et des ambulances avec, à ses côtés, deux sentinelles, baïonnette au canon.

L'abbé Nicolas commence à gravir son calvaire.

La nuit fut fraîche et il y avait trois jours qu'il n'avait pas mangé. Il accepta un peu de cette eau noire que les Allemands appellent café. Ah! ces heures interminables!

La journée fut plus longue encore. Ses gardiens le forcèrent à rester sans cesse couché ou assis. Défense absolue de se lever.

Un d'eux alla jusqu'à lui appuyer sa baïonnette sur la poitrine. Il fallut l'intervention d'un major pour le ramener à une attitude décente.

Et une nouvelle nuit d'angoisse vint s'ajouter à ces vingt-quatre heures de souffrance.

Le temps est couvert et la pluie pénétrante. Le canon tonne sans arrêt dans toutes les directions.

Que se passe-t-il? L'atmosphère elle-même est tout enfiévrée...

L'abbé tend l'oreille. Comme il lui serait doux de savoir que là-bas, vers la Ferté, Charly et Château-Thierry, nos braves petits gars sont en train de le venger et que l'heure de la défaite a sonné pour ses bourreaux!

A quoi bon bâtir dans le vide? L'aube du deuxième jour trouve l'abbé prisonnier résigné à tout.

C'est le moment qu'on choisit pour le faire juger; mais par quel étrange conseil de guerre!

Vers huit heures du matin, un capitaine est arrivé accompagné de plusieurs officiers et d'une vingtaine de soldats.

Le capitaine s'est assis en face de l'abbé et il a prononcé tout de suite ces paroles définitives :

— Voici l'espion.

Nous qui avions toujours cru que devant un tribunal, jusqu'à la minute suprême du jugement, le prévenu devait être présumé innocent!...

Un peu surpris, l'abbé s'est retourné d'un geste vif, mais c'est toutefois de sa voix la plus calme qu'il a répondu, combien plus élégamment :

— Je regrette d'être obligé de vous contredire...

Un troisième personnage est alors intervenu. Il portait un brassard avec un liséré violet : c'était le pasteur protestant.

Que ceux qui s'attendent déjà à voir tomber de sa bouche quelque heureuse parole de conciliation se détrompent.

— Il est incontestable, affirma-t-il avec une rudesse égale, que vous êtes un espion puisque voici des soldats qui témoignent tous que vous êtes dans nos rangs depuis samedi.

L'abbé voit toute l'étendue du danger, devient rouge, s'indigne et fait front vaillamment.

— Je fais appel à vos sentiments chrétiens...

Une haineuse clameur couvre sa voix, scandée de cliquetis d'armes.

— Je n'y suis que depuis lundi soir, et uniquement pour soigner des blessés...

Les cris redoublent et les crosses martèlent le sol.

Il faut voir quelle émotion étreint le vaillant abbé, en dépit de la modeste simplicité de son récit, quand il conte aujourd'hui ces minutes poignantes :

— Le pasteur avait fait signe aux soldats de se retirer. Il s'approche de moi et me dit en guise de conclusion :

— Il est *prouvé* que vous êtes dans nos rangs depuis samedi. Si vous avez besoin de mes services religieux, je suis à votre disposition.



UNE CHARGE D'INFANTERIE

Je l'ai remercié, tout en protestant de mon innocence, et lui ai déclaré que je ne pouvais accepter l'assistance d'un pasteur.

Il m'a alors offert d'aller chercher un prêtre catholique.

Une demi-heure après, je vis arriver un officier d'allure assez lourde et qui portait une croix sur la poitrine : c'était l'aumônier.

Lui aussi ignorait les préambules.

Il m'a dit tout crûment :

— Oui, tu es un espion, et tu vas me le dire en confession.

— Je veux bien me confesser, lui répondis-je avec force, mais je ne peux pas dire ce qui n'est pas !

Il s'est assis. Je me suis mis à genoux et je lui ai fait la confession la plus sincère qu'on puisse faire.

Quand j'ai eu fini, je lui ai dit simplement :

— Je comprends ce qui se passe. Je sais bien que je vais être fusillé et je n'ai pas peur de la mort, mais je vous supplie, au nom de l'Eglise catholique à laquelle vous appartenez, de dire partout qu'on a fusillé un prêtre innocent.

Oh ! combien est poignant ce récit dans la bouche de ce prêtre dont, au souvenir de cette scène horrible, un sanglot secoue la gorge !

— L'aumônier m'a interrompu en protestant :

— Moi, pas militaire. Les militaires tratent les questions militaires. Moi prêtre et rien que prêtre.

Le sang me bouillonnait. Je tentai d'expliquer :

— Ecoutez donc au moins la vérité de mon heure dernière ! Je n'ai fait que soigner les blessés français et je vous supplie d'aller à Etavigny les interroger, ainsi que les blessés allemands !

Il s'est levé précipitamment en secouant ses grands bras et en répétant toujours :

— Moi, pas militaire. Tu diras un *De Profundis* et je te donnerai l'absolution.

Que s'est-il passé alors? Brisé par l'émotion, je suis tombé la tête la première au pied de l'arbre, non pas évanoui, mais inconscient.

Je ne sais combien de temps je suis resté ainsi. Je n'en ai nulle idée. Je me rappelle seulement qu'à mon réveil j'ai réclamé du papier à un officier qui m'en a refusé et que j'ai renouvelé ma demande à un second qui m'a demandé pourquoi faire. Je lui ai dit que c'était pour écrire mon testament.

Il m'a regardé d'un air de profonde pitié et il m'a dit :

— Non, pas de testament, puis il s'est penché vers moi et il m'a confié tout bas :

— Tu n'auras aucun mal...

L'espérance est douce au cœur humain. Au moment même où il glisse sur la vague qui va l'engloutir, le naufragé n'espère-t-il pas encore le sauvetage?

L'abbé se répète les mystérieuses paroles de l'officier et se berce d'une douce illusion.

Une traînée de soleil perce les nuages.

Soudain, des ordres brefs retentissent et le rappellent à la réalité.

Le capitaine a réuni ses hommes et demandé des bonnes volontés.

Il n'en manque pas parmi tous ces soldats accusateurs, au front bas, à l'œil terne, au sourire mauvais, et qui déjà savourent la vengeance de leur défaite.

Douze hommes se sont aussitôt rangés sur deux rangs, autour d'une voiture de ravitaillement. On fait monter le condamné sur le marchepied, entre deux soldats prussiens, et le triste convoi se met en route, suivi de quelques fourgons et des autos des officiers.

Il va lentement. Trop vite encore.

Voici la halte de Boulard. Maintenant, les bois suivent la route qui descend vers un petit vallon, profond, humide, immense tombeau que la forêt sombre enserre.

Là, le cortège s'est arrêté. Une voiture d'ambulance l'a dépassé et on en a descendu une civière.

Les soldats se sont emparés de pelles et de pics, et avec quelle précipitation...

Ils ont trop de goût à l'ouvrage pour que la besogne soit longue.

Adieu, espérance trompeuse. Il faut se résigner.

L'abbé se recueille, recommande son âme à Dieu et fait un acte de contrition.

Désormais, il sait qu'il ne chancellera même pas au moment où on lui fera mettre pied à terre.

Mais quoi ! Des hommes se redressent, hésitent et tendent l'oreille... D'autres se hâtent vers les sommets. Que se passe-t-il?

C'est maintenant un grand brouhaha. Tous ont jeté leurs pelles pour se saisir de leurs fusils.

Ils ont abandonné leur prisonnier pour courir au poste de combat.

Ils guettent. Ils guettent un grand oiseau qui passe là-haut, ignorant du drame d'en bas, et dont le bourdonnement emplit le ciel.

Oiseau de France, quelles peuvent bien être les pensées de ce prêtre, debout au bord

de sa tombe, en te suivant une dernière fois des yeux!

En vérité, il n'eut pas le temps de les assembler, car, profitant de l'inattention générale, un officier du convoi le saisissait par le bras, l'entraînait d'une main vigoureuse, le jetait brusquement dans son automobile et le ravissait à ses bourreaux.

O l'étrange ivresse des premières minutes de fuite, à toute vitesse, dans l'air frais du matin!

Etre sauvé au moment même où douze fusils allaient s'abaisser vers vous!

Et être sauvé par qui? Par un officier allemand!

Car il n'y a pas de doute. Cet uniforme...

L'abbé sent qu'on lui prend la main.

— Je vous avais bien prévenu qu'il ne vous arriverait pas de mal, lui dit-on. Moi aussi, je suis catholique. Et je sais bien que vous n'êtes pas un espion, puisque je vous ai vu soigner les blessés. Voilà pourquoi je vous ai sauvé.

Cela est dit tout naturellement, avec un sourire heureux.

Alors l'abbé, saisi d'une émotion bien compréhensible, l'abbé a serré la main de son sauveur et l'a embrassé avec effusion.

— Je vous remercie. C'est la première fois que j'embrasse un Allemand. Mais je le fais de bon cœur, car vous êtes un brave homme...

La voiture avait rapidement traversé le bourg de Thury et venait de pénétrer dans le parc d'une grande propriété abandonnée.

— Maintenant, je vous en prie, dit l'abbé, laissez-moi partir. Il faut que je regagne Vaumoise.

L'officier regarda sur sa carte.

— Vaumoise est en feu, répondit-il. N'y allez pas.

Et comme l'abbé insistait, il laissa tomber ses bras tristement et le prévint en ces termes :

— Tant que vous serez avec moi, vous ne risquez rien; mais après, je ne réponds plus de votre sort.

Enfin il consentit à donner au prêtre un papier sur lequel il spécifia que celui-ci venait de soigner des blessés et qu'il avait l'autorisation de retourner à Vaumoise, en passant par Ivors.

Voilà l'abbé parti, libre, heureux, comprenant toute l'étendue de l'imprudence qu'il avait commise en s'aventurant dans les lignes allemandes et bien décidé à rentrer au plus tôt chez lui.

Hélas! à peine sorti de Thury, il se heurte à un convoi de pontonniers.

Les convois allemands sont interminables.

Méticuleusement, la horde a tout prévu, même les voitures à allumer les incendies; tout prévu, sauf l'encombrement et la gêne qui peuvent résulter de tout ce fatras pour une armée forcée de manœuvrer sans répit.

Il attendit longtemps au pied même de ce puits où il avait, quelques jours auparavant, rencontré le fils du docteur Mouflier, prisonnier.

A la fin, impatienté, il se hasarda à prendre un sentier à travers champs.

Mais ce sentier le ramenait à la grand'route et là deux cavaliers le forcèrent à s'arrêter.

L'armée allemande est maintenant en pleine retraite.

Les convois que nous venons de voir défiler tournent le dos à Paris. Le canon tonne de tous côtés, et les troupes de choc ont peine à contenir l'offensive française.

Dans leur déception, les officiers ne savent même plus lire leur carte.

L'un d'eux s'est tourné vers l'abbé Nicolas et lui a demandé, sous la menace de son revolver, de le conduire à Cuvergnon.

Un vieux fermier, tout hagard, leur a dit :

— Cuvergnon, c'est là-bas; mais je suis trop fatigué...

Trop fatigué! Ils s'en moquent pas mal! Ils ont hissé le prêtre sur une voiture et forcé le vieillard à marcher entre leurs chevaux.

Ah, le triste voyage, au déclin du jour, sous un ciel pluvieux et sombre où les seules lumières étaient celles des fermes incendiées et des meules qui flambaient comme de grandes torches...

A Cuvergnon, on a fait coucher l'abbé prisonnier — ne l'était-il pas à nouveau? — au pied d'une meule de paille.

Un capitaine lui a, lui-même, apporté un bol de bouillon en s'excusant de son mieux :

— A la guerre comme à la guerre.

Il a poussé la politesse jusqu'à lui offrir une écuelle, oh! bien modeste.

— La plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a, a-t-il ajouté en riant.

C'était peut-être très spirituel, cela voulait

certainement être aimable, mais il y a des moments où l'on a si peu envie de plaisanter.

Pendant la nuit, les Prussiens ont dévalisé la ferme voisine.

Ils ont pris toutes les volailles et toutes les bouteilles. Ils se sont installés autour de leur cuisine roulante et ils ont bu et chanté jusqu'à ce qu'ivresse s'en suive.

L'abbé a bien mal dormi.

Au jour, le galant capitaine l'a autorisé à gagner Vaumoise, mais, sur la route, des cyclistes lui ont aussitôt fait faire demi-tour et l'ont ramené à la ferme où un officier des hussards de la Mort trônait insolemment.

Le laissez-passer de l'abbé? Il s'en moque et le déchire.

— C'est un major qui vous l'a donné, mais moi aussi je suis major, dit-il avec orgueil.

Il fit fouiller le prisonnier qui n'avait rien, rien, pas même un sou, ayant vidé tout le contenu de son porte-monnaie dans les poches des blessés.

— Allez, a-t-il finalement jeté d'une voix hautaine, et qu'on ne vous retrouve plus dans les lignes allemandes, sinon vous serez fusillé.

Les hussards de la Mort... Vous connaissez leur accoutrement ridicule. Eh bien, évitez-les. Evitez-les comme la peste. Ceux-là sont tous insolents, obtus et sanguinaires. Ceux-là s'appliquent tous à ne le céder en rien à leur chef : le kronprinz !

Instruit par l'expérience, l'abbé a vivement traversé le chemin et est entré en forêt.

Sur la route, sous une pluie battante, on aperçoit défiler là-bas d'interminables convois de ravitaillement. Il faut se cacher encore en attendant une occasion favorable pour la franchir à nouveau.

Il y réussit et s'enfonce dans les bois. La pluie l'a trempé jusqu'aux os et son estomac crie famine.

Un bouquet touffu de ronces lui offre des mûres.

Il cherche à s'orienter, découvre le clocher d'Autheuil et parvient à gagner le village entre deux passages de troupes.

Autheuil a été bombardé et ses habitants sont rares.

Il y trouve cependant un brave paysan qui s'empresse de le faire entrer chez lui et lui fait boire un peu de lait. Va-t-il pouvoir enfin goûter en paix quelques heures de repos?

Pas même. Voici des artilleurs prussiens qui lui demandent ce qu'il fait là et l'envoient à Ivors.

A Ivors, ce furent, miséricorde! d'affreux hussards de la Mort qu'il eut le malheur de rencontrer.

Le laissez-passer? Allons donc!

— Marchez avec nous, lui dirent-ils.

C'était en sens contraire... Il a fallu qu'il les suivît au pas accéléré des chevaux, et quand il est tombé de fatigue sur le chemin défoncé et boueux, l'officier est revenu sur lui et lui a crié d'une voix furieuse :

— Voulez-vous marcher, ou je vous brûle!

Alors l'abbé l'a regardé bien en face et lui a répondu sur le même ton :

— Eh bien, fusillez-moi! Ce sera pour vous une belle victoire, avoir tué un vieillard...

Ah! les valeureux guerriers!

Eut-il conscience de sa lâcheté? L'officier des hussards de la Mort eut un geste de dédain et remit lentement son revolver dans sa gaine.

Plus humain que son chef, un sous-officier vint relever l'abbé vaincu par la fatigue et le fit monter sur une charrette pleine de ballots de pain et de sacs de soldats.

Maintenant, c'est tout un voyage que le prisonnier va faire ainsi avec l'armée allemande en déroute, inconfortable certes, mais combien instructif!

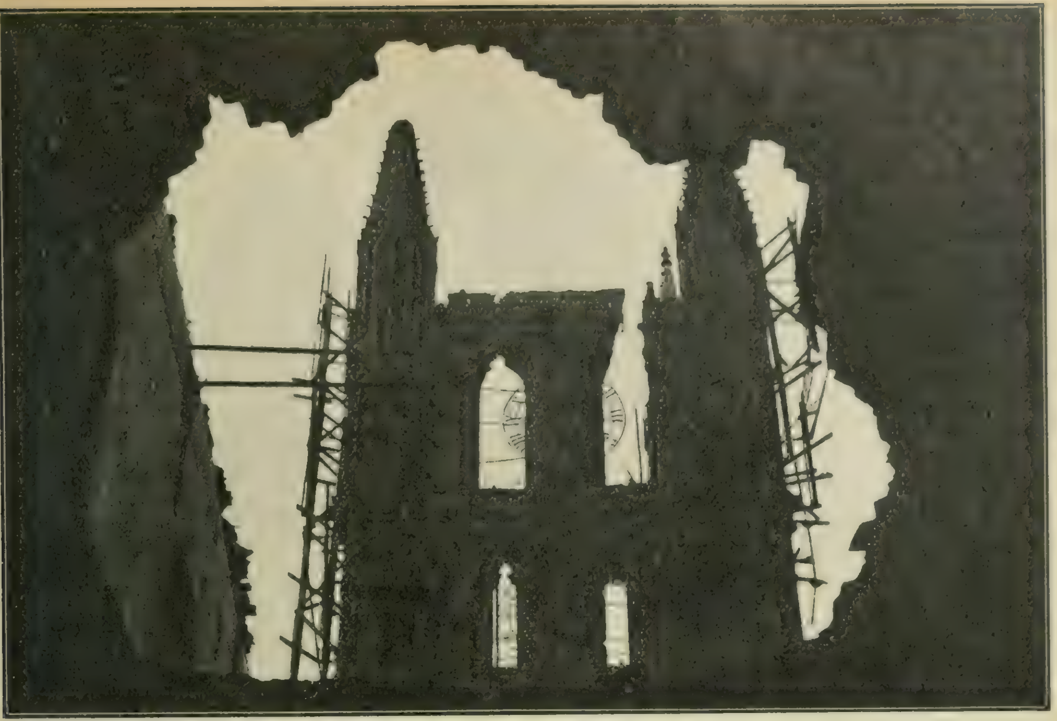
Il faut les voir, au passage, regarder haineusement ce prêtre prisonnier et lui tendre le poing en criant : espion! espion!

Une multitude de fantassins traversent Ivors en désordre. L'encombrement est tel que sur la place de l'Eglise les voitures sont contraintes de s'arrêter. Sur une civière, des brancardiers portent vers une pauvre maison abandonnée un capitaine français blessé, jeune homme pâle, aux trois quarts déshabillé, avec lequel le prêtre put à peine échanger quelques brèves paroles.

Les fossés des routes sont pleins de soldats allemands, ivres de douleur ou de fatigue, résignés à tomber entre les mains de l'ennemi plutôt que de souffrir encore dans les rangs.

Tous se rendent parfaitement compte de leur défaite. Tous sont abattus, accusent le ciel et crient à la trahison.

Mais leur résolution n'est pas pour cela ébranlée.



CE QUI RESTE DU BEFFROI D'YPRES, VU A TRAVERS UNE CREVASSE D'OBUS

Beaucoup ont dans leur poche une petite boussole. Ils la consultent à chaque instant.

— Paris... là-bas, montrent-ils.

Paris! C'est pour tous ces cerveaux frustes qu'on a hypnotisés une constante hantise.

— Paris derrière vous, oui, raille l'abbé Nicolas, et Berlin en face!

Voici Chavres et le carrefour d'Orléans, où l'affluence est telle qu'il faut à nouveau s'arrêter.

Un état-major y est installé.

— Monsieur le curé, si rien n'arrive à nos soldats, dit son chef, vous serez libre demain à 11 heures.

Vaumoise est en vue et le prisonnier voudrait bien qu'on l'y déposât, mais on lui fit comprendre qu'il était inutile d'insister.

Il lui faut se contenter de regarder au passage sa maison. Elle est toujours debout.

A le voir traverser en si triste équipage, surpris et inquiets, des habitants, des amis, se sont risqués sur le pas de leur porte pour lui faire des signes d'adieu et d'émotion; l'abbé a longuement pleuré.

Les chemins sont défoncés. A travers les champs de betteraves, toute l'artillerie prussienne se défile avec peine.

Cavaliers, fantassins, pêle-mêle se hâtent aux Lieux-Restaurés, à Bonneuil, à Eméville.

Telle est leur précipitation qu'au passage du chemin de fer on se culbute littéralement.

Les hommes ont perdu tout sang-froid. Un soldat exaspéré se lance sur la charrette, baïonnette en avant, et tente d'atteindre l'abbé sans défense.

« Espion », cela revient sans cesse comme un leit-motiv.

Le convoi serpente maintenant dans la forêt de Retz, et enfin, après bien des difficultés, gagne la route du Faîte qui relie la forêt de Compiègne à celle de Villers-Cotterets.

Là, spectacle inoubliable, les canons sont les uns sur les autres.

Il y en a sur trois files. Les moyeux sont enchevêtrés et les caissons s'embourbent dans les bas-côtés.

Soldats de France victorieux, pour vous payer de vos fatigues et de votre sang, que n'avez-vous vu, vous aussi, la frayeur panique ravager ici la horde orgueilleuse!

Il a fallu des heures pour remettre un peu d'ordre dans ce chaos et permettre au convoi

de gagner la Croix-Morel, par où toute l'armée allemande se précipite maintenant, sur la route de Taille-Fontaine et de Retheuil.

Là, après une longue pause, quand ce peu brillant défilé fut fini, deux soldats prussiens firent descendre l'abbé, l'amenèrent à la maison d'un garde forestier et lui dirent :

— Tu partiras demain.

C'était précisément une maison amie. Le garde, sa femme et ses enfants le reçoivent à bras ouverts, lui donnent à manger, et tout eût été à merveille si des ambulanciers n'avaient pas soudain forcé la porte et réquisitionné toutes les chambres pour loger trente-huit blessés.

Et puis, pour leur sécurité, il fallait, paraît-il, un garant.

Comme si, quelles que soient les circonstances, des Français étaient capables de s'abaisser jusqu'à se venger sur des malades sans défense !

Le major, une fois de plus, choisit l'abbé comme otage.

Le malheureux garde est épouvanté et la nuit lui paraît bien longue.

Pour qu'il n'arrive pas malheur à son hôte, il se multiplie. Il donne tout ce qu'il possède. A ses geôliers, il va jusqu'à donner le restant de son tabac et sa dernière bouteille de vin.

D'en haut arrivent des gémissements contenus.

Quand, au matin, la brume s'est teintée de rose, un pasteur, vieux bonhomme à lunettes, est venu demander un drap et des fleurs pour enterrer un officier qui venait de trépasser.

La mère a donné le drap. La plus jeune des filles a dévalisé l'humble jardin de ses modestes fleurs d'automne, et le pasteur reconnaissant a écrit sur la porte : « Bons habitants ».

Pendant que dans la forêt les ambulanciers enterraient leur mort, l'abbé, guidé par le brave forestier, s'est empressé de prendre la clef des champs.

Il a suivi la lisière des bois et vu défiler encore sur la route deux bataillons d'infanterie et une batterie de mitrailleuses, l'arrière-garde sans doute.

Il s'est caché quelque temps encore, ayant cru entendre le roulement sourd de l'artillerie, puis à travers les chaumes a gagné le village de Vez.

Là, au pied des remparts du château, une vieille paysanne lui a dit ces quatre mots :

— Les hussards français arrivent.

Mots inoubliables ! Les hussards de la Délivrance, après les hussards de la Mort !...

L'abbé a escaladé le mur et s'est jeté à leur rencontre, quoique cette suprême émotion eût brisé ses dernières forces.

Et quelques minutes après, il ressentit au cœur un coup plus rude encore en suivant des yeux les clairs uniformes de nos vaillants cavaliers lancés à toute bride sur les talons de l'ennemi.

***

Tel est, dépouillé de tout artifice, le roman vécu de l'abbé Nicolas. Ses émotions? Ses fatigues? Il ne veut pas même s'en souvenir. Et quand nous lui avons demandé de conclure lui-même ce récit, il a tracé ces simples mots :

— J'ai été très heureux de revoir ma maison, mais plus heureux encore d'avoir sauvé la vie à quelques soldats français.

La Victoire de la Marne

Nos troupes ont reculé jusqu'à la Marne, jusqu'à l'endroit choisi à l'avance par Joffre pour livrer bataille. Sur son ordre, l'armée entière s'arrête, fait face à l'ennemi déconcerté, l'assaille, le presse ici, le bouscule là, le jette dans les marécages de Saint-Gond et l'oblige, l'épée dans les reins, à reculer de cent vingt kilomètres.

Assez reculé !... En avant !...

Le 6 septembre, le général commandant en chef des armées françaises adressait l'ordre du jour suivant à ses troupes :

Au moment où s'engage une bataille dont dépend le salut du pays, il importe de rappeler à tous que le moment n'est plus de regarder en arrière; tous les efforts doivent être employés à attaquer et refouler l'ennemi. Une troupe qui ne peut plus avancer devra, coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer. Dans les circonstances actuelles, aucune défaillance ne peut être tolérée.

On sait comment ces instructions ont été suivies et le brillant résultat obtenu.

Or, à l'entrée de nos troupes victorieuses à Vitry-le-François, on a trouvé dans le local où s'était installé l'état-major du 8e corps d'armée allemand l'ordre suivant, signé du général lieutenant Tulff von Tcheppe und Werdenbach :

VITRY-LE-FRANÇOIS,
7 septembre, à 10 h. 30.

Le but poursuivi par nos marches longues et pénibles est atteint. Les principales forces françaises ont dû accepter le combat après s'être continuellement repliées; la grande décision est indiscutablement proche. Demain donc, la totalité des forces de l'armée allemande, ainsi que toutes celles de notre corps d'armée, devront être engagées sur toute la ligne allant de Paris à Verdun. Pour sauver le bien-être et l'honneur de l'Allemagne, j'attends de chaque officier et soldat, malgré les combats durs et héroïques de ces derniers jours, qu'il accomplisse son devoir entièrement et jusqu'à son dernier souffle. Tout dépend du résultat de la journée de demain.

Dans les deux camps, on sent que la lutte est décisive et que de ses résultats dépend, pour la France la vie même et l'indépendance nationales, pour l'Allemagne, l'écroulement de ses espoirs et l'humiliation d'un retour en arrière.

LA BATAILLE

Le public n'a connu les péripéties de la victoire de la Marne que par les communiqués sommaires de chaque jour et par quelques détails purement épisodiques ; mais rien n'a été encore publié de précis et de complet sur la répartition des troupes françaises et allemandes dans la grande bataille de la Marne, sur leur commandement, sur leurs dispositions stratégiques et sur le développement de l'action engagée. Notre confrère le *Temps* a fait de ce glorieux chapitre de notre histoire militaire un exposé très clair et très documenté que nous reproduisons d'après lui.

Ce qu'il fallait faire.

La magnifique victoire que les armées françaises ont remportée sur la Marne du 6 au 13 septembre n'a pas, quand on l'examine dans ses éléments, de précédents dans l'histoire militaire. Jamais « rétablissement stratégique » d'une telle ampleur n'a été exécuté avec autant d'ensemble par des masses aussi formidables.

Quelle était la situation dans les premiers jours de septembre? Constamment, depuis le début de la campagne, les forces allemandes avaient cherché à déborder notre gauche et elles venaient d'y réussir. Il s'agissait pour nous de la reconstituer, de la renforcer et de l'utiliser en vue d'une reprise générale de l'offensive sur tout le front.

La position des Armées allemandes.

A la date du 5 septembre, les armées allemandes occupaient les positions suivantes :

celle du kronprinz s'avançait à travers l'Argonne; celle du prince de Wurtemberg entre la vallée de l'Aisne et Châlons; l'armée saxonne entre l'armée du prince de Wurtemberg et Reims; l'armée du général de Bulow, très largement articulée, à l'ouest de Reims, avec ses têtes vers Esternay; enfin la première armée allemande, celle qui, initialement, avait paru marcher sur Paris au nord de l'Oise et par Compiègne, s'était infléchie dans la direction de Meaux et de Coulommiers, toujours dans le même dessein enveloppant, s'efforçant de nous déborder par notre gauche, se réservant peut-être aussi la possibilité d'investir Paris par l'Est.

La position des Armées françaises.

Contre cette manœuvre allemande, la reconstitution de notre gauche et le repliement de notre front, d'abord sur la Marne, ensuite sur l'Aube, éventuellement sur la Seine, nous offraient une ressource précieuse.

La disposition générale de nos armées, le 5 septembre, se résumait, en effet, comme il suit sur le théâtre de la Marne: A notre droite, le général Sarrail, appuyé sur Verdun et les Hauts de Meuse, était prêt à faire face à l'Ouest. Le général de Langle était face au Nord, au sud de Vitry-le-François. Le général Foch occupait la ligne de Sezanne au camp de Mailly. Le général d'Esperey tenait un front allant de Sezanne aux plateaux au nord de Provins. L'armée anglaise occupait la région de Crécy, en Brie, au sud du Grand-Morin. Enfin, à notre extrême-gauche, le général Maunoury couvrait le camp retranché de Paris et se tenait prêt à agir ultérieurement.

Le Premier Résultat.

Traduisez sur la carte la situation respective des forces allemandes et françaises; qu'en ressort-il? Que, par suite de l'inflexion vers Meaux et Coulommiers de l'armée allemande du général von Kluck, notre gauche prenait de flanc la droite allemande. Voilà pour nous la possibilité de manœuvre, en vue de laquelle, le 6 septembre, le général Joffre ordonne l'offensive générale. Les armées Sarrail, de Langle, Foch, d'Espérey attaqueront sur tout leur front. L'armée anglaise, au sud de la Marne, se portera sur la droite du général von Kluck. L'armée Maunoury, en se portant sur l'Ourcq, menacera les derrières de cette même armée et ses communications. Dès le premier jour, 6 septembre, l'efficacité de notre manœuvre se révèle. Les têtes de colonne de l'armée von Kluck, vers Coulommiers et Provins, font demi-tour et, par une conversion immédiate, le gros de cette armée fait face au général Maunoury. De même, les forces allemandes qui sont devant l'armée d'Espérey se replient sur le Grand-Morin.

Le Second Résultat.

Mais ce recul et cette conversion des armées allemandes rendent possible pour nous une seconde manœuvre qui s'engage aussitôt. Par suite du mouvement allemand, l'armée anglaise a toute liberté de se redresser dans le Nord, dans la direction de l'Ourcq et, là, d'attaquer la gauche de l'armée allemande qui, désormais, fait face à l'armée Maunoury. L'armée d'Espérey, à la droite de l'armée anglaise, appuie son effort et, dans une offensive vigoureuse, rejette sur la Marne la gauche de l'armée von Kluck et la droite de l'armée von Bulow. C'est alors, vers le 8 septembre, que l'armée du général Foch, jusque-là chargée de tenir sur le front qu'elle occupe, prononce son offensive. Tandis que sa droite contient la garde et trois corps allemands à l'est de La Fère-Champenoise, sa gauche, tombant sur le flanc de l'ennemi, l'oblige à opérer une retraite précipitée, à repasser la Marne et à se replier jusqu'à la hauteur de Reims.

Simultanément, le général de Langle se porte en avant, occupe Vitry-le-François et atteint le même front que le général Foch, le mouvement en avant de l'armée Foch dégageant l'armée de Langle, comme le mouvement en avant de l'armée d'Estérey avait dégagé l'armée Foch. Quant à l'armée Sarrail, menacée dans la région de Revigny d'être rejetée sur Verdun, attaquée à sa droite du côté de Clermont, en Argonne, sur ses derrières par les Hauts de Meuse, elle réussit à maintenir partout ses positions et même à déterminer, le 15 septembre, la retraite vers le Nord des corps allemands qui lui font face. Il est superflu d'ajouter que nos armées de Lorraine, en maintenant leurs positions, et même en gagnant du terrain,

ont pris une large part à ce résultat qu'aurait rendu impossible toute défaillance de leur part.

La Manœuvre du Perroquet.

Voilà simplifiée, clarifiée, réduit à ses éléments, le schéma de cette bataille de sept jours qui a mis aux prises plus de deux millions d'hommes. La manœuvre stratégique exécutée par nos armées apparaît, dans ce raccourci, nette, énergique et coordonnée. Comme le disait un de nos commandants d'armée, nous avons progressé sur tout le front à la façon du perroquet qui, pour s'élever à l'échelon supérieur de son mât, avance d'abord le bec, puis une patte, puis l'autre. Chaque armée a gagné pas à pas, ouvrant la route à la voisine, appuyée par elle aussitôt, prenant de flanc l'adversaire, qu'elle attaquait la veille de front, les efforts de l'une s'articulant étroitement à ceux de l'autre, une unité profonde de vues et de méthode animant le haut commandement. Pour donner à cette victoire tout son sens, il convient d'ajouter qu'elle a été gagnée par des troupes qui, depuis deux semaines, battaient en retraite, et qui, l'ordre d'offensive donné, se sont retrouvées aussi ardentes qu'au premier jour. Il convient de dire aussi que ces troupes ont eu affaire à la totalité de l'armée allemande et que, dès qu'elles ont marché en avant, elles n'ont plus jamais reculé.

La Retraite allemande.

Sous leur pression, la retraite allemande a eu, à certaines heures, des allures de déroute. Malgré la fatigue de nos hommes, malgré la puissance de l'artillerie lourde allemande, nous avons pris des drapeaux, des canons, des mitrailleuses, des obus, un million de cartouches, des milliers de prisonniers. Un corps allemand a eu son artillerie détruite presque entièrement par la nôtre, après repérage par nos avions. « C'est une guerre effroyable », disait un officier allemand prisonnier. Effroyable, en effet, mais magnifique aussi par la dépense de courage qui s'y affirme dans la troupe, la dépense de science, d'activité, de méthode qui s'y manifeste dans le commandement et les états-majors.

Les noms des vainqueurs.

La victoire n'est plus anonyme.

Mais elle reste toujours aussi modeste.

On connait maintenant les noms de quelques-uns de ceux qui ont commandé la bataille et décidé le succès.

Le peuple de Paris retient le nom du général Maunoury qui, parce qu'il voulut vaincre, remporta la victoire de l'Ourcq. C'est lui — on le sait aujourd'hui — qui, détournant sur son armée une lourde part de la masse formidable des envahisseurs, les contraignit, par sa décision, à reculer, après les avoir, par son offensive, contraints à ne pas attaquer les armées de la Marne ; bénéficiant de cette diversion, les armées de la Marne purent ainsi condamner l'ennemi à la déroute.

La nation a gravé dans sa mémoire, en attendant de les inscrire sur le bronze, les noms des généraux dont les armées, manœuvrées par le général Joffre, engagèrent et gagnèrent la bataille de la Marne. Il n'est plus un mas de Provence ni une ferme de Normandie, ni une cabane de pêcheurs de la côte bretonne où l'on n'exalte avec un orgueil reconnaissant les noms de Foch, de Franchet d'Esperey, de de Langle de Cary. Dans leurs petites salles dont la Déclaration des droits de l'homme et la statue de la République tapissent seules les murs blancs, nos écoliers n'auront pas à attendre l'an qui vient pour copier de leurs bonnes mains appliquées ces phrases immortelles, en leur héroïque concision, que le général Foch adressait au généralissime, à la veille d'une victorieuse offensive :

« Je suis enfoncé à ma gauche. Je suis enfoncé à ma droite. Je vais de l'avant. »

Et les maîtres d'école peuvent ajouter à la liste si riche de nos hommes de guerre, les Duguesclin, les Bayard, les Condé, les Turenne, les Hoche, les Marceau, les noms nouveaux, mais impérissables, de ce Franchet d'Esperey qui expédia l'ennemi en vingt-quatre heures, et de ce de Langle de Cary qui tint cinq jours, et, lui aussi, repoussa l'envahisseur.

Le rôle héroïque de l'armée Dubail.

Sur la gloire qu'ont cueillie nos armées, sur les lauriers qu'elles ont ramassés en se

tachant, — noble souillure — du sang versé à chaque pas, les Français peuvent mettre des noms.

Mais ces héros, dont les noms chanteront désormais dans toutes les mémoires, ne veulent pas accepter pour eux l'hommage qui, de tout le territoire, s'élève vers eux.

On a pu percer leur anonymat.

On n'arrivera pas à triompher de leur modestie.

J'ai vu, l'autre jour, dans l'Est, dans cette Lorraine dont le sol est sillonné de tranchées, dont les villages ont sauté sous les obus ou se sont écroulés devant l'incendie, dont les fils reposent un peu partout sous des croix de bois blanc semées dans les champs devenus des cimetières, j'ai vu l'un de ces chefs, l'un de ces généraux de la République : c'est le général Dubail.

L'armée Dubail, vous savez ce qu'elle a fait. De cette tâche grandiose qui consistait à repousser et à vaincre les hordes savamment armées et richement entretenues de l'Attila teuton, l'armée Dubail eut, avec l'armée de Castelnau, à remplir la partie la plus ingrate.

Tandis que nos armées se repliaient pour opérer, sur la Marne, ce prodige de stratégie et d'héroïsme que fut le « revirement », le « rétablissement » qui aboutit à la victoire, l'armée Dubail eut pour consigne de tenir devant la frontière.

Elle s'était avancée vers Sarrebourg.

Par ordre, elle dut se replier vers le Donon, Saint-Dié, Baccarat, Raon-l'Etape, le col de la Chipotte... Et, là, ayant accompli cet effort surhumain : reculer, étant vainqueurs, nos troupes avaient reçu une consigne non moins pénible en son apparente simplicité : tenir.

L'armée Dubail tint.

C'est le 14 août qu'elle abandonna, par ordre, l'offensive vers Sarrebourg.

C'est le 12 septembre que les Allemands, dont l'élan formidable s'était brisé contre cet héroïsme, commencèrent leur mouvement de retraite.

Du 14 août au 12 septembre, l'armée Dubail s'est battue tous les jours et, on peut le dire, chaque jour toute la journée.

Les gars de Bretagne.

On sait la part brillante que les fusiliers marins ont prise à la bataille de la Marne dans cette armée du général Maunoury, dite armée de Paris, qui se jeta résolument et vaillamment sur la horde enveloppante de von Kluck, menaçant ainsi de l'envelopper elle-même ?

Lorsque la population parisienne vit débarquer dans ses rues nos bons petits gars bretons, temporairement chargés de remplacer les gardes volontaires, elle leur fit un accueil enthousiaste. Puis, à les voir si alertement, si allègrement parcourir les artères de la capitale, d'aucuns songèrent :

— Ceux-ci, du moins, nous restent, qui sont jeunes et sont lestes !...

Or voilà que l'on vit, avenue de Clichy et avenue de Saint-Ouen, une longue cohorte de « cols bleus » qui se hâtaient toujours aussi gaiement, des fleurs aux canons des fusils, vers les forts de la périphérie.

Alors, des vieux qui ont vécu l'Année terrible racontèrent aux jeunes le rôle joué par les marins durant la longue défense de Paris et l'on comprit ce que l'on pourrait attendre demain des gars bretons, si la capitale était en danger.

Et ce fut instantanément dans la foule de l'enthousiasme aussi. Les hommes apportaient des verres pleins. Les femmes envoyaient des baisers, tout en se hâtant de changer des coupures de 5 francs pour mettre dans la main des « cols bleus » quelques piécettes blanches.

Dominant tout, le même cri :

— Vivent les Bretons ! On compte sur vous, les Bretons !

Et les gars de Bretagne, qui sentent tous dans leurs veines quelques gouttes de sang des Jean-Bart et des Surcouf, répondaient, parlant la langue des vieux corsaires armoricains :

— As pas peur ! As pas peur ! Nous « sont » là !

Sur leurs traces.

Depuis que nos troupes marchent à la poursuite de l'ennemi, combien en ont-elles traversé de villages déserts, saccagés, éventrés? En voici un dont toutes les portes, celles des maisons, celles des étables, celles des granges, ont été arrachées de leurs gonds, transportées dans les champs pour servir



ATTAQUE PAR SURPRISE D'UNE TRANCHÉE ALLEMANDE

aux ouvrages de fortifications que les Allemands élèvent partout où leur armée arrive. Ces demeures silencieuses, vidées, laissent voir jusqu'au fond leur misère. Les matelas tirés hors du lit, les tiroirs jetés hors des meubles, les tables renversées, les chaises écrasées, les vêtements épars révèlent la furie du pillage. La horde a passé là.

Quelques kilomètres plus loin. Un autre bourg sans âme vivante. A la porte de la mairie, on retrouve un ordre de l'autorité allemande que je recopie (en supprimant les noms de lieu, pour me conformer à la règle imposée).

« Tous les habitants de ... ont à quitter le village jusqu'à 11 heures du matin, dans la direction de ... (Ici, le nom d'une place forte.)

« Il est absolument défendu d'emmener de la nourriture et des bêtes. Ainsi, il est défendu de retourner ici ou à un autre lieu où se trouvent des troupes allemandes.

« Tous ceux qui agissent contre cet ordre seront fusillés.

« Rotow, capitaine. »

(Suit le numéro de son régiment.)

L'ordre est daté du 10 septembre, 7 heures du matin.

En quatre heures une population est ruinée, chassée sur les routes, sans pain.

Les chefs de l'armée allemande voulaient sans doute pousser ainsi vers la place forte voisine toute la province, pour obliger les défenseurs à partager leurs vivres avec les émigrants et hâter l'œuvre de la famine.

Quelques kilomètres encore. Nous retrouvons des paysans français. Ceux-là n'ont pas été expulsés de leur village. L'ennemi s'est contenté de tout leur voler, puis de les réquisitionner, tantôt pour enterrer ses morts, tantôt pour creuser les tranchées où il allait s'abriter. Les obus français, les balles françaises, en tombant sur les positions allemandes, atteignaient des femmes, des enfants de France.

Nous approchons d'un fort qui a subi pendant près d'une semaine le bombardement de l'ennemi.

Il a résisté. Mais on dirait qu'il a changé de forme. Sa masse semble moins régulière. Tel angle s'est arrondi, tel autre est défoncé. De longs morceaux de fer ont été projetés à plusieurs centaines de mètres dans les champs. Des blocs de pierre, soulevés, ont roulé sur le chemin. On croirait à une catastrophe naturelle, si l'on n'apercevait de tous côtés des cuvettes noircies qui marquent les places, les innombrables places où ont éclaté les lourds obus allemands.

Au bout de deux jours de bombardement, les Allemands croyaient avoir ce fort à leur merci. Un de leurs parlementaires s'approcha.

Quand les Français virent le drapeau blanc, ils cessèrent le feu.

— Gouverneur, cria le parlementaire, au nom du général en chef des armées allemandes, je vous somme de vous rendre, vous, le fort, sa garnison et son matériel, sans conditions.

Pas de réponse.

L'Allemand répéta la formule. Cette fois, le gouverneur vint jusqu'à la poterne.

— Jamais de la vie !

Une troisième fois, le parlementaire allemand redit sa phrase.

Le gouverneur, craignant de n'avoir pas été bien compris, accentua son style :

— Foutez-moi la paix !

Et ayant ainsi dépensé tout ce qu'il avait de pacifisme sur lui pour l'instant, il retourna à son poste de commandement.

— Au revoir, monsieur le gouverneur, fit l'Allemand, avec un petit geste de la main qui voulait être impertinent.

Puis le bombardement reprit. Le lendemain, le parlementaire tenta une nouvelle visite. Cette fois, personne ne se dérangea. Deux jours après, l'armée française était là. L'au revoir s'était changé en adieu.

L'adieu dut même être fort précipité, à en juger par tout ce que l'ennemi a oublié sur le terrain. Il y a là des objets de première nécessité, si l'on ose dire : par exemple, de fort beaux camions automobiles. Et, plus loin, huit canons, dont un est encore chargé.

Dans une bourgade voisine, les soldats français ont trouvé un bœuf tout dépecé, prêt à être distribué aux Allemands. Les Français l'ont mangé de bon cœur.

Un spectacle plus triste est celui des morts abandonnés sans sépulture, des blessés laissés sur les bords de la route, dans les fossés. Nos ambulances recueillent ces épaves de la retraite.

Enfin, *les* voilà de nouveau. Le combat est tout proche. Seule, cette crête nous le cache encore. Sur la pente qui y mène, on voit nos canons. A côté, tout à côté d'eux, tombent des obus ennemis. Les brèves lueurs que jettent nos pièces semblent s'éteindre, s'évanouir dans l'énorme fumée noire que soulèvent les éclatements allemands.

Notre route longe un cimetière. Et voilà que nous apercevons, juchés sur le mur des morts, deux petits garçons de sept à dix ans, qui, à huit cents mètres de la canonnade, sans songer une minute au péril, venus on ne sait d'où, se sont hissés là pour mieux voir, comme ils auraient fait un jour de procession.

— C'est plus court par là, nous crient-ils, en montrant un sentier.

En vain, on leur enjoint de descendre. Nous les avons dépassés depuis longtemps qu'en nous retournant nous pouvons les voir toujours sur leur observatoire.

Jusqu'à la fin de la guerre, j'emporterai la vision de ces enfants qui, au-dessus des tombes, montraient aux soldats le chemin.

(*Matin.*)

La chance de M. Clément-Bayard.

M. Clément-Bayard, arrêté il y a quelques mois en Allemagne et détenu plusieurs jours durant, sous l'inculpation calomnieuse d'espionnage, continue à être, de la part des ennemis, l'objet d'une haine qui l'honore.

Maire de Pierrefonds, il y possède une très belle propriété remplie d'objets d'art. Lorsque l'arrivée des Allemands fut prévue, le conseil municipal et les amis du grand industriel le supplièrent de quitter la ville. Ils avaient la certitude que, s'il était pris, il serait assassiné.

M. Clément-Bayard finit par se rendre à ces instances. Il laissa à ses adjoints des instructions très précises et il partit.

Le lendemain, un détachement de uhlans arrivait à Pierrefonds. La première question posée par ces cavaliers fut celle-ci :

— Où est le maire? Qu'on aille le chercher !

Le premier adjoint se présenta et répondit :

— C'est moi.

— Comment vous appelez-vous?

— X...

— Ce n'est pas cela : le maire de Pierrefonds ne s'appelle pas X...

Après quelques secondes d'hésitation :

— C'est M. Clément qui est le maire, dit l'adjoint.

— Non, s'écrièrent les Allemands, c'est M. Bayard.

— Ah ! oui, M. Clément-Bayard !

— Où est-il?

— Il est parti.

— Où est sa propriété?

On indiqua la maison. Le chef des uhlans dit à ses hommes :

— Remontez à cheval et faites ce que vous savez.

Chez M. Clément se présentèrent, quelques secondes après, devant une brave cuisinière, les exécuteurs des ordres impériaux.

— M. Clément-Bayard? demandèrent-ils.

La cuisinière répondit :

— ... n'est pas ici.

— Ah !... Donnez-nous à boire !

On servit des rafraîchissements.

Après s'être restaurés, les Allemands poursuivirent :

— Où est le château?

La cuisinière :

— Il est là, un peu plus haut.

On leur indiqua le chemin. Ils repartirent, et peu de temps après, le château, méthodiquement et intégralement pillé, était livré aux flammes.

Le lendemain, un général commandant de corps d'armée arriva à Pierrefonds. Il occupa, comme bien on pense, la meilleure maison, celle de M. Clément-Bayard. Il s'y installa, admira les objets d'art, fut servi comme il le désirait, et, en partant, fit aux domestiques cette déclaration :

— Vous direz à M. Clément-Bayard que j'ai laissé sa maison en aussi bon état qu'elle était lorsque j'y suis entré.

Puis, se ravisant :

— Donnez-moi une plume. Je vais lui écrire un mot.

Et il rédigea la lettre suivante, que nous avons sous les yeux et que nous reproduisons textuellement :

Monsieur,

Je vous rend votre maison avec ses beaux objets d'art, dans le même état que je l'ai trouvé, sans qu'il y a rien brisé ou dédommagé, ce que vos domestiques pourront attester. J'espère qu'on pourra dire la même chose si d'autres troupes, les Français et les Anglais, visiteront votre demeure.

On a dû réquisitionner une auto Clément-Bayard, puisque la division en avait besoin, une de ses voitures s'ayant cassées. Votre ménagère a reçu un bon. La voiture fera la ré-

clame pour votre industrie dont elle profitera.

Vous voyez que les Allemands ne sont pas les barbares dont on les accuse.

Duc de SCHLESWIG-HOLSTEIN...

Le duc de Schleswig-Holstein est un grand seigneur, dont la patrie fut jadis annexée par les Prussiens. Peut-être doit-il à cette circonstance de n'avoir pas agi tout à fait en Allemand.

Pour les uhlans qui l'avaient précédé à Pierrefonds, aucun doute ne subsiste sur leurs intentions. Ils eurent, en demandant M. Clément-Bayard, un geste significatif de la main promenée le long du cou. Pour que nul ne s'y méprît, ils ajoutaient : « Capout ! Capout ! »

M. Clément-Bayard peut oublier sa malchance du printemps : il a eu de la veine cet été.

Quant à sa maison, elle n'a été sauvée que par un malentendu. Lorsque la digne cuisinière répondit aux Allemands : « Pas ici », elle voulait parler de son maître. Les uhlans comprirent que ce « n'était pas ici » la propriété qu'ils cherchaient. Ils portèrent leurs torches et leur pétrole ailleurs.

Dernier et piquant détail : la salle à manger de M. Clément-Bayard est en ogive, avec de vieilles boiseries. Lorsqu'ils pénétrèrent dans cette salle, deux soldats du duc de Schleswig-Holstein s'agenouillèrent et se mirent à prier, se croyant dans une église. Leur « vieux Dieu » ne les a pas exaucés.

Une amusante remarque.

JOF	FRE
FRE	NCH

« French » complète Joffre ». Une coïncidence remarquable dans les noms des deux grands chefs des armées franco-britanniques. Le nom de chacun d'eux peut être lu dans les deux sens. (*Daily Express.*)

La récompense du soldat.

Un incident amusant s'est produit samedi dernier dans l'un des music-halls de Londres. Une des artistes, miss Kate Holbrook, venait de chanter une chanson intitulée *Ton roi et ta patrie ont besoin de toi*, dont le refrain se termine par ces mots : « Quand tu reviendras nous te fêterons, nous te remercierons, nous t'embrasserons. »

En entendant ces mots, un soldat blessé, qui se trouvait dans la salle, se leva et s'avançant vers la scène, dit à l'artiste :

— Je viens chercher ma récompense.

Aussitôt Miss Holbrook, se penchant audessus de la rampe, embrassa le soldat rougissant aux applaudissements de toute la salle.

Un « chic » caporal.

Le *Petit Niçois* raconte l'anecdote bien parisienne que voici :

Pierre-Constant, le jeune compositeur de marches militaires, réformé il y a quelques années, se présente au bastion Champerret, bureau de recrutement. Il va s'engager. Dans son empressement, il heurte un monsieur décoré de la Légion d'honneur, grand, sec, âgé de cinquante ans environ, mais extraordinairement jeune de visage et d'allure :

— Veuillez m'excuser, monsieur, je...

— C'est toi !...

— C'est vous !...

Le monsieur décoré est Jean Veber, le peintre le plus spirituel de l'Ecole française.

— Et où vas-tu, petit ?

— Là, fait l'autre, désignant le bureau.

— Moi, j'en viens. Que veux-tu ! mon fils est à Verdun. Ma femme et mes autres enfants sont dans le Midi, tout va bien. Alors, j'ai demandé à reprendre du service. Même à mon âge, on peut être utile. J'ai bon pied, bon œil. Et la preuve, c'est que j'ai été reconnu « bon ». J'ai même pu choisir le régiment où je vais commander...

— Et, quel est votre grade, cher maître ?

Et Jean Veber de répondre d'une voix vibrante, avec un grand geste de ses bras démesurés :

— Caporal, petit !

Paris en Allemagne...

Voici une petite histoire qui a amusé Milan.

La poste centrale de cette ville trouvait dans l'une de ses boîtes une lettre avec cette



APRÈS LE PASSAGE DES BARBARES. — 1. UNE RUE DE SENLIS. — 2. LE PORTAIL OUEST DE LA FAÇADE DE LA CATHÉDRALE DE REIMS APRÈS LE PREMIER BOMBARDEMENT. — 3. UNE RUE DE REIMS.

adresse : « Monsieur X..., à Paris (Allemagne). »

L'enveloppe portait l'en-tête d'une grande banque milanaise.

On retourna la lettre à la banque expéditrice en disant au directeur :

— L'adresse est erronée ; il n'y a pas de Paris en Allemagne.

Stupéfaction du directeur de la banque !

Il s'empressa de faire rechercher celui de ses employés qui avait rédigé cette adresse extravagante.

On lui amena... un Allemand.

Le Teuton n'était d'ailleurs pas autrement fier de cette plaisanterie « kolossale ».

Il fournit humblement des explications confuses et alambiquées.

Il n'en fut pas moins renvoyé séance tenante.

Le Bulletin allemand.

Quand le gouvernement français a décidé de publier le *Bulletin des armées de la République* pour que nos soldats eussent tous les jours, avec un bref résumé de la situation militaire, de beaux récits des exploits accomplis et de généreux encouragements à faire leur devoir, il s'est donné surtout pour but de faire en sorte que ceux qui servent la patrie ne fussent pas les seuls à ignorer les événements qui la touchent.

Les Allemands, à leur tour, se sont mis à publier pour leurs troupiers une gazette militaire.

Ce « journal de l'armée allemande » est d'une lecture bien attachante ! Des victoires tout le temps, cela va sans dire. Et quelles victoires !

La fausse nouvelle à jet continu, mais la fausse nouvelle énorme, colossale et stupide, telle est la pâture que l'on sert aux soldats du kaiser. Nous n'en donnerons ici que de courts spécimens, car en vérité cette méthode de mensonge perpétuel commence à être percée à jour.

Un rédacteur du *Matin* en a ramassé hier un exemplaire sur le champ de bataille de l'Aisne, non loin de Noyon, parmi les papiers, éparpillés sur le sol et dans la boue, d'un vaguemestre allemand qu'un obus de 75 avait foudroyé.

Numéro de campagne 4.

Tirage 180.000 Berlin, 26 août 1914.

VICTOIRE SUR VICTOIRE

C'est un plaisir de vivre, et de vivre Allemand ! Bataille sur bataille ! Victoire sur victoire ! Dans l'ouest comme dans l'est. Après l'assaut victorieux de Liège, après les victoires de Mulhouse et de la Garde, la première des grandes batailles, durant plusieurs jours, s'est livrée près de Metz ; ensuite viennent les nouvelles de deux combats victorieux à Longwy et à Neufchâteau. *Nous avons aussi la victoire de Gumbinnen sur les Russes.* (On sait que trois corps allemands y ont été écrasés.)

La victoire plane sur nos armées, et les brillants succès remportés par nos armes se suivent de si près que, dans l'histoire du monde, on ne peut trouver de faits semblables. Tout va ! tout va très bien ! *Mieux même que pendant les journées d'août de* 1870, etc.

Dans une autre partie de ce bulletin, on décrit des scènes d'enthousiasme à Berlin, à Munich, ainsi que dans d'autres grandes villes. Partout on chante, on acclame le kaiser, le kronprinz ; on pousse des « hourras » par trois fois sous les fenêtres des palais et les princesses paraissent sur le balcon ; elles remercient la population et sont de nouveau acclamées, etc.

« Qu'il fait donc bon vivre, et vivre Allemand ! »

Quelle désillusion pour ces sodats... quand ils apprendront la vérité ! — Mais ils doivent déjà commencer à la connaître...

LES PETITS FAITS DE LA GRANDE HISTOIRE

ANECDOTES

Comment on a manqué le kaiser de bien peu.

« Voici quelques détails sur la façon dont le kaiser a failli être tué par des bombes jetées par un aviateur de l'armée alliée occupant le front Nieuport-Ypres :

« Pendant cinq jours l'empereur d'Allemagne a assisté aux opérations sur ce front et c'est en raison de sa présence que l'ennemi a fait des attaques aussi persistantes, aussi vigoureuses, sans souci des énormes sacrifices humains qui en résultaient.

« Dimanche dernier, le kaiser, avec quelques-uns de ses aides de camp, est arrivé en automobile vers cinq heures de l'après-midi devant une auberge de Thielt. Des appartements lui avaient été réservés et son repas était préparé.

« Après le repas, au lieu d'aller dans sa chambre, il quitta précipitamment l'auberge avec deux de ses aides de camp et se rendit en automobile à l'autre bout de la ville où il retint un nouvel appartement. Vingt minutes après que le kaiser eut quitté la taverne où il avait dîné, six bombes tombèrent sur l'immeuble, et la chambre où se trouvaient ses bagages fut complètement détruite.

« Deux de ses aides de camp restés en arrière furent tués et une automobile impériale qui était dans la cour fut brisée. »

Le sang-froid du territorial.

Un territorial de Bouloire (Sarthe) a prouvé récemment que si la valeur n'attend pas le nombre des années, l'âge n'affaiblit pas non plus les qualités du soldat.

Ce territorial, nommé H..., était sur la ligne de feu. Néanmoins, avec une belle insouciance, il s'était rendu seul à bicyclette à la mairie d'un village voisin où il espérait trouver des lettres à son adresse.

Sa stupéfaction fut grande en pénétrant au rez-de-chaussée de la mairie de trouver, au lieu du secrétaire accoutumé, un officier allemand.

Le territorial cependant ne se démonta pas. D'un bond il sauta sur le revolver que l'officier avait déposé sur la table et lui logea une balle dans la tête.

La détonation fit sortir des soldats de toutes parts, mais le territorial, qui avait prestement enfourché sa machine, filait déjà à toute allure.

Une grêle de balles salua sa fuite et trois projectiles transpercèrent son képi. Il rentra néanmoins sain et sauf au cantonnement.

Sauvé par une pièce de cent sous.

Le soldat Charles Hug, du 226e d'infanterie, prenait part à un combat qui se livrait, le 26 août, près d'Haraucourt (Meurthe-et-Moselle), lorsque au plus fort de la mêlée, alors que la fusillade faisait rage et que les mitrailleuses crépitaient sans interruption, Hug chancela, puis tomba, évanoui. Le malheureux venait d'être frappé d'une balle dans le flanc.

Par un prodigieux hasard, le projectile avait atteint, en plein centre, une pièce de cinq francs à l'effigie de Louis-Philippe.

La balle fit un trou d'un diamètre très supérieur au sien, et entraîna, dans la plaie qu'elle ouvrit et où elle se logea, toute la partie centrale de la pièce.

Néanmoins, la force de pénétration de la balle avait été très affaiblie et la blessure, qui aurait dû être mortelle, ne fut que très grave.

Balle et débris d'argent purent être extraits. Après un long séjour à l'hôpital et une convalescence plus prolongée encore, Hug est parti hier rejoindre son régiment dans le Nord sur la ligne de feu.

Les Domaines marchands de cochons.

Chaque année, à l'école vétérinaire d'Alfort, on a coutume d'élever et d'engraisser une certaine quantité de porcs destinés à l'alimentation des élèves. On n'avait pas, cette année, dérogé à cet usage, mais l'école

étant vide d'élèves, que faire des cochons, sinon les vendre? C'est ce qui a été fait, hier, par l'administration des Domaines.

Ils étaient quatorze, quatorze porcs superbes, aux soies blanches. Leurs rondeurs étaient fermes et apétissantes.

Dans une courette, au pavé lavé, on introduit le premier animal à vendre.

Un charcutier le pèse du regard :

— Il fait 230 kilos.

Et les enchères commencent :

— 100 fr., 105, 110..., 130.

Tout à coup, une voix crie :

— A 3.000 !

Mouvement de stupéfaction, mais cette enchère qu'on croyait vraiment folle est immédiatement suivie d'un bref commandement :

— Feu !

Ce sont des artilleurs de la classe 1914, casernés dans l'école d'Alfort, qui dans le jardin à côté, font la manœuvre du 75.

Le gros porc a été adjugé 160 francs.

La recette totale a été de 1.340 francs, plus le droit de 5 %.

— En somme, conclut un charcutier expert, ça fait de la viande brute à 8 sous la livre et de la viande nette à 11 sous. C'est normal.

Grâce au football.

Un régiment d'artillerie française était aux prises avec plusieurs batteries allemandes, dont une de gros calibre. Nos lignes étaient littéralement balayées par un ouragan de fer, mais nos 75 ne se taisaient pas et, dans le dialogue tragique, ils parlaient si haut et si net que les grosses pièces allemandes ne pouvaient couvrir leur voix. Le colonel tomba le premier, puis un lieutenant, puis un capitaine. Un à un, tous les officiers furent tués. Alors, un maréchal des logis prit le commandement. Il le prit de telle façon qu'il n'y eut chez nos hommes aucune panique, pas même de flottement. Le duel se poursuivait. Il dura encore trois heures, et tout d'un coup il cessa. La dernière pièce allemande venait d'être démontée par un de nos obus.

Quand le soir, le général, désireux de féliciter les auteurs de ce bel exploit, demanda le colonel, on lui répondit qu'il avait été tué.

— Et le commandant?

— Tué aussi !

— Et les autres officiers?

— Tous tués.

— Mais alors? questionna le général, qui commandait?

On lui désigna un maréchal des logis. Le général se précipita vers lui et, lui prenant les deux mains, le félicita avec émotion. Il ne put s'empêcher de lui exprimer son étonnement qu'un sous-officier se fut tiré d'une situation aussi difficile avec tant d'énergie et de décision.

— Où avez-vous donc appris à avoir tant de sang-froid? lui demanda-t-il.

— Sur les terrains de footbaal, mon général, répondit simplement le maréchal des logis.

Ce maréchal des logis était Codine, trois-quart centre de l'A. S. de Perpignan, que la Légion d'honneur récompensera de son courage et de sa jolie réponse.

Le sacrifice du curé de Senlis.

C'est peut-être à Senlis que la fureur teutonne a marqué le plus abominablement son passage. Nous avons parcouru le cœur navré, ces places accueillantes et ces braves petites rues aux noms désuets et pittoresques...

Le jour de l'occupation un major allemand dit à l'archiprêtre :

— Demain, vous n'aurez plus de ville, elle sera brûlée, détruite... Nous allons faire de Senlis un nouveau Louvain ; ce sera notre Louvain français.

L'archiprêtre protesta avec désespoir :

— Mais ce n'est pas possible, Monsieur, ce serait une montrueuse injustice...

— Toutes les villes où l'on tirera sur nous auront le même sort.

Il supplia, implora...

— Cela ne dépend pas de moi, monsieur le curé, lui répondit assez doucement le colonel.

— Eh bien, lui dit-il alors, accordez-moi une grâce, obtenez que je puisse être conduit au quartier-général et qu'il me soit permis de plaider la cause de ma pauvre ville et de convaincre vos généraux de son innocence.

— M. le curé, répliqua le colonel, avez-vous réfléchi qu'on vous y gardera comme otage.

— Soit; ne vous occupez pas de moi; j'attendrai demain, toute la journée chez moi que vous me fassiez chercher; je vous en aurai une grande reconnaissance.

Le lendemain, il attendit comme il était convenu..., mais personne ne vint le demander. Il apprit dans la soirée que l'état-major allemand avait résolu de se contenter d'une exécution partielle.

Le vénérable archiprêtre de Senlis racontait tout cela simplement, modestement, comme à regret, sans cesse sollicité de poursuivre son récit par un jeune abbé qui l'accompagnait.

Mais, monsieur le curé, lui dit cet abbé, en vous proposant comme otage à cet officier allemand, vous alliez à une mort certaine?

— Oh! monsieur, répondit l'archiprêtre, il était 4 heures... J'avais fait mon sacrifice le matin...

Personne ne vint; la ville fut au tiers détruite, mais le curé tout de même l'avait bien défendue.

La mode dans les tranchées.

— On a beaucoup avancé ce matin par ici, sergent?

Le sergent hoche la tête.

— Peuh! De quelques centaines de mètres. Tout de même, ce n'est pas rien dans cette broussaille. D'ailleurs, vous pouvez vous rendre compte... Non, pas par la route; nous sommes le dernier petit poste. Trois pas de plus, vous êtes au haut de la côte et on vous tire dessus. Prenons ce layon, si vous voulez. Je vous conduirai.

Nous entrons dans le bois et, tout de suite, heurtons des corps. Le sergent montre un arbre plus élevé que les autres :

— Il y avait un Boche là-haut. Il a tué plusieurs des nôtres. On ne savait pas d'où les coups partaient. Seulement, quand on l'a découvert, vous pouvez croire que nous n'avons pas été longs à le descendre. Il est dégringolé en bas tout d'un coup, comme un écureuil mort.

Des cadavres jalonnent le sentier. On n'a pas eu le temps de les enterrer encore. Les soldats ont seulement recouvert avec les vestes des morts les visages renversés. A chaque pas, nous rencontrons les sanglants vestiges du plus terrible des combats : le combat sous bois. Sur le sol, des képis français et des casques allemands se mêlent; nous ramassons des fusils brisés, piétinons des branches rompues, trébuchons dans des trous d'obus; voici un soldat tombé au moment où il enjambait un tronc d'arbre; comment ce cheval est-il venu mourir dans cette clairière?...

— Prenez garde, on ne peut pas aller plus loin. Tenez, cette tranchée-là, c'est de leur travail; on est en train de la retourner contre eux. Voulez-vous voir celle où ils sont maintenant, à une centaine de mètres? Courbez-vous. Allongez le cou. Pas tant! Ils recommenceraient à tirer. Enlevez votre coiffure. Là, vous distinguez?

— Pas très bien.

— Il y a un endroit où le sentier s'élargit. C'est là. Naturellement, le dessin n'est pas si net qu'en rase campagne. Mais vous voyez maintenant...

Je réponds oui. Je mens. Je n'ai rien vu.

Déjà le sergent, qui est pressé, ajoute :

— Puisque c'est le commandant du bataillon que vous demandiez, vous allez le trouver tout près d'ici. L'abri est terminé. Vous n'avez qu'à me suivre.

Quelques mètres plus loin, mon guide s'arrête.

— Minute! On dirait un *Taube*, là-haut.

— Non, c'est un Farman..

— C'est les deux.

Il a raison. Un Farman approche; mais plus haut, un *Taube* tourne dans le ciel.

— Il cherche à se rendre compte, dit le sergent, judicieux. Faut pas l'aider.

Nous nous dissimulons sous des branches qui gardent encore leur feuillage d'automne. Troublé par l'approche de l'aéroplane français, le *Taube* s'éloigne. Mais quelle est cette voix qui sort de terre et s'écrie triomphante :

— Il n'aura pas le manillon. Non, il ne l'aura pas?

— Faites quatre pas, me dit le sergent, et penchez-vous, le commandant est là.

***

Non seulement le commandant : tout le bataillon.

Je n'avais pas vu tout à l'heure la tranchée allemande à cent mètres, je n'ai pas vu la tranchée française à trois mètres.

Pourtant dans la terre une troupe s'agite, parle, rit. Tandis que les hommes de garde surveillent, des joueurs de manille abattent cartes contre cartes ; quelques soldats écrivent, des bloc-notes appuyés à leur genou ; il en est qui se lancent des bourrades, d'autres qui lisent un journal, et d'autres qui conversent gravement. Les plus sérieux sont encore ceux qui dorment et dont les ronflements magnifiques scandent les propos voisins.

Mais d'où vient que ces hommes aient un aspect si boudiné? Leurs capotes, toutes leurs capotes, gonflées, tendues comme une soie de ballon, semblent prés d'éclater.

Le commandant nous l'explique :

— Nous avons reçu des tricots, des gilets de laine, et des passe-montagnes, et des mitaines, de toutes les couleurs. Il y a les dons des femmes, des filles, des sœurs, des mères, des cousines et ceux des sociétés. Très demandés, ces derniers, à cause du patchouli ; souvent ce furent des mains parfumées qui les tricotèrent, et vous n'ignorez pas, je pense, que pour un bon troupier, le patchouli résume tous les parfums. J'aurais voulu que vous entendiez le ton dont un homme, après avoir mis son passe-montagne hier soir, avant de s'endormir, disait : — Je ne la connais pas celle qui a tricoté ça *pour moi* ; mais si elle est aussi jolie qu'elle sent bon, je demanderai qu'on me présente, après la guerre.

« Certains soldats préfèrent les tricots gris, d'autres les bleus et d'autres les marrons. On discute beaucoup sur les modes masculines, par ici. Et il y a des coquets qui mirent leurs gilets neufs dans des petites glaces, généralement cassées... »

***

Cette tranchée ressemble à toutes celles qui traversent les plaines, courent le long des pentes, de l'est au nord de la France. Partout une vie souterraine s'organise, paisible et gaie, dans les entr'actes de la bataille. Le dur froid des nuits, les assauts recommencés sans cesse, le voisin qui tombe, rien n'abat la merveilleuse bonne humeur des troupes. On dirait qu'elles traitent aujourd'hui la mort elle-même avec une sorte de camaraderie négligente.

Dans chaque tranchée, ou presque, il y a le coin des joueurs, où vous pourriez rencontrer jusqu'à des manieurs d'échecs. Les gamins, les loustics abondent dans toutes, et vous n'en trouveriez pas une, sur cinq cents kilomètres, qui ne s'enorgueillisse d'un inventeur au moins.

N'est-elle pas charmante par exemple en sa simplicité, la trouvaille de ces soldats qui se sont prémunis contre toute tentative ennemie sur leurs réseaux en suspendant aux fils de fer, la nuit, leurs vieilles boîtes de conserves? Les Allemands approchent-ils? Dès qu'ils frôlent un fil de fer, toutes les boîtes de conserves entrent en danse ; l'alerte est donnée. Voilà, n'est-ce pas, poussé jusqu'au génie, l'art d'utiliser les restes. Ce n'est qu'un trait ; combien d'autres nous pourrions citer? Avec les inventions de nos troupiers depuis six semaines on nourrirait de mémoires pendant dix ans l'Académie des sciences.

Et s'il y a par hasard, dans nos facultés de droit, un professeur curieux des dernières nouveautés du droit international, dites-lui qu'on élabore dans les tranchées des jurisprudences auxquelles ne songèrent point les conférences de la Haye qui cependant ont tout prévu, comme chacun sait. Il est tel vallon où les tranchées françaises et allemandes ne se trouvent plus séparées que par une route. Comment voulez-vous bouger un doigt sans être vu par l'ennemi? Tout doucement une convention tacite s'est établie qui permet aux hommes avides de solitude (je ne sais si je me fais bien comprendre) de s'absenter de la tranchée un par un. Deux à la fois, c'est interdit, comme au collège : les fusils partent.

Ailleurs le même réseau de fils de fer sert maintenant aux Français et aux Allemands, tant ils sont proches. De même qu'il existe un seul réseau, il existe un seul point d'eau aux environs. Que faire? Français et Allemands y vont puiser de l'eau les uns après les autres. On n'en est pas encore aux : « Buvez les premiers. » Ce n'est pas Fontenoy, mais ce n'est pas non plus la bataille, telle qu'on se l'imaginait avant le départ : masses contre masses, lutte anonyme, combattants séparés les uns des autres par des kilomètres, la portée des canons réglant la distance entre les armées.



SEUL CONTRE TOUS — EPISODE HÉROÏQUE DE LA GUERRE DE TRANCHÉES

La guerre souterraine permet de neutraliser les effets de l'artillerie moderne. Aussi arrive-t-il qu'on regrette l'ancien armement. Certains chefs utilisent à nouveau ces mortiers périmés, si bas sur pattes qu'on les appelle des *crapouillauds*, qui datent de Louis XIV et portent au plus à quatre cents mètres.

Quel dommage qu'il n'y ait plus d'archers dans les armées! Une flèche, par la vertu de sa parabole, pénétrerait plus profondément dans les tranchées proches qu'une balle de fusil Lebel.

Il s'en faut de guère que les Français et les Allemands, nez à nez, échangent des discours avant d'en venir aux mains, comme dan l'*Iliade*. Sans doute Homère, entendant le langage que nos troupiers tiennent parfois aux Boches, trouverait leurs propos un peu brefs. Il n'en reste pas moins qu'on voit aujourd'hui restaurer de tranchée à tranchée d'anciennes modes qui semblaient perdues pour toujours.

Et l'homme lui-même, l'homme que les stratèges considéraient comme un simple chiffre, un point sur une ligne, une individualité perdue dans l'immense foule, l'homme qui devait disparaître devant le canon, s'évanouir dans la terre, rester écrasé sous les forteresses, l'homme qu'on n'allait plus apercevoir dans la guerre, le voilà qui reparaît : la netteté de son cerveau et de son regard, son adresse de tireur, son courage, sa bonne humeur, tout compte, tout vaut. Dans cette mêlée de peuples, il distingue *son* ennemi ; dans l'énorme champ de bataille, il a *son* champ de bataille. Il prend dans la lutte sa part d'initiative, il se sent chef en même temps que soldat. Discipliné, encadré, enchaîné à ses camarades, il se bat cependant pour son compte.

Aussi, dans cette guerre de tranchées qui semblait devoir répugner au caractère national, toutes les qualités de la race retrouvent leur emploi. Il peut arriver que la machinerie allemande soit parfois supérieure, l'homme chez eux est inférieur toujours. Il se bat solidement par devoir, par obéissance, en serviteur. Mais Froissart avait déjà observé que l'Allemand manque dans le combat de la vertu essentielle du combattant, une vertu que le vieux chroniqueur appelait « la perfection d'honneur ». C'est précisément et par excellence la vertu du soldat français. (*Matin.*)

Un pioupiou mal ficelé.

Un habitant de Colmar ayant réussi à fuir la ville, arriva dans les lignes françaises. Il se dirigea tout d'abord vers le village de Logelbach, où un heureux instinct l'avertissait qu'il trouverait peut-être les « pantalons rouges ».

Il en vit un, en effet, presque tout de suite, après avoir fait quelques pas dans la rue. Mais quelle désillusion! Etait-ce là, vraiment, un spécimen de ces fringants et lestes soldats français que la fidèle Alsace avait attendus si longtemps? Comme ils étaient changés, depuis tant d'années! C'était toujours la même capote bleue aux pans relevés, toujours le même képi, toujours le même pantalon garance terminé par des guêtres ; — seulement la capote s'arrondissait déplorablement sur un dos d'homme de peine ou de scribe tout courbé par l'effort quotidien : le képi, planté sans grâce sur une tête tondue, ressemblait à un bonnet de nuit écarlate ; les grandes jambes de cet étrange fantassin semblaient bien incapables de pouvoir se plier jamais aux exigences d'une marche rapide et prolongée. Bref, ce paraissait être un fichu soldat.

Mais il avait néanmoins un uniforme si prestigieux que M. S... s'approcha pour lui parler. Et alors, quelle ne fut pas sa surprise, en reconnaissant qu'il avait devant lui, caché sous cette défroque et venu là, en amateur, avec nos troupes, Hansi ; le bon et brave Hansi lui-même!

Le pioupiou « mal ficelé », c'était le dessinateur alsacien qui, si longtemps, seul contre l'Allemagne, avait combattu pour la France à la pointe du crayon.

Trop d'ardeur...

Les premiers blessés de la guerre, tombés en Belgique, étaient atteints de façon peu dangereuse.

Tous affirmaient que le pourcentage des morts dans les deux premières journées de combat avait été assez restreint.

Les obus allemands ne leur ont pas fait peur.

— C'est de la blague, disent-ils ; c'est des pâtés de choucroûte qui n'éclatent même pas.

Par contre, ils ont tous été émerveillés du « travail » des obus français.

— Ça laboure les Alboches, disent-ils ; on les voit tomber par rangées. Quand le coup porte au bon endroit, la place est nette.

Tous ces gaillards ne demandent qu'à guérir pour retourner au feu. Leur enthousiasme est le même qu'au jour du départ.

Une critique dans cette explosion de phrases confiantes. Elle émane d'un artilleur :

— Si nous perdons du monde, a-t-il dit, c'est de la faute aux fantassins. Ils vont trop vite. Ils finissent par nous gêner pour tirer.

Quelle leçon et quel éloge !

Un héros de la mer.

On connaît l'héroïque fin du *Mousquet*, coulé dans la baie de Penang, le 9 novembre, par le fameux corsaire allemand *Emden*. Le brave petit navire qui se trouvait au large, en entendant la canonnade dirigée par l'*Emden* sur le croiseur russe *Zemstoucks*, n'hésita pas. Il entra vaillamment en ligne de bataille et fit feu de tous ses canons. Tandis que sombrait l'héroïque *Mousquet*, sur le pont criblé d'obus, ruisselant de sang, les deux jambes emportées par un boulet, gisait le commandant Theroine. Les matelots se précipitaient à son secours. Mais le commandant les repoussant du geste, leur cria cet ordre sublime :

— Tirez ! Tirez encore, jusqu'à la mort !

Et les braves marins continuèrent le feu jusqu'à ce que les vagues les engloutirent.

Le retour de « la Lorraine ».

Le transatlantique *la Lorraine* vient de rentrer au Havre après une traversée particulièrement émouvante. Un des passagers, M. Desévaux, chef d'orchestre du bord, a bien voulu nous en faire connaître quelques péripéties.

Lorsqu'on sut à New-York que *la Lorraine* allait regagner la France, emportant 450 mobilisés et bravant les croiseurs allemands, il y eut dans la ville une explosion d'enthousiasme. On acclamait les Français dans la rue. Au café, on leur jouait *la Marseillaise* et... la *Carmagnole*. Les dames apportaient aux mobilisés des cigares et des gâteaux.

Le commandant du paquebot, le capitaine Maurras, réunit son équipage et demanda à ses officiers s'ils étaient d'avis de partir. Tous furent unanimes.

— Avec vous, nous sommes sûrs de passer.

Et le commandant déclara :

— Je ferai voir aux Prussiens ce que c'est que de bonnes hélices.

Le paquebot leva l'ancre le 5 août, à midi. Les forts américains le saluèrent d'une salve. A leurs bords, les équipages anglais et américains, rangés sur le pont, poussaient des hourras. Les remorqueurs de l'Hudson et de la baie saluaient à coups de sifflet. Majestueusement, le grand transatlantique s'en allait vers le devoir et vers le danger.

A six heures, on aperçut le croiseur allemand *Dresden*. *La Lorraine* l'eut vite distancé. Mais elle ne tarda pas à être avertie de la présence de deux autres navires allemands, *Strasbourg* et *Carlsruhe*, qui guettaient son passage

Les deux bateaux communiquaient par T. S. F. Les télégraphistes de *la Lorraine* interceptèrent leurs messages et l'on put ainsi repérer leur position. Ils étaient tous deux à 25 milles du transatlantique et cherchèrent à s'en approcher pendant deux jours et demi. Le dernier jour, les ordres leur enjoignirent de se rapprocher à dix milles. Cette manœuvre leur aurait certainement fait surprendre *la Lorraine*. Mais celle-ci, à la faveur du brouillard, sut s'échapper.

Elle avait couru un terrible danger. Car les ordres transmis d'un navire allemand à l'autre portaient de couler le transatlantique.

A bord, malgré cette chasse émouvante, l'équipage demeura parfaitement calme. Les mobilisés seuls donnèrent quelque inquiétude : le voisinage des ennemis les enthousiasmait au point qu'ils perdaient toute prudence ; ne s'avisèrent-ils pas, un beau jour, de sonner du clairon : la charge !

Le pliant du général.

C'est dans le nord de la France que se passe cette histoire ; nous mettons exprès ce verbe au présent, car ce n'est pas l'histoire d'un jour, mais l'histoire d'avant-hier, d'hier, d'aujourd'hui et de demain.

C'est un vieux général français, grand et d'un poids respectable, qui en est le héros. Il déteste marcher. Il veut être au feu, cependant, à côté de ses soldats. Et il ne peut aller jusqu'aux tranchées à cheval. Alors,

rester debout des heures? Le général a trouvé un moyen très simple. Il fait transporter un pliant robuste partout où il va. Il choisit l'endroit où les obus tombent le plus souvent et où les balles pleuvent le plus fort. Il s'installe, et il ne bouge plus jusqu'à la fin du combat. Son état-major a été déjà durement éprouvé. Le vieux général semble posséder quelque égide invisible, et les meilleurs « tireurs d'officiers » s'épuisent en vain, depuis le début de la campagne, contre cette cible de choix.

Et sa bravoure insouciante est un exemple qui porte ses fruits.

L'autre jour, le général arrive, comme de coutume, au point le plus exposé. Les tranchées étaient presque intenables. Il s'assoit à côté d'elles. Le feu ennemi redouble alors de violence. C'est un ouragan de mort qui s'abat sur nos lignes. Un flottement se produit. Alors, le général, allumant un cigare :

— Eh bien ! quoi, mes enfants ! Allez-vous me quitter? Je suis confortablement installé ici. La température est agréable. Je déteste marcher, et mon cheval n'est pas là. Si vous partez, il faudra donc que je reste seul !

Un hourra s'éleva de nos tranchées, et l'on combattit avec un tel mépris de la mort que les Allemands eurent à enregistrer, au rapport quotidien, une fois encore : « Nous avons perdu beaucoup d'hommes et nous n'avons pas gagné un mètre de terrain. »

Le dévouement d'un général.

C'était en Woëvre méridionale : le général S... avait reçu l'ordre de faire avancer sa brigade vers un point qui lui était indiqué.

Le chemin par où devaient passer ses troupes était balayé par les obus et la mitraille. N'importe ! L'ordre d'avancer était indiscutablement renouvelé, même après observation.

Le général jugea que, dans ces conditions, l'existence des milliers d'hommes qu'il avait sous ses ordres était encore plus précieuse que la sienne, parce que c'était le moment où nous avions besoin de toutes nos forces pour arrêter la marche d'un ennemi supérieur en nombre.

— J'irai donc, dit le général. Si je passe, vous me suivrez. Si je tombe, c'est que la route est impossible.

Et le général s'avança seul vers la position ennemie. Il tomba mortellement frappé, mais il avait sauvé la vie de ses soldats qui le vengèrent plus tard.

L'exemple.

Un collaborateur du *Temps* a reçu la lettre suivante du front :

« Vous me dites que nous faisons de grandes choses : comment en serait-il autrement avec les chefs que nous avons, avec l'exemple qu'ils nous donnent. Avant-hier, j'accompagnais en auto le général C.... dans sa tournée aux avant-postes qu'il avait établis dans la... Le grand chef lui avait donné l'ordre de tenir sur ce front le plus longtemps possible et de ne se replier qu'à la dernière extrémité. Or, par suite de différentes circonstances, un régiment de territoriaux n'ayant jamais vu le feu tenait ces avants-postes. Nous arrivons à H... en même temps qu'une salve de six coups de 150 allemand. Le chef d'état-major demande : « Faut-il retourner? » Le général hausse les épaules et dit au chauffeur : « Avancez jusqu'à une centaine de mètres des tranchées. » Nous traversons le village et nous apercevons à ce moment les territoriaux qui, sortis de leurs tranchées, se débandaient. La peur... Oh ! mon Dieu, je ne leur jette pas la pierre. Quel est le soldat qui peut se vanter de ne pas avoir eu la frousse au premier obus? Les officiers affolés essayaient de rallier leurs hommes. Le général descend de voiture, marche lentement vers le gros des fuyards, passe à leur côté, ne leur dit pas un mot, pas une parole, se dirige vers les tranchées et descend dans l'une d'elles.,

Ah ! si vous aviez vu ce coup de théâtre ! Tous ces territoriaux hébétés, l'œil hagard et terne, se retournaient, hésitaient un instant et allaient reprendre leur poste de combat. Et les vieilles barbes de dire, au moment où le général remontait dans sa voiture, une fois la canonnade terminée :

« — Qu'il donne l'ordre, et on se fait tous tuer ! »

Eh bien ! venez-vous !

A Neufchâteau, un bataillon de Bretagne



APRÈS LE PASSAGE DES ALLEMANDS — LES RUINES DE TERMONDE (BELGIQUE)

marchait sous bois et rencontra, à la lisière de la forêt, un chemin de bordure terriblement balayé par le feu de l'ennemi.

Une hésitation, un arrêt même eurent lieu. Le commandant ne manifeste ni mécontentement, ni surprise, mais il prend le bras d'un capitaine, parcourt le chemin au petit pas de promenade tout en causant sous la pluie des balles, puis se retourne et dit :

— Eh bien ! les enfants, vous venez?

Le bataillon s'élança comme un seul homme. — (*Figaro.*)

Sauvé par son colonel.

Un réserviste du 346[e], blessé et en traitement à Narbonne, nous a fait le récit suivant, qui prouve une fois de plus de quelle sollicitude les officiers entourent nos soldats :

« Je lis, tous les jours, dans les journaux, les exploits de mes camarades se dévouant pour sauver leurs vaillants officiers. Mais j'estime qu'il ne faut pas non plus oublier un officier qui expose sa vie pour sauver celle d'un malheureux soldat. Je trouve le geste cent fois plus admirable, surtout quand on le compare aux agissements des officiers allemands vis-à-vis de leurs hommes.

« Voici dans quelles circonstances j'ai été sauvé de la mort la plus horrible pour un soldat français devant l'ennemi, et par mon colonel :

« J'avais été blessé une première fois, mais peu grièvement, à la bataille de X... J'avais rejoint ma compagnie. Dans la nuit, nous passons en réserve au-dessus de la petite ville de X... Nous occupions, avec ma section, une tranchée à côté de celle de notre colonel, avec le drapeau. Depuis le matin, les obus pleuvaient de tous côtés, mais assez loin. Vers midi, ils se rapprochent ; ils finissent par passer juste au-dessus de nos têtes et à petite hauteur, pour aller tomber dans la ville.

« Tout à coup, sans que j'en sois averti par le sifflement habituel, un obus tombe devant moi, exactement à un mètre. Je suis littéralement enterré vivant en une seconde. Tous mes camarades se sauvent et me laissent dans la tombe, malgré mes appels. Je n'étais qu'un peu étourdi et aucun d'eux n'était blessé. J'étais agenouillé, la tête entre les jambes, pouvant à peine respirer.

J'appelais au secours de toutes mes forces. Combien de temps dura ce supplice? Je ne saurais le dire; mais je sentais l'asphyxie venir et suppliais Dieu de ne pas me laisser mourir d'une façon si horrible. Enfin, j'entends une voix qui me dit : « Où es-tu? » Je crie le plus fort possible pour la guider. On fouille la terre, un rayon de lumière, un peu d'air arrive. Je suis bientôt en présence de mon sauveur. Mais quelle surprise! Je reconnais mon colonel. Je lui serre les mains, mais je peux à peine le remercier. Il s'échappe d'ailleurs rapidement, sous les obus qui tombent toujours autour de nous. »

La mort du colonel.

A 500 mètres de la ligne ennemie, le colonel du ...e infanterie ouvre un pli qu'un sous-officier vient de lui remettre. Il s'était avancé seul pour mieux voir les abords de la position que le régiment allait enlever.

Ses officiers, penchés sur la carte, sont à trente pas en arrière. Le sous-officier attend immobile, à la distance réglementaire.

Soudain, d'une lointaine batterie allemande, arrive un obus qui, dans un roulement de tonnerre, éclate.

Le colonel est blessé, il chancelle; le sous-officier qui apporta le pli et un officier le saisissent par les bras et le soutiennent. La blessure est grave. Un éclat d'obus a frappé la cuisse, déchiqueté les chairs, rompu les muscles; la botte s'emplit de sang.

Un frisson d'émoi est passé sur le front du régiment, aligné à cent mètres de là, sur une pente gazonnée. Le colonel était un père pour ses hommes. Ils l'adoraient. L'anxiété étreint le cœur des officiers qui s'empressent autour du vaillant soldat. Tout à coup, les lèvres pâlies du colonel s'entr'ouvrent :

— Messieurs, je vous en prie, éloignez-vous... Non, pas ici... Ne me soutenez pas... Non, pas devant mon régiment!

Chacun a compris et chacun obéit. Autour du blessé, le cercle respectueux s'élargit et le colonel, domptant la souffrance, faisant un effort surhumain pour se tenir droit sur sa jambe brisée, marche lentement vers son régiment. Il achève de lire l'ordre qui vient de lui être transmis.

La batterie allemande tire toujours; un nouvel obus gronde, éclate à trente pas du groupe et un paquet de mitraille emporte la tête du colonel.

Le colonel est mort, il est mort debout, devant son régiment.

Par ici, mes petits gars!...

Du *Journal* :

... Trois cents blessés, deux cents Allemands, cent Français, encombrent la petite ambulance. On a dû serrer les lits, qui se touchent presque : lits de cuivre, lits de fer de toutes tailles et de tous modèles, rassemblés à grand' peine dans cette étroite mairie. On en a même été réduit à disposer sur des tréteaux quelques civières qu'on a couvertes de matelas.

Depuis plusieurs semaines déjà, l'ennemi occupe le village. Trois sœurs et deux infirmières françaises sont demeurées à leur poste avec un médecin, un civil, le docteur V...

Les nôtres sont humainement soignés, mais ils sont prisonniers de guerre. Chaque jour, le major allemand leur annonce des victoires allemandes. Nous avons été battus sur la Marne, repoussés sur Bourges et Orléans. Paris va tomber. Guillaume prépare son entrée. Il loge au château de Chantilly. Le général Joffre est mort.

Un capitaine d'infanterie hoche en entendant ces histoires une tête incrédule. Il est triste cependant. Il n'ose point sourire. Que sont devenus ses « petits gars »? La position de son régiment était très dure le soir où il est tombé d'un éclat d'obus à l'épaule, dans la plaine de F...

Mais le docteur entre brusquement, transfiguré :

— Vous devenez nos prisonniers, dit-il au major allemand. Votre garnison décampe en désordre sans tirer un coup de fusil. L'ordre vient d'arriver. Vos lignes, par ici, reculent de plus de quatre kilomètres. Inutile de songer à évacuer vos blessés. Vous n'en avez pas le temps.

Quatre Prussiens blessés au bras sautent du lit et fuient. D'autres veulent les imiter.

— Ne bougez pas! crie le docteur.

Puis se tournant vers le major qui semble perplexe, il ajoute :

— Ces hommes seront traités comme des blessés, vous n'en doutez pas. Allez-vous les

laisser tenter de s'échapper dans l'état où ils sont? Retenez-les.

Déjà quelques Français moins gravement atteints éclatent de rire, chantent, scandent sur l'air des *Lampions* :

— Prisonniers! Prisonniers!

Un lieutenant allemand paraît. D'un mot, il confirme la nouvelle.

— Nous reculons, pour faire le tour par une autre route. Il y a des marais par ici.

Et il sort précipitamment.

Le major, alors, devient docile. Sur l'ordre du docteur, il enlève les armes qui restent à quelques-uns de ses malades. De lit à lit tous ces hommes couchés se regardent et se taisent. On entend, malgré le canon qui rugit, le piétinement des chevaux et le cahot des caissons sur les gros pavés de la place. Des feux de mitrailleuses crépitent dans le lointain; puis c'est, pendant une heure interminable, un grand silence.

Enfin, de nouveaux pas de chevaux sonnent sous les fenêtres. Ceux qui peuvent se lever, se hâtent pour voir.

Là-bas, à gauche de l'église, voici deux hussards, sabre au clair. Ils précèdent un escadron. Ce sont les Français.

A son tour le maire entre dans la salle d'ambulance :

— Derrière eux, il y a de l'infanterie. Le ...e régiment de ligne. Ils seront ici dans un quart d'heure.

Le capitaine blessé à F... redresse la tête en entendant ces mots.

— C'est mon régiment, dit-il. C'est mon régiment. Je veux les voir. Habillez-moi, ma sœur, je vous en conjure, habillez-moi.

On hésite, il insiste, il pleure.

— Je veux les voir.

Enfin, on le tire de son lit. Sur son pansement on agrafe un dolman de sous-officier. On le coiffe de son képi. On l'installe sur un fauteuil et avec une patiente douceur, lentement, lentement, on le descend devant la porte.

Le soir meurt en traînées de pourpre sur les bois voisins. Le crépuscule incendie de reflets d'or les vitres de la petite place. Et les premiers fantassins du ...e régiment de ligne débouchent d'un bon pas. Le soleil, avant de disparaître, colore magnifiquement la poussière dont ils sont couverts. Le capitaine les a reconnus.

— Eux! Ce sont eux!... Par ici, mes petits gars...

On l'entoure. On l'embrasse.

— Nous vous croyions mort, capitaine. Ce que vous nous avez manqué! Est-ce que les « Boches » sont loin d'ici?

Le capitaine rit, répond à tous, dit brièvement son histoire, demande des nouvelles :

— Alors, la défaite de la Marne, Chantilly, Paris, Orléans? Des mensonges. Ah! les cochons, je savais bien!... Vous n'avez pas perdu trop de monde, au moins? A la bonne heure! les petits gars. Mais un tel? Légèrement blessé. Et un tel? Ah! vous avez échappé aux pruneaux allemands, mauvaise tête...

Le colonel passe sur son gros cheval noir. Il reconnaît le capitaine, un de ses meilleurs officiers, il met pied à terre, l'embrasse et puis le docteur donne l'ordre d'arracher le blessé à ces douces émotions. Et, après une courte halte, le ...e régiment d'infanterie reprend sa marche en avant.

Le lendemain on ramenait à la petite ambulance le colonel mortellement atteint, mais le communiqué pouvait dire : « Nous avons progressé légèrement sur certains points dans la région de X... » (Edouard Helsey.)

Stoïcisme.

Français et Russes ne sont pas seulement frères de lutte. Ils se rejoignent aussi en cet héroïsme à la Plutarque dont le général de Castelnau donna, chez nous, de si splendides exemples, et dont vient de faire preuve le colonel Lapoukhine, du régiment de la garde à cheval.

Après la première grande bataille de Galicie, nous conte le journal russe *Sviet*, le colonel se fit lire le rapport. « Notre régiment a perdu deux cents tués et blessés. — Combien de soldats tués? questionna le colonel. — Tant. — Combien d'officiers? — Un seul. — Son nom? — Le lieutenant Lapoukhine. »

Et s'étant renseigné sur l'endroit où était déposé le cadavre de son fils, ferme et muet, le colonel Lapoukhine s'en fut vers lui, descendit de cheval, baisa au front et aux lèvres son enfant mort, puis après un signe de croix, reprenant les rênes de sa monture, partit donner des ordres.

Le prince de Serbie.

Il est exact que le prince Georges, qui, pendant tout le temps du bombardement n'a pas quitté Belgrade, a été légèrement blessé, le mur sur lequel il se tenait, à l'extrême pointe de la forteresse, s'étant écroulé pendant que tombaient autour de lui de grosses grenades autrichiennes. Se dégageant des débris et s'adressant à son entourage, le prince dit : « Ne vous avais-je pas dit que tous les obus ne tuaient pas? » Il rentra en automobile dans la ville, où la population l'acclama chaleureusement. (Havas.)

Les deux écoles.

Un de nos plus brillants officiers supérieurs racontait récemment à un de nos amis l'anecdote suivante, dont il garantissait la rigoureuse authenticité :

— Pendant la bataille d'Ypres, la garde prussienne lancée à l'assaut de nos lignes dut reculer sous un feu formidable d'artillerie. Or, c'est un dogme que la garde prussienne ne recule jamais. Pour laver cette honte, deux compagnies de la garde, le lendemain, en plein midi, furent envoyées *sans armes*, sans soutien d'artillerie bien entendu, vers nos lignes, au pas de parade. Nos soldats les tirèrent comme à la cible. De ces mille hommes, pas un n'échappa. L'honneur de la garde prussienne était rétabli.

Et le narrateur ajoutait :

— Que dire de cet holocauste froidement ordonné, volontairement consenti? Est-ce sublime? Est-ce misérable? Je ne sais : l'un et l'autre, sans doute. Mais ce que je sais bien, c'est que jamais un général français n'eût donné cet ordre. Il eût fait appel au sentiment de l'honneur, et les troupes qui avaient reculé la veille se seraient fait tuer héroïquement, mais utilement, le lendemain.

(*Le Cri de Paris.*)

Nos soldats jugés par les Anglais.

— Oui, oui, nous dit cet officier anglais, avec son accent désormais plus sympathique encore aux Parisiens, nous les avons vus à l'œuvre, vos petits soldats, comme vous dites, vos fantassins.

— Eh bien?

— Eh bien, mon Dieu, je cherche le mot : ils sont véritablement extraordinaires! On les voit chez vous en veston de travail ou, à la caserne, en treillis : ce sont des petits bonshommes pâles, sans graisse et, semble-t-il, sans muscles; ils parlent, et ce sont des mots gouailleurs; ils ne respectent rien ni personne; ils « blaguent », comme on dit chez vous, tout le monde. Et nous, nous nous disions : Ils sont bien gentils; il est agréable de passer avec eux quelques heures. Mais soldats? Non, non, *indeed!* »

Eh bien, *dear sir*, nous nous sommes trompés, trompés du tout au tout... Il a suffi, pour que nous changions aussi radicalement d'opinion, que nous ayons l'occasion de voir vos hommes travailler.

Nous les avons vus marcher. Ils étaient chargés sérieusement : le fusil, la baïonnette, les cartouchières pleines tirant sur les bretelles de suspension, la musette, le bidon et surtout le sac, ce terrible sac qui renferme et supporte tant de choses, du linge, des balles, des vivres, des vêtements, des outils, des ustensiles de cuisine, que sais-je encore? Tout cela doit être épouvantablement lourd et vos soldats paraissent tout petits. Du moins, nous pensions ainsi.

Quelle nouvelle erreur!

Vos « petits » soldats, quand la nécessité apparut, devinrent des colosses : le sac si lourd, sur leurs frêles épaules, semblait un fétu de paille. Ils marchaient, ils couraient comme nos meilleurs champions. Il s'agissait de traverser un champ absolument nu, sans abri naturel, sans accident de terrain. Ils partaient. On ne voyait plus rien. Quelques minutes se passaient sans qu'on sût ce qu'il était advenu de vos fantassins, et tout d'un coup ils apparaissaient sur la ligne qui leur avait été fixée. Rampant, rasant le sol, utilisant les moindres mottes de terre comme abri, ils avaient dans leur marche en avant, parcouru ainsi des centaines de mètres.

Leurs qualités tactiques sont déconcertantes.

Mais que dire de leur résistance et de leur courage?

— Pauvres petits diables! Ils « claque- « ront » à la troisième étape!

Ainsi parlait-on. On se trompait. Il semblait, à l'épreuve, que plus ils étaient petits et réduits, — vos soldats, — moins ils offraient de prise à la fatigue. Les marches devenaient des « raids »... Rien ne les arrêtait...

Quand au courage, nous savons à quoi nous en tenir... »

Ainsi parlait hier soir, sur les boulevards, juché dans une automobile jaunâtre, un officier supérieur anglais que la foule, frémissante encore des fraîches nouvelles de nos victoires répétées, entourait et pressait de questions...

La mort d'un brave.

Un brave petit soldat de France, René Granger, est mort au champ d'honneur, pour avoir voulu accomplir jusqu'au bout une périlleuse mission.

Granger était originaire de la Vendée, employé dans une importante maison de commerce de Nantes. Il s'engagea dès les premiers jours qui suivirent la mobilisation. Il avait à peine 18 ans.

Depuis près d'un mois Granger était caporal. Il eût rapidement gagné d'autres galons si la mort ne l'avait impitoyablement fauché. Le fait s'est passé au milieu de la semaine dernière, dans une région où nos troupes ont eu à supporter les assauts les plus violents.

Après quelques jours d'accalmie, le commandant avait été averti que les Allemands se préparaient à une nouvelle offensive. Il prit aussitôt les dispositions nécessaires pour tenir tête aux assaillants et donna des instructions précises aux chefs de corps.

Le ...e régiment se trouvant éparpillé dans les tranchées, le colonel demanda quelqu'un parmi les hommes qui l'entouraient pour transmettre les ordres de l'état-major aux diverses compagnies. Il ne cacha pas que la mission comportait un réel danger.

Le caporal Granger s'offrit. Le voilà parti. Il est arrivé sans encombre aux premières tranchées. Il transmet la consigne et repart. Il s'agit maintenant de gagner un bouquet d'arbres qu'il aperçoit à 300 mètres. La distance n'est pas longue, mais il faut la parcourir sous une pluie de balles et d'obus. Le caporal rampe sur le sol, parvient au retranchement et déjà il aperçoit ses camarades, quand une balle l'atteint à la cuisse gauche.

Tranquillement, Granger s'abrite derrière un arbre et panse sommairement sa blessure puis il se traîne jusqu'au chef de poste.

L'officier veut que le caporal se repose. Pendant qu'on le soignera un autre continuera ; mais le vaillant soldat refuse. Il veut aller jusqu'au bout. Nul ne peut le retenir et de nouveau il part, faisant appel à toute son énergie pour dominer sa souffrance. Il lui reste deux compagnies à visiter. Une est toute proche. Il la rejoint bientôt. L'autre est à 600 mètres, et c'est la plus avancée dans la zone de combat.

A chaque pas, il doit s'arrêter tant la douleur est vive. Les balles sifflent à ses oreilles. Une d'elles transperce son képi. Mais rien ne l'arrête.

Soudain une détonation formidable retentit. Un obus vient d'éclater à quelques mètres de lui et un éclat lui fait au ventre une affreuse blessure. Le brave caporal est mortellement atteint. Ses forces l'abandonnent. Il songe à sa famille, à tous ceux qu'il a laissés au pays et il ne peut retenir une larme. Mais bientôt des bras le soulèvent et avec des précautions infinies le placent sur une civière. Deux brancardiers l'ont vu tomber et sont venus à son secours. Alors René Granger se souvient qu'il n'a pas rempli complètement sa mission. D'une voix faible, il supplie qu'on le conduise près du capitaine et quand l'officier se penche vers lui, c'est un souffle, presqu'un râle qui s'échappe de la poitrine de l'agonisant. Mais il a transmis l'ordre quand même, et il meurt satisfait. (*Liberté.*)

Comment meurt une Française.

Nous extrayons d'une lettre du front ce douloureux récit :

« Nous avions tendu une embuscade aux Allemands et nous n'avions réussi qu'à prendre un sous-officier et blesser quelques ennemis. Pour se venger, les Prussiens bombardaient le village de X... le lendemain, puis ils revinrent chaque jour comme d'habitude.

« Le 5 novembre, la compagnie du sous-officier pris arriva dans le village. On rassembla tout le monde à l'église, puis un

officier allemand prévint les habitants que le village serait puni.

Une femme, dit-il, a trahi mes soldats en leur disant qu'il n'y avait pas de Français dans le village, alors qu'il y en avait plein les maisons. Si la femme ne se dénonce pas, tout le village sera fusillé.

« Les habitants protestèrent, déclarant que les Français n'étaient pas rentrés dans les maisons et qu'ils ignoraient leur présence dans le village. Ce fut peine perdue, l'officier allemand persista dans ses menaces, il voulait fusiller un homme et une femme.

« C'est alors que M[me] Marie Masson, âgée de 28 ans, sortit des rangs pour s'accuser d'être l'auteur de la trahison reprochée par l'officier prussien.

— Les Français n'étaient pas dans les maisons, mais vous pouvez faire de moi ce que vous voudrez, déclara simplement la courageuse femme, car je ne veux pas les trahir.

« Elle fut alors saisie par les soldats allemands qui s'emparèrent également d'un homme. L'église fut évacuée; le couple fut fusillé en présence de la population que les Prussiens encadraient.

« Au premier rang des spectateurs, les bourreaux avaient fait placer le père et la mère de l'héroïque jeune femme, qui est morte en véritable Française, regardant bien en face les huit fusils braqués sur elle.

« Après avoir incendié deux maisons, les Allemands évacuèrent le village.

« Cela me fit mal au cœur.

« Le lendemain lorsque j'entendis faire le récit de cette journée tragique, on me montra le banc sur lequel les deux condamnés prirent place, le mur qui s'élève derrière portait les traces de seize balles; le peloton d'exécution avait tiré deux fois.

« Je garderai toujours gravé dans ma mémoire le nom de cette martyre assassinée par des lâches le 5 novembre 1914.

« Mais patience, tout cela se paiera et toutes les innocentes victimes de ces misérables seront vengées et bien vengées. »

Ne bougeons plus.

A M..., dans la Meuse, un régiment d'infanterie se trouva pour la première fois sous le feu de l'artillerie allemande. Les hommes hésitèrent. Ils eurent un léger mouvement de recul.

Si léger qu'il fût, il n'échappa pas au lieutenant, qui comprit.

Alors voici ce que fit le lieutenant pour rendre le calme à ses hommes et les mettre en confiance :

— Halte ! commanda-t-il. L'arme au pied ! Et, tranquillement, comme s'il se fût trouvé dans la cour du quartier et tournant le dos à l'ennemi il tira un kodak de sa trousse.

— Ne bougeons plus ! dit-il.

Et, sous la rafale des obus, il photographia sa section.

Puis, la troupe se remit en marche, étonnée, mais tout de même réconfortée. Le lieutenant P. D... tombait un peu plus tard, frappé à la tête par un éclat d'obus.

(*Echo de Paris.*)

Un contre douze.

Le *Télégramme du Pas-de-Calais et de la Somme*, publie la lettre suivante adressée par un jeune soldat de Lioques à ses parents, dans laquelle le brave troupier dépeint avec simplicité l'héroïsme dont 450 soldats enfermés dans le fort de Troyon ont fait preuve contre 10.000 Allemands.

« Fort de Troyon, 18 octobre.

CHERS PARENTS,

« Vous avez dû recevoir ma dépêche. Le 8 nous avons été attaqués par une armée allemande de 10.000 hommes. Nous les avons repoussés.

Alors, un affreux bombardement commença avec des pièces de siège de 155, 220, 305. Cela dura pendant cinq jours. Le second jour, à 8 heures du soir, ils tentèrent l'assaut. C'était terrible. Ils vinrent jusqu'à dix mètres du fort; mais ils durent se replier.

« Le lendemain, un parlementaire se présenta :

« — Rendez-vous.

« — Un Français ne se rend jamais.

« — Nous vous réduirons en cendres avec nos gros obusiers.

« Le bombardement recommença. Les éboulements des souterrains, les appels dé-



NE BOUGEONS PLUS ! UN LIEUTENANT PHOTOGRAPHIE SA SECTION SOUS LE FEU ENNEMI (p. 100)

sespérés des camarades ensevelis, je n'oublierai jamais çà. Enfin, le renfort vint; ils s'enfuirent. Quelle délivrance!

« L'assaut du fort par l'infanterie allemande commença le 9 à 8 heures du soir, jusqu'à 3 heures du matin. Ils se retirèrent avec des pertes importantes.

« Nous avons des blessés et des morts.

Notre capitaine est tombé criblé de vingt-huit blessures. Notre lieutenant a la jambe emportée ; il est mort à l'hôpital.

« Pendant cinq jours, nous avons interdit le passage de la Meuse à 10.000 hommes, et nous sommes 450. Le gouverneur de Verdun est venu nous féliciter ; il a dit que c'était le plus beau fait d'armes de l'histoire.

« Tous les jours c'est un défilé d'officiers. Six généraux sont venus. Les troupes qui passent sur les routes présentent les armes.

« Le gouverneur de Verdun nous donne 1.200 litres de vin ; le général Durand, 50 litres d'eau-de-vie ; le préfet de la Meuse, 50 bouteilles de champagne ; le sous-préfet, du linge ; le colonel du 8e d'artillerie, 200 fr.

La dernière cigarette.

Voici une touchante anecdote dont la véracité n'est pas douteuse. Elle a été racontée par M. Hubert-Rouger, député du Gard, qui a été ces jours derniers sur le front :

« Deux coloniaux portent sur une civière improvisée, avec deux fusils et une capote, un soldat allemand, le ventre ouvert, et s'avancent vers nous. Le blessé murmure des paroles inintelligibles. Un artilleur s'approche et l'interroge :

— Il demande une cigarette avant de mourir, traduit-il.

« Aussitôt le brave pioupiou, qui voulait « étrangler un Alboche », nous demande une cigarette, la glisse entre les lèvres du moribond et lui éclaire une allumette.

— Tiens, pauvre vieux, pipe, ajoute-t-il gentiment.

« Un sourire éclaire la figure du blessé, qui joint les mains comme pour une prière ou pour exprimer un remerciement.

« La cigarette tombe ; il ferme les paupières ; il est mort. »

15 jours de prison et... la médaille.

C'était au village de P..., après les combats enragés des 15, 16, 17 septembre, un régiment d'infanterie défendait le bourg que couvraient de projectiles les Allemands placés à une altitude supérieure. Nous avions dû évacuer une grosse ferme qui répond au nom symbolique de « Ferme du Choléra », poste avancé de notre position que l'ennemi continuait à bombarder. Cependant, des blessés français étaient restés. Le lieutenant-colonel H... demande :

— Qui veut aller relever les blessés au « Choléra »? Un cheval et une voiture sont à sa disposition.

On devait traverser 300 mètres en plein découvert sous un feu d'enfer. Un grand silence se fait. Personne ne répond.

Un simple soldat (citons le nom de ce brave, il s'appelle Expert), sort du rang et dit simplement :

— J'y vais.

Et il y fut.

Et, pendant trois jours consécutifs, il fit le voyage de P... au « Choléra », alternativement pris et repris, allant tout seul avec son cheval et sa petite carriole ramasser les blessés et les conduire aux ambulances de l'arrière ainsi que les autres blessés rencontrés en chemin. Pas une égratignure, malgré la violence inouïe de la mitraille, mais le soir du troisième jour, son cheval est tué net. Expert le dételle sous les balles, se met lui-même dans le brancard et traîne le véhicule. Chemin faisant, il rencontre une voiture d'un autre régiment français. Vite, il s'empare du cheval pour sauver ses blessés et il les sauve.

Résultat : 15 jours de prison pour avoir pris un cheval sans autorisation et.. la médaille militaire!

Faut-il ajouter que si les 15 jours ont été portés pour ordre, ils n'ont pas été faits? »

Mort au feu? — Non! Présent!

L'autre soir, un homme, un soldat a quitté l'hôpital de Remiremont.

Il avait été blessé, on l'avait amené là, il y fut soigné, guéri, il repartait.

Je l'avais vu maintes et maintes fois au cours de fréquentes visites. Sa figure bronzée, sa courte barbe, s'inscrivaient en noir, une noire pointée, sur la « portée du traversin ». Yeux vifs, pénétrants, brillants, mais pas de fièvre. Il me voyait venir, guignant le paquet brun et, arrivé près de lui :

— Je peux fumer, d'abord ma guibole va mieux et j'espère partir bientôt.

— Etes-vous donc mal ici?

— Oh ! Dieu non, monsieur, mais il y a les « Boches ».

Encore un, pensais-je, qui n'est pas satisfait, et pourtant il n'est plus tout jeune.

J'ai su, hier soir seulement, alors que Meunier quittait l'hôpital ; j'ai su hier soir seulement l'âge de ce brave.

Cinquante-quatre ans !

— Ils m'ont tué mon gosse, un beau garçon qui était parti pour la guerre, pour le « front », comme on dit dans les dépêches. Il m'avait dit qu'il reviendrait sergent. Le sergent Meunier, ma foi, cela sonne bien.

Et peut-être qu'il aurait gagné la médaille ou la croix. Il était si heureux de partir ! Il ne devait pas revenir, mon grand gosse ; alors, puisqu'il était tombé, j'ai demandé à le remplacer. Je me suis engagé. A cinquante-quatre ans, j'avais bon pied, bon œil. Les Boches m'ont laissé bon œil et, quant au bon pied, les majors se sont chargés de me le rendre.

Maintenant, j'espère bien qu'on ne va pas me faire moisir dans un dépôt ; j'ai à venger le petiot et à répondre pour lui à l'appel.

Le soldat Meunier n'est pas une exception. Il m'en voudra peut-être de l'avoir nommé, mais j'ai trouvé en lui concrétisées toutes les hautes et nobles qualités qui ont fait, à travers les âges, et font encore la beauté et la grandeur de notre race.

Hier, comme aujourd'hui, on a vu de vieux soldats ramasser le fusil tombé des mains du fils frappé à mort.

France toujours ! France quand même !

Et lorsque, à l'appel, on entend :

— Meunier ?

— Mort au feu !

Une voix répond : — Non ! présent !

Le mot d'un médecin.

Un médecin militaire, le docteur Triller, se trouvait en Alsace. Après un très vif engagement où nous avions eu l'avantage, le docteur s'avançait, en compagnie du commandant, pour porter secours à un colonel allemand qui gisait blessé sur le champ de bataille.

Le colonel avait les yeux fixés sur le groupe. Quand le docteur fut à portée, il se souleva, braqua sur lui son revolver, tira et le manqua. Et le docteur, comme s'adressant à un malade récalcitrant :

— Voyons, ne faites donc pas l'enfant !

Et il se mit à le panser « tout de même ».

Sœur Sainte-Barbe.

A l'hôpital militaire d'Epernay, les blessés parlent tous avec effusion des religieuses qui ne quittent point leur chevet. Mais ils ont une préférée, c'est la Sœur Sainte-Barbe.

Tout le monde est fier d'elle à Epernay. Tout le monde, sauf elle-même, qui pieusement, simplement, gaiement, accomplit son écrasant devoir quotidien.

— Oh ! si vous saviez, a dit un de nos amis quelqu'un qui l'a vue à l'œuvre, si vous saviez l'être admirable qu'est cette religieuse ! Il y a vingt ans qu'elle est là et elle ne s'est pas reposée un seul jour. Elle est unique. Je sais bien qu'elles sont comme cela beaucoup qui sont uniques. Mais enfin Sœur Sainte-Barbe est unique tout de même. C'est par milliers que l'on pourrait compter les pauvres gens qu'elle a aidés à vivre et ceux qu'elle a aidés à mourir. Elle a des paroles pour tout, pour consoler, pour édifier, pour égayer. Oh ! elle ne craint pas le mot vif, le mot juste ! Tandis qu'elle panse ses malades, elle parvient souvent à les faire rire. Un jour, le sous-préfet lui a proposé de lui faire donner une médaille. Elle lui a répondu simplement : « Vous êtes fou, monsieur le sous-préfet ; qu'est-ce que vous voulez bien que j'en fasse. Donnez-moi seulement une médaille de cent sous pour mes pauvres. Ça vaudra mieux. » Sa récompense, à elle, c'est ailleurs qu'on la lui donnera.

Depuis le début de la guerre, elle se dépense ainsi sans compter, héroïquement. Mais elle a eu, elle l'avoue elle-même, de vilaines heures quand il lui fallut s'occuper des blessés allemands. Oh ! elle ne les aime pas, et elle parle d'eux avec une violence de troupier.

— Oh ! les lâches, les bandits ! Ah ! les vilaines gens. On fait pour eux juste le nécessaire, mais rien de plus.

— Pourtant, ma Sœur, interrompit l'administrateur de l'hôpital, vous avez veillé trois nuits de suite ce petit lieutenant bavarois...

— Oh! que voulez-vous, réplique Sœur Sainte-Barbe, celui-là avait là-bas une femme et deux petits enfants.

— Soit, continua l'administrateur, mais ce sergent de la garde, quel mal ne vous êtes-vous pas donné pour lui?

— Oh! dame, monsieur, celui-là n'avait personne...

En de tels jours, de tels mots qui viennent de loin, de plus haut, consolent de toutes les horreurs de la guerre.

Tout ou rien.

Une balle ennemie tranche, net, deux doigts de la main gauche d'un sergent. Lors, celui-ci, sans s'émouvoir, se tourne vers l'un de ses compagnons de tranchée :

— Oh! moi, mon vieux, lui déclare-t-il, si *j'y* reste, *j'y* veux rester tout entier. En attendant, je ne laisse rien traîner de moi!

Ayant dit, il ramasse, de sa main valide, ses deux doigts ensanglantés et les met tranquillement dans sa musette...

Le petit anneau d'or.

Un caporal de chasseurs à pied, en reconnaissance avec plusieurs de ses camarades, aperçoit trois soldats allemands. On leur tire dessus.

Deux sont tombés, écrit le caporal, le troisième s'enfuit à toutes jambes. Nous nous avançâmes en rampant et rentrâmes dans le bois, mais il n'y avait plus personne. Pendant que mes compagnons continuaient à fouiller de tous côtés, je m'approchai de nos « victimes ». L'un d'eux était mort, l'autre était blessé. A ma grande stupéfaction, il me dit en bon français :

« — A boire, je meurs!

« J'hésitai, mais ses grands yeux étaient tellement suppliants que je lui tendis mon bidon. Il but avidement et me remercia. Je lui demandai s'ils n'étaient que trois. Il me répondit que oui et que l'avant-garde allemande était à quatre ou cinq kilomètres dans une forêt, qu'ils avaient été chargés de repérer l'emplacement de nos troupes. Il me dit aussi en pleurant qu'il était Alsacien, que son père avait combattu en 1870 pour la France et qu'il avait été chargé, sous peine de mort, de servir de guide aux deux autres Allemands. Je voulus le panser. Il refusa et, sortant un petit anneau de sa main, il me dit :

« — Prenez, prenez ceci, mon père me l'a donné, cet objet a fait la campagne de 1870, il vous portera bonheur à vous.

« Je le pris, et comme je lui serrais la main, il expira. Mes deux compagnons arrivaient. Je leur racontai en quelques mots ce qui s'était passé.

« Après avoir salué militairement le corps de ce malheureux, nous regagnâmes le camp. Je ne pus retenir de grosses larmes lorsque je regardai ce petit anneau d'or que j'avais placé à mon doigt. Je racontai à mon capitaine cette aventure; je lui fis voir l'anneau. Après avoir noté précieusement les indications que j'avais recueillies, il me tendit la main en me disant :

« — Vous êtes non seulement un bon soldat, mais un brave homme, gardez cet anneau en souvenir de votre premier combat.

« Deux heures après les Allemands nous attaquaient, mais toutes les précautions avaient été prises, grâce aux indications que j'avais données. Ce fut un combat de nuit terrible, mais qui se termina à notre avantage.

« Je porte depuis précieusement ce petit anneau et pour rien au monde je ne voudrais m'en séparer.

« Caporal G... E...
« *du... chasseurs à pied d'Avignon.*

Les braves petits gars!

Le soldat B... fait à son père l'émouvant récit d'une furieuse bataille :

« Nous nous sommes battus de quatre heures du matin à midi. Nous avons chargé la garde royale prussienne. Ma section avait été placée dans une tranchée à cent mètres d'un petit bois. Une ferme abritait une cinquantaine de soldats de toutes armes, qui faisaient le coup de feu, protégeant ainsi la retraite de mon régiment. Lorsque nous eûmes tiré toutes nos cartouches, notre adjudant nous compta. Sur soixante, onze seulement survivaient.

« Nous nous repliâmes donc, en rampant, vers la ferme, sur laquelle pleuvaient dru les obus allemands.

« En nous voyant arriver, le commandant,



COMMENT NOS ALPINS TRANSPORTENT LEUR ARTILLERIE SUR LES PENTES DES VOSGES

qui s'était mis à la tête de cette troupe improvisée, nous accueillit en pleurant et s'écria : « Ah ! les braves petits gars ! » puis nous embrassa tous en nous donnant l'ordre formel de rallier au plus vite le petit bois... J'avais reçu une balle qui m'avait traversé le pied de part en part et un éclat d'obus dans la jambe. Je pus, aidé par mes camarades, gagner le refuge indiqué et sortir de la fournaise. »

Le mépris de l'artilleur.

Un aviateur allemand est passé, il y a une heure, au-dessus de nous. Il a repéré la batterie qui se trouve à une centaine de mètres sur la gauche. On a vu au-dessus d'elle quelques flocons qui sont demeurés longtemps à une certaine hauteur dans le ciel avant de s'évanouir.

Et depuis quarante minutes, l'artillerie lourde allemande encadre nos 75 de ses projectiles. Un seul artilleur, à nous, est atteint jusqu'ici. Le tir de nos canons, loin de se ralentir, se précipite. Une hâte de répondre, de railler, de montrer qu'on est toujours là, a saisi les officiers, les hommes, les pièces mêmes, dirait-on.

— Regardez-moi ce saligaud, nous dit le colonel avec une indignation qui s'étouffe dans un rire.

Et il nous montre un artilleur qui s'est écarté un instant du canon qu'il sert, et qui, debout au-dessus de l'entonnoir tout neuf creusé la minute d'avant par un obus ennemi, dans l'attitude d'une statue chère à nos amis de Bruxelles, le *Manneken-Pis*, paisiblement, épanche son mépris...

En avant !

Le soir vient. Nous voyons rétrograder en ordre les compagnies d'un régiment qui occupait devant nous la lisière d'un bois. Que se passe-t-il? Un officier nous apprend que le colonel du régiment est blessé, qu'on l'a emporté tout à l'heure, qu'on vient d'emporter le lieutenant-colonel, blessé à son tour ; que le commandant qui lui succède, craignant de n'avoir pas sa troupe en main, a ordonné un léger repli.

Mais le général ne l'entend pas de cette oreille. Il se porte au devant du régiment :

— Vous allez me faire le plaisir de re-

tourner au feu tout de suite, et de rester à votre poste, sans lâcher d'une semelle.

Et soudain, dans le crépuscule, nous entendons monter une rumeur humaine. Ce sont les soldats qui, après avoir vu toute la journée tomber autour d'eux leurs camarades et leurs chefs, recevant l'ordre de reprendre la marche en avant et de continuer à exposer leur peau, acclament le général et le remercient.

La Baïonnette.

(Chanson de route.)

Ma camarade a pour nom Blanche !
J'ai confiance en sa vertu.
Elle est fine et jamais ne flanche,
Mais son caractère est pointu !
Ma baïonnette
N'a qu'une dent,
Et cependant...
Elle devient fourchette
Quand elle entre dedans !

Aux paysans qu'ils martyrisent
Ils chantent, fiers : « Français, capout ! »
Tout autre est la chanson qu'ils disent
Devant la blanche... Ils font prouprout !
Ma baïonnette
N'a qu'une dent,
Et cependant...
Elle devient fourchette
Quand elle entre dedans !

Au Kaiser, que la fureur ronge,
La blanche, en un coup de torchon,
Pour fermer sa bouche à mensonge
Tailla dans Liège un bouchon !
Ma baïonnette
N'a qu'une dent,
Et cependant...
Elle devient fourchette
Quand elle entre dedans !

La baïonnette, arme de France,
Va chercher le cœur des héros.
Mais les Prussiens, de préférence,
Se la font entrer dans le dos !...
Ma baïonnette
N'a qu'une dent,
Et cependant...
Elle devient fourchette
Quand elle entre dedans !

Léon Sazie.

Une belle élection.

On se bat depuis le matin dans les bois. Nulle part le combat n'est aussi difficile. On risque à chaque instant de s'égarer. Les grandes masses sont impossibles à manier, elles ne font guère plus de besogne que les petites : aussi vaut-il mieux éparpiller les soldats. Mais il en résulte qu'une section couvre un front extrêmement étendu. Les hommes ne se voient presque pas entre eux. Livrés à eux-mêmes, loin de tout chemin, ils peuvent, quand les obus tombent sur le bois, se dire : « Si je suis blessé, on ne me retrouvera peut-être pas, on n'entendra peut-être pas mes appels... » C'est une dure épreuve que de perdre, dans la bataille, le secours du coude-à-coude. Depuis le lever du jour, nos troupiers la supportent vaillamment. Il est quatre heures de l'après-midi. On n'en a pas vu reculer un seul.

Mais en voici une quarantaine qui, se repliant, arrivent dans une clairière où se trouve un petit état-major d'officiers. Un capitaine se jette au devant d'eux.

— Qu'est-ce que vous faites ? Vous reculez ?

Ils montrent leur lieutenant, que portent quelques soldats et qui gît, évanoui, atteint d'une balle dans la tête.

— Nous n'avons plus personne pour nous commander, dit l'un.

— Votre capitaine ?

— Nous ne savons pas où il est. On l'a cherché sans le trouver...

— Vos sergents ?

— Ils sont tombés.

— Vos caporaux ?

— Il n'en reste plus.

— Eh bien, vous allez nommer un chef, là, tout de suite. Il vous ramènera à votre poste.

Cinq minutes après, l'élection était faite, à l'unanimité, et la petite troupe repartait.

Voilà un élu qu'on ne songera pas à invalider.

Trois braves.

Chaque journée qui s'écoule voit éclore de sublimes dévouements que le hasard nous livre, de temps à autre, avec une jalouse parcimonie.

Devant l'ennemi, les soldats entourent

leurs chefs d'une affection fraternelle, car ils sentent bien que ceux-ci sont, à ce moment, leurs égaux et qu'ils poursuivent comme eux un même but : le salut de la terre française !

Un exemple, entre mille :

A L..., depuis six heures, le lieutenant L..., du ...e d'infanterie, commandait une section de mitrailleuses. Il avait déjà perdu neuf hommes sur douze, quand il tomba à son tour, la cuisse droite traversée par un éclat d'obus.

Etendu sur le sol, il continue cependant à donner des ordres aux trois soldats qui demeurent debout.

Cependant l'ennemi approche ; une ligne noire grandit de plus en plus à l'horizon.

— Partez, mes enfants, dit le lieutenant L... Laissez-moi.

Mais les braves garçons protestent avec indignation.

— Vous laisser?... Jamais de la vie !...

En vain, le lieutenant essaie de les persuader. Les trois hommes, trois Bretons têtus, se couchent près de leur chef et attendent, immobiles, la face contre le sol, les bras en croix, tels des cadavres.

— Nous vous sauverons ou nous y passerons tous !

Les Prussiens avancent. Dans le brouillard mauve du matin se profilent bientôt de hautes silhouettes.

Ce sont les uhlans.

Un moment ils s'arrêtent, se dressent sur leurs étriers et, une main à la visière, regardent de tous côtés, inquiets, indécis.

Soudain, l'un d'eux aperçoit le lieutenant L... qui, sous la morsure de la douleur, vient de faire un mouvement.

Le uhlan pousse son cheval en avant et, à trois mètres, fait feu sur l'officier blessé.

Une balle fracasse le pied droit et le mollet du lieutenant.

Satisfaits de cette inutile et barbare fusillade, les uhlans passent, carabine au poing, en quête de nouvelles et sinistres besognes.

Quand ils ont disparu, les trois soldats se relèvent, mais de nouveaux cavaliers arrivent. Ceux-là parcourent au galop les lignes où gisent les blessés, forcent leurs chevaux à piétiner les victimes étendues sur l'herbe, devant les tranchées. Pour ces brutes, c'est un divertissement, une sorte de sport farouche et sauvage... C'est aussi une délicieuse vengeance.

Enfin, satisfaits d'avoir entendu les membres de leurs ennemis craquer sous les sabots de leurs bêtes, ils voltent brusquement et vont rejoindre l'avant-garde qui, là-bas, attend, dissimulée derrière un petit bois.

Alors, les trois soldats, les trois braves petits fantassins qui ont, par miracle, échappé aux meurtrissures des fers, rampent doucement vers leur lieutenant.

L'un d'eux le charge sur ses épaules et c'est, pendant près de trois kilomètres, sous l'essaim bourdonnant des balles, une course effrénée, splendide, héroïque.

Les fantassins se relayent pour porter le lieutenant, et celui-ci, qui comprend le danger auquel ils s'exposent, ne cesse de murmurer d'une voix qui devient de plus en plus faible :

— Laissez-moi, mes amis... laissez-moi !

Trois quarts d'heure après, les soldats et leur officier sont devant un poste de secours français.

— Hein?... mon lieutenant, s'écrie joyeusement un des pioupious, je vous avais bien dit que nous vous sauverions !

Mais le lieutenant L... n'entend déjà plus rien. Vaincu par la douleur, il s'est évanoui.

Il repose maintenant dans un bon lit de l'hôpital de Maringer, à Nancy.

Quant aux trois fantassins, ils sont immédiatement retournés sur la ligne de feu.

Nous regrettons de ne pouvoir citer les noms de ces braves, mais à l'heure de la grande victoire, quand le canon sera devenu muet, nous sommes certain qu'une voix s'élèvera pour les désigner à ceux qui auront la réconfortante mission de récompenser les dévouements (Arnould Galopin.)

L'absolution suprême.

Depuis longtemps, l'ennemi se maintenait dans une position importante qu'il fallait absolument emporter. Le commandant de Beaufort jugeant l'heure solennelle fit sortir des rangs un prêtre-soldat et lui demanda de donner une suprême absolution aux hommes qui voudraient la recevoir. Ce fut un spectacle impressionnant que celui de ce petit soldat s'adressant sous la mitraille à ses compagnons d'armes leur disant :

— Que ceux d'entre vous qui veulent re-

cevoir l'absolution mettent un genou à terre et se découvrent.

Tous sans exception se mirent à genoux. Presqu'aussitôt, une décharge de mitraille vint faire dans les rangs un épouvantable ravage.

Le commandant de Beaufort s'élança à la tête de ses hommes en s'écriant :

— En avant ! mes enfants ! C'est pour la France !

Une balle le frappa au front et l'étendit mort devant ses hommes.

Le capitaine de Montesquieu et trois adjudants tombèrent frappés à mort. — (*Action Française.*)

Tout le monde descend.

Mercredi, à l'aube, un détachement de soldats français venait occuper un hameau situé au-delà de D... sur la ligne évacuée, la veille, par les Allemands. Aux premières maisons, une brave femme leur apprit que trente fantassins allemands étaient dans une grange, qu'elle désignait du doigt.

— Faites pas de bruit, ajouta-t-elle, ils dorment. Vous allez les prendre comme des poules.

Silencieusement, la grange fut cernée. Un soldat s'approcha, passa la tête et vit trente corps allongés sur la paille. Les fusils, les sacs gisaient dans un coin. Il leva la main et le local fut envahi par les nôtres, mais rien ne bougea. Les trente Prussiens n'avaient rien entendu. Nos troupiers, amusés, se mirent à pousser des appels variés :

— Ohé ! les boches ! Vous êtes arrivés ! Tout le monde descend !

Les Allemands continuèrent leur sommeil. Il fallut les prendre un à un, les secouer. Leur réveil prit près d'une demi-heure. Ahuris, ils se laissèrent emmener docilement. L'un d'eux qui parlait à peu près le français, expliqua que ses camarades et lui n'avaient pas dormi depuis les trois jours que nos troupes les harcelaient. Le soir du dernier combat ils entrèrent dans la grange et tombèrent anéantis par la fatigue. Ils ne pensaient ni à manger ni à se garder ; ils ne tenaient plus debout et voulaient dormir.

A l'huile de sardine.

Le soldat français est *débrouillard*. Comme sa gaieté, son ingéniosité est proverbiale. Elle le mérite ; témoin cette anecdote.

Nous sommes dans les Vosges. Une section de mitrailleuses est installée sur une crête. Abritée derrière de petits rocs, noirs et moussus, elle commande le col.

Sur la route, au loin, apparaissent, déjà, une centaine de casques pointus et la petite batterie commence à faire d'excellente besogne. Mais voici que les terribles engins ne fonctionnent plus aussi bien :

— De l'huile ! commande le lieutenant.

Hélas ! nul homme n'en possède, et il faudrait aller en chercher, à l'arrière, à huit cents mètres. Avant qu'on revienne, l'ennemi sera là. On a dû cesser le feu ; la situation est désespérée.

Soudain, on entend un cri joyeux :

— Vous en faites pas, les gars ! J'ai les sardines de maman !

Et un petit bleu, qu'on appelle « le Parisien » dans la section, brandit triomphalement deux boîtes en fer-blanc qu'il vient de *pêcher* dans son sac.

En cinq sec, on ouvre les boîtes, et on se sert du précieux liquide. Sans doute, l'huile comestible n'est pas prévue par le règlement ; mais — c'est ou jamais le cas de le dire — « A la guerre comme à la guerre. »

On reprend la fusillade interrompue : un quart d'heure après, la colonne ennemie était en fuite.

Alors, on put manger les sardines providentielles : jamais la section n'en avait mangé de si bonnes.

Dans nos envois à nos petits soldats, n'oublions pas les sardines. (*Intransigeant.*)

Comment on devient sergent.

Un Toulousain, le caporal S... P..., du 12ᵉ de ligne, vient d'être promu sergent, dans les curieuses circonstances suivantes :

Chargé avec quatre hommes d'aller ravitailler un général installé dans un hameau, il part avec ses voitures. Le hameau est arrosé par l'ennemi et un paysan lui dit qu'il a été évacué. Mettant son petit convoi à l'abri dans un ravin, P... va, avec un homme, voir ce qu'il y a.

En effet, le hameau, criblé d'obus, est désert. Pourtant, une cheminée fume ; il entre. La table est mise pour le déjeuner et sur le feu le chocolat va bouillir.

Le caporal hume le parfum de la casserole... Laisser perdre ça? Bah! on va le boire! Et il emplit deux tasses... C'est exquis... Le canon tonne toujours.

— On a beau être général, on ne doit pas abandonner un pareil régal, dit-il à son compagnon.

— Mais vous n'êtes pas général, interrompt une voix; en tout cas, pour votre sang-froid, vous serez sergent.

C'est le général de division X... qui, revenu à l'improviste, avait entendu la réflexion du caporal. »

Et voilà comment le caporal S. P..., fut fait sergent.

Pour se donner du cœur!

Le mont Sainte-Geneviève, l'un des gardiens de Nancy, fut, au mois de septembre, en butte aux attaques acharnées, répétées, mais vaines, des Allemands.

Toujours reformée, et toujours dispersée et repoussée, la masse des agresseurs s'élançait chaque jour et chaque nuit sur la colline, à travers les sarments et les échalas.

Un jour — comme le kaiser, de loin et de haut, contemplait en rageant ces attaques malheureuses — les chefs se dirent :

— Il faut tenter un grand coup.

Et le petit groupe des nôtres qui occupait le village et le mont, vit s'avancer une troupe singulière.

Les hommes s'étaient noirci le visage; et, en avant de la troupe, marchaient des musiciens qui jouaient du fifre et du tambourin.

L'assaut fut rude.

Il fut repoussé. Et quand, le lendemain, on s'approcha des cadavres qui recouvraient le flanc de la colline, on trouva, à côté des fifres brisés et des tambourins abandonnés, des bidons encore à moitié pleins d'une âcre eau-de-vie...

Musique et alcool, voilà à quoi les Allemands demandent du courage.

La bonne prise.

Parmi les prisonniers allemands faits ces jours derniers figurait le capitaine de Radowitz, fils de l'ancien ambassadeur d'Allemagne à Madrid et délégué à la conférence d'Algésiras.

L'escadron du capitaine de Radowitz s'était, dans une reconnaissance, aventuré si près des lignes françaises que son effectif avait été fort réduit. Les survivants, errants et affamés, s'étaient réfugiés dans un bois.

Un brigadier de cuirassiers français, avec deux hommes, suivait la lisière de ce bois quand il en vit sortir un capitaine, deux officiers et une dizaine d'hommes qui levaient les bras en l'air pour se rendre. C'étaient le capitaine de Radowitz et ses hommes.

Le brigadier, soupçonneux à bon droit, exigea qu'ils jetassent leurs armes.

Et l'officier allemand, imité par ses compagnons, envoya loin de lui sabre et revolver.

Le brigadier se défiait toujours et son attitude restait menaçante.

— Voulez-vous, proposa le capitaine, qui parle un excellent français, que je descende de cheval et que je me couche par terre?

— C'est ça, couchez-vous par terre.

Et leur capitaine en tête, tous les cavaliers allemands, abandonnant leurs chevaux, se mirent dans cette humble posture.

Les trois cuirassiers s'approchaient pour capturer ce groupe d'ennemis, quand d'autres cavaliers allemands, démontés ceux-là et déjà sans armes, sortirent par petits groupes du bois et vinrent rejoindre leurs camarades.

C'est ainsi que trois cuirassiers ramenèrent à leur lieutenant ravi un capitaine, deux officiers et une cinquantaine de uhlans sur lesquels on trouva huit cents à neuf cents cartouches.

Le brigadier a été décoré.

Un exploit de cuisiniers.

Le bataillon s'était arrêté quelques instants dans le petit village de R..., situé à l'entrée d'un bois. Puis il était reparti pour pousser une pointe dans la direction d'un bourg voisin. Comme il devait cependant revenir cantonner le soir à R..., on y avait laissé quelques hommes pour préparer la popote.

Ils étaient donc là trente-cinq, que leurs talents culinaires amplement démontrés au cours de la campagne, avaient fait choisir pour « arranger la soupe et le bœuf », en attendant le retour de leurs camarades.

Dans la cour d'une ferme, à l'entrée du

bois, chacun surveillait attentivement sa marmite.

Soudain, on entendit du bruit sur la route. Qu'était-ce? Un homme alla voir, en prenant bien soin, cependant, de ne pas se montrer lui-même.

Un détachement allemand, assez important semblait-il, s'avançait dans la direction de nos cuisiniers.

Que faire? Nos hommes, sur le champ, eurent l'idée d'une ruse magnifique.

Trente-quatre d'entre eux se glissèrent doucement dans le bois; puis, quand ils eurent disparu à travers les fourrés, le trente-cinquième, quittant à son tour la cour de la ferme, s'avança bravement au-devant de l'ennemi.

— Bas les armes! Rendez-vous! cria-t-il, ou vous êtes tous massacrés.

Trois officiers qui marchaient à la tête du détachement allemand arrêtèrent leurs hommes.

— Rendez-vous ou je donne le signal d'ouvrir le feu! répéta notre troupier.

Cette menace avait à peine été lancée d'une voix forte que dans le bois, le long duquel se trouvaient maintenant les Allemands, quelques coups de sifflet se firent entendre, accompagnés d'autres bruits « suspects ».

L'ennemi alors ne douta plus qu'il était tombé dans une embuscade. Il se déclara prêt à se rendre.

Mais il fallait le désarmer. Comment pouvait y parvenir un homme seul? Notre brave troupier eut alors une idée superbe.

Sur son ordre, les officiers, les premiers, jetèrent leurs armes. Puis les soldats s'avancèrent rang par rang et allèrent placer leurs fusils en faisceaux cent mètres plus loin sur la route. Chaque rangée de soldats allemands revenait, après avoir accompli cette petite opération, se placer le long du bois.

Quand chacun, ainsi, eut été désarmé, un violent coup de sifflet retentit, et des fourrés sortirent, le fusil en main, baïonnette au canon, les trente-quatre hommes qui s'y trouvaient.

Les Allemands s'aperçurent-ils qu'ils avaient été joués? Peu importe! ils avaient mis bas les armes; ils ne pouvaient plus songer à se battre.

Les petits pioupious français conduisirent alors leurs prisonniers dans une grange de la ferme où ils les enfermèrent en attendant le retour du bataillon.

Et voilà comment trente-cinq préposés à la popote du ...e bataillon du ...e régiment d'infanterie firent prisonnier un détachement de cent quarante Allemands.

Pas toujours sur le même!

Un membre de la Société française de la Chaux-de-Fonds a reçu, d'un soldat blessé, en traitement à Besançon, une lettre dont le *National Suisse* détache cet épisode :

Au cours d'un combat où j'ai été blessé, un de mes camarades reçoit tout d'abord une balle dans la jambe et il s'écrie en rigolant :

— Trop bas!

Après un rapide pansement, il se remet à tirer; aussitôt une seconde balle l'atteint à la main légèrement...

— Trop haut! s'écrie-t-il encore.

Il reçoit une troisième balle qui lui traverse l'épaule. Obligé d'abandonner la lutte, perdant trop de sang, il se lève alors et, face à l'ennemi, s'écrie de toutes ses forces :

— Tas de..., ne tirez donc pas toujours sur le même!

La parade sous la mitraille.

Elle est digne de l'épopée impériale, cette anecdote qui nous vient d'un soldat qui est de retour du front :

« On se repliait, sur l'ordre du général; canons et fusils nous faisaient une splendide fanfare. Et nous bondissions sur la position de repli.

« Soudain, la voix du colonel retentit, dominant le fracas de cet enfer :

— Halte! Debout!

« Le commandement se répète, et le régiment se lève en entier.

« Alors, le colonel reprit, la voix claironnante :

« — Soldats!... se replier n'est pas s'en-
« fuir! Il faut savoir ne pas courir quand
« on a l'ennemi derrière soi... Pour tout le
« monde : Garde à vous! Baïonnette... on!...
« Portez... armes!... »

« Et l'on vit cette chose inouïe, un régiment français faisant du maniement d'armes sous le feu de l'ennemi...

« Et pas un ne tomba. »



DRAMATIQUE RENCONTRE AÉRIENNE ENTRE AVIONS FRANÇAIS ET ALLEMANDS

La camelote.

Notre lieutenant, réserviste comme nous, qui, dans le civil, était voyageur de commerce, est un type épatant. Avec lui tout prête à rire, il a toujours le mot drôle, il fait même rire le capitaine, qui pourtant n'a pas le sourire facile.

Depuis le commencement de la campagne, il n'a pas reçu la moindre blessure, et pourtant Dieu sait si notre pauvre régiment en a vu de dures. Des situations les plus périlleuses, il se tire toujours à son avantage.

Ainsi, la semaine dernière, ce brave lieutenant était grimpé sur le toit d'une sucrerie, et de là, avec sa jumelle, il rectifiait par téléphone le tir de nos pièces.

Nous venions d'ouvrir le feu sur l'artillerie ennemie à 5.200 mètres et nos quatre pièces avaient à peine tiré leur premier coup que, patatras! voilà un obus qui tombe sur la sucrerie et défonce le toit tout entier!

Du coup, la communication fut coupée. Notre lieutenant ne donnant plus signe de vie, le capitaine désigna un sous-officier pour aller remplacer le disparu.

Tout à coup, le téléphoniste chargé de répéter les ordres de l'observateur se leva de son trou et se mit à crier :

— A 5.500, N... de D..! Vous gâchez de la camelote!

C'était notre officier qui continuait à « rectifier ». Cinq minutes après, les pièces boches n'existaient plus qu'à l'état de ferraille.

Le lieutenant nous revint les deux mains dans ses poches et se mit à nous blaguer :

— On voit bien, dit-il, que la marchandise ne vous coûte rien : vous en avez gâché, de la camelote!

Il avait fait une chute de 10 mètres avec des tuiles et des madriers, malgré quoi il avait trouvé le moyen de se dépêtrer avec son téléphone intact et de grimper dans un noyer, d'où il continua à nous envoyer ses ordres.

Rendez-vous!

Le correspondant du *XXe Siècle* à Furnes écrit à la date du 19 :

« Avant-hier, pendant que les troupes de ligne s'emparaient du point d'appui de Korteker, les territoriaux et les fusiliers marins progressèrent de plus de 500 mètres vers Bixschoote.

« Au cours de cette avancée, un marin, chargé de porter un ordre à une fraction combattante, trouva plus simple de couper au court sous les balles plutôt que de longer les tranchées de communications. A la corne d'un boqueteau, il se trouve soudain face à face avec un groupe de 50 fantassins allemands qui s'y trouvaient embusqués avec une mitrailleuse

Quel parti prendre? Se rendre? Se cacher? Fuir? Non, il y a mieux.

Notre marin se dresse fièrement, couche en joue les ennemis et leur crie :

— Rendez-vous!

Devant cette attitude résolue, qui leur fait croire que des forces importantes sont là, les 50 Allemands lèvent les bras et jettent leurs armes.

« Les tenant en respect par son fusil épaulé, le fusilier fait signe à ses camarades de le rejoindre en hâte, et, quelques instants plus tard, les Allemands, encadrés de fusiliers, s'en allaient penauds, laissant fusils et mitrailleuse aux mains du vainqueur.

Faut-il dire que celui-ci sera décoré?

Habile stratagème.

Un blessé faisant partie d'un convoi arrivé hier a donné quelques détails sur le siège du fort de Troyon, près de Verdun.

Tandis que les Allemands assiégeaient et bombardaient, le commandant du fort de Troyon ne répondit pas à la bourrasque d'obus. L'ennemi en conclut donc que le fort avait été évacué et s'approcha pour anéantir la redoute. Pour fortifier les Allemands dans leur erreur, le commandant du fort fit immédiatement mettre le feu à deux voitures de paille se trouvant dans l'enceinte. Alors persuadés que leurs projectiles avaient incendié les munitions et les approvisionnements et qu'ils pouvaient facilement s'emparer de la place, les Allemands approchèrent en masse compacte.

Nos mitrailleuses et nos canons se démasquèrent brusquement et firent un terrible carnage. On évalue à 7.000 le nombre des cadavres ennemis gisant sur les hauteurs avoisinant le fort de Troyon. (*Petit Parisien.*)

Une partie de football.

Quelques passages d'une lettre d'un collaborateur de l'*Auto* :

« Nous étions observés par un ballon, une « saucisse », comme on appelle ça ici, leurs ballons en ayant la forme. A 5 heures, la « saucisse » descend et les pruneaux s'arrê-

tent. On sort, et, pour se dégourdir les jambes, le lieutenant propose un partie de football.

« Un vieux képi, de la paille dedans, une cravate autour, et on joue. Le lieutenant jouait avant dans une équipe et il joue bien, l'animal. Tout à coup, arrive le commandant, un tout neuf qui vient de Rennes. Il nous prie de continuer. Tout de suite après, arrive en sifflant, une de ces marmites « pé-« père ». Le commandant, par habitude, dit au lieutenant :

— Mais ils vous tirent dessus?

Et un homme répond :

— Mais non, ils sifflent les fautes.

Et on continue.

« Le commandant a trouvé que le moral était excellent. J'te crois!

« Et c'est tout le monde pareil. Le régiment a toujours l'air d'être en manœuvres. On s'amuse comme des gosses que nous sommes.

C'est agréable d'être avec de l'active, et, de l'active de l'Est, qui n'a pas froid aux yeux.

« La journée, quand ça pleut trop, on a des tranchées recouvertes de rondins, de pierres et de terre, le tout d'une épaisseur d'environ un mètre. Avec cela, les gros noirs peuvent s'amener, on est tranquille. C'est de la guerre de siège, ou je ne m'y connais pas. On dort là-dedans sur de la paille. »

L'œil de verre.

C'est une histoire très touchante que celle de ce petit ouvrier mécanicien de Puteaux.

A la suite d'un accident, on dut, il y a quelques années, lui enlever l'œil gauche, qui fut remplacé par un œil de verre.

La guerre éclate. Le premier jour de la mobilisation, notre homme rejoint son régiment : on le dirige sur le front, où, pendant quatre mois, il se bat en héros.

Au début de décembre, il prend part à une affaire très chaude au cours de laquelle son œil de verre est brisé.

Stupéfaction du capitaine, qui jamais ne s'était aperçu de l'infirmité du soldat.

D'office, le petit mécano est proposé pour la réforme : on ne veut plus d'un soldat à qui il manque un œil.

Mais lui ne veut rien « savoir ».

— Depuis quatre mois, dit-il, je me bats bien comme cela. L'absence d'un œil ne m'a pas empêché de descendre des Boches. Je puis bien continuer à me battre encore.

L'affaire en est là.

Ce modeste héros est un humble mécanicien de Puteaux. Il est marié. Dans quelques jours il sera père. (*Intransigeant.*)

C'est du bénéfice.

M. Joly, de Bellegarde (Gard), soldat au ...e régiment d'infanterie, avait été grièvement blessé, en Lorraine, dans les premiers jours de septembre et, malgré tous les soins qu'on lui prodigua, il fut nécessaire de lui couper la jambe gauche.

Guéri rapidement, grâce à la vigueur de son tempérament soutenu par un excellent moral, le glorieux mutilé est rentré ces jours derniers dans sa famille.

Comme il passait à Nîmes, où il est fort connu, ses amis ont tenu à lui serrer la main.

— Ah! mon pauvre Joly! dit l'un d'eux en le voyant.

Mais Joly le rabroua vertement :

— Je ne veux pas qu'on me plaigne. J'avais fait, en partant, le sacrifice de ma vie : je n'ai laissé là-bas qu'une jambe ; « le reste, c'est du bénéfice (*Tribune de Genève.*)

Je reviens de suite...

Robert Michèque était, l'an dernier, trois quart centre dans l'équipe première du Club athlétique périgourdin. Cette année, il opère, dans un régiment d'artillerie dans le Nord. Sa batterie, écrit un de ses camarades, était bombardée par les 280 allemands, sans mal heureusement. Nos 75 répondaient même victorieusement. Soudain, le lieutenant, qui s'en était allé observer à 200 mètres à gauche de la batterie, est fauché par un shrapnell.

— J'vous d'mande pardon, les gars. J'vais l'chercher ; j'reviens de suite.

Sous une voûte de mitraille, Michèque engage un sprint. Arrivé, il charge son lieutenant sur ses épaules, puis revient. En chemin, le déplacement d'air causé par l'éclatement d'une marmite le fait tomber. Son premier mouvement est pour le blessé qu'il transporte.

— Pourvu que je ne lui aie pas fait de mal !

Et le Périgourdin conduit son précieux fardeau à l'ambulance, puis, le plus tranquillement du monde, il revient prendre sa place à la batterie.

L'oie et les deux colonels.

Vers le soir, deux colonels allemands vinrent dîner chez Mme B..., à Lizy ; ils ordonnèrent qu'on leur rôtit une oie bourrée de pommes sucrées. Ils mangèrent plantureusement, burent de même et déclarèrent qu'ils solderaient l'addition après la guerre.

Entre temps, leurs ordonnances étaient venus faire les lits et préparer la couverture avec la maestria de soubrettes consommées. Comme les officiers tiraient leurs bottes, une alerte se produisit. Ils sautèrent à cheval... On ne les a plus revus.

Le lendemain, la garnison était réduite à cinquante hommes de la landwehr.

— Il était sept heures du matin, nous dit Mme B... Mon père, qui se tenait sur le pas de la porte, me dit tout à coup en me montrant le pont du canal :

» — Voilà les uhlans qui reviennent.

« Je regardai, et je vis les pantalons rouges. Je faillis m'évanouir de joie. Je criai, en battant des mains :

« — C'est des culottes rouges ! C'est des culottes rouges !...

« Mon père me fit observer qu'ils n'étaient que trois, qu'ils allaient se faire massacrer par les cinquante Prussiens. Je pris un chemin détourné et je courus prévenir le chef de la patrouille de dragons. Je le vois encore, le revolver de la main gauche et la carabine sur la cuisse. Lorsque je l'eus mis au courant de la situation, il me remercia et ajouta :

« — Ça ne fait rien...

« Puis, il commanda :

— Au galop !

En quelques secondes, ces trois soldats tombaient sur les cinquante Allemands campés sur la place. Il parla très fort en allemand, et aussitôt, mon père et moi, nous vîmes ce spectacle insensé : les cinquante Allemands, parmi lesquels se trouvaient quatre sous-officiers, prirent leurs fusils par le canon et vinrent les écraser contre cette borne qui garde encore les traces des éraflures.

« Deux heures plus tard, un escadron de chasseurs à cheval venait occuper Lizy. L'officier qui le commandait était émerveillé de l'audace du chef des dragons. Tous les trois ont couché dans les lits faits par les ordonnances des colonels prussiens. »

Quatre jours plus tard, il ne restait plus de l'occupation prussienne, que les traces qu'on retrouve partout après leur passage : la ruine et le pillage, de l'ordure et du verre brisé.

L'habitude du pardon.

C'était en Woëvre, la semaine dernière. Le curé de la petite commune d'Essey-en-Maizerais discutait avec un officier allemand qui prétendait que des signaux pour avertir les troupes françaises avaient été faits dans le clocher de son église.

Le prêtre, avec énergie, protestait de son innocence. Vains discours, inutiles serments. C'était l'exécution sans jugement.

— On va vous fusiller !

A ce moment, un obus s'abat sur les deux hommes. L'explosion terrible les projette sur le sol.

— Tout étourdi par le choc, racontait le digne ecclésiastique, je me relève... Je secoue la poussière qui couvre ma soutane... Et j'aperçois, à mes pieds, le cadavre du capitaine allemand... Ma foi, je l'ai béni quand même.

Et comme on s'étonnait un peu qu'il ait eu pour son farouche ennemi le geste de pardon, le curé eut l'air de s'en excuser timidement et répondit :

— Oh ! vous savez, l'habitude...

Bien répondu.

Un bon mot du juge Fromès, président du tribunal consulaire de Belgique à Constantinople, cité par le *Sémaphore*, de Marseille :

Djavid bey, ministre des finances, rencontrant le juge Fromès, avec qui il entretenait des relations amicales, lui dit d'un air peiné :

— J'ai à vous annoncer une nouvelle

qui vous sera, peut-être, désagréable : les Allemands sont à Bruxelles.

Ce à quoi, l'autre réplique du tac au tac :

— Je ne sais si la nouvelle que j'ai, moi, vous sera désagréable ou non : les Allemands sont à Constantinople.

Cette allusion directe au proconsulat qu'exerce le général Liman von Sanders fit faire la grimace à Djavid bey, mais il ne riposta pas, et les deux interlocuteurs se séparèrent avec force salamalecs.

Une promesse bien tenue.

Vers la fin du mois de juillet, M. William Waldorf Astor, un des plus riches multimillionnaires du monde, achevait une cure à Vichy.

Invité à faire une offrande aux œuvres de secours britanniques, il se trouva fort embarrassé. M. Astor n'avait pas d'argent sur lui. Il emprunta 7 francs au portier de l'hôtel et promit de faire davantage dès son retour en Angleterre.

Il a tenu sa promesse. Il vient, en effet, d'adresser 625.000 francs à la souscription ouverte par le prince de Galles et il a, en outre, fait don de 500.000 francs à la Croix-Rouge.

On voit que sa parole est d'or.

La frontière du Rhin.

De tout temps, le Rhin fut tenu pour la frontière naturelle de la France à l'Est. Qu'on en juge par ces quelques illustres citations, que l'on pourrait multiplier :

« La Gaule s'étend du Rhin aux Pyrénées et des Alpes à l'Océan ».

Jules César (*Commentaires*).

« La Germanie est séparée de la Gaule par le Rhin ».

Tacite (*Mœurs des Germains*).

« Il faut restituer à la Gaule ses limites naturelles ». Richelieu.

« C'est en vain qu'on veut faire craindre de donner trop d'étendue à la République. Les limites de la France sont marquées par la nature. Nous les atteindrons à leurs quatre points : à l'Océan, aux bords du Rhin, aux Alpes, aux Pyrénées. Aucune puissance ne peut nous arrêter ». Danton.



LE RAVITAILLEMENT — UNE BOUCHERIE EN ARRIÈRE DU FRONT

« Les limites anciennes et naturelles de la France sont : le Rhin, les Alpes et les Pyrénées ». Lazare CARNOT.
(Convention, 31 janv. 1793).

« La France reprendra tôt ou tard ses limites naturelles, celles du Rhin, qui sont un décret de Dieu, comme les Alpes et les Pyrénées ». NAPOLÉON Ier.
(Conversation avec Fleury de Chaboulon, mars 1815.)

Cette frontière naturelle du Rhin, la bravoure de nos soldats nous permettra bientôt de la reprendre.

Le porc et les quatre Allemands.

C'est aux abords d'un champ de bataille. Entre les belligérants, une ferme continue sa vie coutumière et paisible. Tellement, qu'on y vient d'y tuer le cochon, dûment engraissé. Les cris de la bête égorgée s'entendent de loin. Deux amis, — deux Niçois, — que cette musique a réjouis, supputent la bonne chère possible. Et subordonnant toute prudence à leur curiosité et à leur appétit qu'a stimulé l'air vif de la bataille, ils s'en vont, en rampant, vers la ferme prochaine. *Audaces fortuna juvat!* Ils arrivent au port, je veux dire à la ferme, sains et saufs.

...Cependant, rampant de leur côté, avec des ruses égales, deux Allemands alléchés par le même objectif, y arrivent en même temps.

Tableau. Inutile de se présenter. On se connaît.

Alors, un des Niçois, qui était officier, avec un sourire : « Vous n'êtes que deux, les Boches, rendez-vous ! »

Et les Boches de répondre avec joie : « Ya ! ya ! kamarad !... »

Car il est entendu, une fois pour toutes, qu'à forces égales le soldat français est supérieur au soldat allemand. C'est acquis. Ça ne se discute même plus sur les champs de bataille.

Donc, nos deux Niçois et leurs deux prisonniers s'attablent et, le fermier, empressé, leur sert les tranches savoureuses et blanches du porc tant convoité. Les gaillards arrosent ça d'un joyeux petit vin du pays et l'on se restaure gaiement.

Mais quelqu'un troubla la fête ! La porte s'ouvre soudain et un sous-officier, flanqué d'un soldat, pénètre dans la salle. Tous deux sont Allemands...

Ce cochon, on le voit, était très couru !...

Un rapide coup d'œil. Tout le monde est debout. Notre officier possède l'allemand comme un doktor. On s'explique :

Le sergent allemand : — Rendez-vous ! Je vous fais prisonniers ! Nous sommes ici quatre Allemands et vous n'êtes que deux Français...

L'officier français (avec grâce). — Pardon ! c'est nous qui vous faisons prisonniers. Vous êtes deux Allemands et nous sommes deux Français. Ceux-là (et il désigne ses deux convives) sont nos prisonniers déjà. Ils ne comptent plus.

Le sergent allemand réfléchit un instant. Les sergents boches ont généralement l'esprit un peu lourd. Puis, ayant réfléchi, la clarté de ce raisonnement péremptoire lui apparut éblouissante et il déposa ses armes entre les mains de nos braves concitoyens.

Ceux-ci, pas rancuniers, les firent asseoir devant les tranches fumantes du bon cochon (c'est pour ça qu'ils étaient venus, n'est-ce pas?) et le repas s'acheva le mieux du monde.

Puis nos deux amis rentrèrent à leur campement, ramenant leurs quatre prisonniers, la conscience et l'estomac satisfaits. On leur fit un triomphe.

Les poissons voyageurs.

Pendant le siège d'Anvers, un garde bourgeois bruxellois était de service place Poelaert. Près de lui veillait, l'arme au pied, un lourd Mecklembourgeois. Frisant ses moustaches et s'avançant à pas comptés, notre garde s'approche du Teuton. La conversation s'engage.

Le Bruxellois prend tout à coup un air mystérieux et dit à la sentinelle :

— Si vous me promettez d'être discret, je vous confierai un secret.

— Juré !

— Eh bien ! le maréchal von der Goltz, qui a fait confisquer tous les pigeons voyageurs pour éviter les correspondances avec Anvers, est roulé par les Bruxellois. Ceux-ci possèdent dans l'aquarium de l'avenue

Louise beaucoup de poissons de mer. Quand ils ont une communication à faire à Anvers, ils attachent une dépêche à la queue d'un poisson, puis le lâchent dans la Senne. Ce poisson gagne Anvers par l'Escaut. Surtout, n'en dites rien.

Naturellement, le Mecklembourgeois s'empresse d'aller tout raconter à son lieutenant. Mais, deux minutes après, il sortait du poste, l'air penaud, en se frottant cette fois autre chose que les mains, à la grande joie du garde qui, à l'angle de la rue, attendait les résultats de sa révélation.

Les bienfaits de la guerre.

Un chef de bataillon d'infanterie coloniale raconte :

« — Figurez-vous que j'avais ramené de là-bas un satané abcès au foie qui me faisait odieusement souffrir, et dont les médecins ne voulaient pas me débarrasser : « Il est « trop mal placé, disaient-ils, ce serait trop « hasardeux ». Il me fallait donc vivre avec ça, et je voyais le moment où je serais obligé de demander ma retraite.

« Heureusement, la guerre vint avant que je m'y fusse décidé.

« Un jour, nous tombons sur une bande de uhlans. Nous les mettons par terre, mais j'avais reçu en pleine poitrine un coup de lance, qui m'avait envoyé les quatre fers en l'air. Il paraissait bien certain que je n'en reviendrais pas.

« On me porte à l'ambulance, on me déshabille, on me sonde, et voilà le major qui me dit :

— Eh bien ! vous en avez de la veine, vous ! la lance a donné en plein dans votre abcès : le voilà percé !

« Et, regardez-moi, maintenant : ai-je l'air de quelqu'un qui a jamais eu quelque chose au foie ? »

Les petites misères de la grande guerre.

Porter un pli urgent à travers routes encombrées, champs boueux et broussailles, suer sang et eau en ayant conscience de faire quelque chose d'utile, arriver essoufflé avec la satisfaction du devoir accompli, et remettre le pli à un officier qui, après l'avoir lu, laisse tomber froidement de ses lèvres : « Bon ; ça va bien ; on vient de me le dire par téléphone ».

Préparer un bon chocolat cuit avec une patience admirable et mille difficultés, et recevoir l'ordre de partir alors qu'il est en train de bouillir.

Arriver après la distribution du courrier, savoir qu'on a un « tas de lettres » et ne pas arriver à mettre la main sur le copain qui les a prises pour vous les remettre plus tôt.

Par un hasard extraordinaire, coucher dans un bon lit et ne pas pouvoir y dormir parce qu'on a roupillé toute la journée dans une grange.

S'installer pour se raser, et être appelé alors que, rasé à moitié, vous avez la figure pleine de savon. Tout lâcher, tout plier précipitamment et arriver devant l'officier qui vous fait attendre une heure parce que le pli qu'il avait à vous remettre n'est pas prêt.

Chercher pendant une heure une pièce de vingt sous perdue dans la paille ; la trouver, et l'instant d'après perdre un louis en jouant au poker avec des amis.

Nettoyer avec soin son fusil et s'apercevoir, quand on a fini, que c'est celui d'un autre.

Garder en réserve pendant des jours une encombrante boîte de foie gras, inviter enfin un ami pour la manger et s'apercevoir qu'on vous l'a chipée la veille.

Se cirer un jour de pluie.

Se lever la nuit dans un cantonnement nouveau et ne pouvoir retrouver la porte.

Transporter de la paille dans un coin où l'on dormira délicieusement et partir coucher ailleurs.

Lire avec avidité un journal qui donne les derniers tuyaux sur la guerre, se réjouir de l'avance des Russes et de la situation

inchangée en Woëvre, et s'apercevoir au bout d'une heure que le journal est vieux d'un mois.

S'acheter une indispensable paire de chaussures avec le dernier louis de réserve, et voir arriver le lendemain un fourgon débordant de godillots à distribuer.

Demander des confitures à un Anglais qui s'obstine à ne pas comprendre, mais qui vous dit en très bon français qu'il n'a plus de chocolat et vous emprunte le vôtre.

Avoir fait toute la guerre dans les tranchées, avoir évité balles et obus et se faire écraser par un train en gare de Tarascon.

(*Le Cri Catalan.*)

Service de table.

Ces deux officiers se sont installés dans une maison abandonnée, la seule qui reste debout dans un village du Nord.

Comme ils s'offraient le luxe d'un grand repas, ils virent leurs ordonnances arriver coiffées magnifiquement :

— Excusez-nous, dirent ceux-ci, n'ayant pas trouvé d'habits de maîtres d'hôtels, nous avons remplacé les habits par les hauts de forme que vous voyez.

Mais, au moment du dessert, quelqu'un troubla la fête. C'était une marmite qui tombait près de la maison ; puis une autre éclata plus près, et une troisième plus près encore.

Alors, avisant une bouteille de bénédictine qui se trouvait sur la table, un des soldats s'avança, et tandis que la mitraille faisait rage, il demanda respectueusement :

— Ne croyez-vous pas, mon lieutenant, que je ferais bien de la descendre à la cave?

L'évêque et le paysan.

C'était au combat de H..., aux portes de Nancy, vers la fin du mois d'août. Un officier dut réquisitionner un paysan et sa voiture pour enlever les blessés. Naturellement, les Allemands envoyèrent des obus sur les ambulanciers. A un moment même, le pauvre paysan et sa voiture servirent de but. Il fallait se sauver en hâte. Mais l'homme ne voulait pas abandonner son cheval.

Alors, un ambulancier s'avança et, calme sous la mitraille, détela.

— Ah! en voilà un gaillard... dit, une fois à l'abri, le paysan. Il ne tremblait pas!

Un groupe de soldats éclata de rire :

— Vous le traitez bien, dit l'un, votre évêque!

— Mon évêque?

— Mais oui... Celui qui vous a aidé n'était autre que Mgr Ruch, le coadjuteur de Nancy!.

Le café sans fumée.

Chaque jour, la Woëvre revient dans les communiqués. Et l'on ne sait guère comment prononcer. Les uns disent : « Wouèvre » ; les autres « Weuvre ». Mais la véritable prononciation française est « Woivre ». C'est ainsi que « poêle » se prononce « poile ». Dominique Bonnaud, le chansonnier montmartrois, ne s'y est pas trompé puisqu'il fait rimer « Woëvre » avec « poivre », dans un poème qui a pour titre : « Le Café sans fumée » :

C'était là-bas, dans la Woëvre,
Sous un ciel plutôt douteux...
Un de ces temps sel et poivre!
Nous luttions — un contre deux.

Et voici l'histoire. Les hommes avaient envie de café chaud. Mais le colonel avait défendu qu'on en fit parce que la fumée aurait trahi la position. Et les soldats respectaient la défense du colonel.

Mais voici qu'à l'improviste,
Le cuisinier — un gaillard
Qui se doublait d'un artiste,
Un ancien « chef » de Paillard,
Sort — tout seul — de nos tranchées,
Et, de son pas nonchalant,
Parmi les herbes fauchées,
Avec tout son bataclan,
Gagne une ferme voisine
Qui flambait comme un sarment
Sous la mitraille assassine,
Et là — bien paisiblement,
Près des toits ardents qui sombrent,
Près des murs à moitié chus,
Le bougre — dans les décombres
Se met à faire le « jus »!
Puis, sa besogne achevée,
Quittant son autodafé,

Il revint vers la tranchée
Avec deux seaux de café.
Autour de lui les rafales
De feu, de fer et d'acier
S'abattaient par intervalles
Lui — correct, ainsi qu'il sied.
Quand on sert des gens de race
Dans un restaurant coté,
Criait : « Boum ! Voyez terrasse ! »
A chaque obus éclaté.
Il allait, l'air si tranquille
Que, de tout le régiment
Partit, comme un feu de file,
Un long applaudissement.
Le « Vieux » accourut lui-même
Complimenter ce héros,
Qui — voyant le chef suprême
Avec tous ses généraux,
Fit d'une voix alarmée
Qui trahissait son émoi :
« Mon général... la fumée...
Ce sont EUX... ça n'est pas moi. »

La tête du vaguemestre.

La soirée avait été terrible à X..., dans la Meuse, et les chasseurs à pied, malgré tout leur courage, avaient été obligés de se replier. L'artillerie lourde des Boches, qui, du reste, ne devait rien perdre pour attendre, avait creusé des trous formidables dans le sol, tout autour de nos vitriers, et beaucoup d'entre eux étaient abasourdis par les bruits terribles des explosions de marmites qui n'avaient pas cessé pendant des heures.

Le caporal L. H..., au milieu de cette musique infernale, avait un instant perdu son sang-froid et avait laissé tomber son fusil. Quelle honte d'avouer qu'il avait perdu son arme !

Aussi, toute la nuit, songea-t-il au moyen d'aller rechercher son Lebel et, à l'aube, n'y tenant plus, il refit inversement le chemin parcouru la veille, rampant, se couchant pendant quelques minutes, suivant sa route.

Vers 7 heures, il était de retour, pâle, tremblant : « Ah ! les salauds ! » criait-il, et durant un long moment il ne put que répéter ces trois mots. Le sergent commandant la section s'inquiéta :

— Qu'y a-t-il? Parle, au moins !

Et comme hanté par un souvenir tragique, le caporal raconta :

— Eh bien ! voilà, ils ont coupé la tête du vaguemestre.

— Hein?

— Oui, là-bas, à côté de la rivière, j'ai vu sa tête à dix mètres de moi, sur le sol. *Elle* m'a reconnu, *elle* m'a appelé, tout bas, deux fois de suite :

— Eh ! L. H..., Eh ! L. H...

Alors, je l'ai reconnu, et je m'en suis sauvé.

Aussitôt, on partit, avec quelle émotion, on le devine. Avec mille précautions, on arriva à l'endroit indiquée par le pauvre caporal qui tremblait toujours. On aperçut la tête du vaguemestre soudain... mais...

Mais elle était quasi souriante et fort bien atachée aux épaules du brave soldat, qui avait été enseveli sous une masse de terre par l'éclatement tout proche d'une « marmite » Il n'avait pu dégager son corps et était resté dans la position pénible, avec le visage à fleur de sol pendant toute la nuit.

On dégagea le vaguemestre, on le ramena au cantonnement. Là, ayant repris ses sens, il se félicita avec le brave L. H..., d'être revenu parmi les chasseurs.

La bénédiction.

On sait que le 19 août dernier trois escadrons de hussards, sous les ordres du commandant Guttel, firent bénir à Lourdes leurs épées par l'évêque. Le 15 septembre, deux autres escadrons, sous la conduite du commandant de Lacroix-Laval sont également venus à la Grotte. Là, le commandant du détachement prononça de nobles et magnifiques paroles dont voici la fin :

« Votre chef compte sur vous, hussards. Entre votre chef et vous la confiance est le foyer où se forgera le faisceau de notre commune force. Ayez donc les yeux sur votre chef et donnez-vous à lui. Hussards, donnez-moi vos cœurs afin qu'unis au mien je les offre en holocauste au Dieu des armées pour le salut de la Patrie. Voyez, Seigneur, voyez s'incliner devant vous ceux qui vont combattre et qui sauront mourir pour la Patrie. Soyez propice aux fils de votre Fille aînée, car ils ont mis en vous toutes leurs espérances. Et maintenant, ministre du Christ toujours vivant, faites descendre sur nous la bénédiction du Tout Puissant. Qu'elle soit sur nos fronts, sur toutes les têtes qui nous sont chères. Qu'elle soit aussi, et surtout

sur nos épées. Qu'elle y demeure et les rende victorieuses. Sabre en main! »

Et le cliquetis de 300 sabres sortant de leurs fourreaux fit courir un frémissement à travers l'assistance.

Jusqu'à la victoire.

M. Georges Montorgueil, dans l'*Eclair de Paris*, nous rapporte la belle réponse faite à cette question par un sergent blessé.

« C'était l'autre jour, dans une gare où passait un train de blessés. Une douce maman compatissante, qui se multiplie en soins touchants pour nos héros, demandait, en lui servant un cordial, à un petit sergent :

« — Croyez-vous, mon ami, que cette guerre durera longtemps?

Jamais question ne lui avait paru moins embarrassante :

« — Jusqu'à la victoire, madame! répondit-il ».

Les beaux mots.

On cite ce mot, profond dans sa simplicité, d'un volontaire anglais.

Un de ses compagnons d'armes lui disait :

— Moi, je me suis engagé parce que je suis garçon et puis... parce que j'aime la guerre.

Et lui, répondit :

— Moi, je me suis engagé parce que je suis marié, père de famille... et parce que j'aime la paix.

Les deux raisons s'expliquent très bien.

« Le chocolat est envoyé. »

Une dame Gérard, qui habite rue Blomet, à Lyon, reçoit, par erreur, une lettre d'un militaire. Dans cette lettre, le soldat inconnu raconte à sa sœur ses exploits et ses espoirs, et il termine en disant : « Ne m'envoie plus d'argent, mais du chocolat, que je partagerai avec mes camarades ».

La lettre, refusée, revient à Paris et trouve enfin la véritable destinataire : Mlle Gérard, 112, rue Blomet.

L'enveloppe porte : « Décachetée par erreur » et, en dessous :

« Le chocolat est envoyé ».

N'est-ce pas d'une délicatesse délicieuse?

Le juron permis.

Le vieux marin avait la déplorable habitude de blasphémer à tout propos. Il se rendait bien compte que c'était mal, mais c'était plus fort que lui : il ne pouvait retenir les jurons, qui partaient tout seuls et scandalisaient fort son entourage.

Et voici que la guerre fait le miracle de le convertir à moitié. Quand il a lu dans les journaux les atrocités commises au nom du « vieux Dieu des Allemands » par les soldats du kaiser, le marin a fait le serment de ne plus blasphémer. Il a tenu parole. Désormais, en effet, quand il veut accentuer avec plus d'énergie ses propos, il ne jure plus comme autrefois, mais il s'écrie :

— C'est comme je vous le dis, vieux bon Dieu de Guillaume!

Et il ajoute :

— Comme ce n'est pas notre bon Dieu à nous, je ne fais pas de mal (*Le Pèlerin.*)

La lettre.

C'est dans le *Figaro* que nous cueillons ce joli sonnet de Maurice Levaillant sur *La Lettre*, la lettre tant attendue, qui n'arrive pas souvent, qu'on lit en pleurant et qu'on relit, que l'on conserve pieusement, la lettre du soldat qui se bat là-bas :

Elle n'est trop souvent qu'une carte postale
Où la pluie a brouillé les traces du crayon;
Une étoile de boue y mit un noir rayon;
L'écriture est fantasque et la marge inégale :

« Rassurez-vous... Toujours présent au bataillon...
Je vais bien... Tout va bien... Je suis joyeux et sale;
Je crie à plein gosier quand un Boche détale,
Et dors comme un lapin dans le creux d'un sillon... »

On déchiffre en tremblant, l'œil brumeux, le cœur ivre,
Cette page échappée au plus glorieux livre,
A travers l'ouragan de la flamme et du fer;

On la baise; on lui rit; on penche son oreille
Vers les échos puissants qu'elle apporte, pareille
A la conque où survit la fureur de la mer.



NOS SOLDATS ABORDENT L'ENNEMI EN UTILISANT LES MOINDRES ACCIDENTS DE TERRAIN

Evêque et Préfet.

Mgr Péchenard, évêque de Soissons, pendant que les barbares bombardent sa ville épiscopale, reçoit la visite du préfet. La conversation s'engage dans le salon de l'Evêché.

Tout à coup, un obus vient à crever la

véranda qui prolonge cette pièce. L'évêque ne bronche pas.

— Sapristi, Monseigneur, dit le préfet, il me semble que l'on n'est pas en sécurité chez vous.

— Je ne puis pourtant pas, Monsieur le préfet, répond l'évêque en souriant, vous recevoir dans ma cave.

— Mais si, mais si, je le préfère.

Et c'est à la cave que s'acheva la conversation.

Le cochon de l'empereur Guillaume.

Au mois de juillet dernier, l'empereur Guillaume II commandait à un éleveur de Gloucester (Grande-Bretagne), un cochon de la fameuse race élevée dans cette région. Il acquittait d'avance le montant de cet achat.

Quelques jours après, — c'était au moment où la situation diplomatique commençait à s'aggraver, — le marchand reçut, de la cour impériale, s'il vous plaît, le télégramme suivant :

— Attendez instructions pour expédier cochon.

Depuis lors, naturellement, le brave éleveur a toujours en sa possession et l'argent et le cochon. C'est pour lui un cas de conscience embarrassant. Mais il déclare :

— Bah ! après la guerre, le kaiser s'établira peut-être fermier, et il sera bien content alors de trouver son cochon. Et puis, à titre d'intérêts, je lui offrirai deux mignons porcelets.

L'humour helvétique.

De la *Suisse*, de Genève :

La scène réprésente un bureau d'agence officielle. Au centre une table de multiplication couverte de comptes de prisonniers. Quelques chaises, entre lesquelles des amis neutres viennent s'asseoir. A gauche, encore un siège, celui de Paris. Au fond, le mur. Au coin, la porte.

Le chef de bureau (*entrant*). — Voici le bulletin du grand état-major.

Premier employé. — Gut?

Le chef. — Non !.... nicht famos. Mais nous allons arranger cela. Vous écrivez?

Tous — Ja wohl.

Le chef (*dictant*). — Nous avons fait de nouveaux progrès...

Deuxième employé. — Où?

Le chef (*dictant toujours*). — Sur plusieurs points... sur plusieurs points imprécis, mais importants.

Premier employé. — Combien de prisonniers?

Le chef. — Autant que vous voudrez... Mettez-en deux mille.

Deuxième employé. — Des Anglais?

Le chef — Natürlich !... Et ajoutez douze mitrailleuses... Fertig.

Entr'acte. Un employé joue de l'accordéon. Un autre remonte la pendule. Puis entre un télégraphiste qui remet une dépêche.

Le chef de bureau. — C'est du brillant second (*Il lit.*) Aïe !

Premier employé. — Victoire sur victoire?

Le chef. — Toujours ! Ecrivez (*Dictant*). Pour des raisons stratégiques, nous continuons à imposer notre plan à l'ennemi qui nous suit où il nous plaît de le conduire.

Deuxième employé. — Kolossal !... Et combien de prisonniers?

Le chef — Toute l'armée russe. Ecrivez ! Nous sommes maîtres de la situation.

Premier employé. — Et nous nous tirons les Karpathes...

Le chef (*continuant*). — Il va de soi que nous avons battu les Serbes à... mettez à de nombreux endroits. Fertig.

Deuxième entr'acte. L'accordéoniste reprend son instrument. Le remonteur retourne à la pendule. Entre encore un télégraphiste qui remet encore une dépêche.

Le chef de bureau (*après avoir jeté un coup d'œil*). — Ils l'avaient gardée pour la bonne bouche. Ecrivez : les Anglais ont tenté un débarquement. Nos gendarmes les ont arrêtés. Les Français ont bombardé leurs propres troupes. A la frontière du Caucase, les Russes n'existent plus. Fertig.

Premier employé. — Et Dieu?

Le chef. — Zut... Nous l'avons oublié... Ma foi... je ne sais pas, moi... mettez qu'il marche aussi... il marche avec les troupes.

Deuxième employé. — Les troupes turques?

Le chef. — Evidemment... Nous n'allons pas recommencer tous nos communiqués pour lui...

Les bonnes nouvelles!!!

Les Suisses se moquent avec esprit des Allemands.

L'*Agence Wolff* inonde leur pays de nouvelles fausses et ridicules, et c'est ainsi qu'elle annonçait l'autre jour la capture de 40.000 soldats et de 4 généraux français dans une seule bataille.

Un libraire de Fribourg afficha à sa devanture la dépêche Wolff, après en avoir modifié légèrement le texte de la façon suivante :

« Grande victoire allemande : 40.000 généraux et 4 soldats prisonniers. »

Cette grande victoire a eu un gros succès de gaieté dans toute la Suisse.

La tartine du carabinier.

Toutes les nouvelles du front témoignent que les soldats allemands souffrent de la faim dans leurs tranchées et qu'ils se rendent volontiers chaque fois qu'ils peuvent le faire sans danger.

On cite ce mot d'un carabinier qui fit déjà un certain nombre de prisonniers :

— Je ne prends plus mon fusil maintenant ; je m'en vais avec une tartine ; lorsque les Allemands la voient, ils me suivent !

La ruse éventée.

Un sergent blessé nous raconte l'anecdote suivante :

Le 20 septembre, des Français s'installèrent dans le village d'où ils venaient de déloger l'ennemi. Ils placèrent, bien entendu, des sentinelles à toutes les issues.

Vers minuit, les Allemands se reprennent et décident une contre-attaque. Ils envoient en reconnaissance un des leurs, revêtu d'un uniforme français.

Le boche arrive près du village. Il est arrêté par une sentinelle :

— Halte-là !... Qui vive?

— *Franchais!* répond le boche.

— *Franchaïs?* répète la sentinelle étonnée.

— *Foui!*

Alors, la sentinelle lui lâche un magistral coup de fusil :

— Tiens, voilà pour t'apprendre le *Franchais!*

Un chanson de route.

Le *Bulletin des armées de la République* sait avoir, à l'occasion, la note gaie. Témoin, cette chanson de route que publie son dernier numéro :

LES « POILUS »

Air : *La diguedondaine.*

Fiers lapins et gais lurons
La belle digue digue,
La belle digue don,
En campagne nous chantons,
La belle digue digue,
La belle digue don,
Tous en chœur, à perdre haleine,
La diguedondaine,
Car nous sommes devenus :
Des « Poilus ! » (*bis*).

C'est le plus fier des surnoms.
La belle...
Aussi nous le méritons,
La belle...
Du troubade au capitaine,
La diguedondaine,
Après nous, on en fait plus,
Des « Poilus ! » (*bis*).

C'est nous les poilus bretons,
La belle...
Normands, Picards, Berrichons,
La belle...
De Provence ou d'Aquitaine,
La diguedondaine,
De partout ils sont venus,
Les « Poilus ! » (*bis*).

Bientôt nous délivrerons
La belle...
Le sol français des Teutons,
La belle...
Et l'Alsace et la Lorraine
La diguedondaine,
Ne nous verront pas perclus,
Mais « Poilus ! » (*bis*).

Aussi, quand nous reviendrons,
La belle...
Les filles embrasseront,
La belle...
(Et Jeannette et Madeleine),
La diguedondaine,
Leurs bras à nos cous pendus,
Les « Poilus ! » (*bis*).

Si le chemin est trop long,
La belle...
Amis, recommençons donc,
La belle...
A chanter à perdre haleine,
La diguedondaine.
Que nous sommes devenus
Des « Poilus ! » (*bis*).

Le chauffeur de Jules Guesde.

Le correspondant bordelais du *Heraldo* note une curieuse rencontre :

« A la porte de l'édifice bordelais où réside le ministre Jules Guesde, je vois une automobile arrêtée. Sur le siège, un conducteur soldat, complètement rasé, lit un petit livre qu'il a appuyé sur le volant de la direction.

« Passant, sans paraître faire attention à lui, auprès de ce chauffeur, je puis me rendre compte de la nature de l'ouvrage que consulte, très attentif, le conducteur de l'auto du ministre sans portefeuille : c'est un bréviaire.

« Peu après, je téléphone et demande à un ami, « très au courant » des choses de l'automobile, qui est le chauffeur de M. Jules Guesde, socialiste.

« Il m'est répondu :

« — C'est l'abbé Dupont, qui était, avant la mobilisation, premier vicaire de la paroisse de Saint-Bruno, à Bordeaux. »

Le rédacteur du *Heraldo* ajoute sympathiquement : « Ce petit détail, c'est toute l'admirable France de 1914 ».

La « Marseillaise » à Berlin.

Le *Secolo* de Milan, du 31 août, raconte une plaisante histoire.

Rome a son bureau télégraphique relié avec Berlin. Dans l'après-midi du 29, le receveur principal du bureau, le chevalier Canzonieri, se trouvait à un appareil en compagnie d'un employé et d'une demoiselle. Soudain, l'appel de Berlin retentit et sur la bande du télégraphe on lut :

— C'est Rome?

— Oui, c'est Rome. Vous êtes Berlin?

— Parfaitement.

La conversation s'engage.

— Quoi de nouveau? dit le télégraphiste italien.

— Il y a que, dans deux jours, nos armées entreront à Paris!

— Et nous, dans quatre jours, nous serons devant Trieste!

Puis, sur l'ordre du chevalier Canzioneri, le télégraphe transmet intégralement à Berlin le premier couplet de la « Marseillaise ».

La réception de l'hymne national français causa un gros émoi dans le bureau berlinois.

Le ministre des affaires étrangères fut avisé immédiatement. Il fit des représentations à l'ambassadeur d'Italie à Berlin, qui à son tour prévint le marquis di San Giuliano.

Par respect pour la neutralité, le ministre des postes d'Italie infligea au receveur Canzioneri et à ses employés une suspension de quelques jours.

En attendant, à Rome et dans toute l'Italie, on rit ferme de l'aventure.

« Mélé-Cass » est pris... avec ses forts.

Voici une savoureuse anecdote qu'un jeune élève de Chaptal, en pension en Allemagne et retenu comme prisonnier civil à Donaueschingen, a racontée à son retour récent en France.

Tous les jours, un Allemand lui annonce des victoires allemandes : Orléans est pris. Tours est pris, et aussi Toulouse ou Marseille !

Le potache est sceptique, mais tout de même inquiet :

— Et Mêlé-Cass? dit-il. Avez-vous pris Mêlé-Cass?

L'Allemand, après un instant de réflexion :

— Oui : Mêlé-Cass est pris, — et même les forts !

A partir de ce moment, le petit prisonnier a été rassuré.

La messe... la payse...

Nous extrayons le passage suivant d'une relation de l'envoyé du *Temps* dans les Flandres :

On me permettra bien de dire que j'ai assisté à de tristes et poignants spectacles. J'ai un ami vénéré qui est prêtre, ayant à son bonnet trois galons d'or. Parfois, je l'accompagne autour des civières. Un jour, un



L'HYDROTHÉRAPIE DANS LES TRANCHÉES — LA SALLE DE DOUCHES

soldat venait de subir l'amputation du pouce droit. Il avait supporté l'affreuse douleur, car l'anesthésie n'était point praticable, sans gémir ni pleurer.

Quand le pansement fut fait, il éclata en sanglots. On s'étonna.

— Comment, vous qui avez subi le bistouri sans faillir, vous pleurez, maintenant?

L'homme, pâle, répondit :

— C'est pas pour cela que je pleure, c'est parce que je suis prêtre et que mon amputation m'empêchera, désormais, de dire la messe.

On garda le silence autour du lit ensanglanté.

Ailleurs, mon ami en soutane était penché au chevet d'un pauvre petit soldat qui n'avait plus qu'une voix très faible.

— Embrassez-moi, Monsieur le curé?

— Voilà, mon petit. Veux-tu que j'écrive à tes parents?

— Oh oui ; et puis...

— Et puis quoi?

— Je voudrais vous demander. Je n'ose pas.

— Il faut oser. Tu peux tout me dire. Je ne suis pas le curé, je suis ton ami. Qu'est-ce qu'il y a, voyons? Est-ce que ça ne serait pas ta payse?

— C'est ça, Monsieur le curé.

— Eh bien, embrasse-moi pour elle et donne-moi son adresse et je lui dirai quel bon petit gars tu as toujours été.

Dialogue de tours.

Les Allemands expédient leurs radiotélégrammes par la tour de Nauen, haute de 200 mètres, édifiée sur la route de Berlin à Hambourg. Ayant constaté que les radios étaient recueillis par notre tour Eiffel, — ce qui ne pouvait d'ailleurs être une surprise pour eux, — les opérateurs de Guillaume II imaginèrent, un de ces derniers soirs, d'expédier un message personnel de la tour de Nauen à la tour Eiffel, et celle-ci reçut, en effet, un message dont voici la traduction :

A la Tour Eiffel.

Où avez-vous fait échouer notre plan?
Où avez-vous rejeté nos troupes?
Cette nouvelle est invraisemblable et maigre,
O tour Eiffel, et pas très honnête.

Nos télégraphistes relevèrent le gant. Et la tour Eiffel s'empressa de riposter, — en allemand, — à la tour de Nauen par l'envoi suivant :

La Tour Eiffel à Nauen.

O armée allemande, as-tu oublié
Que Paris, pour le jour de Sedan,
T'attendait à déjeuner ?
Où t'es-tu attardée ? Dis ?
Vraisemblablement tu aimais mieux
Notre champagne, dans la vallée de la Marne,
Mais le bon vin est mauvais pour les voleurs.
Pour nos ennemis notre acier seul est bon !
Croyez-vous donc que le monde entier
Prend pour de la vérité votre prose,
Et que tous vos mensonges
Libéreront les Allemands de leurs ennemis ?
Malgré vos belles victoires imaginaires
L'Allemagne s'enfonce lentement dans l'abîme.

La tour de Nauen s'avoua-t-elle vaincue par la tour Eiffel? Toujours est-il que le dialogue entre les deux tours n'a pas continué. et que la tour française eut le dernier mot.

Le « Credo » du bon Français.

M. Henri Lavedan publie dans l'*Illustration*, à la fin de son *Courrier de la semaine*, cette belle page, qui constitue un acte de foi qu'on ne lira pas sans émotion :

Je crois au courage de nos soldats, à la science et au dévouement de nos chefs.

Je crois à la force du droit, à la croisade des civilisés, à la France éternelle, impérissable et nécessaire.

Je crois au prix de la douleur et au mérite des espoirs.

Je crois à la confiance, au recueillement, au bon travail quotidien, à l'ordre, à la charité militante.

Je crois au sang de la blessure et à l'eau du bénitier, au feu de l'artillerie et à la flamme du cierge, au grain du chapelet.

Je crois aux vœux sacrés des vieillards et à la toute puissante ignorance des enfants.

Je crois à la prière des femmes, à l'héroïque insomnie de l'épouse, au calme pieux des mères, à la pureté de notre cause, à la gloire immaculée de nos drapeaux.

Je crois à notre grand passé, à notre grand présent, à notre grand avenir.

Je crois aux vivants de la patrie et je crois à ses morts.

Je crois aux mains armées du fer et je crois aux mains jointes.

Je crois en nous. Je crois en Dieu. Je crois, je crois.

Les commandements de lord Curzon.

Lord Curzon, présidant récemment un meeting à Harrow, prit la parole et, en douze préceptes, il enseigna à ses auditeurs tout l'art de comprendre la guerre. Ces préceptes, que voici, sont bons en tout pays :

1. Ne pensez pas que la guerre ne vous atteint pas personnellement.

2. N'ayez pas d'excès de joie à la nouvelle des victoires, ni d'abattement en apprenant les défaites.

3. Ne vous laissez pas énerver par les dommages que vous et les vôtres subiront.

4. Ne soyez pas effrayé par les listes des pertes si longues et parfois si affligeantes.

5. Ne croyez pas que vous savez comment il faut conduire la campagne et que l'état-major ne le sait pas.

6. Ne devenez pas nerveux parce que le progrès de la guerre est lent.

7. Ne croyez pas tout ce qui vient de Berlin.

8. Ne dépréciez pas l'ennemi

9. Ne vous épuisez pas à prévoir quel sera le destin de l'empereur d'Allemagne dans ce monde et dans l'autre.

10. Ne commencez pas à partager l'Allemagne avant de l'avoir conquise.

11. N'écoutez pas ceux qui crient « halte ! » avant d'avoir pleinement atteint le but de la guerre.

12. La guerre finie, n'en oubliez pas les leçons.

La peur du lieutenant teuton.

M. Maurice Barrès, dans l'*Echo de Paris*, raconte le fait suivant :

Ecoutez le langage et la conduite d'un lieutenant allemand fait prisonnier la semaine dernière. Il est amené devant le général X...

— Lieutenant, votre parole d'honneur que vous ne chercherez pas à vous échapper.

« Il refuse grossièrement.

« — C'est bien ; on va vous attacher. »

« Nouveaux éclats de l'Allemand. Cependant, le général qui l'observe croit distinguer, sous cette carapace d'insolence et de brutalité, un pauvre sire, « un enfonceur », et froidement :

— En voilà assez ! J'ai besoin de renseignements. Je vais vous poser dix à douze questions. Si dans cinq minutes vous n'y avez pas répondu, vous serez fusillé.

Et, de minute en minute, de lui dire :

— Eh bien?

Alors, l'allemand répond textuellement :

— J'ai réfléchi et je suis prêt à parler, mais je veux être sûr qu'on ne le saura pas en Allemagne.

Et il parla.

Cette histoire m'est racontée par M. A.-P. Lemercier, professeur à l'Université de Caen, doyen honoraire de la Faculté des Lettres, qui me cite le nom du général français en me priant de ne pas l'imprimer.

Le bon truc.

Voici comment un de nos braves soldats sur le front a fait parvenir à son frère, prisonnier en Allemagne, des nouvelles de la guerre :

« ...Je te quitte, mon cher frère, en t'envoyant les bonnes amitiés de nos voisins Ducœur et Delentrin, ainsi que les meilleurs souvenirs des familles A. Présan, Noulez, Avon et Comand ! »

Un mois après, réponse du prisonnier : « Mes compliments sincères aux familles Noulez, Avon et Comand. »

Les boches n'y ont vu que du feu.

Le faux Alsacien.

Tombé sur un champ de bataille de l'Aisne et transporté dans une ambulance allemande, un blessé ne fut pas peu étonné en reconnaissant, dans l'aide-major qui le soignait, un soi-disant Alsacien, homme de peine, avant la guerre, dans sa maison de Versailles.

— Comment ! c'est toi, Fritz? ne put-il s'empêcher de dire : tu es donc Allemand maintenant? et ton frère Frantz et ta sœur Marguerite, que sont-ils devenus?

— Ils sont restés en France, répondit Fritz

Et, comme il voyait la stupéfaction sur la figure de son interlocuteur, il ajouta sans pouvoir s'empêcher de rougir :

— Que veux-tu? On sert sa patrie comme on peut !

« L'ancien et le nouveau ».

Un corps d'armée a pour aumônier catholique un missionnaire colonial, le Père Narp, de Pau, et un aumônier israélite, le grand rabbin Ginsburger. Je les ai vus. Ils font excellent ménage et grand bien autour d'eux. Un soir qu'ils s'étaient attardés sur un champ de bataille à soigner les blessés, il leur fut impossible de rejoindre leur cantonnement. On découvre une ferme abandonnée, avec un mauvais petit grabat ; tous deux s'y étendent tout habillés et l'aumônier dit au grand rabbin :

— Tout de même s'il y avait là un photographe : l'Ancien et le Nouveau Testament camarades de lit !

N'est-ce pas là une jolie note d'union française en ces jours d'épreuve?

Le bon moyen.

Un ancien réformé pour faiblesse de constitution n'avait jamais pardonné cette injure au major, qui ne l'avait pas jugé capable d'être soldat à l'âge de vingt ans.

Il vient de s'en venger devant le Conseil de revision de Saint-Christophe-en-Bazelle (Indre).

— Pourquoi avez-vous été réformé? lui demanda le major.

— Parce que le major qui m'a examiné était fou.

Le major ne put s'empêcher de rire en lui disant :

— Vous avez raison ; vous êtes bon pour le service !

LA GUERRE ANECDOTIQUE

1914-1915

Le jour de gloire !!

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

DESSINS DE TOUSSAINT & LECOULTRE

1914-1915



ALBERT Ier

LE JOUR DE GLOIRE

Anecdotes
Traits de Bravoure
Actes d'héroïsme
Les beaux exploits
etc., etc



B. Sirven
EDITEUR — TOULOUSE . PARIS

Les photographies publiées dans ce volume nous ont été communiquées par MM. BRANGER, ROL. FORBIN.



GOUMIERS DÉFENDANT UNE POSITION DANS LES DUNES DE LA COTE BELGE

LE JOUR DE GLOIRE !

DANS LES TRANCHÉES

Les nombreuses anecdotes que nous avons glanées sur la vie de nos soldats dans les tranchées montrent avec quelle ingéniosité ils ont su adoucir la rude existence qu'ils y mènent. Mais, au point de vue du « confortable » relatif qu'ils y ont apporté, il importe de distinguer soigneusement entre les diverses lignes de tranchées.

Le triple front.

Il y en a parallèlement sur le front trois espèces différentes et derrière elles les campements de l'état-major et des services de ravitaillement.

La première ligne est faite sous le feu de l'ennemi. Elle est on ne peut plus rudimentaire. On ne peut y travailler que la nuit et encore quand les canons et fusils ennemis le permettent. La vie y est très rude. Le moindre mouvement déchaîne des fusillades intenses. Il faut s'y glisser en rampant et l'on doit attendre pour cela l'obscurité.

A quelque distance derrière cette ligne, le génie en creuse une autre plus profonde et plus large, et protégée par des parapets de terre, de bois et de branchages. C'est la « tranchée de soutien » ou « d'arrêt ».

Là, nos troupiers, moins harcelés par l'ennemi, se sont mis à l'aise et ont réalisé de véritables trouvailles d'aménagement. Mais le « fin du fin », en fait de « confort mili-

taire, ne se trouve que dans les tranchées de troisième ligne, qu'on nomme des « tranchées-abris ». Celles-ci sont très curieusement installées : escalier à chaque bout, banquettes latérales dans toute la longueur, cheminées, etc. Là, on peut se tenir dans toutes les positions, debout, couché, assis, on peut sortir, quand nécessité oblige, sans être aperçu de l'ennemi. Ces tranchées ne sont pas destinées au tir, mais à accueillir pour quelque temps de repos les soldats qu'on vient de remplacer sur la ligne de feu : on y peut loger une compagnie entière. Le toit est en pente comme de juste pour l'écoulement des eaux, mais fait de pelletées de terre pour les confondre plus facilement avec le sol.

Enfin, derrière ce triple front, il y a souvent de véritables petits hameaux, bourgs militaires, moitié village, moitié camp, où l'on trouve la boulangerie de campagne, le bureau de poste, la pharmacie, l'estaminet, le salon de coiffure, etc., non plus sous terre comme à l'avant, mais en petites cabanes de paille, de branchages ou de boue, qui forment comme des sortes de « villages nègres » avec des rues qui portent de beaux noms : avenue Albert Ier, boulevard Joffre, place Pau, rue Castelnau, etc.

« Merveilleux, ces trous où l'on se bat. On y est presque aussi bien que chez soi. Voici d'abord l'escalier, mais malheur aux géants, par exemple, car il faut littéralement se mettre en deux pour s'y engager, vu que la toiture est très rapprochée du plancher. L'art de l'architecte a été précisément de la faire au ras du sol et de même nature que les cultures environnantes : choux, navets, betteraves, et non pas d'en faire un dôme élégant qui semblât défier l'œil si perspicace de l'aviateur allemand.

« Donc, en descendant chez nos amis, on a l'impression d'aller sucer les racines de betteraves ; mais non, c'est un charmant souterrain qui sert à la fois de dortoir, de réfectoire, de fumoir, de boudoir, de cabinet de lecture et même de salon de réception, car on y est bien reçu : les soldats présents, qui attendent l'ennemi avec une patience tranquille, nous font un accueil empressé et nous invitent amicalement à visiter leur demeure, qui est loin d'être permanente, malgré les apparences contraires. Quelques culottes rouges sont étendues nonchalamment sur la paille ; on parle bas : voici le ratelier d'armes, deux bouts de bois enfoncés à 45 centimètres dans la muraille en terre ; le porte-musette, porte-bidon, porte-gamelle, tout cela fait d'un autre bout de bois piqué de la même façon dans la paroi. Voici les créneaux pour viser les Boches ; mais ils sont bouchés d'une poignée de paille pour l'instant, car les Boches ne sont pas à portée de fusil, et par ces fenêtres improvisées, l'air frais des nuits entrerait trop abondamment.

« Voici, maintenant, les joueurs de cartes : mais oui ! on joue aux cartes même dans les tranchées, et quand il y fait trop sombre et qu'au dehors le soleil brille trop beau, eh bien, les quatre amateurs se couchent sur une couverture à la porte de leur terrier, mais pas face à l'ennemi, bien entendu !

« Nous sommes là dans des tranchées de dernière ligne ; mais jetons les regards plus en avant, nous apercevons de distance en distance divers champs de betteraves boursouflés sur des longueurs de 50, 60, voire même 150 mètres. Encore ce ne sont pas les premières ; nos yeux ne peuvent atteindre celles-là. Nous n'y tenons pas, du reste. Les 75 sont en batterie à 100 mètres de nous ; on entend tout à coup un « rassemblement » perçant et quelques minutes après nos oreilles retentissent d'une détonation formidable, à laquelle, du reste, elles se familiarisent chaque jour davantage. Donc, sans nous formaliser outre mesure de ces grondements, nous rebroussons chemin : « C'est plus pru-« dent, nous dit l'artilleur qui nous accom-« pagne, car, naguère, plusieurs marmites « ont fait des leurs dans le champ où nous « nous trouvons. »

Une tranchée de 1re ligne.

Devant La Bassée, un bataillon avait enlevé un kilomètre à l'ennemi. Il s'agissait, pour garder le terrain chèrement conquis, de creuser, au plus tôt, une tranchée sous le feu des mitrailleuses ennemies.

Les hommes, raconte le commandant d'O..., sont tapis dans les sillons que fouillent les shrapnells. Nous avons été repérés par d'invisibles mitrailleuses ennemies, et dès que l'un de nous se soulève pour regarder, les balles allemandes le saluent. Le capitaine M... et moi, qui sommes à 150 mètres l'un de l'autre, nous avons la même pensée :

il faut, sans perdre de temps, tracer la ligne de notre future tranchée. Pour cela, tandis que nos hommes resteront couchés et tireront, nous avancerons l'un et l'autre, à quatre pattes, en nous dérobant autant que possible dans le creux des sillons, derrière les moindres mottes de terre, accompagnés d'un homme dont la pioche marquera la ligne.

Le capitaine est plus gros que moi : il aura plus de mérite.

L'homme qui m'accompagne, un réserviste de vingt-huit ans, à la physionomie souriante, fume imperturbablement une énorme pipe.

De temps en temps, il me dit :

— Mon commandant, donnez-moi donc votre képi. Cela vous permettra de vous reposer.

En effet, la mitrailleuse ennemie m'en veut personnellement et me suit avec de mauvaises intentions évidentes.

A certains endroits, plus de sillon, plus de mottes de terre, aucun abri. Alors, on s'arrête. Mon compagnon — toujours la pipe à la bouche — saute par dessus mon dos, s'accroupit devant moi, et, les bras tendus, creuse à coups de pioche, tant bien que mal, un nouveau sillon ; puis, à mon tour, je passe par dessus lui, et ainsi de suite.

Cette partie de saute-mouton nous permet d'avancer. Evidemment, nous ne pouvons commettre aucun excès de vitesse. Mais, tout de même, le capitaine M... et moi, nous arrivons à nous rejoindre avant la nuit : la tranchée est indiquée, il n'y a plus qu'à l'approfondir ; nous coucherons sur la position et nous y tiendrons bon pendant trois jours. Mon réserviste tire de sa pipe une bouffée de satisfaction. Et il aura la médaille militaire !

L'autre médaille militaire sera pour l'homme qui accompagnait le capitaine M...

Douches pour militaires.

Nous avons déjà signalé l'installation, dans une de nos tranchées, d'un établissement de bains modèle. M. Helsey, qui l'a visité sur le front, à quelques centaines de mètres des fusils allemands, nous le décrit ainsi :

Trois marches descendent jusqu'à une cave.

...e REGIMENT
3e compagnie
SALLE DE DOUCHES

dit un écriteau. J'écarte un rideau. Un homme, pieds nus dans un baquet, se prépare à enlever sa chemise. Des peignoirs et des serviettes pendent à des ficelles. Un jet tombe d'une pomme d'arrosoir. Je tends la main. L'eau est chaude. Suis-je bien ici « sur le front », en contact avec l'ennemi ? Sont-ce bien des obus allemands que j'entends passer au-dessus de nos têtes ? On rit de mon étonnement et l'on m'explique :

— C'est le capitaine L... qui a eu cette idée. Une « marmite » avait creusé, à cette même place, un grand trou. On l'a régularisé. On en a dallé le fond. On l'a fermé par un toit de tôle ondulée recouvert de terre et percé de jours appropriés. Sortons maintenant, montez ces marches. Vous allez comprendre l'appareil.

Au-dessus de ce réduit si curieusement aménagé, on a construit un fourneau de briques assez large pour supporter une chaudière. Au centre du toit, un tonneau sert à mélanger l'eau froide et l'eau chaude de manière à obtenir, *au thermomètre*, la température souhaitée. Quatre robinets sortant des flancs de ce tonneau traversent la tôle et viennent s'adapter à quatre pommes d'arrosoir suspendues au-dessus de quatre baquets. Une petite lucarne établit les communications. On crie à l'homme chargé du maniement :

— Ouvre le 2. Ferme le 1.

C'est d'une sublime simplicité.

— Ne croyez pas, me dit l'officier, qu'il s'agisse là d'un luxe ou d'un amusement. Cette installation nous est précieuse. Malgré le séjour dans les tranchées, tout notre régiment est propre. Ceux d'en face seraient bien empêchés d'en dire autant. Si vous voyiez nos prisonniers ! La vermine grouille sur eux. Ici, tout le monde se lave. Il n'y a rien de tel qu'une bonne douche pour nous garder le moral en bon état.

Maison à louer.

D'un « mitrailleur » de la 39e division à son oncle :

Maintenant, mon oncle, j'ai une maison à louer... si ça vous dit quelque chose ? C'est à deux mètres sous terre, un petit coin pas trop cher ; il y a salle à manger, cuisine, chambre à coucher, cabinet de toilette, salle de bain, fumoir, bibliothèque, salle de jeu, water-closets, salle d'armes, tout ça dans un

seul coin, et je vous demanderai si vous ne pouvez pas me dégoter (*sic*) une concierge pour empêcher les Boches d'entrer et de casser tout mon ménage, car j'ai des meubles de prix, savoir : trois bottes de paille, mon bidon, ma musette, et la moitié d'une couverture. Le cabinet de toilette manque un peu d'eau, ça fait vingt-trois jours que je ne me suis pas débarbouillé, et vous allez rire. Il y a quinze jours, je me suis rasé. Savez-vous comment? J'ai versé du café dans mon quart et un peu de savon dedans, ça a fait de la mousse, mais je n'avais pas de blaireau. Alors, j'ai pris une brosse à habit qui n'était pas trop dure, un coup de brosse avec la mousse de savon au café, deux coups de rasoir, et me voilà gratté... avec un rasoir de Boche encore !...

La gaîté dans les tranchées.

Un collaborateur du *Temps* qui s'était aventuré un peu plus qu'il ne fallait, vers la ligne de feu, fut retenu et gardé à vue par les autorités militaires françaises jusqu'à ce qu'on eût acquis l'absolue certitude de la pureté de ses intentions. Il put ainsi à loisir se rendre compte par lui-même de la vie que mènent nos soldats dans leurs tranchées. Il décrit ainsi ses impressions :

« Il n'y a de gaîté en France, en ce temps-ci, que sur le front. Parmi la troupe, pendant que nous étions dans notre corps de garde — et bonne garde ! — sur la route de notre retour vers Châlons, nous avons pu nous rendre compte de cet état d'esprit optimiste et insoucieux qui semble commun à tous les soldats de France. Toute la journée, le canon ne cessa de tonner dans la direction de Suippes. Toute la journée, nous l'entendîmes. Nous entendions le son de chaque pièce et, pendant la nuit, de la fusillade. C'est ce que, deux jours plus tard, rendus à la liberté, nous vîmes annoncé, dans le communiqué, sous cette laconique indication : « Progression dans la région de Souain. »

« Les hommes, cependant, vaquaient aux besognes diverses de la seconde ligne : Cuisine, soupe, distribution des lettres, relève des tranchées ; elles n'étaient pas éloignées, et ces soldats qui en venaient ou y retournaient en parlaient comme s'il s'agissait là pour eux d'un simple service de caserne.

« Dans cette guerre immobile, de tranchée à tranchée, les hommes finissent par organiser une vie assez régulière. A l'abri dans leur terrier, ils jouent en attendant l'attaque, le ravitaillement ou la relève. Dans cette partie du front, les tranchées allemandes sont à 150 mètres des nôtres. De temps en temps, on leur en prend une, deux ; mais ces adversaires, à la fin, se connaissent et prennent des habitudes et presque jusqu'à des distractions en commun.

« La plus amusante est la chasse au lièvre. Quand il en passe un dans la zone qui sépare les Français des Boches, c'est de part et d'autre une vive fusillade. Le plus souvent le lièvre reste sur le carreau. S'il tombe du côté français, un des nôtres saute hors de la tranchée, court le ramasser. Pas un Allemand ne tire. S'il tombe du côté allemand, c'est un des leurs qui va le prendre et qu'on laisse tranquille. Mais s'il arrive que le lièvre meure au milieu du champ. Français et Allemands de courir dessus à qui l'aura le premier, et alors la fusillade de crépiter, à moins que les Boches ne fassent signe qu'ils abandonnent le gibier, comme l'autre jour, où l'un d'eux, montrant le lièvre étendu, expliqua de loin qu'il y renonçait, en criant : « Tabac ! Tabac ! » Les nôtres comprirent. Un petit soldat bondit hors de son trou, courut à l'animal et mit à sa place un paquet de scaferlati. Et ce soir-là encore, dans la tranchée, on mangea du lièvre.

« Que la vie humaine est en jeu, nul n'y pense. Dans la tranchée, quand un homme s'ennuie, il crie : « La classe ! » et il appuie ces mots d'une interjection énergique, mais on ne fait pas plus attention à celui-ci qu'à celui qui tombe. La peur de la mort fait se moquer de celui qui la manifeste.

« Parmi nos gardiens, il se trouvait un brave homme de territorial, pas très dégourdi, de qui la marotte était de répéter de temps à autre sur un ton lugubre : « J'ai peur de mourir ! » Ce propos mettait en joie ses compagnons. Pour prix de sa pusillanimité, on lui faisait faire la soupe ou balayer le corps de garde, et, de temps en temps, un soldat, en éclatant de rire, le mettait en joue, un bras étendu, l'autre replié et criait, à la grande joie de tous : « Eh ! un tel !... Pan ! « pan !... Tu es mort ! » Si bien que le pauvre diable finissait par rire de lui-même avec les autres. »

La musique dans les tranchées.

Le *Temps* publie les fragments d'une curieuse correspondance écrite par Firmin Touche, l'artiste de l'Opéra.

« Hier, pour fêter la grande victoire des Russes contre les Boches en Pologne, et à la suite de laquelle l'armée allemande s'est retirée en déroute, le général a envoyé dans les tranchées la musique du 118e pour jouer l'hymne russe et « la Marseillaise ». Cette belle manifestation avait pour but de donner courage à nos troupes et de narguer les habitants des tranchées adverses, sur lesquelles, pendant cette séance musicale, nos batteries de P... ont envoyé, salve réglementaire, vingt et un obus de 75. J'ai entendu cela hier soir, à 10 heures.

« ... Tu ne saurais croire l'enthousiasme occasionné ici dès hier matin à dix heures et demie par la bonne nouvelle : tout l'état-major exultait ; les hommes se serraient gaiement les mains !... Le général Joffre avait reçu avis de Isvolski, dont le fils est interprète pour toutes les langues, à l'état-major de X..., qu'il pouvait communiquer à toutes ses troupes la confirmation de la bonne nouvelle présumée depuis trois jours. La défaite infligée aux Allemands par les Russes aurait peut-être pour effet d'abréger la guerre. Hier soir, à X..., j'ai vu le fils de l'ambassadeur, charmant garçon, polyglotte extraordinaire, très simple, et nous avons causé assez longtemps ; son impression est que la victoire reste désormais certaine pour les alliés. »

Le concert interrompu.

De la même correspondance :

« Les Boches, qui nous laissaient tranquilles ici depuis quelques jours, ont recommencé à nous asperger. On préparait hier une séance musicale et littéraire dans la grande salle des pressoirs, chez Heidsieck-Walbaum, lorsque ça commença à siffler et à éclater. Aurions-nous été repérés ?... Tout à coup, tandis que nous faisions pivoter le piano sur l'estrade improvisée, une déflagration formidable nous assourdit et nous restons dans la fumée produite par la combustion de la mélinite : une fusée tombe aux pieds de l'aumônier qui travaillait avec nous, et un lieutenant reçoit une brique dans le dos. Le plafond, en ciment armé, avait été crevé par les éclats de marmite ; le piano disparaissait sous les platras ; un tabouret recevait plusieurs balles de shrapnells !... Mais personne n'était blessé... Une minute après, Firmin Touche arrivait avec la musique du 118e, son violon sous un bras, et son saxophone sous l'autre... ; tout le monde commentait l'événement... Ça sifflait toujours... Le général B... vint et trouva qu'il valait mieux remettre la séance... « le vent « était mal placé aujourd'hui, et pouvait « nous faire repérer à nouveau » ; tout le monde se dispersa et je causai un peu avec Touche... Je t'envoie le programme de la fête, remise à... demain... peut-être. »

En corvée d'eau.

Dans un point du front où les tranchées boches et les nôtres sont depuis longtemps à une centaine de mètres, on peut aller quérir de part et d'autre de l'eau à la même fontaine sans s'attirer de coups de feu, à condition de ne pas porter d'armes. Oh ! certes, on ne fraternise pas, mais, à la longue, on a fini par établir une sorte de *modus vivendi*, un petit code diplomatique respecté par les deux partis. C'est qu'ici les mitrailleuses veillent et qu'on n'est pas aussi bien installé que dans un cabinet de chancellerie pour déchirer des « chiffons de papier ».

Un soir, raconte M. Edouard Helsey, les Allemands n'en finissant plus de remplir leurs bidons, nos soldats s'impatientent et accourent eux aussi avec leurs seaux. On se toise du regard. Un Parisien crie :

— Dites donc, les Boches, vous « cherrez » un petit peu... Il faudrait voir à vous grouiller.

— Pourquoi nous appelez-fous tés « Poches » ? fait un des Allemands, qui entend le français. Nous sommes tés chens cifilicés...

— Elle est propre, oui, votre civilisation et je vous conseille d'en parler... Déchaîner la guerre sur le pauvre monde !...

— C'est fous qui nous afez déclaré cette guerre, parce que fous étiez chaloux de nous...

... Une discussion s'institue. On tâche à se convaincre, à peu près courtoisement d'abord. Mais le ton s'anime. A des reproches sur Reims et Louvain, un Allemand répond par cette injure :

— Fous ne poufez pas nous komprendre. Fous n'êtes pas un peuple assez intellichent. Fous êtes tés chens arriérés. Heureusement pour fous, nous prentrons fotre pays.

— Ah! vous prendrez notre pays! Prends toujours ça, en attendant!

C'est le premier coup de poing, suivi d'une bagarre générale. De chacune des deux tranchée, on regarde, sans oser tirer, de peur de toucher les siens, et les horions cognent dur.

Un des nôtres est rentré avec une grosse bosse au front, mais les dix hommes partis pour chercher de l'eau sont revenus, ce soir-là, avec cinq prisonniers.

Et, depuis, les relations diplomatiques sont rompues entre la tranchée française et la tranchée allemande...

Entre tranchées ennemies.

De l'envoyé de l'*Illustration* dans la ligne de feu du Nord :

« Je connais un boyau dans la terre où l'on se trouve exactement à 45 mètres de l'ennemi ; d'un terrier à l'autre, on s'entend parler. C'est de là que, le soir, un sergent des poilus, qui connaît toutes les finesses de la langue allemande, fait sa proclamation aux voisins. Il monte sur son talus, s'assure qu'il n'y a pas de fouines qui rôdent, et il commence :

— Gens d'Allemagne! Je dois à la vérité de vous apprendre de fâcheuses nouvelles ; vos officiers les connaissent, mais ils vous les cachent. Vous vous faites battre sur...

Et notre communiqué officiel y passe tout entier ; ensuite, vient le rapport du régiment :

— Aujourd'hui, vous n'avez pas été heureux dans vos tirs sur silhouettes mobiles ; aucun rigodon pour vous, et ça n'est pas à votre éloge!...

Il termine en leur souhaitant bonsoir, en leur promettant la suite à demain et, d'un bond, il saute dans sa taupinière, juste au moment où la fusillade éclate.

— Voilà comment ils nous remercient! me fait-il, méprisant. Donnez-vous donc du mal pour leur apprendre les usages! »

Le tub.

En Argonne et en Woëvre, les tranchées sont parfois à 10 mètres seulement l'une de l'autre :

Un matin, dans une de ces tranchées tangentes, un officier, le lieutenant Plantin, prend un tub de fortune. Un de ses camarades, impatient de lui succéder, interpelle :

— As-tu fini de prendre ton tub, Plantin?

Les Allemands ont entendu. Huit jours de suite, de leur tanière, des voix, pareilles à un *leitmotiv*, interrogent gouailleusement :

— As-tu fini de prendre ton tub, Plantin?

Enervé par ce questionnaire de perroquet, le lieutenant, au huitième jour, a réuni ses hommes. Il a chargé, avant son tub, sur l'ennemi. Des Saxons occupaient le gîte ; pas un n'a échappé. Ce fut la réponse de notre officier. Ainsi, pour un mot oiseux, nous avons ce jour-là progressé de 10 mètres.

Le briquet.

L'*Intransigeant :*

Ce soir-là, dans la tranchée avancée, près de Reims, nos soldats, confortablement installés, fument leur pipe après la soupe. Soudain, comme presque toujours, à la nuit tombée, un Boche arrive en rampant.

— Nous n'avons pas de quoi allumer notre tabac, prêtez-nous des allumettes?

— Tiens, dit l'un des nôtres, voilà un briquet, mais ne le faites pas « péter ».

Le Boche s'en va. Nos troupiers continuent de blaguer, et puis on s'endort. La nuit est longue. Les soldats se réveillent, et celui qui prêta son briquet s'écrie en s'étirant un peu :

— Faut que j'aille leur réclamer mon amadou, aux têtes pointues, ils ne se pressent pas de le rapporter.

Et voilà deux fantassins qui s'en vont à leur tour jusqu'aux tranchées ennemies :

— Eh! là, et notre briquet?

— Nicht, répond un Boche.

— Vous ne voulez pas le rendre?

Et il fallait entendre, comme nous l'avons entendu de la bouche du blessé qui racontait cette histoire, avec quelle voix coléreuse notre fantassin posa la question.

Les Boches éclatent d'un rire insultant pour nos deux troupiers dont l'un saisit un Allemand, le pêche plutôt, par le collet, tandis que l'autre tient les ennemis en respect. Et nos soldats s'en vont vers nos abris avec







1. CANADIENS MITRAILLANT DE BOULES DE NEIGE UNE EFFIGIE DU KAISER — 2. INFANTERIE ANGLAISE PRENANT POSITION DANS UNE TRANCHÉE — 3. LA DISTRIBUTION DES VIVRES DANS L'ARMÉE ANGLAISE

leur prisonnier, cependant que les Boches tirent sur eux.

Les Français qui sont dans leurs tranchées voient arriver leurs camarades sous les balles. L'un a été atteint au pied. Un officier est mis au courant, et, avant même que les deux amis aient regagné nos lignes avec leur prisonnier, nos fantassins ont bondi, ont franchi les 60 mètres qui les séparent de l'ennemi, pénètrent en ouragan dans la tranchée et culbutent à la baïonnette les Boches éperdus.

En dix minutes, la place est conquise.

— Et le briquet? disent les soldats.

— On va le chercher.

On cherche bien et, sous le cadavre d'un ennemi, on le découvre. Aussitôt, on l'essaie.

— Il marche! crie tout le monde.

Et l'on ne sait pas si tous ceux qui sont là sont plus heureux d'avoir enlevé une petite position à l'ennemi ou d'avoir retrouvé le précieux instrument qui permet d'allumer aussitôt les pipes savoureuses.

La bague.

Pour tromper l'ennui des tranchées nos soldats se sont avisés, autant que faire se peut et que le permet la matière première, d'y travailler de leur métier.

Et une dame de Périgueux recevait cette semaine de son mari, qui est bijoutier dans le civil et héros dans le militaire, le cadeau de Noël le plus inattendu, le plus précieux, le plus agréable.

Le soldat-bijoutier, à défaut d'or, s'était avisé d'employer, pour faire une bague à sa femme, l'aluminium, mais non point l'aluminium banal.

Il avait failli être atteint par un obus, mais avait échappé à tout éclat. Alors il était allé tranquillement chercher à quelques pas de la tranchée la fusée encore intacte du projectile allemand. Il l'avait fondue dans un moule fait de la craie même de la tranchée, puis ciselée au couteau et polie avec la baguette de son fusil.

Et la bague est, paraît-il, fort jolie. Elle est, en tout cas, pour celle qui la possède, d'un prix inestimable.

Comment on fait sauter les Boches.

L'*Eclaireur de l'Est* :

Un de ces derniers matins, le capitaine X..., des « vitriers », s'avisa que le blockhaus allemand qui dressait sa silhouette devant nos tranchées prenait d'inquiétantes proportions. « Il faudra faire sauter ce repaire », dit-il à quelques-uns de ses hommes. et pendant toute la journée qui suivit chacun se répétait : « C'est un repaire qui doit sauter. »

C'était facile à dire. Mais qui ne sait que le soldat français est par nature le plus ingénieux des soldats et qu'il lui suffit de penser fortement à un problème pour en trouver la solution élégante!

Donc le soir, dans la tranchée, on ne dormit pas beaucoup. On exposa au capitaine le projet conçu par les camarades les plus débrouillards : il s'agissait de découper au bout d'une des tranchées un sentier profond et souterrain qui conduirait droit sous le blockhaus. Arrivé au pied de la petite citadelle, on saurait bien la démolir.

— C'est entendu, dit le capitaine.

Et dès le matin, des hommes piochent, d'autres les suivent, qui retirent la terre. Ceci est fait silencieusement, profondément, de sorte que les Boches ne se doutent de rien, et ne voient pas nos fourmis qui travaillent, travaillent. Le souterrain est creusé, on arrive sous le blockhaus et là on creuse un trou vertical dans lequel on enfile un obus à balles et à mélinite, cartouches de dynamite, sacs de poudre.

Un artilleur vient donner le dernier coup d'œil, les derniers conseils, et l'on se retire, non sans avoir placé la mèche à laquelle un « vitrier » réclame l'honneur de mettre le feu.

Tous les chasseurs sont anxieux. L'attente est longue : « La mèche est éteinte », dit l'un. « La terre est trop humide », dit l'autre. « Pourvu que ça marche! » pense tout le monde.

Et tout à coup, le sol se soulève, une crevasse immense laisse échapper une colonne de feu ; des débris de pierre, d'arbres, de fer, volent de tous les côtés. Un bruit formidable, comme produit par un canon immense, se répercute à tous les échos. Une fumée grise cache le ciel.

— Ça y est! Ça y est! crient en chœur les soldats. En effet, ça y est, et bien.

Et comme les Boches qui sont dans les tranchées ne sont pas revenus de cette mauvaise surprise, et craignent qu'un pareil sort leur soit réservé, ils se sauvent en toute hâte et laissent nos « vitriers » s'installer dans les abris où ils croyaient rester bien tranquillement, longtemps encore.

Le truc du Colonel.

Deux soldats des postes avancés avaient amené un prisonnier au colonel. Celui-ci interroge le captif, qui avoue que ses camarades des tranchées et lui n'ont rien mangé depuis quarante-huit heures. Le colonel lui fait servir un repas composé de bœuf, de légumes, de pain, de fromage, de vin et de café arrosé de rhum et, quand l'Allemand est bien rassasié, il lui dit:

— Maintenant, tu es libre. Retourne dans ta tranchée; mais si tu es mal reçu, reviens; il ne te sera fait aucun mal.

Tout le monde s'étonne et le prisonnier, après quelque hésitation, regagne le front ennemi. A la nuit tombante, un groupe d'hommes apparaît soudain; c'est le prisonnier qui revient avec quelques camarades... Et voilà comment, ce soir-là, il fut fait quelques prisonniers de plus.

Kamarades! venir chercher cigares!

Aventure racontée par un combattant à son frère:

« Vers huit heures, les Allemands se sont mis à agiter leurs calots et mouchoirs par dessus leurs tranchées. De notre côté, quelques hommes en firent autant et bientôt un officier boche enjamba le talus de sa tranchée, s'arrêta au sommet et, montrant une boîte de cigares, se mit à crier:

— Bonjour, kamarades français; venez chercher cigares.

Voyant que personne ne bougeait, il s'avança jusqu'au milieu du terrain séparant les tranchées et renouvela son offre en montrant, de plus, un billet qu'il voulait remettre à quelqu'un des nôtres. Pendant ce temps-là, d'autres firent leur apparition, sans armes, sur le bord de la tranchée, et un deuxième vint bientôt rejoindre l'officier qui s'était avancé.

« Voyant cela, un caporal de chez nous se rendit à son tour au milieu du terrain. Arrivé là, les deux ennemis lui serrèrent la main, lui remirent le billet et lui donnèrent la boîte de cigares.

« Après quelques mots échangés, les deux partis regagnèrent leurs trous, après avoir décidé un deuxième rendez-vous, qui eut lieu ce matin. Les mêmes faits se renouvelèrent et, de plus, l'officier remit au caporal les papiers d'un officier français tué dans leurs tranchées, le jour d'une attaque, et proposa également une sorte de trêve pour enterrer les morts des deux côtés. Ils se quittèrent là-dessus et l'officier demanda à embrasser le caporal avant de partir. Il se découvrit en criant:

— Amis Français, vive la paix!

« Que cache toute cette manœuvre? Nous l'ignorons. Toujours est-il que cigares et réponse au billet leur furent bientôt servis par notre général, qui fit envoyer quelques bonnes rafales de 75 dans l'après-midi. Ah! les Boches ne devaient plus dire: « Kamarades! » Ils n'ont pas remontré leur nez. »

« Si fantaisiste que puisse vous paraître pareille histoire, c'est tout ce qu'il y a de véridique et j'ai vu moi-même cette scène. »

Petite poste entre belligérants.

Un matin, raconte un officier, une de nos patrouilles avisant un moulin situé à mi-distance environ des lignes allemandes et des nôtres, y pénètre, le fouille avec soin mais n'y trouve rien de suspect, à part une liasse de journaux allemands illustrés et autres. Au retour, le chef de la patrouille s'empresse de signaler sa découverte. Le paquet de journaux est expédié au quartier général et... dans la soirée, quelques exemplaires des feuilles parisiennes de la veille et de l'avant-veille sont déposés au moulin. Le lendemain, la patrouille va faire une tournée de vérification: les journaux français ont disparu mais ont été remplacés par un lot de journaux allemands. Le lendemain et les cinq jours suivants, même jeu. Puis, le septième jour, en plus de son chargement habituel, le *facteur des imprimés*, comme l'appellent nos jeunes troupiers, apporte une lettre émanant d'un officier allemand et disant à peu près ce qui suit: « Vos journaux sont très inté-

ressants, mais nous ne croyons pas un mot de ce qu'ils racontent, leurs nouvelles étant en contradiction formelle avec celles que l'on nous communique. »

Immédiatement, on fait au correspondant anonyme une réponse dont voici la teneur approximative : « Libre à vous de ne pas ajouter foi aux récits des nôtres. Peut-être les journaux américains vous inspireront-ils plus de confiance. »

Le lendemain, ce billet, deux feuilles américaines et deux lettres déposés au moulin avaient disparu, mais, depuis ce moment, les journaux allemands font défaut.

Les grenades de l'Alsacien.

Aloïs Gross est un honnête Alsacien qui, avec sa sœur, tenait, avant la guerre, une petite boutique de salaisons, 132, rue Nationale, à Paris.

Le jour de la mobilisation, Aloïs Gross n'hésita pas. Au lieu de rejoindre son corps allemand, il s'enrôla aussitôt sous nos drapeaux.

Une des dernières unités de sa compagnie se trouvait dans une tranchée établie dans le bois du Petit-Chapeau, dans la Somme. A deux cents mètres, les Prussiens veillaient dans leurs retranchements. Ordre avait été donné de déloger l'ennemi de sa tanière. Le capitaine demanda deux hommes de bonne volonté.

L'Alsacien Gross se présenta avec un de ses camarades. Ayant bourré de grenades leurs poches et leur musette, les deux braves, en rampant, franchirent les deux cents mètres qui les séparaient du poste allemand. Ils s'étaient débarrassés de leur baïonnette et de leur fusil pour accomplir leur périlleuse mission. Pour toute arme, ils n'avaient que leurs bombes. Elles causèrent d'effroyables dégâts.

Ils bombardèrent tout d'abord les sentinelles doubles du poste et aussitôt firent sauter la tranchée ennemie. Ils jetèrent dix-huit grenades. Dans la nuit, à la brève lueur des explosions, ce fut dans le repaire prussien une horrible et sanglante vision. Les Boches, hurlant d'épouvante et de douleur, fuyaient en tous sens : les uns tombaient criblés de mitraille ; les autres, blessés, poussaient d'affreuses clameurs, déguerpissaient à toutes jambes.

Devant cette débandade les deux vaillants bombardèrent dans la tranchée en criant : « Vive la France ! » Quelques instants après la compagnie française occupait la position ennemie.

A la suite de ce beau fait d'armes, le soldat Aloïs Gross et son camarade ont été cités à l'ordre de l'armée et nommés caporaux.

Les habitants de S..., petit village des environs, au courant de la belle conduite des deux soldats, les ont accueillis en les acclamant. Gross a même eu la joie de recevoir des mains des habitants une superbe cocarde tricolore qu'il arbore fièrement sur sa tunique. Cette cocarde sera le plus beau souvenir de sa vie.

Défense de fraterniser.

La *Taeglische Rundschau*, de Berlin, assure qu'un ordre du jour a été adressé, le 29 décembre, aux troupes allemandes, pour leur interdire de fraterniser avec l'ennemi dans les tranchées et d'opérer quelque rapprochement que ce soit avec lui.

Il faut croire que de pareils rapprochements ne tournaient pas au profit de l'armée allemande. (*Echo de Paris.*)

Remorqués par un veau.

L'autre jour, écrit un soldat à son curé, un veau se baladait devant nos tranchées. Avec un camarade, je me mets à sa poursuite. Je l'empoigne par la queue et me laisse tirer. Le veau n'arrête pas ! Mon camarade me prend par les pieds et se laisse traîner en même temps que moi. Le veau n'arrête toujours pas ! On approchait des tranchées ennemies et cela commençait à m'inquiéter.

Le camarade grognait :

— Il est têtu comme un mulet, ton veau !

Moi je pensais :

— Il n'y aura donc pas un pruneau pour lui piquer le museau et le faire reculer !

Mais c'est nous qui avons bien failli être canardés. Enfin, on se fait si lourds que ce têtu-là, essoufflé de nous remorquer tous les deux sur les mottes de terre et à travers les trous d'obus, s'arrête, épuisé.

Sous le nez des Boches furieux, qui nous fusillaient, je ne vous dis que ça, nous avons introduit, non sans peine, notre gros gibier







1. DEUX POILUS REVENANT DE LA TRANCHÉE — 2. LA RELÈVE DES BLESSÉS, LA NUIT, EN AVANT DE LA LIGNE DES TRANCHÉES — 3. UNE TRANCHÉE EN ARGONNE : UN OFFICIER ET UN SOLDAT EN OBSERVATION

d'étable dans notre tranchée. Là, nous l'avons tué, dépecé et mangé : un vrai régal !

La presse des tranchées.

Nous avons déjà parlé des journaux publiés dans les tranchées. Les uns, comme le *Petit Colonial*, sont polycopiés ; d'autres, comme l'*Echo de l'Argonne*, sont imprimés. Ce dernier, qui paraît chaque semaine sur quatre pages minuscules, est rédigé par les chasseurs à pied du 18e bataillon. Le numéro que nous avons vu contient le « communiqué », un résumé de la situation militaire, des « échos », une poésie et une « chronique locale » qui porte pour titre : *Le haut fait de la journée.* La voici :

Il y avait une fois une belle petite mitrailleuse boche qui jacassait tout le long du jour : Paf ! Paf ! Paf !

« On n'entendait plus qu'elle dans le bois. Pas moyen de la museler. Ni prière, ni menace, rien n'y faisait.

— Oh ! la barbe ! s'écrient deux chasseurs du 18e.

« Le 28 octobre, la belle petite mitrailleuse jacassait dans le matin clair : Paf ! Paf ! Paf !

« Tout à coup : boum ! Voilà la belle petite mitrailleuse les quatre fers en l'air, et les Boches qui la suivaient sens dessus dessous.

« Et, dans la tranchée d'en face, la tête des chasseurs Ogez, Derombure et Cornet reparut. Ils avaient de la poudre dans leur bouc (car tous les chasseurs ont un bouc).

Et l'un dit :

— Je crois qu'elle ne nous embêtera plus.

Le second ajouta :

— On lui en a bouché un coin !

Et le troisième :

— Ça, c'est la nouvelle recette de cuisine : les pieds de Boches à la Sainte-Menehould.

— Bien travaillé, conclut le sapeur Guénin, mais il y a mieux.

« Et un jour que les Boches attaquaient une tranchée, il fit sauter sous leurs pieds une mine préparée à leur intention. Une « Wilhelm-mine », comme on dit en Hollande.

« Il s'est bien un peu brûlé les doigts, mais la médaille militaire guérit bien des brûlures. »

Comme on peut le constater, on ne manque ni d'esprit, ni de verve, ni d'entrain dans les tranchées.

Autour d'un cadavre.

Devant La Bassée, les tranchées ne sont séparées que par un espace de 25 mètres. Entre elles est étendu le cadavre d'un soldat allemand en décomposition. L'odeur qu'il dégage incommodant nos hommes, deux d'entre eux s'offrent pour aller enterrer le corps. A la nuit, ils s'approchent en rampant ; mais les Boches les saluent d'une fusillade nourrie. Les deux soldats regagnent la tranchée ; alors, l'un d'eux écrit sur une feuille de papier : « Tas de s..., nous enterrons vos morts et vous nous tirez dessus ! » Et le papier, lesté d'une pierre, est envoyé dans la tranchée allemande. Par le même procédé, les Allemands répondent qu'ils ne tireront plus et même qu'ils donneront un coup de main.

En effet, quelques Boches s'avancent, sans armes. On procède à la funèbre besogne ; ensuite, on cause, on échange des cigarettes françaises contre des cigares allemands. Nos hommes profitent de l'occasion pour distribuer aux ennemis des proclamations en langue allemande relatant l'état exact des opérations militaires en France et en Russie... Des tranchées, d'autres hommes étaient sortis, gradés et simples soldats. Un petit rassemblement s'était ainsi formé.

Un téléphoniste français, qui était en observation non loin de là, distingue le rassemblement à la lueur des cigarettes. Il donne le signal à une de nos batteries et un obus de 75 tombe à côté du groupe. En un clin d'œil, chacun se réfugie dans sa tranchée, mais la précipitation a été telle que deux Allemands, un officier et un sous-officier, se trompent et viennent s'abriter dans la tranchée française où, naturellement, ils sont retenus prisonniers.

La pêche à la sardine... à l'huile.

Voici encore une joyeuse contribution au chapitre des tranchées. Elle émane d'un officier réserviste du train des équipages, qui

écrit à un de ses amis de Moulins, de X..., le 9 novembre :

Les tranchées ennemies sont quelquefois à 40 mètres à peine des nôtres, et dans les deux camps se trouvent des hommes parlant parfaitement les deux langues. Chaque soir, des conversations s'engagent, et voici une amusante histoire racontée par un officier du ...e d'infanterie :

UN FRANÇAIS (montrant sa tête et voyant un Boche en faire autant). — Bonjour, sale Boche, t'es pas encore crevé?

LE BOCHE. — Pas plus que toi, vilain Franzoze!

LE FRANÇAIS. — Je dis crevé, parce que « tu la crèves » dans ta tranchée, vieux meurt-de-faim! Tandis que nous on mange des sardines, du fromage, du saucisson.

LE BOCHE. — Tu manges des sardines, menteur! colossal menteur!

LE FRANÇAIS. — Oui, mon vieux, qu'on en mange, des sardines, à preuve que voilà la boîte. Si t'en veux, c'est plus dur que la choucroute, mais ça tient mieux au ventre!

Et, ayant lesté une boîte vide d'un journal et d'une pierre, il la lance vers la tranchée ennemie : « Tu liras des nouvelles de « tes copains qui sont à Parisss... »

LE BOCHE (deux minutes après). — Tu ferais mieux de m'en envoyer une pleine!

LE FRANÇAIS. — Tiens, tête d'étoupe, attrape!

Et, à toute volée, il envoie vers l'Allemand une boîte de sardines, pleine celle-ci, mais soigneusement attachée à une longue ficelle. La boîte tombe à une dizaine de mètres de la tranchée ennemie. Aussitôt le Boche bondit de son trou et court à quatre pattes vers la boîte convoitée. Mais, au moment où il va la saisir, la boîte, tirée par le Français, fait un bond de un mètre en arrière. Le Boche la suit en sautant. La séance continue ainsi, et l'on dirait un enfant courant après une grenouille dans un pré.

A la fin, un fou rire part de la tranchée française, et un loustic crie :

— Allons, vieux Bocheman, faut venir les manger chez nous, les sardines, ou sans ça.... poum!... capout!

Le Boche hésite. Puis... il vient manger ses sardines. Après quoi on le conduit au commandant. »

Le rôle des cuisiniers.

Un collaborateur du *Figaro* adresse à ce journal une lettre dont nous extrayons le passage qui suit :

« On est moins exposé dans les tranchées ; même on y joue aux cartes. Vous n'imaginez pas le nombre de tranchées que nous avons creusées depuis notre arrivée sur la ligne de feu ; des tranchées de toutes sortes, de simples trous, des taupinières, d'autres plus grandes, qui pouvaient dissimuler un homme à genoux.

« Celles où nous sommes, aujourd'hui, sont le modèle du genre. On a parlé des tranchées allemandes. Les nôtres ne leur sont pas inférieures et nous y trouvons réuni tout le confort moderne.

« Nos tranchées sont profondes. A l'intérieur, nous avons étendu de la paille. Une banquette nous permet de nous asseoir. Nous avons fiché nos baïonnettes dans la paroi. Elles nous servent de porte-manteaux pour soutenir des panneaux mobiles qu'on rabat la nuit.

« Mais on ne peut pas faire la cuisine dans les tranchées. C'est interdit. Il faut aller au village, à quatre kilomètres. Deux cuisiniers par escouade y vont matin et soir. Ces cuisiniers sont à leur façon des héros, car les Allemands guettent leur apparition. Ils connaissent l'heure. A peine le dernier cuisinier est-il sur la route, qu'une pluie d'obus commence à tomber sur la petite troupe. Les canons la suivent, allongeant à chaque coup leur tir de cinquante mètres, jalonnant la route. Tous les jours, un, deux, quelquefois trois cuisiniers sont blessés pendant le trajet, ou bien dans le village, que les Allemands bombardent sans arrêt. Et le lendemain, les « rescapés », ceux qui la veille ont « eu la « chance », repartent, leur marmite à la main, sans hésitation. Toujours les mêmes! Il ne s'en est pas trouvé un seul pour rendre un tablier si lourd.

« Le grand événement de la journée, c'est l'arrivée du vaguemestre. Les plus rudes ont des larmes dans les yeux en lisant des lettres d'êtres chers. Mais comme elles mettent longtemps à parvenir jusqu'à nous! Et puis, ce qui est plus grave encore, beaucoup de celles que nous envoyons s'égarent. Quatorze des miennes se sont perdues! »

La Toussaint dans la tranchée.

Un soldat, chargé de porter un ordre dans une tranchée de première ligne écrit :

L'ordre est pour le capitaine N... Je le trouve au bout de la tranchée, souriant, radieux. Les visages des hommes ont des airs de fête. C'est la Toussaint, comprenez-vous? Les braves gars! Ils sont pâles des nuits sans sommeil, des journées inquiètes passées sur le qui-vive, de la dure et inconfortable existence qui leur est impartie dans ces longs boyaux obscurs, mais l'influence du calendrier est telle qu'ils se sentent tout autres aujourd'hui et qu'ils s'amusent comme des enfants.

Un jeune vicaire qui a momentanément troqué sa robe pour l'uniforme a eu une idée touchante. Avec les feuillages qui abritent les tranchées, il a tressé une couronne : quelques fragments du *Bulletin des Armées* et quelques morceaux de drap rouge, habilement travaillés, figurent roses et marguerites. Sur une feuille de papier blanc, en gros caractères, l'abbé a imprimé ces mots surmontés d'une croix : *Pour nos morts, à tous.* On fixe la couronne au bout d'une baïonnette et on la met au-dessus de la tranchée. Mais, à 60 mètres de là, un ricanement répond à ce geste : les Boches ne comprennent pas l'intention délicate. Pif! Paf! Deux balles viennent trouer l'écriteau. »

Les ruses dans les tranchées.

L'*Echo de Paris* publie une lettre d'un soldat sur les ruses employées dans les tranchées :

« Les premiers temps, les Boches nous ont roulés par leur ruse ; mais nous leur rendons aujourd'hui dent pour dent.

« Dès la nuit venue, nous partons en rampant, une dizaine, à tour de rôle, avec des sacs pleins de boîtes de conserves vides, et, à 50 mètres des Boches, toujours à plat ventre, nous posons délicatement nos boîtes, puis silencieusement nous regagnons nos tranchées.

« Sur onze heures, minuit, nous nous mettons à rugir :

— En avant, à la baïonnette!

Mais bien entendu, nous ne bougeons pas.

« Les Boches se figurent que nous allons venir les embrocher et sortent de leurs terriers, foncent sur nous et, arrivés sur nos boîtes, buttent contre elles, les poussent du pied, font du bruit. Nous qui savons exactement la distance où se trouvent les boîtes leur lâchons à hausse voulue un feu terrible. Au matin, résultat : 30 ou 40 Boches tombés, des fois plus ; nous, presque rien.

« Hier au soir, j'étais couché dans la cave. Tout à coup, j'entends une fusillade. Je prends mes frusques, je vais rejoindre ma compagnie. C'étaient les Boches, gros malins, qui essaient de nous faire le coup classique : « En avant » mais comme nous, la veille, ne bougent pas.

« Sais-tu la réponse que nous leur avons lancée? Oh! un seul mot, sorti de mille poitrines ; le mot immortel du général Cambronne ; et, tout en beuglant cela, profitant de ce qu'ils croyaient à une attaque pour rire, nous les avons chargés à la baïonnette, pour de vrai. »

L'absolution sous les balles.

A Thuin, écrit un sergent du 49e, notre régiment défendait le passage de la Sambre.

Dès l'aube, les premières balles sifflèrent au-dessus de nos têtes : fusils et mitrailleuses arrosaient copieusement nos positions.

Notre section, tapie dans sa tranchée, attendait avec impatience le moment d'entrer en action.

Tout à coup j'aperçois un de mes camarades, le caporal réserviste D..., vicaire au pays basque, qui se hisse hors de la tranchée.

— Tu es fou! Tu vas te faire *descendre!* lui crie-t-on.

D'un geste, il commande le silence.

— Plusieurs de nous vont peut-être rester ici, nous dit-il. Je voudrais vous donner l'absolution.

Reculant un peu, il s'agenouille, face à l'ennemi, dépassant de tout son torse le parapet de la tranchée.

Toutes les têtes se découvrent.

D'une voix qui tremble un peu, il commence le *Confiteor.* Très proche de son oreille, un sifflement le fait tressaillir. Il omet une phrase ; mais, domptant ses nerfs, il se reprend aussitôt. Et c'est d'une voix claire et forte qu'il achève.

Puis l'absolution donnée, il demande :

— Vous allez dire avec moi trois *Pater*.

Calme, les mains jointes, la poitrine offerte aux balles plus nombreuses qui cinglent l'air autour de lui, *il dit la prière lentement, afin que ceux qui l'avaient oubliée puissent la répéter après lui*.

Quand il eut terminé, il fit un large signe de bénédiction. Puis, lestement, cette fois, il ressauta dans notre trou, le cœur joyeux, le corps indemne.

Il souriait... et nous pleurions !

Le drapeau sur la faucheuse.

Extrait d'une lettre adressée à ses parents par un officier actuellement sur le front :

Nos tranchées se trouvent à environ 200 mètres des tranchées boches. Le terrain entre nous est formé d'un champ de betteraves à droite et d'un champ de blé à gauche. Au milieu de l'intervalle, à 100 mètres donc environ de nous, se trouve une faucheuse abandonnée qui va jouer un grand rôle dans mon histoire. Donc, hier soir, vers neuf heures, j'étais somptueusement allongé sur mon matelas lorsqu'un troupier de ma compagnie frappe, et voilà la conversation qui s'engage entre nous :

— Mon lieutenant, je suis bien content, je viens de recevoir un paquet de chez nous.

C'est un solide Savoyard, bien planté, à la mine résolue.

— Je suis bien content pour toi, mon vieux, tu vas pouvoir te mettre au chaud dans un bon tricot, je parie.

— Vous n'y êtes pas du tout, mon lieutenant ; ce que je viens de recevoir, c'est un grand drapeau tricolore. Depuis longtemps j'avais mon idée.

— Et que veux-tu donc faire?

— Voilà, je viens de couper une grande perche de quatre mètres de haut, j'ai attaché mon drapeau au bout et je viens vous demander la permission d'aller l'attacher à la faucheuse, devant ces sales Boches, qui ont l'air de faire comme chez eux ; ça leur rappellera qu'ils sont chez nous.

— Mais, mon vieux, c'est fou ce que tu veux faire, par ce clair de lune. Tu n'auras pas fait dix mètres que tu seras transformé en passoire !

— Ne craignez rien, mon lieutenant, je suis couvreur dans le civil. Je sais faire la marche sur le ventre.

Voyant qu'il n'y avait rien à faire, je lui souhaitai bonne chance et il partit ravi. Une demi-heure après, le drapeau flottait devant les tranchées boches, et mon gaillard sautait en rigolant dans notre tranchée, salué par une grêle de balles des Boches, furieux de cette plaisanterie.

— Oui, mais, dis-je à mes troupiers, tout cela est très joli. Vous avez placé le drapeau ; maintenant il faut le garder et empêcher que les Boches mettent un des leurs à la place.

Mon gaillard s'avance de nouveau et dit :

— Mon lieutenant, j'y ai pensé. J'ai mon idée. Revenez dans un petit quart d'heure et vous verrez.

Je reviens, en effet, dans la tranchée en face de la faucheuse, et je vois un superbe grelot de voiture suspendu à une ficelle, entre deux piquets ; à côté se trouvait une pancarte : « Signal d'alarme : *In caso di pericolo, tirare l'apello.* » C'est, me dirent-ils, le lasso 1914.

Mon type était allé tout simplement attacher une ficelle à la hampe du drapeau, et, à l'autre bout, dans notre tranchée, il avait attaché un grelot. Je l'ai naturellement signalé au commandant et il va bientôt être récompensé.

Notre « empereur » est un peu là !

D'*Excelsior* :

La tranchée française interpelle violemment la tranchée boche :

— Il ne vient pas souvent vous visiter, votre empereur ! Il a une rude flemme ! Ce n'est pas comme le « nôtre ». Il viendra nous voir demain, le « nôtre ! »

Le lendemain, en effet, la tranchée boche aperçut, dépassant la tranchée française, un magnifique haut de forme dont le propriétaire — un simple bout de bois, en l'espèce — semblait monter, descendre des degrés, s'inclinait, et saluait à droite, saluait à gauche, aux cris mille fois répétés de : « Vive Poincaré ! Vive Poincaré ! »

La promenade du « tube » présidentiel ne se termina qu'une demi-heure plus tard. Elle eût duré davantage, mais les Boches avaient usé tant de cartouches que le « huit re-

flets » — où l'avait-on déniché, dieux puissants! — n'était vraiment plus présentable.

Une confession dans la tranchée.

Dans une de nos tranchées, un curé sergent (il est professeur au Petit Séminaire de Montauban) est tapi avec sa section. De la tranchée voisine sort avec mille précautions et s'avance en rampant un pauvre petit soldat qui n'a pas la chance d'avoir un curé dans sa tranchée.

Il parvient, sans être atteint par la mitraille, jusqu'à l'ouverture du gîte souterrain de notre curé sergent. Là, à plat ventre, nez contre terre, il appelle, comme dans un souffle :

— Salvan, es-tu là?

— Oui, répond le sergent curé, que veux-tu? Tu vas te faire descendre. Si les Boches te voient, ton affaire est claire.

— Pas tant de discours! Dis-moi, pourrais-tu me confesser?

— Oui, tout de suite.

— Ah! mais c'est que je ne peux pas me mettre à genoux, on me « déquillerait ».

— Pas nécessaire; reste comme tu es.

Et là, à plat ventre au-dessus de la tranchée où se tient le prêtre sergent, le petit soldat reçoit le pardon du bon Dieu, puis, rampant comme un ver, il regagne lentement, lentement sa tranchée.

Ce trait est absolument authentique; c'est l'abbé Salvan lui-même qui l'a raconté.

Un amateur de croquis.

Nous étions en face de Vermelles, nous avions cheminé dans les tranchées, et, à travers les créneaux, nous avions pu voir, en avant du village, la ligne redoutable des positions ennemies. Le canon, d'instant en instant, tonnait, et les balles sifflaient sans repos; on nous avait recommandé de nous tenir bien abrités dans la tranchée. Comme nous revenions, nous vîmes, au bord de la tranchée, au pied d'un arbre, un jeune soldat — figure fine, à barbe blonde, aux yeux clairs — qui observait l'ennemi avec une jumelle.

— Décidément, dit-il, comme se parlant à lui-même, il n'y a rien à faire ici. Je vais monter sur l'arbre.

— Monter sur l'arbre!

— Mais oui. Je veux prendre un croquis, faire le relevé exact de leurs positions.

— Mais cet arbre est un point de mire. Les balles et les obus vont pleuvoir.

— Quand ça commencera, je descendrai.

Et il fit comme il l'avait dit..

Le Rognon n'attend pas!...

Ceci se passe dans la tranchée, près d'une grande ville de l'Est, où la bataille ne cesse point depuis longtemps.

A onze heures du matin, le commandant est à l'abri dans son poste, quand une bordée d'obus arrive.

Personne ne lève le nez, lorsqu'on aperçoit deux cuisiniers qui venaient apporter le déjeuner dans une vaste marmite et qui s'avançaient tranquillement, sans se hâter, au milieu des éclatements. Ils rentrent dans l'abri, comme s'il ne se passait rien.

Le commandant se fâcha :

— Etes-vous fous de vous promener en ce moment? Vous ne pouviez pas attendre que la rafale fût passée?

Alors, le cuisinier, tout simplement, mais bien plus étonné de la colère de son commandant que des obus, et comme pour s'excuser :

— Mais, mon commandant, c'est du rognon, ça ne peut pas attendre!

Le saut de la mort.

C'était dans les tranchées de l'Aisne. Il y avait, dans une compagnie d'infanterie, un réserviste qui, dans la vie civile, remplissait le métier d' « excentrique ». C'est-à-dire qu'il était une manière de clown, de ces clowns dont l'accent, les tours, les anecdotes, les mille inventions, la fantaisie sont bien parmi les choses les plus drôles qui se puissent voir et entendre. Il n'avait abdiqué aucune de ces habitudes à la guerre. Il y avait même conservé cet accent anglais, par quoi l'excentrique se distingue. Et dans les moments tragiques il lui arrivait, ajustant son fusil, en excellent tireur, de faire des plaisanteries comme s'il était sur les planches.

Or, voici qu'un jour, la tranchée fut prise en biais par une mitrailleuse ennemie qu'on n'arrivait pas à repérer. Il in-



DANS LA TRANCHÉE — L'ABSOLUTION SOUS LES BALLES (page 18)

portait qu'on la découvrît. Mais pour ce faire, il était indispensable que quelqu'un quittât la tranchée et montât sur une petite maison toute proche, observatoire précieux, mais dangereux.

L'officier expliqua la mission et demanda

un homme pour l'accomplir.

Une voix retentit aussitôt :

— « Moâ ! »

C'était « l'excentrique ». Ce fut tôt fait ! En quelques instants, il était grimpé sur le toit de la maison. Avec une jumelle il inspectait les alentours. Il découvrit bientôt ce qu'il cherchait et prenant son fusil, avec une sûreté d'œil et de main extraordinaires, il commença à tirer sur l'ennemi.

Mais on le lui rendait bien. Les balles venaient tout autour de lui abattre les tuiles de la maisonnette.

Le voyant en danger, l'officier et quelques hommes qui l'avaient suivi jusque dans la cour de l'habitation lui crièrent :

— Descendez de là..., maintenant que nous savons où ils sont... Vous allez vous faire tuer.

Le brave Français se retourna. Puis il répondit :

— On va y aller.

Les balles sifflaient toujours. Et voilà que tout à coup on le vit tomber en avant sur le toit et en dégringoler la pente comme une boule...

Ce fut une douloureuse émotion. Mais il était déjà à terre, les jambes croisées, un large sourire sur sa face.

— Allô ! C'est le saut de la mort ! disait-il à l'officier stupéfait. Puis il ajoutait :

— Mon meilleur tour !

Et l'officier grognait entre ses dents :

— Imbécile... vous nous avez fait peur...

Le civet.

Un officier de zouaves, légèrement blessé, et de passage à Paris, nous a conté une anecdote qui eût fait le bonheur des lecteurs d'Armand Silvestre.

Il y a quelque temps, aux environs d'Arras, Français et Allemands étaient dans leurs tranchées à 40 mètres à peine les uns des autres, lorsqu'un magnifique lièvre, bravement, entre les deux lignes d'hommes au gîte, traversa la zone neutre.

Une fusillade partit des rangs des Boches. Le lièvre continua à défiler. Un zouave épaule et tire : le lièvre culbute, foudroyé.

Jusqu'au soir l'animal resta sur place, sans qu'aucun des chasseurs se risquât à le ramasser. Mais, à l'heure des ténèbres et du dîner, le zouave qui l'avait tué, profitant de la diversion produite par une fusillade habilement dirigée sur les ailes de la tranchée ennemie, rampa jusqu'au lièvre et le rapporta.

Le gibier fut dépouillé, découpé, et les morceaux en furent confiés au cuisinier. Puis, nos zouaves pensèrent à en utiliser la peau pour une plaisanterie qui n'était peut-être pas d'un goût exquis, mais à la guerre...

Dans la peau du lièvre... Comment vais-je vous dire ça ?... Dans la peau du lièvre chacun mit du sien ; puis la bête recousue fut reportée, avec précaution, à l'endroit précis où on l'avait prise.

Le lendemain, dès l'aube, les zouaves aux aguets virent un Prussien qui, prudemment, rampait vers le lièvre gisant à terre. Ils se gardèrent bien de le déranger. L'Allemand revint à plat ventre à son domicile. Alors, se redressant fièrement, il brandit son butin dans la direction des tranchées françaises, cependant que ses camarades poussaient un « Hoch ! » triomphal.

Un éclat de rire retentissant, venant des tranchées françaises, répondit à ce cri de victoire ; et le vent emporta vers les Allemands une délicieuse odeur de civet. Les Boches ont dû trouver le leur faisandé...

Ne trouvez-vous pas que cette histoire, malgré tout, dégage un certain parfum de bravoure à la gauloise ? (*La Liberté.*)

Le « singe » chaud.

Attention de chimiste pour nos soldats. On n'a pas toujours un fourneau sous la main dans les tranchées, ni même un réchaud à alcool, et pourtant on y mangerait chaud volontiers de temps en temps.

Rien de plus simple ! a pensé notre chimiste, qui a pris une boîte de conserve militaire, — le « singe » comme disent nos soldats, — l'a placée dans une boîte un peu plus grande, et a garni l'intervalle existant entre les deux boîtes d'une substance qui a la fantaisiste propriété de brûler quand on l'arrose d'eau... et l'eau ne manque pas dans les tranchées.

Le moindre bachelier ès sciences eût été capable de cette invention. Mais il fallait y penser.

L'humour des tranchées.

La bonne humeur ne perd pas ses droits

jusqu'au fond des tranchées converties en bourbiers.

« J'ai passé cinq heures à gratter avec un couteau ma capote couverte de boue, écrit un caporal. Nous étions, tous, comme couverts d'une carapace. On a dit que notre uniforme avait fait le tour de la terre ; nous voyons que la terre fait le tour de notre uniforme. »

Et ce dernier trait d'un jeune lieutenant sur ce même sujet :

« Nous avons emporté la tranchée... sur nos uniformes. »

Merci pour la marmite.

Un « soldat dans l'Aisne » porte à notre connaissance une modification survenue dans une de nos expressions boulevardières.

Ainsi, à propos de tout et aussi de rien, on disait entre amis : « Merci pour la langouste. » (Comme cela paraît vieux, aujourd'hui !) Dans les tranchées, d'un commun accord, et après constitution de la « commission » indispensable, ils ont transformé cette expression en celle de : « Merci pour la marmite ! », qu'ils poussent en chœur, lorsqu'un de ces ustensiles de cuisine tombe à proximité.

« Merci pour la marmite ! » ça vous a tout de même une autre allure, quand on sait de quoi il s'agit.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, savez-vous comment ils appellent notre 75?...

— Le rince-boches !

L'assaut des tranchées.

Huit cents allemands sont terrés dans ces cavernes bien connues de ceux qui habitent la région de Soissons et de ceux qui y ont fait leur service militaire. Lorsqu'en promenade ou en manœuvre, on se trouvait pris par le mauvais temps, c'était là que l'on pouvait s'abriter.

Dans ces cavernes, les allemands ont aménagé des tranchées ; la position est inexpugnable ; pas moyen de les déloger de là. Voilà plusieurs jours que l'on met tout en œuvre, sans succès, pour enlever la position.

Il faut en finir ; un général demande 300 tirailleurs algériens de bonne volonté ; tous se présentent ; il n'y a que l'embarras du choix. La nuit est tombée ; les tirailleurs se sont mis en marche ou plutôt rampent sans autre arme que la baïonnette, serrée entre les dents. Arrivés au bord des tranchées, ils se redressent soudain en poussant des cris épouvantables. Dix minutes plus tard, sur 800 allemands, 792 étaient couchés pour toujours au fond des tranchées ; 8 seulement avaient pu échapper.

Le lendemain, le communiqué officiel annonçait que nous nous étions emparés de quelques tranchées au nord de Soissons.

Un Français vaut trois Allemands.

Voici un joli acte de courage accompli par un pioupiou des environs de Quimper, Le S...

Il aperçoit dans un buisson trois allemands accroupis. Il marche sur eux, les appelle, leur faisant signe de se rendre. Psst ! En chemin, son fusil tombe. Sans se donner la peine de le ramasser, il court sus aux trois boches. Avec le premier, il engage un corps à corps furieux ; il réussit à faire partir le fusil de son adversaire qui reçoit la charge en pleine tête. La cervelle éclate.

Le Breton saisit alors le fusil, et assomme d'un coup de crosse le second allemand. Ce que voyant, le troisième lève les mains daredare, et se constitue prisonnier.

Le S... le conduit devant son capitaine. Le chef le félicite de son audace.

— J'en ai démoli deux, répond Le S... mais ce n'est pas de ma faute, mon capitaine. Je ne leur voulais pas de mal. Je voulais seulement vous les ramener par l'oreille. Ils ont essayé de me battre. Alors, j'ai cogné.

— Pourtant, remarque le capitaine, c'était un peu imprudent de t'attaquer seul à trois ennemis ?

— On nous a toujours dit, répartit Le S... qu'à la baïonnette, un Français valait trois Allemands. C'était juste le compte !

Tacite dans les tranchées.

On dit que nos officiers jouent au bridge, dans les tranchées, le plus tranquillement du monde. Il y en a qui font mieux encore. Il y en a qui traduisent Tacite, ou, simplement, le relisent...

Témoin, cette lettre :

« Monsieur,

« Si ça peut vous intéresser, je vous envoie, ci-dessous, la traduction d'un passage de Tacite, *Annales*, Lib. I., § LXVII (*Unam in armis salutem*, etc.), traduction faite à petite distance des Allemands et qui est curieuse par analogie avec la période actuelle.

« C'est l'allocution de Caccina, légat de Germanicus, à ses troupes (4 légions), cernées par Arminius dans la forêt de Teutberg :

« Seules les armes nous sauveront ; mais « que la sagesse règle nos ardeurs : restons « dans *la tranchée*, attendons le moment fa- « vorable pour refouler l'ennemi ; bientôt sur « tout le front nous prendrons l'offensive, et « cette offensive nous mènera jusqu'au « Rhin. »

« Il y a dix-neuf siècles, à une année près, de cette harangue, qui pourrait être prononcée aujourd'hui.

« Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

« X..., *Lieut*t*-colonel comm*t *un groupe alpin.* »

La compagnie des audacieux.

Du *Correspondant*, sous la signature de M. Eydoux-Démians :

« Au 15e corps a été formée, dans un certain régiment, une compagnie nommée « la compagnie des Audacieux ». Elle est commandée par un vaillant capitaine et se compose de volontaires qui font profession d'accomplir les besognes particulièrement dangereuses. Une nuit, la compagnie des Audacieux a reçu l'ordre d'aller couper les fils de fer derrière lesquels s'abritait immédiatement une tranchée allemande. Un par un, ils se sont coulés dans l'herbe et sous les broussailles jusqu'au terrible voisinage, en face duquel il fallait opérer. Mais soudain, des fusées lumineuses, lancées en grand nombre par l'ennemi, sont venues éclairer, comme en plein jour, les Audacieux dans leur aventureux travail. Les balles, soigneusement visées, ont commencé à pleuvoir de tous côtés. Alors, le capitaine, couché à terre au milieu de ses hommes, leur a tenu le langage suivant :

« — Mes enfants, nous sommes repérés. « Que nous avancions, ou que nous recu- « lions, la mort est certaine. Donc, « il vaut mieux rester, poursuivre notre « tâche jusqu'au dernier homme et mourir « en braves. Puisque nous n'avons plus à « nous cacher, nous allons, si vous le vou- « lez bien, chanter la « Marseillaise ».

Les accents de l'hymne national éclatèrent autour de lui, mêlés bientôt aux gémissements suprêmes des mourants. Les camarades de l'arrière entendirent ce chant et le bruit de la fusillade. Ils comprirent. La sublime contagion de cet élan vers la mort, que « les plus hautes philosophies ne parviendront jamais à expliquer et à comprendre » s'empara d'eux. Rien ne put les retenir. Ils s'élancèrent et, pendant une heure, la compagnie des Audacieux fut composée du régiment tout entier.

« Le lendemain, le communiqué officiel de France portait la ligne suivante : « A X..., « nous nous sommes emparés d'une tran- « chée allemande. »

Colonel et cuisinier.

D'une lettre de soldat à l'*Eclair :*

Le colonel qui commande notre secteur faisait sa tournée avec son capitaine d'ordonnance quand il arrive aux cuisines sans savoir, monte sur le toit de l'une d'elles ; il sentait que ça fléchissait et en faisait la réflexion au capitaine, mais une voix bourrue sort de dessous terre et crie :

— Quel est donc l'espèce de... qui f... de la terre dans ma soupe?

Le colonel se tourne vers le capitaine et dit :

— Je crois bien qu'il me houspille...

Et comme il ne se retirait pas aussi vite qu'il fallait, l'autre reprend de dedans sa cabane :

— Sans blague, tu ne vas pas f... le camp de là-dessus, bougre de pocheté !

Le colonel et le capitaine se tordaient de rire.

Le colonel à son tour riposte :

— Sors donc et fais voir ta tête, le poilu !

Le cuisinier, pas content, sort en effet pour lui dire son mal au cœur, mais tableau !!! Quand il voit le colonel, il se met au garde à vous tant bien que mal, sa cuillère en bois à la main et s'excuse.



UNE TRANCHÉE ANGLAISE DES FLANDRES INONDÉE PAR LES EAUX, CET HIVER, NON LOIN DU CANAL DÉSORMAIS CÉLÈBRE DE L'YSER

Chambre meublée et chauffée.

Cette lettre-ci a été écrite d'une plume légère et souriante, par un engagé, un petit artilleur de vingt ans, le fils d'un assistant botaniste au Muséum national d'histoire naturelle :

« Chers parents,

« ... Figurez-vous une petite colline en pente douce. Sur le plateau, et un peu plus loin que la crête, sont les Boches. Au bas de la pente, les Français, le ...e d'artillerie et ses batteries que les Boches ne peuvent voir ; un peu en arrière des pièces, dans la plaine, c'est mon *home*.

« Dans un talus de 1 m. 80, j'ai creusé, en deux jours, avec deux bons amis, une chambre de 12 mètres carrés de surface et de 2 mètres de profondeur. A l'intérieur, dans une sorte d'alcôve, nous avons mis un poêle ! Eh ! oui, un poêle. Un tuyau conduit la fumée, à travers champs, à 5 mètres de la chambre à tout faire.

« Pour couvrir la maison, un plancher trouvé dans une maison démolie par les obus ennemis et, par là-dessus, 80 centimètres de paille et de terre. Pour avoir de l'air, une porte et une fenêtre (je ne paye, du reste, aucun impôt).

« Tout cela a été façonné, installé avec une pioche et une pelle et les parois elles-mêmes ont été polies à la pelle.

« L'ameublement se compose d'une table, petite, mais suffisante, et de quatre chaises : trois pour les châtelains, une pour le visiteur. Un garde-manger, une cage à charbon, la cave, un porte-manteau furent aménagés par nos soins. Sur le poêle une gamelle de *jus* ou de *rata* chauffe, car nous avons du charbon.

« Pour le lit, nous avons creusé dans le mur un trou assez long, assez haut et profond pour loger un homme... »

Et cet homme, presque un enfant, y dort d'un beau sommeil, dans ce lit de fortune, entre deux attaques ou deux ripostes.

La tranchée, dernier asile de la poésie.

L'extrait suivant d'une lettre d'un ingénieur, actuellement réserviste dans la région de Soissons, donnera une idée du moral de nos troupes, ainsi que de l'insouciance et de la gaieté de cœur avec lesquels nos soldats bravent journellement le danger :

« ... En attendant, nous remuons de la terre tant et plus. Nous creusons et nous creusons encore. Là où, il y a quelque temps, n'existait qu'un plateau, serpentent aujourd'hui des chemins creux en zigzag. L'une de ces artères s'appelle l'avenue Albert-Ier, l'autre boulevard Joffre. Nous avons aussi le carrefour Arrivet, nom donné en l'honneur de notre général de brigade. Il y a aussi le trou de von Kluck, qui conduit aux feuillées (w. c.). Enfin, à un endroit exposé où les balles sifflent souvent, se trouve l'allée White. Ailleurs, existe un village nègre. Plus loin est un espace couvert, appelé la salle de danse, et sur les arbres qui supportent le toit, des rimeurs ont écrit des vers. Je vous cite les suivants :

La guerre c'est gentil, on marche, on se bombarde.
On joue à Robinson. La nuit on prend la garde
Et l'on s'endort enfin, heureux et palpitant,
Bercés par les obus au doux bruit crépitant.
Que de plaisirs encor la guerre nous procure !
C'est elle qui nous vaut d'avoir fait cette cure
D'air libre et de repos, à l'ombre des grands pins.
Habitant des terriers comme font les lapins.
Et dire qu'il faudra s'en retourner peut-être,
Vivre dans des maisons, se mettre à la fenêtre,
Manger à table à deux, sans un seul percutant :
Eh bien, je vous le dis, tenez, c'est dégoûtant !

« Comme vous le voyez, les obus nous laissent malgré tout un peu de loisir.

Galons bien mérités.

« ...Les tranchées ennemies et les nôtres sont de 400 à 800 mètres les unes des autres. De temps en temps, on envoie une patrouille chargée de voir ce qui se passe du côté de l'ennemi. Il y a deux jours, une de nos patrouilles se composant de deux caporaux et d'un homme volontaire s'est approchée le plus près possible, à bicyclette, des lignes allemandes, puis mettant pied à terre s'est avancée en rampant. Elle a mis environ deux heures à faire ainsi 200 mètres. Les hommes se trouvaient alors à 10 mètres seulement d'une section de mitrailleuses allemandes. Ils n'avaient pas été vus, l'attention de l'ennemi s'étant relâchée. La moitié des hommes étaient allés chercher la soupe, les autres s'étaient éloignés des machines.

« Nos trois hommes n'hésitèrent pas. Ils sautèrent dans la tranchée. L'un d'eux, ancien colonial, connaissant le fonctionnement des mitrailleuses, fit faire demi-tour aux pièces et se mit à arroser les Allemands les plus proches. Ceux-ci, ne pouvant supposer avoir affaire à trois hommes, s'enfuirent aussitôt. Deux compagnies de soutien se débandèrent. Notre artillerie, qui suivait de l'œil nos trois héros, ouvrit le feu et mitrailla les ennemis jusqu'à extinction complète.

« Trois hommes avaient donc suffi à prendre deux mitrailleuses et à mettre deux compagnies en déroute. Le soir, les deux caporaux étaient faits sous-lieutenants et le soldat adjudant. Tous étaient proposés pour la médaille. Vous jugez quel effet énorme cette affaire, vrai coup d'audace, a produit sur le moral de nos hommes.

Le prisonnier tombé du ciel.

C'était près de l'Yser, dans une tranchée où commandait un petit sergent qui n'a pas froid aux yeux. L'ordre venait de lui parvenir de se préparer à une attaque de l'adversaire terré à cent mètres de là.

— Tout le monde est présent? demande-t-il suivant l'usage.

On se compte rapidement et, soudain :

— Sergent, « y » en a un de trop!

— Un de trop? Quelle est cette plaisanterie?

On recompte et chacun, soupçonneux, examine son voisin comme s'il arrivait en droite ligne de la planète de Mars.

— Eh bien? questionna le sergent impatient.

— C'est c't'outil là qu'est de trop, assure un des combattants en poussant vers le sous-officier un Boche dont l'uniforme absolument couvert de boue n'avait pas, jusqu'alors, attiré l'attention, un Boche venu on ne sait d'où, arrivé on ne sait comment...

— Ya, kamarad; ya, Boche; pas capout, protestait l'autre.

Il ne fut pas possible d'en tirer autre chose, car il ne comprenait pas un mot de français.

Le poilu ventriloque.

Excelsior :

On a dit sous mille formes les façons élégantes qu'ont nos soldats de faire des prisonniers. En voici une qui, parmi toutes, comptera vraisemblablement, comme la plus singulière. Dans un bois d'Argonne, un poilu surprend au gîte sept Bavarois, qui ne l'attendaient point. En termes énergiques, — et qu'ils comprennent, encore que notre langue leur soit inconnue, — il les somme de se rendre. Ainsi font-ils. Deux par deux, sur le sentier, il les ramène vers nos lignes. Capture facile, d'autant qu'après avoir apostrophé les Allemands, notre homme a tout de suite crié vers les copains sous bois et a entendu leur toute proche réponse.

Les Bavarois, certains d'être entourés, filent doux. Tout le long de la route, le dialogue continue entre le Français et ses camarades, dont pas un cependant ne se montre. A en juger par les voix, ils doivent être au moins dix :

— Voilà ce que j'apporte, mon lieutenant, s'exclama bientôt le bon chasseur, en poussant son troupeau dans la tranchée.

— A toi tout seul?

— Oui. Mais, ajoute l'homme, en parlant lointainement comme au fond du bois, ça ne m'a pas été malaisé, voyez-vous... je suis ventriloque.

Leur bonne humeur.

D'une lettre de soldat à un camarade, sur un autre point du front :

« Vieux! il fait froid! Tout juste si la flamme de mon briquet n'est pas gelée. J'ai descendu plus d'un Boche, pour me réchauffer. Sur le tuyau de ma pipe, il y a des crans : chaque cran en représente *un*. Je me paye quelque chose comme carton; il me semble que je suis à la fête de Neuilly. C'est le soir que c'est intéressant : tous les coups font quille. J'en aurais, des paquets de biscuits, si c'était comme à la foire.

Et toi, avec ton moulin à rata (mitrailleuse), fais-tu de la bonne ouvrage? Quand ça sera fini, je me mettrai romanichel. J'ai tant l'habitude de coucher dehors! Je vais me laisser pousser les ongles et les cheveux. Depuis le mois d'août, je ne suis pas rasé; alors, tu vois l'allure. Je te serre une vieille pince en attendant de pouvoir t'embrasser fortement.

Le tambour...

De la *Dépêche algérienne :*

Un détachement français va prendre possession d'un village. Survient une troupe allemande qui a pour point de direction ce même village. Surprise des uns et des autres. Bataille. A la première fusillade, tous nos officiers et tous nos sous-officiers tombent. Nos hommes crient :

— Nous sommes fichus !

Un commandement retentit :

— Baïonnette au canon !... Vingt pas en avant !

La manœuvre s'exécute.

— Couchez-vous !... Tir à volonté !... Visez bas !...

La compagnie obéit.

— Levez-vous !... Cinquante pas en avant !... Couchez-vous !... L'arme bien en mains !... Debout pour la charge !... En avant !...

La compagnie se dégage, refoule les Boches et elle reste maîtresse du village.

Qui l'a groupée, commandée sans qu'elle s'en doute, lui a redonné toute son assurance et fait retrouver toute sa vaillance, devinez qui. mais devinez qui ?...

Le tambour !

Y a-t-il un fifre boche qui serait capable d'en faire autant ?

Le mauvais baiser.

Du *Temps :*

Le soldat L.... patrouilleur du ...ᵉ d'infanterie s'était juré de ne jamais faire merci à un Boche. Un jour il en avise un dans un fourré à 50 mètres. Il l'ajuste. Mais l'autre jette ses armes. lève les bras en criant : « Kamarad ! », court vers lui, et, avant qu'il soit revenu de sa stupeur, l'embrasse sur la joue à pleine bouche : « Kamarad ! Kamarad ! » Alors L... s'essuie la joue d'un air à la fois dégoûté et déçu : « Le cochon ! Il m'a embrassé !... Je ne peux pourtant pas le taper !...

La commission.

Après plusieurs heures de résistance dans la tranchée, l'ordre de donner l'assaut est transmis à une compagnie.

Tous s'élancent malgré la mitraille. Une balle en plein front étend raide le sergent. Alors un de ses compagnons d'armes s'arrête un instant. le salue et lance : « Au revoir, vieux, annonce notre visite à saint Pierre ! » Puis il reprend sa course vers la bataille.

Nul doute que le saint portier n'ait accueilli les bras ouverts ceux que la bataille n'épargna pas.

L'humour dans les tranchées.

De l'*Echo de Paris :*

Adolphe Cardon est l'un des garçons de la Brasserie Universelle. Ses camarades l'appellent « Mayol » à cause du toupet qui se dressait sur son front jadis.

Parti dès le premier jour de la guerre le jeune Cardon fit vaillamment son devoir. Il revint des tranchées réformé : une balle lui avait crevé l'œil gauche, le blessant en même temps au bras droit.

Ces jours-ci, ses camarades de bataille lui ont envoyé une carte postale et voici ce qu'ils ont écrit :

« Mon cher Nenœil, le général t'a mis soixante jours de prison avec ce motif : a perdu son œil sur le champ de bataille a refusé d'aller le chercher parce qu'il tombait des obus. Il était même question de te faire passer en conseil... »

Le brave garçon a repris sa place à la Brasserie Universelle. Il se console parfaitement de son malheur. « Il y en a qui s'en tirent à moins bon compte », dit-il.

C'est un philosophe.

L'égoutier.

Ce fut une bien grande joie pour ce poilu des tranchées lorsqu'il reçut, expédiées par sa femme, ses bottes, confortables et hautes d'autant que la chère envoyeuse les avait, jusqu'à la tige, garnies de douceurs : confitures, miel, petits beurres et autres délices.

Quand l'heureux destinataire du précieux paquet eut fait sauter les ficelles et chaussé ces escarpins d'un type tout spécial il cria vers les Boches, et d'une voix de tonnnerre :

— Maintenant, que le bal commence ! »

L'eau, dans le sous-sol gluant, glaçait les

camarades jusqu'à mi-mollet. Seul, l'homme aux bottes, d'un sourire méprisant, narguait l'élément perfide :

— Vous avez de la chance, mon ami, lui dit le capitaine, d'être ainsi botté jusqu'au ventre.

— Mon capitaine, n'est pas égoutier qui veut, répondit le « poilu ». Et il ajouta : *Elles* ont été à la peine, faut bien qu'elles aillent à l'honneur ! »

L'utilité du patois.

La *Dépêche* de Toulouse :

Un de nos lecteurs de Champagne nous donne connaissance d'un fait qui, dit-il, met en relief la présence d'esprit de nos vaillants troupiers :

« Tout dernièrement, dans la région de Perthes, un réserviste, instituteur dans le civil, fut choisi comme homme de liaison. S'étant légèrement écarté de sa route, il fut pris pour un Allemand par des Français. Aussitôt, quelques coups de feu crépitèrent et quelques balles tombèrent près de notre soldat qui se coucha à plat ventre pour leur échapper. Il a beau crier : « Ne tirez pas, je suis Français ! » les nôtres, croyant à une supercherie, continuaient leur feu.

Mais une idée subite traversa l'esprit du réserviste, qui, se faisant un porte-voix de ses mains, s'écrie en patois : « Tirets poi més, millo dious ! »

« A ces mots, nos braves poilus arrêtent la fusillade, émus par cette voix qui apporte vers eux comme un peu de l'air du pays natal.

« Ainsi fut épargnée une fâcheuse méprise, grâce à l'emploi de notre langue d'Oc si méprisée. »

L'oreille fine.

La *Tribune*, de Genève :

Un officier inspecte, avec quelques camarades un château que les Allemands en retraite ont quitté précipitamment. Les pièces sont visitées avec précaution. Tout est ouvert, tout est flairé. Mais c'est le désert et le déménagement. Il n'y reste que des ruines ou des ordures.

Soudain, l'officier dresse l'oreille et met un doigt sur ses lèvres.

— Chut ! J'entends parler.

Les autres s'arrêtent, s'immobilisent, se penchent, écoutent profondément, comme on écoute lorsque la seule chose qu'on entende est le tressaillment rythmé du petit clapotis de sang qui vous flue et vous reflue tout au fond des oreilles. Mais ils ne saisissent rien, haussent les épaules et sourient.

L'officier, impatient, insiste :

— Je vous dis qu'on parle dans cette maison.

C'était exact. On avait inspecté de fond en comble les lieux, sauf un obscur réduit de la cave. On s'y rendit à pas de loup. Et là, à voix basse et dans la nuit, un compère, accroupi, téléphonait. Deux coups de revolver sur la tempe et cette fois le silence régna.

Le même officier inspectait, quelques jours plus tard, une tranchée, lorsqu'il jeta soudain l'alarme :

— On creuse sous nos pieds !

Toutes les oreilles se penchèrent, tous les tympans se tendirent. Mais rien. Nul ne perçut le moindre bruit, le heurt le plus imperceptible ou le plus lointain.

— Mes enfants, on mine notre tranchée Garde à vous ! Décampons !

A peine les hommes étaient-ils en sûreté que leur tranchée sauta.

Le jeu de dames.

Du *Gaulois* :

Dans une tranchée, bien loin, sur le front, des paquets arrivaient l'autre matin. Dans l'un d'eux se trouvait un jeu de dames tout neuf ; au milieu, une étiquette sur laquelle ces mots étaient tracés d'une écriture d'enfant :

« Jeu offert par Robert Thierrard-Moser, âgé de sept ans, avec ses économies, en mémoire de son père, tombé au champ d'honneur, le 8 octobre, près d'Arras. — 20, rue Kruger Parc-Saint-Maur. »

Il y avait des territoriaux dans la tranchée, des pères de famille. Ils retournèrent maladroitement dans leurs mains le cadeau du petit orphelin, se regardèrent et, pour étouffer la grosse émotion qui leur secouait le cœur et mouillait leurs yeux, ils firent entendre un gros juron.

Le cadeau du gosse fait désormais partie du matériel sacré de la section.

Un menu très confortable.

Du *Moniteur du Puy-de-Dôme :*

J'ai été reçu à deux reprises par les sous-officiers supérieurs de la 9e compagnie du 105e d'infanterie. Il y avait à chaque fois vingt à vingt-cinq couverts dressés et le menu était excellent. On sait parfaitement se ravitailler en campagne, dès qu'on a quitté la ligne de feu. Jugez plutôt :

Bouillon de « Kultur »
Langouste « Karapace » à la Mayonnaise
Blanquette de veau
Jardinière de légumes Alliés
Rôt de Bête de « Somme »
Salade de pissenlits
Fromage — Confitures en Glaise
Desserts d'Hiver
Liqueurs émouvantes
Champagne Démarquet
Ju-gnolé
Cigares 105 long
A 4 heures du matin, Pruneaux de Boches
Sauce Tranchée.

Civils, ayez confiance.

D'une lettre de soldat, à l'*Eclair :*

« 22 janvier.

« Chers parents,

« Nous voilà aux tranchées de première ligne pendant quatre jours.

« Nous échangeons avec les Allemands nos projectiles ; on est à 300 mètres.

« Le soleil brille, il est 9 heures ; à côté de moi, un soldat apprend une chanson :

« *En ce temps-là vous n'étiez pas mal quise.* »

« Les autres consultent leur colis qu'on vient de leur porter.

« Pas de bile chez nous ; ayez donc, vous aussi les civils, confiance en vos braves pioupious, soldats d'un sou, qui se battent vaillamment et défendent généreusement notre France chérie.

« G. B..., sergent-major. »

Atout !... Je coupe !

Un poilu de retour de la tranchée, où il a été glorieusement blessé, nous rapporte un jeu de cartes avec lequel il a joué, dans la tranchée, pendant les accalmies. Ce jeu a été entièrement dessiné par un élève des Beaux-Arts.

Les quatre rois sont, — cela va de soi, — les généraux Joffre, Maunoury, de Castelnau, Foch. Les quatre dames ? Mmes Bartet, Sarah Bernhardt, Yvette Guilbert et Régina Badet ; les valets ? MM. Mounet-Sully, Polin, Dranem et Noté.

On le voit, il n'est pas, sur le front, que des cartes d'état-major.

Le drapeau « bochisé ».

Nos « poilus » ont été la nuit en patrouille ; l'un d'eux le soldat B... a « zigouillé un Boche ».

Quand, à l'aube, le sergent C.. vient à son tour prendre le commandement du poste d'écoutes en avant de nos lignes, on lui signale un drapeau, flottant entre les tranchées adverses. Quoi ! un drapeau allemand en avant ! S'agit-il d'un piège dressé par ces fourbes ?

Il fait jour. Le petit sergent songe qu'il faut être prudent. Mais alors il ne pourra enlever le drapeau qu'à la nuit, et il ne se sent pas le courage de garder sous ses yeux toute la journée, le drapeau odieux. Crânement, il quitte sa tranchée, et, après dix minutes de défi à l'adresse de l'ennemi, il revient à son poste, joyeux, avec son trophée.

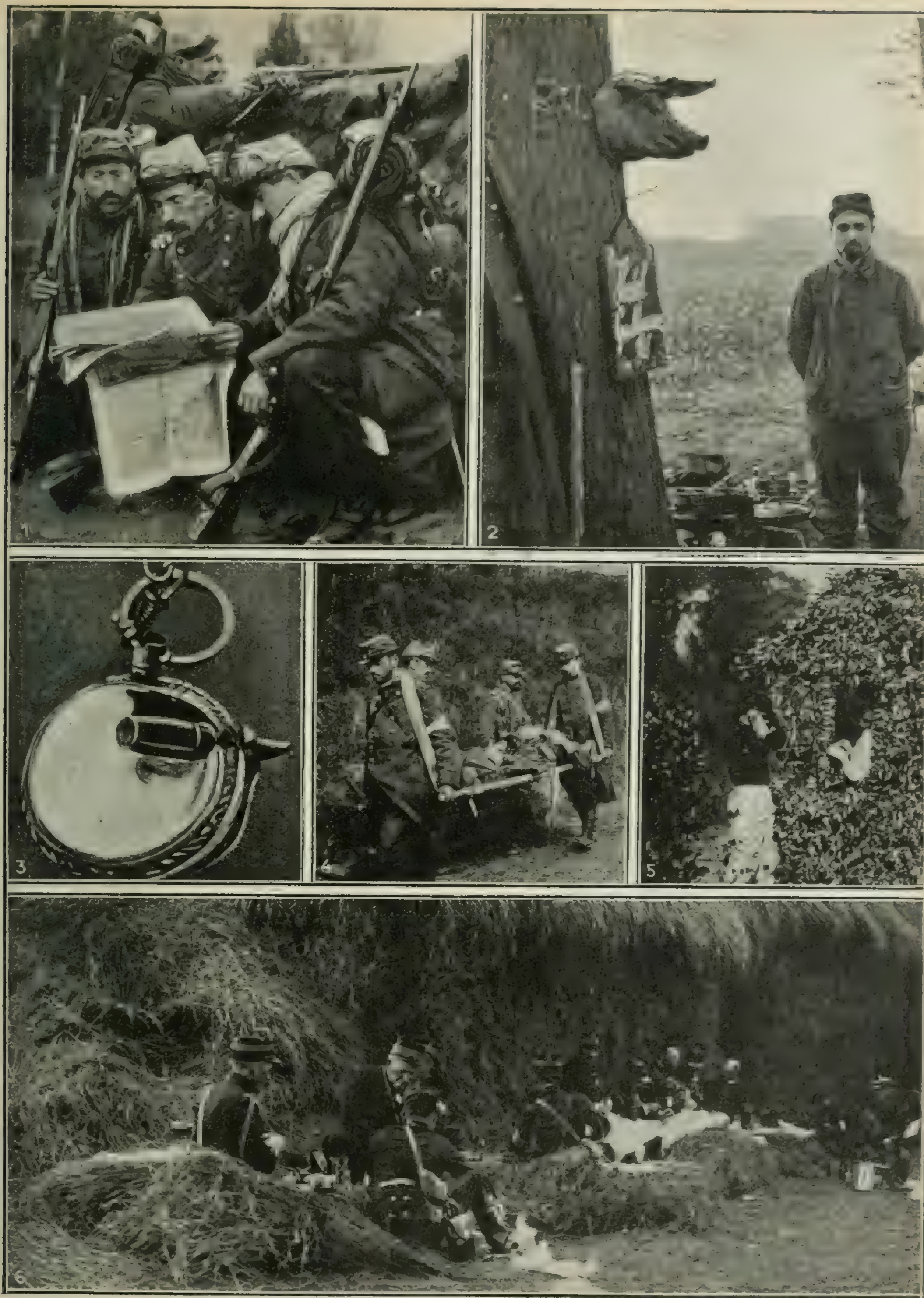
O surprise ! Ce drapeau est un drapeau français, volé évidemment dans une mairie voisine, et que ces lourdauds avaient « bochisé » en fixant horizontalement les bandes de nos trois couleurs, après avoir peint en lettres blanches, sur le bleu, ce simple mot : « Noir ».

Le sergent C... eut son drapeau ; le soldat B... eut son Boche. La journée commençait bien.

Une vengeance héroïque.

Le *Petit Marseillais*. — Extrait de la lettre d'un officier de chasseurs alpins combattant actuellement dans les Vosges :

« Aux premières lueurs de l'aube, voulant repérer un poste téléphonique ennemi, le lieutenant X... quitta notre tranchée, rampa en avant sans escorte jusqu'aux approches des lignes allemandes ; mais les Boches,



1. LECTURE DU JOURNAL DANS LA TRANCHÉE ; 2. L'HOTEL GUILLAUME ; 3. MONTRE QUI A PROTÉGÉ SON PROPRIÉTAIRE DE LA MORT ; 4. TRANSPORT DES BLESSÉS ; 5. TÉLÉPHONE AU FRONT ; 6. DÉJEUNER DE L'ÉTAT-MAJOR

ayant découvert son hardi stratagème, le laissèrent approcher le plus possible et le fusillèrent presque à bout portant. Au jour, à l'abri dans leur tranchée, pour nous narguer, les Allemands hissèrent le cadavre de notre courageux ami au bout de leurs baïonnettes. A la vue de cette ignoble exhibition, de ce geste monstrueux, sans un commandement, sans un cri, d'un seul bond, toute notre compagnie, capitaine en tête, sauta hors de sa tranchée et comme hynoptisée par la vue du cadavre, elle courut en avant pour venger le héros lâchement profané.

L'attaque fut si soudaine, si impétueuse que la barrière de fils barbelés protégeant la ligne ennemie fut renversée avant que les Allemands fussent revenus de leur surprise. Tous les Boches qui se trouvaient dans la tranchée furent passés au fil de la baïonnette. Nous reprîmes le cadavre de notre lieutenant, après avoir conquis, presque sans perte, une tranchée dans laquelle nous comptâmes 210 cadavres ennemis.

Notre ami était bien vengé!

Thé-Tango.

Cri de Paris :

Voici le petit carton qu'un de nos troupiers nous fait parvenir :

« A l'occasion de sa fête, le sergent recevra dans sa tranchée, boulevard Poincaré, n° 6, le 27 mars, de 4 à 6. Thé-Tango. Orchestre de tziganes et de marmites. R. S. V. P.

« *Moyens de communication : Métro station du Combat.* »

La messe de l'artilleur.

Du *Courrier du Centre :*

Sur quelques caisses de cartouches vides, on a mis une pierre, et le capitaine va dire sa messe. Ce capitaine est un curé. Il s'habille rapidement et il a une drôle de touche, ce curé, qui, en guise de barette, porte le calot à trois galons! et rien n'y manque à la messe. Il y a un sermon! Ce n'est pas un « curé » qui parle », c'est un « poilu » qui parle à d'autres « poilus ».

Il leur dit d'abord de prier pour tous ceux pour qui il va dire la messe.

— Je recommande en particulier à vos prières les artilleurs allemands que nous venons de démolir.

Et il récite le *De profundis!*

La méprise.

— Je t'assure que ce sont des Boches.

La patrouille française, avancée à pas de loup, cernait la cahute, dans les bois de... Le caporal tendait encore l'oreille, et, tourné vers ses hommes :

— Pas de doute. Ils disent : « Ya! Ya!.. » Attention les copains. Toi, la fenêtre, nous la porte! En avant.

On se rue, on enfonce tout. Dans la pénombre, des hommes se lèvent, sautent sur les armes. On va s'entre-tuer. Non! Le caporal jette un cri. Personne ne tire. Ce sont là des uniformes français.

— Qui êtes-vous? — Des Allemands déguisés?

— Nous? s'indigne un de ceux de la cahute, on est Français! Mais on est breton aussi. Alors, on parlait comme au pays, n'y a pas de mal...

— C'est votre maudit *ya* qui m'a trompé, explique le caporal en serrant des mains.

— Notre Ya? dit un grand gars d'Armor. Ah! pardon, faut pas confondre, caporal. Notre Ia, à nous, il s'écrit avec un I. Vous n'aviez donc pas entendu?

Le testament d'un poilu.

Le *Petit Marseillais :*

Trouvé dans la poche d'un soldat tué par une balle au cœur dans l'attaque du ...

« Cela est mon testament, écrit par moi, Pierre M..., de Châteauroux. Si je suis mort un jour à la guerre, je n'ai pas grand'chose, mais j'ai ma malle à l'hôtel de la Boule-d'Or, à Bourges, qu'il faut écrire à ma sœur qu'elle aille la chercher. Ce que j'ai sur moi, il ne faudra pas l'envoyer : ça ne vaudrait pas la peine. Je donne ma pipe à mon cousin Albert J... de la 6e compagnie, que les camarades lui donnneront quand ils le rencontreront, ça ne presse pas. Mon portefeuille, qui est tout neuf, car je l'ai acheté juste à la guerre, ça sera pour J... qui est un savant et qui écrira à ma sœur comment ça sera arrivé et que je suis mort en brave, j'espère bien, car je ferai ce qu'il faut pour

ça. Le linge de mon sac qu'est bien garni, ça sera pour les camarades qui en ont besoin, mais ça sera L.. qui commencera à choisir car il en a guère. Ma blague, ça sera pour T... Avec la pipe à mon cousin J... faudra également donner l'étui comme de bien entendu. Mon portemonnaie avec l'argent, ça sera pour le capitaine qui le donnera à l'aumônier pour des messes pour moi et pour les camarades de la compagnie qui sont morts aussi. Ma photographie qu'est dans le portefeuille, ça sera pour le capitaine qui la gardera en souvenir de Pierre M... parce que je l'aime bien, parce qu'il a toujours été bon avec nous, et s'il la garde ça me fera plaisir.

Comme à la caserne...

Voici quelques motifs de punitions, nous dit le *Patriote des Pyrénées*, bien faits pour prouver que, devant l'ennemi comme à la caserne, la discipline française reste rigoureusement observée :

— ... Ayant renversé du café dans le cantonnement et étant puni d'une corvée supplémentaire pour ce fait a murmuré : « Fourre-moi dedans si tu veux. »

— ... A mis de la mauvaise volonté dans l'exercice d'une corvée et persiste à tutoyer ce caporal malgré la défense de ce dernier.

— ... Etant de corvée a quitté celle-ci sans permission.

— ... A fait une remarque déplacée au moment où le capitaine passait une revue de pieds.

— A prétendu faussement que son bidon fuyait.

— Sorti après l'appel du soir et rentré par une issue inconnue.

— ... Etant de corvée d'ordinaire, a mangé des oignons que le cuisinier venait de préparer pour l'assaisonnement du repas du soir.

— ... Malgré plusieurs observations déjà faites, s'obstine à diriger l'exercice des employés en sabots.

— ... A empêché un chasseur de la 4e compagnie, chargé de moudre le café, de se servir du moulin sous prétexte qu'il ne payait pas un litre.

— ... A craché sur les rangs, étant au garde-à-vous.

Le fossoyeur sublime.

D'une lettre de soldat, dans le *Phare de la Loire* :

« A notre gauche, les zouaves occupaient une tranchée distante à peine de 250 mètres des tranchées allemandes. Entre les deux lignes, des cadavres de vaches, de porcs et aussi de soldats français et allemands.

« La veille, comme le bataillon de zouaves avait fait une sortie, il avait laissé sur le terrain trois nouveaux morts ; ceux-là, du moins, recevraient une sépulture : ainsi en avait décidé l'héroïsme d'un de leurs camarades.

« Sans qu'on puisse l'en empêcher, ce brave sort en rampant de la tranchée... Il emporte quelques briques qu'il dispose devant lui, à longueur de bras, et il avance à plat ventre derrière ce frêle obstacle. Il atteint ainsi le premier cadavre et l'enterre, à fleur du sol, il est vrai, mais enfin il lui donne les honneurs de la sépulture. Pendant ce temps, les Allemands ne cessent de tirer. Le rempart de briques s'effrite sous les balles. Peu importe : le zouave est en marche vers le second corps. Il l'enterre comme le précédent, à cent mètres à peine des tranchés ennemies.

« Devant tant d'audace calme, les Allemands ne tirent presque plus. On dirait qu'ils sont touchés par tant de bravoure, et qu'ils l'admirent.

« Alors le fossoyeur sublime se lève, tout droit, sans armes, la pelle sur l'épaule. Lentement, il atteint le troisième cadavre et l'enterre, profondément celui-là, sans qu'un seul coup de feu trouble le grand silence.

Quand il a fini, il s'essuie le front et, toujours face aux Allemands, sans se retourner une seule fois vers nous, il ramasse quelques bouts de bois dont il fait une croix qu'il plante sur la tombe. De nouveau, il se redresse, semble hésiter quelques instants, comme s'il cherchait quelque chose, puis il fait le salut militaire et revient sans perdre un pouce de sa taille, à sa tranchée.

« A peine y a-t-il sauté qu'une salve formidable siffle au-dessus de sa tête. »

La chanson d'à-propos.

Un poilu parle : « Devant Reméréville, nous occupions, sous bois, une tranchée.

Soudain, une batterie ennemie nous canarde, à 300 mètres. J'entends derrière moi, un copain qui dit :

— Tu vas voir qu'ils vont s'attirer des désagréments.

« Presque aussitôt, nos 75 les arrosent et nous en profitons pour courir sus et nous emparer des canons boches.

« Dans la galopade des nôtres, un obus éclate, renverse un bougre qui, sans la moindre blessure, se relève, magnifiquement englué de boue et — épatant ! — entonnant un air connu, la main sur le cœur, comme dans un salon, se met à chanter :

— Tu m'as donné le grand frisson, celui qui fait perdre la tête ! »

Un héros de Beauséjour.

C'est du marsouin Mathieu Jouy qu'il s'agit, cet admirable soldat qui fut signalé par le récit officiel comme étant resté seul à défendre sa tranchée. Il est actuellement dans un hôpital de Bordeaux où un collaborateur de la *Petite Gironde* a pu l'interroger et reconstituer son fait d'armes :

Le premier qui débouche devant la barricade improvisée s'abat, foudroyé par une balle en plein front. Un deuxième a le même sort. Surpris, les assaillants hésitent ; il leur est facile de voir qu'ils n'ont affaire qu'à un seul homme, — mais quel homme !

Ils lui crient de se rendre ; mais Mathieu Jouy ne veut pas comprendre. Toujours à l'affût, le canon de son arme glissé entre deux sacs qui forment créneau, il attend posément l'apparition d'une autre victime.

Des ordres gutturaux se font entendre. Ce sont les chefs qui poussent leurs hommes à l'assaut. Ils sont cent contre un, mais qu'importe ! Mathieu Jouy ne les craint pas. Flegmatique, ainsi qu'au stand de tir, il en descend un autre, puis encore un, puis un cinquième...

Mais ils débouchent trop vite. Ils sont maintenant sur lui et c'est à bout portant qu'il abat le sixième.

Un « casque à pique », — selon son expression, — réussit à escalader l'obstacle et lance un furieux coup de baïonnette. Jouy bondit en arrière, mais il a été touché au bras et le sang lui ruisselle sur la main. La douleur ne fait qu'aviver sa colère. Comme ses six camarades, « le Boche est f... à terre ! »

Le marsouin se retourne juste à temps pour voir luire au-dessus de son front le sabre d'un officier. Instinctivement il rentre la tête entre les épaules et c'est son képi qui est fendu.

Sa baïonnette plonge et l'officier s'écroule, grièvement blessé.

Privés de leur chef, les Allemands s'arrêtent. Mais le barrage est forcé ; Jouy n'a plus rien pour se protéger. D'ailleurs, son bras lui refuse maintenant tout service.

A reculons, notre héros abandonne son poste de gloire. A quelque distance, il trouve son adjudant, qui n'espérait plus le revoir. Ils se défilent et rejoignent leur unité.

L'obsession de la victoire.

Du *Matin* :

L'anecdote est d'hier. Elle se répète à chaque blessé. Je vois descendre de voiture, retour du front où il est tombé la nuit, couvert de sang, un de nos poilus.

— Eh bien ! mon brave, comment ça va ?

— Mon lieutenant, nous avons pris six cents mètres de tranchées !

— Sapristi ! bien touché... A la main, aux bras ! où encore ?

— Et puis le village, mon lieutenant ! Même que le train y est allé pour la première fois cette nuit !

— C'est grave ?

— Ah ! mon lieutenant ! Si vous saviez ce qu'on est heureux !

— Oui, mais en attendant vous êtes grièvement blessé.

— C'est rien. On sera estropié, voilà tout. Mais la tranchée est prise, c'est le principal.

Moi, Boche !

D'une lettre d'un officier d'état-major en mission aux Eparges, publiée par le *Bulletin des Armées* :

C'était la nuit dernière. Une patrouille sort, reconnaît les lignes ennemies, rentre se chauffer dans un abri souterrain, les hommes tassés les uns contre les autres.

Dans le silence, que troublent déjà les ronflements des dormeurs, une voix dit :

— Moi Boche !



BATTERIE DE 75 EN POSITION SUR LES HAUTS DE MEUSE

Personne ne répond. La voix insiste :

— Moi Boche !

On croit à une scie et on crie :

— F...-nous la paix !

La voix reprend :

— Moi Boche !

Cette fois, c'est un concert d'imprécations. L'abri tout entier réclame le droit au sommeil.

Le lendemain, au jour, on trouva dans l'abri un hôte inattendu, que la boue avait habillé comme les autres. C'était un Boche, — Moi Boche ! — un déserteur qui avait suivi la patrouille pour se libérer du pain KK, des serre-files à revolver et des mitrailleuses où l'on enchaîne les servants, — un vrai Boche, qui avait dit vrai, sans qu'on voulût le croire ni même l'écouter...

Canon et canon.

Un officier général s'approche d'une batterie de 75, qui fait décidément merveille. Pas un coup perdu. Les Allemands, là-bas, doivent avoir une fière opinion de notre artillerie. Longtemps, l'officier s'intéresse au spectacle, observant le calme sang-froid d'un capitaine, au visage grave, à la large barbe noire, qui, sous l'uniforme garde quelque chose de l'ecclésiastique. A la fin, il y a une accalmie. Et le chef peut parler à ce capitaine qui, inlassablement, d'une pièce à l'autre, pendant près d'une heure, est allé donner des indications si utiles.

— Diable ! capitaine, vous pouvez dire que vous êtes, quand vous vous y mettez, un fameux pointeur. Vous avez fait, depuis que je vous observe, bien du mal à l'ennemi et bien des économies pour le gouvernement. Tous vos coups ont porté, ma parole.

— On fait ce qu'on peut, mon général.

— Soit, mais c'est très bien. Et, qu'est-ce que vous faites dans le civil?

— Je suis professeur de... *droit canon.*

Dans la même tranchée.

De l'*Echo de Paris :*

Il y a quelques jours, en Argonne, pendant qu'une compagnie d'infanterie prenait position dans une tranchée, on voyait arriver, plein d'ardeur et de courage, un jeune caporal de la classe 1914, appartenant à un régiment du Midi. Toute la compagnie, les officiers en tête regardaient avec curiosité ce nouveau venu, quand, tout à coup on voit

bondir des rangs le soldat Masson, qui s'écria : « C'est mon fils ! » Une seconde après, les deux hommes se jetaient dans les bras l'un de l'autre.

On juge de la joie du père de retrouver son fils et en pareil endroit ; puis apercevant sur sa manche les galons de caporal : « Allons ! bon, lui dit-il en riant, voilà que je te dois obéissance ! »

Heureux et fier, le territorial présenta le jeune gradé aux officiers et sous-officiers qui témoignèrent aux deux soldats les meilleures marques de sympathie.

Et le père et le fils continuèrent à participer dans la tranchée à la défense du sol français.

L'héroïsme de l'Alsacien.

De la *Dépêche :*

Le jour de la mobilisation, cet Alsacien, — protestataire, — mais qui avait cédé à la force, abandonna sa femme et vint s'engager dans les troupes françaises.

Depuis, il se conduisit en brave, sachant très bien *qu'il pouvait être pris pour un suspect.* Il essaya de faire oublier son origine, se conduisant avec une audace telle qu'il fut décoré de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

Un jour, il s'approcha suffisamment des tranchées boches pour être arrêté par la sentinelle. Il répondit en allemand. Sur le ton du commandement, il fit avancer à l'ordre le factionnaire et dit : « Silence ! je suis un uhlan déguisé. Où sont les troupes ? Combien d'officiers ? Nomme-les-moi. Quel régiment ? Je viens de loin. Je suis agent de liaison et en danger. Il faut me cacher deux heures. Introduis-moi auprès des camarades. »

Tout cela fut accompli avec une rapidité extraordinaire. La sentinelle mena l'homme dans la tranchée. On parla de la vieille Allemagne, et, les officiers conduisirent le pseudo-uhlan dans une maison voisine qui servait de cabaret. On but. On but beaucoup. L'Alsacien seul se modéra et sortit le premier. Il tenait à la main son épée hors du fourreau.

Quand les autres, un par un, sortirent de la maison, il leur trancha la gorge. Des cris le trahirent. Il eut le calme courage d'enlever la clé à l'intérieur du cabaret et le referma cependant que les survivants à moitié ivres se ruaient vers la porte. L'Alsacien contourna la maison, brisa un carreau de la fenêtre et abattit les hommes qui restaient à coups de revolver. Il avait ainsi supprimé huit officiers allemands. Il revint vers nos lignes, raconta simplement le fait. Le soir même, la tranchée boche était prise.

Un « poilu ».

De l'*Echo de Montpellier :*

Jules Debatty, — c'est son nom, — était déchargeur de bateaux, à Charleville, lorsque sonna l'heure de la mobilisation. Il rejoignit son régiment, le 91[e] d'infanterie, à Nantes, comme simple soldat, laissant à Charleville sa femme et ses trois enfants, dont il est sans nouvelles depuis le 3 août. Désigné pour être affecté au dépôt, il demanda à partir au feu aussitôt. On l'envoya dans l'Argonne. Le 28 septembre, le généralissime Joffre lui décernait la médaille pour les motifs suivants : « Très brillante conduite au feu ; est resté le dernier sur la ligne de combat au mépris du plus grand danger, se dépensant sans compter pour aller chercher des munitions. » Quelques jours après, il était nommé caporal, puis sergent. Quoique gradé, il s'offrait sans cesse pour aller seul en patrouille ou monter la garde aux avant-postes. Un jour, il fut chargé de jeter dans une tranchée allemande une proclamation annonçant que les Russes avaient fait un grand nombre de prisonniers. Il monta sur le bord de la tranchée allemande et harangua les Boches, leur conseillant de se rendre. Une autre fois, se trouvant en sentinelle avec un camarade aux extrêmes avant-postes, il fut soudain assailli par un fort détachement ennemi. Son compagnon fut tué. Mais Debatty, profitant de l'obscurité, — c'était pendant la nuit, — se terra dans une tranchée et, épuisant ses munitions et celles de son camarade disparu, tira sur les Boches par derrière, pendant que la compagnie de notre héros faisait feu de toutes parts. De ce fait, Debatty se trouva exposé autant aux balles françaises qu'aux balles allemandes.

Les actions d'héroïsme succédant aux actions d'éclat, Debatty se vit cité quatre fois à l'ordre du jour, félicité personnellement par le général Joffre et finalement proposé pour la croix d'honneur.

« Debout, les morts ! »

Un collaborateur de l'agence Havas sur le front tient du lieutenant J... l'héroïque récit suivant :

Nous étions en train d'aménager une tranchée conquise. Au barrage de sacs qui fermait son extrémité, deux guetteurs faisaient bonne garde. Nous pouvions travailler en toute tranquillité.

Soudain, partie d'un boyau que dissimule un repli de terrain, une avalanche de bombes se précipite sur nos têtes. Avant que nos hommes puissent se ressaisir, dix sont couchés à terre, morts et blessés pêle-mêle.

J'ouvre la bouche pour les pousser en avant de nouveau quand un caillou du parapet, déchaussé par un projectile, me frappe à la tête. Je tombe sans connaissance.

Mon étourdissement ne dure qu'une seconde. Un éclat de bombe me déchire la main gauche et la douleur me réveille.

Comme j'ouvre les yeux, affaibli encore et l'esprit engourdi, je vois les Boches sauter par-dessus le barrage de sacs et envahir la tranchée. Ils sont une vingtaine. Ils n'ont pas de fusils, mais ils portent par devant une sorte de panier d'osier rempli de bombes.

Je regarde à gauche ; tous les nôtres sont partis, la tranchée est vide. Et les Boches avancent ; quelques pas encore et ils sont sur moi !

A ce moment, un de mes hommes, étendu, une blessure au front, une blessure au menton et dont tout le visage est un ruissellement de sang, se met sur son séant, empoigne un sac de grenades placé près de lui et s'écrie :

— Debout, les morts !

Il s'agenouille, et puisant dans le sac, il lance ses grenades dans le tas des assaillants.

A son appel trois autres blessés se redressent. Deux qui ont la jambe brisée prennent un fusil, et ouvrant le magasin, commencent un feu rapide dont chaque coup porte. Le troisième, dont le bras gauche pend, inerte, arrache de sa main droite une baïonnette.

Quand je me relève revenu à moi tout à fait, du groupe ennemi, la moitié environ est abattue, l'autre moitié s'est repliée en désordre.

Il ne reste plus, adossé au barrage et protégé par un bouclier de fer, qu'un sous-officier énorme, suant, congestionné de rage qui, fort bravement, ma foi, tire dans notre direction des coups de revolver.

L'homme qui le premier a organisé la défense, le héros du « Debout, les morts ! », reçoit un coup en pleine mâchoire. Il s'abat...

Tout à coup, celui qui tient la baïonnette, et qui depuis quelques instants rampait de cadavre en cadavre, se dresse à quatre pas du barrage, essuie deux balles qui ne l'atteignent pas et plonge son arme dans la gorge de l'Allemand.

La position était sauvée. Le mot sublime avait ressuscité les morts.

Comment fut pris le drapeau.

De la *Dépêche* :

Je reçois l'ordre suivant du chef de bataillon : « Nous avons en avant de nous une tranchée occupée par une quinzaine d'Allemands. Il faut, coûte que coûte, enlever la tranchée à la baïonnette. »

Vois un peu la mine que j'ai faite ! Malgré cela, je ne comprenais pas tout le danger.

Je constituai une section de trente hommes, et, en rampant à plat ventre, je me portai entre deux tranchées allemandes. Nous recevions des coups de fusil de tous les côtés, par devant et par derrière, et je croyais que mon heure était arrivée. Mais rien ne m'arrêtait. Je puis mettre ma section en ligne, et, à trente mètres, je fis ouvrir le feu sur la fameuse tranchée occupée soi-disant par quinze Allemands. A un certain moment, je vis qu'ils agitaient un drapeau blanc pour se rendre. Je fis cesser le feu et leur criai de sortir. Tous se portèrent vers moi en me tendant les mains, en criant :

— Camarade ! Camarade !

Mais, au lieu de quinze, ils étaient soixante-treize, plus dix de tués ou blessés. S'ils avaient agi avec le même courage que nous, ils n'avaient qu'à se retourner et tirer sur nous à bout portant, nous y restions tous.

Après avoir ramené tous les prisonniers, je reçus un nouvel ordre de faire une patrouille et d'aller fouiller la tranchée pour voir s'il y avait des mitrailleuses. Je pris avec moi le camarade Cazes, de Betchat, et,

avec la pointe de mon sabre, je remuai la paille des abris. Je vis un officier blessé, couché sur un objet long. Quelle fut ma surprise : c'était le drapeau du 69e d'infanterie allemande. Il avait cherché à le cacher, mais trop tard !

Les braconniers.

A tous les coins du bois voisin, on aperçoit de grands artilleurs qui déambulent la tête baissée, l'air songeur ; on croirait à les voir qu'ils ont assumé tous les soucis de notre père Joffre. Or, ce n'est pas ça du tout : les uns visitent des collets qu'ils ont tendus ; d'autres cherchent dans les collets posés par leurs copains, et, au besoin, les lèvent pour les placer ailleurs. Ah ! les quelques braconniers du début ont fait école !... Aussi les menus de l'ordinaire s'agrémentent-ils de garennes, de lièvres et même de perdrix, qui composent des plats succulents, grâce à l'habileté de cuisiniers dont six mois de campagne ont développé les talents et l'ingéniosité.

Voilà. Et cette insouciance, cette bonne humeur ne complètent-elles pas l'héroïsme à la française de nos merveilleux soldats ?

Le braconnier des tranchées.

De l'*Auto* :

Le plus drôle, c'est le braconnier. Un vrai type. Il prétend qu'il ne peut pas s'accoutumer au séjour dans la tranchée. Ces bombes à main, ces balles, ces marmites... Et alors, sous le prétexte de cette feinte terreur, il accomplit les exploits les plus téméraires. Toute la nuit il s'évade. Il rôde dans la forêt, ramasse des blessés dans les broussailles, les relève dans la zone infernale entre les deux tranchées et va même houspiller les Allemands au gîte. Et quand on le gronde de risquer follement sa vie au lieu de rester à l'abri comme les autres, il répond :

— Je ne peux pas, j'ai peur.

Garde à vous !... Les voilà !...

Le *Progrès de Lyon*. — Un officier écrit :

Nos voisins du ...e régiment avaient pris dans une attaque une tranchée de première ligne et profitant du désarroi de l'ennemi, ils voulurent pousser plus loin et échouèrent devant la tranchée de deuxième ligne, dont le réseau de fil de fer n'avait pas été suffisamment détruit par l'artillerie. Ils battent en retraite, laissant sur le terrain quelques morts et quelques blessés, que les feux croisés empêchent d'enlever immédiatement. La nuit vient, sans que la fusillade cesse, et les nôtres, fatigués, ralentirent leur surveillance. On entend cependant les blessés se plaindre faiblement et appeler les brancardiers. Ceux-ci allaient se mettre à les chercher en rampant quand tout à coup les blessés poussent de grands cris :

— Attention, camarades, voilà les Boches ! Garde à vous, les voilà !

On ouvre immédiatement un feu d'enfer devant lequel l'ennemi recule en désordre. Mais on n'entend plus les blessés se plaindre ; on court les ramasser et on s'aperçoit que la plupart avaient *été achevés à coups de baïonnette* par les Allemands furieux de voir leur attaque rendue vaine par leurs cris.

C'est là un fait héroïque et d'autant plus émouvant que ces pauvres victimes n'en retireront aucune gloire ; leurs noms mêmes seront inconnus, je les ignore et je serai peut-être le seul à relater ce dévouement sublime.

Boxe et escrime.

Du *Journal de la Vienne et de l'Isère* :

Un boxeur réputé de la Vienne adresse à un de ses amis une lettre dont nous extrayons les passages suivants :

« Malgré le mauvais temps, on *s'en fait* le moins du monde. Quand il fait froid, trop froid, on se réchauffe de la manière suivante : avec des gants de boxe (quand on en a), on se colle des directs « ou quelques crochets » sur les oreilles ou sur le nez pour se donner de bonnes couleurs, et ce à la plus grande joie des spectateurs.

« Pour la distraction, je fais aussi quelques assauts d'escrime avce des élèves que j'ai formés. En voilà qui auront au moins appris quelque chose au cours de la guerre : la boxe et l'escrime au nez des Boches et sous les marmites, lesquelles viennent souvent interrompre une bonne passe qu'on reprend aussitôt après sans s'émouvoir.

« On s'amuse et on rit tous de bon cœur. Vraiment, on ne se croirait pas mêlé à des événements si tragiques.

Et cette gaieté, nous la conservons toujours et nous ne penserons à retourner au pays que lorsque la race des Boches sera « finie ».

« X..., brigadier d'escrime. »

Le pain de la gloire.

De l'*Eclair :*

Depuis soixante-douze heures, ces hommes, qui avaient pour mission de tenir en échec des forces quatre fois supérieures, ont vécu de quelques croûtons de pain et de quelques gorgées d'eau saumâtre... Ils se battaient sans trêve.

On annonce à ces hommes qu'on va leur apporter à manger et qu'on les relèvera bientôt; ils haussent les épaules, et, montrant leurs cartouchières qui se vident une fois encore, ils répondent simplement :

— Pour tenir, nous n'avons besoin que de munitions.

Cette véridique histoire s'est passée au 143[e] d'infanterie, où servent de nombreux Catalans.

Le ciel est pur, la route est large.

Paris, 15 février. — D'un « poilu » à sa femme :

« Je vais te raconter comment j'ai sauvé mon lieutenant : De retour à la tranchée, nous nous apercevons qu'il manque, on l'entend qui crie; le commandant demande deux hommes de bonne volonté; je ne sais ce qui m'a passé par la tête, je dis :

— J'y vais, mon commandant.

— Courage, mon ami, me dit-il en me serrant la main.

« Et me voilà parti. A ce moment, le feu ennemi redouble. Tant pis, je suis parti : j'entends le lieutenant qui, d'une voix affaiblie, demande :

— Qui va là ?

— C'est moi, Poitevin.

— Sauvez-vous, dit-il, vous allez être touché.

« Je réponds : « Mon lieutenant je suis venu vous chercher, je vous emporterai, à la grâce de Dieu !

« Je le charge sur mon épaule, tant bien que mal, et nous voilà partis. Ça crache toujours, mais nous avançons, je fais ainsi trois cents mètres et finalement nous arrivons à la tranchée sans être touchés. Le commandant me félicite, le lieutenant m'embrasse et me dit : « A la vie, à la mort. » Je n'ose te le dire, mais tout en regagnant ma tranchée avec le lieutenant sur le dos, je fredonnais : « Le ciel est pur, la route est large. » Faut-être fou, quoi !

Les braves gens !

Dernière volonté.

C'est le *Cri des Flandres* qui raconte cette jolie anecdote :

On a ramené, l'autre jour, sur un brancard, un petit chasseur qui se mourait.

Le capitaine de sa compagnie, le voyant passer sur le brancard, l'arrête et lui adresse quelques paroles d'encouragement. Le blessé secoue la tête.

— Allez, mon capitaine, je sais bien que je suis f... ; je ne me plains pas. Y en a eu d'autres avant moi, y en aura d'autres après.

Il hésite un instant :

— Mon capitaine, ajoute-t-il timidement, voulez-vous m'embrasser ?

Le capitaine, les larmes aux yeux, l'embrassa ; l'enfant mourut.

Chasse au chevreuil.

Du *Bulletin des Armées de la République :*

Un officier écrit à sa famille :

« Après l'attaque, voilà qu'un superbe chevreuil vient à passer entre nos tranchées et celles des Boches. Un de mes hommes le tire et le tue. Légalement, ce chevreuil nous appartenait, mais les Boches ne l'entendaient pas de cette oreille. Ils ne nous laissaient pas sortir la tête de nos tranchées.

« Je me dis : « Nous ne l'aurons pas, mais « eux non plus », et je défendis à mes hommes de se montrer. Nous fîmes les morts. Un moment après, un Boche sort de sa tranchée, rampe à plat ventre, puis cinq, six et sept Boches le suivent, toujours à quatre pattes. Les loustics s'approchent du chevreuil, mais au moment où l'un d'eux empoigne l'animal par la patte, je commande : « Feu ! » Une volée de coups de fusil part de ma tranchée. Trois Boches restent sur le carreau avec le chevreuil et les autres se sauvent en hurlant.

« Ils avaient du plomb dans les... cuisses !

« Alors, un brave de mes poilus sort de ma tranchée, bondit sur le chevreuil et le traîne jusqu'à nous.

« Ce matin nous avons jeté les pattes aux Boches et, demain, nous leur jetterons les os. »

L'accordeur.

Dans la tranchée d'en face, moins de cinquante mètres, les Allemands avaient traîné... un piano. Et, souvent, trop souvent, de jour et de nuit, ils avaient l'aplomb de jouer *Sambre-et-Meuse* et la *Marseillaise*. A la fin excédée, la tranchée française résolut de faire taire les mélomanes intempestifs.

— Allô! allô! réclama le lieutenant aux artilleurs de l'arrière. C'est vous? Dites, amis, rendez-nous donc le service d'accorder un piano qui est devant nous et qui nous empêche de dormir.

— Parfait. Regardez un peu ça.

Cinq minutes plus tard, le piano exhalait sa suprême mélodie, sous le baiser, un peu rude, d'un de ces obus de 75 dont nous avons le secret.

L'accordeur n'était pas aveugle.

Au téléphone.

— Tout va bien, mon colonel!...

Dans le téléphone, c'est la voix d'un gamin de vingt ans.

La vieille redoute, à l'entrée du bois, est occupée par cent cinquante hommes, le front collé au parapet, attendant la mort.

Un peu en arrière, il y a le poste des téléphonistes, qui correspond avec le colonel commandant le secteur, à quinze cents mètres de là...

— Oui, mon colonel, tout va bien...

La canonnade ennemie devient plus menaçante, son tir plus précis.

Tout à coup des cris de douleur: un obus de 105 vient de tomber sur le parapet.

— La redoute tient toujours?

— Oui, mon colonel, la redoute tient toujours.

Les « marmites » succèdent aux « marmites »; la position devient intenable.

Devant le poste des téléphonistes, des hommes passent le visage blême, des blessés, qui se traînent à peine...

— Mon colonel, un obus vient de tomber sur l'abri du capitaine...

— Et le capitaine?

— Enseveli avec toute sa section...

— Tu peux rester encore?

— Je reste, mon colonel!...

Maintenant la compagnie, décimée, commence à se replier sur la lisière du bois; les autres téléphonistes vont rejoindre leurs camarades.

Mais le petit demeure cramponné au bout du fil: il a dit au colonel qu'il pouvait rester, il restera, il veut rester...

—Tu seras cité à l'ordre de l'armée...

— Oh! ce n'est pas la peine, mon colonel!...

Sur la redoute vide, les obus tombent toujours...

— Mon colonel, tout est écroulé autour de moi; faut-il que je reste?

— Reste si tu peux : j'envoie une autre compagnie occuper la redoute.

— Bien, mon colonel!...

Et il est resté, pour annoncer l'arrivée de la nouvelle compagnie...

Je tiens le récit de la bouche même du capitaine de cette compagnie, qui l'a trouvé là, seul, tranquille, souriant, — et en parfaite santé...

— Mon colonel, tout va bien!...

Ce petit téléphoniste appartenait au 13e régiment.

Un combat effroyable.

Le *Progrès d'Eure-et-Loir :*

Lettre d'un combattant :

C'est au galop que je vous écris ces quelques lignes pour vous tranquiliser à mon sujet, car je suis revenu sans une égratignure de cette terrible attaque que nous avons repoussée à H... et dans la vallée F..., dont vous avez dû lire les détails dans les journaux.

....

Nos fusils étaient tellement chauds qu'il nous était impossible de les tenir, les Boches avancèrent et réussirent à sauter dans nos tranchées. C'est là que commence le tragique. La baïonnette ne servit plus à rien, il y eu un corps à corps effroyable, nous nous battions avec des haches, serpes, pelles, couteaux, etc..., c'était horrible, nous avons même des hommes qui sont devenus fous,



DANS LES RUINES DU FORTIN BOMBARDÉ, L'HÉROÏQUE SOLDAT TÉLÉPHONE : TOUT VA BIEN, MON COLONEL (p. 40)

c'est ainsi que cela dura pendant trois quarts d'heure.

Vers minuit, cela recommença de nouveau, nous contre-attaquions avec quelques compagnies et, à la fin, nous avons réussi à les déloger des tranchées, ils commencèrent à

eculer en désordre. C'est ainsi que nous avons passé sept jours sous un feu épouvantable, mais nous avons tenu bon et ils n'ont pas réussi à enfoncer nos lignes.

Un fait très curieux que je vais vous signaler, c'est que tous les Allemands qui se ont battus contre nous étaient ivres, ils avaient bu de l'eau-de-vie mêlée avec de l'éther; nous avons même bu le reste d'un bidon d'un blessé boche, cela avait un drôle de goût.

Je croyais les Allemands plus braves et plus courageux que cela; j'ai vu de mes propres yeux que ce sont des lâches, ils ont même achevé de nos blessés.

Une question.

De la *Libre Parole :*

On travaille dans la tranchée. On nettoie les armes, silencieusement, activement. Un des hommes retire sa pipe de la bouche et appelle un camarade.

— Un tel, dis donc, Un tel?

— Quoi?

Une pause.

— Penses-tu qu'on aura la guerre?

A la cote 814.

De M. Louis Rivière, dans la *Revue Hebdomadaire :*

Le jour nous réserve des distractions.

A l'orée du bois, l'on a une vue directe sur l'un des villages occupés par les « Boches » et l'on commande la route par où doit passer le ravitaillement. Nous y avons établi un stand d'où, les premiers jours, nos tireurs faisaient des « cartons » remarquables. A 1.500 mètres, ils ne manquaient pas un isolé; à 1.700 mètres, ils vous descendaient fort proprement un cavalier ou un cycliste. Pour préciser l'effet utile qu'on peut attendre de notre fusil, je dirai, en passant, qu'à 3.000 mètres nos feux de salve ont dispersé des rassemblements.

Puis, le métier est devenu ingrat. Dégoûtés, les Allemands ne se montraient plus. Personne sur la route devenue déserte. L'on ne voyait plus aux environs que des paysans occupés à ramasser leurs pommes de terre. Et voici qu'un jour huit paysannes s'avancent à travers champs, huit paysannes bien alignées, dont l'une pousse devant elle une voiture d'enfant. Un de nos camarades inspecte longuement le groupe à la jumelle.

— Feu de salve; à 800 mètres; objectif : le groupe des femmes.

Les chasseurs se regardent.

— Commencez le feu!

Le craquement d'une toile qu'on déchire; un long sifflement; puis, en bas, un grondement qui, roulant de croupe en croupe, s'amplifie en suivant la vallée.

Affolées, les huit paysannes se sont précipitées vers le couvert le plus proche, laissant la petite voiture couchée sur le flanc. Pour franchir un ruisseau, l'une d'elles trousse ses jupes jusqu'au-dessus des genoux, et que voient nos chasseurs? le pantalon gris et les bottes d'un fantassin bavarois qui fuit à grandes enjambées, comme les personnages grotesques des journaux comiques.

L'on a ri de bon cœur, ce soir-là, à la cote 814.

Dialogue franco-boche.

La scène a lieu dans un village que la population civile a évacué depuis plusieurs mois. Ce village est situé entre notre réseau d'avant-postes et les lignes ennemies. Il reçoit alternativement la visite de patrouilles allemandes ou de détachements français. Français ou Boches se rendent tour à tour à l'école. Un dialogue à la craie y a été écrit sur le tableau noir, tantôt par ceux-ci, tantôt par ceux-là. Ce sont les Allemands qui ont commencé le dialogue:

Français, ont-ils calligraphié en haut du tableau noir, vous êtes des poires; ne voyez-vous pas que vous travaillez pour les Anglais et les Russes! Signez la paix avec nous! On ne vous veut pas de mal... Répondez-nous!

La patrouille française a écrit au-dessous:

Pauvres fous! qui êtes les instruments inconscients de l'ambition de Guillaume et du vieillard autrichien! Venez donc nous voir chez nous; vous trouver z bon souper, bon gîte et le reste. Plus tôt la guerre sera finie, plus tôt vous reverrez la femme et les gosses qui vous pleurent.

Réponse de la patrouille boche :

On vous trompe, braves Français; nous sommes toujours les plus forts. Venez avec nous, nous battrons les Anglais et les Russes et nous vivrons heureux, la main dans la main. Allons, un bon geste! Répondez-nous!

Et la réplique de la patrouille française fut nette, catégorique, en même temps que brève. Un mot, un seul, et pas très long : cinq lettres. Et les Boches n'ont plus écrit à la craie sur le tableau noir.

Poilu et bonhomme.

Le terme « poilu » a obtenu un succès rapide, mondial et unanime. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes de la population française sont convaincus qu'il n'existe pas, qu'il n'a jamais existé d'autre mot pour désigner un soldat dans les tranchées, les camps ou les cantonnements.

Or, le curieux est que le mot « poilu » est moins usité qu'on ne le croit : il y a des divisions entières et des corps d'armée où vous ne l'entendrez jamais prononcer. Dans ces divisions-là, dans ces corps-là, le terme en honneur et d'usage courant est le terme « bonhomme ».

Quotidiennement, on entendra le capitaine rendre compte au chef de bataillon de la santé de « ses bonhommes », on entendra l'adjudant donner l'ordre qu'on ajoute à la garde « quatre bonhommes » et on entendra les simples soldats s'interpeller entre eux : « Eh ! mon bonhomme !... »

Une variante, pourtant : Bonhomme ne fait pas toujours « bonshommes » au pluriel mais souvent « bonhommes » sans liaison entre « bon » et « hommes ». Et des officiers infiniment lettrés ne rougissent pas de dire : « Je vais emmener mes bonhommes au tir... »

Détail géographique : le mot « bonhomme » est surtout en grande faveur dans tous les régiments originaires de l'ouest de la France, tandis que « poilu » a son origine dans l'armée d'Afrique et la coloniale, où il est usité depuis de longues années.

« Poilu » a conquis droit de cité aujourd'hui ; mais, après tout, « bonhomme » ça n'est pas si vilain !

Les Russes attrapent une bombe.

De la *Russkoïe Slovo*, de Pétrograd :

L'artillerie lourde allemande bombardait nos positions. Nous nous étions mis à l'abri et répondions ; mais, de l'endroit où nous nous trouvions, nous ne pouvions trouver les batteries ennemies.

Alors, un soldat, le nommé Sidortchuk, au nom des camarades, s'adressa à son commandant, demandant l'autorisation de retourner à la tranchée évacuée que l'ennemi continuait à couvrir de projectiles.

— Ainsi, je pourrai attraper une bombe.

— Comment cela « attraper une bombe » ?

— Mais oui, toutes n'éclatent pas ; j'en trouverai une, et vous pourrez voir la distance.

L'officier comprit que Sidortchuk voulait rapporter un obus avec sa fusée. Quand le projectile n'éclate pas, celle-ci reste intacte et l'on peut exactement repérer la position de la batterie ennemie.

— Bien, mes enfants, mais n'y allez pas plus de quatre.

Quatre hommes partent et ne reviennent pas, tous avaient été tués. Dix minutes passent ; un autre soldat adresse la même demande à l'officier.

— Permettez, mon commandant, d'aller attraper des bombes.

L'officier permet. Quatre hommes partent... et ne reviennent pas.

D'autres volontaires se présentent.

— Non, c'est assez !

Les soldats insistent. L'officier cède.

Quatre braves partent, rampent. Un sifflement au-dessus de leurs têtes ; encore un obus de tombé, mais il n'a pas éclaté. Nos hommes se jettent dessus.

— Tiens-le, camarade ! — Aïe ! c'est lourd ! — Ah ! diable ! attention qu'il n'éclate pas !

Encore un sifflement ; un obus brisant éclate à quelques pas. Deux volontaires tombent blessés. Leurs camarades s'arrêtent. Il faut s'entr'aider. Mais les blessés ne pensent pas à eux-mêmes.

— Qu'attendez-vous ? Enlevez-le vivement. Après, vous viendrez nous chercher.

Les deux hommes valides réussissent à tirer leur projectile jusqu'à notre batterie dont l'officier rectifia le tir suivant les indications portées sur la fusée.

Un quart d'heure après, les pièces allemandes se taisaient, tous les servants en avaient été tués par nos obus.

Problème.

D'une lettre d'un correspondant russe :

Un petit soldat en capote grise, décoré

de la croix de Saint-Georges, m'a fait part de ce problème, proposé par le commandement au capitaine de sa compagnie :

« Un excellent capitaine. Ménageant ses hommes, il ne s'épargnait pas. Fallait-il attaquer, il sortait le premier sous les balles, devant ses soldats. Avec lui, mourir n'est pas terrible ; vaincre est tout à fait facile. Un gai capitaine, rieur, faisant rire. Le rire? un bon remède contre la peur. Un jour, pourtant, le capitaine cesse de rire. C'est que le commandement lui avait proposé un problème. Le général commandant d'armée avait envoyé seize croix de Saint-Georges, que le colonel répartit, une par compagnie : « Pour le plus brave. » Le capitaine hésite, craignant de se tromper. Il appelle le sergent-major :

— Qui est digne d'être décoré de Saint-Georges?

— C'est vous, Votre Honneur.

— Ce n'est pas pour moi, mais pour les soldats.

— Alors, j'sais pas, Votre Honneur.

— Quel est le plus brave de la compagnie?

— Tous, Votre Honneur.

Le capitaine appela les sergents. Mêmes réponses. Alors il prend la croix, va aux tranchées et questionne. Mêmes réponses. Il se fâche, jure :

— Vous en êtes tous dignes ; ce n'est pas ma faute, s'il y a moins de croix que de héros. Garçons, je ne peux résoudre le problème.

Silence dans les rangs. Solution impossible, puisque nous sommes tous des héros. Le capitaine va et vient. Les Allemands le repèrent, tirent vers lui les « pruneaux du kaiser ».

— Votre Honneur, descendez! Ils vont vous tuer.

— Je ne descendrai pas, répond froidement le chef, tant que vous ne m'aurez pas dit à qui il faut donner la croix.

« Nous eûmes pitié : « La croix sera pour « le premier blessé! » cria quelqu'un.

« Le capitaine descendit dans la tranchée. Le problème était résolu. »

« On reçoit de 4 à 6.

Bulletin des Armées :

Un officier rentré du front galicien raconte que, dans une tranchée, les Russes ont créé un bureau militaire unique dans son genre. Ils se trouvent nez à nez avec l'excavation des Autrichiens et profitent de cette proximité pour les narguer. Malgré tout, les Autrichiens venaient par dizaines tous les jours se présenter à la tranchée russe pour se constituer prisonniers. Les Russes se dirent qu'on devait mettre un peu d'ordre dans ce va-et-vient et ils décidèrent d'organiser un « service d'inscription des ennemis qui se rendent » dans une case construite en bois, à laquelle on colla cette pancarte :

« Bureau pour la réception et l'inscription des prisonniers. Ceux qui veulent se rendre doivent se présenter de 4 à 6 heures de l'après-midi. Les heures de bureau passées, aucun prisonnier ne pourra plus être reçu. »

Le lendemain, de 4 à 6 heures, on faisait queue.

A la conquête du pudding.

Du *Petit Journal :*

La ...e compagnie du ...e régiment des fusiliers irlandais (irish rifles), avait reçu, pour les fêtes de Noël, quatre énormes « plum-puddings ».

« Les gâteaux anglais étaient emballés chacun dans une superbe caisse portant l'inscription du régiment et de la compagnie, et l'envoi arriva le 22 décembre aux tranchées du régiment anglais.

Or, le 23 décembre, après-midi, les Boches, qui avaient bombardé toute la matinée les tranchées anglaises, firent une attaque furieuse et en masse serrée sur les tranchées. Le combat dura toute la nuit, et les Irlandais se battirent comme des lions ; mais, devant le nombre sans cesse grandissant des unités bavaroises et saxonnes, un léger fléchissement se produisit sur la gauche, et les tranchées de deux compagnies furent occupées par les Boches.

Parmi ces tranchées se trouvait celle de la compagnie qui avait reçu les quatre « plum-cakes », restés dans la tranchée au fond d'un boyau où Patrick M..., le sergent de ravitaillement, les avait cachés.

Les deux compagnies s'étaient reformées en arrière et installées à 200 mètres à peine de leurs tranchées perdues.

— Patrick, dit le capitaine J..., s'adressant au sergent, *what about those cakes?* (que sont devenus les gâteaux?)

— *We left them in our trenches* (nous les avons laissés dans les tranchées), répondit Patrick d'une voix émue.

Tranquillement, le capitaine J... tira une bouffée de la pipe qu'il venait d'allumer, puis il se dirigea vers la compagnie voisine où il conféra à voix basse pendant quelques minutes avec le capitaine William B...

— *I go with you* (je vais avec vous), conclut le capitaine B..., *but I want two of those cakes for my company* (mais je veux deux de ces gâteaux pour ma compagnie).

— *You are on* (c'est conclu), répondit le capitaine J... Puis il tira une nouvelle bouffée de sa pipe et retourna voir ses hommes.

Quelques minutes après, les compagnies J... et B..., réunies, se lancèrent en une furieuse contre-attaque sur leurs anciennes tranchées.

Les Boches furent tellement bousculés par la violence de l'attaque qu'ils battirent en retraite, et les Irlandais non seulement réoccupèrent leurs tranchées mais chassèrent les Boches à 200 mètres au-delà.

A peine dans les tranchées, le sergent Patrick M... s'élança d'un bond vers le boyau avec deux hommes, et en retira une par une les quatre caisses intactes, criant de sa voix de stentor :

— *Here they are, boys!!* (Les voici, mes garçons !)

Trois énergiques « Hurrahs » partirent de quatre cents gosiers irlandais.

. . . .

Le soir de Noël, la compagnie J... partagea fraternellement avec la compagnie William B..., des irish rifles (fusiliers irlandais), les quatre délicieux plum-puddings si vaillamment reconquis.

L'esprit de nos poilus.

Lettre d'un lieutenant allemand. (*Berliner Morgenpost*) :

Devant les fils de fer barbelés placés à 15 ou 20 mètres de leur tranchées les Français, une nuit, ont apposé un grand placard de 1 mètre de large sur 1 m. 50 de long et portant en lettres immenses l'annonce suivante, rédigée en Allemand :

AUX SOLDATS ALLEMANDS
AFFAMES

RESTAURANT DU COQ GAULOIS





LA PLUS TOUCHANTE FRATERNITÉ D'ARMES UNIT LES TROUPES DE COULEUR AUX TROUPES EUROPÉENNES

Pain blanc (ne pas confondre
avec la marque K)
Viande fraîche! Viande fraîche!
ENTRÉE LIBRE

Journaux avec récits sur la famine en Allemagne, les combats de Russie, de Champagne, etc., etc.

Le lieutenant ajoute que ses hommes et lui ont beaucoup ri (jaune probablement) et il communique au journal la poésie par laquelle ils ont répondu. L'inspiration en est pauvre et cette pièce est visiblement l'œuvre d'un poète famélique.

Une affiche sur le front.

44e d'infanterie — 10e compagnie

CITE DES ENTONNOIRS

LES BOCHES A QUATRE MÈTRES !!!

Etablissement de premier ordre, visible de jour et de nuit. — Travail à grand spectacle.

Jeux d'adresse : Lancement de pétards, bombes, grenades.

Assauts de 75, 77, 80; 90; 105; 150; 155.

Trépanation gratuite des visiteurs ayant plus de 1 m. 54.

Les Hommes-Serpents dans leur reptation de *Génie*.

La nuit, par toute la troupe: *Féerie, feu d'artifice, illuminations, projections.*

Prix d'entrée :

10 balles pour les Boches; *10 cent.* pour les civils, assurés sur la vie; *Gratis* pour les militaires *Alliés*.

En plus : 25 cent. pour lancer soi-même un projectile de son choix. — *1 franc* pour emporter un *éclat*, bijou-souvenir (très en vogue actuellement).

Entrée interdite aux *Cardiaques*, aux *Dames* et aux *mineurs* au-dessous de *dix-sept ans*.

On paye à l'entrée, crainte de ne plus pouvoir le faire à la sortie.

Avis important : La Direction ne répond en aucun cas des accidents. — A partir du 10 février, même spectacle, mais avec de nouveaux artistes — Changement de Direction (pour *Fin de Bail*).

La présente affiche est exempte du timbre de dimension jusqu'au jour où le *Fisc* viendra *ici* faire le constat de cette infraction aux *Lois Nationales*.

Les journaux sur le front.

Parmi les journaux nés dans les tranchées, citons le *Rigolboche*, « capital, un sou par jour; siège social ambulant. » Il compte parmi ses correspondants des académiciens : MM. Henri de Régnier, Emile Faguet. La rédaction courante se fait tout entière en première ligne. On peut juger de son joyeux entrain par cet extrait :

Un télégramme du 1er avril informe S. M. le Kaiser que l'Angleterre, effrayée par le blocus allemand, a quitté sa place habituelle au nord de la Manche; elle est remorquée par ses navires vers une destination inconnue. « Sommes à sa poursuite, écrit avec confiance l'amiral von Tirpitz. »

Sire, dit à François-Joseph un courtisan radieux, on annonce une grande victoire. — De mes troupes? — Oui, Sire. — Ah! non, répond l'empereur, ça ne prend pas. Il faudra me chercher autre chose pour le 1er avril prochain. »

Après Prasnysz et Perthes, le Kaiser alité, reçoit son médecin et lui dit : « Ça ne va pas mieux, docteur... J'ai pourtant pris la pilule ! »

On y trouve aussi la petite note sentimentale en des vers comme ceux-ci :

A MON SAC

On sent son amitié qui lourdement vous pèse,
On le croit importun, gênant, embarrassant,
On le laisserait là pour un rien, et pourtant
A la pause c'est lui qui vous offre une chaise.
Dans la plaine, au moment où la rafale passe,
Quand les canons vibrants sèment partout la mort,
Quand on n'a plus d'espoir, seul, il vous aide encor,
Car il est le rempart, l'abri, la carapace...
Il est tantôt buffet, garde-manger, armoire;
Il compose à lui seul un complet mobilier.
Veut-on dormir ? De suite il se fait oreiller,
Et s'il voulait parler... il en sait des histoires !
O sac ! vieux compagnon des longs jours de misère,
Ecoute, si parfois j'ai mal parlé de toi,
C'est que je t'ignorais; j'eus tort, pardonne-moi,
O sac ! ô mon vieux sac, mon triste ami, mon frère.

Victor Hugo eût dit : C'est mieux que des vers. C'est de la poésie.

Extrait de l'*Echo des Tranchées :*

Dernière heure. — On apprend de Berlin que le Clown Prince est à toute extrémité. Ayant voulu fêter, avec quelques kamarades, une grande victoire polonaise annoncée par l'agence Wolff, il abusa d'une certaine Kouloeuvre à la Tartare sur Kanapé de pain K K dont ses sujets, depuis un mois, se montrent très friands.

Mais, en dépit de son robuste estomac, il ne put digérer ce mets un peu lourd et l'on dut appeler à son chevet son médecin favori, le docteur Kartouche, dont les bulletins sont de plus en plus pessimistes.

⁂

La *Voix du 75* est un journal guerrier dont le premier numéro porte, en tête, ces quelques lignes énergiques :

ARTILLEUR DU 75 ! SOUVIENS-TOI :

Que tu es le tombeau des cœurs ;

Que sainte Barbe est notre vénérée patronne ;

Que c'est l'esprit de corps qui gagne les victoires ;

Que la France te qualifia de « Poilu » ;

Que les « Boches » t'appelèrent « Boucher noir » ;

Que si l'infanterie est la reine des batailles, le 75 en est le roi.

⁂

De l'*Echo des Marmites :*

Ce que disent les choses après le passage des Boches.

La lucarne. — Was ist das?

Une cheminée. — J'ai perdu mon manteau.

Le pont sauté. — J'avais bonne mine.

Un morceau de vitre. — Je descends des croisées.

Le cimetière stratège. — C'était le 3e corps bavarois.

Un banc de pierre. — Dieu, quel siège !

Un isolateur. — Ils ont fendu la tête à mon vieux poteau.

La conduite d'eau. — Je suis crevée.

Un rez-de-chaussée. — Ils voulaient m'emmener comme... étage.

Un wagon aménagé. — A la gare des Boches.

⁂

L'*Echo des Marmites* (journal des tranchées) nous fait connaître un certain nombre d'expressions qui ont vu le jour au cours de la guerre actuelle, ou encore ont été rajeunies dans les tranchées :

Nougat n'a rien de commun avec celui de Montélimar, c'est le fusil, et ce qu'on appelle *Pruneaux* constitue un détestable dessert quand on en est le bénéficiaire. Il est d'usage maintenant de calibrer les *Cigares* au milimètre ; les plus en vogue sont les 75 ; quand on veut désigner des 120, on se sert du mot *Pipe*.

N'allez pas demander de la *Braise* au cuisinier, c'est le vaguemestre qui en distribue, et si vous désirez un *Cure-dents* ne soyez pas étonné si l'on vous apporte une baïonnette.

Il est de très mauvais goût de désigner l'adjudant sous le nom de chien de quartier. Entre gens bien élevés on lui applique l'abréviatif *Juteux*. Le *Doublard* est ainsi surnommé à cause du double liseré qui anime discrètement chacune de ses manches.

L'impartialité de notre information nous oblige de constater qu'à nos braves sous-offs le terme de *Pieds* continue, sans aucune discussion, à être universellement appliqué, on ne sait pas pourquoi. L'appellation peu élégante de *Cabots* à l'adresse des caporaux trouve par contre sa raison d'être dans les manifestations habituelles de leur activité.

A un importun qui vous rase ne dites pas : Zut ! la politesse exige que vous lui répondiez : *A la gare!* et si vous avez affaire à un *Ballot* vous ajoutez : *Au bout du quai!*

Enfin, si vous avez le *Cafard*, procurez-vous le supplément de l'*Echo des Marmites*.

Se trouve dans toutes les *armoires à glace*.

Se lit dans toutes les *crèches*.

⁂

Du *Le Poilu*, journal des tranchées de Verdun :

Les commandements du Poilu.

Une seule patrie adoreras et aimeras parfaitement ;
Sans murmurer obéiras à tes chefs seulement ;
Quant au combat tu iras, défends-toi vaillamment ;
Point de coup ne tireras, sans viser sûrement ;
En sentinelle tu garderas et surveilleras attentivement ;
Et de blessés tu n'achèveras... afin d'être traité pareillement ;
Jusqu'à la mort tu défendras ton pays courageusement ;
Point de paix ne désireras, qu'après victoire simplement,
Et la France fière sera... de tous ses enfants.

Le cri de guerre.

Encore un journal de front, et qui se distingue de ses confrères autographiés par des moyens de fortune, en ce qu'il est très correctement imprimé et illustré de dessins bistre.

La note dominante en est la gaieté avec une jolie pointe d'esprit montmartrois.

C'est *Le Cri de guerre*, journal de la 103e brigade, « officiel, humoristique, littéraire et intermittent », dit la manchette, qui ajoute ces indications :

Abonnement remboursable en courage et en bonne humeur.
Direction : celle de l'ennemi.
Administration : rue de la Victoire.

La première page, partie officielle, est consacrée aux promotions de légion d'honneur et de médaille militaire, et aux citations à l'ordre du jour. Elle a une jolie allure de crânerie.

Après ce « livre d'or », à la « deux » et à la « trois », chroniques et fantaisies échevelées, dessins et vers comme elles d'une verve et d'un entrain endiablés. Des vers encore et cent cocasseries à la quatrième page qui se termine comme il convient par le programme des spectacles et bals :

Opéra-Comique. — *Le Vaisseau fantôme* ou « la Fin de l'*Emden* ».

Comédie-Française. — *Le Roi s'abuse* ou « la Prise de Calais ».

Porte Saint-Martin. — *Quo vadis?* ou « la Fuite de Pologne ».

Bal Lebel. — Gros succès. Entrée gratuite pour les Boches.

Et il y en a comme cela toute une colonne !

Chez le pâtissier.

Du *Poilu Enchaîné* (53e régiment d'infanterie) :

Un poilu convalescent flânait, l'autre matin, devant la devanture d'une pâtisserie qui était française, après avoir été viennoise.

Tout à coup, notre poilu fit irruption dans la boutique et se dirigea, le poing levé, vers quelques gâteaux qui se trouvaient sur un plateau en verre. D'un seul coup, d'un seul, il écrasa gâteaux et plateau, au grand mécontentement de la marchande qui se demandait si la guerre n'avait pas rendu fou notre poilu. Après ce petit carnage en miniature, le poilu acheta une tarte aux pommes et recommanda à la pâtissière de ne plus avoir dans sa boutique des gâteaux boches dénommés bavaroises, sans ça, il serait forcé de revenir demain pour leur rentrer dedans.

Je ne sais pas si la brave femme a compris, elle en est restée comme deux ronds de flan.

Le caveau du poilu qui chante.

La bonne humeur de nos soldats sur le front nous est une fois de plus attestée par le programme que nous envoie l'un d'eux, des soirées récréatives du « Caveau du poilu qui chante ».

Ce « Caveau » est dans un coin des tranchées de la Voivre, et ce qu'on y chante, ce qu'on y joue, les artistes qu'on y applaudit, tout ce qui en fait le succès peut rendre jaloux les Parisiens des boulevards et de Montmartre.

Le revuiste Bousquet, qui est là-bas, a fait un chef-d'œuvre d'esprit dans un boniment des *Silhouettes boches* et montre toute sa foi patriotique dans sa chanson des *Petits Gars*, qui illustre une étourdissante revue : *A la Cave*, dont l'un des auteurs est le petit-fils de Céline Chaumont, sergent d'infanterie.

Maurice Renaud, de l'Opéra, chante *La Marseillaise* avec toute sa jeunesse d'engagé volontaire, après avoir charmé ses auditeurs par *Le Soir*, de Gounod, et *Printemps nouveau*, de Vidal.

Et ces petites réunions si parisiennes, si françaises, ont lieu exactement à 2 kilomètres 600 mètres des canons allemands.

Comment les neutres jugent nos soldats.

Le *Bulletin des Armées*. — Impressions de M. Erik Sjœstedt, correspondant du *Stockholms Dagblad* :

Dans la vie rude et dure des tranchées, s'est développée une race de soldats à tous crins, farouches et terribles. J'ai vu sur le front deux espèces assez distinctes de soldats français : le petit pioupiou de vingt ans, presque imberbe encore, avec un trait de naïveté et de douceur gentille et, mêlés à ces

pioupious de la plus jeune classe, les grands frères, les « poilus », réservistes de l'active ou territoriaux.

« Ils flambent » selon l'expression de leurs officiers ; on croit voir du feu sortir de leurs narines, comme des naseaux d'un étalon. Ils ont l'air vraiment démoniaque et ne semblent pas devoir être commodes à rencontrer.

L'officier donne l'exemple de l'esprit de sacrifice ; c'est un ami, un frère plus savant et plus fort.

Pendant quarante-quatre ans, ils ont travaillé, en silence, le regard infatigablement fixé sur le but, ces admirables officiers français. Ils ont vécu pauvres, modestes, retirés, mal payés, et c'était quelque chose de touchant que de lire dans les journaux, les calculs sur le maigre budget d'une famille d'officiers. Ils ont vécu dans ce qu'on appelle « la misère décente », en sa forme la plus pénible. Mais ils ont fidèlement tenu et travaillé jusqu'au bout, et maintenant, c'est le corps d'officiers de la France qui sauve la patrie.

Derrière le mur vivant du front se trouve le pays le plus fertile et la nation la plus résistante qui soit en Europe.

La France étonne toujours le monde.

Prenez-en un au hasard.

Du *Matin* :

Les généraux sont pleins de confiance, d'amour et d'admiration pour leurs troupes. Quand on les interroge, il n'est pas d'éloges qu'ils ne leur décernent.

L'un d'eux, un jeune chef qui a été au Tonkin et au Maroc, qui aujourd'hui commande une armée dans l'Est, disait :

— Je suis à genoux devant mes soldats.

Un autre, qui commande également une armée, mais à l'Ouest du front, chef éminent dont le conseil fait autorité, s'exprime ainsi :

— Je ne sais vraiment pas si ce sont les chefs qui valent les soldats, ou les soldats qui valent les chefs.

Un troisième, un général de division, officier qui a une rare connaissance des troupes, disait en montrant des soldats qui défilaient, retour des tranchées, boueux et hirsutes, mais alertes, gais et beaux d'allure et de tenue dans leur accoutrement fatigué et sali :

— Voyez ces hommes qui passent ; prenez-en un au hasard, c'est un héros.

La tranchée.

Le Temps. — G. LENOTRE :

L'histoire de la tranchée pourra donc se résumer, chez nous, en trois périodes : les soldats de Masséna n'en ont pas voulu goûter ; les soldats de Pélissier et de Bosquet s'y résignaient sans beaucoup d'entrain ; les soldats de Joffre l'affrontent avec enjouement et ne *s'y déplaisent pas...* Prodigieuse progression due à la haine du Boche.

Poilus, admirables poilus, superbes gavroches de l'épopée, avec vos vêtements raides de boue, vos cache-nuque en lambeaux, vos barbes broussailleuses, vos cheveux d'hommes des bois, vos joues bronzées et vos yeux rigoleurs, vous serez plus fameux et plus vénérés que les grognards de la vieille garde avec leurs bonnets à poil, leurs guêtres blanches, leurs buffleteries croisées et leurs longues moustaches tombantes, tels que les a peint Raffet. Vous les égalez en courage et les surpassez en docilité ; et de votre belle humeur, de votre vaillante insouciance sous les brouillards et les pluies glacées de ce tragique hiver, est en train de se former une légende qui éclipsera celle de vos pères aux yeux émerveillés desquels s'est levé le soleil d'Austerlitz.

La Marseillaise.

Extraits d'une lettre de combattant :

« Il est onze heures, et mon tour de prendre la faction aux avant-postes est arrivé. Je franchis difficilement les vingt mètres qui séparent mon gourbi de la sentinelle que je dois remplacer ; déjà, j'ouvre mes yeux bien grands et je tends l'oreille. Me voici installé dans mon trou où je vais rester tout une heure. Il fait très froid... une légère brise apporte jusqu'ici l'écho de voix étranges et je ne tarde pas à reconnaîtree : « Die heilige Nacht » que chantent les Allemands ; ils sont là, pas bien loin, à la lisière du bois en face de nous, à deux cents mètres à peine.

« Tout à coup, c'est un coup de fusil à ma droite ; la sentinelle mobile n'a pas eu le temps d'arriver jusqu'à moi, qu'à ma gauche un autre coup, puis deux, trois et qua-

tre sont partis. Petit à petit, la fusillade s'étend ; à mon tour, je tire, je tire longtemps et en face de moi.

« Ils sont là, aux fils de fer », s'écrie mon voisin ; je m'aperçois alors que l'alerte a été donnée chez nous. Chacun est à sa place et la tranchée bat son plein.

« Notre tir ne devait pas tarder à produire ses effets. Lentement, la fusillade se calme et, pendant que nous commençons à respirer, nous entendons chanter la *Marseillaise*.

« Tout de suite, je crois à une ruse de l'ennemi, mais je suis vite rassuré, car c'est Maurel, la basse du Capitole de Toulouse, notre caporal fourrier, qui, monté sur la tranchée, de sa puissante et belle voix, scande notre hymne de gloire comme pour narguer les Boches et la mort même. »

Enfin, les voilà !

Du *Figaro* :

Le soldat Lafforgue, fils d'un artiste peintre tarbais, vient d'accomplir un véritable exploit de Gascon, où l'on retrouve toute la finesse et toute la bravoure de cette race dont d'Artagnan est le type le plus populaire.

Déjà blessé une première fois au début de la guerre, et reparti sur le front, Lafforgue est, au beau milieu de la nuit, envoyé en reconnaissance.

Tout à coup il se trouve nez à nez avec une patrouille allemande. La lutte est impossible. Il faut être pris, ou mourir, ou... s'en tirer par une gasconnade.

Lafforgue crie :

— Enfin, les voilà !...

Puis, se tournant vers une troupe imaginaire, il commande d'une voix terrible :

— En avant, les enfants ! A la baïonnette !

L'effet ne manque pas. Les Boches jettent bas les armes, lèvent les bras :

— Kamarades ! Kamarades !

Et le tour est joué.

Quelques minutes plus tard, notre Lafforgue ramenait à son capitaine douze prisonniers, penauds, mais contents au fond que la peur de nos baïonnettes les eût affranchis de la schlague et du revolver de leurs officiers.

Odyssée d'un jeune Alsacien.

La *Gazette d'Alsace* :

Un Alsacien pur sang, pur accent et pur nom — il s'appelle Zimmermann — est surpris par la guerre en Belgique.

L'idée ne lui vient pas de fuir, bien qu'il soit tout près de la Hollande : ce ne serait pas un Alsacien.

Il serait trop heureux de venger son pays du demi-siècle d'esclavage par quoi s'est traduite l'inutile germanisation.

Il s'adresse aux Belges, qui ne veulent pas le recevoir. Les Anglais le prendraient bien, mais il ne connaît pas leur langue. Il essaie de regagner la France : impossible.

A pied, il réussit à toucher la Hollande, malgré qu'il ne puisse montrer de papiers — et pour cause ; — il tombe sur un gendarme qui n'est pas sans pitié et qui le laisse passer.

Il va en Angleterre ; on ne le maltraite pas, mais on l'emboîte. Il finit — par quelles ruses, Dieu seul le sait ! — à s'embarquer et à revenir en France. Enfin, il est sauvé. Quelle erreur ! Il se figurait, le pauvre diable, qu'on allait l'accueillir à bras ouverts ; il est vite désillusionné : on le cueille tout simplement, lui et quatre autres suspects.

A Lille, on les enferme d'autant plus soigneusement qu'il est plus dangereux, pensez donc, de se dire Français avec un pareil accent.

Pendant quatre jours, on l'oublie dans son cachot. Un beau matin, on lui ouvre et on lui dit :

— Tu es libre, f... vite le camp, les Allemands arrivent.

Il file, inutile de vous le dire. Libre, il le fut jusqu'à la première caserne de gendarmerie où il connut, une fois encore, les douceurs de l'hospitalité française. Heureusement, le commissaire de police se trouva être un compatriote. Les deux Alsaciens se reconnaissent tout de suite à leur manière de prendre les *c* pour des *s*.

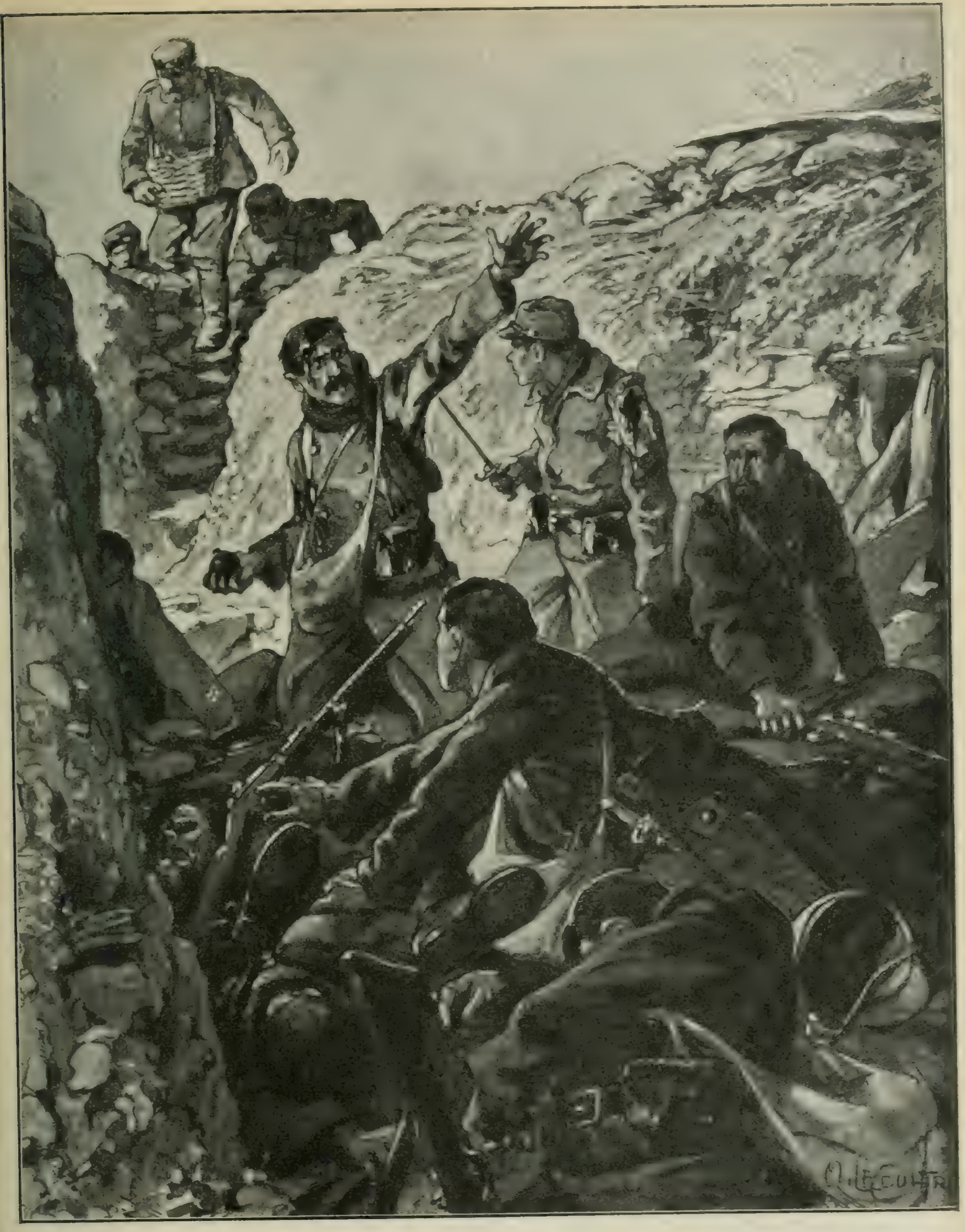
Zimmermann est sauvé ; on l'engage dans la légion. Il sait que, s'il est pris par les Boches, c'est la mort sans phrases. Mais qu'importe, on tâchera de se faire tuer avant de se laisser prendre.

— Tout de même, dit-il, ce n'est pas facile de redevenir Français.

La mort du général.

Le Temps :

Extrait du carnet de campagne d'un médecin rentré de captivité :



DEBOUT, LES MORTS ! A CE CRI, MOURANTS ET BLESSÉS SE REDRESSENT, PRENNENT LEURS ARMES (page 37)

La scène se passait dans une cabane en torchis par un jour tellement gris qu'on y voyait à peine, au son de la fusillade qui s'éloignait et se rapprochait, par une pluie torrentielle qui faisait rage. Le temps était tellement « bouché », comme disent les ma-

rins, qu'on ne voyait guère qu'à 200 ou 300 mètres. Pour se rendre mieux compte des opérations, le général venait de sauter dans une auto, suivi de son état-major dans quelques autres et le petit groupe s'avançait à la découverte quand éclate brusquement sur lui la fusillade nourrie d'un parti d'Allemands postés à 50 mètres à la corne d'un bois. Les voitures sont criblées, le général est atteint, deux officiers d'ordonnance sont tués net, deux chauffeurs foudroyés. L'escorte à cheval dégage rapidement les voitures en poursuivant l'ennemi, qui s'enfuit. On transporte, au milieu des trombes d'eau, le général dans la masure la plus proche et on nous appelle en toute hâte. A notre arrivée, je constate que le général Bridoux a reçu une balle qui, sortie par la région deltoïdienne de l'épaule droite a dû traverser le poumon, (car il a de l'oppression, de la matité et des râles sous-crépitants à l'auscultation), et trancher la partie supérieure de la moelle, car il est anesthésié, insensible : paralysie de toute la partie du corps sous-jacente à sa blessure.

Le pronostic est fatal à brève échéance. Rien à faire qu'à retarder le dénouement par de la caféine, de l'éther, de l'huile camphrée. Je m'y emploie avec ardeur et lui donne ainsi une heure de plus de vie. Cet homme, mortellement atteint et qui le sait ne pousse pas une plainte ; quand la douleur est trop forte, il ne dit pas : « Je souffre », mais : « Je me sens mal. » Le général Buisson, qui commandait notre division, arrive, et cette conversation sublime qu'on ne peut reproduire qu'en termes trop faibles, s'engage entre ces deux héros :

— Mon cher Buisson, mon brave ami, je meurs pour mon pays et j'en suis presque content puisque cela va vous permettre d'exercer le commandement dont vous êtes digne... N'oubliez pas que notre rôle est d'aller en avant, toujours en avant, qu'il nous faut faire le plus de mal possible aux barbares qui veulent anéantir notre belle France... J'ai confiance dans la victoire finale ; je regrette de n'y avoir contribué que peu. Mais je suis content, car mon pays triomphera.

Le général Buisson lui répondit dans des termes à peu près analogues ; ils s'embrassèrent et l'agonie commença. Au bout de dix minutes, le mourant rassemble les dernières forces qui lui restent et prononce ces mots dignes de l'antique, qui furent exactement ses dernières paroles :

— Je meurs avec joie pour mon pays. Dites au corps de cavalerie que le sacrifice de ma vie doit lui servir d'exemple.

Là, le coma commença tellement profond qu'en cinq minutes il était mort.

Héroïsme Français

Un héros.

Le vendredi, 4 septembre, l'infanterie allemande avait pris des dispositions pour attaquer nos troupes dans l'Argonne, exactement à Grimancourt, au nord de Verdun. L'infanterie française occupait plusieurs positions favorables. Une seule, dont l'intérêt paraissait très important, lui manquait. Le 10e dragons, auquel appartient le maréchal des logis Pelofi, et le 1er chasseurs à cheval, reçurent l'ordre de s'en rendre maîtres. Sous une grêle de balles, la charge s'effectua et nos cavaliers réussirent à couper les lignes ennemies, derrière lesquelles ils cherchèrent à se reformer. Mais, tout à coup, ils se trouvèrent en présence d'un régiment de uhlans et d'un régiment de dragons d'Oldenburg, qui avaient mis pied à terre. Notre cavalerie les charge sans répit, fait des prisonniers et le maréchal des logis Pelofi, au cours de cette formidable mêlée, s'empara de l'étendard des uhlans. La cavalerie ennemie défaite, nos dragons et nos chasseurs repassent à nouveau les lignes d'infanterie allemande, qu'ils sabrent impitoyablement, pour regagner les positions françaises. Mais les fantassins se reforment sur leurs talons et les saluent d'une nouvelle fusillade. Les chevaux tombent, Pelofi change trois fois de monture. Désarçonné il soutient un corps à corps contre un uhlan dont, enfin, il brûle la cervelle. Finalement contusionné, moulu, blessé de coups de sabre, il tomba évanoui. Il ne reprit ses sens qu'à l'hôpital de Verdun, où on l'avait transporté en automobile.

Le maréchal des logis Pelofi, dont l'acte d'héroïsme ne souffre aucun commentaire, a été nommé sous-lieutenant et fait chevalier de la Légion d'honneur sur le champ de bataille.

« Officier » puis « cabot ».

Voici un Provençal : il se nomme Lemaigre — sec comme un coup de trique, il ne ment pas à son nom. Il conte avec humour, tandis qu'autour de lui on fait cercle :

— Dans le civil, je suis *officier*, explique-t-il... officier au kursaal d'été de Vichy. Me voilà cabot aujourd'hui... simple cabot. C'est la vie. Je ne connaissais pas la Belgique, un beau pays cependant... je viens d'y faire la saison d'août... De mon séjour j'en retiendrai ceci, que Liège, Namur, Anvers sont, cette année, les villes à la mode...

Un coup de sabre l'a balafré à la hanche, au cours d'une reconnaissance.

— Nous étions quatre à patrouiller. Comme nous poussions un galop de fantaisie à l'entrée d'un bois, deux détonations retentissent. Un des nôtres tombe. Nous piquons de l'avant. Carabine à l'épaule, cinq uhlans et un officier nous visent. On charge en sacrant par tous les jurons de France et sabre haut. Court débat de quelques secondes. L'officier allemand est tué, deux uhlans sont blessés à mort ; les autres fuient.

Je suis blessé, mais ma blessure n'est pas grave. J'ai aidé les camarades à ramener les chevaux pris à l'ennemi. Dans la sacoche du *herr offizier* se trouvaient des cigares et une bouteille de rhum... La bouteille de rhum a été pour nous... Nous avons offert les cigares à notre lieutenant... Pour les bêtes, on nous les a rachetées cinq francs pièce... Prix magnifique !... Prix de grand-duc ! et vous savez, je ne ris pas !... »

Voici un sergent de la ligne : imberbe, vingt ans à peine. Il a été blessé trois fois par le même obus, au biceps du bras droit, au coude et à la jambe.

— Cela n'est rien, assure-t-il... j'en ai vu mourir pour beaucoup moins... *Moi, j'ai toujours été un chançard...*

Passe un capitaine d'artillerie. Un éclat de shrapnell lui a crevé l'œil gauche.

— Un œil crevé, la belle affaire !... J'en serai pour porter monocle !

Il se refuse à parler de lui. C'est à ses

hommes qu'il ne cesse de penser et aux luisantes et gaillardes pièces de 75 qu'il a dû abandonner pour l'hôpital. Sa peine est grande : il veut repartir. Et quand il me quitte, au souvenir de ses frères d'armes qu'on ne lui permet pas de rejoindre, de sa compagnie qui l'attend, de ses canons qu'un autre commande, de *son œil valide le capitaine pleure.*

Chez tous, ainsi, bonne humeur, mépris de la souffrance, abnégation et pour unique désir : le prompt retour aux lignes de feu.

Dans le dortoir, aux lits d'adolescents, quelques hommes, des fiévreux ceux-là, victimes surtout de longs postes de garde sous l'orage ou des perfides rosées de l'aube, se lamentent de n'être pas blessés, — des blessés du champ de bataille. Honneur aussi à eux !

A Nantes, à Rennes, dans le moindre hôpital de France, il est à cette heure une phrase de Vigny à graver aux frontons : « Il faut bien que le Sacrifice soit la plus belle chose de la terre, puisqu'il a tant de beauté dans des hommes simples qui souvent n'ont pas la pensée de leur mérite et le secret de leur vie. » (André Tudesq.)

Comment ils meurent.

Dans les poches du lieutenant Gourcy, des chasseurs à pied, tué dans les Vosges, on a trouvé sa lettre d'adieu dont sa mère a bien voulu nous donner un extrait :

Cette lettre, disait-il, est un adieu, et lorsqu'elle te parviendra, je serai probablement tombé sous les balles de l'ennemi. Mais, qu'importe? Ne pleure pas trop; ma mort sera bien peu de chose si elle peut contribuer à la victoire de mon pays. Mon seul regret aura été de mourir sans avoir pu jouir du beau spectacle de son triomphe. Embrasse bien mes frères, s'ils reviennent sains et saufs, ainsi que mes belles-sœurs. Dis-leur que si ma vie a été courte, mon rôle aura été suffisamment rempli, car j'aurai disparu en faisant mon devoir de Français.

Le monstre et le héros.

Un nouvel acte de cruauté allemande, qui révoltera toutes les consciences, nous a été conté hier par M. Pauliat, sénateur du Cher.

La scène s'est passée à Lourches, un village minier des plaines du Nord, voisin des mines de Douchy. Les Prussiens occupaient le village. Dans un coron, des soudards allemands, ivres de genièvre, menaient grand tapage. Un lieutenant insultait la maîtresse du logis. Dans un coin sombre, gisait un sergent français blessé, le bassin fracturé par un éclat d'obus. Excédé par les propos orduriers que tenait l'officier, révolté par les insultes de cette brute dressée contre une femme sans défense, le sergent saisit son revolver, visa et abattit roide l'odieux reître.

A coups de crosse, à coups de pieds, le malheureux sergent fut traîné hors du coron et conduit dans un groupe composé de quinze mineurs qui, accusés par les Prussiens d'avoir tiré sur eux, allaient être fusillés.

Deux par deux, les mineurs étaient conduits devant le peloton d'exécution, commandé par un capitaine, et aussitôt exécutés. Le sergent, tremblant de fièvre, vit passer un enfant âgé de quatorze ans ; il le supplia de lui apporter un verre d'eau pour calmer sa soif.

Le gamin s'empressa et rapporta l'eau. Mais le capitaine allemand l'aperçut et, cramoisi de fureur, se précipita sur l'infortuné garçon, l'assomma à coups de plat de sabre, le piétina à coups de botte.

— Tu seras aussi fusillé ! hurla-t-il.

Et l'enfant fut jeté d'un poing impitoyable sur le sergent agonisant.

Le tour du gamin arriva. On lui banda les yeux et on le fit agenouiller devant les fusils. Mais le capitaine bourreau, un sourire cruel crispant sa face, n'ordonna pas le feu. Il dénoua le bandeau du petit, lui appliqua une taloche sur la joue et lui dit :

— Tu peux avoir la vie sauve à une condition. Prends ce fusil. Couche en joue le sergent et tue-le ! Il te demandait à boire, tu vas lui envoyer du plomb...

Crânement, le gamin prend le fusil sans trembler, épaule l'arme, la dirige sur la poitrine du sergent ; mais, soudain, il fait volte-face sans abaisser son arme. Le coup part et, foudroyé, le capitaine barbare s'effondre, tué à bout portant.

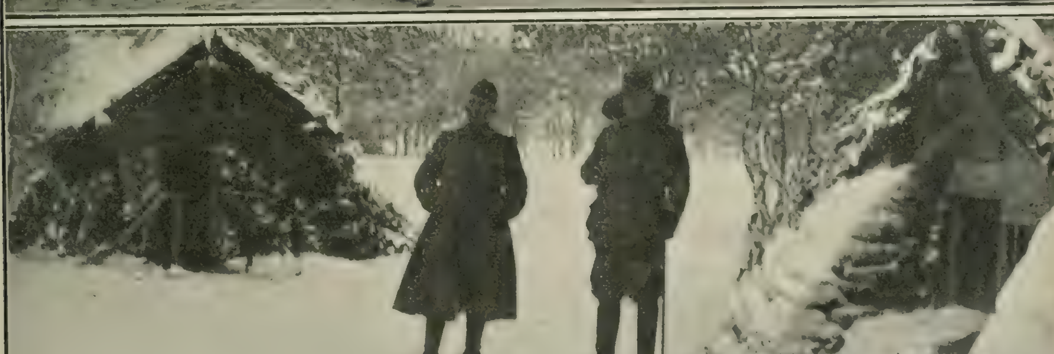
L'héroïque enfant fut aussitôt lardé à coups de baïonnette et criblé de balles.

L'histoire retiendra son nom : il s'appelait Emile Desprès.









1. BŒUFS DESTINÉS A L'APPROVISIONNEMENT DU FRONT ; 2. EN ROUTE VERS LA TRANCHÉE, SOUS LA NEIGE ; 3. EN RECONNAISSANCE DANS UN BOIS ; 4. OFFICIERS DEVANT LEURS CABANES DANS LA FORÊT DE L'ARGONNE

Propos de soldats.

Nous avions laissé partir le régiment. La nuit cette fois était tombée. Le canon, qui avait précipité ses coups dans les dernières clartés, ralentissait. L'ombre recouvrit complètement les champs. Il se tut.

Pendant longtemps nous gardâmes dans les oreilles comme le bruit d'une conque. Les deux clochers dont les coqs avaient vu l'aigle s'enfuir ne s'apercevaient plus l'un de l'autre. C'était partout un silence qui faisait une énorme pesée sur le cœur.

Cependant un roulement s'annonce. Il vient de la direction de Paris. Ce sont les taxis de place qui montent chercher les blessés.

Ils soulèvent une énorme poussière de laquelle nous ne songeons pas à nous préserver. Plus rien des quiétudes normales ne nous intéresse. Les douceurs de la paix ne sont plus pour nous tenter. Les fruits du jour sont plus âcres et la gorge y est faite.

Les taxis nous dépassent. Nous les suivons. Ils s'arrêtent en vue de N... où s'est livré le combat de la journée.

Tous les blessés ne sont pas ramenés aux ambulances. Le plus grand nombre vallonnent encore la plaine. Il n'y a pas de clair de lune. Nous n'osons pas avancer : si notre pied allait meurtrir un corps souffrant! Nous nous arrêtons à vingt mètres, dans l'obscurité.

Nous suivons des yeux les lanternes qui fouillent le champ. Nous voyons très bien les mouvements des infirmiers qui se baissent, relèvent le soldat, l'étendent sur la civière et l'emportent. Beaucoup de paysans se sont ainsi courbés sur cette terre ; c'était pour d'autres moissons. Celles d'hier nourrissaient la patrie ; celles de ce soir la sauvent.

— Où que t'es pipé? dit un blessé à son voisin.

— Au bras.

— Lequel?

— Le droit.

— Zut! alors.

— Je m'en fous, je suis gaucher.

Un autre abreuve son ambulancier de reproches :

— T'as laissé tomber mon casque en me trimbalant. Va me le chercher!

L'ambulancier ne veut pas revenir sur ses pas.

— Va chercher mon trophée, répète-t-il, ou je ne rentre pas dans ta bagnole!

On lui trouve un autre casque.

— C'est tout de même vexant de n'avoir pas celui qu'on a gagné! dit-il.

Les lanternes continuent de rôder dans le champ. On ne voit que leur point rouge qui vacille au bout du bras. Mais tout le monde n'est pas relevé. Il en est qui ne quitteront pas l'Ile-de-France. Ils resteront là, toujours présents. Ce sera la garde souterraine.

La dernière « Marseillaise ».

Un lieutenant redit au *Petit Journal* la mort admirable d'un soldat. On va de l'avant, on est en pleine action. Les balles sifflent. Les hommes courent vers l'ennemi.

Parmi ces hommes, je remarquai un grand diable à la figure ouverte et sympathique qui allait à mes côtés en hurlant d'une voix de stentor le couplet :

Amour sacré de la patrie...

Soudain, il s'interrompit, poussa un cri rauque et tomba en portant les mains à sa poitrine. Il venait d'être touché. Je m'arrêtai involontairement. Mais lui, aussitôt, d'une voix qu'il s'efforçait d'affermir :

— Allez, mon lieutenant, moi, ce n'est rien ; ça ne compte pas, me dit-il.

J'allai où m'appelait le devoir, mais je jetai un regard à ce brave qui se dressa un peu sur les poignets et me regarda. Et alors..., par un effort de volonté admirable, il reprit le chant sacré :

Nous aurons le sublime orgueil... de les venger ou de les suivre...

J'eus vite rejoint mes hommes. Nous prîmes la tranchée, nous l'avons conservée... Mais, depuis, je pense souvent à ce brave, dont j'ai recueilli « la dernière *Marseillaise* ». Il s'appelait Alexandre. C'est tout ce que je sais de lui.

La Croix de Fer.

C'est à l'hôpital. On raconte que récemment, dans une ambulance non loin du front, un blessé, un officier belge, est apporté, les vêtements en lambeaux, maculés de sang ; il a été frappé aux épaules et à la tête ; mais, malgré sa faiblesse, il n'a pas

perdu connaissance, ses haillons sanglants sont, avec précaution, décollés de ses blessures. Enveloppé dans son mouchoir est un petit paquet; comme on le retire, il tend vers l'objet une main tremblante. Cet objet est une croix noire ourlée d'argent et attachée à un morceau de ruban.

— Mais, par ma foi, dit le médecin, qui se tenait près du lit, c'est une Croix de Fer.

— Oui, dit le blessé, c'est un souvenir, un souvenir d'une grande bataille; nous nous rencontrâmes une nuit, un officier prussien et moi, à la fin d'un engagement d'une extrême violence; éloignés tous deux de nos hommes, nous nous jetâmes l'un sur l'autre, corps à corps; je vis briller la croix sur sa poitrine et je lui dis:

— Vous portez la Croix de Fer?

A quoi il répondit:

— Prenez-là, si vous pouvez?

— Vous l'avez reçue pour votre bravoure?

— Oui, monsieur, en Belgique, me répondit le Prussien.

— Alors, lui dis-je, je vais vous l'arracher.

Je me précipitai sur lui et nous roulâmes tous deux dans la boue. Enfin, je lui portai un coup de sabre et il tomba baigné dans son sang. J'avais été moi-même violemment frappé à la tête, mais j'avais pu enlever la croix sur sa tunique avant de m'évanouir. Lorsque je repris mes sens, je gisais auprès de lui, il était mort. Des heures passèrent où il me sembla que je faisais un rêve affreux, puis on me trouva et on me conduisit jusqu'ici.

Le blessé se tut, il rejeta sur le côté droit sa tête toute pâle, et il expira doucement.

Je donne mon sang!

A. B..., dans l'Hôpital du Grand-Hôtel, un blessé doit être amputé. Mais il est si faible que le chirurgien hésite: « Si l'on pouvait lui rendre du sang! — S'il ne faut que cela, me voilà! » répond un autre blessé, un Breton.

La transfusion se fait. Le personnel de l'hôpital, ému par le dévouement de ce blessé, qu'on sait très pauvre, se cotise, quête discrètement, ici et là, et recueille cinq cents francs, qu'on se réjouit d'offrir. Quelqu'un arrive un jour près du lit, parle du service rendu, remercie, offre l'argent. Ecoutez la réponse:

— Allons donc! je donne mon sang, je ne le vends pas!

France quand même!...

Deux gendarmes voient une vieille femme agenouillée dans un champ, tout en larmes.

— Qu'est-ce que vous avez donc, la petite mère?

— Mon gars est enterré là... C'est le quatrième qu'*ils* me tuent... J'en ai plus.

— Le quatrième? répètent les gendarmes, la voix rauque.

Alors, du même geste instinctif, ils saisissent leurs fusils... et « présentent les armes » à la vieille.

Celle-ci s'est relevée, et, s'essuyant les yeux, toute droite, elle crie:

— Quand même, vive la France!

Bravoure sublime.

Le caporal François Philip, du 24e colonial, en garnison à Perpignan, vient d'être décoré de la médaille militaire et le fait qui lui a valu cette distinction est rapporté en ces termes par le *Temps* :

Un jour, le colonel C... ayant besoin d'être renseigné sur les forces ennemies, fait appeler Philip.

— Je te sais brave et courageux, lui dit-il, c'est pourquoi je vais te charger d'une mission extrêmement périlleuse. La nuit venue, tu prendras vingt-cinq hommes et tu iras sur cette crête où l'on voit des soldats allemands faire une tranchée. Tu tâcheras de rester là jusqu'au matin, en te dissimulant, toi et tes hommes, puis tu viendras me rendre compte de ce que tu auras vu.

— C'est bien, mon colonel, j'irai, dit Philip sans hésitation.

— Sais-tu que tu risques ta vie et celle de tes compagnons?

— Je le sais, mon colonel, mais je n'ai pas peur de la mort: c'est pour la France!

A ces mots, le colonel, ému, embrasse Philip, qui, très ferme, recrute vingt-cinq volontaires aussi bien trempés que lui. La petite troupe part. Les autres coloniaux la suivent des yeux; puis, la nuit s'épaississant, elle disparaît dans l'ombre. Arrivé près de la crête, Philip aperçoit des soldats du

génie allemand creusant une tranchée, pendant qu'une sentinelle fait les cent pas et monte la garde près d'eux. Philip fait dissimuler ses hommes dans un petit bois, avec défense de bouger et de crier, quoi qu'ils entendent. Il emmène avec lui un camarade et lui dit :

— Quand nous serons près de la sentinelle et que celle-ci criera : *Wer da!* (Qui va là?), tu te tiendras à l'écart de moi, sur la gauche, et tu feras du bruit avec ta baïonnette, de façon à faire retourner la sentinelle vers toi. Quoi que fasse le Boche, quoi que je fasse, ne dis rien, couche-toi sur le sol et attends mes ordres.

« Les deux hommes avancent sans bruit ; ils ne sont qu'à deux pas de la sentinelle allemande qui se promène en fredonnant un air du pays. Philip prend à droite, et en marchant fait un petit bruit.

— *Wer da!* crie le Boche.

A ce moment, l'autre colonial, exécutant la consigne, remue la baïonnette dans le fourreau. La sentinelle se retourne vers la gauche. C'est ce qu'attendait Philip, qui, posté à droite, bondit sur l'Allemand, lui plante par deux fois sa baïonnette dans la poitrine et saisit son fusil. La sentinelle s'écroule sans pousser un cri. Prestement, Philip, sans être vu des soldats qui travaillaient à vingt-cinq mètres plus loin à faire la tranchée, prend le manteau, le casque et le fusil de la sentinelle et se met à monter la garde à sa place ; de temps à autre il fait rouler le cadavre du Boche pour le dissimuler le plus possible. Bientôt, la tranchée étant finie, les soldats allemands partent pour rejoindre le gros des troupes, non sans adresser un salut amical à la sentinelle, qui, à leur grand étonnement, continue sa promenade sans leur répondre. Quand ils ont disparu, Philip jette son casque et son manteau allemands, court dans le bois chercher ses camarades et les vingt-six coloniaux s'installent dans la tranchée allemande. Au petit jour, une compagnie bavaroise arrive pour prendre possession de la tranchée préparée par le génie. Elle avance sans méfiance, les soldats devisant et plaisantant entre eux. Quand ils ne sont plus qu'à quelques pas, Philip et ses vingt-cinq camarades tirent sur eux sans répit. Un grand nombre d'Allemands tombent ; les autres veulent prendre la tranchée d'assaut ; un feu meurtrier décime les téméraires et met les autres en fuite sauf dix-huit qui lèvent les bras et se rendent. Pendant ce temps, le 24e colonial, entendant la fusillade, s'avance au pas de charge, le colonel en tête, Philip court vers lui et lui dit :

— Mon colonel, j'ai le plaisir de vous offrir cette tranchée : elle est sur la crête ; vous pourrez vous rendre compte d'ici, mieux que moi, de la position des forces allemandes.

Le colonel, les larmes aux yeux, félicite Philip que le régiment tout entier acclame avec frénésie. Devant toutes les troupes, la médaille militaire est remise au caporal Philip sur le théâtre de ses exploits.

Bas les armes!...

C'est une aventure invraisemblable et pourtant absolument authentique. Un lieutenant d'artillerie, qui, avec ses 75 terrifiants, accomplit des prouesses en Lorraine, raconte, dans une lettre qu'il adresse à son père, cet extraordinaire exploit :

— L'action était vive auprès d'un petit village lorrain. Un hussard français est fait prisonnier et emmené dans cette commune, où se trouvaient environ trois cents Allemands.

Peu après, l'artillerie française canonne le village. Emoi dans le camp prussien, faces livides, panique ; les balles sifflent, les obus éclatent...

Les fantassins français gagnent du terrain. Dans un élan irrésistible, ils vont enlever le village. Le capitaine allemand interroge, blême d'angoisse, le hussard.

— Si vous résistez, déclare notre brave cavalier, tous vos hommes vont être massacrés.

Et le capitaine de répondre :

— Nous nous rendrions bien, mais nous avons une terrible peur d'être fusillés.

Le hussard affirme qu'il n'en sera rien, qu'en France on observe loyalement les lois de la guerre et que les prisonniers sont humainement traités par leurs vainqueurs.

Le capitaine prussien pousse un soupir de soulagement, ses yeux s'éclairent d'espoir ; il prononce, presque joyeux :

— S'il en est ainsi, nous nous rendons.

Et crânement, le petit hussard, le visage épanoui en un large sourire, se place

au côté du capitaine ennemi et, suivi des trois cents casques à pointe, marche au devant du premier officier français qu'il rencontre et lui livre tous ses prisonniers.

La mêlée aux torches.

Dans la nuit du 5 au 6 novembre, nous avions pris pied sur la rive droite de l'Aisne, à Soupir, distant de 20 kilomètres de Soissons. Il s'agissait de s'implanter plus avant, sur le plateau de Vregny. Par une nuit sombre, une colonne d'infanterie s'y dirige du Nord au Sud et les zouaves de l'Ouest à l'Est. Ceux-ci égorgent les sentinelles ennemies sans donner l'alarme au camp.

Ils n'étaient plus qu'à une centaine de mètres de la première série de tranchées, situées face à Soissons, lorsqu'un zouave se prit le pied dans un buisson, tomba et en se relevant, par mégarde, appuya sur la gâchette de son fusil. Le bruit d'une détonation si rapprochée fit l'effet d'un pavé dans une mare aux canards.

L'unique canon lourd allemand fut vite mis en batterie; mais, mal pointé, les marmites passèrent au-dessus de nos braves zouzous, qui gravirent hâtivement la distance qui les séparait de l'ennemi.

L'infanterie bavaroise est disposée en carré épais. Le premier rang est couché, le second à genoux, un troisième debout.

Sur chacun des flancs de ce carré épais, douze mitrailleuses vont, quand le sifflet l'ordonnera, se développer dans un mouvement tournant et enserrer les zouaves.

Pendant ce temps, du Nord au Sud, l'infanterie française s'avance, elle aussi, disposée en tirailleurs. De ce côté, aucun coup de fusil n'est tiré. Les sentinelles qui gardaient la région Nord des tranchées ont été rappelées dès que les zouaves ont été signalés.

Nos fantassins gagnent les tranchées qui leur font face.

A ce moment, ils entendent la fusillade dirigée contre les zouaves qui, brusquement, sont encerclés par les mitrailleuses. Immédiatement, l'ordre est donné de charger à la baïonnette.

La fureur s'empare d'eux lorsqu'ils comprennent que leurs frères sont engagés dans un étau de feu.

Ils se précipitent avec rage et, dans un élan irrésistible, ils culbutent le flanc droit de l'infanterie bavaroise avec une force telle que le choc qu'ils donnent se répercute sur la masse ennemie, d'homme en homme, et que les soldats placés à l'extrémité du flanc gauche sont renversés.

Les mitrailleuses sont bousculées au moment même où elles entraient en action et jetées à terre.

La lueur des coups de feu éclairait seule jusque-là ce carnage. Mais alors les torches que portaient quelques-uns de nos sapeurs sont allumées et le combat continue, tragique.

Comme si la lumière fumante qui éclaire le champ de bataille était utile aux deux partis, Allemands et Français respectent ceux qui la donnent. Aucun de nos sapeurs n'est touché. Ils se tiennent au milieu des combattants, le bras gauche levé pour mieux éclairer et la baïonnette dans la main droite. Aucun des coups qu'ils donnent ne leur est rendu.

Les Allemands sont transpercés, mais ne tombent pas. Ils hurlent de douleur et sont maintenus debout par la cohésion serrée de leur masse de combat.

Nos fantassins et nos zouaves sont obligés de les tirer par les pieds pour les jeter à terre et mettre à jour de nouveaux ennemis non blessés ou tués.

Les Allemands veulent fuir; ils ne le peuvent, tellement ils sont serrés. Ils ne peuvent ni lever leurs bras pour faire le signe de grâce, ni dégager leurs armes pour vendre chèrement leur vie.

Le plateau est plein de cris assourdissants: l'ennemi crie la douleur, les Français le triomphe... Et de cet ensemble se dégage un hurlement formidable qui se répercute au loin dans l'obscurité.

On tue, on tue encore, on tue toujours. Le sang jaillit de toutes parts, il saute à la figure des assaillants et retombe à terre en rougissant les pantalons de treillis blanc de nos zouaves.

Les Allemands qui restent debout peuvent enfin faire une trouée au travers des cadavres des leurs. Ils s'enfuient épouvantés.

La charge avait duré vingt minutes.

L'armée allemande se retirait au loin et, dans son désarroi, elle abandonnait trois pièces lourdes sur ce plateau de sang.

Le lendemain, à l'aurore, on vit paraître

à l'horizon un astre rouge, comme s'il avait été éclaboussé lui-même par le sang de cette terrible bataille. C'était le soleil qui se levait.

La blouse du mitrailleur.

Ces jours derniers, dans un village où les nôtres avaient résisté longtemps à l'assaut des Allemands, une compagnie se voyait finalement obligée de céder momentanément le terrain. Le village avait été trois fois pris et deux fois perdu. On le quittait de nouveau avec l'espoir d'y revenir en forces.

Cependant un homme était resté, qu'une trouvaille avait soudain rendu soucieux. Il avait laissé s'éloigner ses camarades et était demeuré dans une cour de ferme en contemplation devant une mitrailleuse allemande oubliée là par l'ennemi avec toutes ses munitions. Vite, son parti est pris. Qu'on lui prête une blouse et un pantalon. Il quitte son uniforme, s'habille en paysan et se défilant le long des murs d'une grange il va braquer « sa » mitrailleuse. Bientôt paraît un peloton de uhlans ; l'homme déroule avec sang-froid son chapelet de projectiles et les Allemands tombent frappés par les balles allemandes.

Cependant les troupes françaises sont revenues à la charge. De nouveau le village est à nous. Le soldat paysan est amené devant le général, car les nôtres l'ont pris pour un suspect. Alors, il se déshabille, quitte à la hâte sa défroque civile, sort de sa musette ses effets militaires et, tôt rhabillé, se fait reconnaître.

— Maintenant, mon général, dit-il, je suis prêt à aller où vous voudrez leur prendre une autre mitrailleuse.

Bravo ! Piéton...

Le régiment avait reçu l'ordre d'accompagner un convoi.

« Tout allait bien... On « patinait » la trique au poing, la pipe au bec, sur la route... Et on avait mis nos sacs sur les charrettes... Alors on était heureux, vous pensez... »

Les soldats se croyaient loin du feu, quand tout à coup des mitrailleuses se mettent à cracher sur eux. Le convoi fait demi-tour au galop, escorté par le gros du régiment, tandis que deux sections sont placées dans les fossés de la route, pour tenir tête. Le lieutenant, le sous-lieutenant, l'adjudant, le sergent-major sont tués, les hommes restent sans chefs et sans ordres.

« On savait qu'il fallait tenir là... on tenait, mais y en avait des copains par terre... J'en entends un qui m'appelle : « Eh ! Malingre... viens ici... » J' me lève... Et pan... Je reçois mon atout... J' sens le souffle qui me manque... Et puis j' m'évanouis... »

Soigné par un infirmier et son camarade Piéton, l'auteur de ce récit revient à lui.

— Et les Boches ? que je leur demande... On n'entend plus leur moulin à café...

— Les Boches ? On leur a mis un bouchon, répond Piéton...

« Au même moment, il se lève et il crie :

— Bon sang ! les r'voilà... C'est des uhlans...

« On se redresse... et on voit venir, du fond de la plaine, à trois ou quatre cents mètres, cinquante ou soixante uhlans, qui hurlaient en nous chargeant !

— Cette fois-ci, que je dis, ça y est ! Y vont nous avoir.

« Alors Piéton se met à m'eng...ler.

— C'est pas des choses à dire, qu'y fait... Y ne nous ont pas encore... Hé, les gars ! les r'voilà. Que ceux qui peuvent tenir un flingot fassent feu... Les autres, passez-leur vos cartouches... Hardi ! c'est pas le moment de flancher...

« On s' colle, on s' tasse tous ensemble... Y en avait qu'avaient leur compte, vous savez... Y en avait un qu'avait les cuisses brisées et qu'on avait adossé à deux sacs, accolés... On était quatorze encore vivants, sur soixante-quinze...

« On attend les Boches et, à cinquante mètres, Piéton commande : « Feu ! »

« A la troisième décharge, les Allemands font demi-tour et s'enfuient non sans laisser des leurs sur le terrain.

« Onze Français étaient encore vivants, mais pas bien brillants. Il n'y en avait que cinq qui pouvaient marcher. Ils décidèrent de ne pas abandonner leurs camarades.

« Arrive une fourragère conduite par un Prussien.

— Bougez pas, dit Piéton... On va y chopper sa bagnole...

« On ne bouge pas... Le Pruscot, arrivé, nous voit... Personne ne remue... Y nous crie quelque chose en boche ; rien... On ne



LA MÊLÉE FÉROCE N'ÉTAIT ÉCLAIRÉE QUE PAR LES TORCHES DES SAPEURS (page 59)

répond pas.... Il descend de sa voiture, y va droit au lieutenant et s'y met à lui fouiller les poches. Alors Piéton se lève d'un bond et pique le Boche avec sa baïonnette...

Voilà l'autre qui rouspète, qui veut attraper son revolver... Alors Piéton me crie :

— Malingre, tiens les chevaux!... Vous autres, grimpez dans la voiture... Et toi, le Pruscot, haut les pattes!... Allons, rends-toi donc, bougre d'âne!

Tous les survivants se hissent dans la fourragère et sous menace d'un coup de fusil, le Pruscot les ramène lui-même au convoi, où ils sont reçus à bras ouverts par leur capitaine.

Et l'interlocuteur du brave Malingre lui demande: « Vous n'avez pas été portés à l'ordre du jour? »

— Peut-être bien, dit Malingre avec simplicité. Je ne sais pas... Oh! monsieur, s'il fallait mettre à l'ordre du jour tous ceux qui font des coups comme ça, on n'y suffirait pas... Il y en a trop!...

Les braves du Midi.

Le *Temps*:

Le lieutenant qui me guidait me dit textuellement ceci, que je n'oublierai jamais:

« On a dit du mal de nos réservistes du Midi, parce qu'il y a eu parmi eux, au début, quelques défaillances. Je voudrais savoir quelle est la troupe qui n'a jamais flanché. Il faut que les hommes aient le temps de s'habituer au feu et qu'ils aient appris à avoir confiance en leurs officiers...

« Si vous aviez vécu comme moi avec ce régiment-ci, vous auriez vu ce que peuvent donner des gens du Midi, et du pur Midi, vous entendez bien!... Vous avez visité Vermelles? Vous avez dû vous rendre compte que pour enlever cette position-là et tenir pendant un mois à quelques mètres de l'ennemi avant de donner l'assaut, il ne fallait pas être froussard.

« On s'est battu, vous le savez, de maison à maison. Nos tireurs étaient naturellement très exposés. Dès que l'un d'eux était tué, son camarade prenait sa place *sans que les officiers eussent à en donner l'ordre.*

« J'ai vu ceci: dans une maison, un de mes hommes, étendu sur un matelas, tirait par une meurtrière. Arrive un obus, qui perce le mur à côté de lui et atteint l'extrémité du matelas, entre ses jambes. *Il se retourne, installe son fusil dans la brèche ouverte par l'obus et recommence à tirer.* »

Solidarité.

Un train ramenant des blessés et des malades s'arrête assez longuement dans une gare. Parmi ceux qui sont descendus d'un modeste wagon, c'est un général, bras en écharpe, aidant à marcher sur le quai un simple soldat qui boite fortement.

— Quel est ce blessé? demande quelqu'un.

— Mon ordonnance, répond avec bonhomie le général.

Un poilu.

Le *Correspondant*:

M. Marcel Dupont: *Impressions d'un officier de légère.*

Tout à coup, comme nous arrivons sur la grande place, nous voyons déboucher un groupe de trois cavaliers à pied. Ils sortent d'une ruelle qui dégringole à pic sur la Marne. Ce sont des hommes du peloton de F... Deux d'entre eux soutiennent le troisième que nous reconnaissons tout de suite. C'est Laurent, un brave et bon garçon, qu'à l'escadron tout le monde estime. Notre cœur se serre. Son œil gauche ne présente plus qu'une large tache rouge d'où le sang coule à flots inondant ses vêtements. Il se plaint tout doucement et, aveuglé par le sang, se laisse conduire comme un enfant. Le brigadier qui l'accompagne nous explique:

— Une balle lui est entrée au-dessus de l'œil... On ne sait pas si l'œil lui-même est touché...

Le capitaine saute à terre.

— Eh bien! Laurent, ne craignez rien, mon brave, on va bien vous soigner. Ce ne sera peut-être rien. Venez avec moi, nous allons vous conduire à l'ambulance de la Croix-Rouge qui est ici.

Et alors, entre deux gémissements, le blessé prononce cette phrase dont je me souviendrai longtemps:

— Mon capitaine..., est-ce qu'ils n'ont pas enlevé leurs canons?

Il s'intéresse encore à la bataille.

Vingt contre deux cents.

Le 1er septembre, un détachement composé de vingt-deux hommes, sous les ordres du lieutenant B..., du 10e cuirassiers, faisaient une reconnaissance au nord du village de V... Une fois renseigné sur les forces

des Allemands, qui arrivaient en grand nombre (infanterie, artillerie et cavalerie) depuis trois heures et demie du matin, le lieutenant détacha deux de ses hommes, vers dix heures, pour porter les renseignements. Le détachement mit pied à terre dans une ferme, au lieu dit... ; mais l'ennemi arrivait toujours, et le lieutenant, ayant constaté qu'il n'avait aucune issue pour retourner au camp, prit la résolution de passer coûte que coûte. Ses hommes l'approuvèrent, ne voulant pas se rendre. A ce moment, le 8e dragons de la garde impériale les aperçut. Ils se mirent en ordre de bataille. Le lieutenant B..., à la tête de ses dix-neuf hommes, s'élança sur le centre, sabrant les rangs des dragons, qui, devant leur fougue et leurs cris, lâchèrent leurs lances et ne purent les arrêter. La lutte continua dans les rues du village, où les nôtres tuèrent aux Allemands une trentaine d'hommes. Malheureusement, quelques Français allèrent se jeter dans le convoi allemand ; cinq furent faits prisonniers et trois tués. Les autres continuèrent à se battre. Le maréchal des logis M..., r jeune, car il n'a que vingt ans, eut son cheval tué sous lui et reçut trois balles dans le bras droit. Il parvint à rentrer dans une maison et se cacha dans un tas de fagots. Le brigadier J..., un jeune aussi, parvint à se dissimuler dans une autre maison.

Un autre cavalier, J..., poursuivi par six dragons, met pied à terre, en tue trois, et fait fuir les autres. Il en profite pour sauter dans un jardin et se dissimuler. Quelques autres parvinrent aussi à se cacher dans les maisons, prirent des effets civils que les habitants leur donnèrent. Ils se sont cachés pendant deux jours, les Allemands, revolver au poing, les cherchant dans les maisons.

Les soldats se transformèrent en fermiers, ouvriers agricoles, etc. Le lieutenant B... fut retrouvé dans un marais. Il avait deux côtes enfoncées et l'épaule démise. Il fut recueilli dans une usine, où il passa pour le contremaître.

Ces braves se retrouvaient à onze survivants.

Les Allemands occupant toujours le pays, ils partirent à pied, en paysans, en traversant les lignes ennemies jusqu'à Beauvais, puis Gisors et Rouen, et rentrèrent à Paris à leur caserne.

Le sourd-muet.

Il y a quelques jours nous avions brillamment enlevé la moitié d'un village.

Les Allemands avaient par la force maintenu dans le village autant d'habitants qu'ils y en avaient trouvé lorsqu'ils s'en étaient emparés pour la première fois. La population était composée en presque totalité de femmes et d'enfants : il n'y avait guère que trois vieillards et deux infirmes. C'est là un des motifs pour lesquels nous tenions à enlever l'autre moitié du village.

La population civile de nos villes et villages est un atout considérable que les Allemands possèdent contre nous. Eux peuvent nous bombarder et nous, nous ne le pouvons pas ; parce que, pour les atteindre, il faut faire tomber les édifices et les maisons, dans les décombres desquels nos femmes, sœurs, filles ou enfants seraient ensevelis.

Lorsque la partie sud fut conquise par nous, nous avions essayé de ravir aux Boches ces pauvres gens ; mais eux, prévoyant le sort qui les attendait, ont tout fait pour les conserver. A mesure qu'ils se retiraient, ils les obligeaient à évacuer les maisons qu'ils abandonnaient.

Pour arrêter notre élan, ils placèrent femmes et enfants, dans l'Ecole publique, d'où leurs mitrailleuses pouvaient balayer la place du marché que nous devions traverser pour aller en avant.

L'ordre fut donné de s'arrêter.

Pour avancer, il aurait fallu abattre ces mitrailleuses et dans le tir faire de nombreuses victimes françaises. Aussi depuis ce jour, les chefs et les soldats n'ont qu'une idée fixe : mettre à l'abri les femmes et les enfants.

C'est la conversation de tous.

Les deux mitrailleuses sont là, placées dans l'encadrement d'une fenêtre. On les voit bien. Quelquefois une tête de Boche apparaît. Les nôtres n'essaient même pas de tirer, tant ils craignent d'atteindre un des nombreux enfants dont on entend parfois le rire perlé.

Le colonel a reçu des instructions pour enlever le village le 5. Il faut exécuter l'ordre. Cependant il est très inquiet des conséquences de l'attaque dans les conditions actuelles.

Il est en observation derrière un mur

lézardé au point qu'il en est crénelé. Il regarde les mitrailleuses, sujet de tant de préoccupations. De son poste il voit même les gosses qui jouent dans la rue. Un des infirmes est là près d'elles. Il leur fait des gestes de sourd-muet.

Le colonel a une pensée subite.

Il fait immédiatement appeler l'un de ses hommes nommé Roumer et lui dit :

— Tu connais le langage des sourds-muets ?

— Oui, mon colonel.

— Tu vois cet infirme là-bas dans l'école, les gestes qu'il fait, sont-ils l'expression du même langage sourd-muet que celui que tu connais ?

— Oui, mon colonel !

— Tu vas prendre le petit miroir que voici, et tu lui enverras le soleil en pleine figure pour attirer son attention, et quand je te le demanderai, tu lui diras de pousser sans qu'on s'en aperçoive les enfants dans le coin droit de la classe. Dis-lui aussi que dès que cela sera fait, il te prévienne.

— Oui, mon colonel.

Le colonel fait appeler dix bons tireurs, les place derrière un mur qui les abrite bien afin qu'au commandement ils visent les hommes qui mettent les mitrailleuses en action. Puis il range en ordre, à l'abri, la colonne qui doit aller à l'assaut de l'Ecole.

Le sourd-muet fait le signe libérateur, les enfants sont à l'abri... Les tireurs abattent successivement tous les Allemands qui sont aux mitrailleuses et, enfin, nos fantassins, baïonnette au canon, entrent en trombe dans la cour de l'école.

En dix minutes, grâce à la présence d'un sourd-muet, le village venait d'être délivré des Teutons.

Un brave gosse !

Depuis plusieurs jours, dans un coin de la Somme, une de nos batteries de 75 était installée dans un champ et arrosait copieusement l'artillerie lourde des Boches. Leurs gros canons, comme des aveugles, cherchaient nos pièces à droite, à gauche, sans jamais les trouver. C'était, pour nous, un spectacle réjouissant, si l'on peut dire, et nos artilleurs avaient une place de tout repos.

Or, tous les matins, nos canonniers recevaient la visite d'un petit bonhomme de douze ans, qui arrivait vers eux d'un pas traînard, et qui portait un panier rempli de « faînes », qui sont les fruits du hêtre. Ce petit fruit triangulaire a le goût de la noisette, et nos artilleurs en achetaient au gamin pour quelques sous ou les échangeaient contre des biscuits.

Le capitaine de la batterie, d'abord très accueillant, se méfia un peu des visites régulières de l'enfant, et s'apprêtait à le lui faire savoir quand le gamin lui dit en riant :

— Les Boches ne peuvent pas vous dégotter, hein ?

— Non, dit le capitaine, ils sont bien maladroits.

— Oh ! soyez tranquilles, poursuivit l'enfant, le plus naturellement du monde, soyez tranquilles, ils ne vous dégotteront pas de sitôt ; hier, je leur ai dit que vous étiez devant le gros foyard.

Et, en effet, la veille, les marmites allemandes s'étaient acharnées sur un malheureux chaume, en dessous d'un gros hêtre, à notre gauche.

— Tu les renseignes donc ? dit le capitaine d'une voix rude.

— Oui, mais mal.

— C'est eux qui t'envoient ?

— Oui. Mais ne vous tourmentez pas, je leur dirai aujourd'hui que vous avez changé de place, que vous êtes près de la maison, à droite.

— Allons, mon petit bonhomme, dit l'officier, tu ne vas pas retourner là-bas ?

— Ah ! mais si. Faut même que j'y sois pour le déjeuner, sans cela ils tueraient maman. C'est eux qui me l'ont dit...

Et l'enfant héroïque partit, insouciant, comme s'il ne savait pas qu'il risquait sa vie.

D'ailleurs, aujourd'hui, il n'a plus rien à craindre, car nos troupes ont reconquis son village, et il peut vendre ses « faînes » paisiblement, sans avoir à redouter les vengeances odieuses des Barbares.

Un mot héroïque.

Du *Phare de la Loire* :

Depuis qu'il est entré nu dans la salle, l'homme a attiré les regards, car il n'y a

pas un endroit de son corps qui ne soit tatoué. Une femme du monde, en toilette d'opéra, sourit sur son dos. Sur la poitrine, un cuirassé d'escadre tire sur une côte d'où s'enfuient des burnous. Mars et Vénus se disputent ses bras. Une fleur différente orne chacun de ses orteils.

Le major s'exclame :

— Eh bien, vous êtes complet. Il n'y a plus de place !

L'homme, un réformé d'Afrique, bombe le torse, tend ses biceps, ce qui dérange l'harmonie de l'Aphrodite peinte sur le bras droit :

— Je vous demande pardon, monsieur le major. Il y a place pour les balles !

L'embusqué.

Devant l'un de nos généraux commandant une région du Midi, passe, à l'hôpital, un blessé qui se traîne péniblement :

— Combien de blessures as-tu reçues ?

— Quatorze, mon général, dont trois très graves...

— Comment te nommes-tu ?

— Lambusqué, mon général...

— Eh bien, garçon, il n'est que temps de changer de nom !

Fière réponse d'un savant Gantois.

L'*Echo belge* :

Malgré la situation lamentable, la morgue et les tracasseries allemandes, la population gantoise demeure fière et inébranlable dans son patriotisme.

Un savant allemand, attaché au service sanitaire, pénètre un beau jour dans le laboratoire d'un professeur de l'Université.

— Il faut me céder votre laboratoire, lui dit le premier, naguère ami du professeur.

— Je ne le céderai que devant la force, fut la fière réponse.

Le savant en uniforme allemand insista vainement, alléguant les nécessités de la guerre. Le professeur n'acquiesça que lorsqu'il fut expulsé de vive force. L'Allemand, gêné devant ces brutalités, offrit au professeur de le reconduire chez lui en auto. La réponse ne se fit pas attendre : « Ce serait une honte, si l'on me voyait à côté d'un uniforme allemand dans une auto volée. Je



SECTION D'INFANTERIE FRANÇAISE AU REPOS SUR LES BORDS DE L'YSER

retourne à pied, la tête haute et conscient de mon honnêteté. »

Les deux prières de la « dame du dessus ».

Une élève du Conservatoire chantait tout le jour. Certain midi, accoudée pour un instant au-dessus de sa cour, elle entrevit, à une fenêtre latérale, la dame du dessus qui lui souriait.

Des jours, la demoiselle chanta. Et le hasard lui fit encore échanger un regard avec la « dame du dessus ». Mais cette fois, elle lut, dans ses yeux tant de douleur qu'en un muet acquiescement, elle promit : « N'ayez crainte! Je ne chanterai plus. » Le soir, elle apprenait que la voisine, sans nouvelles, croyait son fils mort au champ d'honneur.

Voilà un mois que l'élève ne chante plus. On ne sait toujours rien du soldat. Mais, ce jour-là, à midi, comme la jeune fille vient de s'accouder à sa fenêtre, la « dame du dessus » ouvre fébrilement la sienne, et, penchée, dans un délire de joie :

— Chantez! chantez, mademoiselle, mon fils vient d'être blessé et il est cité à l'ordre du jour! »

Le dernier rôle.

Il était tout vieux, tout rasé, tout ridé, le vieux comédien, mais avec une façon de se draper dans son mac-farlane, — car il portait, bien entendu, un mac-farlane, — et de poser en bataille sur ses longs cheveux d'argent son grand chapeau de feutre mou, — une façon qui montrait tout de suite que celui-là n'était « pas d'ici », de ce village de Lorraine où, il y a bien longtemps déjà pourtant, on l'avait vu s'installer un beau jour dans une petite maison à l'entrée du pays, une petite maison et un petit jardin.

Cette maison, les habitants vous la désignaient avec mystère et respect : c'était la « maison de l'artiste ».

Artiste, en effet, il l'avait été, il avait joué, — à Paris, monsieur! — la comédie et le drame.

Avait-il jamais remporté les succès considérables dont le patron de l'auberge, quand il parlait de lui, se portait garant, s'était-il fait applaudir, idole d'un public enthousiaste, par un parterre de rois?...

Je ne sais pas si ce fut un bon comédien, mais c'était certainement un brave homme ; et vous qui l'auriez jugé un peu ridicule, écoutez maintenant comment il est mort.

Lorsque les Allemands sont entrés dans le village, la « maison de l'artiste » reçut leur première visite.

Un officier bavarois le fit amener devant lui par quatre de ses hommes, baïonnette au canon, et commença de l'interroger.

Alors le vieux comédien hocha la tête, et se mit à sourire dédaigneusement :

— Oui! Je vois, vous me demandez de jouer les traîtres?...

L'officier s'impatientait :

— Je vous demande de me répondre ; sinon, au mur!...

— C'est bien cela!...

Et, se redressant dans son mac-farlane, et affermissant d'un coup de poing son grand feutre mou, le vieux comédien déclara, de haut :

— Les traîtres?... *Ça n'est pas mon emploi!...*

Et il alla, les bras croisés, se placer devant les fusils... (*Echo de Paris.*)

Un parlementaire.

Du *Cri de Paris* :

M. Antoine Borrel, député de Moutiers (Savoie), a reçu la médaille militaire pour sa brillante conduite au feu. Parti simple soldat avec les camarades de la montagne, tous chasseurs alpins, il est aujourd'hui sous-lieutenant, et il peut dire qu'il en a vu de rudes, qu'il n'a pas trouvé ses galons dans un écrin.

Mais il est d'une modestie de montagnard, et ses collègues ont toutes les peines du monde à lui arracher quelques récits de sa vie de campagne.

Ce sont ses amis intimes qui les racontent à sa place.

Bien que vigoureusement libre-penseur, il s'était lié dès le départ, avec un camarade de régiment, dont il aimait la gaîté contante et le franc courage ; c'était un séminariste qui avait quitté la robe pour l'uniforme.

Dans une minute d'épanchement, le séminariste dit au député :

— Promets-moi une chose : si je suis blessé, tu m'amèneras le frère X...

Le frère X... était un autre chasseur alpin qui, avant la guerre, exerçait la profession de jésuite à l'étranger.

— Je te le promets, répondit M. Borrel, mais, à ton tour, fais-moi une promesse.

— Volontiers. Quoi donc?

— C'est que, si je suis blessé, tu ne m'amèneras personne.

Le séminariste promit à contre-cœur, mais il promit.

Or, il fut blessé, et M. Borrel se mit en quête du jésuite. Et l'anticlérical qu'il est a raconté ainsi à ses amis la fin de l'histoire :

— L'endroit où se trouvait le blessé était fort mal situé, continuellement sous la ravenu tout de même, sans faire la moindre fale des shrapnells. En moi-même, je pensais que le jésuite ne voudrait jamais y venir. Eh bien ! il faut que je l'avoue : il y est observation.

Les jeunes volontaires.

Un artilleur blessé récemment sur le front et soigné dans un hôpital parisien a raconté l'enrôlement volontaire de deux bambins rencontrés dans les Vosges aux premiers jours des hostilités. Ils ont treize et quatorze ans.

Chassés de quelque village dévasté, séparés de leurs parents perdus, ils arrivèrent un soir, affamés, pieds nus, en haillons et furent recueillis par les hommes d'une batterie.

L'on trouva pour chacun d'eux une veste de soldat qu'un tailleur de fortune retrécit, un calot, une paire de molletières et des brodequins trop grands qu'il fallut bourrer de paille.

De la sorte équipés, tout fiers de leur nouvel état, les enfants adoptifs du... d'artillerie commencèrent dès lors à partager la rude vie de leurs aînés. Il y a deux mois qu'ils font campagne, grimpés sur les voitures, dormant à la belle étoile et se régalant de la soupe qu'ils aident à préparer. Autant l'aîné est sérieux, grave, peu communicatif, autant le plus jeune est rieur, expansif, espiègle. Mais, si dissemblables, ni l'un ni l'autre n'ont jamais bronché sous la mitraille, car tous deux ne portent-ils pas à leur façon un uniforme !

Nos petits héros.

Celui-ci s'appelle Talhouët, et il a seize ans.

Chez nous, l'héroïsme est de tous les âges.

Un jour, comme on parlait encore et toujours de la guerre — il partit. Il partit.

Un régiment passait, là-bas, au delà des fortifs. L'enfant courut, le rejoignit et marcha sur le front.

L'étape fut longue. Le petit homme « bouffa » l'étape comme un « vieux ».

Alors, les autres, les « vieux », à la halte, se groupèrent autour du petit :

— Je veux aller avec vous, leur dit-il simplement. J'ai seize ans. Je m'appelle Talhouët, et je suis de Paris.

Le capitaine vint. On adopta Talhouët et on l'habilla.

Dans la Marne, une nuit — il y avait bien une heure qu'on dormait placidement — le bon capitaine parut :

— Un homme de bonne volonté, demanda-t-il. C'est pour faire une reconnaissance vers les tranchées ennemies.

Le petit Talhouët s'était dressé :

— Choisissez-moi, mon capitaine. Je ne suis pas grand. Je passerai mieux.

Et l'enfant passa. Trois Boches successivement le mirent en joue. Il les tua tous trois. Mais comme il regagnait son poste, il fit une chute grave dans un trou d'obus et se brisa le bras.

Presque guéri, il attend impatiemment l'heure de rejoindre son régiment.

Belle mort d'un enfant.

C'est à Domèvre, un petit village de Lorraine dont le nom fut cité à plusieurs reprises dans les communiqués officiels, qui fut pris et repris, abandonné et réoccupé, finalement bombardé par les Allemands, et dont cinq maisons seulement sont encore debout.

Pourquoi les Allemands tirèrent-ils sur un enfant de ce village. Maurice Claude, à peine âgé de quinze ans, qui reçut trois blessures affreuses? Quelles furent les tortures que ce pauvre petit endura? Quel affreux traitement les barbares lui infligèrent-ils? Nous saurons tout cela plus tard,

ou plutôt nous l'imprimerons lorsqu'il sera permis de tout dire...

Qu'il suffise, pour le moment, d'indiquer que là, comme partout, les Allemands se conduisirent avec la plus insigne lâcheté.

Depuis plusieurs jours, Maurice Claude est à l'ambulance du château, une religieuse veille à son chevet. Les Allemands ont refusé à sa mère de le soigner, d'apaiser ses souffrances sous des baisers. Maurice Claude va mourir...

Pris de remords, peut-être — sait-on jamais! — le colonel allemand vient le voir. En français, il lui demande:

— Eh bien, mon ami (mon ami!) vous ne souffrez plus maintenant?....

L'agonisant tourne péniblement la tête. On sent qu'il rassemble toutes ses forces. Et très fier, les yeux fixés sur les yeux de cet ennemi et refusant sa pitié, il jette, haletant:

— Je n'ai jamais souffert... je meurs pour ma patrie.

Epuisé par son effort, l'enfant laisse retomber sa tête sur l'oreiller, puis murmure.

— Vive la France!

L'officier allemand, souffleté par cette réponse, recule.

Et le petit paysan achève de mourir.

Solidarité des chefs et des soldats.

« Le 3 novembre à la suite d'un avis communiqué par la famille, le *Matin* recevait la belle lettre qu'on va lire: »

Monsieur le rédacteur en chef,

Dans votre numéro du 1er novembre, sous la rubrique: « Où sont nos chers blessés? » je lis: « Veuillien Emile, soldat au 230e d'infanterie, blessé le 25 août en Meurthe-et-Moselle. » Je puis, à ce sujet, vous donner les renseignements suivants:

Veuillien était sous mes ordres, à la 22e compagnie du 230e d'infanterie. Le 25 août, vers 2 heures, nous étions couchés, côte à côte, à la lisière d'un bois, près de Rozelieures. Ma compagnie était en seconde ligne et n'attendait qu'un ordre pour renforcer la chaîne et se porter sur le village tenu par l'infanterie allemande.

Les balles, dirigées sur les premières lignes, pleuvaient autour de nous. Tout à coup, un sifflement plus prononcé que les autres, un bruit sec tout contre moi, à ma droite.

Veuillien me dit:

— Je suis touché.

En effet, une balle avait traversé la bretelle de son sac et était entrée dans l'épaule.

— Ce n'est rien, fis-je, une blessure à l'épaule!...

— Oh non, mon capitaine, ça va au cœur.

En même temps, je mettais Veuillien sur le dos, je décrochais son sac, je dégrafais sa capote quand, tout à coup, me saisissant les deux mains, Veuillien se redressa et, me regardant avec des yeux fixes, et démesurément ouverts:

— Oh! ma femme, ma pauvre petite femme! gémit-il.

Il retomba. Quelques contractions, un peu d'écume rougeâtre aux lèvres. C'était fini. Veuillien était mort en brave.

L'ordre arrivait de se porter en avant. Personne du régiment n'est plus repassé jamais, depuis, sur ce terrain, à la lisière de ce bois, où dorment tant de braves inconnus comme Veuillien.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments distingués.

P. Imbert,
chef de bataillon au 230e d'infanterie.

« Un tel hommage honore à la fois la mémoire de celui qui le rend et de celui qui le reçoit. Ne témoigne-t-il pas qu'ils sont en communion parfaite, chez nous, ceux qui commandent et ceux qui sont commandés! »



GOUMIER MAROCAIN EN SENTINELLE SUR LE BORD DE LA MER, AUX ENVIRONS DE NIEUPORT

NOS TROUPES INDIGÈNES

L s Sénégalais.

... La veille, nous avions vu débarquer de fortes unités de Sénégalais.

En passant la rivière, sur un pont de bois, ils faisaient sonner le pas avec grand orgueil. Vêtus, coiffés de bleu sombre, ils semblaient tous ensemble, un morceau de nuit en marche, dont leurs machoires auraient été le clair de lune.

Il y en avait d'immenses. Quand ils tendaient le bras et qu'on leur remplissait la timbale, on restait stupéfait de la distance qui séparait le liquide de leur bouche.

A chaque enjambée, ils abattaient beaucoup de chemin.

L'étape étant finie, ils établirent leur camp pour la nuit.

La chéchia retirée, on vit qu'ils s'étaient fait dessiner par la tondeuse des agréments dans la chevelure. L'un avait la moitié du crâne rasé ; l'autre y portait un huit, et leurs voisins, des figures inconnues de la géométrie.

— Où c'est-y les Prussiens? nous demandèrent-ils.

— Tout près, à vingt kilomètres.

— Vingt kilomètres ! Y a bon !

Ils allèrent à la corvée d'eau. Ils vous disaient en relevant le menton :

— Avons laissé Mme Sénégal pour défendre France.

Sous la voûte du canon, cela vous mouillait les yeux.

Ils s'endormirent avec la nuit...

C'est le lendemain.

Nous montions vers la bataille, qui avait commencé ce jour à 2 h. 5 du matin. Nous avions appris que Guillaume avait donné l'ordre à ses armées de prendre une offensive générale, d'en finir. Nous grimpions une petite route rude quand nous revîmes nos Sénégalais. Ils préparaient leur fusil amoureusement. Par instant, ils le posaient et se hissaient sur les épaules d'un camarade pour mieux voir la fumée des obus. Quand l'une de ces fumées était plus large, ils riaient d'énervement.

Ils nous criaient :

— Coupe, coupe la cabèche à Guillaume.

Ils ne veulent pas d'autre mal aux soldats ennemis que de les tuer loyalement. Ils disent qu'ils ne leur arracheront même pas un poil. Ce qu'il leur faut, c'est la « cabèche à Guillaume ».

En face de nous, les batteries allemandes, dont on voit distinctement les éclairs et les flocons. En bas, une batterie française. Les feux ennemis s'allument sans arrêt. Ce sont les forges de la mort. Les shrapnells volent dans l'espace comme des oiseaux au sifflement inconnu.

A droite des positions d'artillerie, entre deux champs, nous voyons la route s'animer. Il semble qu'il lui soit poussé des cheveux que le vent secoue. Ce sont les Sénégalais qui vont s'établir. La route bouge jusqu'à un champ vert et s'arrête.

La pluie d'obus continue. Elle n'effraye

pas. Elle n'arrache l'âme aux morts que pour l'ajouter à celle des vivants.

Nous marchons sur l'herbe pour laisser filer les ambulances. Deux autos les dépassent. Elles emmènent cinq officiers allemands prisonniers. Ils sont aussi raides que la pointe de leurs casques.

Les coups se sont ralentis. Nous repassons à l'endroit où bivouaquaient nos noirs. Nous heurtons deux gamelles oubliées. Qui nous dit qu'elles ont été oubliées? Ils ont quitté ce champ, allant se battre. Ils le savaient. C'est peut-être joyeusement qu'ils les ont jetées en l'air comme objet désormais inutile.

— Tout pour France! Tout pour France!

Un soldat nous appelle. Il répète son cri. Les voitures ne l'ont pas entendu. Se fera-t-il voir de nous?

Il a le bras labouré. Il nous remercie, — il nous remercie, — et, en reconnaissance, nous donne son histoire:

Blessé depuis trois jours, aux avant-postes, se traînant sans direction, il se retrouve sur un terrain de combat. Un éclat lui abime le pied. Le lendemain, quatre blessés allemands sont couchés près de lui. Au soir, l'ennemi vient « nettoyer » le terrain. Un blessé allemand se tourne vers le nôtre et lui dit:

— Bouge pas, fais le mort.

Il fait le mort, les pieds dans le ruisseau.

Les Allemands passent, ramassent les leurs, voient le pantalon rouge:

— Ah! un cochon!

— Ne le pique pas, dit le blessé, il est crevé.

Obscure complexité des sentiments humains!

Le blessé plie sous notre bras.

La route de l'ambulance nous a paru longue pour lui.

Les héros noirs.

Ils sont tous venus à la rescousse, ceux d'Algérie, de Tunisie, du Maroc, du Sénégal, guerriers de grande tente et coureurs de piste, tous les soldats de passion qu'échauffe le soleil africain et qui, à nous combattre naguère, ont appris l'enthousiaste fidélité dont ils payent aujourd'hui notre protectorat libérateur.

Quand nous avons quitté le Maroc, raconte un sergent, leurs femmes pleuraient et criaient; eux, riaient et chantaient à l'idée d'aller se battre pour « li Français ». Après que nous eûmes débarqué à Marseille et pris le train pour le front, ils eurent toutefois un moment d'amusante frayeur: c'est quand nous avons passé le long tunnel de X... De rouler ainsi sous terre, cela les épouvantait. Ils croyaient que nous les menions en enfer. Quand nous sortîmes du tunnel et revînmes au grand jour, ils ne se tenaient plus de joie. Quelques-uns me sautaient au cou, en criant et en riant:

— Français fous!... Français aller sous terre... Français peur de rien!

La guerre est une fête pour cette race militaire. Nos Africains sont joyeux de la guerre et de la France, où ils apportent des visages émerveillés; leur perpétuel et vaste sourire, leur chantonnemnt inlassable, la cordiale pantomine où s'exprime leur sympathie « pour le Monsieur et la Madame Colon » sont la gaieté de notre front. Turcos, tirailleurs et spahis « font camarade » avec tous les éléments civils et militaires.

Il y eut d'abord quelque surprise à les voir campés, à l'exacte mode du bled, dans nos paysages de France. La pourpre des burnous et l'éclatante clarté des chevaux arabes, ravivées par des brasiers généreux, les modulations des flûtes rythmant le ronronnement des chanteurs, l'apparent désordre d'un abondant convoi contredisaient avec un pittoresque un peu troublant à la manière de notre guerre.

Dès la prise de contact, il a bien fallu déséquiper et voiler le beau décor des fantassins. Tirailleurs, spahis, turcos ont, vers le front, perdu le rouge de leur drapé et patiné le blanc de leurs turbans. Mais, s'ils ont perdu de leur pittoresque extérieur, ils ont gardé leur admirable valeur militaire.

A Charleroi, écrit un officier dans la *Liberté*, aux « grandes semaines » de l'Aisne et de l'Oise, devant Arras, à tous les fronts et à tous les feux, tirailleurs et cavaliers d'Afrique ont prodigué leur valeur de choc et d'irréductible résistance. Les surprises d'un ciel nouveau, le froid, la pluie, la révélation écrasante de la grosse artillerie, les impérieuses nécessités de la tactique, des distances et du défilage, ils ont tout accepté et tout compris. Un bref ordre du jour a cité









1. BATTERIE FRANÇAISE DE 270 EN POSITION — 2. LE TRANSPORT SUR RAIL D'UNE BATTERIE LOURDE DE 270
3. LE CANON RIMAILHO — 4. MISE EN BATTERIE D'UN CANON DE 90

« la Division du Maroc ». Il faudra pouvoir dire quel faisceau de faits d'armes et de sacrifices libérateurs illustre ce laconique hommage. Il est du moins permis de garder le souvenir des deux jours où, sous le plein feu de l'artillerie, l'alerte et irrésistible charge des tirailleurs d'Afrique dégagea notre infanterie de France, étreinte par des forces quintuples : ces jours-là, les fantassins de Wurtemberg et de Prusse ne donnèrent pas longtemps la réplique ; le « travail à la baïonnette », tel que le pratiquent les hommes de notre bled, exige des conclusions rapides.

Mais les mitrailleuses et le canon insistaient et, sans égard au corps à corps, frappaient la mêlée. Alors, les tirailleurs sont allés aux mitrailleuses, puis au canon et, « trois fois, ils ont recommencé le travail », — jusqu'à l'achèvement parfait.

Voici, glanées au hasard, quelques anecdotes sur ces admirables soldats :

Toi, corvée d'pieds.

Moriba Koulibali, tirailleur sénégalais, blessé d'une balle à la cuisse, a été dirigé sur une ambulance dirigée par une dame qui porte un des plus vieux noms de France.

Moriba Koulibali a d'abord retiré son pied comme il a pu. Mais l'infirmière s'en est emparée d'autorité et a commencé les frictions. Moriba a découvert bientôt que ça ne faisait pas de mal, que même ça fait plutôt du bien. Du reste, on a pris soin de lui expliquer à quoi ça devait servir, et par surcroît tous ces blessés s'ennuient : ils aiment qu'on s'occupe d'eux, pourvu qu'on ne les fasse pas trop souffrir ; c'est une distraction à leur oisiveté, et ces mains empressées autour d'eux sont un charme.

— Il faut renouveler le massage toutes les deux heures, a dit la dame.

— Y a bon, a répondu Moriba.

Cependant, voilà qu'une fois l'infirmière oublie son devoir. Moriba la suit quelques minutes de ses yeux impatients. Et, puisque décidément elle ne vient pas, il appelle :

— Eh ! dis donc, Madame la France !

— Plaît-il? fait l'infirmière.

Moriba sort des couvertures son pied gigantesque :

— Toi, corvée d'pieds ! dit-il simplement.

L'infirmière est un peu interloquée. Il est même permis de dire que ça lui fait un coup : elle n'a pas l'habitude qu'on lui parle comme ça, elle ne sait pas qu'en « langage tirailleur » *corvée* signifie *il faut*, et pas autre chose.

...Mais à cet instant, des soixante lits de cette vaste salle, il part un tel fou rire que Mme Lambert comprend qu'elle a eu tort de se scandaliser, tandis que de son côté Moriba Koulibali soupçonne vaguement qu'il a dit une bêtise, ce qui lui donne l'air d'un gros chien qui a cassé une potiche.

En sentinelle.

Un officier s'approche un soir d'un campement de troupes noires. Tout à coup, fastueux et nonchalant, un homme rouge surgit, la carabine à l'épaule.

— D'où tu viens?

— De Paris.

— Ah... Où çà est Paris?

Je cherche bonnement une orientation à travers les lignes : Paris doit être là, derrière le factionnaire...

Instantanément, le canon de la carabine se dirige vers ma figure :

— Tu dis tu viens de Paris et tu dis Paris devant toi... Pas bon.

On s'explique. Il n'y a pas qu'une piste sur ce bled. Le burnous approuve, il justifie sa méfiance :

— Tu comprends, faire attention... Chez les Allemands demain.

Il ne fut chez les Allemands, — si l'on ose dire, — que trois nuits plus tard : mais son compte était bon, car, ce premier jour, il en descendit quatre.

La tactique du Sénégalais.

Un tirailleur sénégalais disait récemment à nos artilleurs :

— Nous, pas aimer canon. Mauvais, canon. Faire trop de bruit. Quand vous tirer canon, nous pas bouger. Nous, silence. Nous, écouter. Nous, ramper serpents tranchées. Nous, pas fusil. Nous, sauter tranchées. Nous, surprendre Prussiens. Nous, couper cou... couic...

Et il faisait le geste en dessinant avec ses

grosses lèvres un large sourire. Il ajoutait glorieusement en se frappant la poitrine :

— Moi pas mort ! Moi pas mort !

Le rapport du tirailleur.

Ali ben Mohammed, tirailleur algérien, faisait récemment à son capitaine ce curieux rapport verbal :

— Ma captaine, ji viens fire li rapport di sentinelle. Voilà... Cinq klebs (chiens) di z'Allemands, il a voulu voir li tranchées di tirailleurs. Comme ji veille bien, ji vois li Proussiens marcher avec li ventre dans li terre. Et puis, tu sais, ma captaine, quand i sont assez approchés, ti vois pas qu'i mangent di betteraves... Alors, ji lève mon fusil et j'y parle à moi : « Ali, mon z'ami, si ti es un homme, ti vas descendre cite patrouille. » Et aussitôt, ji fais taf, taf, taf.... Tous i sont tombés. J'ai été voir. Tous morts !

Spahis, toujours à la guerre.

Un jour de bataille, le colonel B... parcourant nos lignes, aperçoit deux cavaliers marocains démontés, qui, à vive allure, marchent vers la mousquetade.

— Où est ton régiment ?... demande-t-il à celui qui « fait brigadier ».

— Ma colonel, chevaux tués, régiment perdu quatorze jours.

— Qu'est-ce que tu as fait pendant ces quatorze jours ?

— Ma colonel, fait la guerre.

— Comment, fait la guerre ?

— Ma colonel, marcher toujours côté canon, demandé cartouches camarades, tiré les Allemands.

Le colonel, qui est d'Afrique, n'insite pas, mais explique aux deux solitaires qu'un régiment de spahis est justement là en réserve, tout près ; il va les conduire, on leur donnera des chevaux.

— Ça bon.

Et en route.

Mais voici qu'après cent mètres vers la seconde ligne, les Marocains s'arrêtent et clâment :

— Ma colonel, ma colonel... toi trompe ton chemin...

— Comment ? demande le colonel un peu interloqué.

Alors, l'orateur des deux, retourné vers la ligne fumante des shrapnells :

— La guerre, par là, ma colonel... Et spahis, toujours à la guerre...

Du noir sur du blanc !

En pleine Argonne, dans une partie du bois de la Grurie où l'on se dispute pied à pied le terrain. Depuis des mois la neige couvre la terre et, à perte de vue, le sol et les arbres ont revêtu une robe blanche qui miroite sous le ciel pur et clair.

Nos soldats dorment. Ils sont à l'abri sous les tentes, hâtivement dressées, et seul au milieu des troupes veille le colonel. Il est dix heures. L'officier appelle son planton, un tirailleur nègre.

— Va me chercher l'adjudant X...

Après quelques instants, le sous-officier arrive.

— Vous allez prendre quatre hommes et, dans la direction de B... vous irez reconnaître les positions ennemies. Mettez vos treillis blancs et recouvrez vos chaussures. Il est important qu'on ne vous voie pas. Si vous manquez de linge pour recouvrir vos képis, vos armes, découpez des sacs à viande. Soyez de retour dans deux heures, et revenez me voir avant de partir.

— Bien, mon colonel.

L'adjudant s'en va. Le colonel reste seul. Alors il entend une voix timide :

— Ti fâché, colonel ? Mi pas savoir pourquoi.

C'est notre noir qui intervient.

— Mais non... ça va bien...

— Ti pas confiance. Ti m'envoies pas avec les camarades.

— Ça suffit.

Et notre Sénégalais se retire. Dix minutes après, l'adjudant et les quatres hommes commandés sont dans la tente du colonel. Ils sont blancs des pieds à la tête.

— C'est bien, dit le chef, vous pouvez aller.

Soudain, le Sénégalais apparaît en treillis blanc, les pieds enveloppés dans du linge blanc, le fusil dans une sorte de fourreau blanc.

— Mi tout blanc, colonel. Mi peut partir.

C'est un éclat de rire général. L'adjudant sort une petite glace de sa poche et la met sous le nez du tirailleur.

— Et ta figure ?

— Blanc aussi, pour la France.

Mais le colonel fut inflexible. Il ne laissa pas partir son fidèle ami qu'il consola de son mieux, cependant que les cinq hommes allaient accomplir leur mission.

Elle fut rapide. En avançant sous bois assez loin, ils aperçurent sans être vus eux-mêmes les premières tentes du campement allemand qu'ils contournèrent soigneusement et dont ils dirent l'importance à leur chef.

Le lendemain, à l'aube, l'attaque en fut ordonnée par le colonel. Au premier rang, notre Sénégalais chargeait à la baïonnette.

— Mi tout noir aujourd'hui, dit-il, Mi faire peur aux Boches pourtant.

Et, malgré toutes les explications, notre vaillant nègre ne put jamais comprendre pourquoi son colonel ne l'avait pas envoyé la nuit, dans la neige, en reconnaissance.

L'aventure de « Moussa ».

Les Sénégalais font, depuis le début de la guerre, parler de leurs exploits. Un des leurs s'est couvert de gloire et, sans s'en douter, s'est montré héroïque.

Ce brave s'appelle Moussa. Il sert comme ordonnance d'un général dont toute l'armée connaît la jeune et élégante silhouette et qui, dernièrement encore, combattait avec succès au Maroc.

Ces jours derniers, Moussa avait reçu l'ordre de se trouver avec l'automobile de son chef, et avant la nuit, dans un village occupé par nos avant-postes.

Et, montant à cheval, son général, qui l'a ramené d'Afrique, lui avait dit :

— Sois exact, hein !

— Moi, lui répondit-il, y en a pas moyen être retard.

Effectivement, il se trouva au rendez-vous. Le général aussi. Celui-ci arrivait lorsque son auto stoppa. Moussa, vivement, descendit de voiture et, tout joyeux, s'écria :

— Mon général, ti vois, moi y en a fait guerre tout seul.

L'officier jeta un coup d'œil sur la limousine. Elle était bondée de capotes, de selles, de lances.

— Mais où as-tu pris tout ça? demanda-t-il étonné.

Alors, Moussa, toujours riant, raconta que, pendant qu'il se dirigeait vers le village où on lui avait prescrit de se trouver, il avait tout à coup aperçu quatre uhlans qui lui barraient la route.

Ils étaient à quatre ou cinq cents mètres.

— Moi, dit-il, avais promis mon général pas être retard ; y avait pas moyen rester derrière.

Moussa avait donc arrêté l'auto, pris son fusil et, sans se presser, tranquillement, il avait visé. En quelques secondes, les quatre uhlans et leurs montures furent à terre.

— Y a bon ! s'écria Moussa.

Il remit l'auto en marche, mais en passant près des Allemands qu'il venait de tuer, il quitta son volant pour un instant et, en bon nègre qui ne comprend pas qu'à la guerre il soit défendu de piller, prit les capotes des uhlans ainsi que leurs armes, enleva les harnachements des chevaux et empila le tout dans sa voiture.

— Toi, y a content, mon général? questionna Moussa, radieux.

L'officier ne répondit pas, mais il serra la main du brave Sénégalais. (*Journal du Centre.*)

Les médailles du turco.

Gare Saint-Lazare, le bras en écharpe, un turco pleure à chaudes larmes. Un capitaine du même régiment, blessé à la tête, s'approche.

— Pourquoi pleures-tu? Est-ce ta blessure?

— Ah ! ma capitaine !... ma capitaine !...

Impossible d'en tirer autre chose.

Enfin, un camarade intervient et explique qu'Abderrhaman est titulaire des médailles militaire, du Tonkin, de l'Annam et du Maroc. Lorsqu'il a reçu un éclat d'obus qui lui a broyé le bras, il s'est évanoui, et les Allemands lui ont arraché toutes ses décorations.

Sans rien dire, le capitaine descend cour de Rome, hèle un taxi-auto, et, moins d'un quart d'heure après, il revient avec les médailles achetées par lui.

Abderrhaman, pieusement, embrasse ses médailles d'abord, la main de l'officier ensuite et, pleurant toujours, mais de joie, cette fois, il reprend sur un autre ton sa litanie.

— Ah ! ma capitaine ! Ah ! ma capitaine !...

Le brave turco n'était pas seul à pleurer, hier, à la gare Saint-Lazare.



AU CANTONNEMENT — GOUMIERS ET TIRAILLEURS ATTENDANT LA DISTRIBUTION DES VIVRES

« Général marabout! »

C'était à Reims, le 19 octobre, vers trois heures.

Le cardinal Luçon, accompagné de ses grands-vicaires, visitait les blessés à l'hôpital complémentaire B (maison de retraite de frères de la doctrine chrétienne).

Dans une salle où sont alités un certain nombre de tirailleurs soudanais, le prélat adresse, en passant, un salut cordial à chacun des patients. Soudain, il s'arrête au chevet d'un diable noir à face énergique et intelligente, qui grelotte de fièvre.

Le médecin-chef Barillet, désignant le cardinal, explique au nègre, laconique :

— Général marabout.

A ces mots, le tirailleur s'est dressé sur son séant. Il salue militairement et, d'un suprême effort, serre convulsivement la main que lui tend le prélat.

Le Soudanais était lui-même un marabout. Son cou et sa poitrine étaient chargés de chapelets de gris-gris.

Y en a pas bon manger!

Le *Bulletin des Armées* :

Une dame infirmière accompagne quelques blessés au cinéma. Ils adorent cela, surtout nos soldats exotiques.

A ceux-ci, la dame commence par payer des bonbons qu'ils dévorent comme des enfants gourmands.

Aux soldats blancs, elle se contente d'offrir un programme.

Vers la fin du spectacle, un des Sénégalais réclame encore des bonbons.

— Je n'en ai plus, dit la dame, vous avez tout mangé.

— Si toi plus avoir, toi acheter autres, dit le Sénégalais.

— Mais je n'ai plus d'argent.

Le Sénégalais paraît tomber de son haut :

— Alors, dit-il en désignant le programme, pourquoi tu as donné argent pour papier? Y en a pas bon à manger, papier...

DU COTE ALLEMAND

Les Grands Boches

GUILLAUME II

Son entrée dans le monde.

Le 27 janvier 1859 naquit Guillaume II. Le feld-maréchal Wrangel annonça ainsi cette naissance aux grands dignitaires prussiens :

— Messieurs, la jeune *recrue* que nous attendions tous impatiemment est enfin arrivée. Le prince Guillaume de Prusse est né !

On présenta Guillaume aux riches bourgeois de Berlin alors qu'il était âgé de neuf mois. La réception fut loin d'être tranquille et protocolaire. Dans ses langes impériaux, le prince gigotait et se démenait. Il poussait des cris épouvantables et discordants. Un des notables, qui avait la passion des montres, sortit son chronomètre et, pour amuser l'enfant, fit miroiter l'or du boîtier. Guillaume se calma, saisit l'objet, le secoua, l'agita, le mordilla, mais ne voulut point s'en dessaisir. Chaque fois qu'on faisait mine de vouloir le lui enlever il recommençait sa musique sur un mode aigu.

— Laissez, laissez, dit son grand-père en guise de consolation. Vous voyez que mon petit-fils est un véritable Hohenzollern. Dès qu'il tient quelque chose, il n'a garde de le rendre !...

Quand il était petit.

Au temps où Guillaume battait les petites filles, il fut mis « knock-out » par une jeune Hongroise.

Guillaume était encore bien jeune. Il s'amusait un jour, en pleine campagne, avec quelques amis de son âge. Il arriva qu'une petite Française s'égara au milieu d'eux. Aussitôt, toute la bande se précipita sur elle. Emmenée, malgré sa résistance, au fond d'un jardin, comme une prisonnière, elle fut attachée à un arbre. Puis, ramassant autour d'eux toutes sortes d'objets propres à servir de projectiles, Guillaume et ses compagnons la criblèrent de pommes de pin, de morceaux de bois, etc.

Chaque fois qu'un coup portait sur cette cible vivante, c'étaient des exclamations ironiques.

— Tiens, voici pour Strasbourg !... Tiens, voici pour Metz !... Tiens, voici pour Sedan !...

A la fin, une petite Hongroise, Hélène de D..., qui assistait à la scène, ne put s'empêcher de prendre parti pour l'innocente victime qui, en sanglotant, demandait grâce.

Considérant le prince Guillaume comme le véritable instigateur de ce jeu malfaisant, elle se précipita sur lui à l'improviste, le renversa d'un croc-en-jambe, et, le rouant de coups à son tour, lui cria avec crânerie :

— Tiens, voilà pour Sadowa !

Un détraqué !...

M. Lloyd George, parlant dans un meeting tenu au Queens Hall à Londres, et auquel assistaient des représentants de tous les partis, a déclaré :

« Nous n'aurions pas pu nous abstenir de participer à la guerre européenne, sans qu'il en résultât un déshonneur pour la nation. Dans l'esprit des Allemands, un traité n'était qu'un morceau de papier. Cette doctrine du morceau de papier portait atteinte au droit des gens. On devait enseigner à l'Allemagne à respecter, à l'avenir, les traités. »

Puis, parlant des excuses invoquées par l'Allemagne, il ajouta :

« Une grande nation devrait avoir honte de se conduire comme un banqueroutier frauduleux. »

Ensuite, parlant de l'inconcevable mauvaise foi de Guillaume II, de ses mensonges répétés et de ses outrecuidants discours, M. Lloyd George a carrément prononcé le mot de « folie ». Il a dit :

La folie est une maladie affligeante et parfois dangereuse. Lorsqu'elle se manifeste chez un chef d'Etat, lorsqu'elle domine la politique d'un grand empire, il faut à tout prix se débarrasser de ce chef d'Etat.

Il est à remarquer que M. Lloyd George n'est pas le premier Anglais qui estime

Guillaume II atteint d'aliénation mentale. Le premier fut Edouard VII lui-même, l'oncle du kaiser, qui le connaissait bien et qui, d'ailleurs, le détestait cordialement. C'était lors de son dernier voyage à Paris. Il déjeunait chez un ami personnel. Comme, au cours de la conversation, le nom du kaiser fut prononcé :

— Celui-là, dit-il, je ne m'en occupe pas, c'est un fou.

Un cabotin...

De M. Fernand Laudet, dans la *Revue Hebdomadaire* :

« ..... Qu'est-ce, en vérité, que Guillaume II? Un enfant gâté, un heureux de la vie qui eut, tout jeune, entre les mains, le plus magnifique des héritages. Il n'eut pas à le conquérir, et n'avait qu'à le conserver ; mais son âme cabotine, son esprit incohérent et son orgueil aveuglant le perdirent.

Oui, cabotin, il voulut toujours être sur la scène en toutes choses. Nous l'avons vu régisseur de théâtre, librettiste, architecte, inaugurateur, improvisateur et voyageur, en même temps que généralissime, chancelier et diplomate puéril. Oui, esprit incohérent, il déconcerta ses plus fidèles amis par la variété de ces contradictions.

Théologien, chef de l'orthodoxie protestante, il fait la cour au Pape, prend le chemin de Jérusalem et trompe et flatte les catholiques ; à toute occasion, il invoque le droit divin, se dit l'instrument de Dieu et commet toutes les cruautés qu'il couvre de l'ombre du Très-Haut.

Il veut garder son rang à la haute aristocratie, tient à distance ses sujets de petite noblesse, et il ne lui déplaît pas que les milliardaires américains lui tapent sur l'épaule et que Vanderbilt l'appelle familièrement « un bon garçon ». Il ferme sa cour aux fonctionnaires non titrés et l'ouvre aux rois « porcins » de Chicago.

Il méprise la presse, mais recourt à sa puissance pour qu'elle fasse tapage sur sa personne. Il entend que l'autorité règne partout, mais à condition d'être seul à l'exercer, ce qui est le meilleur moyen de l'affaiblir.

Un agité...

J'ai vu... — L'abbé Wetterlé donne sur le kaiser ces détails :

« Les ministres prussiens et les secrétaires d'Etat de l'empire viennent plusieurs fois par semaine au rapport chez l'empereur. La plupart d'entre eux, connaissant la versatilité de son tempérament, se contentent d'amorcer la conversation, puis patiemment ils écoutent les banalités dont leur maître verbeux les assomme. Or, il se trouva un jour, parmi ces hommes d'Etat, un philosophe têtu qui prit son rôle d'informateur au tragique. C'était le comte Posadowski, le réformateur des lois d'assistance. Toutes les fois qu'il était reçu au palais, il exposait ses projets avec une inlassable patience à l'empereur que cette insistance exaspérait. Guillaume II avait fini par ne plus desserrer les dents quand Posadowski lui présentait un rapport. Par contre, il s'amusait à faire évoluer ses deux bassets favoris entre les jambes du secrétaire d'Etat jusqu'à ce que celui-ci fermât ses dossiers d'un geste découragé et demandât la permission de se retirer. Quand un beau matin le comte « à la barbe de fleuve » reçut la lettre bleue qui lui annonçait sa disgrâce définitive, personne n'en fut surpris. M. de Posadowski avait eu le tort de prendre Guillaume II au sérieux. »

De la coupe aux lèvres...

M. Gomez Carrillo, le correspondant à Paris de *El Libéral*, écrit à son journal qu'au moment de la déclaration de guerre le kaiser fit à son chancelier la déclaration suivante :

— Il est préférable que la Grande-Bretagne nous déclare la guerre plutôt que de renoncer à notre plan rapide et sûr de l'attaque brusquée.

Cette fameuse attaque brusquée devait permettre à la masse énorme de l'armée allemande de passer sur le territoire français comme un bolide et d'arriver à Paris du 15 au 20 août. Une fois la capitale prise, le programme était le suivant :

1. *Capture du président Poincaré, des ministres, des ambassadeurs d'Angleterre et de Russie, des directeurs de banques et des présidents du Sénat et de la Chambre;*

2. *Embargo sur la Banque de France;*

3. *Détention d'un nombre important de personnalités choisies parmi les hommes politiques, les banquiers et les écrivains ennemis de l'Allemagne. La liste avait été préparée par*

l'ambassade allemande à Paris avant la mobilisation;

4. *Confiscation du Grand Livre de la Dette publique, afin d'obliger les rentiers français à s'incliner devant toutes les exigences de l'ennemi et à demander la paix.*

Paris une fois occupé, une armée de 600.000 hommes des réserves eût suffi pour maintenir l'ordre dans l'Est et dans le Nord, ce qui permettait à l'Allemagne de porter précipitamment ses 25 corps d'armée de première ligne vers ses frontières orientales pour mettre en déroute les forces russes. D'après ce plan, qui indique l'orgueil extraordinaire de l'empereur, les Allemands devaient se trouver à Saint-Pétersbourg vers la fin de septembre ou le milieu d'octobre. La bataille de la Marne était la suprême manœuvre du grand mouvement prévu par l'état-major allemand.

Le kaiser était tellement sûr de la victoire que, depuis le 6 septembre, il avait établi son campement dans le Luxembourg, et qu'à Berlin, à Cologne, à Hambourg, dans tout le pays en un mot, on n'attendait plus qu'un télégramme lyrique de Sa Majesté pour célébrer la victoire définitive avec musiques, cortèges, banquets et discours. »

Les vaillantes troupes françaises et leur éminent généralissime ont coupé court à ces magnifiques projets.

Berlin a été contraint de remiser ses fanfares...

Le grand coupable...

Du baron Beyens, dans la *Revue des Deux-Mondes* :

« Certes, l'Empereur est un homme bien doué, intelligent, instruit. On a toutefois l'impression, quand on cause avec lui, qu'il n'a qu'une connaissance superficielle de certains sujets sur lesquels il se plaît à discourir.

« Sa confiance en soi lui a rendu toujours insupportable, pour le gouvernement de l'Empire, la collaboration d'un esprit supérieur ou d'une volonté indépendante. Après deux ans de règne, il secoua impatiemment la tutelle, maladroite sans doute, mais nécessaire encore, de l'homme à qui il devait sa couronne impériale. Pour le servir longtemps, il faut que ses ministres adoptent ses idées ou aient l'art de lui présenter les leurs comme s'il en était l'inspirateur. Ses chanceliers, après le renvoi de Bismarck, n'ont été que les exécuteurs plus ou moins habiles de sa volonté souveraine et les chefs d'une armée de bureaucrates. L'un d'eux s'est acquis la réputation d'un homme de beaucoup de talent, mais obligé, comme les autres, de se plier au métier de courtisan. Gouverner, pour un chancelier de l'Empire, ce n'est pas prévoir, c'est obéir à un maître versatile et volontaire.

« On a prétendu que ce demi-dieu était plutôt un déséquilibré ou un dégénéré supérieur. Quelle erreur! Il jouissait de toutes ses facultés, lorsqu'il a ordonné la mobilisation hâtive de ses troupes qui a rendu la catastrophe inévitable. On a soutenu qu'il avait été, sans s'en douter, l'instrument d'une caste et d'un parti pour qui la guerre était l'unique moyen d'affermir leur pouvoir. Il les a écoutés, en effet, mais parce que leurs vues concordaient avec les siennes. Dans le jugement de l'histoire, c'est sur lui principalement que pèsera la responsabilité des malheurs dont l'Europe a été accablée. La lecture attentive, la comparaison minutieuse des documents relatifs aux courtes négociations poursuivies pendant la crise austro-serbe, prouvent à l'évidence qu'il aurait suffi à Guillaume II, jusqu'au dernier moment, de prononcer un mot pour empêcher la guerre. Par son ultimatum à la Russie, il l'a au contraire déchaînée à l'heure même qu'il s'était fixée.

« Lui... »

... Hier, il était le chef de la monarchie la plus formidable du monde, l'arbitre de l'Europe. Demain, que restera-t-il de son empire?

Contre le sentiment de beaucoup, avant cette guerre monstrueuse, je ne haïssais pas Guillaume II. Et malgré de terribles apparences, je ne crois pas qu'il l'ait souhaitée. Impulsif et calculateur, à la fois sincère et théâtral, il a possédé les qualités du souverain. Passionnément épris de la grandeur de son peuple, il eût pourtant, il y a quelques années, souhaité l'entente avec la France. S'il eût été complètement le maître, peut-être ne se fût-il pas refusé à certaines réparations. Mais le chef de la nation de proie qui depuis un demi-siècle opprime l'Eur[illegible]

est en même temps l'esclave de son formidable orgueil et de son militarisme meurtrier. Aux forces aveugles qui entraînaient l'Allemagne vers la catastrophe, il n'a pas su opposer sa volonté. Dès lors, c'est lui l'auteur responsable de la plus effroyable tuerie qu'ait connue le monde. Que le sang qui coule à flots sur tous les champs de bataille retombe sur sa tête. Déjà l'heure de l'expiation a sonné.

En vain il brandit son glaive, harangue ses soldats, en appelle à son peuple, essaye de confisquer Dieu, prodigue le mensonge.

Il ne fait illusion à personne, et pas même à lui. Dans chacun de ses gestes précipités se trahit son angoisse qui grandit. Après ses ministres, ses chefs d'armée l'ont avoué : ce succès de l'attaque brusquée, c'était pour l'Allemagne une question de vie ou de mort. Elle a été vidée à coups de canon dans la vallée de la Marne et les plaines de Champagne. Dès maintenant, l'Allemagne est condamnée. En un jour qui approche, elle s'écroulera dans le sang et la boue, sous la réprobation universelle.

S'il n'était l'auteur responsable, non de cette guerre seulement, mais des monstruosités qui déshonoreront éternellement le nom allemand, j'aurais pitié de Guillaume II. Aujourd'hui, nous ne pouvons pas aller jusque-là. La seule grâce que puisse lui souhaiter notre miséricorde est que, plus heureux que Napoléon I[er] qu'il rêva d'égaler, et que Napoléon III dont le fantôme doit obséder ses nuits, il trouve la mort du soldat dans la suprême bataille où s'effondrera la puissance militaire de l'Allemagne et, avec elle, le trône des Hohenzollern.

André LICHTENBERGER.

L'impérial manchot.

Du *Matin :*

Le reître couronné, qu'on a si bien baptisé « l'empereur des apaches », n'a pas même le mérite de pouvoir s'appliquer le mot de Boileau : « Si je suis original en quelque chose, c'est en infirmités, puisque mes maladies ne ressemblent point à celles des autres ». L'impérial manchot a, en effet, une affection entre toutes banale, une de ces infirmités qui l'égalent au plus disgrâcié de ses sujets.

Que n'a-t-on pas dit sur l'origine de cette infirmité? Nous sommes, croyons-nous, en mesure de donner quelques précisions à cet égard.

Nul n'ignore que Guillaume II a une faiblesse de la moitié gauche du corps, et que le bras et la jambe de ce côté sont à peu près complètement atrophiés. On a longtemps dit que cette atrophie était due à une maladresse de la sage-femme ou de l'accoucheur qui mit au monde le poupon princier. Ce praticien (ou cette matrone) étant de nationalité anglaise, les savants berlinois ne manquèrent pas d'attribuer à une fausse manœuvre ce qui n'est, en réalité, qu'une lésion congénitale. De quelle nature est-elle? Ici seulement diffèrent les avis de nos compétences médicales.

Pour notre confrère Witkowski, dont les ouvrages sur les accouchements font encore autorité, Guillaume II aurait fait son entrée dans le monde par la tête et non, comme le roi George V, par l'épaule : « Il n'y avait donc aucune nécessité, ni même possibilité d'exercer des « tractions intempestives sur l'un des membres supérieurs. » Il s'agirait donc d'un de ces arrêts de développement que les spécialistes nomment une *ectromél*

Mais le docteur Boisleux nous fournit une autre explication ; à l'entendre, l'atrophie du bras gauche serait due à une *luxation de l'épaule* survenue au moment de la naissance ; l'enfant se présentait par le siège ; en raison de l'état de souffrance du nouveau-né, on dut procéder à une extraction rapide, qui amena une luxation de l'épaule gauche : il en serait résulté une infirmité, qui se traduit aujourd'hui par l'atrophie du membre supérieur et une limitation des mouvements du bras.

Donnons une dernière consultation ; nous la devons, celle-ci, au docteur Courtade ; nous l'accueillons d'autant plus volontiers qu'elle apparaît comme la plus vraisemblable :

« Il est plus logique, nous écrivait naguère notre distingué collaborateur, de faire intervenir une maladie particulière aux enfants et qui, précisément, produit des troubles trophiques d'un ou de plusieurs membres : c'est la *paralysie infantile*, appelée encore paralysie atrophique de l'enfance, ou paralysie spinale atrophique, ou myélite antérieure aiguë. Au bout d'un certain temps, le membre paralysé récupère des mouvements,

mais la croissance reste plus ou moins imparfaite, ou même ne se fait pas : on comprend, dès lors, que la faiblesse soit d'autant plus marquée que l'atrophie est plus complète et plus étendue ; dans certains cas, le membre atteint, flaccide *comme s'il était en caoutchouc*, ne peut rendre aucun service. »

Bien qu'il se surveille beaucoup, le kaiser laisse parfois se révéler son impotence fonctionnelle, comme le jour, par exemple, qu'il laissa tomber son casque aux pieds du pape, qui lui avait accordé une solennelle audience.

Le temps et les efforts de la science ont diminué les effets de cette imperfection ; mais Guillaume II est miné par un autre mal, qui décèle une tare, héréditaire dans la famille des Hohenzollern, attestée par l'âcreté des humeurs et le sang vicié, dont son organisme subit la lente mais progressive usure.

Depuis son enfance, Guillaume est atteint d'un écoulement de l'oreille gauche qui, à part de rares intermittences, ne s'est jamais tari. Cette inflammation chronique, ou *otorrhée*, est évidemment l'indice d'un tempérament « gâté », comme d'un trait expressif le désigne le peuple, et peut avoir, à plus ou moins brève échéance, un aboutissant fatal.

Avec ce genre d'affection, les complications sont toujours à craindre : sans recourir à un langage et à des commentaires techniques, il nous suffira de dire que le malade qui en est atteint est dans la menace constante de voir le pus envahir l'apophyse mastoïde dont l'orifice de communication avec la caisse du tympan est de niveau avec la région malade.

En outre, la paroi supérieure de la caisse, qui sépare l'oreille moyenne de la cavité crânienne, n'a pas plus d'un ou deux millimètres d'épaisseur de la substance centrale. Que cette fragile barrière soit rompue, et alors c'est l'abcès sous-méningé et les troubles cérébraux qui en sont l'inévitable conséquence.

Paralysie ou folie, quand ce ne sont pas les deux états combinés, — à un moindre degré, emportements, impulsions maniaques, excentricités : le souverain allemand ne saurait échapper à l'inévitable destin qui lui est réservé. (Docteur CABANÈS.)

« Tuez-le, si vous pouvez ! »

Le kaiser venait de rentrer à Bruxelles, retour de son voyage dans les Flandres. Le plus grand secret avait été gardé à propos de cet événement. Lors de l'arrivée du train impérial à la gare du Nord, toute la place des Nations avait été évacuée, et la capitale avait été envahie préalablement par plus de mille agents de la police secrète en civil chargés de veiller sur la sûreté personnelle du potentat. Celui-ci ne restait jamais plus de trois heures au même endroit et couchait chaque nuit dans deux maisons différentes, ministères ou hôtels de généraux.

Malgré ces précautions, de très nombreux Bruxellois connaissaient à l'avance tout le « programme » de la journée de l'empereur.

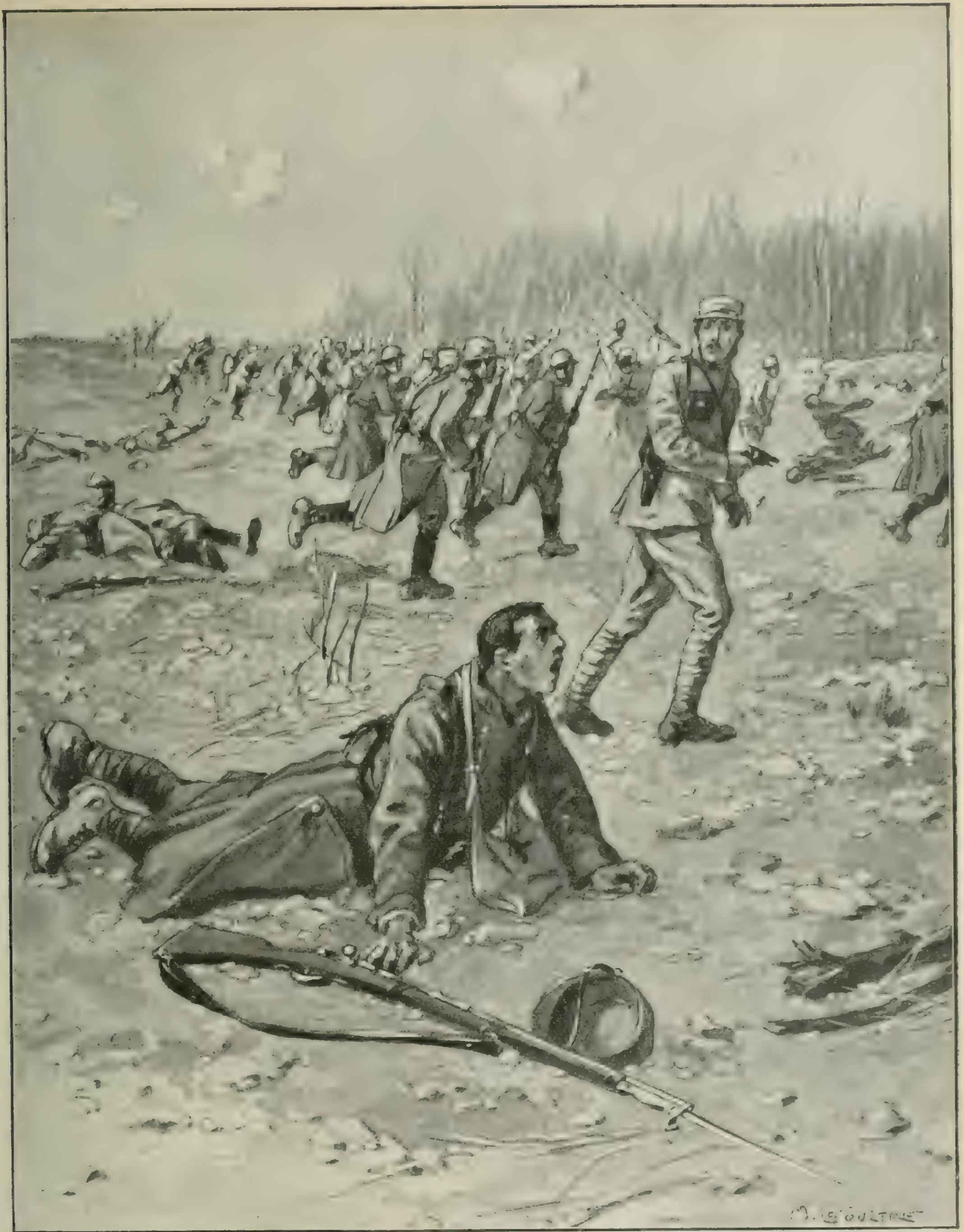
Ils en étaient informés par des soldats bavarois qui avaient surpris les conversations de leurs officiers et qui, en les répétant, disaient :

— Nous ne demandons pas mieux que de faire connaître les endroits où l'on peut « trouver » l'empereur. Tuez-le, si vous le pouvez ! C'est un criminel et un fou ! Il nous a lancés dans une guerre détestable qui se terminera par l'anéantissement de notre pays. S'il disparaissait, la paix serait faite tout de suite, et les Bavarois, qui aiment et respectent les Belges trahis, seraient les premiers à l'exiger !

Le fuyard...

Les dépêches de Pétrograd nous ont appris que Guillaume II avait dû fuir précipitamment le champ de bataille, à Augustow, devant la retraite de ses troupes. Même obligation lui avait déjà été infligée devant Nancy, alors que son artillerie bombardait les approches de la ville.

Un corps de cavalerie attendait l'issue de la canonnade pour opérer, à la suite du kaiser, une entrée brillante dans la cité lorraine. Les cavaliers portaient beau dans leur uniforme astiqué de frais, qui, pour plus de somptuosité, se complétait d'un manteau blanc. Lui-même, Lui, se tenait à l'écart, sa jumelle à la main, théâtral en sa cape, d'une blancheur d'hermine, rehaussée de la croix



BLESSÉ A MORT, IL CHANTE ENCORE LES STROPHES ARDENTES DE LA MARSEILLAISE (page 57)

noire des chevaliers de l'ordre teutonique. Son état-major arborait le même travestissement.

Malheureusement, la pièce était mal réglée, car soudain l'artillerie allemande se tut. Nos canons l'avaient réduite et nos fan-

tassins s'emparaient, à la baïonnette, des positions occupées par l'armée du kaiser. Suivi de ses figurants, le candide chevalier regagna piteusement alors la terre annexée : il avait « raté » son entrée à Nancy.

Soldat à « la mie de pain »...

La *National Zeitung*, de Berlin, donne des détails sur la vie de Guillaume II en campagne :

« Deux pavillons ont été construits à l'intention de l'empereur, qui s'y trouve protégé contre le froid et l'humidité. Ces pavillons sont en bois et fer. Ils peuvent aisément être transportés d'un lieu à un autre. Leurs parois se joignent de façon parfaite. Ils sont absolument imperméables. Le parquet est en bois de chêne. Les meubles sont en osier et l'habitation, d'un aspect très élégant, présente à l'intérieur un caractère de véritable intimité.

« Une des deux pièces sert de tente, l'autre de chambre à coucher. Les repas sont fournis par une automobile-cuisine, munie d'un fourneau, d'appareils frigorifiques, de vaisselle et de couverts pour douze personnes. La table se dresse dans une grande tente, large de 4 mètres et haute de 3 mètres. L'automobile pouvant être conduite avec rapidité partout, les repas sont préparés sur place, au moment d'être servis. »

Son vieux bon Dieu !

D'après les journaux d'Outre-Rhin, l'empereur d'Allemagne a passé des troupes en revue au quartier général et a prononcé une allocution dont voici les principaux passages :

« Camarades,

« Rendons grâces à notre vieux Dieu ! Il ne nous abandonnera pas, parce que nous défendons une cause sacrée et juste. Nous avons encore plus d'une bataille sanglante à livrer. Nous ne perdrons pas notre inébranlable confiance dans notre vieux bon Dieu de là-haut.

« Nous voulons vaincre ! Nous devons vaincre ! »

La ligne est coupée.

Le journal humoristique anglais *Punch* représente le kaiser vêtu en excursionniste, une valise à la main, une couverture de voyage au côté. Il est devant le guichet de distribution des billets et engage le dialogue suivant avec l'employé :

GUILLAUME. — Une première pour Paris.

L'EMPLOYÉ. — La ligne est coupée.

GUILLAUME. — Alors, donnez-moi un billet pour Varsovie.

L'EMPLOYÉ. — La ligne est coupée.

GUILLAUME. — Eh bien ! et pour Calais ?

L'EMPLOYÉ. — La ligne est coupée.

GUILLAUME. — Sapristi ! il faut pourtant que j'aille *quelque part* ! Je l'ai promis à mon peuple.

Ses mensonges...

Une Française, dame de la Croix-Rouge, avait été faite prisonnière avec une ambulance, près de Sedan. Elle fut accusée d'espionnage. Indignée, elle écrivit au kaiser. Guillaume II se fit amener la prisonnière.

Dès le seuil, elle vit, assis près d'une table encombrée de cartes et de plans, un officier vêtu d'un uniforme verdâtre. L'officier se leva et dit :

— Salut aux Dames de France.

Elle eut quelque peine à reconnaître Guillaume II. Il a coupé ses moustaches d'assez près. Son visage boursouflé et jauni ressemble à ses caricatures plus qu'à ses portraits. Son regard est plus vague que jamais. Parfois, une grimace nerveuse découvre, en un sourire désespéré, la blancheur trop crue de ses fausses dents.

Il répéta, en se rasseyant :

— Salut aux femmes de France.

Puis, brusquement, il posa à la prisonnière cette question :

— Pourquoi la France a-t-elle voulu à tout prix me faire la guerre ?

— Mais, sire, je pensais...

— Ne savez-vous pas que la France a mobilisé la première ?

— Hélas ! je crois savoir que l'Allemagne a envahi la Belgique.

— Ah ! l'invasion de la Belgique ! voilà ce qu'on nous reproche toujours. Eh bien ! écoutez. Nous avons trouvé, à Bruxelles, la preuve qu'un traité existait entre la Belgique, la France et l'Angleterre, pour permettre aux Anglais et aux Français d'attaquer l'Allemagne.

— Sire, je vous en prie, murmurait la Française : c'est de moi qu'il s'agit. On m'accuse, moi, ambulancière, d'être une espionne, parce que mon mari...

— Quant à votre Angleterre, continua l'empereur, je vais vous dire ce qu'elle vaut et ce qu'elle fera de vous.

— L'Angleterre, c'est la perfidie même. Elle a trahi tout le monde, moi le premier. Demain, si je voulais, elle trahirait la France. Comment la France peut-elle s'unir à son éternelle ennemie? J'attendais mieux de vous. Il est vrai que vous vous montrez indignes de votre réputation, en appelant à votre défense des barbares. Quoi! vos troupes d'élite sont formées de nègres avides de sang humain!

La Française releva la tête. Elle dit simplement, de sa voix la plus calme :

— Je n'ai pas entendu dire que nos tirailleurs noirs assassinent des enfants, fusillent des vieillards, incendient des églises, violent des tombeaux.

Le Hohenzollern a-t-il compris cette réponse? Au moment où le dernier mot en était prononcé, le major von Plessen entr'ouvrit la porte de l'appartement.

— C'est bien, conclut Guillaume II. Il me semble que vous êtes accusée à tort. Vous serez remise en liberté. Et ne manquez pas de répéter avec soin ce que je vous ai dit!

La peau de l'ours.

Quelques jours avant de partir sur le front, Guillaume II accordait audience à M. von Eckhardt, le nouveau ministre allemand au Mexique, qui devait quitter Berlin pour rejoindre son poste.

L'empereur dit au diplomate qu'il avait tout fait pour gagner l'amitié de la France, mais qu'il avait toujours trouvé celle-ci hostile à ses avances, et il ajoutait :

— L'attitude actuelle de l'Allemagne est maintenant de prendre la France ou de mourir, et l'armée allemande doit se battre jusqu'au dernier homme. Nous devons prendre Paris et subjuguer l'armée française. Je ne sais pas si cela prendra huit jours ou six semaines, mais vous pouvez être certain que l'armée allemande prendra Paris. Si elle ne le fait pas, c'est qu'il ne restera plus de soldats allemands pour combattre.

Ainsi parlait l'empereur au moment où ses armées se mettaient en marche vers ce Paris tant désiré et qui semblait une proie si facile.

Que doit-il penser aujourd'hui?

Les mots des nôtres.

Le Progrès de Lyon :

On apprit un jour au kaiser qu'à l'hôpital de Luxembourg se trouvait un officier français gravement blessé. Il alla vers son lit et lui offrit une rose. L'officier, sans même retourner la tête, murmura :

— Merci, monsieur.

Le mot fit fortune. Les gamins luxembourgeois criaient sur le passage du kaiser :

— Bonjour, monsieur.

A Metz, il voulut faire la même politesse aux soldats français qu'on soignait dans les hôpitaux. Il tendit une fleur à un blessé, en lui disant :

— Voici un souvenir de la guerre.

Le blessé, soulevant son drap et montrant le moignon de sa jambe amputée, répondit :

— J'en ai déjà un.

Pas assez grands!

Il y a quelques années, la reine Wilhelmine de Hollande fut priée d'assister, alors qu'elle se trouvait à Berlin, à une grande revue militaire. En premier lieu, une troupe de soldats de six pieds passa. Ils avaient une attitude martiale. Le kaiser regarda la jeune reine avec un air interrogatif qui semblait demander :

— Eh bien! qu'en pensez-vous?

La reine Wilhelmine sourit et secoua la tête.

— Ils ne sont pas assez grands! dit-elle.

Un peu plus tard, un régiment entier défila dont tous les hommes avaient au moins une stature de 6 pieds 5 pouces.

— Ils ne sont pas assez grands! dit encore la jeune reine, souriant toujours.

— Pas assez grands! s'exclama le kaiser. Que voulez-vous dire?

— Je veux dire, expliqua la reine, que quand nous ouvrons nos écluses, la profondeur des eaux dans les zones inondées dépasse huit pieds!

Est-ce le souvenir de cette anecdote qui a empêché le kaiser de faire violer par ses troupes la neutralité hollandaise?

Dieu et... Lui.

De la *Guerre Sociale* :

Au front de Pologne, Guillaume II a, une fois encore, obligé le vieux bon Dieu allemand à parler par sa bouche.

Le pasteur Willigmann venait de commenter un texte de l'Ecriture : « Les chevaux sont prêts pour le jour de la bataille, mais la victoire vient de Dieu. »

Il n'eut pas plutôt fini que Guillaume II prît la parole et, s'appropriant la parole du fameux réformateur écossais du seizième siècle, John Knox, il dit : « Un homme avec Dieu a toujours la majorité. »

Et il essaya de démontrer que Dieu ne pouvait être que son allié.

On raconte qu'un auditeur peu respectueux ne put s'empêcher de dire, mais tout bas, naturellement :

— Dieu est avec l'empereur, je veux bien le croire, mais en ce moment il ferait bien mieux d'être avec les armées allemandes, et il me semble qu'il leur a fait jusqu'ici pas mal d'infidélités !

Son buste...

Souvenirs d'un valet de chambre de la Cour d'Angleterre :

Le souverain le plus difficile que j'ai eu l'honneur de servir, écrit le narrateur, est assurément le kaiser. Il était dans son habitude de critiquer les différents objets d'arts décorant les chambres mises à sa disposition, en tentant de faire ressortir leurs défauts aux yeux de ses suivants et les comparant avec des épithètes péjoratives avec certaines œuvres d'art en sa possession. Au château de Windsor, il ne manquait jamais de trouver dans sa chambre un buste de lui-même qu'il avait donné au roi Edouard à l'époque où ce dernier monta sur le trône. La cour était réunie à Windsor quand ce buste arriva dans des caisses d'emballage colossales. Lorsque le roi le vit, ce buste, il dit en riant à sir Arthur Ellis, alors régisseur de la maison royale :

— Dites donc, Arthur, il faudra toujours veiller à ce que cette affaire-là soit bien en vue quand l'empereur viendra ici ; en temps ordinaire on la relèguera dans l' « armoury ! »

L' « armoury » était le nom qu'on donnait à une chambre d'un sous-sol où un certain nombre de peintures, de sculptures sans valeur, de vieilles armures étaient emmagasinées. C'est là qu'on devait remiser le buste du kaiser.

Quelques années plus tard, le kaiser fit un séjour à Windsor. Le roi Edouard, avant son arrivée, vint jeter l'œil du maître sur les appartements qu'on préparait pour « Lui ». Soudain, il s'arrête :

— Où est le buste de l'empereur?

— Dans l' « Armoury », sire, répliqua sir Arthur.

— Au nom du ciel, allez vite le chercher, mettez-le à la place la mieux exposée que vous pourrez trouver, ou nous entendrons demain l'empereur claquer les portes et Dieu seul sait les complications qui pourraient suivre.

Le buste du kaiser fut placé ainsi que le roi l'avait conseillé dans le salon bleu. Le kaiser fut enchanté de le voir là et déclara à maintes reprises que c'était le chef-d'œuvre de l'artiste qui l'avait exécuté. (*Nouvelle Revue.*)

Difficile à digérer.

Pendant son séjour en Russie, en 1890, Guillaume II se montrait excessivement prévenant envers Alexandre III qui, très simple, n'aimait pas du tout la flagornerie. Un jour que Guillaume avait vraisemblablement dépassé la mesure, Alexandre III, s'adressant à son frère le grand-duc Wladimir, lui dit : « Après déjeuner, tu t'occuperas de Guillaume, moi, je ne le digère que jusqu'au déjeuner. »

Quand Bismarck fut présenté à Alexandre III, en passant devant les membres de l'ambassade d'Allemagne qui attendaient la fin de l'audience, le chancelier de fer leur dit : « Il me semble que j'ai produit sur l'empereur de Russie l'impression la plus favorable ».

Plusieurs années après, Alexandre III, causant avec un de ses intimes, lui dit :

— Le prince de Bismarck a produit sur moi l'impression la plus répugnante.

Le Kaiser tient à sa peau.

Le courage n'est pas précisément le fait de Guillaume II. On s'est étonné depuis le



LES CHEFS BOCHES — En haut, debout, de gauche à droite : Bulow, Mackensen, Moltke, Le Kronprinz, Marwitz, Eichorn, Falkenhayn, Einem, Besler, Bethmann Holweg, Heringen — En bas, assis : Ruprecht de Bavière, Albrecht de Wurtemberg, Kluck, Haeseler, Hindembourg, Amiral Tirpitz — Au premier plan, Guillaume II

début de la guerre de voir la lâcheté des stratagèmes employés par de déloyaux adversaires. Les soldats qui lèvent la crosse de leur fusil en criant : « camarades ! », afin de prendre au piège nos troupiers, s'inspirent de l'exemple auguste du kaiser.

On sait que l'empereur allemand possède pour le transporter sur le théâtre des opérations un train spécial fort luxueux composé de dix voitures. Ce train était peint en bleu et en blanc. Le noble kaiser a cru prudent en ces heures dangereuses d'enduire ces wagons d'une couche brune et de *faire tracer sur le toit des voitures d'immenses croix rouges.*

On peut sacrifier jusqu'à son dernier homme et son dernier cheval ; on n'en tient pas moins à sa peau ! ! !

Guillaume et les neutres...

Guillaume II pouvait, puisque sa foi ne l'oblige pas à la bonne foi, violer la neutralité suisse, comme il a violé la neutralité belge, mais il se méfiait des Suisses dont il avait vu manœuvrer l'armée en 1911. Il s'était même rencontré chez eux avec le général Pau et il n'a pas osé s'y frotter. On raconte même, qu'à cette occasion, il exprima au président de la Confédération suisse sur l'armée belge une opinion dont depuis lors, il a pu constater l'erreur. Feignant de croire à une invasion française, il dit au président Forrer : « Votre armée est excellente ; elle m'économisera trois corps d'armée. Je n'en dirais pas autant de mon voisin du Nord. »

Les pertes qu'il a subies devant et autour de Liège et dans la plaine de l'Hesbaye doivent avoir modifié son opinion.

Oncle et neveu...

Il paraît que le kaiser ne veut plus être colonel anglais. Il écrivait à sir Edward Goschen, ministre d'Angleterre à Berlin, au moment où celui-ci partait que jamais plus il ne se déshonorerait en portant l'uniforme anglais.

Voilà qui est grave et qui va causer beaucoup de chagrin à nos amis d'Angleterre. Guillaume II s'est toujours plu à exercer son ironie aux dépens des Anglais. Un jour, au cours de grandes manœuvres, il est pris d'un saignement de nez vite arrêté ; il se retourne vers les officiers de son état-major et leur dit :« C'est la dernière goutte de sang anglais qui est partie. »

Edouard VII, son oncle, qui le connaissait bien et l'appelait « le valeureux poltron », ne se laissait pas intimider par ses façons. Une fois, qu'il était invité à une grande chasse par Guillaume II, il attendit plus qu'il ne convenait son valeureux poltron de neveu ; enfin, il le vit apparaître au bas du pavillon-chasse où avait lieu le rendez-vous dans un costume bizarre : culotte collante, hautes bottes, tunique courte, chapeau de feutre orné de l'inévitable bouquet de plumes, un costume qui tenait du directeur de cirque et de l'arracheur de dents. Edouard VII murmura assez haut pour être entendu :

— Et c'est pour apparaître en singe savant qu'il m'a fait poser ainsi ! »

LE KRONPRINZ

Le digne fils d'Attila.

Le *Matin* publie la lettre suivante de la baronne de Baye qui montre de quoi le Kronprinz est capable :

« Le Kronprinz, « celui qui ne règnera pas », a passé deux jours dans notre vieux château de Baye, près Champaubert. Là, il a pillé le musée dans lequel M. de Baye conservait avec piété le résultat de vingt-huit années d'explorations et de voyages archéologiques. Brisant les vitrines, les très nombreuses vitrines qui garnissent onze galeries de 45 mètres de long, il a tout pillé, il a volé les marbres, les bijoux uniques, les médailles, volé les vases précieux, les coupes d'or ciselé, volé aussi tous les présents superbes dont le tsar avait honoré M. de Baye en souvenir de ses missions en Russie.

« Au musée de 1812, il a volé d'admirables icones, des tapisseries, des miniatures, etc. Il a emporté ces choses, les plus précieuses au cœur des souvenirs. Il a fait emballer les meubles et les tableaux les plus rares, choisis avec une sélection qui étonne chez un vandale, mais il a dû abandonner les

dernières caisses dans la précipitation de la retraite.

« Nos vieux serviteurs restés fidèles à leur devoir pleuraient. C'était un peu de leur âme qu'on emportait en Allemagne. Dieu n'a pas permis à l'impérial cambrioleur de les massacrer dans la chapelle qu'il n'a pas eu le temps de brûler.

« Il a ri, paraît-il, en regardant la Vierge dont la protection sauva la vieille demeure. Il a ri comme son abominable père devait rire à l'heure où flambait la cathédrale de Reims et, pour signer son passage, il écrasa de sa botte souillée, au seuil de la chapelle attenante au musée saccagé, les portraits du Tsar et de la Tsarine. »

La fête interrompue.

Une dépêche envoyée par M. B. Bertelli au *New-York American*, donne des détails, jusqu'ici inédits, sur une grande fête préparée à Sézanne pour le kronprinz et qui fut brusquement arrêtée par l'explosion d'un obus.

Suivant M. Bertelli le plan allemand était de prendre possession de Sézanne, croisement de voies ferrées important et clé de la vallée de la Seine. Tout allait si bien que, le 6 septembre, tout le monde était de belle humeur et qu'il fut décidé de donner un grand dîner au kronprinz et à ses généraux, dans le château de Mondemont, dont M. Jacob, agent de change à Paris, est propriétaire. C'était le plus cher désir du kaiser de voir son fils, le prince impérial, faire une entrée triomphale à Paris, préparant ainsi un glorieux souvenir pour son futur règne.

« En attendant cette entrée triomphale, alors considérée comme assurée, un dîner magnifique, dit M. Bertelli, fut préparé dans la superbe salle à manger, aux délicieux panneaux du dix-huitième siècle.

« Le banquet et l'orgie qui suivit durèrent fort avant dans la nuit. Le festin battait son plein, lorsqu'un obus éclata dans l'office. Le kronprinz et ses généraux furent vite en selle et allèrent prendre position dans un petit bois, pour résister à une terrible attaque des alliés qui fut couronnée de succès, après un des plus terribles combats de toute la campagne, au cours duquel des milliers d'hommes furent tués des deux côtés. L'intendant du château, qui resta attaché à son poste durant toute l'action, dit à M. Bertelli que trois mille bouteilles de champagne furent apportées pour ce grand repas et que ce fut vers le milieu de l'orgie qu'un projectile du fameux 75 français entra dans le mur, éclatant dans l'office voisin de la salle. D'autres obus suivirent, jusqu'à ce que la place devint un véritable enfer. (*Information.*)

Le terrier du kronprinz.

Un correspondant du *Daily Mail*, qui était dans le village de Villiers-aux-Vents, au sud de Verdun, où se trouvait le kronprinz pendant la bataille qui se livra entre ce village et Revigny, décrit comme suit les précautions extraordinaires prises pour assurer la retraite du prince héritier, si elle devenait nécessaire :

« Toute une série d'excavations furent construites à l'arrière de la maison où était descendu le prince. Un tunnel conduisait vers un petit bois assurant la ligne de retraite. De cette façon, si les opérations tournaient mal, le « lapin royal » n'avait plus qu'à entrer dans son terrier et à s'y cacher pour être en sûreté.

« Les excavations ont environ cinq pieds de profondeur. Elles sont recouvertes de planches, de terre et de gazon. Elles ont une longueur totale de cent pieds et pouvaient contenir tout l'état-major.

« La maison derrière laquelle on a construit ces ouvrages est la plus grande de tout le village. Tout ce qui en reste maintenant ce sont trois murailles, plus la moitié de l'autre, s'érigeant en un monceau de débris parmi lesquels on remarque un fauteuil à moitié brûlé, recouvert de velours rouge, et que l'on dit être le fauteuil qui faisait partie de l'immense collection d'objets de toutes sortes formant l'équipement de campagne du fils du kaiser. »

Le goujat...

Un soldat du ...ᵉ régiment d'artillerie à pied adresse à un de ses amis une lettre relative à l'attitude du kronprinz :

« Avant de terminer, dit-il, je veux vous citer une petite anecdote à ajouter aux nombreuses qui ont trait au kronprinz. Elle a pour mérite d'être authentique.

« De passage dans un village de la Meuse, il descend à la maison du maire, lequel est sous-officier dans une batterie. Avisant sa fillette, laquelle a huit ans, il lui demande :

— Eh bien, petite, où est ton père?

« L'enfant lui répond :

— Il est soldat à Verdun.

« Sur quoi l'autre reprend :

— Dans ce cas, nous avons tué tous les soldats qui étaient à Verdun, ton père comme les autres.

« Sur ce, l'enfant éclate en sanglots.

« Sans commentaires. Je tiens le fait du père de l'enfant. »

Quand on est de ses amis...

Un riche habitant d'Epernay, M. C. S..., s'était trouvé à Biarritz, l'année dernière, en rapports avec le kronprinz. Des relations courtoises, sinon amicales, s'étaient établies entre le grand propriétaire et le futur empereur. On avait échangé des invitations, de menus présents, et M. C..., naïf, croyait tout bonnement que son ami le prince avait été beaucoup calomnié.

Le kronprinz lui prouva, tout d'abord, qu'il ne l'avait pas oublié en se présentant chez lui avec une escorte importante. M. C... est, avant tout, un bon Français. Les crapuleux exploits du prince en Champagne lui avaient fait comprendre qu'il s'était lourdement mépris en prenant le fils de Guillaume pour un honnête homme et pour un homme bien élevé (les deux choses vont de pair).

— Vous devez comprendre, lui dit-il, qu'entre nous, il ne peut plus y avoir rien de commun.

Cette réponse pleine de dignité eut le don d'exciter la fureur du jeune homme. Il ordonna que la maison de son ami de Biarritz fut saccagée, et elle le fut plus soigneusement qu'une autre, sans préjudice des immondices innombrables déposées partout par MM. les officiers de l'état-major.

Le kronprinz et le lieutenant français.

Le sous-lieutenant Demars longeait une route, dans les environs de Sainte-Menehould, portant un ordre à son colonel, lorsque tout à coup il se trouva en présence d'une avant-garde ennemie.

Les Allemands tirèrent et le sous-lieutenant fut atteint d'une balle dum-dum à l'épaule. Horriblement blessé, il tomba, fut fait prisonnier et amené dans les lignes allemandes.

C'est alors qu'il vit le kronprinz, qui vint l'interroger. Le prince héritier portait un manteau imperméable et des bottes Wellington ; rien ne trahissait sa personnalité, mais tous ceux qui l'approchaient observaient une attitude d'extrême déférence. Ce n'est que plus tard que le prisonnier apprit qu'il s'était trouvé en présence du fils aîné de l'empereur d'Allemagne.

Le kronprinz demanda à l'officier français ce qu'il faisait lorsqu'il avait été pris, et Demars répondit qu'il portait des dépêches. Le dialogue suivant s'engagea ensuite :

Le kronprinz. — Quel est le moral des troupes françaises?

Le prisonnier. — Vous voyez ma blessure. Toute la journée j'ai suivi vos troupes ; j'ai enduré des tortures atroces pendant mon transport en voiture sur des routes inégales et malgré tout, vous pouvez constater que mon moral est encore bon. Celui des troupes françaises est excellent, car personne ne doute de notre succès final.

— Les soldats français savent-ils que les Allemands sont à Reims?

— Certainement ; ils reçoivent régulièrement le *Bulletin des armées* et ils savent que vous occupez cette ville. Ils savent aussi que vous avez été repoussés à la Fère. Ce matin, un de vos soldats m'a dit que les Allemands étaient à Paris, mais j'ai pensé qu'il valait mieux ne pas le contredire.

Le kronprinz remercia l'officier de ne pas avoir démenti le soldat allemand et continua son interrogatoire. Il demanda notamment quel était l'effectif des troupes françaises à cet endroit.

Demars répondit qu'il y avait là trois corps d'armée et une division d'infanterie coloniale. Cette information n'était naturellement pas exacte.

Le prince héritier voulut ensuite avoir des détails sur ces corps d'armée et l'officier lui cita des chiffres qui le surprirent et lui donnèrent à réfléchir.

A la demande qui lui fut faite de donner des renseignements sur les éléments qui composaient les forces françaises, le prisonnier répliqua que presque toutes les troupes françaises étaient des troupes régulières,

qu'une partie des réserves était avec l'active et que le reste était occupé aux services de ravitaillements. Quant aux territoriaux, on n'en avait encore appelé que quelques-uns.

— Et quel est le but de l'armée française?

— Notre but est, avant tout, de vous repousser en Allemagne. Ensuite, nous ne savons pas ce que nous ferons, cela dépendra des plans de l'état-major général.

Le kronprinz demanda alors au prisonnier s'il pouvait lui accorder une faveur, et Demars répondit qu'il désirait être transporté à l'ambulance la plus voisine. Il savait fort bien que c'était l'ambulance de Sainte-Menehould et il espérait bien aussi que cette ville ne tarderait pas à être reprise par nos troupes.

Son souhait ayant été exaucé, le lieutenant Demars fut, en effet, délivré par les troupes françaises deux heures après son arrivée à l'ambulance. (*Daily Mail.*)

Le jeune Eitel.

L'aéro apportait de mauvaises nouvelles. Les Anglais, avec des forces imposantes, approchaient de Coulommiers. Sans plus se soucier des otages, les prussiens s'étaient précipités vers leurs cantonnements. Là-bas, dans la maison Beslier, où l'état-major festoyait, ce fut une vraie panique. Les officiers bouclaient à la hâte leurs ceinturons, se faisaient amener leurs chevaux et sautaient en selle avec une précipitation qui trahissait une frousse intense. Le grand état-major fuyait et à sa tête, sous la clarté des flambeaux, en voyait un grand jeune homme coiffé d'un casque étincelant, qui se frayait un passage à coups de sabre au milieu des soldats ahuris, ne comprenant rien à cette charge furieuse. Plusieurs hommes furent blessés. Au jour, on vit des mares de sang sur les trottoirs.

De l'avis de plusieurs personnes et d'après le témoignage de soldats allemands eux-mêmes, faits prisonniers par les Anglais, ce jeune officier, si pressé de fuir, n'était autre que le prince Eitel, le frère du kronprinz, le second fils du kaiser. Le lendemain, devant la maison Beslier, un habitant de Coulommiers ramassait, dans la boue, une jolie croix d'or, entourée d'une couronne bleue en émail, à laquelle pendait encore un ruban blanc et noir. Quelqu'un m'a affirmé que c'était la décoration du mérite militaire allemand. Serait-ce la croix du jeune Eitel?

Oscar a mal au cœur.

Un correspondant du *Berliner Tageblatt* qui assista à la bataille de Verdun, le 24 septembre, au cours de laquelle le prince Oscar, cinquième fils du kaiser, conduisait à l'attaque la garde impériale, dit qu' « alors que les Allemands se battaient comme des lions, les turcos grimpaient aux arbres comme des singes et se cachaient dans les feuilles ». Il ajoute, d'ailleurs, que de terribles corps à corps mirent aux prises les Allemands et les turcos. Beaucoup d'officiers allemands tombèrent autour du prince, lequel se retira de la bataille le cœur sérieusement malade. On le conduisit dans un hôtel de Metz où il reçut la visite du kaiser; celui-ci, en apercevant sa progéniture, leva les bras au ciel en s'écriant : « Mon garçon! mon garçon! c'est donc ici que vous êtes? » Après avoir proféré ces mots sensationnels, Guillaume resta une heure à côté de son fils.

GÉNÉRAL VON KLUCK

C'est un adversaire qui mérite que l'on parle de lui et je crois qu'on peut le faire sans inconvénient. C'est un des rares chefs de l'armée allemande actuelle auxquels nos officiers accordent quelque talent. C'est le seul à qui l'empereur Guillaume ait fait l'honneur de le nommer inspecteur d'armée quoiqu'il n'appartienne pas par sa naissance à la noblesse. Il est vrai qu'avant de lui confier cette haute mission, le kaiser a éprouvé le besoin impérieux de l'anoblir. Il s'appelait Kluck, tout court : il s'appelle maintenant : von Kluck.

Il y a encore dans l'armée impériale un autre grand chef possédant une valeur reconnue : c'est le général von Eichorn. Il était, lui aussi, parfaitement roturier, jusqu'au moment où il a été jugé digne de recevoir l'écharpe du commandement. Guillaume II a mis ordre à cela et lui a conféré à la fois la ceinture et la particule.

On compte en Allemagne 8 généraux ins-

pecteurs pour conduire au combat les vingt-cinq corps d'armée de l'empire ; le général von Kluck était, dès le temps de paix, le chef désigné des 2e, 5e et 6e corps avec résidence à Berlin. Depuis le début de la campagne, et conformément à l'attente générale, on lui a subordonné plusieurs de ses collègues, afin de réunir sous ses ordres jusqu'à dix corps d'armée.

Il passe pour un brillant officier, capable d'initiative et sachant manier de grandes masses d'hommes.

C'est un théoricien remarquable et il est certain qu'il a dirigé avec habileté la marche des troupes sur Paris.

Pendant la marche sur Paris.

C'était le samedi 5 septembre, à Coulommiers ; le général von Kluck à ce moment, se croyait partie gagnée et, fatigué du long effort accompli depuis Charleroi, certain désormais que la victoire ne lui échapperait pas, il résolut de s'accorder quelques heures de repos, en remettant au lendemain les affaires sérieuses.

Deux officiers étaient venus dès le matin préparer le logement de l'état-major général ; précédés d'un piquet de uhlans, ils se rendirent à l'hôtel de ville :

— Qu'on nous donne tout de suite, disent-ils, un cheval et une voiture.

Puis, avec l'attelage ainsi réquisitionné, les voilà partis à travers la ville ; devant chaque café, ils s'arrêtent, leurs hommes descendent à la cave, en remontent tous les paniers de champagne qu'ils peuvent trouver ; quand la voiture est pleine, on la décharge dans la cour de la maison choisie pour le général et on repart pour une nouvelle expédition.

Derrière leurs volets mi-clos, les habitants suivaient des yeux ce manège, quelques-uns même se risquaient au dehors quand, tout à coup, de grands cris retentissent ; un peloton cycliste précède les hussards de la mort qui galopent revolver au poing, des fantassins chargent baïonnette au canon et la horde entière crie à pleine voix :

— Etat-major ! Etat-major ! Personne à la rue !

On fuit devant eux et bientôt la ville est déserte et muette ; von Kluck fait son entrée.

Il était ce jour-là d'une humeur charmante. Dès qu'il fut arrivé, il commanda qu'on lui apportât à manger. Le cuisinier, venu deux heures auparavant, avait fait le nécessaire. Il avait vidé dans une grande bassine trois boîtes de petits pois, empruntées à l'épicier voisin, il y avait ajouté quatre livres de lard et fait bouillir le tout ensemble à plein feu ; il y avait là quantité suffisante pour le général et ses deux aides de camp, mais le maître-queux avait raffiné son menu en y ajoutant des sardines à l'huile, que von Kluck préfère à toute autre galanterie, à condition qu'elles soient largement arrosées de champagne.

Cette légère collation terminée, von Kluck fit venir la femme du jardinier français, gardienne de la propriété, pour l'interroger : « Les maîtres sont à l'armée, bien ; avez-vous des enfants? Cinq fils sous les drapeaux, parfait. Je leur promets ma protection quand ils seront incorporés dans l'armée allemande. » Tout en s'égayant ainsi en propos légers, von Kluck fait dresser par la servante trois lits dans un petit salon du rez-de-chaussée, pour lui et deux généraux de sa suite, puis il commande que dans toutes les autres pièces on jette une épaisse litière de paille pour son escorte ; il surveille lui-même son installation, et, satisfait, il dit :

— C'est ici la dernière étape, après-demain nous quitterons Coulommiers pour entrer à Paris.

Campé devant la femme du jardinier, droit, grand et fort, large des épaules, il la domine de toute sa taille ; d'un regard dur il fixe la vieille paysanne qui ne peut retenir ses larmes et dit :

— Dans huit jours, vous serez Allemande.

Cependant, devant la maison du général, se sont rangés des musiciens. Von Kluck paraît en haut du perron et fait un signe : le concert commence. Des officiers allemands logés chez l'habitant ont « invité » tous les Français qu'ils ont trouvés à venir à la musique ; l'orchestre de von Kluck, ont-ils ajouté, est composé des meilleurs artistes de l'Allemagne, ils sont sans égaux pour jouer *Carmen* et la *Mascotte*, œuvres préférées du général.

— Dans deux jours, trois au plus, dit un jeune officier de l'état-major, ils nous feront



LA DOUZIÈME HEURE, CELLE DE LA PRISE DE PARIS, QUI N'A PAS SONNÉ POUR VON KLUCK

danser sur les boulevards, aux bras des midinettes !

Car tout est prêt pour l'entrée dans Paris ; un haut personnage vient même d'arriver, protégé par une imposante escorte ; c'est, dit-on, le prince Eitel, second fils de l'em-

pereur, désigné pour marcher à la tête des troupes qui défileront dans la capitale. Et comme pour souligner ces fanfaronnades, plus haut que les cuivres de l'orchestre, on entend au loin les rafales de la canonnade qui tonne au sud-est de la ville ; l'armée allemande a repris contact avec l'arrière-garde anglaise qui fuit devant elle...

Von Kluck n'a d'ailleurs plus d'ordres à donner, ses troupes courant sur leur terre, les dernières dispositions sont prises, le général n'a plus qu'à exercer ses talents reconnus d'administrateur. Partout où il passe, il veille lui-même à assurer les subsistances ; il mande donc les autorités de Coulommiers, le maire est resté à l'hôtel de ville ainsi que le secrétaire de mairie et l'agent-voyer, on les fait venir. Mais l'agent voyer est un trop mince personnage, von Kluck n'en veut pas, et les officiers de l'état-major s'offrent le plaisir de jeter le fonctionnaire à coups de bottes en bas de l'escalier.

Le maire reçoit simplement l'ordre de changer dix billets de mille marks contre de l'argent français.

— Mais les banques sont fermées, objecte-t-il.

— Je vous laisse une demi-heure, répond von Kluck.

De fait, trente minutes plus tard, le général Darmstadt se rend à l'hôtel de ville, le maire a couru partout et les 12.500 francs sont prêts.

— Ce n'est pas mon compte, dit l'Allemand, dix mille marks font 13.500 fr. Le général von Kluck a décidé que le mark ferait prime ; l'argent allemand est meilleur que celui de France...

Et le général Darmstadt rit à gorge déployée de cette excellente plaisanterie de son chef. De là il se rend chez le procureur de la République, car il a appris que ce fonctionnaire est resté à son poste ; il trouve le magistrat en robe, et il le charge de réquisitionner l'essence et l'avoine chez tous les commerçants de la ville.

— Il n'y a aucun stock à Coulommiers, répond le procureur.

Le général le couvre d'injures grossières et il s'en va rendre compte de son échec à von Kluck.

Celui-ci donne alors l'ordre de piller ; c'est une opération méthodique ; on fracture toutes les portes closes, on entre dans les maisons abandonnées, on emporte le linge, les vêtements, les vivres, puis les sous-officiers écrivent sur la porte, à la craie : « Ici il n'y a plus rien à manger, — rien à boire », pour éviter aux autres la peine de se déranger. Mais déjà la nuit tombe, la canonnade au loin s'apaise ; une à une, les fenêtres de l'état-major s'éteignent. Von Kluck envoie encore à l'hôtel de ville chercher vingt bouteilles de champagne, et la fête est finie.

Paul BIRAULT (*L'Opinion.*)

La douzième heure...

C'est celle de l'entrée triomphale à Paris... On l'attendait partout en Allemagne, pour célébrer le définitif écrasement de la France. Tous les journaux annonçaient cette heure fatidique et les *Lustige Blaetter* montraient von Kluck, le héros national, guidant l'aiguille d'une main assurée, sur le cadran de la victoire germanique. Onze heures, c'est Soissons ! Encore un coup de pouce, encore un effort... et c'est Paris, la capitale haïe et enviée, celle à cause de qui Berlin n'est qu'une bourgade de province... Le triomphe est là, sous la main du reitre... Mais, entre Soissons et Paris, il y a l'armée française, il y a la foudroyante victoire de la Marne, et la douzième heure, tant attendue, n'a pas sonné. Elle ne sonnera plus...

LES BOCHES

Leur Courtoisie Diplomatique

Jugés par eux-mêmes.

Il n'y a pas de nation plus méprisable que les Allemands. Les Italiens nous traitent de bêtes brutes ; la France, l'Angleterre et toutes les nations se moquent de nous.

LUTHER (*Propos de table.*)

C'est toujours le même peuple de pantins pédants ; c'est toujours le même angle droit à chaque mouvement et, sur le visage, la même suffisance glacée et stéréotypée. — Ils se promènent toujours aussi raides, aussi guindés, aussi étriqués qu'autrefois et droits comme un i ; on dirait qu'ils ont avalé le bâton de caporal dont on les rossait jadis. Oui, l'instrument de la schlague n'est pas entièrement disparu chez les Prussiens ; ils le portent maintenant à l'intérieur.

Henri HEINE (*Germania.*)

Le véritable caractère national des Allemands, c'est la lourdeur : elle éclate dans leur démarche, dans leur manière d'être et d'agir, leur langue, leurs récits, dans leur façon de comprendre et de penser, mais tout spécialement dans leur style... Ils s'étudient à trouver toujours les expressions les plus indécises et les plus impropres, en sorte que tout apparaît comme dans un brouillard... Ils sont stupides et ennuyeux comme des bonnets de nuit. (A. SCHOPENHAUER.

(*Paralipomènes, II*, p. 578.)

O parfum de la politesse, délicieux comme la saveur de l'ananas, comme tu as fait du bien à mon âme qui a été saturée en Allemagne de fumée de tabac, d'odeur de choucroûte et de grossièreté ! Le peuple français a pour moi je ne sais quel cachet de distinction. Telle dame de la Halle parle mieux qu'une chanoinesse allemande, fière de ses soixante-quatre aïeux.

(*Correspondance.*) Henri HEINE.

Ce qu'on appelle ordinairement la profondeur de l'esprit allemand nous a toujours paru plutôt le trouble et le vague des idées que la réelle profondeur de l'esprit.

BUCHNER (*Force et matière.*)

Nous sommes souvent doctrinaires et nous aimons toujours endoctriner. Nous ne sommes pas, je le crains, une nation aimable. Nous aimons trop avoir raison. Un Américain m'a dit : « Je suis moi-même d'origine allemande, mais je n'aime pas les Allemands. Ils sont sales, ils sont ergoteurs et ils battent leurs femmes. » Baron de HUBNER.

(*Promenade autour du monde*, 1871.)

En prévision de ma mort, je fais cette confession que je méprise la nation allemande à cause de sa bêtise infinie et que je rougis de lui appartenir.

SCHOPENHAUER. (*Memorabilien.*)

« Si on voulait peindre l'Allemagne, il faudrait la représenter sous les traits d'une truie. Nous, Allemands, nous sommes Allemands et nous restons Allemands, c'est-à-dire des porcs et des bêtes brutes. »

LUTHER.

On peut tailler un honnête homme dans le premier bloc venu. Mais, pour un coquin, il faut une pâte fine et, de plus, un certain génie national, une sorte de climat de coquins. — L'Allemagne pourra ainsi, avec le temps, nous fournir quelques bons produits.

SCHILLER (*Les Brigands.*

Les Allemands, quand on a de l'esprit devant eux, cherchent à comprendre et n'y parviennent qu'après avoir réfléchi et s'être concertés du regard. Ils se cotisent pour entendre un bon mot. RIVAROL.

Ce qu'ils sont...

On sait que M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne à Paris, fut, au moment de la déclaration de guerre, accompagné à la gare

par le chef du protocole et reconduit à la frontière en train spécial, avec tous les égards dus à sa fonction.

En guise de remerciement, les autorités allemandes se saisirent purement et simplement du train spécial à son arrivée.

Nous allons voir de quelle manière les Allemands comprennent la courtoisie diplomatique et à quels indignes traitements ils soumirent nos représentants officiels.

Le retour de M. Cambon.

C'est le lundi, 3 août, à dix heures du soir, que le gouvernement allemand fit remettre ses passeports à M. Jules Cambon. Notre ambassadeur ayant exprimé le désir de partir par la Hollande ou la Belgique, on lui opposa un refus. On lui proposa de partir, soit par la Suisse, par Constance, soit par Copenhague, mais sans lui assurer le libre passage par la mer.

M. Jules Cambon choisit la route de Suisse. En vue de lui donner le temps de s'entendre avec l'ambassade d'Espagne, il fut convenu qu'il quitterait Berlin le lendemain, 4 août, à dix heures du soir.

Cependant, une heure après cette communication, M. de Lanken, ancien conseiller de l'ambassade d'Allemagne à Paris, vint, au nom du secrétaire d'Etat aux affaires étrangères, inviter le personnel de l'ambassade à ne plus prendre ses repas dans les restaurants.

Disons tout de suite que le lendemain matin, l'hôtel Bristol refusant d'envoyer des repas à l'ambassade, il fallut recourir à l'autorité du ministère des affaires étrangères pour obtenir qu'ils fussent fournis.

A onze heures du soir, un fonctionnaire des affaires étrangères vint signifier à M. Cambon qu'il serait dirigé sur Vienne — le retour par la voie suisse exigeant trois jours et trois nuits.

M. Jules Cambon demanda alors au gouvernement allemand de lui donner par écrit l'assurance qu'on ne ferait pas d'obstacle à son retour par cette voie et que les autorités autrichiennes et suisses auraient reçu les notifications nécessaires.

Cette assurance lui fut donnée le mardi matin.

A quatre heures de l'après-midi, M. Cambon se préparait à partir pour Vienne, lorsqu'on vint lui annoncer qu'il serait conduit en Danemark avec les vingt-sept personnes qui l'accompagnaient.

Dans l'intervalle, il avait appris qu'on avait arrêté le matin, dans leur lit, des Français, parmi lesquels un attaché au consulat de France à Berlin, lequel ne fut relâché qu'au bout de quatre heures.

M. Cambon ayant réservé sa réponse à la nouvelle décision, le gouvernement allemand lui donna une demi-heure pour répondre.

A l'expiration de ce terme, il déclara qu'il se conformait au désir du gouvernement allemand. Mais il écrivit de nouveau à M. de Jagow pour protester contre les changements successifs d'itinéraire qui lui avaient été imposés, spécialement contre le dernier qui lui avait été donné au moment du départ. Il indiqua de nouveau les difficultés qu'il pourrait avoir à quitter le Danemark, et fit observer qu'on ne lui laissait aucune liberté et qu'on le traitait presque comme un prisonnier.

Il protestait expressément contre le manquement à toutes les règles de la courtoisie internationale.

M. Cambon quitta l'ambassade à dix heures du soir, avec son personnel, ainsi que le chargé d'affaires de Russie à Darmstadt, accompagné de sa famille.

Il était informé d'ailleurs que le voyage s'effectuerait directement, mais par la voie du Schleswig. Il mit plus de vingt-quatre heures pour gagner la frontière.

Au moment du passage du canal de Kiel, on émit la prétention de visiter ses bagages.

Le commandant von Rheinbaden, de la garde, qui l'accompagnait, put lui éviter cet affront.

Mais les soldats envahirent les wagons. Les voyageurs furent obligés de rester chacun dans son compartiment, fenêtres et rideaux fermés. Devant chaque porte restée ouverte se tenait un soldat, face aux voyageurs, le revolver à la main, le doigt sur la gâchette. Cette situation dura une demi-heure.

La dernière station allemande fut atteinte à onze heures du soir. C'est alors que se place un incident particulièrement inattendu.

A quelque distance de la frontière danoise, le train fut arrêté par un officier de police qui fit prévenir l'ambassadeur de France



LE REPAS DU FANTASSIN ALLEMAND



FAUX CANON ALLEMAND POUR TROMPER NOS AVIATEURS

qu'il ne serait pas autorisé à continuer sa route avant d'avoir acquitté le prix de son voyage et de celui des personnes de sa suite, soit une somme de 3.611 marks ou 4.500 fr. environ.

Notre ambassadeur offrit de payer en un chèque sur une importante maison de banque de Berlin, mais l'officier refusa. M. Cambon tint alors conseil avec les personnes de sa suite et réussit à réunir la somme demandée en or.

M. Jules Cambon put enfin gagner la frontière danoise où un train spécial avait été préparé par les soins du gouvernement danois.

C'est ainsi que notre ambassadeur put atteindre Copenhague.

Il convient d'ajouter à ces faits inouïs que le gouvernement français a été avisé que le wagon-salon mis à la disposition de M. de Schœn, ambassadeur d'Allemagne, à son départ de Paris, a été retenu et confisqué par les autorités allemandes.

Après la goujaterie, le vol!...

Goujaterie.

Nous avons vu comment M. Jules Cambon, notre ambassadeur à Berlin, dut quitter cette ville.

M. Allizé, notre ministre à Munich, fut traité d'une façon honteuse par les autorités bavaroises. A six heures du soir on lui intima l'ordre d'avoir à quitter Munich avant sept heures du matin.

Le propriétaire de son appartement le menaça de le faire saisir s'il ne payait pas immédiatement le trimestre. Il dut subir d'incessantes vexations. Il n'arriva à Berne qu'après un voyage de vingt-quatre heures.

Notre consul à Francfort est parti au Danemark; on lui interdit de gagner la Suisse, comme il l'avait demandé.

Le ministre de Russie à Dresde s'est vu accorder un délai de neuf heures seulement pour prendre le train. Il a obtenu péniblement vingt-quatre heures. Il a dû faire le voyage de Dresde à Munich sous la surveillance de deux agents.

Le consul général de Russie à Leipzig n'a eu à sa disposition qu'un délai de trente-cinq minutes pour aller du poste de police à la gare. Son vice-consul a eu dix minutes et a dû se laisser fouiller. Tous deux n'ont été autorisés à emporter que des sacs à

main, pas de bagage. Les membres des colonies française et russe en Bavière ont été pour la plupart insultés, frappés. Il y en a auxquels on a craché au visage. Beaucoup d'entre eux ont été arrêtés.

On a menacé et forcé à partir précipitamment Mme de Giers, femme de l'ancien ambassadeur de Russie à Vienne. Le gérant du vice-consulat de France à Mannheim a été l'objet d'un grand nombre d'insultes en cours de route. A Immerdingen, il a été chassé de son compartiment. On l'a fait fouiller par un sous-officier et on l'a fait ensuite monter dans un fourgon sans banc ni fenêtre.

C'est ainsi que les Allemands payent le train spécial de M. de Schœn.

Encore...

M. Albéric Neton, consul général de France à Dusseldorf, a été victime, de la part des Allemands, de traitements odieux. Voici des extraits du rapport que ce diplomate a adressé au ministre des affaires étrangères :

« Dans la soirée du dimanche 2 août, le chef de la police criminelle fit soudain irruption chez moi, vers dix heures et demie. Il était accompagné de deux agents en bourgeois, revolver au poing. Il m'informa que les relations diplomatiques avaient été rompues entre la France et l'Allemagne et que je n'avais plus qu'à quitter Dusseldorf sur-le-champ.

« Je lui répondis que mon intention était de quitter la ville, lorsque M. Cambon m'aurait annoncé son départ. Puis il se retira, en plaçant devant ma porte, à ma grande stupéfaction, les deux agents qui l'accompagnaient.

« Le lendemain, 3 août, je me rendis comme à l'ordinaire au consulat. J'avisai une auto. Les deux agents y montèrent derrière moi. Je ne pus faire dans la journée un mouvement sans avoir près de moi ces deux agents.

« Il en fut de même de la journée du 4 août. Dès l'aube, l'on fit courir le bruit que nos aviateurs avaient été surpris au moment où ils voulaient faire sauter Nuremberg. La foule manifestait bruyamment contre la Russie.

« L'après-midi, l'effervescence fut à son comble. Ce n'est qu'à minuit et demi que je reçus le télégramme de M. Cambon, m'avisant de son départ et m'invitant à rentrer en France.

« Le mercredi 5 août, à sept heures du matin, je téléphonai au chef de la police criminelle que j'étais prêt à partir. Il me fit répondre que j'avais à solliciter l'autorisation de l'autorité militaire. Je fis prier le commandant de la place de me permettre de partir sans délai.

« A trois heures de l'après-midi, on vint nous dire qu'il fallait partir en toute hâte. Je ne pus emporter avec moi qu'une petite valise, le train ne prenant point de malles. Les billets furent pris pour la frontièrs de Hollande, exactement pour Roermont. Après une longue attente, nous fûmes conduits, moi et les Français qui m'accompagnaient, dans un wagon, où l'on nous entassa pêle-mêle.

« La journée du jeudi 6 et celle du vendredi 7 se passèrent sans que je puisse savoir pour quelle cause nous étions enfermés et gardés à vue aussi étroitement. Nos moindres gestes, nos attitudes, nos regards étaient épiés.

« Pendant la troisième nuit de notre détention, le vendredi 7 août, un peu avant minuit, des coups ébranlèrent la porte de ma chambre. « Tout le monde debout ! cria « une voix. Vous allez partir dans dix minu- « tes pour la Hollande ! »

On nous fit monter dans deux automobiles militaires qui nous amenèrent à toute allure en gare. Là nous fûmes conduits dans un train préparé, poussés dans un wagon, enfermés à clef, tous rideaux baissés. Le signal du départ fut donné.

« A la première station, à Neuss, un employé galonné vint ouvrir notre compartiment et nous invita à descendre. Nous obéîmes. Au bout de quelque temps, un train de militaires s'arrêta à Neuss. On nous fit monter en nous répartissant au milieu des recrues, dans deux compartiments de troisième classe. Pendant quatre longues heures, nous dûmes subir le contact de gens qui ne cessaient de pousser des cris de mort à l'adresse de la France et de ces sales Français.

« A neuf heures, nous arrivâmes à Cologne. Vers les onze heures, un soldat,

baïonnette au canon, vint se placer devant nous. Quelques instants après, un officier vint nous rejoindre. Il m'invita à le suivre, ainsi que ceux qui m'accompagnaient. On nous fit entrer dans deux pièces séparées, les femmes d'un côté, les hommes de l'autre. Nous dûmes nous dévêtir entièrement. Nos vêtements et notre linge furent minutieusement examinés et retournés. Je protestai. L'officier nous répondit :

— Vous en verrez bien d'autres !

« Nous fûmes conduits, sous bonne escorte, dans un hôtel de tout dernier ordre, annexe de la préfecture de police. Avisant ma valise, l'officier qui nous accompagnait s'empara de toute une série de papiers. Je protestai à nouveau, indigné. Il m'en rendit alors quelques-uns et garda les autres, en déclarant qu'ils me seraient remis après la guerre. Il était alors une heure et demie du matin.

« Nous étions à Wyler, le dernier poste prussien. Nous pensions être au bout de nos peines. Nous avions compté sans l'officier du poste.

— Vos papiers ! dit-il.

« Chacun de nous lui montra ce que l'officier perquisitionneur de Cologne nous avait laissé.

— Vous n'êtes pas en règle, nous déclara-t-il. Je vais m'informer. En attendant, passez la visite.

« Et, une seconde fois, hommes et femmes nous fûmes obligés de nous dévêtir entièrement et de subir la visite la plus minutieuse qu'il soit possible d'imaginer.

« On regarda même entre les doigts des pieds. Une fois de plus, je proteste avec indignation. Des policiers, le revolver au ceinturon, le fusil en main, m'entourent et me commandent de me taire. L'officier s'avança vers moi. Mes derniers papiers et documents furent saisis ; on s'empara de lettres privées.

« Ce supplice dura de neuf heures du matin à une heure et demie de l'après-midi. L'officier prit congé de moi en disant :

— Je vous renverrai tout cela à Dusseldorf, quand vous reviendrez.

« Encore quelques instants d'attente et on nous permit de franchir la frontière.

« A mon arrivée en Hollande, je m'aperçus que les soldats qui m'avaient fouillé avaient pris 90 marks en or qui se trouvaient dans ma poche. »

Leur courtoisie diplomatique.

M. René d'Hennezel, ministre de France à Mannheim, a adressé au ministre des affaires étrangères le rapport suivant :

« Le vice-consul de France à Mannheim a reçu son passeport le 4 août, à 9 heures et demie du matin. Il a été mis en demeure de partir dans le plus bref délai possible.

« A partir de ce moment, deux agents cyclistes, en bourgeois, ne le quittèrent plus. A midi, il était rappelé au bureau du polizeidirecktor, qui voulait s'opposer à son départ sous prétexte que l'exéquatur avait été accordé à M. Déjardin, et non à M. d'Hennezel. Néanmoins, après quelques pourparlers, l'autorisation lui était accordée et il pouvait quitter Mannheim à une heure de l'après-midi (direction Karlsruhe, Offenburg et Constance).

« A Offenburg, à sept heures du soir, double visite des bagages de main, à quelques minutes d'intervalle, par un sous-officier, accompagné de trois hommes, qui se conduisaient d'ailleurs correctement. Entre temps la foule, composée principalement de réservistes allemands, s'amassait sur le quai. Un homme ouvrait à deux reprises la portière en criant en français à M. d'Hennezel :

— Eh bien ! vous allez gagner la frontière maintenant, sales Français !

« Départ d'Offenburg à huit heures ; compartiment soigneusement gardé par le contrôleur, qui interdit de baisser les glaces. Un sous-officier d'infanterie, légèrement pris de boisson, s'installe dans le compartiment et lie conversation avec M. d'Hennezel. Son attitude est correcte et il quitte le wagon à Hausach.

« A cinq heures du matin, à Immerdingen, irruption dans le compartiment d'un sous-officier, accompagné de quatre hommes. Son attitude est grossière. Il examine les passeports de M. d'Hennezel et de M. Lancial, attaché de chancellerie, fait soigneusement fouiller les bagages et intime l'ordre à ces deux agents de le suivre chez le capitaine.

« Pendant qu'on courait prévenir ce dernier, il laisse MM. d'Hennezel et Lancial sur le quai, exposés aux huées et aux cris

hostiles des réservistes allemands qui sur l'invitation du chef de gare, entonnent le « Deutschland uber alles ». Le sous-officier ricane et ne fait rien pour protéger nos deux agents. Il les fait enfin entrer au poste sous la garde de deux soldats, baïonnette au canon.

« Au bout d'une demi-heure, ils recevaient l'ordre de reprendre leurs bagages et se rendaient au pas de course, sous les cris de la foule, au logement du capitaine. Celui-ci, qui examinait leurs passeports, les interpelle avec violence et leur déclare que les passeports n'ont aucune valeur. A certaines explications que voulait fournir M. d'Hennezel sur les conditions dans lesquelles lui avait été délivrée la passe du gouverneur militaire de Mannheim, il répond insolemment :

— Taisez-vous ! Je suis de Mannheim.

« Finalement, il leur déclare s'opposer à leur départ et les fait reconduire dans le bureau du chef de gare, où une nouvelle perquisition de leurs bagages est faite en sa présence. Au bout d'une nouvelle demi-heure, il revient et leur annonce qu'il consent à les laisser partir sur Constance.

— Et surtout, ajoute-t-il, attention à vous ! Faites très attention que je n'entende pas parler de vous, sinon vous êtes immédiatement passés par les armes ! Vous allez monter dans le wagon à bagages !

« MM. d'Hennezel et Lancial furent en conséquence installés dans un réduit du fourgon, sans air et sans siège naturellement. Arrivés sans incident à Rodolfszell, où le commissaire de police (semblant avoir rang de lieutenant-colonel), accompagné d'un officier de police, fait ouvrir le réduit. Il semble surpris des mesures prises, demande à M. d'Hennezel s'il désire manger et fait aussitôt apporter deux sandwichs et de la limonade. »

LES BOCHES

Féroces et Mufles

Un écrasant réquisitoire.

Déclaration de M. Gaudrefroy-Demombynes relative au meurtre de plusieurs Français et de deux sujets italiens commis en Allemagne les 1er et 2 août.

L'an mil neuf cent quatorze, le 7 août, nous Edmond Pachot, commissaire de police de la Ville de Paris, chargé des délégations spéciales et judiciaires, officier de police judiciaire, auxiliaire du procureur de la République ;

En vertu des instructions de M. le directeur de la police judiciaire à Paris ;

Avons entendu : M. Gaudefroy-Demombynes (Jean), né à Mur-de-Sologne, arrondissement de Romorantin, le 7 janvier 1898, fils de Laurent-Joseph-Maurice et de Taillarda (Cécile-Alice-Valentine), élève au lycée Henri-IV à Paris, demeurant chez ses parents, 9, rue Joseph-Bara (6e arrondissement), Paris.

Sous serment de dire toute la vérité, rien que la vérité, il nous a déclaré :

— Le 4 juillet dernier, afin d'employer mes vacances à me perfectionner dans la connaissance de la langue allemande, je me suis rendu à Eimeldingen-am-Stockach, grand-duché de Bade, chez l'abbé Kayser, curé de la localité.

Le 30 juillet, apprenant qu'une guerre entre l'Allemagne et la France était imminente, j'ai pris le parti de rentrer le lendemain dans mon pays.

Le 31 juillet au matin, vers 8 heures, j'ai emprunté la diligence qui fait le service de Neuzingen à Engen.

Là, à Engen, j'ai pris, vers 9 heures et demie, en troisième classe, un train qui devait me conduire à Bâle, après changement à Singen-Hohentwiehl.

Je suis reparti de Singen à midi 33, en troisième classe. Je suis arrivé à Grenzbach le jour même, vers 15 h. 30, sur la frontière badoise.

Craignant de ne pouvoir continuer ma route par la voie ferrée, qui, disait-on, était coupée, je suis descendu et je me suis rendu dans la localité pour y trouver une voiture ; puis, devant les difficultés que ce mode de transport présentait, je suis revenu à la gare, afin de risquer le trajet en chemin de fer, non plus par Bâle, mais par Sâckingen et Mulhouse.

J'ai pu constater qu'il y avait dans la gare de Grenzbach un certain nombre de Français.

Vers 16 heures, j'ai repris place dans un train à destination de Mulhouse. J'étais à peine monté dans le wagon de troisième classe que j'ai entendu crier : « Vive la France ! » Je suis descendu afin de me rendre compte de ce qui pouvait se passer.

J'ai vu alors une patrouille de soldats allemands s'emparer d'une dizaine de mes compatriotes et j'ai entendu ces soldats déclarer que les Français arrêtés « allaient être conduits à la caserne ».

Vers 21 heures, je suis arrivé à Lôrrach, après un arrêt à Sâckingen, où la population se montrait extrêmement excitée contre les Français.

La raison de mon arrêt à Lôrrach était de prendre à la gare le nouveau billet sans lequel je n'aurais pu continuer ma route. Je suis resté dans cette localité du 31 juillet à 21 heures, au 1er août, vers 19 heures.

La pensée m'est alors venue de franchir la frontière à Lorrach même, vu la faible distance qui sépare à cet endroit la station du territoire suisse. J'ai donc renoncé à mon billet et je me suis incontinent dirigé sur le point frontière, grâce aux indications d'un officier de pompiers allemand présent dans la gare. A la frontière, vers 22 heures, quelques Français venant également de Lorrach et moi-même nous sommes heurtés à des soldats allemands, qui nous ont empêchés de passer et qui nous ont contraints à regagner la ville.

Faute de place dans les hôtels, les Français qui m'accompagnaient, dont une fa-

mille de Montpellier, la famille Martin (Arthur, Eugénie, Louise et Gustave) et moi-même, avons pris le parti de coucher dans la gare.

Le 1er août, dès 10 heures du matin, muni d'un passeport du burgermeister, je me suis représenté au même point frontière. J'y ai rencontré le même refus de la part des soldats allemands qui gardaient le passage.

Vers 17 heures, je me retrouvai à la gare avec les Français déjà nommés et trois Russes.

A ce moment, un piquet de soldats vêtus en bleu foncé ayant un liseré rouge sur l'uniforme et portant un casque à pointe est venu nous arrêter tous dans la gare.

Ces hommes nous ont ordonné de les suivre au bureau de police, ce que nous avons fait.

Durant le trajet, ils n'ont exercé sur nous aucune brutalité. Nous avons pu constater que d'autres individus venant d'autres points de la ville étaient acheminés en même temps que nous vers le même bureau. Je me suis rendu compte ultérieurement qu'il y avait parmi eux quelques Français. Les autres étaient des Russes avec lesquels je m'étais entretenu le matin.

En nous emmenant comme je vous l'ai dit, les soldats nous avaient obligés à prendre avec nous nos bagages.

Le premier geste des soldats, au poste, fut, sur l'ordre qu'ils reçurent de particuliers en civil, de nous fouiller et d'examiner nos bagages. Puis ils nous enlevèrent à tous nos passeports.

Cette opération terminée, les civils donnèrent un ordre que je n'ai pas entendu.

A la suite de quoi, nous avons été conduits par la ville au nombre de cinquante environ, ayant toujours nos bagages à la main. Nous nous suivions à la file indienne, encadrés chacun de deux soldats baïonnette au canon.

Sur notre passage, la population, que notre présence surexcitait davantage, n'a pas cessé de nous manifester son hostilité par des injures extrêmement violentes.

J'étais dans un état d'esprit qui ne m'a pas permis de vérifier la durée de cette exhibition inattendue, d'autant que des faits plus graves ne devaient pas tarder à se produire.

Au terme de ce circuit à travers la ville, nous nous sommes retrouvés sur la place qui est devant la gare. Il y avait toujours là les cinquante voyageurs dont j'ai parlé et parmi lesquels on comptait une trentaine de Français, lesquels avaient été amenés au poste de police des divers points de la ville à peu près en même temps que nous avec des Russes.

1er août. — Dans cette colonne marchait un voyageur de commerce français dont j'ignore le nom. Il m'avait dit le matin qu'il venait de Vienne (Autriche). Il était de taille moyenne, corpulent ; il portait une quarantaine d'années ; il avait une moustache brune ; il était atteint de calvitie frontale ; les autres parties du visage étaient rasées ; il m'a semblé vêtu d'un complet jaquette bleu ; il portait un chapeau de paille canotier.

Tout d'un coup, sur la place de la gare, il s'est mis à crier : « Vive la France. » Les deux soldats qui le gardaient l'ont immédiatement saisi et l'ont conduit auprès d'un officier « ou d'un sous-officier » arrêté lui-même à quelques mètres d'un groupe d'officiers.

Il y avait entre moi et ce sous-officier des personnes interposées. Je n'ai pas entendu ce qui a pu être dit en la circonstance. Je n'ai pas vu de geste de la part du sous-officier, mais au bout de quelques secondes j'ai entendu un coup de feu, « un seul ». Je ne sais qui l'a tiré, mais je sais que sous mes yeux, contre le mur d'un restaurant placé en face de la gare, avant le coup de feu, le Français s'est trouvé maintenu par ses deux gardiens dans la position d'un homme qui va être fusillé. Après le coup de feu, les Français présents ont crié que c'était atroce, que c'était le fait d'assassins. Puis une espèce de camion s'est approché. A-t-on chargé le corps sur ce camion, je ne sais. Je n'ai plus rien vu de cette triste scène.

Elle fut suivie d'autres incidents non moins révoltants.

A peine le coup de feu dont je viens de vous parler avait-il retenti que des protestations s'étaient élevées dans le groupe que nous formions. Parmi les protestataires les plus véhéments, il y avait trois Français, trois jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Ils m'ont donné l'impression d'étudiants qui, comme moi, quittaient l'Allemagne. Ne leur ayant point parlé, j'ignore leur nom et



UNE CHARGE DE COSAQUES EN GALICIE ORIENTALE, CONTRE LES AUTRICHIENS

je ne pourrais donner à leur sujet aucune indication.

L'un d'eux, au moment où les soldats le saisissaient avec ses deux camarades, a voulu parler à un officier qui portait une grande capote gris clair. Cet officier ne l'a

pas écouté. Un ordre a dû être donné, je ne sais par qui. L'un des trois Français auxquels on venait sans doute de notifier leur sort, s'est alors écrié en allemand :

— Laissez-nous libres, nous sommes courageux parce que nous sommes Français.

L'officier, cette fois, a répliqué grossièrement en tournant à demi la tête :

— *Halt's maul* (ferme ta gueule).

D'eux-mêmes, les trois Français ont été se placer contre le mur du restaurant susmentionné.

Deux haies de soldats se sont formées de chaque côté d'eux perpendiculairement au mur. D'autres soldats, dont je n'ai pas remarqué le nombre, se sont placés en face à huit mètres environ.

Une salve de mousqueterie a retenti. Les trois Français sont tombés.

De nouveaux cris se sont élevés dans notre groupe. Des femmes affolées pleuraient. Je n'ai pas vu enlever les corps, mais je les ai vus tomber.

Un grand tumulte a eu lieu à ce moment.

1er août. — Un autre Français, grand, portant une grande barbe noire, dont l'âge et le signalement m'échappent et que je ne connais point, se mit à crier :

— Lâches ! assassins !...

Des soldats l'entourèrent. Il se débattit contre eux. Rapidement ils le maîtrisèrent, et sans qu'ils se donnassent la peine de le placer contre le mur, sans l'intervention d'aucun officier, l'un de ces soldats lui appliqua le canon de son fusil au niveau de l'estomac et ainsi, à bout portant, l'abattit sous mes yeux. J'ai vu ces mêmes soldats traîner son cadavre sur le sol. L'homme se débattait encore.

Je n'ai pas eu la force d'en voir davantage.

J'ai entendu tirer d'autres coups de feu. Je ne sais pas si d'autres victimes sont tombées.

Vers 19 heures, les soldats qui nous escortaient nous contraignirent à reprendre un billet pour Constance, c'est-à-dire pour la direction même que nous avions suivie en venant. Il fallut obéir.

Ce qui survivait de notre petite colonne a pris place dans divers wagons de troisième classe. Dans le wagon où j'étais placé se trouvait également la famille Martin, de Montpellier.

Pour nous garder dans le wagon, il y avait dix soldats en armes, portant un uniforme vert avec un casque bas sans pointe.

Après la station de Waldshut, que nous avons quittée à 2 heures du matin, le dimanche 2 août, j'ai entendu des coups de feu tirés pendant la marche et qui paraissaient venir de wagons proches du mien.

A Immerdingen, vers 4 heures du matin, les soldats nous ont quittés et nous avons pu continuer notre route sans entrave jusqu'à Constance, où nous sommes arrivés vers 8 heures.

De là, j'ai gagné la frontière française par Rormenshorn, Saint-Gall, Winterthur, Zurich, Brugg, Bâle, Porrentruy, Delle, Montbéliard, etc.

Voilà donc ce que j'ai vu.

J'arrive à ce que j'ai entendu.

2 août. — Deux jeunes gens dont je ne connais ni les noms ni les adresses, mais dont je pourrais donner le signalement très net, étudiants, qui revenaient également d'Allemagne et qui se dirigeaient sur Lyon, m'ont affirmé avoir vu des soldats allemands tuer à bout portant, dans le train où je me trouvais moi-même et où j'avais entendu des coups de feu, entre les stations de Waldshuit et de Immerdingen, deux Italiens.

L'un aurait été fusillé parce qu'il avait réclamé la fermeture des glaces et qu'il protestait contre le refus des soldats de lui donner satisfaction.

L'autre, parce qu'un soldat allemand, par manière de plaisanterie grossière s'étant assis sur lui, il l'avait repoussé.

Enfin, des sujets russes qui avaient fait partie de la colonne à Lorrach et que j'ai retrouvés à la gare de Zurich le 2 courant, vers 16 heures, m'ont confirmé dans tous leurs détails les faits que je viens de rapporter, ces Russes ayant pris place, comme vous le savez, dans le même train.

Après lecture persiste et signe,

GAUDEFROY-DEMOMBYNES.

Le commissaire de police : PACHOT.

MENTION. — Mentionnons que cette déclaration nous a été faite en présence du père de l'exposant, M. Gaudefroy-Demombynes, professeur à l'Ecole des langues orientales, 9, rue Joseph-Bara, à Paris.

Dont acte,

Le commissaire de police : PACHOT.

Leurs atrocités.

Le bourgmestre de Lirsmeau écrit à l'*Indépendance belge :*

« Des hussards allemands avaient été surpris par des soldats belges, qui leur tuèrent un officier et capturèrent un cavalier.

« Les soldats belges reçurent ensuite l'ordre de se replier sur Tirlemont.

« Un détachement de 200 uhlans arriva avec trois mitrailleuses et accusa les habitants du meurtre de l'officier ; deux habitants furent passés par les armes. Dans une maison, les uhlans égorgèrent un homme et une femme, incendièrent la maison et lancèrent les cadavres dans les flammes, en présence des fils des victimes. Ils incendièrent dix fermes, tuèrent encore deux personnes, pillèrent les autres maisons et obligèrent la population masculine à aller prêter serment sur le corps de l'officier tué, les forçant à coups de baïonnette à se mettre à genoux.

« Un habitant qui fuyait fut frappé de deux balles et succomba. Ils faisaient passer les habitants devant les mitrailleuses, en leur disant que dans un instant ils allaient s'enlever en morceaux dans l'espace, puis ils les mettaient en joue avec leurs revolvers et tiraient de façon à ce que la balle effleurât les oreilles et les emportât.

« Tous ces actes étaient commis en présence d'un officier. Ces uhlans attelèrent une dizaine d'habitants, parmi lesquels le garde champêtre, à leurs mitrailleuses ; quelques-uns de ces habitants, ne pouvant suivre, furent attachés par les pieds, leur tête heurtant les pavés.

« Dans un village voisin, trois hommes ont été fusillés. (*Havas.*)

Le fusil de bois.

Les Allemands ont tué un petit garçon de sept ans, qui les avait mis en joue avec son fusil de bois.

C'est un petit garçon... C'est un petit bonhomme
Heureux de rien... de tout... d'un bâton, d'une
Un petit garçon de sept ans... [pomme...
Il a des yeux rieurs, des cheveux en crinière;
Il est fier, car depuis la semaine dernière
Il sait siffler entre ses dents !

Nous le connaissons bien : il méprise les « filles »;
Sa poche n'en peut plus de ficelle et de billes,
De tout un bagage enfantin;
Il montre quatre sous qu'il croit être une somme;
Rit du matin au soir, et ne fait qu'un grand
[somme
Depuis le soir jusqu'au matin.

Des amusements neufs on n'en invente guère !
Étant petit garçon, il s'amuse à la guerre
Comme tous les petits garçons !
Il s'amuse d'instinct à défendre sa terre,
Et partage déjà la haine héréditaire
Pour ceux-là que nous maudissons.

Or voici qu'un matin, à travers le village,
Passent les ennemis, avec tout l'étalage
De leurs procédés révoltants...
On se bat ? C'est l'assaut du droit contre la ruse ?
Bah ! Est-ce une raison pour que plus ne s'amuse
Un petit garçon de sept ans ?

Et parce qu'il faut bien, à sept ans, que l'on joue,
Du côté des soldats le petit met en joue
Son fusil de bois menaçant...
Un Français eût souri du geste minuscule,
Et peut-être singé l'ennemi qui recule
Pour amuser cet innocent !

Vous, salissant d'un coup toute votre campagne,
(Mais vous n'avez donc pas d'enfants en Allema-
Pour montrer que vous étiez forts [gne ?)
Vous avez dirigé contre l'arme enfantine,
Qu'il allait déposer pour prendre sa tartine,
Les vrais fusils qui font des morts !

S'il est vrai, Majesté, ce crime qu'on raconte,
Comme il pèsera lourd le matin du grand compte,
Pour le débiteur aux abois !
Comme il pèsera lourd lorsque dans le silence
Une main posera l'enfant sur la balance,
Et son petit fusil de bois !

Miguel ZAMACOÏS. (*Figaro.*)

Odyssée de trois jeunes filles de Nomény.

Une jeune fille de Nomeny, Mlle Jacquemot, fait à un rédacteur de l'*Est républicain* l'émouvant récit suivant :

C'est jeudi dernier, à dix heures, que les bandits prussiens ont envahi le village en hurlant : « Capout, les Français ! » Mlle Jacquemot et quatorze personnes, des femmes et des vieillards, se réfugièrent dans les caves. Elles y restèrent sept heures dans les plus horribles angoisses. Enfin, voyant que les Prussiens versaient du pétrole par le soupirail et y mettaient le feu, Mlle Jacquemot et deux autres jeunes filles se décident à sortir.

Mlle Jacquemot continue ainsi son récit :

— Nous sortons du côté de la remise... Tout brûle dans Noméný. Toute la rue est en flammes. Il ne faut pas songer à sortir du côté de la rue... Nous n'avons plus qu'un espoir, c'est d'essayer de gagner les champs. Nous entrons dans le premier jardin venu. Soudain, nous entendons parler en allemand derrière notre mur. Des soldats prussiens l'escaladent. Cette fois, nous croyons bien que pour de bon notre dernière heure est venue. Or, le premier Prussien qui apparaît nous crie : « Fourt ! Fourt ! Allez-vous en ! Sauvez-vous !... » Enfin les Prussiens nous rassemblent et nous emmènent. En route, d'autres viennent nous rejoindre. Nous revenons à Noméný, vers le pont. Nous supplions de nous laisser passer. « Nous sommes des femmes ! Ayez pitié de nous... » On refuse de nous laisser passer. Mais enfin, après bien des supplications, on nous emmène à l'infirmerie installée chez M. Zambeau.

« Là, les soldats sont gentils. Ils nous consolent. Ils nous disent que ce sont leurs officiers qui les forcent à incendier et à fusiller. L'un d'eux nous parle en français.

— Je suis Lorrain, moi aussi, dit-il. Je suis de Novéant. J'ai une mère...

« Il pleurait.

« En traversant les rues en flammes, nous avons vu des morts et des morts. Il y en avait qui avaient la tête fendue. Une vieille femme, qui allait avoir ses cent ans au mois de novembre, est tombée d'épuisement pendant le trajet. Bien sûr qu'elle est morte. A l'infirmerie Zambeau, on nous a donné du pain et un peu de charcuterie. Nous avons couché par terre, et ce matin, vendredi, vers 6 heures, on nous a fait déguerpir. »

Enfin, après avoir été renvoyées cinq ou six fois de Noméný à Mailly, les trois malheureuses jeunes filles furent abandonnées au moulin de Brionne. Là elles furent recueillies par une ambulance française.

Elles déclarèrent qu'on avait ramassé tous les hommes, depuis les vieillards jusqu'aux enfants de quinze ans, sans doute pour les fusiller sur place.

« Ce fut très amusant. »

Lisez ces quelques lignes. Elles ont été copiées dans une lettre trouvée sur un blessé allemand transporté dans un des hôpitaux de Dunkerque.

« Ces jours derniers, écrivait à sa femme ce digne sujet de Guillaume, nous avons eu une bonne partie de plaisir. Quatre chasseurs français faits prisonniers par nos uhlans ont été, sur l'ordre du major, mis absolument nus et hissés sur des chevaux sans selle. Nous les avons alors poussés à coups de sabre dans un champ que nous avions fait préalablement entourer par des fantassins, baïonnette au canon. Quand les brillants cavaliers tentaient de forcer la consigne, ils étaient piqués comme des lardons. En fin de compte, nous jugeant peu satisfaits d'eux, nous leur avons coupé les mains. Ce fut très amusant. »

A la cravache.

Un après-midi se présente chez un habitant de Porlankenberghe, près d'Ostende, une patrouille composée de cinq hommes et d'un officier qui réclame le gîte et s'installe entièrement dans l'habitation. Le lieutenant demande à obtenir tout le confortable possible pour ses hommes, et promet qu'aucune déprédation ne sera commise. Les Allemands mangent et dorment dans l'habitation où ils reçoivent une hospitalité parfaite. Mais, le lendemain matin, à la stupéfaction du propriétaire, toute sa propriété était endommagée. Celui-ci va trouver l'officier et lui dit :

— Vous m'avez promis qu'aucun dégât ne serait fait, et venez vous-même constater ; ma collection d'orchidées est complètement détruite, ainsi que mes plantes de serre, mes tableaux déchirés, mon argenterie brisée.

L'officier simule une violente colère à l'égard de ses hommes et promet une punition, leur reproche leur conduite, et, devant le propriétaire, prend sa cravache et successivement cravache ses hommes à toute volée. Le sang gicle, mais pas un soldat ne bouge, et chacun reste au port d'armes. Sur ce, l'officier conclut :

— Voilà comment je punis mes hommes.

La bande partit, mais, dans l'après-midi, la servante annonça au monsieur que des Allemands désiraient lui parler. Réception, et un des soldats, qui causait très bien le français, s'avance, présente sa carte. C'est un avocat de Karlsruhe, qui lui tint ce langage ou à peu près :

— Vous avez vu l'affront que nous avons



OFFICIER ALLEMAND DÉCORÉ DE LA CROIX DE FER DEVANT LES OFFICIERS DE SON RÉGIMENT

tous souffert de la part de notre officier. Eh bien ! c'est lui qui, hier, nous a ordonné formellement de causer les dégâts. Nous étions obligés d'obéir. Je suis venu nous excuser et vous dire que nous quatre et le caporal, qui sommes des bourgeois, nous avons pris l'engagement de tuer cet officier à la première occasion.

A coups d'éperons.

Du journal polonais *Dziemath Kijoroski*, cette scène ignoble qui eut pour théâtre la gare de Thorn :

Une foule de prisonniers russes passaient devant un groupe d'officiers prussiens qui les regardaient, narquois et hautains. Subitement, l'un d'eux, un beau garçon tout jeune et équipé de neuf, s'avance vers les prisonniers qui passent, fait demi-tour et, de son talon éperonné, froidement, se met à frapper dans le tas.

Une douce hilarité s'empare de ses collègues qui s'amusent follement. Quand les prisonniers ont passé, j'ai aperçu avec horreur les traces de sang sur l'asphalte.

Le voilà, le sceau de la culture allemande, marqué à coups d'éperons dans la chair vive des hommes sans défense. Est-ce qu'on peut s'étonner, après cela, que l'Allemagne ne nous inspire depuis des siècles que de la haine et du dégoût?

Galanterie teutonne.

M. Pierre Delbet, l'éminent professeur de la Faculté de Médecine de Paris, raconte dans le Figaro l'aventure arrivée à Mme Delbet, sa mère :

Un général allemand a tenu à ma mère, dans des conditions d'ailleurs bien étranges, des discours extraordinaires qui intéresseront peut-être vos lecteurs.

La petite ville de X... est située sur les deux rives du Grand-Morin. A chacune de ses extrémités, il y a un pont sur le Morin. Entre ces deux ponts s'en trouve un troisième qui est dans la propriété qu'habite ma mère.

Vendredi on avait entendu le canon toute la journée, au nord. Pendant la nuit, le génie fit sauter les deux ponts publics. Notre pont privé restait donc seul : il ne nous inspirait d'ailleurs aucune confiance. Jamais je n'ai osé m'y aventurer en voiture.

Samedi dans la matinée, les Allemands arrivaient. Ayant constaté que les ponts publics étaient coupés, ils vinrent tout droit à la maison. Comment connaissaient-ils l'existence de notre pont?

La maison, de très médiocre apparence, donne sur une petite rue et rien ne la distingue des voisines. Elle s'ouvre par une porte cochère qui conduit dans une cour. Au bout de la cour passe le Morin ; de l'autre côté de la rivière est le jardin qui a plusieurs portes donnant sur d'autres rues. Le pont fait communiquer la cour avec le jardin.

Les Allemands vinrent tout droit heurter à notre porte. Un soldat y donna un coup de baïonnette si rude que la lame se brisa net. La moitié resta fichée dans le panneau où nous l'avons recueillie.

Ma mère parut. Elle porte ses soixante-dix-sept ans avec grand air. L'officier, — un général dont elle ne sait pas le nom, probablement de la garde, — lui dit pendant qu'un soldat la menace de son revolver :

— Madame, vous allez nous laisser passer sur votre pont.

— Je n'ai aucun moyen de vous empêcher de le faire, lui dit ma mère ; mais je vous préviens qu'il n'est pas solide.

— Pas solide, pas solide ; c'est ce que nous allons voir.

Après inspection, le général constate qu'en effet il ne mérite pas confiance. Il donne un ordre et, en moins d'une demi-heure, le pont est consolidé avec deux chevalets.

Le général le fait couvrir de fantassins qui, à un signal donné, se mettent à sauter systématiquement sur place. Le pont, ayant résisté à cette épreuve, est déclaré praticable et l'ordre de défiler est donné.

Alors le général, monocle à l'œil, très courtois, revient vers ma mère et l'invite à assister au défilé de ses troupes. Ma mère cherche à décliner cette invitation.

— Ce sera une revue, madame ; une revue fort intéressante ; vous verrez : cela vous intéressera beaucoup.

L'entrée des appartements est sous la porte cochère. Tout en parlant, le général fait apporter deux fauteuils dans cette sorte de vestibule. L'invitation prend l'accent d'un ordre. Ma pauvre mère est obligée de s'asseoir dans l'un des fauteuils à côté du général, et pendant sept heures, de onze heures et demie à six heures et demie, elle a

assisté au défilé des troupes allemandes sous sa porte.

Le général, tout en examinant ses hommes au travers de son monocle immuable, prenait des attitudes de causeur dans un salon. Les cavaliers défilaient trois par trois. L'un d'eux ayant fait tomber avec sa lance une tête de buffle, trophée de chasse que j'ai relégué là, le général donna immédiatement l'ordre de défiler deux par deux.

C'est pendant cet interminable défilé qu'il a tenu à ma mère des propos extraordinaires où s'allient le cynisme et le mensonge.

— Madame, quand vous serez Allemande, car vous allez être Allemande, vous serez très fière d'avoir vu passer mon armée sous votre porte... Je ferai d'ailleurs faire une plaque, une belle plaque que l'on clouera là pour mentionner le fait.

Comme ma mère protestait à l'idée de devenir Allemande, l'autre se prit à rire, de ce gros rire germain, qui dépasse les bornes du ridicule chez ceux qui veulent le rendre élégant.

— Mais c'est chose faite. Vous ne pouvez pas vous défendre. Oui, je sais, vos amis les Anglais, vos amis les Russes!

Vos bons amis les Anglais, ils sont très bien sur mer, mais sur terre ils ne comptent pas. Quant à vos bons amis les Russes, ah! ah! ah! ils ne savent pas ce que c'est qu'une armée.

— Cependant, fait remarquer ma mère, ils ont fait beaucoup de progrès depuis dix ans.

— C'est vrai, reprend le général; c'est vrai, ils ont fait des progrès; mais, croyez-moi, ils n'ont pas d'armée. Restent les Français. Que voulez-vous, c'est une race dégénérée, tout à fait abâtardie. Vous devez le savoir puisque vous êtes d'une famille de médecins. Les Français sont finis. Je puis bien vous dire ce que nous en ferons. Ce sera notre ultimatum: j'en ai envoyé le texte, il y a quelques jours. Voilà! Nous garderons les plus beaux hommes, les moins abâtardis. Nous les marierons à quelques solides Allemandes et ils pourront peut-être encore avoir de beaux enfants. Quant aux autres survivants, nous les enverrons tous en Amérique.

— Mais enfin, général, nous avons eu quelques succès contre vous?

— Aucun, madame, aucun.

— Nous vous avons pris un drapeau qui est aux Invalides.

— Où avez-vous vu cela?

— Dans tous nos journaux.

— Mensonge! madame, mensonge. Ah! vos journaux, ils ne disent que des mensonges. Je les lis tous les matins: pas un mot de vrai. Non. Vous n'avez pas eu un seul succès, vous n'en aurez pas un, vous ne pouvez pas en avoir. Dans deux jours nous serons à Paris.

Puis le général fit quelques remarques sur les chevaux, sur les hommes, sur leur belle tenue, sur la perfection de leur équipement, remarques très justifiées, car les troupes avaient l'air absolument fraîches (tous les officiers étaient gantés de frais).

Voilà les thèmes qu'un général allemand a développés pendant sept heures à une Française de soixante-dix-sept ans! Ses propos étant ponctués par le sabot des chevaux, le cliquetis des sabres et le roulement des canons.

Pendant la journée, on avait refait les ponts et le défilé se continuait par les trois voies.

Le général est parti le lendemain, dimanche, avec son état-major, laissant un faible détachement pour occuper la petite ville. Toute l'escorte était « à Paris » et ceux qui parlaient français ajoutaient: « Vous viendrez nous voir. »

Quelques officiers étaient restés chez ma mère. Un factionnaire montait la garde à la porte.

Le lundi, une automobile passe à toute allure, le factionnaire tire un coup de fusil, et tout le détachement, dans une hâte affolée, fait ses préparatifs de départ.

Peu de temps après, les troupes qui avaient passé repassent en sens inverse. Un des hommes de l'escorte qui avait été très empressé près de la cuisinière de ma mère et qui vociférait l'avant-veille: « A Paris! » lui cria en passant: « Plus Paris. Plus Paris! »

Presque aussitôt, des dragons français entraient au galop dans la ville; des fantassins anglais apparaissaient dans notre jardin, et au travers de la porte cochère, restée ouverte, tiraient sur les Allemands en déroute. Leur fuite fut si rapide, ils étaient serrés de si près, qu'ils n'ont pas eu le temps de couper les ponts qu'ils avaient ré-

tablis, ce qui a permis au corps anglo-français de faire un grand nombre de prisonniers.

A Paris ! Plus Paris ! Ces deux cris résument la première journée de la grande bataille de la Marne. Ils marquent bien l'effondrement du programme germanique.

Pierre DELBET,
Professeur à la Faculté de médecine de Paris.

Soldats apaches.

Le *Petit Troyen* publie une lettre d'un chef de bataillon qui combat sur le front dans le Nord : en voici un extrait :

« Hier, nouvelle échauffourée. J'entrais dans un village avec mon bataillon. Les Prussiens étaient cachés dans les maisons et nous fusillaient par les fentes des volets et par les soupiraux des caves. Il a fallu prendre les maisons une par une.

« Ce qui a rendu mes hommes et moi absolument furieux, c'est que nous avons trouvé les cadavres de trois fillettes de 14 à 16 ans égorgées par ces brutes. Je les faisais fouiller. On découvrait sur eux des bijoux, des couverts d'argent qu'ils avaient volés. Je les faisais coller au mur et fusiller.

« Il nous a fallu entreprendre le siège d'une maison où s'étaient réfugiés un capitaine et dix hommes. Ils m'ont tué et blessé plusieurs soldats. J'entrai enfin dans cette maison. Le capitaine était porteur de trois montres en or, de deux alliances et de bijoux de femme. » (*Intransigeant.*)

L'infirmière et l'officier allemand.

Devant Lunéville, une infirmière de la Croix-Rouge, Mme Marie-Louise Prudence, au cours des recherches sur le champ de bataille, donna ses soins à un officier allemand, qu'elle avait trouvé blessé. Pour exprimer sa reconnaissance, cet officier répondit par un coup de sabre qui atteignit l'infirmière à la jambe.

Blessée, l'infirmière dut rester sur le champ de bataille. Elle fut faite prisonnière. Elle resta cinq jours entre les mains des Prussiens, mais quand l'heure de la retraite sonna pour les brutes germaniques, les soldats du kaiser abandonnèrent l'infirmière qui ne pouvait marcher et c'est ainsi qu'elle fut sauvée par nos soldats. (*Figaro.*)

Les balles dum-dum.

Ce n'est plus seulement sur les cadavres qu'on découvre les balles dum-dum, qui éclatent dans la plaie, c'est encore dans les poches des officiers allemands faits prisonniers. L'un de ceux-ci est amené devant un de nos officiers interprètes, qui l'interroge et le fait fouiller. On découvre sur l'Allemand plusieurs balles dum-dum.

Avec une amoralité vraiment extraordinaire, cet officier paraît plutôt étonné de l'impression d'horreur qu'inspire cette découverte. Il ne déchante que lorsqu'il apprend qu'il va passer en conseil de guerre.

C'est le généralissime lui-même qui a ordonné la comparution devant le conseil de guerre, afin de pouvoir envoyer au kaiser le jugement motivé par lequel l'officier allemand détenteur de balles dum-dum sera condamné à être fusillé.

Le carnet du prisonnier.

La plupart des soldats allemands qu'on prend portent sur eux, à côté de leur *soldbuch* (livre de solde) un cahier où ils notent leurs exploits !

Sur un de ces cahiers, des mots français, au milieu du texte allemand, nous ont tiré les yeux : *Beaucoup à manger, du bon vin, un bon lit; autrement, fusillé.*

Les lettres ont été tracées lentement. Chaque mot français figure en face du mot allemand correspondant, afin de fixer le souvenir de l'homme qui n'entend pas notre langue. Ce texte a été dicté pour être récité dans les familles françaises, de maison en maison. Voilà le langage qu'ils parlent, le seul bon de réquisition qu'ils délivrent. « La bourse ou la vie », disaient plus simplement, sur les grands chemins, les bandits d'autrefois.

« Wir müssen. »

« Nous devons, nous sommes obligés », telle est la réponse, la seule réponse des prisonniers allemands auxquels on demande :

— Pourquoi brûlez-vous, pourquoi pillez-vous, pourquoi tuez-vous les vieillards, les femmes?...

— *Wir müssen.*

Et ils invoquent les ordres donnés, l'obligation de fusiller pour ne pas l'être. Nier, ils ne l'essayent pas. Poussez-les, ils témoigneront d'une réprobation vraie ou feinte pour les assassinats qu'on leur fait commettre. Mais tous accusent les chefs, déclarent que le crime, dans l'armée allemande, est organisé, commandé, national.

Eux et Nous.

Le commandant R..., du 14e régiment d'infanterie, revint dernièrement des combats qui se sont livrés autour de Perthes. Il a raconté à des intimes un fait qui mérite d'être rapporté.

Un soir, après une bataille très vive, l'ennemi ayant été refoulé, il compta dans son secteur, pour en rendre compte au général commandant l'armée, 775 cadavres allemands, alors que, de notre côté, nous n'avions eu qu'une soixantaine d'hommes hors de combat. Pendant qu'il accomplissait sa funèbre besogne, il aperçut un blessé qui, par un suprême effort, se relevait, se raidissait dans le geste du salut. C'était un capitaine saxon ayant reçu deux balles dans le ventre et qui, fidèle à la discipline de fer et à la manière allemande, rendait les honneurs à un officier supérieur, malgré les douleurs atroces qu'il endurait.

Le commandant R... prit le blessé dans ses bras, le coucha, essaya de le panser et s'assit à côté de lui. Le Saxon le remercia en excellent français, et de grosses larmes roulèrent de ses yeux. Il prit la main de notre officier et ne la lâcha plus. Ce dernier apprit qu'il était marié, père de famille et qu'il savait très bien qu'il allait mourir. Il donna l'adresse des siens au commandant en le priant de leur envoyer son dernier adieu. Il détacha en souvenir sa patte d'épaulette et l'offrit à celui qui, après le combat, oubliait la haine et ne cédait qu'à ce sentiment de fraternité qui doit unir les hommes tombés au champ d'honneur. L'officier allemand serrait toujours la main du commandant R..., qui dut assister à son agonie, dont il sentait toutes les phases aux pressions de moins en moins fortes que faisaient les doigts du blessé.

Telle est cette petite histoire vraie qu'il faut dédier à ceux de nos ennemis qui, même après le combat, poursuivent leur œuvre de haine et oublient la pitié.

C'est au nom du Christ !

Un prêtre, du nom de Hein, membre du Reichstag, écrit dans la *Gazette de Vos* ces lignes stupéfiantes :

« Il est vrai que nos soldats ont fusillé en France et en Belgique tous les brigands, hommes, femmes et enfants, qu'ils ont détruit leurs habitations ; mais quiconque considère cela comme contraire aux enseignements de la doctrine chrétienne montre seulement qu'il n'a pas la moindre compréhension du véritable esprit du Christ ! »

Un autre prêtre, l'abbé Wetterlé, répond à ce prêtre :

« Hein est Bavarois.

« Mettre le « véritable esprit du Christ » dans le massacre « des femmes et des en- « fants », c'est là un blasphème que n'excuse même pas la nationalité de son auteur.

« Le Christ n'est pas Bavarois. Il est homme et humain.

« Laissons donc M. Hein se faire une popularité toute bavaroise auprès des buveurs de bière de la Hofbrau. Ses théories aventureuses auront certainement provoqué de longs et épais éclats de rire chez ces êtres primitifs. Elles soulèveront le dégoût ailleurs. Encore importait-il de protester, au nom du christianisme outragé, contre la plate outrecuidance et la barbarie prétentieuse de l'homme qui, peut-être représente dignement ses électeurs, mais qui n'a certes pas, malgré la soutane qu'il déshonore, le droit de parler, comme il prétend le faire, au nom de l'Eglise. »

C'était un amateur.

M. Etienne Moreau-Nélaton rapporte ce trait édifiant de la cupidité teutonne. Récemment, il a pu revenir dans sa maison de campagne de l'Ile-de-France, qui fut occupée par des officiers allemands :

« Je n'ai, dit-il, qu'un nombre restreint d'œuvres d'art sur les murs de cette demeure rurale. Le sourire de la nature ne vaut-il pas toutes les inventions les plus poétiques de l'homme? Toutefois, ma chambre s'orne de deux ou trois toiles, choisies autrefois

par le fin amateur qu'était mon grand-père. Mon lit fut occupé du 3 au 10 septembre par un Germain galonné, qui se laissa distraire de ses occupations premières par le charme d'un petit Troyon représentant une mare avec quelques canards barbotant dans l'eau. C'était un « amateur », sensible à la délicatesse d'un paysage finement touché. Je ne sais si c'est lui qui pointa depuis les pièces déchaînées contre la divine cathédrale en train de mourir sous les boulets. Mais, entre mes quatre murs du moins, il eut d'autres pensées. Mon Troyon avait fait sa conquête. Il tira de sa poche un crayon, traça sur une carte, en gros caractères, le mot « belegt », qui signifie « retenu », et signa ; puis il inséra cette fiche entre le tableau et son cadre, pour marquer son entrée en possession de l'objet. Malheureusement pour le collectionneur, ami des bonnes occasions, la déroute de ses camarades sur les bords de la Marne, qu'il n'avait pas prévue, l'obligea à décamper plus vite qu'il n'avait pensé. L'hôte parti, la fiche demeura, le tableau aussi

« J'ai recueilli ce précieux souvenir. C'est une pièce de collection qui mérite d'être conservée. Mieux encore que les obus elle dénonce la bassesse de notre ennemi. »

Le « Rhin allemand ».

La chanson du « Rhin allemand », les soldats du kaiser l'ont de nouveau chantée à plein gosier en quittant leurs casernes ou leurs demeures pour envahir la France.

C'est en 1840, alors que la Confédération germanique put se croire menacée, que le poète Becker lança cette fanfaronnade :

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, quoiqu'ils le demandent dans tous leurs écrits comme des corbeaux avides ;

« Aussi longtemps qu'il coulera paisible, portant sa robe verte ; aussi longtemps qu'une rame frappera ses flots.

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que les cœurs s'abreuveront de son vin de feu ;

« Aussi longtemps que les rocs s'élèveront au milieu de son courant ; aussi longtemps que les hautes cathédrales se reflèteront dans son miroir ;

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, aussi longtemps que de hardis jeunes gens feront la cour aux jeunes filles élancées ;

« Ils ne l'auront pas, le libre Rhin allemand, jusqu'à ce que les ossements du dernier homme soient ensevelis dans ses vagues. »

A cet air de fifre, qui avait enthousiasmé toute l'Allemagne, Musset répondit en fanfare, avec quel souffle et quel superbe dédain !

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand :
Il a tenu dans notre verre.
Un couplet qu'on s'en va chantant
Efface-t-il la trace altière
Du pied de nos chevaux marqué dans votre sang ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Son sein porte une plaie ouverte
Du jour où Condé triomphant
A déchiré sa robe verte.
Où le père a passé, passera bien l'enfant.

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Que faisaient les vertus germaines
Quand notre César triomphant
De son ombre couvrait vos plaines ?
Où tomba-t-il alors, ce dernier ossement ?

Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.
Si vous oubliez votre Histoire,
Vos jeunes filles, sûrement,
Ont mieux gardé notre mémoire :
Elles nous ont versé votre petit vin blanc.

S'il est à vous, votre Rhin allemand,
Lavez-y donc votre livrée ;
Mais parlez-en moins fièrement.
Combien, au jour de la curée,
Etiez-vous de corbeaux contre l'aigle expirant ?

Qu'il coule en paix, votre Rhin allemand.
Que vos cathédrales gothiques
S'y reflètent modestement ;
Mais craignez que vos airs bachiques
Ne réveillent les morts de leur repos sanglant.

Bientôt, dans la tombe sur laquelle se penche le saule mélancolique, Musset sera réveillé par des voix qui chanteront :

— Nous l'avons eu, votre Rhin allemand.

Leur mentalité.

Les *Hamburger Nachrichter* du 23 septembre publient l'abominable lettre suivante, écrite par un officier allemand, au sujet du



PROTÉGÉ PAR QUELQUES BRIQUES, IL PARVIENT JUSQU'AUX CORPS DE SES CAMARADES (page 113)

traitement à donner aux prisonniers français :

« Après toutes les expériences que nous avons faites avec les Français, — expériences qui nous ont inspiré de l'étonnement, du mépris et du dégoût, — je dois dire que

tout Allemand légèrement blessé doit avoir le pas sur un Français grièvement blessé. Traitez les Français comme malades, mais aussi comme prisonniers. Ils ne sont dignes d'aucune sympathie personnelle, parce qu'ils n'en seraient point reconnaissants. Nous leur témoignons de l'humanité et, en échange, ils nous envoient des balles dum-dum et nous tendent des pièges. Empêchez nos sœurs et nos gardes-malades volontaires de s'approcher d'eux.

« Un prisonnier ne doit pas être, pour un Allemand, l'occasion d'apprendre le français. Qu'on parle allemand aux Français ; ils finiront bien par apprendre notre langue. Soyons justes envers eux, mais ne soyons pas doux. Ils simulent la reconnaissance ; mais, en fait, ce sont des êtres menteurs et dégénérés. N'oubliez pas que les Français ne sont pas comme nos soldats. Ils sont lâches et rusés ; ils évitent le combat en rase campagne et ils nous tendent des embuscades. Nous sommes contraints de faire la guerre à un peuple qui est à un niveau moral très inférieur au nôtre et que nous méprisons. Les Français sont un peuple déchu. Aussi, à leur égard, encore une fois, de la justice mais point de douceur. Ces gens-là sont capables de tout. »

L'assassinat du maire de Senlis.

L'*Opinion* :

Le rapport sur les atrocités allemandes frappe par sa concision : en peu de mots il conte la mort du maire de Senlis. Voici quelques détails que nous tenons d'un parent de M. Odent :

« Le maire de Senlis avait l'habitude de tenir les mains dans ses poches, et quand il était préoccupé il lui arrivait de siffloter machinalement. Or, le premier officier allemand qui vint à l'hôtel de ville apporter des réquisitions était — par hasard — un ancien habitant de Senlis, qui connaissait toutes les ressources de la cité. Brutalement, il ordonna au maire de retirer ses mains de ses poches :

« — Tenez-vous mieux devant un officier allemand, dit-il.

« — Pour moi, ne put s'empêcher de répondre M. Odent, vous n'êtes pas un officier, mais un traître.

« C'est pour ce mot qu'il fut fusillé.

« L'Allemand ne jugea cependant pas sa vengeance complète ; il voulut encore outrager le cadavre. Quand les parents de M. Odent allèrent chercher le corps, ils le retrouvèrent enterré la tête en bas et les pieds sortant de la terre. »

Le meunier de Pellenberg.

L'*Echo belge* :

Combien de récits épouvantables nous aurions encore à consigner ici ! A Pellenberg, — c'est d'un témoin oculaire qui a traversé la Hollande que nous tenons la narration qu'on va lire, — sous les yeux de son père (le meunier de l'endroit), le fils fut tué, froidement. Le père, dont la douleur eût déchiré le cœur de tout autre que de soldats allemands, supplia qu'on le fusillât lui aussi sans retard. Mais le vice-feldwebel tenait sa vengeance. Mourir frappé d'un dizaine de balles? Ce serait trop beau ! Il fallait faire souffrir moralement ce vieil homme affaissé et qui sanglotait, écroulé au bord de la route.

— Eh ! l'homme, dit le sous-officier. Va-t-en prendre une brouette à ton moulin et reviens ici.

Il fallut bien s'exécuter. Deux sentinelles, l'arme au bras, le poussaient déjà sur la route. Et le pauvre homme se traîna vers son moulin, toujours surveillé étroitement, chercha sa brouette, la poussa devant lui jusqu'à l'endroit où son fils avait été lâchement frappé.

— Tuez-moi, répéta-t-il. Je vous en supplie, tuez-moi.

Mais le vice-feldwebel tenait à son idée. Ordre fut donc donné au meunier de charger le corps de son fils sur sa brouette et de le conduire à quelque distance de là, où il serait enterré.

Avec des sanglots qui fendaient l'âme, le vieux se mit en route, butant à chaque pas, les yeux brouillés, la démarche chancelante. Il lui fallut, sous la menace des pires supplices, procéder à toute la cérémonie, creuser la tombe, y déposer le corps de son cher enfant.

Il faut croire que ce châtiment ne suffisait pas. Tandis qu'il était occupé à sa lugubre besogne, des soldats mirent le feu à son moulin. Ainsi, en une heure, ce malheureux avait tout perdu ! Voilà comment les soldats

de l'empereur ont fait la guerre en Belgique. Et que ceux qui douteraient se rendent à Pellenberg. Le meunier n'a pas quitté l'endroit. Il rôde dans le pays comme un fou, frappé au cœur si profondément qu'on se demande comment il trouve la force de vivre. Il ne vous dira rien, car il est muet sur les événements affreux dont il a été la victime. Mais regardez cet homme et vous serez convaincu ! Et demandez donc à ceux qui ont été témoins de cet acte odieux, commis par des soldats disciplinés, de sang-froid, au commandement du vice-feldwebel. Vous serez tôt édifié. "

Pour être joint au dossier de leurs atrocités.

La *Revue Hebdomadaire* :

Un paysan de Berneau, village proche de Visé, a fait à M. A. Borboux, député belge, le récit suivant :

J'avais un beau-frère, l'homme le plus doux et le meilleur de la terre. Ils l'ont pris devant sa petite maison où il était avec sa femme et ses deux enfants. Je ne sais pas pourquoi. Un officier lui a fait passer une grosse corde au cou, lui a fait mettre le torse à nu et a obligé son propre frère, qui se trouvait dans la maison, à le promener par tout le village, du matin au soir, tenant le bout de la corde, entre deux soldats allemands revolver au poing. Et tout le long du chemin il devait répéter : « Je suis un cochon, je suis un sale Belge, je suis un brigand », et crier : « Vive l'Allemagne ! » Son frère l'encourageait, tout bas, à s'y résigner, croyant ainsi le sauver. Mais vers 5 heures du soir, comme il repassait près de chez nous, un officier l'arrêta, le fit monter sur un petit tas de fumier et lui dit : « Lève le cou ! » Mon beau-frère, plus blanc qu'un mort, obéit. L'officier lui entra son sabre dans la gorge et, d'un seul effort, le fendit du haut en bas, comme un porc, monsieur. Nous n'avons pas même pu approcher de son pauvre grand corps complètement ouvert.

Leurs illusions.

Un jeune officier allemand, un ober-lieutnant, blessé au pied, est amené au quartier général avec d'autres prisonniers. Il parle très bien français, et d'un ton impertinent, lorsqu'un commandant l'interroge.

— Vous avez tort d'insister à continuer la guerre. Nous avons pris Paris, et notre flotte, qui a coulé les cuirassés anglais, va transporter un corps de débarquement qui dans quelques jours sera à Londres.

On rit autour de lui.

Surpris, l'Allemand jette un regard autour de lui.

— Vous ne connaissez donc pas les nouvelles... l'agence Wolff...

— L'agence Wolff n'a pas tout dit : Les Allemands sont à Marseille, et leur flotte a détruit Toulon...

Nouveaux rires.

Sur l'ordre du commandant, on communique les journaux français au prisonnier. L'ober-leutenant a son petit rire méprisant :

— Oh ! les feuilles françaises !

Un capitaine s'éloigne et deux minutes après revient avec des journaux italiens, suisses et hollandais. Il les tend au prisonnier qui s'en empare et lit avidement. A mesure qu'il lit, sa superbe tombe. Il mâche entre ses dents quelques mots de boche, signifiant à peu près :

— Nous sommes f...ichus, c'est la débâcle.

Et baissant la tête, il se tait.

Dur comme fer...

Les journaux ont raconté l'histoire de cet architecte berlinois qui, fait prisonnier dans le Nord, croyait les Allemands à Paris et, devant toutes les preuves du contraire, hochait la tête en répétant :

— Cela ne se peut. Nous sommes à Paris, mes officiers me l'ont dit.

Voici un autre fait du même ordre :

Une succursale d'un de nos établissements de crédit, ayant quelques affaires à régler avec un banquier suisse et un banquier allemand, son directeur se rencontrait à Bâle, il y a quelques jours, avec ses deux collègues.

Le règlement terminé, l'Allemand exprime devant le Suisse un vif désir de profiter du voyage pour visiter les avant-postes et spécialement pour se rendre à Belfort.

— A Belfort ! s'exclame le neutre, cela me paraît difficile.

— Que voulez-vous dire ?

— Peut-être pourriez-vous y entrer et en

sortir, mais vous seriez sûrement retenu et envoyé dans un camp de concentration.

— Comment l'entendez-vous? Ce sont les Allemands qui occupent la ville!

— Ah! non, je puis vous l'affirmer.

— Cependant, tout le monde sait, en Allemagne, que nous avons pris Belfort et refoulé les Français fort loin en arrière.

— Eh bien! je vais vous emmener en automobile, nous suivrons la frontière au plus près et vous jugerez.

Ainsi fut fait. Mais c'est à peine si l'évidence put avoir raison de la vérité officielle dans l'esprit du banquier allemand, qui ne cessait de redire :

— C'est incroyable! Il y a là un mystère qui m'échappe, car enfin tout le monde sait, en Allemagne, que Belfort est à nous!

Pauvres Français!

Un Allemand, qui prétend avoir reçu une lettre de la Riviera française, la publie dans le *Berliner Tageblatt*, numéro 610, page 3 :

« Il règne ici une misère épouvantable, car les vivres ont atteint des prix fantastiques : le kilo de viande coûte 20 francs ; le kilo de beurre 8 francs ; un morceau de pain 1 franc. Que va-t-il advenir de ces pauvres gens, qui mangent des rats et des souris? Pauvres Français! comme ils ont été trompés! »

Prisonniers...

Deux par deux, les prisonniers allemands se rangèrent dans la cour des Messageries, mornes, mais point inquiets, serviles, silencieux, — avec un air presque satisfait.

Le spectacle changea quand, au seuil de la prison militaire, apparurent les officiers. Ils étaient deux. L'un, barbe blonde et courte, taillée en pointe, avance, tête nue. L'autre, grand, mince, le crâne strictement rasé, porte une moustache en brosse et le lorgnon. C'est un hobereau du pays d'Oldenbourg, baron. Son attitude le dit assez : il se présente, le regard haut, cambrant la taille, méprisant. Un long manteau grisâtre le vêt : il reste coiffé. Sa main droite se crispe sur sa sacoche de cavalier.

A peine dans la rue, un remous se produit. La foule est nerveuse. Un vieil ouvrier hurle à pleins poumons :

— Ah! vous n'êtes pas en train d'éventrer nos femmes!

Une mère, au premier rang, crie :

— A bas les assassins!

Le baron rajuste son col aux deux étoiles d'or, et froidement laisse tomber ce mot, — à l'école des cadets, à Potsdam, on n'apprend que peu de mots français :

— Voyous!

Les réflexes du bon populaire ne traînent pas : sur la noble tête rose du hobereau un coup de canne fait sauter la casquette. Un sergent la ramasse. Le baron la replace. Un coup de fouet parti d'un char à bancs l'arrache comme un lasso. Le prisonnier a pâli : il insulte en allemand, — allons, baron, cela convient mieux! — mais, à l'exemple de son camarade, il glisse prudemment son couvre-chef sous le manteau.

Dans la cour de la gare, on veut coordonner cette troupe. Les deux officiers s'écartent de quelques pas, pour mettre une distance réglementaire entre leurs hommes et eux. Quel air de répugnance est le leur! Fort simplement, le capitaine qui commande le service fait rapprocher les officiers, coude à coude avec les soldats.

Au moment de monter dans le wagon de troisième classe, M. le baron veut affirmer encore son sang bleu. Un des soldats ne grimpant pas assez vite, il le gifle. Il faut l'intervention du lieutenant français pour mettre fin à cette scène odieuse. M. le baron, jambes et poings liés, voyagera sous la garde de trois sentinelles, dans le fourgon à bestiaux.

Sur l'arrogance des officiers, on m'a conté plus d'un trait. A Dinan, on voulut d'abord les faire coucher, sur de confortables lits de paille, avec leurs hommes. Ils s'y refusèrent. La paille resta aux soldats : les chefs eurent, pour dormir, les molles douceurs du parquet.

A Nantes, dans le préau, durant la promenade du matin, un officier prétend qu'on lui cire ses bottes. Il interpelle un des soldats de faction : puis, comme l'autre éclate de rire, il le frappe. De telles mœurs ne sont pas de chez nous : le gardien, vive Dieu! était un vigoureux Breton. Il eût pu caresser les côtes de l'Allemand de la pointe de sa baïonnette : généreux, selon ses termes mêmes, il se contenta de « lessiver » le visage du prisonnier en mal d'élégance.

Ils déchantent...

Voici les impressions d'une haute personnalité hollandaise qui revient d'un voyage en Allemagne et avec qui j'ai eu aujourd'hui un entretien :

« *Ils* sont fous ! *Ils* sont tous positivement fous là-bas ! Leurs professeurs et leurs journaux déraisonnent avec la méthode que les Allemands mettent en toute chose. Oswald, un récent prix Nobel, affirme que l'Allemagne est en avance de cinquante ans sur la France et sur l'Angleterre, qu'elle est la nation la plus libre du monde et que son destin est de former l'Europe à son image. Lasson, un autre universitaire, proclame qu'il méprise les Hollandais, leur calme et leur manque d'ambitions dominatrices. La morgue des officiers prussiens est maintenant sur le visage de tous les Allemands. Quelle race ! »

Un professeur allemand de philologie romane m'a dit ceci : « Nous sommes prêts à tout pardonner aux Français. Ce sont de grands enfants que les souvenirs de 70 et leur vieille marotte, l'Alsace-Lorraine, ont jetés dans les bras de l'Angleterre. Ce sont des frères égarés. Parfaitement ! Ils sont de notre race, formés par nous, portent d'ailleurs un nom germanique, celui des grands ancêtres Francs, qui conquirent la Gaule. De la *Chanson de Roland*, qui est nôtre par l'accent jusqu'à l'héroïque *Chantecler*, ils sont restés les mêmes : de dignes fils de la Germanie, amoureux de gloire et de combats. Eh ! nous nous en apercevons bien à leur courage, à leur furie, sur les champs de bataille. Bon sang ne ment point, comme ils disent. Nous pardonnerons aux Français. Nous ferons avec eux une bonne paix. Ils seront nos vassaux et nous les traiterons avec amitié. Mais les Anglais !... Ceux-là nous les haïssons à mort. Ils ont perverti tout le monde, les Belges dont ils ont fait des bandits, les Russes que nous organisions depuis cent ans et qu'ils ont secrètement tourné contre nous ; les Français, nos frères ; les Serbes, les Italiens, tous, tous ! Nous les haïssons. Ils prétendent nous empêcher de réaliser notre destin de seul grand peuple continental. Est-ce possible ? Voyez la carte de l'Europe ! n'y sommes-nous pas placés au milieu pour diriger le monde ? Berlin et non pas Londres, là-bas



VON HEERINGEN, LE « MEURTRIER » DE LA CATHÉDRALE DE REIMS, ET SON ÉTAT-MAJOR

dans l'île appendice, et non pas Paris, trop à l'ouest, Berlin est la vraie capitale de l'Europe. Comment les peuples, désireux d'ordre et de méthode, ne comprennent-ils pas cela? L'Angleterre, ses calculs ténébreux, son égoïsme féroce, ont faussé la conscience de l'humanité. Mais nous triompherons quand même. Nous triompherons parce que nous sommes forts et parce que nous le voulons. »

L'intestin allemand.

Il y a quelques temps, notre confrère Pierre Mille consacrait dans le *Temps* une amusante chronique à l' « intestin allemand ». On avait pu observer que l'Allemand, quand il pouvait s'abandonner à son naturel, comme en temps de guerre... et de pillage, était exceptionnellement vorace. D'où vient cette phénoménale voracité? Le docteur Boeckel, éminent chirurgien de Strasbourg, qui soigne nos blessés dans un hôpital de Lyon, en indiquait la clé dans une communication qu'il a faite à ses collègues. Le docteur Boeckel déclarait :

« En faisant l'autopsie d'un Allemand mort il y a quelques jours à ma clinique, il m'a été permis de constater qu'il avait l'intestin plus long que les autres variétés humaines d'un mètre cinquante centimètres... Il faut en conclure que cette race est encore à l'état de transformation. »

— C'est une révélation! s'écrie Pierre Mille.

Les Allemands ont un intestin très long, un intestin de ruminant, de végétarien. Mais ils sont, par surcroît, comme l'a si bien distingué le docteur Boeckel, en voie de transformation : ils se sont mis, alors qu'ils n'y étaient pas destinés par la nature, à manger de la viande, et les troubles de digestion qui affligent déjà les autres ruminants en ont été accrus. De là, chez eux, en même temps que le ralentissement des représentations mentales, ces accès de fureur brutale, sauvage, désordonnée; puis, après la crise, un affaissement qui produit l'amnésie totale. C'est en état d'intoxication digestive que les Allemands ont massacré des vieillards, des femmes, des enfants, brûlé la cathédrale de Reims, la bibliothèque de Louvain, l'hôtel de ville et le beffroi d'Arras, le palais des beaux-arts de Lille. C'est dans l'état d'affaissement amnésique qui suit cette intoxication digestive que les intellectuels allemands ont dit : « Ce n'est pas vrai... » Ils ne se souvenaient plus, ils ne se souvenaient plus du tout. Ils ne savaient plus rien ; rien de rien... »

A la suite de la publication de cette chronique, M. Gustave Geffroy écrit à M. Pierre Mille pour lui rappeler certain passage de la « Patrie en danger », d'Auguste Blanqui, qui avait devancé les constatations du docteur Boeckel :

« La race germaine a un mètre de tripes de plus que la nôtre. Défendons-nous. C'est la férocité d'Odin, doublée de la férocité de Moloch, qui marche contre nos cités, la barbarie du vandale et la barbarie du sémite. Défendons-nous et ne comptons sur personne. » (Auguste Blanqui, la « *Patrie en danger* », 10 septembre 1870.)

D'autre part, M. Cunisset-Carnot fait part à M. Pierre Mille d'une bonne histoire, qui apporte une nouvelle preuve aux observations du docteur Boeckel. C'était pendant la guerre de 70. Dans un petit bourg de la Côte-d'Or, occupé par les Allemands, un fantassin prussien vint à manquer. Et M. Cunisset-Carnot raconte :

« Alerte, « râhoum! », etc., sentinelles partout, menaces horribles aux habitants s'ils sortaient, s'ils bougeaient seulement le petit doigt ou la paupière, etc. Vous connaissez le scénario! Puis, perquisitions méthodiques partout. Le maire — qui était mon père, vieux médecin du pays — attaché par une courroie, assistait à l'opération, avec la promesse d'être fusillé, ainsi qu'une dizaine de notables, si la perquisition ne faisait pas retrouver le disparu.

« Au bout d'une heure, on découvrit celui-ci précisément chez notre fermier ; il était étendu, raide mort, derrière un tas de bois, dans une sorte de réserve en sous-sol, où la fermière avait cherché à cacher quelques provisions. Alors, ce ne fut pas long! Les « hauts civilisés » collèrent au mur mon père, le fermier, sa femme, je ne sais qui encore, et ils allaient les fusiller lorsque le médecin-major du détachement, qui savait un peu de français et avait fait connaissance avec son confrère, survint, s'informa et obtint de l'officier que l'exécution n'eût pas lieu avant que l'on eût examiné la victime et fait son autopsie, pour savoir comment elle avait été « assassinée »!

« Aussitôt, mon père fut détaché ; il aida à installer le cadavre sur la grande table de la ferme, puis à faire l'opération. Elle fut vite terminée : l'homme ne présentait aucune blessure, mais son ventre distendu faisait bourrelet au-dessus de ses côtes. Empoisonnement alors? Les Allemands n'en doutaient pas. Incision à la cavité abdominale. Elle explosa. Elle avait été distendue et gonflée jusqu'à la mort par une seule matière, que l'on ramassa et que l'on pesa. C'était du lard cru ; il y en avait onze livres ! »

N'importe. Quelle que soit la longueur de leur intestin, les Boches ne digèrent pas notre 75.

Leurs petits plats.

O bonnes ménagères de France, si expertes en l'art de cuisine, tel que vous le transmirent vos mères et grand'mères, et il n'en est point d'autre ; ô vous tous, braves gens, qui, pour ne point connaître peut-être Brillat-Savarin, ni Grimod de la Reynière, n'en appréciez pas moins d'un goût sûr et délicat les plats apportés sur votre table, lisez cette lettre trouvée sur un officier allemand fait prisonnier dans l'Argonne, que lui adressa sa Gretchen :

« Cher Fritz, prends garde aux pièges et aux femmes de Paris... Quand tu nous reviendras avec les lauriers de la victoire, je te ferai, ce jour-là, le plat que tu aimes tant : les sardines à l'huile à la sauce de framboises. »

Que dites-vous de ce petit plat?... Malheureusement l'ami Fritz n'en goûtera plus. Il a été fait prisonnier, et bien heureux sera-t-il s'il trouve à manger des pommes de terre... Fritz.

Le goût allemand.

Le général von Kluck adore les huîtres ; le général von der Goltz raffole des pêches de Montreuil.

Mais savez-vous comment ces Teutons se font servir ces deux excellentes choses?

Von Kluk ne gobe d'huîtres qu'accommodées selon une recette qu'avait imaginée Bismarck : on recouvre les huîtres de mie de pain et de fromage de parmesan, et on les fait cuire sur un feu doux dans leur coquille.

Quant à von der Goltz, il fait couper en quatre, et non pelées, les pêches de Montreuil, qu'il brouille dans un compotier avec une mayonnaise épicée d'échalottes.

C'est le goût allemand.

Leurs femmes honnêtes.

Du *Soleil du Midi* :

A Ecurie, au nord d'Arras, on amenait l'autre jour, devant le commandant C..., un Wurtembergeois prisonnier sur qui on avait trouvé une lettre de sa fiancée, dont voici un extrait :

« J'ai bien reçu les objets qui m'étaient destinés. J'ai remis les autres à ta mère. Elle trouve que les chemises sont trop ornées pour des « femmes honnêtes », mais moi j'admire beaucoup les dentelles que ces chiennes se mettent sur le corps et tu pourras toujours m'en envoyer quand tu en trouveras. »

Femmes honnêtes qui ne demandent que des objets volés... mais sans ornements !

Lettre d'une jeune Allemande.

Une jeune Saxonne, qui signe Anni, a adressé de Leipzig à son frère une lettre qui a été retrouvée dans une tranchée allemande. Elle est bien caractéristique. Nous croyons devoir la reproduire, car elle montre la répercussion qu'ont dans cette âme évidemment naïve les calomnies grossières dont les Français sont l'objet :

« Cher frère,

« J'ai reçu ta lettre et t'en remercie de tout cœur. Remercions Dieu de ce que tu es encore en bonne santé.

« Le commandant Bucher nous a écrit que beaucoup de ses soldats, presque les trois-quarts de son régiment, sont tués ou blessés, beaucoup d'officiers également, que nous connaissons presque tous. C'est vraiment bien triste. Espérons que la guerre ne durera plus bien longtemps, car bientôt il ne restera plus âme qui vive. Il doit arriver des blessés à Immau ; à Henberg, il y a déjà des prisonniers.

« On devrait tuer tous ces monstres ; ce serait le meilleur sort que l'on puisse faire à toute cette racaille. Pourquoi ont-ils commencé cette guerre que nous autres, Allemands, ne voulions certes pas?

« Ecris-moi de temps en temps ce qui se passe là-bas et sois surtout bien prudent quand vous serez à Paris, car il y a dans les planchers beaucoup de trappes sur lesquelles les Français mettent des tapis et quand on marche dessus on tombe dans les caves. Encore une fois sois bien prudent.

« Chez nous tout va bien, espérons que tu es en bonne santé.

« Au revoir, etc.

« ANNI. »

La gaffe.

La semaine dernière, un négociant suisse, en voyage d'affaires, se trouvait dans la famille d'un haut fonctionnaire qui réside dans une grande ville de l'Allemagne du Sud. Le groupe formait une petite société où étaient venues quelques toutes jeunes filles. On parlait de la guerre, des frères et des amis qui se battaient sur le front, de la modération et l'honnêteté avec lesquelles ils se conduisaient en France. Une innocente, qui a son frère à l'armée, eut alors ce joli mot :

— Ah ! Fritz nous a envoyé une caisse où il y avait tant de jolies choses délicates que maman a eu presque honte de recevoir un si beau butin.

Le haut fonctionnaire faisait une tête ! Il eût volontiers aplati la petite gaffeuse.

Le truc de l'Allemand.

Jules est masseur dans un grand établissement hydrothérapique parisien. Il avait comme client, avant la guerre, le directeur d'une importante compagnie d'assurances cosmopolite.

Ce directeur, Allemand d'origine et à peine naturalisé Américain, a conservé un terrible accent qui lui a causé de notables désagréments depuis le commencement de la guerre.

L'autre jour, Jules eut la surprise de voir arriver le personnage dans un uniforme tout neuf d'officier du génie.

— Chules !... Ma touche égossaise !

Jules considéra d'un air rêveur le col de l'officier imprévu. Il n'y avait pas de numéro.

— Mais à quel régiment appartenez-vous, Monsieur ?

Le financier s'embrouilla un peu dans ses explications et finit par faire des aveux, tout en enlevant son bel uniforme pour prendre sa douche.

— Che fais fous exbliguer... Ch'afais tes empêtements à gause te mon orichine... On me recartait te dravers... Alors, pour montrer que che suis un pon patriote, che me suis fait gonstruire un uniforme t'officier. »

« Chules » eut beaucoup de peine à expliquer à son baigneur que cet ingénieux stratagème était tout ce qu'il y a de plus dangereux. Mais, lorsqu'il eut compris, le pseudo-officier, pris d'une frousse intense, ne voulut pas remettre son uniforme.

« Chules » eut la bonté de lui prêter ses propres vêtements pour rentrer chez lui.

C'est ainsi que le concierge du financier, ayant eu la surprise de voir sortir son locataire en officier, eut la surprise plus grande de le voir revenir habillé en garçon de bains.

La capitale des dénonciateurs.

Cette capitale, c'est Berlin.

La dénonciation, cultivée systématiquement dans chaque école allemande, dans chaque institution publique, dans les maisons privées, dans l'administration et dans l'armée, est au comble de sa puissance.

Il y a quelques jours, mon coiffeur me montra du doigt un monsieur embarbouillé de savon et me chuchota :

— C'est un espion.

— Comment donc ?

— Si fait, c'est un Russe, il parle très mal l'allemand. Hier, quand je racontais à un de mes clients qu'un cuirassé anglais venait d'être coulé, il a haussé les épaules et souri. Vous comprenez cela ? Et à un tel chien on permet d'habiter Berlin ! Mais cela ne durera pas. Je suis allé chez le commissaire et il sera arrêté dès ce soir.

Voici un autre tableau.

J'ai reçu une invitation à dîner chez un industriel américain. Société choisie de professeurs, d'artistes, de gros banquiers. On parla, naturellement, de la guerre. Les noms de Verdun, d'Anvers, de Varsovie, de Paris revenaient à chaque instant.

Un homme de lettres allemand fit observer :

— Enfin, il n'y a pas de mal à ce que nous ne progressions pas aussi vite qu'au début de la guerre, parce que nos cornes d'orgueil national auraient grandi démesurément.

Silence. Silence lugubre. Un bruissement nerveux de jupes, une dame s'approche de notre amphytrion et déclare d'un ton menaçant :

— Je vous prie de rappeler ce monsieur à l'ordre ; il blesse nos sentiments les plus chers.

L'Américain se leva et répondit en saluant :

— Aimable dame, je suis un étranger et je ne saurais être meilleur patriote allemand qu'un poète allemand.

La dame fit un signe à son mari et ils quittèrent sur-le-champ la société au milieu du dîner. Le lendemain, la maison de l'Américain fut perquisitionnée.

Délicatesse boche.

Voici la copie d'une lettre (dont nous respectons le style et l'orthographe) trouvée sur la table d'un paysan dans un village de la Marne :

« Mon cher ennemi,

« Monsieur le Français,

« En retournant chez vous, vous verrez que nous avons mangé, et but fort bien dans votre maison malgré votre absence, mais vous verrez aussi que les soldats allemands sont bon ; c'est pourquoi nous n'avons pas détruit aucune chose. Si vous étiez dans dans votre maison, vous seriez payé de toutes ce que nous avons pris. Mais nos soldats prennent tous dont ils ont besoin sans paye, où le vendeur a quitté sa propriété. C'est notre droit en guerre, vous le comprenez, n'est-ce pas. En outre nous ne sommes pas ennemis des civils mais aux troupes, c'est pourquoi il aurait été mieux pour vous de n'avoir quitter la votre. Si vos journaux écrivent les soldats allemands être des pirates ou des maraudeurs ils mentent. Nous ne sommes pas gourmands, nous avons mangé 6 poulet, 2 lapins, des salats, des pommes de terre et quelques fruits fort belles et nous n'avons pas bu de l'eau qui est trop chère, mais du bon vin blanc et rouge, que nous sommes aller chercher chez vos voisins. Demain nous serons à Paris avec notre voiture Française, pour danser le tango avec vos jolies parisiennes. C'est très joli que nous ne restons chez vous n'est-ce pas?

« Un soldat allemand qui ne crains pas vos troupes ignobles et lapins.

« Pour vu et recommandé :

« Val. Lehmann. »

Leur férocité.

Un vieil entrepreneur de Pommereuil, M. Dusol, avait été condamné à mort dès les premières heures de l'occupation de Nouvion-en-Tiérache, sous le prétexte, croit-on, que les Allemands auraient trouvé sur lui une ou deux cartouches de revolver. Malgré les supplications de sa femme, qui offrait aux bourreaux de leur verser les 20.000 francs qu'elle possédait pour qu'ils lui laissassent la vie ; le malheureux fut traîné au pied d'un mur. Là, Mme Dusol et ses deux petits enfants l'étreignirent en sanglotant ; les enfants lui entouraient les jambes de leurs faibles bras, tandis que Mme Dusol suppliait l'officier commandant le peloton d'exécution de ne pas commettre l'abominable crime. Rien n'y fit.

— Retirez-moi ces gens-là, ordonna le misérable, ou je les fais fusiller avec le vieux. »

Brutalement, les soldats repoussèrent Mme Dusol et les bambins. Quelques secondes plus tard, l'entrepreneur était mort. Pendant deux jours son corps demeura où il était tombé ; aucun menuisier n'osait fournir le cercueil ; enfin, une nuit, le vieillard fut inhumé secrètement.

Réflexions d'un soldat allemand.

Une lettre écrite à sa femme par un prisonnier allemand soigné dans un des hôpitaux de Bourges, confirme, entre autres choses, ce qu'on savait déjà de la brutale indifférence des médecins allemands pour leurs blessés. Voici quelques passages de cette lettre :

— Vous me permettrez, mes chers parents, de ne pas vous narrer la façon dont nous fûmes abandonnés au moment de la retraite de notre armée ; c'est bien triste et loin d'être à l'honneur du corps de santé allemand qui, je pense, n'aura pas dans l'avenir à se glorifier de sa conduite sur le champ de bataille.

« Qui sait? Le jour n'est pas loin où je pourrai vous conter cela au long, mais vous pouvez me croire ; les sensations de la

guerre sont terribles, comme par exemple se réveiller un matin et se voir cerné de toute part par les Français et alors il n'y a plus rien à faire.

« A l'hôpital militaire de Bourges, comme d'ailleurs à Bar-le-Duc, nous sommes l'objet des soins les plus assidus et les plus empressés. Rien ne nous manque. Je connais ton cœur, ma chère maman ; je sais combien tu es bonne. Va donc aussi soulager la misère des pauvres blessés français et fais-leur tout le bien que tu pourras. Fais-le, je te supplie, en reconnaissance de ce que l'on fait en France pour ton fils.

« Le courage et l'enthousiasme que je possédais au début de la campagne, je les ai perdus maintenant au cœur de la France, à la lecture des journaux français ; au cours de conversations avec des Français, mon cœur qui aime tant l'Allemagne a parfois tressailli et lutté jusqu'au moment où il fut vaincu par cette reconnaissance éternelle que je dois au pays qui a reçu des blessés que leurs compatriotes ont laissés seuls par terre comme des chiens pour y mourir.

« D'ici à quelques jours, on va nous transporter dans le centre de la France, à Limoges, où se trouve un camp de prisonniers et il nous faudra attendre là avec patience la fin de cette guerre. Heureusement j'aurai là-bas des occupations journalières qui m'arracheront au terrible ennui dans lequel je suis actuellement plongé. Il me vient à l'esprit qu'il y a à la maison quelques livres français. Donnez-les, je vous prie, de ma part, à vos blessés français qui doivent s'ennuyer mortellement en proie à la nostalgie, comme moi.

Dans leurs trous !

(Chanson de route)

Jadis, la guerre était jolie,
Portait dentelle et poudre et fleurs,
Se montrer n'était pas folie,
Les héros couraient aux meilleurs !...
Mais les Prussiens n'ont pour vaillance
Que leurs troupeaux, leurs obusiers ;
La pelle est l'arme en préférence,
Leurs généraux sont des bouviers !
Ah ! quelles caboches
Ils ont, ces Boches !
Pour se mettre « au-dessus de tous »,
Ils vont se fourrer dans des trous !...

Jadis, la guerre était coquette,
Les soldats prenaient au soleil
Un éclair pour leur baïonnette ;
Le sabre haut semblait vermeil !...
Mais les Prussiens l'ont enlaidie,
Se vautrant, rampant dans le noir ;
Pour soleil, ils ont l'incendie,
Tuent de loin sans se faire voir !...
Ah ! quelles caboches
Ils ont, ces Boches !
Pour se mettre « au-dessus de tous »,
Ils vont se fourrer dans des trous !...

Jadis, la guerre était galante,
Et les Français, passé le Rhin,
Trouvèrent l'hôtesse accueillante,
Surtout chez les Fraus de Berlin !
Mais les Prussiens, soudards de lucre,
Ne savent que voler, souiller ;
Partout on doit brûler du sucre,
Où les von sont venus grouiller !
Ah ! quelles caboches
Ils ont, ces Boches !
Pour se mettre « au-dessus de tous »,
Ils vont se fourrer dans des trous !...

Jadis, la guerre était loyale,
On se battait cœur contre cœur !
Ces ennemis, d'ardeur égale,
Aujourd'hui vont au même honneur !...
Mais les Prussiens, à l'âme immonde,
De leurs vainqueurs, serviteurs plats,
Ne trouvent aucun peuple au monde
Avec eux, quand sonne leur glas !...
Ah ! quelles caboches
Ils ont, ces Boches !
Pour se mettre « au-dessus de tous »,
Ils vont se fourrer dans des trous !...

(*Le Matin*) Léon SAZIE.

Une « bonne » plaisanterie qui finit mal.

Pour une fois que les Allemands essayent de faire de l'esprit, il faut reconnaître que cela leur réussit assez mal !

L'*Etoile de l'Est* relate en effet la visite d'un aéroplane allemand qui jeta des bombes sur Nancy, accompagnée de l'inévitable banderole allemande à laquelle était fixé le petit billet suivant :

« Le 13-10-4. A 2.000 mètres au-dessus



LE DRAPEAU ! IL PORTE DANS SES PLIS GLORIEUX LES FIERTÉS ET LES ESPOIRS DE LA FRANCE.

de Nanzig (sic) : « Malheureusement empê« chés de rendre visite, il nous reste que « vous envoyer, par cette manière pas as« sez quotidienne, nos salutations pleines « d'amabilité et de poudre (pulverhœflichen « Grüsse). — WIMMER. — SCHNEIDER. »

Tout joyeux de leur exploit qu'ils comptaient pouvoir relater dans les salons mondains de Berlin, les deux aviateurs prenaient le chemin du retour, lorsqu'ils furent assaillis par une vive fusillade qui les poursuivit jusqu'à la frontière.

Criblé de balles, l'appareil, qui avait déjà du plomb dans l'aile depuis Nancy, capota, prit feu et vint s'effondrer sur le sol, près de Mailly (canton de Nomény).

On ne retrouva que les débris informes du *Taube* et les cadavres carbonisés des deux aviateurs.

« Les Hindous?!!! Pas possible!!! »

La *Dépêche de Toulouse* raconte qu'un officier anglais du cadre, accompagnant les troupes des Indes, voulut voir les prisonniers allemands internés dans Toulouse.

Accompagné par un légionnaire, ce capitaine, du 15[e] lanciers du Bengale, se rendit, samedi, allées de Garonne, vers sept heures du soir.

— Je ne veux pas blesser les Allemands, mais je désire leur faire une visite.

Ce disant, notre allié endossa un covercoat qui cachait son uniforme et mit sa casquette sous le bras en entrant dans la grande salle.

Les Allemands formèrent deux lignes. Et, à la lueur d'un falot, le capitaine put voir tout le monde.

Sans réfléchir, il ouvrit son manteau et les prisonniers — trompés par la couleur de l'étoffe et la forme du vêtement — crurent qu'on leur amenait un de leurs officiers. A tel point qu'un gradé s'avança. Mais aux premiers mots, il comprit. Le capitaine de lanciers se coiffa.

Le sous-officier allemand ne put résister à la curiosité. Et le colloque suivant s'engagea :

— Des officiers anglais, ici, à Toulouse; mais alors... d'où venez-vous?

— Des Indes.

— Des Indes? Non, c'est impossible!!

— La preuve est là.

Et l'officier anglais, flegmatique, montra ses épaulettes où brillait le gros bouton d'or spécial aux armées coloniales de l'empire.

Absolument ahuri, le Saxon questionna de nouveau :

— Mais vous n'amenez pas vos hommes de couleur?

— Si!

— Beaucoup?

— Tous viennent. (Un froid.)

— Et l'on nous a fait croire que le Japon avait déclaré la guerre aux Indes afin de soutenir la révolution là-bas... On nous a trompés!...

— Oui.

— Alors... c'est vrai. Tout ce monde arrive.... Les Hindous!

— Oui, tous viendront, je vous le répète.

Affolé, le Saxon poussa un juron et ordonna aux hommes de se coucher.

Il leur révéla leur méprise. Et ce ne fut bientôt qu'un murmure fait de tous les commentaires que l'on peut imaginer. Les prisonniers étaient atterrés.

L'officier anglais, en quittant le dépôt, laissa tomber ces mots :

— Quels ignorants! Comment les mène-t-on dans leur Allemagne? Avez-vous vu la tête du bonhomme quand il eut la preuve que je commandais aux Indes? Triste diable! il ouvrait la bouche « like a letter's box » (comme une boîte aux lettres).

Trois proverbes.

De la *Liberté* :

Les proverbes sont la sagesse des nations.

Celle de la Russie jugeant les Allemands fut toujours remarquable si l'on en croit les dictons populaires du pays. Le moujik dit :

« L'Allemand est rusé, il a inventé le singe. »

« L'Allemand possède un outil pour toutes choses. »

« L'Allemand est un brave homme ; tout de même, le mieux est de le pendre. »

Les bottes de papa.

Le *Nouvelliste de Lyon* :

Il y a quelques semaines, une douzaine de territoriaux harassés par une longue marche entrèrent dans une grange abandonnée entre Soissons et Château-Thierry.

Ils y trouvèrent un tas de paille de quatre mètres de haut; ils se firent un lit moelleux à la base de la meule.

Soudain, un éternuement formidable semblant provenir de la toiture les fit sursauter. Vite ils empoignèrent leurs fusils et

mirent en joue deux hommes juchés sur le tas de paille :

— Ne tirez pas, on se rend.

C'étaient deux Boches qui étaient venus chercher là un abri avant nos troupiers.

Nos territoriaux surmontant la fatigue se remirent en route pour Château-Thierry, pour y amener leurs prisonniers. Un des Boches, arrogant, ne cessait de les insulter. L'autre geignait de plus en plus ; il pouvait à peine marcher et il semblait éprouver d'horribles maux de pieds.

Un soldat français, ému à la vue des souffrances qu'il paraissait endurer, l'invita à se coucher sur du foin et à retirer ses bottes :

— Non, cria le Boche, j'aime mieux mourir les ayant aux pieds. Ce sont les bottes de papa.

Mais, pour le soulager, on lui enleva les bottes malgré ses efforts et il en tomba des billets de banque, de l'or, des pièces d'argent, deux montres et un canif.

L'aventure fit du bruit et la foule afflua. Une vingtaine de femmes venues de Soissons reconnurent ce misérable, un pillard, qui les avait dévalisées sur la route.

Lettre d'une mère allemande.

Moulins, 13 octobre. — Voici encore un petit document qui, dans sa candeur, en dit long sur l'esprit avec lequel le peuple allemand escomptait l'entrée des armées du kaiser chez nous.

Il s'agit d'une lettre écrite par une mère à son fils :

« Lengenfeld, 19 août 1914.

« MON CHER CHARLES,

« Je te dirai que nous avons reçu tes cartes et tes effets, tout ceci avec grande joie. Ne le prends pas en mal si nous ne t'avons pas répondu plus tôt, nous ne savions pas ton adresse exacte. Aujourd'hui, nous avons reçu ta carte et nous avons répondu tout de suite.

« Jusqu'à aujourd'hui, nous allons tous très bien et sommes tous en bonne santé, seule chose que nous souhaitons pour toi. Un fait pourtant : il y a quatorze jours que nous ne travaillons plus ; il n'y a que trois fabriques qui travaillent et seulement pendant trois jours ; la fabrique de coton et la filature ne travaillent plus que trois jours. Nous ne savons pas au juste quand cela ira mieux, mais nous devons espérer que vous ferez bientôt votre entrée à Paris et que *vous nous rapporterez beaucoup de bijouterie et de montres en or*, parce que l'argent chez nous fait défaut.

« Cher Charles, nous devons payer les contributions, et pas un seul centime à la maison. Samedi, Michel est venu pour toucher l'assurance, mais nous n'avons pas payé ; seulement pour toi il a fallu payer. Nous espérons que cela ne durera pas longtemps ; *sitôt que vous aurez pris Paris ce sera fini.*

« Exterminez toute cette bande de brigands que l'on appelle l'armée française.

« Beaucoup de bonjours t'envoient ta mère, tes frères et sœurs, ainsi que tous tes amis. Nous espérons que tu nous reviendras en bonne santé ; *mais encore une fois, n'oublie pas les montres en or.* Nous sommes tous tranquilles, il n'y a rien au-dessus de l'armée allemande.

« Veuve Marie WEILAND. »

Tout à fait Allemand.

La *Revue de Paris* :

M. de Hindenburg est vraiment un homme heureux ; il aura connu la gloire et les présents d'amour ; les petites téléphonistes de Kœnigsberg lui ont envoyé... des chaussettes avec les vers suivants :

Cette paire pour M. de Hindenburg
Pour le cas où ses bas seraient troués;
Il pourra, avec ces chaussettes, d'amour tout [allemandes,
Plonger plusieurs milliers de Russes dans les lacs
Et, en courant après eux,
Porter ces chaussettes à travers toute la froide [Russie.

Délicieuse « délikatesse » allemande !

La « vraie guerre ».

Du *Phare de la Loire* :

Maintes fois le kaiser se plaignit de la froideur railleuse des Luxembourgeois à son égard.

Il aperçut un jour des enfants qui jouaient à la guerre, creusant de vraies tranchées, patrouillant comme de vrais soldats. Le kaiser, intéressé, se fit expliquer la manœuvre.

— Nous, dit le généralissime de la bande, nous sommes des Français. Voici les Bel-

ges. Un peu plus loin, les Anglais. Et tout là-bas, là-bas, les Russes.

— Mais je ne vois pas les Allemands, hasarda le kaiser.

— Naturellement, répartit le gosse, puisqu'on les a culbutés. Car nous jouons à la vraie guerre, nous, monsieur.

Un daim.

De l'*Intransigeant* :

L'état-major allemand est composé de daims..., si nous en croyons le kaiser lui-même.

Quelques jours avant la déclaration de la guerre, l'empereur observait les mouvements de ses troupes pendant des manœuvres. Tout à coup, on entendit de bruyants éclats de rire fuser d'un groupe d'officiers de ligne. Guillaume II, s'offusquant de cette hilarité déplacée, en fit demander la cause. On lui répondit qu'un daim effrayé par la fusillade venait de passer au galop au milieu de la troupe chamarrée... Ne comprenant pas ce que cette intrusion pouvait avoir de si plaisant, Sa Majesté insista en fronçant les sourcils et on finit par lui avouer que c'était une réflexion du colonel qui avait mis les officiers en joie.

Le colonel est mandé et sommé de répéter sa boutade.

— Majesté, confesse-t-il, j'ai dit : « C'est la première fois qu'un daim a pu entrer à l'état-major général sans recommandations. »

Attila daigna sourire et répliqua :

— Colonel, je vous donne l'état-major général.

Le « daim » est à la frontière.

Tact impérial.

Birgevia Védomosti (Pétrograd) :

M. Langovoï, collaborateur de l'ancien ministre Whitte, nous raconte le fait suivant qu'il tient de l'intéressé lui-même :

A la fin d'un dîner, au palais, le chancelier Bulow offrit un cigare à l'empereur Guillaume. Celui-ci trouve le porte-cigares très joli et le chancelier se trouva pour ainsi dire forcé de répondre qu'il serait heureux si le kaiser daignait l'accepter.

— Imaginez-vous, disait Bulow, que l'empereur le prit et le mit dans sa poche. Le lendemain, il m'envoyait une paire de boutons de manchettes.

Et ce récit était fait sur un ton si déconfit que je compris clairement que les boutons étaient loin de valoir le précieux porte-cigares... réquisitionné.

Le coquillage.

S'ils ironisent eux-mêmes la situation difficile où ils se trouvent et les échecs qu'ils subissent, tout va bien.

Un prisonnier allemand, dirigé vers un département du Centre, racontait naguère à un de nos correspondats la plaisante histoire que voici :

— Vous voyez ce gros coquillage? dit-il, en montrant une conque à cinq circonvolutions. Je l'ai reçu de ma famille, tandis que j'étais sur le front et que nous essayions de gagner Calais et la mer. Ma femme avait joint à l'envoi un petit billet, où elle disait : « Frantz, mon ami, je t'envoie ceci qui pourra te servir à tromper ton attente. Puisque vous n'êtes pas capables, à vous tous, d'aller jusqu'à la Manche, tu peux toujours t'appliquer ce coquillage contre l'oreille ; il te donnera l'illusion du bruit de la mer. » Je n'ai pas vu Calais, je suis prisonnier, conclut l'Allemand en riant, mais le coquillage m'a été laissé et j'en remercie la France bienveillante.

Plusieurs fois, le jour, ce Boche humoriste, pour passer le temps... écoute la mer.

Prononciation française (?)

On sait que de nombreux soldats allemands ont dans leur poche un vocabulaire destiné à leur permettre de se faire comprendre en France. Cela s'appelle *Deutschfranzœsischer Soldaten-Sprachführer.*

Ce petit livre, à couverture jaunâtre, a pour auteur le *hauptmann* Haasmann et est édité à Leipzig, pour 20 pfennigs. Il est divisé en trois colonnes : texte allemand, texte français et prononciation.

Cette colonne vaut, à elle seule, plus de 20 pfennigs, certainement !

On y lit :

— Si vous vous sauvez, je tire : *Ssih wuh wuh ssohweh, schœ tier.*

— Obéissez, passez devant : *Obehisseh, passeh dœwang.*







1. LE FAUTEUIL DU KRONPRINZ RETROUVÉ DANS SON TERRIER DE L'ARGONNE - 2. TÉLÉPHONE ALLEMAND DE CAMPAGNE - 3. CONCERT MILITAIRE ALLEMAND DANS UN VILLAGE FRANÇAIS.

— Videz vos poches : *Widch woh posch.*

— Otez vos chaussettes : *Ohteh woh schohsset.*

— Ecrivez sur ce papier le numéro du corps d'armée français : *Ekhriweh sür ssœ papiëh lœ nümehroh dü Korh darmeh frangssœh.*

Etc...

Et surtout cette phrase qu'ils ont dû apprendre la première : *Tü sœra paiëh plü tahr.*

La peur de la vérité.

Un ferblantier de Schaffhouse (Suisse) recevait, le 11 avril dernier, d'un de ses anciens ouvriers, un Allemand qui, mobilisé, avait été envoyé sur le front en Argonne, une carte dont voici la traduction :

« V... (Forêt de l'Argonne),

le 15 mars 1915.

« Monsieur,

« Je profite d'un moment de liberté pour vous envoyer un signe de vie. Je suis très fatigué. Cette vie de tranchées est éreintante. Les tranchées sont pleines d'eau. Rien d'étonnant à ce que l'on entende parfois des paroles de mécontentement. Ah ! si seulement la guerre pouvait finir et la paix être bientôt signée.

« Meilleures salutations de votre dévoué,

« G. B. »

Au bas de la carte, le ferblantier lut des mots tracés d'une autre écriture :

« Wegen dieser Aeusserung standrechtlich erschossen, 17 marz. »

(Fusillé par ordre du conseil de guerre pour avoir écrit ces lignes, 17 mars.)

Les Viennois sont gais.

Malgré la prise de Przemysl et l'imminente invasion russe, les Viennois — pour s'étourdir, peut-être ? — ne désertent pas leurs théâtres. Certaines salles font même de superbes recettes avec des pièces stupides qui seraient sifflées en temps normal. Mais les auteurs savent sacrifier aux exigences de l'actualité.

Voici un échantillon de l'esprit qui déborde d'une revue à succès.

— Les barbiers de Londres ont augmenté leur tarif, déclare le compère.

— Ah ! Pourquoi donc ?

— Parce que la figure d'un Anglais s'allonge de jour en jour !

La haine de l'Angleterre a inspiré cet autre passage :

— Nous irons vivre aux Etats-Unis, suggère un fiancé.

— Mais il nous faudra apprendre à parler l'anglais ! proteste la belle.

— A parler l'anglais ? corrige le futur émigrant. Non, chérie ! *A le cracher !* (*Nicht sprechen, sondern spucken !*)

Et l'auditoire d'applaudir férocement !

Un simple mot.

La *Métropole*, le journal anversois qui se publie actuellement à Londres, rapporte que, pour mettre fin à l'incident Mercier, le général baron von Bissing avait reçu ordre de Berlin d'essayer de faire signer au cardinal une « note conciliatrice ».

Cette note, très habilement rédigée en termes cauteleux et vagues, fut présentée au primat de Belgique par un général, délégué du baron von Bissing.

Le cardinal lut la note avec attention et dit :

— Cela me paraît très bien !

Large sourire du général teuton.

— Je voudrais seulement y changer un mot, un seul.

— C'est presque accordé, Eminence.

— Eh bien ! je voudrais remplacer simplement l'expression « *choses* blessantes pour les sentiments allemands » par l'expression beaucoup plus exacte : « *vérités* blessantes pour les sentiments allemands ». Cette modification, d'ailleurs bien insignifiante — ce n'est qu'un seul mot ! — est la condition de l'acceptation de votre ingénieuse note.

Et tandis que le général verdissait de rage contenue, le cardinal Mercier esquissait cet ironique et spirituel sourire que ses intimes connaissent bien.

Le général n'insista pas.

Les loustics de Liège s'amusent.

Le *Télégramme* :

Il y a quelques jours, les Allemands affichaient dans toutes les localités du pays de Liège les « résultats » d'une bataille livrée en Prusse orientale. Ils déclaraient avoir

fait 52.000 prisonniers et avoir mis 40 canons hors d'usage.

Les loustics se sont amusés à effacer les trois zéros et à les ajouter au chiffre de canons endommagés. Et, le lendemain, le communiqué allemand, ainsi transformé, annonçait gravement :

« Nous avons fait 52 prisonniers et mis 40.000 canons hors d'usage. »

Cette plaisanterie ne fut pas du goût de la « Kommandatur », qui ordonna le « couvre-feu » dans le pays de Liège à 7 heures du soir au lieu de 10.

A quel guichet?...

Une anecdote pour finir. Sur une des places de Luxembourg s'étalent des affiches représentant leur aigle impérial, immense. Comme les habitants, on l'a pu voir, ne sont réglés des achats effectués par les Allemands qu'avec de la monnaie de papier, on put lire, un matin, cette inscription au-dessous de l'affiche :

« L'aigle est un curieux animal : il mange de l'or, mais il... rend du papier. »

Le commandant allemand fit promettre cent mark de récompense à qui trouverait l'auteur de la facétie. Or, le lendemain, nouvelle inscription :

« Comment la récompense sera-t-elle payée? Par le bec ou par le croupion? »

Le commandant, perplexe, se tint coi : comment désigner le guichet?

Le recteur et l'officier allemand.

De l'*Indépendance Belge* :

Un officier allemand, suivi de plusieurs soldats, pénètre à Tournai dans un grand établissement religieux et entend en passer la visite. Le Père Recteur le reçoit et lui fait visiter les divers appartements du couvent.

Passant devant une gravure représentant le Colisée à Rome, dans son état actuel, l'officier lui dit : « C'est le Colisée d'aujourd'hui ». La visite se poursuit. Voici une belle photographie de la cathédrale de Reims, et le recteur dit, malicieusement : « C'est la cathédrale de jadis! » L'officier se mord les lèvres et ne répond pas. Mais, en sortant du couvent, il se rend à la kommandatur et expose le « cas » au commandant de la place. C'est grave, le Père Recteur est arrêté le lendemain et condamné à trois mois de prison.

Une sale blague.

Nous n'avons comme nouvelles de la guerre que celles que veulent bien nous communiquer les journaux allemands édités en français, ainsi que par des journaux belges qui ont continué à paraître sous la censure des Boches. Il vient d'arriver une sale blague à l'un d'eux, *L'Ami de l'Ordre*, journal de Namur. Dans son édition de dimanche 29 novembre, il publiait une petite poésie intitulée : « La Guerre ». A première vue, cette poésie ne disait rien qui vaille, mais quand on prenait successivement chaque première lettre des vers, on formait une phrase : « M.... pour les Allemands. » Inutile d'ajouter que ce journal vient d'être interdit et que probablement la rédaction paiera les pots cassés sous forme d'amende ou de mise en forteresse.

Comment ils écrivent l'histoire.

La scène se passe à Zurich. Un jeune Français de dix-sept ans, que les événements avaient surpris à Fribourg en Brisgau, vient d'arriver dans la ville suisse accompagné par le bon bourgeois badois qui lui avait donné l'hospitalité pendant les trois derniers mois. Son père, accouru de Paris, l'attend à la gare. Longues effusions. Puis, tout à coup, le père s'apercevant du morne désespoir que révèlent les traits tirés et le regard vague et sombre de son fils, interroge celui-ci :

— Pourquoi es-tu donc si triste?

— A mon tour de vous demander, répond le jeune homme, pourquoi vous paraissez si satisfait?

— Mais, d'abord, parce que je te retrouve enfin, et puis, parce que nos affaires vont bien.

— Quelles affaires?

— La guerre, parbleu.

— Ah! non, elle est trop forte celle-là. Combien de défaites vous faudra-t-il encore pour briser votre optimisme?

— Des défaites! Mais je n'en connais qu'une: celle de Charleroi. Depuis lors, nous sommes constamment vainqueurs.

— Voyons, je n'y suis plus. Nancy n'est-il pas pris?

— Non.

— Et Toul et Verdun, et Belfort?

— Non! non! non!

— Vous vous trompez, ou par pitié vous voulez m'induire en erreur. J'ai lu le récit détaillé de la prise par les Allemands de toutes ces places fortes, il y a déjà plusieurs semaines. Depuis lors, les journaux allemands apportent tous les jours des détails sur leur occupation. On m'a montré des lettres de soldats qui portaient le timbre de Nancy et de Belfort.

— Eh bien! on t'a audacieusement trompé. Toutes nos villes de l'Est n'ont pas cessé un instant d'être françaises. Tu pourras t'en convaincre, puisque c'est par Belfort que nous rentrerons à Paris.

— A Paris! pas possible.

— Et pourquoi donc?

— Puisque depuis six semaines Paris est investi et bombardé par les Allemands.

— Mais, mon pauvre enfant, d'où sors-tu donc? Les Allemands ont été, de fait, un instant, mettons quarante-huit heures, à Compiègne; mais ils en sont loin maintenant et on se bat en Belgique.

— Cela me paraît bien extraordinaire, puisque Dunkerque et Calais sont allemands. On a publié dans les illustrés de là-bas les photographies de ces villes maritimes occupées par les soldats du kaiser.

— Et on a menti une fois de plus.

— Voyons, papa, ce que vous me dites là n'est pas sérieux. A notre époque d'informations rapides et minutieuses, on ne peut tout de même pas lancer des canards de cette dimension.

— Tu ne veux pas me croire. Eh bien! attends voir un instant.

Et le Parisien, quelque peu vexé du scepticisme de son fils se précipite sur le kiosque d'une marchande de journaux et il en rapporte une collection de numéros de la *Gazette de Lausanne* et du *Journal de Genève*, qu'il remet au jeune homme.

— Tiens, lui dit-il, lis. Pendant ce temps, je vais aller acheter quelques sandwichs...

Abbé WETTERLÉ,
Ancien député d'Alsace-Lorraine.

L'admirable femme de ménage.

Elle venait de laver le carreau de la cuisine et massait le fourneau d'un torchon méticuleux. Je l'interrogeai, béant d'étonnement et d'admiration.

— C'est donc exact, Marie?

Elle rougit un peu, leva sur moi des yeux confus :

— Oui, Monsieur, mais je ne voudrais pas que ça se sache.

Eh bien! « ça se saura »; il faut, pour l'édification générale, que « ça se sache ». Une femme de ménage qui gagne dix sous de l'heure à nettoyer des casseroles, à encaustiquer des parquets, une simple femme de ménage a voulu souscrire pour les blessés de la guerre. Elle a donné — devinez ce qu'elle a donné? Mais vous resteriez bien en deçà de la vérité! elle a donné *deux mille cinq cents francs.*

— A qui donc, Marie, avez-vous remis cet argent?

— A l'aumônier de l'ambulance du lycée Pasteur.

— Il a dû être étonné, l'aumônier du lycée Pasteur!

— Il ne voulait pas prendre mes obligations que j'ai achetées au Crédit Foncier. Et j'avais apporté la correspondance pour bien lui prouver qu'elles m'appartenaient... Il disait: « Il faut les conserver pour votre « famille ou pour vous-même en cas de ma- « ladie... C'est une très grosse somme... « Vous pourriez donner beaucoup moins... » Je lui ai répondu: « Monsieur l'abbé je n'ai « pas de famille... Quant à moi, je fais des « ménages depuis dix-sept ans et place de « l'argent tous les mois... J'ai encore dix « mille francs de côté... Quand je ne pour- « rai plus travailler, je mettrai mon bien en « viager. » Alors, il a bien voulu garder mon argent... et ça m'a fait plaisir.

Elle passa aux cuivres, énergiquement.

— Marie, posez donc votre torchon...

Elle me regarda, étonnée :

— Mais je n'ai pas fini les cuivres!

— ... et permettez-moi de vous serrer la main. J'ai même bien envie de vous embrasser!

— Oh! Monsieur!

Et elle rougit tout à fait.

(*Excelsior.*)

LA GUERRE ANECDOTIQUE
1914-1915

Le jour de gloire !!

ILLUSTRÉ DE NOMBREUSES PHOTOGRAPHIES

DESSINS DE TOUSSAINT & LECOULTRE

1914-1915



FRENCH

LE JOUR DE GLOIRE

Anecdotes
Traits de Bravoure
Actes d'héroïsme
Les beaux exploits
etc., etc



B. Sirven
EDITEUR — TOULOUSE . PARIS

Les photographies publiées dans ce volume nous ont été communiquées par MM. BRANGER, ROL. FORBIN.



LE GÉNÉRALISSIME JOFFRE SALUÉ PAR LES HABITANTS DE LA TERRE ALSACIENNE RECONQUISE

ANECDOTES

La victoire en chantant.

Quarante-quatre années de paix européenne n'avaient pas effacé chez les Français l'admirable courage militaire qui, même dans les mauvais jours, a toujours étonné le monde. Au premier appel du clairon, nos petits pioupous se sont levés du même élan que les volontaires de 1792, que les glorieuses recrues de la campagne de France ou que les héros de 1870. Et, comme autrefois, c'est en chantant qu'ils se sont jetés sur l'ennemi.

Le soldat de chez nous a besoin de chanter. Tandis que l'Allemand est poussé au combat mécaniquement, comme la pièce inerte d'un ténébreux instrument de meurtre, notre troupier n'oublie jamais que notre race a pour emblème un coq. C'est son plaisir de faire subir à ses refrains de marche ou de manœuvres le baptême du feu.

La plupart de ces airs guerriers, d'ailleurs, ont vu déjà bien des champs de bataille. Ils gardent dans leurs strophes comme une odeur de poudre. On dirait qu'ils ont reçu des balles, et l'on pourrait, comme des drapeaux, les décorer de noms glorieux.

L'un des plus populaires et des plus entraînants, l'un de ceux que nos régiments ont le plus promenés sur nos routes est aussi l'un des plus anciens.

Ce sont les troupes de Louis XIII qui, les premières, ont marché vers l'ennemi en chantant :

Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon, fait bon, fait bon,
Auprès de ma blonde,
Qu'il fait bon dormir!

Plus tard, c'est sur ce même air que les soldats de Villars, en 1712, entraient dans le Quesnoy. La grande armée ne désapprit pas la jolie chanson, et en 1895 nos marsouins la jetèrent aux échos de Tananarive:

Auprès de ma blonde...

On entendra bientôt, il faut l'espérer, ce cri joyeux sur l'autre rive du Rhin.

Il est bien d'autres refrains fameux dont le passé n'est pas moins éclatant.

Beaucoup sont de simples chants populaires à qui l'entrain militaire donna peu à peu une vigueur plus martiale. C'est l'histoire de *Joli Tambour :*

Joli tambour s'en revenant de guerre.
Et ran, plan, plan.

C'est celle de *Fanfan la Tulipe* écrit sur la musique champêtre de *Boira qui voudra, larirette*, dont les soldats français accélérèrent irrésistiblement le rythme:

En avant, Fanfan la Tulipe,
Oui, mill' noms d'un' pipe, en avant...

Quand les Prussiens d'Iéna ou les Autrichiens d'Austerlitz entendaient nos grenadiers s'élancer à ce cri, il leur semblait sentir déjà la pointe des baïonnettes.

C'est encore *Compère Guilleri* ou *V'là l'vitrier qui passe*, ou tant d'autres joyeuses parodies de nos rondes enfantines.

Souvent aussi nos troupiers improvisèrent au feu du bivouac, ou dans la tranchée, des chants de combat dont ils ne tardaient pas à faire des chants de victoire.

C'est ainsi que furent composés par des héros anonymes des refrains qui furent vite célèbres:

As-tu vu la casquette, la casquette?
As-tu vu la casquett' du pèr' Bugeaud?

qui jaillit de nos rangs sous le feu des Kabyles, et qu'avait inspiré le glorieux képi du général Bugeaud.

Ou bien encore:

Pan, pan, l'Arbi,
Les chacals sont par ici.

créé devant Sébastopol par un zouave inconnu, en même temps que cet autre chant:

Le canon gronde, le vent pleure,
Et pourquoi n'en ririons-nous pas?

Ce sont les vingt-cinq mille bonnets à poil de Napoléon qui imaginèrent d'adapter au son du tambour ces paroles fameuses:

On va leur percer le flanc,
Rataplan, tirelire, lire,
On va leur percer le flanc,
Que nous allons rire!

Quelques-unes de ces chansons ont une histoire. L'une des plus simples vit le jour à Marengo, le 14 juin 1800.

Bonaparte, inspectant ses avants-postes, vit des grenadiers qui, d'un geste vigoureux, frottaient une croûte de pain.

— Que diable frottez-vous ainsi?

— Mon général, c'est de l'oignon (car l'ordinaire laissait à désirer, à Marengo)...

— Ah! de l'oignon! très bien. Il n'y a rien de meilleur pour marcher d'un bon pas dans le chemin de la gloire.

Et, en enfonçant les carrés ennemis, les braves grenadiers chantèrent:

J'aime l'oignon frit à l'huile
J'aime l'oignon quand il est bon...
Un seul oignon frit à l'huile.
. . . .
Un seul oignon nous change en lions...
. . . .
Mais pas d'oignon aux Autrichiens.
Non pas d'oignon à tous ces chiens...

Pauvres couplets sans prétention, mais qui prennent un accent sublime quand le bruit de la mitraille les orchestre; mirlitonnade bien simplette, mais qui, à Marengo, et depuis, sur bien des champs de bataille, rendit le combat plus gai et la victoire plus facile; humbles paroles sur un air de clairon, mais où passa, dans maintes luttes, l'âme même de la France. (*La Liberté.*)

L'embusqué malgré lui.

Il avait trente-cinq ans, vivait au Chili: le câble apporte, à Valparaiso, la nouvelle de l'agression. Il règle hâtivement ses affaires, prend, pour la France, le premier paquebot.

Il arrive fin septembre. On lui dit, au recrutement:

— Pourquoi vous êtes-vous dérangé? Vous pesez 110 kilogs!

— Mais je mesure 1 m. 85!

— Au-dessus de 100 kilogs, rien à faire. Mille regrets.

Il achète une vingt chevaux. Mais il n'avait pas assez d'argent liquide. Les banquiers faisaient grise mine à ses chèques; les caissiers narquois, refermaient leur guichet en murmurant: « Moratorium, monsieur, moratorium! » Des amis prêtent la somme. Il file sur Bordeaux. On l'accueille à bras ouverts. On lui donne un uniforme. Pendant plus d'un mois, il circule dans les rues. Il s'exaspérait:

— Ai-je transporté, depuis le Chili, mes cent dix kilos pour promener des dames ou des demoiselles, ou des fonctionnaires qui, à Paris, prenaient l'autobus ou le métro?...

Il sollicite, intrigue, pleure. Il obtient enfin l'autorisation de gagner le front. Mais Bordeaux voulait conserver l'auto. L'auto plaisait. Nouvelles supplications, nouvelles larmes. Il part par la route.

Au cours du trajet, on voulut le garder, avec sa voiture. Quoique respectueux de la discipline, il finit par se fâcher:

— S'il n'y avait pas tant d'embusqueurs, il n'y aurait pas tant d'embusqués!

Il s'enfuit et arrive dans la zone du canon, non loin de l'Yser.

Il stoppe sur la place principale de Zuydcoote. Un obus survient, qui le tue!

La voiture est indemne.

Les exploits de von Kluck.

On sait de quelle façon les agences et journaux allemands rendent compte des nouvelles de la guerre et qualifient victoires les échecs les plus notoires de von Kluck et de von Bulow. Notre confrère la *Suisse*, qui paraît à Genève, plaisante agréablement les journalistes teutons dans l'article fantaisiste que voici:

« Il était temps, tout le monde en conviendra, de réfuter les audacieux mensonges colportés par la presse anglaise qui, avec sa perfidie habituelle, en voulait faire supporter la responsabilité, vis-à-vis des peuples intelligents, par un anonyme signant Joffre qu'on affublait du grade de généralissime des va-nu-pieds français, alors que cette armée n'existe plus depuis plusieurs semaines. Déjà hier, de Berlin, une dépêche du ministère des affaires étrangères révélait que la situation des troupes allemandes qui ont investi Paris est extrêmement favorable. Mais j'ai pu obtenir encore ces renseignements précis que veut bien me communiquer un officier supérieur de l'état-major impérial, le baron von Tart-à-Rhin. Voici exactement ce qui s'est passé:

« (*Wolff*) L'armée du général von Kluck avait pris Paris sans s'en apercevoir. Le 8 septembre, elle arrivait à Vincennes, quand elle se croyait encore à Fontainebleau. Elle traverse la ville déserte, toute la population s'étant réfugiée dans les égouts et les caveaux du Métropolitain, ce qui explique en partie la méprise de von Kluck. Le 10 septembre, il occupait le jardin des Tuileries.

— Mais enfin, où sommes-nous donc, interrogea le général.

— A Barbizon, ricana un gamin, blagueur comme tous les Français.

A Saint-Cloud, enfin, le 12 septembre, le général von Kluck reçut un message de son camarade von Bulow qui lui reprochait en substance d'être allé si vite que le contact entre leurs deux armées pourrait bien prochainement se rompre. Le général von Kluck décida, sur ces entrefaites, de revenir en arrière, non pas sans emporter un important butin, notamment le dôme des Invalides, la Tour Eiffel, la statue de Strasbourg, les ailes du Moulin-Rouge, les tréteaux de Tabarin, la queue du Rat-Mort, la colonne Vendôme et les soles de Marguery.

Le 13 au soir, il regagnait l'armée de von Bulow, accompagné de quatre ou cinq cent mille prisonniers.

Mais une nouvelle difficulté venait de surgir. Les mortiers de 420 étaient si puissants que leurs projectiles passaient par dessus Paris pour aller creuser des trous dans l'Océan Atlantique. Un obus était même tombé à quelques milles de New-York. Le président Wilson ayant protesté contre ce qu'il considérait fallacieusement comme une violation du droit des gens, ordre fut donné à toute l'armée d'opérer une retraite stratégique qui la mettrait à une portée convenable des forts de la capitale française. Elle commença donc son mouvement rétroactif après avoir fait prisonniers tous les ennemis sans souliers qui s'étaient aventurés imprudemment dans les plaines de la Marne. L'opinion générale est que de Berlin les pièces de 420 pourront être enfin utilisées

pour anéantir ce qui reste de la pitoyable défense française.

Les amis de la vérité voudront bien répandre dans leur entourage ce qui précède pour la juste cause de l'humanité et de la civilisation. »

Le bon juge.

Napoléon Ier jugeait ainsi le soldat français :

« Le soldat français est raisonneur. Il juge sévèrement le talent et la bravoure de ses officiers. Il discute un plan de campagne et toutes les manœuvres militaires. Il peut tout lorsqu'il approuve les opérations et qu'il estime ses chefs ; mais aussi, dans le cas contraire, on ne peut pas compter sur des succès.

« Il est le seul en Europe qui puisse se battre à jeun. Il oublie de manger, si longue que soit la bataille ; mais il est plus exigeant que tout autre lorsqu'il n'est plus devant l'ennemi.

« Un soldat français s'intéresse plus au gain d'une bataille qu'un officier russe. Il attribue constamment au corps où il est attaché la première part à la victoire.

« Les soldats des autres nations gardent leur poste par devoir ; le soldat français par honneur. Les premiers sont presque indifférents à une défaite ; le soldat français en est humilié.

« Le seul mobile du soldat français, c'est l'honneur. »

Le mystère du moulin.

L'aube éclairait à peine le paysage qu'une trombe d'obus s'abattit sur notre campement.

Devant nous, à près d'un kilomètre, on apercevait les moulins immobiles, sauf un, pourtant, qui remuait imperceptiblement ses ailes.

— Voilà qui est invraisemblable, s'exclama un sergent. Remarquez, mon capitaine, qu'il est impossible qu'un de ces moulins puisse tourner, puisque certainement les obus des Boches qui les ont trouées comme des écumoires en ont détérioré les rouages.

— Evidemment, c'est louche.

— Allons-y voir.

D'un seul élan nos fantassins se précipitent vers le moulin suspect, bravant la mitraille. Le moulin est vite cerné et nous y pénétrons.

Ils étaient douze, douze boches, magnifiquement installés, qui étaient venus là sur l'ordre d'un de leurs chefs, s'y étaient introduits depuis deux jours déjà, et qui renseignaient leurs troupes sur nos mouvements en faisant tourner une des ailes dont la toile était déchirée pour la reconnaître des autres. Ils avaient épié ainsi nos allées et venues, et les 77 de l'ennemi tiraient à coup sûr.

Les douze boches, pincés en flagrant délit, ne firent aucune difficulté pour se rendre.

Le « bluff » du colonel.

Cette anecdote, c'est un lieutenant-colonel qui, blessé et convalescent, la contait ces jours derniers, dans le compartiment d'un train de la ligne de Versailles.

— C'était au cours d'une des nombreuses batailles livrées par notre aile droite à l'aile gauche allemande. Pour la première fois, mon régiment allait subir l'épreuve du feu ; l'instant était décisif ; le régiment avait pris ses formations de combat et maintenant il lui fallait, dans la plaine découverte, marcher droit et résolument sur l'ennemi.

Le feu était ardent et déjà avait dans les rangs produit quelques ravages. Çà cinglait ; je m'étais porté sur le front ; j'avais ordonné « en avant ! » Mais, arrachés à leur bureau, à leur atelier, mes hommes hésitaient ; j'avais, en vain, renouvelé le commandement. Alors, revenant vers eux, je leur dis :

— Quoi, on flanche ! Çà vous avancera donc de vous faire tuer sur place, en faisant demi-tour, sans avoir servi à rien ; tenez, donnez-moi le bras et donnez-vous tous le bras et allons-y, bras dessus, bras dessous, votre fusil d'une main, vous verrez que ce n'est pas plus malin que çà !

Ma foi, mon idée les décida et, bras dessus, bras dessous, nous sommes allés de l'avant ; ils se sont échauffés et pour un peu j'allais être forcé de les retenir. Ah ! les braves types !

Et comme une dame qui écoutait lui disait :

— Heureusement, mon colonel, que vous n'aviez pas peur, vous !

— Pas peur ! s'exclama-t-il. Ah ! Madame, si vous saviez quelle frousse me tirail-

lait! Mais quand j'ai vu qu'ils hésitaient, il a bien fallu que je donne l'exemple; j'ai bluffé!

Obus pas entrer dans peau noire.

Un brave Sénégalais, un cuisinier, s'avançait tranquillement sous une pluie d'obus, pour ravitailler ses camarades dans les tranchées.

Sur la tête, la marmite à soupe; dans une main, la casserole à rata; dans l'autre, le café; il marche. Les soldats lui crient :

— Couche-toi, abruti!

Rien n'y fait, il marche toujours, et quand il arrive près de ses camarades, il dit tout simplement :

— Moi pas peur; obus pas entrer dans peau noire.

Un jeune garçon décidé.

Il faut citer cet acte admirable d'un garçon de seize ans, employé dans une ferme d'un village de l'Est. Il revenait à la ferme, quand des uhlans en patrouille l'arrêtèrent.

— Où sont les Français?

Le jeune homme avait vu les nôtres massés dans un bois voisin. Il répondit :

— Je ne le sais pas.

— Tu ne veux rien dire? Tu seras fusillé.

Et les uhlans l'empoignent, l'attachent contre un arbre et le mettent en joue. Cependant, l'officier l'interroge encore. Le jeune garçon ne se trouble pas. Il maintient ses affirmations. Convaincus, les uhlans baissent les armes.

L'enfant héroïque est aujourd'hui à Paris.

Echappé à la mort.

Un des collaborateurs du *Journal des Débats*, M. Emile Fabre, sergent aux chasseurs alpins, qui a pris part aux principaux combats qui se sont livrés dans la Woëvre, rapporte cet épisode d'une action au cours de laquelle il fut fait prisonnier, puis délivré par les troupes françaises.

« Le 10 août au soir, ma compagnie est aux avant-postes entre V. et S. Vers 9 heures, je pars en reconnaissance avec trente hommes. Nous traversons un bois touffu. Des coups de fusil éclatent de toutes parts. Mes camarades tombent. J'organise la résistance. La fusillade redouble d'intensité. Nous ne formons plus qu'un groupe de six. Puis, l'ennemi se précipite sur nous et nous sommes pris. Je suis conduit à un officier de l'infanterie prussienne qui m'interroge longuement sur nos mouvements de troupe. Je fais l'idiot; je ne sais rien. On me menace; je n'en sais pas davantage.

— Mon ami, me dit l'officier, vous allez assister à un splendide feu d'artifice.

« Immédiatement, je suis ligoté et conduit sur le terrain où la bataille devait se dérouler. Le lendemain, on me jette dans une tranchée le ventre en l'air. Il tombe une pluie diluvienne. J'ai les membres glacés. Six prussiens sont avec moi. Il est 4 heures. La bataille commence. Les obus français sifflent sur ma tête. Peu à peu, le bruit se précise. Vers 6 heures, le vacarme est général. Je sens ma dernière heure venue. Je pense à ma famille, à mes amis, à la vieille maison des « Débats ». Je trouve mon agonie affreuse et longue. J'ai le cœur brisé. Tout à coup un obus de notre 75 éclate. Les têtes, les bras, les troncs déchiquetés volent en l'air et retombent lourdement. Etant couché au fond de la tranchée, la mort m'épargne. Je n'ai pas une égratignure et je baigne cependant dans le sang. Mes ennemis ont cessé de vivre. J'ai une lueur d'espoir. Je crois ma délivrance possible. Je m'évanouis.

« Quand je revins à moi, j'étais allongé sur un brancard, au bord de la grand'route. Les troupes françaises m'avaient délivré. Je fus transporté à l'hôpital de V... et évacué de là sur celui de D... J'étais en piteux état. Dans quelques jours je serai guéri tout à fait. Il me tarde de retourner au feu. J'ai la revanche à prendre. »

La décision rapide.

En Suisse, un convoi passe, venant d'Allemagne. Il y a, sur le quai, un colonel allemand en congé qui, sans se faire connaître, étant en civil, interroge les passagers.

Il interroge un jeune sergent français qui vient de s'évader du camp d'Eolsheim. Celui-ci raconte les péripéties de l'évasion.

— Quand avez-vous été fait prisonnier? demande le colonel.

— Le 29.

— Quand avez-vous eu l'idée de vous évader?

— Le 20.

— Cela, déclarait plus tard l'Allemand à un rédacteur du *Petit Parisien*, c'est un mot sublime, splendide. Jamais un soldat allemand n'aurait trouvé cette répartie-là!

—Pour une fois, monsieur le Prussien, vous avez raison.

« Tirez, ce sont les Boches!... »

Du *Petit Parisien :*

Le sergent Pierre Verjat, le caporal Léon Celle et le soldat Etienne Hetzman, appartenant tous trois au 56e régiment d'infanterie, viennent d'être cités à l'ordre du jour de l'armée pour avoir fait preuve du plus bel héroïsme. Voici d'ailleurs le motif de la citation :

« Envoyés en patrouille le 14 mai au matin, pour reconnaître la force et l'emplacement exact de l'ennemi, ont rencontré une fraction évaluée à une compagnie environ. Afin d'éviter toute erreur, ont crié: « Qui vive! » L'ennemi ayant répondu: « France! » se sont approchés davantage et ont crié à leur commandant de compagnie: « Mon capitaine, tirez, ce sont les Boches! » sans s'inquiéter de notre feu, qui risquait de les atteindre. »

Cette glorieuse conduite des trois « poilus » rappelle l'héroïque dévouement du chevalier d'Assas qui, étant tombé dans une embuscade, en 1760, au combat de Klostercamp (Westphalie), s'écria: « Tirez, chasseurs, ce sont les ennemis! » et tomba criblé de coups de baïonnette.

L'immunité.

Un médecin-major est passé dans la tranchée et a laissé tomber un journal médical qu'il tenait sous son bras. Un poilu avise le papier et, malgré l'aridité des sujets traités, lit feuille à feuille, avec une touchante attention. Soudain, il pousse un cri joyeux :

— Ah! épatant, les copains! Venez voir çà! Y en a-t-il parmi vous qui aient trente-trois ans et qui n'aient jamais été malades?

Plusieurs voix: Moi!... Moi!... Moi!

— Eh bien! alors, soyez contents! Lisez çà: « Une statistique vient de prouver que tout individu âgé de trente-trois ans et n'ayant pas jusqu'alors souffert d'une grave maladie peut être presque absolument sûr de vivre au moins jusqu'à soixante-treize ans. »

Eclatent trois obus à proximité de la tranchée. Mais ceux de trente-trois ans qui ne furent jamais malades sourient avec dédain. Les projectiles ne sont pas pour eux.

Nos bons blessés.

L'esprit français ne perd pas ses droits, même à l'hôpital, surtout à l'hôpital. A l'ambulance de N..., la semaine dernière, trois poilus sont opérés le même matin. Pour des raisons diverses, on leur ouvre le ventre et tout s'achève au mieux. Puis, on les transporte dans une petite chambre, où ils reposent côte à côte. Quand ils « reviennent » du chloroforme, celui qui est au milieu dit à son voisin de droite:

— Ça va, mon vieux?

— Pas mal, répond l'opéré n° 2 qui est un loustic parisien. Mais, je crois que le major m'a oublié une pelote dans le corps.

Le questionneur demande alors à l'opéré n° 3:

— Et toi, ma vieille?

Celui-ci ne veut pas être en reste de plaisanterie. A la grande joie de l'infirmière, il murmura :

— Pas mal, sauf que le major m'a laissé ses ciseaux dans le ventre.

A ce moment, le major lui-même ouvre la porte et, à l'infirmière.

— Vous n'auriez pas vu mon képi par ici?

Alors, l'opéré n° 1, qui tient à être aussi malin que les copains :

— Justement, Monsieur le major, je crois bien qu'il est tombé dans mes boyaux!

Le Kaiser éclusier.

Du *Courrier de l'armée belge :*

Un officier allemand, hébergé depuis quelque temps déjà à Gand, chez un négociant, ayant remarqué que celui-ci n'avait envers lui qu'une politesse correcte et froide, lui dit un de ces derniers jours :

— Mais, vous n'avez rien à craindre des Allemands, même si la Belgique devait être annexée... Notre empereur est tellement généreux que si Bruxelles devenait une ville



D'UN GESTE PROMPT, IL ARRACHE LE TROPHÉE ET RETOURNE VERS LES TRANCHÉES FRANÇAISES (voir p. 12

(voir p. 12

allemande, il nommerait le roi Albert bourgmestre de la capitale.

— Mais, notre Gantois, nullement démonté par l'apostrophe du Teuton, lui répondit sérieusement :

— C'est possible... Mais notre roi est plus

généreux encore... Je suis certain qu'il n'hésiterait même pas un instant à nommer votre empereur éclusier à Nieuport : cela lui permettrait de passer l'Yser quand ça lui plairait.

La conversation ne continua pas.

Le petit pioupiou d'Auvergne.

Du *Progrès de Lyon* :

Germain Maroux, jeune soldat, originaire de la commune de Maurs, près d'Aurillac, vient d'être cité à l'ordre du jour et a été proposé pour la médaille militaire pour la jolie prouesse qu'il vient d'accomplir tout récemment au front et qui vaut d'être contée.

Il se trouvait ces temps derniers dans une tranchée de première ligne. En face, les Allemands avaient imaginé, pour vexer les nôtres, de planter, à une cinquantaine de mètres de leurs tranchées et à environ trois cents des nôtres, un drapeau allemand surmonté de l'inscription : *Deutschland über alles*.

Le capitaine demanda à ses hommes si quelqu'un voulait se charger de faire disparaître le torchon provocateur.

— Moi, s'écria Germain Malroux ; vous l'aurez ce soir avant 8 heures.

Aussitôt la soupe mangée, notre pioupiou sort lestement de la tranchée, les mains dans ses poches, sifflotant un petit air, et se dirige vers le but. Les Allemands, voyant arriver notre poilu, le laissent tranquillement approcher, mais ouvrent le feu à une vingtaine de mètres. Malroux tombe lourdement ; les Boches le croient mort et ne tirent plus. Aussitôt il profite de ce moment d'accalmie pour bondir sur l'enblème détesté ; d'un geste prompt, il l'arrache du mât et retourne en toute hâte vers les tranchées françaises, emportant tout joyeux son glorieux trophée, à la barbe des Allemands, qui, furieux, recommencent à tirer de plus belle.

En dépit de cette fusillade nourrie, Malroux arrive sain et sauf, se présente au capitaine qui l'embrasse et le conduit au commandant. Ce dernier, après l'avoir chaudement félicité, le force à trinquer avec lui et lui promet une récompense digne de son vaillant exploit. Germain Malroux a envoyé son trophée à ses parents, modestes cultivateurs cantaliens, qui, les larmes aux yeux, racontent à qui veut l'entendre l'exploit accompli par leur fils.

Un brave.

Le *Cri de Paris* :

Encore un ancien député qui vient de tomber au champ d'honneur : le capitaine Robert Dubarle, âgé à peine de trente-quatre ans, représenta l'Isère de 1910 à 1914.

Au début de la mobilisation, il fut affecté à Grenoble et attaché à la personne du gouverneur, l'excellent général P... Quoique adversaires politiques, ils s'entendirent très bien.

Un jour, le lieutenant Dubarle demanda à partir pour le front :

— Singulière idée, lui déclara le général, vous êtes cent fois mieux ici...

— Justement, c'est parce que je me trouve trop bien : en temps de guerre, on doit fuir les endroits où on se trouve à son aise.

Il partit : il n'est pas revenu.

Le système D.

Parlez du système D. à un poilu, quel qu'il soit, et il vous dira : « Connu ! » Le système D. est bien pratique, assurément. Et, sur tout le front, il est mis en vigueur par un chacun. En très peu d'instants, on l'a compris et on en use avec maëstria.

D est une abréviation. Cette lettre est elle-même la simplification de la syllabe Dé, qui est la première du mot « Dé...brouille-toi ». Quiconque n'est pas expert au système D est bien malheureux à la tranchée ou au cantonnement. On n'a pas de pioche pour creuser un boyau? Le système D est là. On l'applique bien vite. On va faire un tour : on trouve une pioche et on travaille. Manque-t-on des vivres? En hâte, le système D fonctionne. Et, tout de suite, la section fait un bon repas. Un chiffon? Des cartouches? Une boîte à graisse? Une enveloppe? C'est encore le système D qui fonctionne. C'est, en somme, le système de l'emprunt mutuel, le communisme des biens en présence des besoins communs.

Le mieux encore est, quand on applique le système D, de *prendre* la tranchée des Allemands.

« Sale Boche! »

Les journaux belges qui se publient en Hollande rapportent un incident comique qui s'est produit à Liège. Un cabaretier de la rue Sainte-Gangulphe possédait un perroquet auquel il avait appris à crier: « Sale Boche! » Cela lui valut une forte clientèle de bons Liégeois qui s'amusaient à entendre le perroquet pousser le cri vengeur. Le cabaretier fut dénoncé et, un matin, on vit deux soldats allemands, l'arme au bras, arriver chez le cabaretier et procéder gravement à l'arrestation du perroquet. Celui-ci fut saisi par les ailes et emmené pendant qu'il ne cessait de crier: « Sale Boche! » Le perroquet fut tué, puis le cabaretier et sa femme furent arrêtés et condamnés à une peine d'emprisonnement.

Gott mis uns!

Le *Rigolboche*, qui se targue du plus fort tirage du front entier, donne en première page de son numéro du 30 juin, un amusant dessin signé Regor. De vaillants soldats teutons, grimpés sur un autel et sur le tabernacle, entassent dans un sac les objets sacrés. Au premier plan, un gros Herr Professor du landsturm, les yeux clignotants sous les lunettes d'or, la bouche fendue jusqu'aux oreilles dans un collier de barbe hirsute, porte une sacoche où l'on aperçoit l'ostensoir et le calice et s'apprête à y fourrer le crucifix. Pour légende, cette fameuse devise dont l'image donne une interprétation trop véridique: *Gott mit uns!*

L'anathème.

De la *Pensée de Varsovie* :

Un prisonnier de guerre conte le fait suivant survenu dans un hôpital militaire de Posnanie:

L'impératrice d'Allemagne Augusta vint visiter les blessés en traitement à l'hôpital. Dans l'une des salles se trouvait un officier dont les jambes et un bras avaient été amputés et qui était couvert de plaies par shrapnells. Le blessé agonisait. Touchée par ses souffrances, l'impératrice s'approcha du moribond et, voulant lui être agréable, lui adressa les paroles suivantes:

— Pauvre garçon! Je compatis à vos souffrances, à votre malheur. Dites-moi ce que vous souhaitez, votre vœu sera exaucé.

L'officier porta ses yeux de martyr sur l'impératrice et, rassemblant toutes ses forces, cria d'une voix enrouée :

— Je souhaite de tout mon cœur une seule chose. Je souhaite que l'empereur d'Allemagne, ton époux Guillaume et ses enfants, aient le même sort que moi!

A ces mots, l'impératrice perdit connaissance et l'on eut toutes les peines du monde pour lui faire reprendre ses sens.

L'obus de la destinée...

Du *Daily Mail* :

Au cours de la première bataille d'Ypres, un obus allemand de gros calibre tomba sur le château d'Hooge où se trouvait le quartier général de la première division anglaise. Le déjeuner venait de finir au mess et les officiers d'état-major passaient dans la cour d'honneur. Deux officiers anglais se trouvèrent en même temps à la porte. « Après vous », dit l'un d'eux, en s'effaçant: « Non, non, passez le premier», dit l'autre.

Le premier officier acquiesça. A peine avait-il franchi le seuil que l'obus allemand tomba et éclata, le tuant net. Son camarade échappa sans une égratignure.

Dans une ferme voisine, trois soldats dormaient côte à côte sur la paille. Un obus traversa le toit et éclata en plein milieu de la pièce. Les deux hommes de droite et de gauche furent tués; le troisième qui était entre eux deux n'eut aucun mal.

Le prix du porc...

Ceci se passa, pour être précis, en novembre dernier, dans une partie du front comprise entre Maubeuge et La Pentecôte.

Entre nos lignes et celles des Allemands se trouvait une petite ferme dans laquelle ni les uns ni les autres n'avaient pénétré jusque-là, — pour toutes sortes de raisons, —

quand, un soir, on entendit sortir de là des cris épouvantables. Nos poilus bondissent : sûrement les Boches torturent quelqu'un... Peut-être un des nôtres surpris par eux... Enfin, on va voir..

Tout en se défilant des feux de l'ennemi une escouade arrive à la ferme, la visite en un instant et découvre dans la porcherie un verrat oublié qui, ayant faim, poussait des appels énergiques et tonitruants. Lui passer une corde à la patte et l'emmener fut l'affaire d'un moment, et nos poilus se retiraient, heureux de l'aubaine, quand on entendit du côté des Huns un grand remue-ménage : eux aussi, ils venaient explorer...

Le caporal commandant l'escouade ne perd pas la tête : ses hommes prennent leurs dispositifs de combat et, lorsque les Barbares arrivent à portée de discussion, un feu nourri (plus nourri qu'eux-mêmes probablement), les accueille sans aménité. Il s'ensuit une échauffourée à la fin de laquelle dix cadavres des Huns restent sur le carreau.

Les nôtres regagnèrent leur tranchée, emmenant le porc, dont la chair vint améliorer leur ordinaire.

— C'est égal, disait un poilu en rentrant, dix Boches pour un cochon ; mince de vie chère !

Derrière moi, mon colonel !

Un colonel, commandant une brigade qui vient d'enlever, il y a quelques jours, un village important de la vallée de la Fecht où les Boches se cramponnaient désespérément, accueille avec une exquise bonne grâce le chasseur occasionnel que je suis. Il me parle de la dernière affaire, si brillante, qu'il a préparée, dont les troupes sous ses ordres ont assuré le résultat, résultat magnifique. Les Boches n'en reviennent pas, beaucoup d'entre eux n'en reviendront plus.

— La veille de l'assaut, raconte le chef, je descends dans la tranchée pour examiner le terrain que nous voulions français pour le lendemain. Un coin du boyau est plus particulièrement marmité, les balles y bourdonnent terriblement : un de ces passages comme il y en a tant. Un poilu se dresse devant moi :

— Pas vous le premier, mon colonel. Derrière moi !

Je n'ai pas le temps de me rendre compte, et de l'ordre et de celui qui le donne, que je sens un corps tomber sur moi. Je me retourne, j'entends une voix faible qui articule ces mots, les derniers :

— Je vous le disais bien, mon colonel, pas vous, moi !

Le pari gagné.

Des *Lectures pour tous :*

Voici une scène, dont vous goûterez la belle crânerie. Un lieutenant du régiment voisin, qui ne manque pas, comme vous allez le voir, d'un certain toupet, proposa l'autre soir un pari contre lequel on se récria d'emblée. Il avait remarqué qu'une tranchée ennemie, à une cinquantaine de mètres, était assez facilement accessible ; et il la soupçonnait d'être vide. Il affirme qu'il va en personne s'en assurer. La nuit est tombée, naturellement : obscurité parfaite. Il met revolver au poing, se précipite vers la tranchée ; il y entre en coup de vent, avec une telle brusquerie que le guetteur allemand, qui était seul, en effet, et qui somnolait, le prend pour son officier, se range respectueusement pour le laisser passer, et ne s'aperçoit de sa méprise que lorsque l'intrus, après avoir traversé le boyau de bout en bout, saute le parapet et détale vers nos lignes. Le Boche, alors complètement réveillé, fait feu de toutes les balles de son fusil sur le fuyard qui rentre chez nous sain et sauf parmi les applaudissements...

La purge.

Extrait du carnet de route d'un zouave du ^{e}... régiment, en traitement dans un hôpital du Nord :

Le vendredi 21 mai, à l'aube, le colonel X... donne l'ordre d'une reconnaissance dans le bois de V.-C. Nous allions... lorsque, tout à coup, nous nous entendons sommer de nous rendre. Les Allemands étaient là, devant nous, nous apostrophant insolemment. Cela nous mit du « cœur au ventre » : nous nous défendîmes comme des lions. Pourtant, vu notre infériorité numérique, nous aurions tous été faits prisonniers sans l'arrivée du ...^{e} d'artillerie, qui, plus d'une



MIDINETTES PARISIENNES APPRENANT LEUR RÔLE D'INFIRMIÈRES VOLONTAIRES AU CHEVET D'UN BLESSÉ

fois, nous a déjà sauvé la mise. Les artilleurs tombèrent sur les Boches comme la pauvreté sur le monde. Il fallait voir les effets du 75. Notre mission était remplie, bien que quelques-uns d'entre nous fussent tombés. On ne fait pas d'omelettes...

Mais là où l'ennemi nous parut plus fourbe qu'à l'ordinaire, c'est dans le moyen qu'il employa pour tirer sur nous. Nous arrivions à la lisière du bois... Nous apercevons les Boches à 150 mètres, en rangs serrés. Feignant la peur à notre vue, *ils lèvent les bras en l'air et implorent notre pitié.*

Nous autres zouaves, bons comme le pain, nous cessons le feu et pensions tout cueillir comme des fruits mûrs. Mais, tout à coup, ces c...amarades-là *se couchent et, derrière eux, quatre mitrailleuses* ouvrent sur nous un feu violent. C'est un truc qui leur est classique, mais tout de même ça nous a un peu surpris. Toutefois, sitôt remis de notre stupeur, ce qu'on leur a passé comme purge!...

Pour mourir en beauté...

A Neuville-Saint-Vaast, le 3 juin, 3 heures du matin.

Une compagnie d'infanterie reçoit l'ordre d'attaquer les deux seules maisons qui soient encore debout et dont les Boches ont fait de vraies forteresses; il faut tenir jusqu'au dernier.

Le capitaine prévient ses hommes de se préparer, car peu reviendront: chacun va vers l'aumônier.

Un des officiers a observé combien leur barbe, souillée de sang et de boue, rend hideux les cadavres des Allemands.

— Il faudrait mourir en beauté, dit-il, et après la mort être plus *chic* que les Boches.

Et officiers et poilus profitent du répit qui leur est laissé pour abattre des moustaches très chères; ils se font raser pour entrer dans la mort comme dans un salon...

Comme on voudrait faire connaître les auteurs de ce geste si français dans son héroïsme!

Mais on ne le pourra que plus tard... quand la paix sera revenue et que la censure sera partie!

L'aide fraternelle.

La *Nazione* :

Une compagnie de chasseurs alpins italiens avait été chargée d'avancer dans un endroit particulièrement dangereux.

Au cours de la nuit, la présence de l'ennemi fut découverte à deux ou trois kilomètres de distance. La compagnie fit alors halte tandis que le capitaine, accompagné d'un seul soldat, continuait la mission.

C'était un acte audacieux. Les deux hommes se tenaient par la main lorsque soudain un bruit formidable s'éleva. Leurs pieds venaient de toucher une petite mine qui avait aussitôt fait explosion, et les deux hommes, projetés en l'air, étaient retombés à une grande distance l'un de l'autre. Ce fut, pendant quelques minutes, un silence complet, interrompu par cette plainte du soldat:

— Je ne vois plus rien, je suis aveugle.

Le malheureux avait, en effet, été atteint aux yeux.

Le capitaine l'entendit, mais grièvement blessé et à moitié enseveli, il n'eut pas la force de répondre. Enfin, au bout de quelques instants, il parvint à lui crier:

— Parle, parle fort, que je sache où tu es, j'irai près de toi.

Le soldat obéit, mais il entendit alors ces mots:

— Je ne puis bouger; attendons le jour.

Le soldat, à tâtons, se dirigea vers son chef, guidé par la voix de celui-ci. Un effort encore... Il l'atteint. Il l'aide alors à sortir de sa position périlleuse.

Alors, fraternellement, tous deux regagnent le poste le plus proche où on leur prodigue les soins qu'ils nécessitent.

Ajoutons que le vaillant soldat ne perdra pas la vue: les médecins lui garantissent qu'il sera tout à fait guéri dans quinze jours.

Capitaine-fantassin de 2me classe.

En avant! à la baïonnette...

C'est l'assaut.

D'un élan magnifique, le régiment se précipite vers la tranchée ennemie. Mais il a compté sans les fils de fer barbelés qui la défendent, sans les mitrailleuses dissimulées qui crachent la mort.

Le colonel ne veut pas sacrifier inutilement ses hommes. Il se replie et fait connaître à un commandant de batterie, qui est proche, la situation.

Cinq minutes plus tard, les obus de 75 pleuvent sur la position allemande. Ils la noient sous un ouragan de mitraille, éventrent le sol, font voler en éclats les bras et les têtes...

Les fantassins surgissent alors pour la deuxième fois, qui est la bonne. Tandis que le tir de notre artillerie s'est allongé, ils enlèvent de haute lutte la tranchée boche.

Le soir, les fantassins songent avec reconnaissance au commandant de la batterie qui les a si efficacement aidés. Le colonel a une idée. Elle est acceptée d'enthousiasme. On nomme le capitaine d'artillerie soldat honoraire de deuxième classe dans le régiment d'infanterie.

Et, depuis ce jour, à chaque rassemblement, un chef d'escouade appelle :

— Capitaine X...

Et le plus ancien soldat répond :

— Présent pour lui !

L'honorable punition.

On ne tarit pas d'anecdotes sur le moral de nos soldats. Toutes montrent leur entrain, leur vaillance, leur gaieté. En voulez-vous un nouvel exemple? C'est une lettre d'officier qui l'apporte :

Le soldat Mayau, de la ...e compagnie du ...e, a fait preuve de témérité en allant seul et sans ordre reconnaître un village dans la ligne ennemie.

— Vous pensez peut-être ajoute l'officier, que ces trois lignes sont là pour justifier une citation à l'ordre? Détrompez-vous : c'est le motif d'une punition de quatre jours de salle de police.

« Ne vous récriez pas. C'est moi qui me suis vu dans l'obligation d'infliger ces quatre jours au dénommé Mayau. Il faut bien les retenir un peu, ces lascars ; ils seraient tous capables d'en faire autant, et je n'ai plus d'autre moyen de leur faire comprendre qu'on ne charge pas en cavalier seul.

« Ne vous attendrissez pas non plus sur le sort de Mayau. Avec ses quatre jours, je lui ai collé cent sous. Et, tout en le punissant pour le principe, je n'ai pas réussi à lui dissimuler que j'étais fier de commander des hommes comme lui. Car ils sont tous pareils... »

— Très bien mon capitaine. Mais maintenant que Mayau a fait ses quatre jours, pourquoi ne le proposez-vous pas pour la Croix de guerre avec le même motif?

Un « mauvais soldat ».

L'*Echo des tranchées* publie le récit suivant :

C'était un grand diable déluré, osseux, qui portait un képi tout déformé, selon la mode des compagnies de discipline. Son livret était devenu presque un volume, tant on avait dû y ajouter de pages supplémentaires pour y relater les motifs de ses punitions. Ils ne variaient guère. Ivresse... ivresse... ivresse... Que ne faisait-il pas en état d'ivresse, ce diable d'homme qui, durant les intervalles de ses égarements, avait des repentirs naïfs et des initiatives d'une délicatesse inattendue !

Il avait passé devant le Conseil de guerre pour la troisième fois depuis le début de la campagne, quand un déplacement disciplinaire le fit incorporer dans mon bataillon.

...Quelques jours plus tard, on m'annonça qu'il était puni de prison pour injures et violences envers un supérieur. Un caporal lui avait donné sans doute quelque ordre pas très important. Ivre, il avait refusé d'obéir. D'où querelle et bouscuade. Copains de la veille, ils étaient devenus subitement deux féroces adversaires. Si bien que c'était le Conseil encore et pour la quatrième fois.

— Vous savez ce qui vous attend, mon garçon, lui dis-je. — C'est le peloton d'exécution.

Je revois encore le regard craintif et presque affectueux qu'il eut alors, un regard de bon chien qu'on bat, qui ne vous en veut pas, et qui supplie.

— Mon commandant, faites pas çà... Puisqu'il faut ma peau, que ça serve à quelque chose... Je la vendrai cher, je vous le jure, et j'aurai des Boches avant d'y rester...

Son ton de sincérité me toucha. Je limitai sa peine à trente jours de prison.

Le 8 juin, à trois heures du matin, notre

bataillon reçut l'ordre d'attaquer les tranchées au nord de la route de Serre. Mon gaillard était là. Je le vis courir à l'avant-garde de sa section, en tête de la 2me compagnie, portant une musette bourrée de grenades. Servi par ses longues jambes de braconnier, il parvint avec les premiers aux tranchées ennemies. Alors commença un travail soigné. Chacune de ses grenades tombait juste. Il tenait sa promesse, impitoyablement.

Soudain, un projectile ennemi lui faucha les deux jambes à la hauteur des genoux. Il culbuta. Mais sa musette contenait encore quelques grenades. Alors, il trouva l'énergie de ramper, d'atteindre un abri où des Allemands s'étaient retranchés, de lancer ses grenades jusqu'à la dernière. Quand je parvins près de lui, il me reconnut et me cria :

— Vous voyez bien que vous avez eu raison, mon commandant!... Regardez, ma musette est vide... Je suis foutu, ça y est... Mais vive la France!... Vous devez être content, pour sûr... Cette fois, j'espère que votre bataillon vous a gagné votre croix!

Il n'a pas dit autre chose. Il est mort, simplement, en vrai héros de France. J'essuyai une larme avant de continuer le nettoyage des tranchées conquises par les poilus du 1er bataillon.

Voilà comment peut finir un « mauvais soldat ». (Commandant Bolcain.)

Le Poilu et l'Embusqué.

Du *Poilu :*

Le poilu s'inquiète beaucoup moins des embusqués que les embusqués ne le croient.

S'il était embusqué lui-même, il aimerait que les poilus le laissent tranquille.

Et puis, à quoi bon taquiner les embusqués?

On aura toute la paix pour se venger d'eux.

Faire la guerre aux embusqués, quand il y a les Boches, c'est pas le moment.

C'est comme si on s'occupait de tuer ses poux le jour d'une attaque.

De La R...

En Argonne, on amène devant un officier français, un prisonnier, officier allemand, pour l'interrogatoire.

— Comment vous appelez-vous?

— Lieutenant de La R...

Le lieutenant français a un haut-le-corps. Ce nom est celui d'une très ancienne famille française émigrée en Allemagne. Les de La R... vivent pauvrement à Munich, et si fiers, dans leur pénurie, que jamais les deux sœurs du prisonnier ne voulurent aller à la cour bavaroise, pour n'y point paraître dans leurs modestes vêtements... de gala.

Cependant l'interrogatoire s'achève. Et l'Allemand s'enhardit :

— Pourrais-je avoir l'honneur, dit-il, de connaître le nom de l'officier français qui me fait prisonnier?

— Volontiers, répond notre lieutenant un peu pâle ; je m'appelle de La R...

C'était le même nom. Le Bavarois s'éloigna tête basse.

Tout va bien. . .

C'est un blessé des derniers combats dans la vallée de la Fecht. On l'a transporté dans un hôpital du centre de la France. Il a fallu l'amputer. Il est onze heures du matin, on le réveille.

— Eh bien! on va commencer?

— C'est fini!

— Alors, tant mieux!

L'infirmière-major s'empresse. L'amputé demande :

— Voulez-vous me faire plaisir?

— Sans doute...

— Donnez-moi le communiqué.

Ce matin-là, il annonce la prise de Metzeral. Alors le bessé sourit :

— On a pris Metzeral! Tout va bien!

Dans une tranchée turque.

De la *France :*

Extrait d'une lettre écrite par un officier de nos amis, en ce moment chef d'une section dans un régiment d'infanterie aux Dardanelles :

« Ma tranchée est à 50 mètres environ de celle des Turcs. L'effectif qui nous est opposé en première et deuxième ligne semble être celui d'un bataillon.

« Au petit jour, une dizaine de soldats ottomans sortent de leurs trous, les bras en l'air. Nous les laissons venir; ils sont bientôt suivis de 200 ou 300 de leurs camarades.

« L'un d'entre eux, — sous-officier turc parlant asssez bien le français, — me dit :

— Venez avec moi voir quelque chose dans notre tranchée?

Je redoute un piège, j'hésite. Enfin, sur l'insistance du sous-officier, je pars avec lui et une dizaine de mes hommes.

« Nous pouvons apercevoir, rangés au fond de la tranchée ennemie, onze cadavres d'officiers allemands poignardés par leurs soldats... »

Absolument authentique.

Le dernier baiser.

Dans l'Argonne, en janvier, parmi nos poilus, un petit bleu de la classe 1914, un luron, toujours gai, alerte, ravi, est la joie de la tranchée. Dans la nuit, quand il pleut ou qu'il neige, on l'entend de loin conter des blagues et les anciens, transis, s'interrogent : « Que dit le « bleu »? On répète ses plaisanteries, et on rit. Toute la section l'aime, ce petit brave : il ne peut se plier à la consigne, l'immobilité lui pèse, le silence lui est impossible; il va et vient dans le boyau, bondit hors de l'abri, sans motif, pour le plaisir de « se dégourdir les jambes » et de narguer les Boches; il ne se soucie point du danger qu'offre le terrain découvert; les camarades le gourmandent, lui conseillent de se tenir tranquille, mais n'obtiennent rien.

Un soir, — on l'a vu sortir du souterrain, — une masse haletante paraît, penchée au bord du trou; la tête décomposée du bleu s'y penche :

— Aidez-moi, les gars, je suis touché.

Le long de la tranchée un murmure se propage : « Le petit qui est blessé! » Une balle lui a traversé le ventre; il est perdu. Pendant que le sergent et les hommes l'étendent au fond du boyau, on se bouscule entre les étroites parois de terre, on se masse pour s'approcher du bleu; rien à faire; il souffre; on garde le silence. Soudain la voix qui, tout à l'heure, lançait des blagues s'élève faiblement : « Qu'est-ce qu'il dit ? — Il appelle sa mère ». Et de nouveau on fait silence. Un cri jaillit plus violent :

— Maman!

La mort est tout proche. Soixante hommes sont à l'attendre, le visage convulsé, et ne pouvant pas admettre qu'elle ait choisi cet enfant si joyeux, si robuste. Il agonise sans se plaindre; mais comme sa maman n'a pas répondu, il tourne la tête vers l'officier, debout, tout près de lui, les lèvres serrées, les yeux humides, et dit :

— Embrassez-moi, mon lieutenant.

L'officier se penche, le serre dans ses bras et reçoit son dernier soupir, tandis qu'un long sanglot étouffé court le long de la tranchée : c'est toute la section dont le cœur crève.

Voilà ce qui fait, mieux que la plus farouche discipline, les armées invincibles : l'estime réciproque pour s'être vus braves au feu, la sainte et déférente camaraderie du danger, la tendre solidarité entre chefs et soldats, sûrs de n'avoir jamais donné ni reçu un ordre qui ne soit dicté par l'honneur ou le dévouement à la patrie. Aucun homme n'appellera au moment suprême, pour mourir sur sa poitrine, l'officier qu'il a vu remplir sa cantine de fourrures et de bijoux volés, ou qui lui a commandé de mettre à mort des enfants ou des femmes. Aucun homme, fût-il Prussien, n'aura l'idée de prendre un tel chef par le cou, quand sa lèvre cherchera à placer ici-bas son dernier baiser. (G. Lenôtre.)

Pour compléter l'armement.

Dans la tranchée, il tombe des marmites de 150. Elles sont en fonte et elles explosent si mal que personne ne s'en inquiète. Pourtant, leurs éclats arrivent quelquefois jusqu'aux poilus. Et l'un d'eux grogne :

— Ah! la barbe!... On d'vrait ben toucher des voilettes... (*De l'Echo des tranchées.*)

La terre de France.

C'est dans la tranchée. Un fantassin vient de recevoir un paquet de son pays natal. Il fait sauter les ficelles, déploie le papier épais et n'y trouve qu'une sorte de motte de terre sur laquelle il y a un petit billet plié en qua-

tre. Il ouvre, lit, et les larmes lui viennent aux yeux.

— Ecoutez, les amis, c'est maman qui écrit :

« Mon cher petit. Je te sais toujours près du danger. Aie courage, aie confiance et travaille à sauver la patrie. Je t'envoie un colis qui te fera plaisir, j'espère. Tu n'y trouveras qu'un peu de terre. Mais elle est sacrée. C'est de la terre de chez nous. J'ai été la chercher sur la tombe de ton père et de ton grand-père qui sont morts en soldats. Garde-la bien et qu'elle te parle, tout près de ton cœur, pour te soutenir dans la bataille. Je t'embrasse, mon enfant. Ta mère, Maria, veuve Trémoire. »

— Tu vas nous en donner un peu, hein? disent les camarades, très émus.

Et, sous les yeux du lieutenant qui réclame sa part, le gars à la Maria fait le partage de la terre bénie.

Le devoir complet.

Un bataillon colonial, en hâte, retourne les tranchées d'un fortin allemand qu'il vient de conquérir. Soudain, une voix :

— Les bandits! voilà qu'ils reviennent!

C'est le commandant qui, jumelles en main, interroge l'horizon.

— Les Allemands? demande le planton.

— Mais non! là! là! allez-y donc! Courez... à droite, dans l'herbe...

Le soldat, sans se rendre un compte exact de sa mission, part, au-devant de la mort peut-être.

Mais tout à coup, à son approche, s'envolent huit corbeaux prêts à piller un nid de perdrix.

— Bravo, sauvés! s'écrie le commandant qui, brave homme, — prise la tranchée et chassé l'ennemi, — eût cru n'avoir pas accompli tout à fait son devoir s'il n'eût assuré le salut de cinq petits œufs tassés dans un creux de terre.

Un poilu

Du *Petit Parisien :*

Un poilu, c'est le lieutenant D..., du ...e d'artillerie de montagne. L'officier vient de constater à la jumelle qu'une batterie boche de 77 est en train de s'installer dans le voisinage.

— Je me charge, dit-il à son commandant, de détruire cette batterie avec une pièce.

Suivis des quatre mulets portant le 65 et ses accessoires, le lieutenant et ses canonniers s'en vont sans bruit jusqu'à 800 mètres de l'ennemi. En un rien de temps, la pièce est montée. Pan... Ce premier projectile tape dans les caissons à munitions. Les coups qui suivent complètent l'œuvre du merveilleux engin. La destruction de la batterie boche demanda trois minutes à peine.

Le lieutenant, un tout jeune et très distingué polytechnicien, fut nommé capitaine et affecté à une batterie opérant dans un secteur voisin. Deux jours après sa nomination, dans une lettre, la dernière qu'il écrivit, le capitaine disait à son ancien chef :

— J'irai, ce soir, mettre en batterie à 300 mètres des Boches. S'ils m'entendent travailler, je vais prendre quelque chose! Mais s'ils ne m'entendent pas...

Hélas! le capitaine fut entendu.

Les « pays ».

De l'*Eclair :*

Simple d'allures, familier et bon, le général de Castelnau descend, un jour, dans une tranchée en uniforme de modeste soldat. Il dit à l'un des braves qui se battaient là :

— D'où es-tu, toi?

— Je suis de... dans l'Aveyron.

— Alors, nous sommes pays!

Un taube vient survoler la tranchée; on l'abat sous une canonnade vigoureuse :

— Eh! camarade, l'as vist? es tounbat!

Et le général de dire familièrement :

— Nou, s'ès paousat. » Ce qui se traduit ainsi pour qui n'est pas Aveyronnais : « Eh! camarade, tu l'as vu, il est tombé? — Non! il s'est posé. »

De l'arrière à l'avant.

L'*Echo des tranchées* publie deux amusantes lettres d'une invention moralisatrice.

La première, assez découragée, est une lettre d'un auxiliaire de l'arrière.

On sent à tous moments, ici, les effets de la guerre. Nous ne mangeons du poisson frais que deux fois par semaine. Les cafés ne servent plus



LA TRÊVE DU LAPIN - NOTRE ALPIN, AVEC SON TROPHÉE, REJOINT TRANQUILLEMENT SA TRANCHÉE (Voir p. 24)

d'apéritifs et, le soir, il faut être rentré à neuf heures. Quelle tyrannie !

Je suis dans un bureau de l'administration militaire. On y travaille dur. Quand les troupes du front ont besoin de quelque chose, elles nous adressent une demande. Nous répondons que cette demande n'est pas valable, n'étant pas établie sur une formule imprimée réglemen-

taire. Alors, on nous demande d'envoyer des formules imprimées réglementaires. Et nous répondons à ces gens que leur nouvelle demande ne sera valable que lorsqu'elle sera rédigée elle-même sur une formule imprimée réglementaire.

Ah! quel mal nous avons à leur faire comprendre une chose si simple!

Au revoir. Plains-moi et souhaitons que cela finisse au plus vite!

La seconde, tout à fait réconfortante, est la réponse du combattant:

Notre régiment est cantonné, durant les repos, dans un village où nous habitons une grange garnie de paille sèche qui forme un matelas où l'on dort à merveille. Quand nous descendons aux tranchées, nous trouvons des abris d'où l'on peut narguer les marmites.

Oh! sûrement, comme genre d'existence, il y a mieux. Mais, faute de pouvoir contenter nos moindres désirs, nous avons cessé d'en avoir. C'est le secret de la sagesse. Si tu savais aussi comme, au front, on ne sent l'esprit libre! On ne pense plus à ses affaires, on échappe à mille petits tracas dont on est d'habiude assailli. On vit au jour le jour, simplifié, détendu, rajeuni : il nous arrive de chanter et de jouer comme des gosses... Et combien on se passionne pour les batailles d'aéroplanes!...

Au revoir, mon vieux. Courage. Tâche de te remonter le moral. Et si tu t'ennuies trop là-bas, viens donc faire un tour par ici...

Ruses de Turcs.

Le *London Opinion* assure que certains soldats turcs cachés dans les arbres pour observer les positions de l'ennemi se sont peint la figure et les mains en vert pour être tout à fait invisibles dans leurs perchoirs de verdure. L'humoristique journal ajoute: « Ces soldats, probablement, et afin de faire davantage illusion, doivent trembler comme des feuilles lorsque approchent les Anglais. »

L'oreille du lieutenant.

Le lieutenant F... R... s'est fait une spécialité, sur la ligne de front, de découvrir par un moyen à lui et qui n'est certes pas à la portée de tout le monde, la position exacte des batteries ennemies lorsqu'il n'est pas aisé de les localiser par les moyens ordinaires d'observation. Il faut dire que le lieutenant R... possède, sans conteste, la paire d'oreilles la plus musicale de toute l'armée française. Seul, grâce à un don acoustique infiniment subtil, il est capable de dire, en entendant venir l'obus ennemi, à quelle hauteur il atteint son... apogée. Les moindres nuances dans le sifflement ou le vrombissement des projectiles ont pour lui un sens, secret pour tout autre, et qu'il déchiffre instantanément. Ses observations sont telles et et si parfaites, que les artilleurs sous ses ordres ont en lui la plus grande foi et que, en bien des circonstances, ils ont pu, avec un succès complet, repérer l'irrepérable et détruire ce qui se croyait indestructible.

Monsieur Obus.

Impression de recrue anglaise, dans la *Gazette de Lausanne :*

Soudain quelqu'un s'écria:

— Prenez garde, camarades!

Nous levâmes la tête. Une grande masse ronde arrivait sur nous, rapide comme l'éclair. Nous aurions pu fuir facilement. Nous restâmes.

Alors il nous parut que la fin du monde était venue. La masse était tombée à quelques mètres de nous avec un bruit horrible. Puis elle éclata. C'était notre baptême du feu. Quelle explosion! On aurait dit que des démons hurlaient, sifflaient, craquaient, flambaient dans l'air brûlant. Mais comment décrire un tel moment? Des milliers de balles, de clous, de morceaux de fer plurent sur nous et autour de nous. Je crus que nous allions tous être réduits en miettes. Au contraire, nous ne reçumes que des égratignures.

Quand le spectacle fut fini, nos nerfs se détendirent et nous éclatâmes d'un rire hystérique sans savoir pourquoi. Le lieutenant souleva sa casquette comme un gamin:

— Voici notre première rencontre, monsieur Obus. Charmé de vous être présenté...

En voiture...

Du *Courrier de la Meuse* (Maestricht):

Episode peu connu de l'entrée des troupes allemandes à Liège.

L'ordre de retraite fut donné aux troupes de la défense de Liège le jeudi 6 août: les

Allemands pénétrèrent en ville peu après... Une compagnie du 14e de ligne, combattant près du fort de Chaudfontaine, ne fut pas touchée par l'ordre, si bien qu'elle continua à lutter glorieusement jusqu'à la soirée.

Lorsqu'elle s'aperçut du départ de l'armée de défense, il était tard déjà et... les Allemands occupaient la ville. La compagnie descendit vers la gare des Guillemins, où elle comptait bien prendre un train pour La Hesbaye... L'arrivée à la gare se fit sans incident vers 8 heures... Le commandant entra dans le bureau du chef dans l'intention de réquisitionner un train pour transporter ses hommes vers l'intérieur du pays... Stupéfaction, l'officier trouve le chef en pourparlers avec quelques officiers allemands... Sans se départir de son calme, le commandant adresse sa demande au chef de gare, lequel répond, montrant les officiers ennemis :

— Un train est prêt à partir, mais ces messieurs viennent prendre possession de la gare.

— Qu'à cela ne tienne, dit l'officier belge, ces messieurs nous accompagneront.

Là-dessus, il fait signe à ses hommes, qui pénètrent dans le bureau fusil au poing. Les Allemands, jugeant leur résistance inutile, se rendent... Rapidement, tout le monde embarque... Un signal... Le convoi démarre.

Enthousiasme et gaffe.

Du *Gaulois :*

Au mois de septembre dernier, dans la gare de Luxembourg, que les Allemands occupent toujours militairement, un lieutenant interpella à haute voix un de ses camarades :

— Vous connaissez la nouvelle? Verdun s'est rendu !

Les officiers se congratulèrent avec effusion, puis l'un d'eux, se retournant vers la compagnie de planton sur le perron :

—*Wollt ihr wohl hurrah schreien, ihr lümmel!* (Criez donc hourra, tas de lourdauds !) —

Naturellement, les hommes se mirent à hurler comme des possédés.

Quelques semaines après, les mêmes lieutenants, avec les mêmes hommes, se retrouvèrent de service à la gare.

— Vous savez la nouvelle, dit l'un des officiers? Tsing-Tao s'est rendu !

Il n'avait pas fini sa phrase que tous les soldats, ignorant que Tsing-Tao était une forteresse allemande que les Japonais venaient de prendre, se mirent à pousser des hourras à faire crouler la toiture de la gare. Les deux officiers avaient envie d'embrocher leurs *lümmel.*

Depuis lors, les Luxembourgeois s'amusent à un petit jeu qui fait enrager les Boches. De temps à autre, comme par hasard, quelqu'un laisse tomber ces mots : « Tsing-Tao s'est rendu ! » Aussitôt, de tous les côtés, on se met à crier hourra !

Pris vivant.

Du *Bulletin des Armées de la République :*

A l'abri de l'une des « Jumelles d'Ornes », en Woëvre, avait été défilée une grosse pièce allemande, vite réduite au silence, qui lança sur l'un des forts de Verdun un obus de 420. Cet obus n'éclata point. Les Allemands nous ont donné là un numéro de musée tout à fait remarquable.

Le projectile fut rapporté à Verdun où il obtint un succès digne de son calibre. En apercevant l'énorme masse d'acier intacte, un petit artilleur s'écria gentiment :

— Oh ! ils l'ont pris *vivant.*

Avec une balle dans la tête.

De l'*Eclair :*

Quoi de plus naturel, en ce moment, que de faire son devoir et de le bien faire? Je veux te raconter à ce sujet une histoire qui te montrera combien tous les soldats sont fanatiques du devoir dont l'accomplissement devient, souvent, de la hantise.

Un soldat du génie reçoit une balle dans la tête ; il reste debout. Personne ne s'est aperçu de rien... pas même lui. Lorsqu'il a été touché, il était en train de pelleter. On s'aperçoit bientôt qu'il continue le mouvement du pelleteur, mais qu'il ne prend ni ne jette de terre. Sur sa figure un mince filet de sang, et du trou fait par la balle sort un peu de matière cérébrale. On l'emmène. On le panse. Une demi-heure après, ce pauvre fou, profitant d'un moment d'inat-

tention, s'échappe... et on le revoit, au même endroit que celui où il a été frappé, creusant un trou avec une pioche qu'il a eue, on ne sait où. On l'emmène à nouveau. Il meurt deux heures après. Il me semble que l'exemple est typique. Ne le crois-tu pas?

Décoré devant sa femme.

De la *Gazette de l'Oise :*

Il y a quelques jours, pas loin d'ici, mes fonctions m'avaient appelé au village de..., qui comporte une ambulance créée par le châtelain, un étranger ami de la France. Cadre merveilleux. Le château n'est pas moderne, mais il correspond bien au paysage qui l'entoure.

Au moment où nous passons devant la grille, une musique militaire se fait entendre; nous pensons qu'elle n'est là que pour égayer les blessés; mais le médecin-chef nous informe que la musique que nous entendons n'est que le prélude d'une cérémonie dont il nous prie d'attendre la fin.

Sur la terrasse, une quinzaine de blessés convalescents assis dans des fauteuils et des chaises longues.

Au centre, un capitaine, étendu sur un lit-civière, — le côté gauche broyé par la mitraille, — est revêtu, cependant, dans la mesure du possible, de son uniforme. Près de lui, une femme : sa femme.

Brusquement éclate le cri : « Garde à vous ! »

Tous ces blessés, enveloppés d'un peignoir de coton, ou la veste jetée sur les épaules, portent au front celle des mains que la mitraille a épargnée. La musique fait un à gauche, se masse. Apparaît alors un général, jeune encore, avec son officier d'ordonnance. Il fait face au capitaine. Un silence profond règne, non le silence de mort qui précède une catastrophe, mais le silence qui règne dans les églises ou les temples, lorsque tous les cœurs sont étreints par la grandiose manifestation que pressentent les fidèles.

Un éclair a jailli, le général a mis sabre au clair.

— Ouvrez le ban !

Et alors l'unique clairon attaque la sonnerie très connue. Puis une voix :

— Capitaine J..., au nom du Président de la République, nous vous faisons chevalier de la Légion d'honneur!

Le général se penche vers la civière et, sur la poitrine du blessé, accroche la croix des braves, à l'endroit du cœur.

J'ai regardé les assistants autant que mes yeux troublés d'émotion me l'ont permis; des larmes roulaient sur toutes les joues; la compagne du capitaine sanglotait.

Quant au général, je n'oserais pas affirmer qu'il n'ait été heureux de pouvoir cacher, en donnant l'accolade au nouveau légionnaire, l'intense émotion qu'il ressentait lui-même.

Une belle allocution.

Du *Figaro* :

Il y a quelques jours, une section qui se rendait aux tranchées traversait le cimetière d'un petit village. Dans le cimetière avaient été enterrés des soldats morts pour la patrie. Le chef de section, un sergent, arrêta ses hommes, leur fit présenter les armes et dit :

« Mes chers camarades,

« Je vous conduis ici devant l'exemple du devoir. Ceux qui dorment sous cette terre sont contents d'avoir fait leur tâche. Jeunes et anciens, inclinez-vous devant ces tombes sacrées, et promettez à vos camarades d'imiter leur bravoure. Dites-leur que vous êtes ici pour les venger, continuer la tâche qu'ils ont entreprise et la mener jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à la victoire.

« Honneur à eux ! Et en avant ! »

Cet émouvant discours d'un sergent, qui était, il y a un an, petit ouvrier d'un faubourg de Paris, a été sténographié tout vif et nous est transmis par un de ses soldats, agrégé des lettres, qui l'a trouvé splendide en sa simplicité.

La trêve du lapin.

De l'*Eclair :*

Il y a cinq jours, les alpins étaient de tranchée, en première ligne, séparés par une



PENDANT QUATRE JOURS, LE POILU PERMISSIONNAIRE GOUTERA LA DOUCEUR DU FOYER RETROUVÉ

distance de 80 à 100 mètres de la première tranchée allemande. C'est assez vous dire si on rentrait soigneusement la tête, de chaque côté, car il est insalubre de se montrer. si peu que ce soit. Arrive un lièvre ahuri, un neutre, évidemment. Avec un égal mépris du droit des neutres, une fusillade internationale éclate immédiatement. Le neutre fait la culbute. La vérité m'oblige à dire qu'il était plutôt du côté allemand. La victoire avait été facile, son utilisation l'était moins. Personne n'avait envie de se transformer en gibier pour ramasser celui qui gisait à terre.

Les propositions d'armistice partent des Allemands. On entend distinctement les cris:

— Toback! Toback!

Un alpin brandit au bout d'un bâton trois paquets de tabac attachés par une ficelle.

— Ya! Ya! crie-t-on de l'autre côté.

Aussitôt les paris de s'engager dans la tranchée française:

— Ira! N'ira pas! »

— Cent sous que j'y vais! dit l'alpin, un vieux, un « poilu ».

Et il y va. Tranquillement, sans armes, les bras en l'air, portant les trois précieux paquets, il s'en va à petits pas du côté du lièvre, fait constater par une pantomime expressive qu'il dépose les trois paquets de tabac, crie, pour la satisfaction de son amour-propre:

— Ce n'est pas parce que j'ai faim; je suis dégoûté du bœuf, mais j'aime le gibier!

Puis il prend le lièvre par les oreiles et s'en retourne tranquillement, comme s'il revenait du marché.

Aussitôt, un Allemand sort de la tranchée, au pas gymnastique, court ramasser le tabac et rentre au trot allongé. L'alpin qui ne s'était même pas retourné, n'était pas encore rentré dans sa tranchée que l'Allemand était déjà terré dans la sienne.

Le plus amusant, c'est que pendant cette trêve, religieusement observée de chaque côté, les têtes s'étaient levées dans chaque tranchée; bérets alpins et calottes grises regardaient avec un égal intérêt leurs délégués. Personne n'a songé à manquer à la parole tacitement donnée.

J'sais pas!

A quelques kilomètres de la ligne de feu: cela se passe à la visite médicale.

— M'sieu le major, j'y vois plus.

— Ferme l'œil gauche. Qu'est-ce que c'est que cette lettre-là?

— J'sais pas...

— Ferme l'œil droit. Et cette lettre-là?

— J'sais pas...

— Approche-toi. Et maintenant?

— C'est que, j'vas vous dire, j'sais pas lire!...

Le mot.

Un petit incident, — qui pourrait avoir sa gravité, — nous est conté par un lecteur du Nord. Ce jour-là, au front, le « mot » sans lequel on ne saurait passer, était: *Tite-Live.*

Tite-Live n'est pas évidemment un monsieur connu de tout le monde. A preuve c'est que, dit notre correespondant, notre auto s'avance parmi les gendarmes et les territoriaux, et le chauffeur — militaire — à cinq reprises, dit:

— Fives-Lille!

— Passez! consentaient les sentinelles.

Employons des mots simples à retenir et qui n'exigent pas la pratique des auteurs latins.

C'est aussi notre avis.

Le capitaine Yeské.

Le *Journal d'une Infirmière.* — Mme Juliette Martineau:

Des soldats du 149e, le fameux régiment si souvent cité à l'ordre du jour, racontent leurs faits d'armes, parlent avec enthousiasme de leur capitaine, un Russe, Yeské, décoré chevalier de la Légion d'honneur à Poperinghe, en novembre 1914.

— Quand une compagnie perd une tranchée, Yeské avec ses hommes la reprend; à leur tête toujours, dans son français russe un peu zézayant, il attaque en criant: « Vive la France! En avant! »

Une nuit, rencontrant des fuyards, Yeské leur demande le numéro de leur régiment: « 149e », répondirent ceux-ci.

— Non, dit Yeské, mes hommes ne recu-

lent jamais, demi-tour ou je vous brûle la cervelle.

Il aime ses soldats comme ses enfants, et souffre de les voir malheureux.

Un jour, à Saint-Eloi, dans le Nord, ses hommes s'enlisaient dans la boue, disparaissaient jusqu'au menton d'abord, puis entièrement ; les camarades qui venaient à leur aide, par l'effort donné, s'embourbaient également.

De haute taille, Yeské, puissamment arcbouté, un à un retirait ses hommes.

Cantonné à Noulette, dans un château qui n'est plus qu'une ruine, en rentrant des tranchées, un soir que la journée avait été rude, Yeské dit à ses soldats :

— Messieurs les Allemands se sont aujourd'hui encore ruinés pour vous, mes enfants. Le 149e les mettra sur la paille.

Saluons le 149e, saluons Yeské, ce mort glorieux que ne doit point ensevelir l'oubli.

La claque.

Dans la tranchée. Un temps d'inaction. Un poilu, bon cultivateur de la Beauce et gars costaud, tolère les agaceries d'un petit faubourien, pâle gavroche, spirituel, ma foi, et qui se souvient de son récent métier : Titi de caf'conc' aux boulevards extérieurs.

A la fin, le paysan pourtant s'énerve :

— Tu sais, toi, le Parigot, laisse-moi tranquille. Sans quoi, la claque va marcher...

Ce qu'entendant, le chanteur rougit et tendant la joue :

— Vas-y, mon vieux. Fais-la marcher, ta claque ! Ça me rappellera mes succès de bouiboui !

Et au souvenir de ces triomphes d'une minute, qu'il y a un an organisait pour lui le chef de claque, le titi entonne sa meilleure romance.

Un joli mot d'officier.

Lorsque, récemment, un groupe de journalistes se rendit en Alsace et au Vieil-Armand, l'officier qui les accompagnait avisa un poilu qui s'était retiré dans un coin de tranchée et qui, assis sur la terre boueuse, le pied déchaussé, cherchait furieusement quelque chose dans le fond de son godillot.

— Qu'est-ce que tu fais là, toi, dans ton coin ? lui dit plaisamment l'officier.

— Moi, mon lieutenant ? Je cherche un caillou, une pointe, j'sais pas quoi, qui m'fait mal.

Alors l'officier, pendant qu'un obus éclatait à cinquante mètres :

— Espèce d'embusqué, va !

Une revue en Alsace.

Notre émotion allait grandissant. Elle fut à son comble un instant après, quand, après le défilé des compagnies devant lui, droit et ferme sur sa selle, saluant le drapeau et les capitaines d'un geste simple et grand, le général se porta devant les compagnies en ligne et, sans quitter sa monture, les remercia de leur conduite, de leur esprit d'abnégation et de leurs sacrifices, et leur représenta la grandeur de la tâche qui reste à accomplir aux armées de la France. Sa voix forte, d'un timbre mâle, portait au loin dans le silence religieux qui s'était fait.

Et tout pâles, quelques-uns les joues sillonnées de larmes, nous l'écoutions leur dire avec des cris passionnés par instants :

— Il faut achever notre œuvre ; le pays attend de vous que les barbares soient à jaamis mis hors d'état de nuire. Il faut que chacun de vous songe : « J'en veux tuer un, deux, dix, autant qu'il faudra pour tous les détruire ». Rappelez-vous qu'ils ont brûlé nos villages, tué nos femmes et nos enfants, que le sort de la France est entre nos mains... Je suis sûr de votre courage. Encore un effort et nous y sommes. Vous lutterez pour le renom et le salut de notre glorieux pays...

Les accents de cette voix puissante, par instants traversée de poignantes inflexions, dépassaient tout ce que nous avions entendu. Ce n'était plus un homme qui parlait, c'était la Patrie elle-même maintenant qui, sur cette terre alsacienne trempée du sang de nos soldats, montrait la victoire attentive à l'horizon et dictait à ses enfants leurs suprêmes devoirs. Devant la grandeur du spectacle, des applaudissements véhéments, des vivats sincères, des acclamations ferventes

comme une prière, confondaient les cœurs dans un immense acte d'amour pour la France. La petite Alsacienne qui porta au général la gerbe de fleurs tricolores s'en trouvait toute intimidée.

Un poète porte-drapeau.

L'*Eclair de Montpellier* a eu la primeur d'une belle nouvelle qu'annonce le poète Joachim Gasquet à Mme Girard, mère de Mme Joachim Gasquet :

Ma chère mère, une bonne, une belle, une grande nouvelle pour vous et qui me remplit d'un double orgueil. Aujourd'hui vient de paraître au rapport ma nomination : je suis nommé porte-drapeau du régiment. La joie m'étouffe... c'est le poste d'honneur. Une immense fierté m'enflamme. Priez pour moi, priez pour le drapeau que je porte, pour la France victorieuse, pour la paix glorieuse qui vient.

C'est leur faute.

D'une lettre d'un lieutenant d'infanterie :

Dans ma section, les hommes ont pris une habitude. Dès qu'ils ont un embêtement, ils ne cherchent pas celui qui en est responsable, ils ne songent qu'à punir les Boches.

Le café est-il mauvais?

— Ah! les sales Boches! s'écrie l'un d'eux, c'est leur faute! Faut que j'en descende un couple!

Et notre homme se met à l'affût.

De même pour les haricots trop durs, de même pour la pluie. Puisqu'il faut passer sa colère, mieux vaut que ce soit sur les Boches!

Ces derniers jours, un de mes braves territoriaux n'a pas craint d'aller, en pleine nuit, jusqu'à un certain poste d'écoute que l'ennemi a sur notre droite. Il y tua deux sentinelles et aura sans doute la médaille militaire pour cet exploit.

— C'est admirable d'avoir osé faire cela, lui dis-je à son retour.

— Mais non, mon lieutenant, m'a-t-il simplement répondu. J'ai reçu hier soir une lettre m'annonçant que ma petite fille est très malade. Il faut bien que les Boches paient cette maladie-là!...

Plutôt une jambe de bois.

Un médecin-major conte cette anecdote à l'*Eclair* :

A un pauvre territorial, à qui il avait dû amputer la cuisse, — la jambe ayant été broyée par un obus, — et qui maudissait les Boches, il dit :

— Tranquillisez-vous, je vais tâcher de me procurer la jambe d'un prisonnier boche et je vous la recollerai.

— Monsieur le major, répondit le blessé, ne faites jamais çà ; j'aime mieux ma jambe de bois que d'être moitié Français et moitié Boche.

L'esprit de nos « diables noirs ».

Le *Diable au Cor*, journal de la 3e brigade de chasseurs alpins. — Nous saluons avec la plus vive sympathie ce nouveau confrère. Ses rédacteurs, les Diables noirs, font preuve d'autant d'esprit que de bravoure, ce qui n'est pas peu dire... Qu'on en juge par les quelques annonces fantaisistes suivantes que nous cueillons dans le *Diable au Cor* :

— *Le Poêle « U »* : appareil de chauffage à combustion lente, spécial pour les tranchées, ne ressemble en rien aux fourneaux boches, tire bien, ne rougit jamais, marche par tous les temps, ne se rouille pas, absolument inaltérable ;

Le Poêle « U » utilise tout, consomme n'importe quoi, s'améliore à l'usage ;

Le Poêle « U » n'est pas un « qu'alors y faire » ;

Le Poêle « U » n'a pas les pieds nickelés, mais il est entièrement verni. Il est dangereux de le faire fumer. Modèles décorés.

— Le *Jubol* nettoie bien les boyaux, oui... mais... le *territorial* nettoie mieux. Se trouve sur tout le front de Belfort à Nieuport. Se livre en bleu horizon, avec ou sans passe-montagne.

La *pile Joffre*. Boches! l'essayer, c'est l'adopter. Exiger la marque de fabrique bien française. Se défier des imitations.

— *Pour maigrir*, le pain KK. Adopté par l'armée allemande. Résultats certains. L'usage du pain KK exige l'emploi d'une ceinture à cran pour serrage progressif.

Pour un binocle.

Un soldat dans la tranchée casse son binocle. Il a la vue assez basse, et se trouve marri de l'aventure. Il demande permission pour aller à T..., la ville la plus proche, acheter des verres. On l'envoie à l'ambulance de brigade, puis à l'ambulance de division, puis à Gray, — gare régulatrice, — puis à Lyon. Enfin, muni de verres, il est invité par l'autorité militaire à rejoindre T..., là même où il voulait aller tout d'abord. Il s'est payé 250 kilomètres de chemin de fer pour aller dans cette ville, qu'il eût pu atteindre en deux petites heures, si on l'avait écouté.

L'étude dans les tranchées.

Du *Journal* :

Il y en a qui sont studieux. En pleine tranchée, dans une hutte adossée au mur d'une carrière, j'ai vu trois hommes et un sous-officier qui s'étaient réunis pour apprendre l'allemand. Ils s'étaient fait envoyer une méthode et ils travaillaient ensemble pour faire des progrès plus rapides.

— C'est que nous tenons à être prêts, me dit l'un d'eux, pour le jour où nous serons chez eux.

Un obus passa. Ils continuèrent tranquillement leurs déclinaisons.

Débrouillard.

Portrait du soldat français par le *Times* :

Le soldat français possède une qualité spéciale que rend un mot de la langue familière dont il est difficile de donner un équivalent en anglais : il est « débrouillard ».

Acculé dans un mauvais coin, il saura s'en tirer par quelque tour audacieux, par quelque ruse rapidement imaginée.

L'intendance est-elle en retard, il trouvera à manger là où un autre homme mourrait de faim. La compagnie a-t-elle eu tous ses officiers, tous ses gradés tués, il se trouvera un simple soldat pour en prendre le commandement, pour la tirer d'un coin dangereux et aussi, s'il le faut, pour la mener à un plus dangereux encore.

Voilà à peu près ce que veut dire le mot « débrouillard ».

Une charge à Carency.

Lettre d'un soldat :

Nous sommes en ce moment en avant de Carency. Je ne veux pas te raconter la bataille, parce que je n'ai pas vu grand'chose. Je te dis ce que je sais.

D'abord, les charges à la baïonnette, c'est plus du tout comme à Solférino, ni comme à Charleroi. Tu peux demander à D..., qui a mené avec Nolly, en août, une des charges les plus héroïques qu'on puisse voir, à découvert, par échelons, tous debout, les officiers galonnés, luisants, tous les hommes avec des boutons de cuivre bien astiqués...

Aujourd'hui on attend que l'artillerie ait bien travaillé. On est tous couchés. Les officiers attendent et regardent l'effet du tir. On a tellement l'habitude à présent que chacun voit quand çà y est... Les officiers nous interrogent. On calme les impatients. Enfin, le capitaine nous dit :

— On peut y aller maintenant, je crois, mes enfants !

— Allons-y, mon capitaine, et salaud qui recule !...

Alors, on rampe doucement, on déplace les sacs, la terre ; on donne un coup d'épaule pour remonter le sac. Enfin on est à plat ventre hors de la tranchée. Ça, c'est le moment le plus dur. Je ne dis pas qu'on ne tremble pas un peu, malgré soi. Il ne faut pas se faire plus grand, ni plus fort qu'on est. Quand c'est en plein jour, tout d'un coup on se met à crier, très vite et très haut, on ne sait pas très bien quoi. Chacun va suivant son tempérament. On en arrive à ne plus s'entendre. Ça nous saoule tous ces hurlements. On fait cent mètres, puis on se terre, on rampe, puis on se relève... Voici comment ça s'est passé avant-hier. Cette fois ça été de nuit.

A onze heures du soir, voilà le 75 qui se met à tirer, aidé du 90, sur les Boches. Ça a duré quarante-cinq minutes. Après ça, le capitaine vient nous dire que c'est à nous. Les Boches sont à quatre cents mètres de nos tranchées. Il y a déjà, nous dit-on, des tirailleurs français couchés entre nos deux tranchées, notre charge doit appuyer la leur. On doit partir quand ils se relèveront. On ne voit rien. Heureusement que

les Allemands tirent des fusées éclairantes qui nous sont très utiles. Le capitaine nous déclare :

— On y va. Les mitrailleurs, attention ! à vos pièces !

Je prends le chevalet et les bandes, les deux autres prennent la pièce, les goupilles, la culasse. J'entends hurler ceux qui sont devant nous. Nous courons, la fusillade s'arrête, je vois des ombres qui se battent devant nous. Le lieutenant me dit :

— Dépêchez-vous, la tranchée boche est prise ! Vite, votre mitrailleuse en batterie, tir très court et vite, ils contre-attaquent déjà.

— M.., me dit mon camarade, je me suis f...u par terre et j'ai perdu les goupilles et la... (une pièce très importante).

— Tant pis pour toi, va en chercher une autre.

— J'y vais.

— Trotte-toi, andouille !...

Il ne se rebiffe pas. Il y va. Or, il doit traverser l'espace découvert entre la tranchée conquise et celle que nous venons de quitter, espace plein de blessés et éclairé par les fusés boches. Ça lui est égal, il s'en retourne en courant. A ce moment, ça devient terrible. Je suis très vexé avec ma mitrailleuse inutile. J'en profite pour l'huiler un peu. Le lieutenant m'attrape :

— Vous êtes fou, cachez-vous !

Tous les hommes sont sous leur sac, la tête cachée comme des tortues. Les Allemands nous arrosent à notre tour. Heureusement que la terre est molle, mêlée de tourbe. A un moment, je suis presque enterré. Mon camarade de gauche a le crâne fracassé, un autre est atteint à l'épaule. Il se prend à pleurer.

— Je reverrai plus mon pauvre gars, un petit gars de trois ans !...

Le lieutenant vient pour le consoler, une balle boche le boule comme un lapin en avant, il se relève :

— Tenez bon, vous allez voir ce qu'ils vont prendre tout à l'heure.

Il y a eu un sale moment ; on se voit mal malgré l'incendie d'une petite ferme, à notre gauche. On devine qu'on doit être très pâle ! Heureusement que le sergent a un mot :

— Qu'est-ce qui veut des réconfortants? Ça ne vaut pas le « qu'il mourût ! » ; mais d'avoir entendu ces quelques mots, ça calme. J'ai de l'eau : j'en bois. J'en passe au blessé à l'épaule, qui murmure :

— Mon pauvre gars ! Mon pauvre gars !

Un éclat d'obus m'envoie de la terre, du sang et des débris de cervelle par la figure. Enfin, mon camarade revient ; il est tout en sang.

— Tu es blessé?

— Non, j'ai glissé dans une mare de sang boche. St tu voyais le tas qu'il y a derrière nous !

La mitrailleuse peut marcher. Elle grippe un peu d'abord, puis ça va. Rien qu'à l'entendre tous les hommes sont ranimés. Brusquement, à notre droite, le 75 reprend avec un vacarme dont on n'a pas idée. Il tire avec une rapidité folle. Il y a au moins vingt-quatre pièces. Peu à peu les 77 boches se taisent.

Nous repartons d'un grand élan. On ne sent plus ni sa fatigue, ni son corps. Je prends un fusil. Je veux en descendre un à mon tour. Les deux autres portent la mitrailleuse.

Vingt-cinq kilos, c'est quelque chose.

Tout d'un coup, je m'aperçois que nous arrivons dans un village. Ça, c'est une surprise, on n'y est plus habitué. On entre dans les restes d'une maison et on descend dans la cave. Elle est pleine de Boches. Ils ont peur et soufflent comme des cachalots, on les fait remonter en les bousculant un peu. Ils crient :

— On *se rent!* On *se rent!*

Mais, dans la rue, il y en a d'autres qui se défendent avec acharnement, conduits par un sous-officier qui n'a pas peur. On rentre dans le tas. J'ai vu ma baïonnette rouge à l'aube ; je ne vois pas lequel j'ai frappé. Aucun d'eux d'ailleurs n'en a réchappé...

Le jour commence à poindre. Nous sommes maîtres de tout un îlot.

On entend les cris des blessés qu'on emporte. Il est cinq heures. Le caporal arrive et crie :

— Au jus, au jus !

Et l'on prend enfin un café bien gagné, et on en offre aux prisonniers. Et eux, qui



MANIFESTATION POPULAIRE A LONDRES - DES JEUNES FEMMES PORTANT DES DRAPEAUX SYMBOLISANT L'ANGLETERRE, LA BELGIQUE, LA FRANCE, LA RUSSIE, ETC.

sont demeurés impassibles jusque-là, ont un cri d'étonnement et un sourire satisfait.

— Le café est sucré. Ils n'en reviennent pas!

La bonne vieille.

De la *Nouvelle Belgique :*

Le petite village de... vient d'être repris aux Allemands; tous les habitants se sont enfuis.

Un caporal patrouillant dans le village en ruines voit de la fumée sortir du toit d'une pauvre chaumière.

Qu'est-ce? Un Allemand serait-il resté là? Vite, il fait entourer la maison par ses hommes. Avec la crosse de son fusil, il heurte violemment la porte. Un long moment se passe, rien ne répond.

Alors, plus rudement encore, il frappe et crie: « Ouvrez ou nous brisons tout. »

La porte s'ouvre et une misérable pauvre vieille apparaît toute tremblante. Elle n'a pas voulu quitter sa maison, suivre ses enfants, elle n'est pas partie, et ne partira pas; elle veut mourir là.

Emu de pitié, le caporal crie aux autres qui déjà chapardaient les pommes dans le verger:

— Dites donc, vous autres, laissez lui les pommes, à la brave vieille!

— Oh! vous pouvez tout prendre, répondit-elle, je n'ai plus besoin de rien.

— Et vos poules, rentrez-les; on vous les prendra.

— Ce n'est rien. Je n'en ai plus besoin.

Alors, les braves gosses: — Eh bien, la mère, on va vous faire un abri contre les obus; vous entendez comme ils roulent.

Et les voilà, creusant le sol, remplissant des sacs de terre et bâtissant dans sa maison une tranchée pour la vieille. Ils courent à une brasserie abandonnée toute proche, et chacun de lui rapporter un sac de charbon.

— Que Dieu vous bénisse, mes garçons, que Dieu vous bénisse, dit la vieille, aussi émue par la reconnaissance qu'elle l'avait été tantôt par la crainte.

Quand le 19e est là...

Du *Phare de la Loire :*

Un jeune officier morlaisien du 19e écrit à ses parents ces fières lignes, qu'il nous est permis de citer en l'honneur du 19e de ligne:

« Aux tranchées, le 5 mai 1915.

« Ici, les Boches ont tenté une attaque ces jours derniers, et ils sont tombés sur le manche, comme toujours.

« Quand le 19e est là, rien à faire: ils le savent bien. La première chose qu'ils demandent aux prisonniers, c'est: « Où est le 19e? »

« Dans le voisinage, deux petits postes allemands et français étaient distants de deux douzaines de mètres. Un Boche plus hardi que les autres a demandé: — Est-ce le 19e qui est là? — Non, pourquoi? — C'est qu'avec le 19e y a pas bon! »

Non!... des munitions! ..

C'est dans une tranchée avancée et très exposée à la suite de luttes meurtrières. La demi-douzaine de chasseurs à pied qui s'y cramponne, avec un sergent, se trouve isolée. On a essayé de leur porter secours sous une pluie de mitraille qui a brisé tous les élans

La nuit venue, un « poilu » se glisse, en rampant, jusqu'à la tranchée. Il apporte quelques vivres. Il les tend au sergent, qui s'écrie:

— Que le diable t'emporte, avec ta boustifaille!... F...-nous plutôt des munitions!

Parole héroique! Le lendemain, on f...it des munitions, mais ce fut au travers de la figure des Allemands. Et les sept chasseurs furent sauvés... et félicités comme il convenait.

Le film vécu.

Du journal le *Cinéma :*

Voici en quels termes un jeune artiste dramatique, actuellement soldat, fait part à un de ses camarades de sa vie de guerrier.

« Je suis retourné lundi « travailler » au grand cinéma. Si tu savais comme c'est

amusant! Figure-toi que l'on tourne un film pour imiter la guerre. Il y a des figurants habillés en Pruscos et en Français. Nous avons comme à Tabarin, des confetti dans les fusils (en bois) et des fleurs dans les canons (en carton). Gare aux épines! Moi, je suis dans les Français. Le metteur en scène a l'air content. Pour nous récompenser, je crois qu'il va nous payer un petit voyage sur les bords du Rhin. Si tu n'as rien à faire en ce moment, tu pourras peut-être te faire engager pour la durée du film... »

L'invite à Jeanne d'Arc.

Place Saint-Augustin, M. G. Cain a vu sortir de la caserne un régiment qui partait au front. Et il a recueilli un bien joli mot, qu'il relate dans le *Journal* :

La dernière compagnie du dernier bataillon franchit le seuil de la caserne. Un caporal est en serre-file, le bouquet de muguet passé entre deux boutons de sa capote. Soudain, son regard s'arrête sur la statue de Jeanne d'Arc, dont le bronze se dresse au-dessus de la foule. La maigre figure du Parigot crâneur est comme attirée vers l'image de l'héroïne, cette Jeanne pour qui les Parisiens ont un culte, cette Jeanne qui, dans les temps, libéra le territoire, cette Jeanne qui mourut, — et de quelle mort! — pour la France, cette Jeanne, incarnation de la patrie... Alors, avec un extraordinaire accent faubourien et d'une voix où la blague se mouillait d'émotion, notre caporal de soupirer :

— Viens donc avec nous, la gosse!...

L'avertissement.

Du *Gaulois* :

Dans un coin de tranchée argonnaise, ils étaient cinquante poilus qui devisaient gaiement en cassant la croûte avec une boîte de singe... lorsqu'un énorme caillou, — vraisemblablement lancé avec une fronde, — tomba lourdement au milieu du festin.

— V'là les Boches qui retournent à l'âge de pierre! fit un des poilus qui avait dû faire ses classes, tandis qu'un autre poilu s'emparait du projectile et le regardait curieusement.

C'est qu'il y avait quelque chose de blanc qui pendait au caillou, un petit papier fripé, moucheté de boue et frissonnant au vent du soir.

— Regardez donc, les camarades! fit l'homme, tout sérieux.

Alors, sur le petit papier fripé, tous les hommes qui étaient là se penchèrent.

Il y eut un moment de silence pendant lequel on n'entendit que le chant des crapauds qui montait de la plaine.

Puis, tout à coup, les hommes se redressèrent d'un même mouvement brusque, pâles, une larme d'émotion au coin des yeux.

C'est que, sur ce petit papier, moucheté de boue, ils venaient de sentir frissonner les grandes ailes noires de l'Alsace promise.

« Garde à vous! », avait écrit une main fine et sûre. « Garde à vous, amis! Les Boches vont vous surprendre cette nuit par derrière. »

Et c'était signé :

« Un Alsacien qui va mourir pour la France. »

Et, sous la signature, il y avait encore quelques mots tracés d'une main moins sûre, d'une main qui s'était émue et qui avait tremblé :

« Courage, amis! On vous attend là-bas, à Metz, à Strasbourg, à Colmar. Délivrez-nous, amis et vengez-nous! »

Le soldat qui avait envoyé ce message fut blessé au cours de notre attaque. Recueilli par les nôtres, il demanda à être recouvert d'une capote française et coiffé d'un képi de chez nous. Alors, il dit sa joie de se revoir au milieu des Français, et mourut.

La jambe du tailleur.

Le mot a été entendu dans un hôpital de de Paris. Le blessé qu'on amène est un poilu... grisonnant. Il a cinquante-deux ans. Il s'était engagé pour suivre au front son fils qui en avait dix-huit. L'enfant a été tué dans la tranchée à côté de son père, d'une balle en pleine tête. Le blessé a la cuisse brisée par un éclat d'obus. Le chirurgien lui explique avec douceur que la blessure est mauvaise et l'invite à avoir du courage... Le vieux soldat a compris, et très calme :

— Faut la couper, hein?

— Oui!

— Bah! après tout, j'ai abattu mon compte de Prussiens... Et puis je m'en f... Je suis tailleur.

La cigarette.

De M. le docteur M. Q..., aide-major au front :

Sur Verdun refluait le flot des vieux véhicules lorrains chargés des héroïques blessés de Troyon. Pris de pitié, je me dirigeai vers un des pauvres véhicules couverts de paille rougie et distribuai à chacun des poilus une feuille de papier à cigarette et du tabac... le plus beau cadeau à faire à un poilu qui sort du *ring*. Tous me remerciaient. L'un d'eux, roulé dans sa capote, prend feuille et tabac d'une main et me dit :

— Dis donc, vieux, tu ne pourrais pas me la rouler?

— Te la rouler? Qué culot! Je te donne du papier et du tabac, et tu n'es pas content! Tu pourrais tout de même aller jusqu'à la rouler toi-même!

Et je me rappelle le pauvre regard du glorieux poilu, soulevant le pan de sa capote et s'excusant :

— Faut pas m'en vouloir, mon pauvre vieux, y a pas mèche!... J'ai plus qu'un bras.

Le poilu grimé.

Un lecteur nous adresse ce curieux récit :

L'excellent comique parisien L. Gérald's, qui, au début des hostilités, était à Bordeaux, où il venait de créer une pièce aux Lilas, s'était engagé, dans les premiers jours de la mobilisation, pour la durée de la guerre. En partant pour le front, il nous dit en riant : « Les Boches me verront maquillé. La première fois que je les approcherai, ce sera en costume de scène, car pour une fête comme çà, il faut être en tenue! » ; et il nous montra deux bâtons de grime soigneusement gardés dans la musette.

Quelques jours après, nous étions dans les tranchées. Une sortie est décidée ; le lieutenant vérifie ses hommes.

— Où est le caporal Gérald's?

— Présent! mon lieutenant.

Et nous voyons sortir d'un gourbi, la bonne tête maquillée, le nez rouge, le menton blanc du comique, portant un vieux haut-de-forme déniché je ne sais où. On a opéré ainsi la sortie. Lui, en tête, chantait tout en chargeant les plus gros succès de son répertoire.

Que pensez-vous de ce trait bien français? Croyez-vous qu'un comique boche aurait eu cette idée. Non, car les Boches ne sont pas comiques..., ils sont tragiques!

Le civil.

Les rédacteurs-soldats de l'*Echo des Tranchées* (17ᵉ territorial) publient, dans leur numéro du 10 mai, une curieuse étude sur « le civil », dont nous extrayons ce pittoresque passage :

Les naturalistes ne sont pas d'accord sur l'âge que peut atteindre le civil. Certains prétendent que le mâle meurt à dix-neuf ans. Mais on rencontre tels de ces mammifères qui semblent avoir dépassé, et de beaucoup, la quarantaine. Par contre, la femelle du civil a une existence dont le cours se prolonge normalement. Que devient le civil entre dix-neuf et quarante ans? C'est une question demeurée insoluble. Sans doute subit-il une transformation analogue à celle du ver blanc et du têtard.

Le civil a un pelage neutre et foncé. Sa tête est surmontée d'une sorte de capsule noire nommée melon, ou quelquefois d'un cylindre noir, soyeux et brillant, de forme allongée. Les pattes de devant du civil sont de couleur claire. Ses pattes de derrière sont recouvertes d'un cuir léger. Il est sobre et marche sans bruit. On remarque habituellement un cercle blanc autour de ses poignets et de son cou.

Les gars du 17ᵉ territorial ne s'ennuient pas!

La trêve de la guerre.

Il était jadis juge d'instruction, et se voit mobilisé depuis le premier jour, d'ailleurs toujours simple soldat. Son caporal est un des plus anciens... clients de son cabinet,



UNE MESSE SUR LE FRONT - LE SERMON DU PRÊTRE-SOLDAT

certain banquier qui... que... enfin, vous comprenez.

En temps de paix, juge et client étaient fort peu camarades. Mais, dans la tranchée, on ne pense plus au passé.

— Après la guerre, les affaires sérieuses, dit quelquefois le banquier à son inférieur, en lui demandant du feu.

Sur le tableau noir de l'école.

Du *Journal des Instituteurs* :

Un village du département du Nord a reçu alternativement la visite de patrouilles allemandes et de détachements français.

Dans l'école se trouve un vaste tableau noir. Tout un dialogue entre les deux belligérants y a été fixé à la craie. On lit, en effet, sur ce tableau :

— Français, vous êtes des poires ; ne voyez-vous pas que vous travaillez pour les Anglais et les Russes ! Signez la paix avec nous ! On ne vous veut pas de mal. Répondez-nous !

Réponse de la patrouille française :

— Pauvres fous ! qui êtes les instruments inconscients de l'ambition de Guillaume et du vieillard autrichien ! Venez donc nous voir : chez nous vous trouverez bon souper, bon gîte et le reste. Plutôt la guerre sera finie, plus tôt vous reverrez la femme et les petits qui vous pleurent.

Maîtres et élèves de l'école ont résolu de garder précieusement ce tableau et ses inscriptions.

Pendant l'assaut.

L'assaut va être donné. Déjà Rosalie darde sa flamme claire au canon des Lebels. Mais le signal tant attendu tarde trop au gré des hommes que leur officier a bien du mal à tenir en repos.

— *Planquez-vous!* vous dis-je. Vous allez vous faire démolir bêtement. Et si vous en avez tant envie, attendez que l'assaut soit donné pour tomber au champ d'honneur.

— Au champ d'honneur? constate un soldat cultivateur. Oh ! pas ici, du moins, mon lieutenant. Celui-là est tout juste bon pour les Boches. Ce n'est qu'un champ de navets.

Coquetterie noire.

Du *Phare de la Loire :*

Nos braves Sidis, nos tirailleurs noirs, sont coquets, non seulement de leur uniforme, mais de leur personne. Le noir est toujours habillé, encore faut-il l'embellir!

Un Sénégalais, blessé, guéri, se fit tondre, raser et s'offrit un flacon de « Lait des Vestales ».

Retourné dans sa tranchée, il ne manque pas, chaque matin, d'utiliser ce produit de beauté. Mais, comme l'autre jour, son caporal s'étonnait et ironisait, le Sénégalais expliqua :

— Bon çà, ti sais, ma caporal, pou la peau!

Le Poilu peint par un Boche.

Sous le titre: « Der Poilu », un journal allemand a récemment publié quelques lignes amusantes, dont voici la traduction :

« Le Poilu! voilà le nom d'amour que l'on donne maintenant dans Paris aux soldats français qui, en temps de paix, s'appelaient, comme on sait, piou-piou. Sans qu'on sût d'où venait ce nom, tout Paris, un beau jour, parla des poilus. Cette désignation a pour origine le fait que les soldats n'ont pas le temps de se raser, mais sont forcés de laisser pousser leur barbe, ce qui leur donne l'air de vrais sauvages. Ce mot a en même temps une signification accessoire qu'il n'est pas aisé de traduire. L'expression ne symbolise pas seulement, en effet, l'aspect physique d'un homme barbu; elle marque aussi une propriété intérieure. Un Poilu, c'est quelque chose de particulièrement viril, vigoureux, parce qu'une puissante chevelure a toujours valu comme le signe d'une virilité, d'une vigueur supérieures. Le Poilu est le soldat moderne de la tranchée, hisurte, couvert de crasse et de boue qui, de même que l'homme primitif, ne peut compter que sur sa propre force, et pour qui il y a une nouvelle morale primitive. Mais le Poilu, l'homme velu qui ressemble à un gorille, est en même temps l'idéal de toutes les Françaises, le guerrier qui porte les armes d'un bras vigoureux, le héros invincible que chantent tous les chanteurs des rues. »

Fraternité.

De M. G. de la Fouchardière, dans la *France de Bordeaux et du Sud-Ouest :*

Le poilu, assis sur son lit d'hôpital, parlait ainsi à son voisin, tout en buvant son café à petits coups :

— Tu comprends, mon vieux, il faisait noir comme dans un four et je pouvais pas savoir qui marchait devant moi... On faisait attention à pas se fiche les pattes dans les fils de fer des Boches et à pas causer trop haut pour pas réveiller leurs mitrailleuses. J'étais énervé de toujours me cogner dans le dos du bonhomme qui était devant moi et qui s'arrêtait à chaque instant. Je finis par lui dire :

— Si tu te grouilles pas, eh! crême d'andouille, tu vas voir comme je te botterai le derrière!...

Et voilà que le bonhomme me répond tranquillement :

— Si tu ne te tais pas, fleur de pochetée, tu vas voir comme je te flanquerai quatre crans qui feront des petits!

Et alors, à la voix, j'ai reconnu que c'était le capiston... Tu parles si je l'ai bouclée!... Ça a pas empêché le vieux de m'offrir une cibiche quand on a eu pris la tranchée.

Une nouvelle société.

De l'*Echo des Tranchées* (17e territorial) :

SOCIÉTÉ POUR L'EXPLOITATION DES MINES DE LA BOISSELLE

Fondée au capital de treize sous.

Notre beau pays va s'enrichir d'une prospérité nouvelle. On vient de découvrir aux environs d'Albert d'importants gisements de fer, de cuivre et d'acier, presque à fleur du sol. Il n'y a qu'à se baisser pour en prendre, et, dans ce riant pays, qu'est-ce qu'on prend!...

Les gisements de La Boisselle sont lancés par un groupe franco-allemand. Mais l'élément français en restera le maître, dans peu de jours.

Rien de plus grand.

Du supplément illustré de la *Gazette de Lausanne :*

Une troupe de uhlans entra dernièrement

dans une petite ville du Nord de la France. D'un air arrogant, un des officiers pénétra dans un restaurant, appela un garçon et déposa en même temps son épée sur la table.

Le sommelier revint une minute après avec une fourche en fer qu'il avait prise à l'écurie.

— Qu'est-ce que cela signifie ? cria l'officier en colère.

— Oh ! répondit le garçon, c'est tout ce que j'ai trouvé qui s'assortisse à votre couteau.

Héros obscur.

De l'*Echo de Paris* :

Au bois Sabot. Devant, à 200 mètres, les Boches. A droite, à même distance, une de nos tranchées. Le capitaine crie :

— Les gas, nous allons charger ! Mais il faut porter d'abord ce pli au commandant, qui se trouve dans la tranchée de droite. Où est l'homme de liaison ? Je réponds :

— Présent !

— Pendant 200 mètres, tu seras à découvert. On va te repérer. Il y a quatre-vingt-dix chances sur cent pour que tu sois « zigouillé ».

— Bien, mon capitaine.

— Et maintenant, cours vite, et que Dieu te protège ! Dieu m'a protégé.

— Mais, dis-je à ce héros obscur, vous n'avez pas eu peur ?

Il me répondit :

— Il fallait avant tout porter le pli ; c'est après seulement que j'ai eu peur.

Il s'appelle Jean Cuny. C'est un Lorrain.

Délit de pêche.

De l'*Echo de Paris* :

Le village où nos vaillants poilus viennent se reposer est à 4 kilomètres des Boches. Il y a une rivière limpide. Une friture, voilà qui repose des conserves !

Un poilu se monta patiemment une ligne avec un bâton, quelques crins de cheval et une épingle recourbée. Puis il pêcha, oubliant les obus, et plein de joie quand il parvenait à jeter sur le pré un petit poisson au ventre d'argent. Seulement, la pêche est interdite : un arrêté du préfet l'a fait savoir aux habitants. Et, un jour, un gendarme dressa procès-verbal à un soldat. On a bien ri à la division quand on connut le rapport du gendarme, qui avait saisi « les détritus de la ligne et les poissons réglementaires ». Celui qui ne rit pas, c'est le poilu. On espère qu'il ne sera pas fusillé.

Compiègne pendant l'occupation allemande.

Le *Temps* :

M. Gabriel Mourey, conservateur du palais de Compiègne, publie, sous le titre : « *La guerre devant le palais* », une série de récits ayant trait à l'occupation momentanée de Compiègne par les Allemands, en septembre 1914, avant la bataille de la Marne.

Voici une amusante anecdote :

Il s'agissait de soustraire à l'appétit teuton l'ânesse qui constituait à elle seule toute la cavalerie « des services d'architecture du palais » et la cacher dans un grenier.

La voici déjà dans la cour du palais. Le planton l'a laissée passer sans méfiance.

...Elle a bien consenti à franchir avec ses pattes de devant les trois premières marches du premier escalier, mais ses pattes de derrière ne veulent, comme on dit, rien savoir ; pendant qu'elle progressait de l'avant-train, elle se repliait de l'arrière. On la fait redescendre.

— Parbleu ! s'écrie quelqu'un, il fallait lui boucher les yeux !

Bonne idée. On lui jette une serviette sur les oreilles, mais l'intelligent quadrupède a des yeux dans les sabots.

— Attends un peu, dit un autre, on va lui installer un plan incliné avec des planches.

Aussitôt fait que dit ; mais le bruit qu'elle mène en marchant dessus l'épouvante ; et puis, le plan incliné ne tient pas en place. Elle est toute frémissante d'émotion ; force est de trouver autre chose.

— A reculons, pardi ! propose un troisième ; faisons-la monter à reculons !

Elle se bute alors définitivement, les oreilles rapprochées, les yeux têtus. On la supplie, on la caresse, on la menace : peine perdues.

Mais huit Boches à casquette plate se sont précipités comme un seul homme autour

du pauvre animal, quatre par le flanc droit, quatre par le flanc gauche, et avec un ensemble parfait, une méthode parfaite, les uns lui empoignant les pattes, les autres la prenant sous le ventre, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, nous l'ont, d'un coup, enlevé et porté au sommet des marches. Le tour est joué ; tout le monde rit ; l'on s'amuse et l'on fraternise.

— C'est le *circus*, dit un sous-officier qui a le sens des réalités.

Et un gros lieutenant s'écrie en se tenant les côtes pour ne pas éclater :

— Ya, ya ! Kolossal ! Kolossal !

Pas de danger !

Du carnet d'un lieutenant :

19 août. — Au-dessus de nous, des obus éclatent, très haut. On connaît le truc : c'est un tir de repérage de la grosse artillerie allemande. Les obus de 77 annoncent les marmites. Un éclat m'atteint au front, mais la visière de mon képi amortit miraculeusement le coup. Il me semble que je reçois un pavé sur la tête. Je m'assieds, tout étourdi, en disant à mes hommes :

— Laissez-moi là cinq minutes, le temps de me remettre, et dépêchez-vous d'aller plus loin. Les marmites vont tomber.

Le soldat G... refuse de me quitter.

— Vous ne pouvez pas rester seul comme ça, mon lieutenant.

J'essaie en vain de l'éloigner avec les autres. Il me répète :

— Ça n'a pas d'importance, mon lieutenant, çà n'a pas d'importance.

Dans un sillon de pommes de terre, il s'agenouille à côté de moi et me fait un pansement. Boum ! boum ! boum ! boum ! Voici les marmites attendues. Quatre tombent à quelques mètres de nous, creusant des entonnoirs énormes et nous couvrant de terre. Beaucoup de bruit pour rien. G... a alors un mot superbe :

— Pas de danger, mon lieutenant, je suis entre les marmites et vous.

Brave soldat ! J'ai demandé qu'il fût cité à l'ordre du jour pour ce mot. Il est prisonnier aujourd'hui ! *(La liberté.)*

Le prix.

Le *Cri de Paris :*

La femme d'un des plus grands banquiers de Paris a installé dans son hôtel une ambulance où elle peut hospitaliser cinquante blessés. Parmi ces derniers, se trouve en ce moment un Marocain qui fait la joie de toute l'ambulance. Bien qu'il soit obligé de porter les deux bras en écharpe, il fait preuve d'un entrain extraordinaire et amuse tout le monde par ses réparties.

Dernièrement, le Marocain racontait dans son langage arabico-français que dans son pays les hommes achetaient les femmes. Une infirmière eut alors l'idée de lui demander son opinion sur les femmes de l'ambulance.

— Mlle M... combien vaudrait-elle chez toi ?

— Oh ! Mlle M... ! Belle, grosse, vaudrait au moins 4.000 francs.

— Et Mlle X... ?

— Mlle X..., moins grosse, vaudrait 1.500 francs.

— Et moi ? demanda alors la femme du banquier qui frise, ou plutôt soyons galant, — qui ondule la cinquantaine.

—Toi, maman, vieille déjà, plus jolie, mourir bientôt, 10 francs.

Evidemment, c'est là un prix de guerre.

Comment on leur parle.

D'une lettre envoyée du Maroc à M. G. Beaume, cette allocution adressée par un officier français à un chef allemand pour qu'il la traduise à ses compatriotes prisonniers :

— Chef ! Vous voyez sur ma poitrine cette médaille au ruban vert ? C'est la médaille de la guerre de 1870. J'étais jeune ; j'ai été fait prisonnier à Metz. Les Allemands qui nous gardaient à Dantzig par une température de 20 degrés de froid nous traitaient en sauvages. Nous aurions tous préféré la mort à cette captivité douloureuse et humiliante. Aujourd'hui, c'est à moi qu'incombe le devoir de garder des soldats ennemis. En France, les soldats sont des hommes de cœur. Je veillerai rigoureusement à ce que vous soit donné tout ce qui vous est dû. Nous voulons tous, ici, que lorsque vous

reviendrez dans vos familles, vous leur disiez qu'en France les soldats sont, non seulement des gens braves, mais de braves gens. Allez! Je parle l'allemand, et je vais surveiller l'interprétation que vous êtes chargé de faire de mes paroles à vos camarades...

Le commandant salue. Le chef allemand monte sur un rocher, que le soleil éblouit de ses rayons d'or, et, face à ses hommes, il répète d'une voix forte et martelée le speech du commandant. Ce chef est jeune; sa voix est brisée par l'émotion; ses yeux se mouillent de larmes, et il finit son allocution dans un sanglot.

Alors le commandant s'adresse à nous:

— Mes enfants, soyez humains envers les prisonniers, respectez les vaincus. Je viendrai vous voir souvent. Au revoir, mes amis.

Il fait demi-tour, passe devant le chef allemand, le salue et lui dit:

— Adieu, monsieur!....

La comparaison qui coûte cher.

Du *Bulletin de l'Armée belge* :

Un agent de police d'une petite ville des Flandres vient d'apprendre à ses dépens qu'il est des allusions qu'il faut parfois se garder de faire.

Comme il déambulait au hasard des rues, un âne se mit à braire.

— Voilà, dit-il, le kaiser qui pleure parce qu'il ne parvient pas à passer l'Yser.

Un espion allemand dénonça l'agent, qui fut condamné à dix-huit mois de prison et déporté en Allemagne.

La charade du bourgmestre.

L'*Echo belge* :

La blague bruxelloise ne perd jamais ses droits. Et voilà ce qu'on raconte concernant l'arrestation du bourgmestre Max. Donc, — ainsi que nous l'avons dit dans notre numéro du 13, — lorsque M. Max fut mis en présence du gouverneur allemand qui lui demanda comment il entendait régler le paiement de l'indemnité, notre maïeur répondit:

— Excellence, je ne puis mieux faire qu'en vous répondant par une charade.

Et tout de suite il énuméra: mon premier est le nom d'un général français; mon second est une note de musique et mon troisième est également le nom d'un général français. Mon tout, conclut-il, c'est ce que je puis vous donner.

Le gouverneur allemand fit appel aux plus malins parmi les officiers de son état-major. Ceux-ci étaient au nombre de cent trois, et un seul d'entre eux seulement parvint à résoudre le problème. Le premier général, fit-il, c'est Joffre; la note de musique est un *la* et le second général, c'est Pau, vraisemblablement: J'offre la peau!

— Ah! vous offrez la peau, fit le gouverneur allemand à Max qui continuait de sourire. Eh bien! moi, je vous offre la prison. Et l'entretien n'alla pas plus avant.

Le camarade Fritz.

Le *Bulletin des Armées* :

J'ai retenu l'histoire d'un sapeur du génie. Il avait ramené un prisonnier jusqu'au poste de commandement du général de division et l'avait fait entrer, restant modestement à la porte. Le général voulut le voir.

Le sapeur, qui n'avait plus de képi, et dont la capote déchiquetée et déchirée témoignait de l'ardeur de la lutte soutenue, entra en disant:

— Pardon, faites excuse, mon général, je suis mal foutu; je vais vous expliquer...

Et il raconta:

— Je voulais ramener un Boche. J'ai sauté dans une tranchée où il y en avait trois. Alors j'ai eu peur et j'en ai tué deux pour être sûr de ramener le troisième.

Et comme le général le félicitait, lui disant d'emmener son prisonnier, le sapeur se retourna vers le Bavarois et l'interpella avec une glorieuse satisfaction:

— Allons, Fritz, en avant, kamerad!

« Fritz » et quelques autres cultivent aujourd'hui les légumes dans le potager d'un état-major, sous la conduite d'un des leurs, jardinier à Stuttgart. Ils manient placidement la bêche; ils ne regrettent pas le bois d'Ailly et ses crapouillots.

Dans le Métro.

...Petit instantané pris dans le *Métro* l'au-

tre jour. Station « Opéra » monte dans un compartiment de première un beau sergent d'infanterie, un sergent de luxe, si j'ose dire, rasé de frais, vêtu de neuf, brossé par un brosseur, tous ses boutons astiqués à la patience, et ses larges galons, nouvellement cousus, bien luisants sur les deux manches de sa capote. Une jeune personne, qui ne lui cède en rien pour l'élégance, l'accompagne et mire dans ses yeux ses yeux, ainsi que cela se chante en patois de café-concert.

Mais au moment où les portières vont se refermer, irruption d'un fauve dans le compartiment : d'un fauve ou d'un poilu, comme vous voudrez. Gros souliers d'ordonnance décolorés par leur long séjour dans une boue corrosive, capote dont le drap jadis fut peut-être « tricolore », mais a décidément tourné au vert, képi entouré d'une housse bleue ; et pour ce qui est de la figure, beaucoup de barbe autour et beaucoup de poussière dessus. Et ce poilu s'assied comme un homme qui se dit : « Quand on trouve une occasion d'avoir ses aises, il faut les prendre ! »

Mais le petit sergent, le sergent de luxe, un peu dédaigneux pour ce tas de crotte, prend tout à coup la parole :

— Dites donc, soldat?... Depuis quand êtes-vous dispensé de me saluer?

Le poilu relève la tête :

— Tiens, vous pensez encore à çà, ici. Quand vous aurez fait sept mois de campagne... Mais, tenez, passez-en votre envie !

Il frotte ses manches poussiéreuses l'une contre l'autre, et apparaissent trois imperceptibles petits galons d'or. C'est un capitaine ! Le poilu hirsute et boueux est un capitaine. Et le beau petit sergent, le sergent de luxe, rectifie la position et salue celui qu'il avait voulu forcer de le saluer...

C'est là que nous en sommes aujourd'hui, en effet : les signes distinctifs du grade n'apparaissent plus guère que chez les soldats qui ne servent pas, ou n'ont pas encore servi. Mais les chefs sur le front ne se distinguent plus qu'à peine de leurs hommes : c'est qu'ils n'ont pas besoin de montrer leurs galons pour être obéis... (Pierre MILLE.)

La dernière bouteille de vin doré.

De M. Marcel Dupont, dans le *Correspondant :*

A la porte du presbytère, près de la jolie petite église qui domine tout le pays, j'aperçois un vieux prêtre qui distribue des bouteilles de vin blanc à une multitude de troupiers assemblés autour de lui. Je l'entends qui dit d'une voix douce :

— Prenez, mes enfants, prenez. Si les Prussiens viennent, je ne veux plus qu'ils en trouvent une goutte.

— Merci... Merci, monsieur le curé.

Et tout à coup un vacarme épouvantable retentit tout près de nous. Tout a tremblé sur la place. Une « marmite » allemande vient de tomber sur le toit de l'église, y faisant un trou énorme par où s'échappe une horrible fumée épaisse et jaune. Des multitudes de débris retombent en pluie autour de nous, faisant une musique bizarre. Les vitres de toutes les maisons dégringolent à qui mieux mieux. Instantanément, le vide s'est fait sur la petite place du presbytère. Quelques hommes blessés s'enfuient en se plaignant. Les autres ont remis l'arme à la bretelle et se sont éloignés vivement en filant le long des maisons. Je me trouve seul en face du curé à cheveux blancs qui tient encore à la main une bouteille de vin doré. Nous nous regardons navrés.

— Tenez, monsieur l'officier, dit-il tout à coup, prenez encore celle-ci. Quand à celles qui restent, je vais les briser pour qu'ils n'en boivent pas... Ah ! les sauvages ! Ah ! les misérables !... Mon église !... Ma pauvre église !...

« T'en fais pas ! »

De l'*Intransigeant :*

Allons-nous voir les étymologistes se mettre aussi au travail sur une locution qui, dans l'armée, s'emploie à tout propos et qui a détrôné le fameux : *Merci pour la langouste!* de l'an dernier?

— *T'en fais pas!*

Ne te bile pas, ne te décarcasse pas, etc., etc.

— *T'en fais pas!*

C'est court, c'est bref, ça dit tout. Et l'on voit, non seulement dans le civil, mais aussi sous l'uniforme militaire, bien des types à qui l'on a dû dire et qui l'ont pris au sérieux :

— *T'en fais pas!*



PAS ENCORE, SAHIB ! - LE GURKA SAISIT SON OFFICIER, LE COUCHA ET S'ASSIT SUR LUI (voir p. 47)

Le maître d'école.

De l'*Echo du Ravin*, cette légende d'un croquis du poilu Pouche :

— Alors, t'es instituteur, toi?

— Oui.

— Ben, après la guerre on s'ra tous

comme toi. Quand on aura franchi les Vosges, on s'ra... maîtres des cols.

Le piège à loups.

Un soldat nous écrit :

Permettez à un « poilu » du front de vous signaler le stratagème ci-dessous que nous avons employé l'autre jour contre les Boches.

En face de nous, les tranchées boches sont à moins de 50 mètres. On entend tout ce qui s'y passe comme si on y était, grâce à un « poilu » alsacien qui nous traduit leurs conversations. Aussi leurs jouons-nous de bons tours que ces gros lourdauds n'arrivent presque jamais à éventer.

Nous avons appris par leurs réflexions que leur pain était insuffisant et très mauvais ; aussi, ne manquons-nous jamais, après la distribution du nôtre, de leur en faire voir quelques boules à travers les créneaux. L'autre jour, un Parisien eut vite fait de baser là-dessus un plan de campagne. Un vieux piège à loups, trouvé dans le parc du château de C... fut placé entre les deux réseaux de fils de fer, bien dissimulé ; comme appât, une superbe boule dorée, touchée le matin même. Ce ne fut pas long. A l'heure du repas de leurs officiers, notre Alsacien signala aux Boches, dans leur jargon, la présence de la précieuse miche. Quelques instants plus tard un hurlement de douleur retentissait dans la nuit : le Boche affamé était pris par le bras.

Bien entendu, notre Parisien avait eu soin de relier le piège à la tranchée par une solide corde sur laquelle tous les poilus tirèrent joyeusement. Notre Boche arriva en hurlant « camarades », mais un bon repas apaisa vite la douleur de sa blessure. La pêche fut bonne car le « pou gris », bien repu, nous donna de précieux tuyaux qui nous permirent d'enlever, le lendemain, la tranchée ennemie par surprise, au moment de la relève.

L'autre oraison.

De M. Barrès, dans l'*Echo de Paris* :

Au cours d'une messe sur le front, l'officiant, un prêtre-soldat, s'interrompt à l'offertoire pour dire :

Vous ne savez pas les prières ; mais il y a une manière de prier qui plaît à la divinité et qui est à votre portée. On honore Dieu par le chant. Voyez ce que vous savez, n'importe quoi, concertez-vous, et quand j'aurai élevé l'hostie, vous chanterez.

Ils chuchotent, font passer un mot, et quand le prêtre arrive au point culminant de l'office, tous entonnent la plus belle strophe de la *Marseillaise*, celle qui est toute pure : « Amour sacré de la patrie ».

R..., l'Alsacien de Nieuport.

Du *Nouvelliste de Bretagne* :

J'ai connu à Nieuport un nommé R..., qui à tous les égards, était le type du soldat. De taille moyenne, sec comme un copeau, vif comme un furet, bien pris, l'œil mobile et plein de flammes, des traits fins et accusés, le teint bronzé, le geste énergique et précis ; l'âme répondait à l'enveloppe, âme de fer dans un corps de fer ; de plus, futé, madré, débrouillard à diable, R... était vraiment le poilu des poilus.

La route qui conduit de Nieuport à Lombaertzyde est coupée par cinq canaux. Elle a donc cinq ponts et on pense si ces cinq ponts étaient surveillés et disputés ! Sur cette route, à 800 mètres environ des lignes françaises s'élève ou plus tôt s'élevait un groupe de maisons.

Un matin, les sentinelles crurent voir une force ennemie se glisser dans ce pâté. Les officiers, prévenus, décidèrent d'y envoyer une patrouille. Il y eut vingt demandes pour une offre d'en faire partie.

Un des plus ardents à réclamer cet honneur périlleux fut notre Alsacien. Il eut la chance d'être désigné et le voilà parti, tout frétillant d'aise.

La patrouille, — comprenant six hommes, — arrive sans encombre aux maisons. Rien de suspect, ni à la vue, ni à l'ouïe. On fouille une première maison. Rien. Une seconde, rien ! Une troisième, rien ! Toutes, pourtant, étaient en état de défense.

Le niveau de la route avait été abaissé et des meurtrières percées dans les murs des sous-sols pour permettre aux occupants éventuels de ces derniers d'atteindre ailleurs qu'aux jambes l'ennemi qui viendrait.

La patrouille s'en venait sans plus prendre autrement de précautions vers la dernière maison, quand tout à coup, des soupiraux, partent des coups de fusil : les Boches sont là. Ils sont là dans cette cave, dont la porte donne sur la rue.

Heureusement, personne n'a été atteint et, d'un bond, les six hommes se collent contre la maison où sont cachés leurs ennemis. L'un des Français passe le canon de son fusil par le soupirail et tire. Un hurlement de douleur lui répond.

Maintenant les Allemands font les morts, mais il est clair qu'ils nous salueront d'une salve dès que, lâchant le mur, nous rentrerons dans leur champ de tir. Avec cela, ils sont peut-être nombreux. Que faire?

Notre Alsacien a une inspiration. Il fait semblant de s'adresser à des camarades qui seraient en arrière, leur recommande de se dissimuler avec soin dans les maisons voisines et de se tenir prêts à faire feu, puis il se penche vers le soupirail et, d'un ton bref, énergique, d'un ton de commandement, il somme en allemand les Boches de se rendre :

— Si dans cinq minutes, vous n'avez pas jeté vos armes et ne vous êtes pas déclarés prisonniers, je donne un coup de téléphone ; vous êtes repérés et le 75 va faire de vous une marmelade. Allons ! et dehors, deux par deux !

Cette sommation, en langue allemande, a dû ahurir les encavés. Il n'avait pas fini de parler qu'il entend un cliquetis de ferraille. La porte s'ouvre et deux Boches paraissent : « Attention, vous autres ! crie-t-il à ses compagnons imaginaires de la maison voisine et il indique du doigt aux deux Boches le côté opposé de la route :

— Allons et du leste ! Là-bas, en rang ! Pas un mot, et le premier qui se retourne, je le fais fusiller !

Les deux Boches obéissent au doigt et à l'œil.

— Deux autres ! crie notre Alsacien.

Deux autres suivent avec le même cérémonial et, sous la surveillance des autres patrouilleurs, paraissent encore de nouveau deux autres.

Notre Alsacien se frottait les mains. Çà rendait, çà rendait. Mais, peu à peu, sa figure se rembrunissait ! Après la dizaine, au fatidique : « Deux autres ! » répondaient toujours deux Boches : 14, 16, 20. Non ! Mais 22 !

Bigre ! Mais ça ne finira donc pas : 24, 26, 30, 40 ! Flûte ! Mais ces animaux-là vont s'apercevoir qu'on les mène en bateau ! Si jamais ils devinent qu'ils n'ont affaire qu'à six hommes !

Et le sempiternel : « Deux autres ! » continuait tout de même et, à chaque coup, deux Boches mettaient le nez en l'air.

Notre homme alla ainsi jusqu'à 68. Cette fois, il y eut un temps d'arrêt. L'Alsacien trouvait qu'il en avait assez pour lui seul.

— Faites sortir ce qui reste, dit-il à ses camarades, moi, j'ai mon plein. J'emmène la compagnie.

Et, se portant sur le flanc de la troupe ainsi cueillie, la faisant pivoter à l'allemande, il ordonna de doubler, puis commanda :

— Vers les tranchées françaises, en avant ! Pas gymnastique, marche !

Il n'y eut pas un moment d'hésitation. La bande s'ébranla, pendant que les camarades capturaient encore 12 Boches.

Mais voici bien d'une autre : les sentinelles françaises avaient bien vu partir une patrouille ; à la vue du groupe qui courait, elles crurent à une attaque et firent feu. Ça ne faisait pas l'affaire du hardi compagnon : « Haut les mains » commanda-t-il à ses hommes. Les Boches ne se le firent pas répéter. Le feu cessa et les 68 kaiserlicks purent faire leur entrée solennelle dans nos terriers.

Vous pensez si l'Alsacien fut félicité.

Il est aujourd'hui lieutenant, et le chef qu'il est devenu vaut le soldat qu'il était. Les soldats, qu'il électrise par sa bravoure, qu'il séduit par sa bonté, lui ont voué un véritable culte et le suivraient au bout du monde.

Nos poilus sur le « Vieil Armand ».

Le *Temps*. — Correspondance d'un combattant dans le massif du « Vieil Armand ».

Tout ce que je puis te dire, c'est que ce fut une réelle boucherie, telle que je n'en avais pas vu encore jusqu'alors, et qui n'a absolument rien de comparable à nos précédents combats. L'Hartmannswillerkopf est

un très haut massif boisé, se prêtant très bien à une terrible lutte pied à pied. Notre artillerie, et en particulier nos canons de 220 m/m, ont fait un travail phénoménal et des plus précis, qui nous a beaucoup facilité notre attaque; tu n'as pas idée de ce qu'il y a de Boches sur le carreau, hachés et déchiquetés en mille morceaux. Quel terrible spectacle de se trouver dans ces bois dont il ne reste à présent plus un seul arbre entier! Pendus après les sapins se trouvent des débris humains, bras ou jambes, des sacs, des couvertures, etc. Nous avons vu voler en l'air des Boches tout entiers à des hauteurs de 100 et 150 mètres. Imagine-toi la bouillie que cela fait en retombant à terre! Nos ennemis ont subi là des pertes considérables. Nous avons été sur pied jour et nuit pendant toute une semaine. Nos tranchées ne se trouvaient souvent pas éloignées de plus de 30 ou 40 mètres de celles des Boches; aussi, en plus des coups de fusil, c'étaient les grenades qui fonctionnaient.

Un homme qui en a sauvé 700.

Du *Petit Journal* :

Un matelot du cuirassé *Suffren* écrit :

« Le 18 mars, à 8 h. 30, notre division appareillait et faisait route sur les Dardanelles. L'amiral Guépratte avait fait monter la musique sur le pont et elle ne cessa de jouer. Tout l'équipage disponible dansait et, lorsqu'on joua l'*Hymne des Girondins*, il fut chanté en chœur. Le *Chant du Départ* et la *Marche des Cols bleus* furent également exécutés et chantés.

« A 10 h. 30, on rappela aux postes de combat et, bientôt, la danse commença. Les obus pleuvaient à profusion. Notre tir était excellent. Chaque coup portait.

« Un obus allemand, — car dans tous les forts on ne voyait, au bout de la lunette, que des casques à pointe, — vint tomber sous une tourelle fermée de 16, du *Suffren*; il éclata à l'intérieur, décapitant du même coup les douze hommes qui s'y trouvaient et mit le feu à toutes les gargousses placées en arrière de la pièce. Une autre gargousse qui se trouvait sur le monte-charge s'enflamma et tomba dans la soute à munitions.

« Sans perdre son sang-froid, le quartier-maître chef de soute fit sortir tout le monde; il n'y eut aucune panique. Dès que la soute fut évacuée, le quartier-maître ouvrit les vannes, puis alla rendre compte de la chose à l'officier canonnier. Le commandant et l'amiral le félicitèrent de son sang-froid, qui venait de sauver la vie à sept cents hommes. Il répondit qu'il n'avait fait que son devoir. Ce brave gars, qui a été proposé pour le grade de second-maître, se nomme François Lannuzel, né à Saint-Renan (Finistère); il est âgé de vingt-quatre ans.

« Ses camarades, qui lui doivent la vie lui ont fait fête et ils estiment que la médaille militaire ferait bien sur sa vareuse. »

La bonne prise.

« Vous ne me croirez pas, dit le poilu, mais je vous jure pourtant bien que je n'invente rien. Dans les premiers mois de la guerre, je suis fait prisonnier avec sept copains. Le soir, un officier allemand nous interroge. Les autres répondent. Moi, qui passe le dernier, je ne peux pas. J'ai une drôle d'infirmité, faut vous dire. Quand j'éternue, j'en ai pour une demi-heure. A la première question, voilà que çà commence. Pas moyen de placer un mot. A la fin, l'officier rigole, fait expédier mes pauvres copains et s'écrie :

— Celui-là, gardez-le, je le verrai demain. J'ai eu juste le temps de lui dire que je suis horloger. Il me fait remettre sa montre qui est détraquée. On m'enferme dans l'atelier d'un horloger du village d'où tout le monde s'est enfui. Je travaille et répare la tocante. Un poste de gardiens m'a à l'œil. Mais je fais durer la besogne. A minuit, je souffle ma lampe. Les Boches dorment. Je saute dans la cour par la fenêtre. Un petit bois. Je trotte. Dix pas encore et je roule dans une sablière. On tire, on me rate, on me croit brisé au fond du trou. Je me relève. Enfin, je m'échappe, je ne sais pas comment. Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pas laissé un mot : « Si j'éternuais, aurais-je marqué, c'est que j'avais prisé de la poudre d'escampette. »

Une femme!...

Il faudra bien qu'un jour le nom de cette

femme soit inscrit sur le Livre d'or du courage, car une femme, une jeune femme vint, qui nous dit :

— Ne bougez pas, ne parlez pas, les uhlans cernent la maison !

De sa chambrette, elle avait vu notre course et quelle cachette nous choisissions. Par prudence, elle n'avait pas répondu à nos coups de poing dans les vitres, car, dans sa foi paysanne, elle savait *que nous ne pouvions pas ne pas trouver.*

Elle sortit donc de chez elle quand elle jugea le moment venu, traversa le jardinet et marcha droit au poulailler. Nous la regardions venir vers nous un peu pâle, mais belle ! les uhlans détournant la tête l'eussent vue !

— Soyez calmes, dit-elle très bas, ne faites aucun bruit, ayez confiance en moi...

Après quoi, elle s'en fut ouvrir la porte de sa maison, qui donnait sur la rue.

Cinq uhlans entrèrent et l'interrogèrent :

— Vous cachez des soldats français?

— Non !

— Jurez-le !

— Je le jure !

— N'en est-il pas passé près d'ici?

— Je n'ai rien vu !

Ils regardèrent vaguement sous quelques meubles, puis, comme ils avaient faim :

— Donnez-nous du pain, dirent-ils.

Elle alla chercher le pain dans l'armoire. Ils s'en saisirent, sortirent et vinrent s'asseoir au bord de la route.

Alors, elle pensa :

— Les *autres* aussi doivent avoir faim et glissant jusque à nos pieds des œufs crus et du café chaud :

— Prenez des forces, mes petits !

Rentrée dans sa maison, elle alluma deux bougies de chaque côté d'une antique statuette de la Vierge et commença de prier.

Entre les planches déclouées de notre refuge passager, nous la pouvions voir à genoux, front penché, mains jointes, humble comme une pénitente.

Des larmes mouillaient nos yeux. Nous nous étions crus des héros parce que nous avions vaillamment combattu dans l'ardeur de la mêlée et voici que le courage d'une femme nous faisait pleurer.

Sa prière achevée, notre protectrice se mit en quête de vêtements d'ouvrier. Elle parvint à s'en procurer quatre, qu'elle nous



SUR LE FRONT DE CHAMPAGNE - UNE COLONNE DE PRISONNIERS ALLEMANDS

apporta ; puis, munie d'une bêche, elle s'en fut au fond du jardin commencer à creuser des trous pour que nous puissions y cacher nos uniformes.

Les uhlans et l'infanterie saxonne continuaient de s'établir dans le village. La demie de six heures sonna. Le coq voulut rentrer dans son poulailler, mais notre présence lui fit peur et il se mit à chanter avec colère. La jeune paysanne l'ayant entendu vint le prendre et l'emporta.

La nuit tombait. Nous sortîmes. Une nouvelle tasse de café chaud nous attendait dans la maison. Chacun de nous reçut un baiser sur le front. Des casques à pointe dehors brillaient sous les premiers rayons de lune ; et silencieusement, longeant les haies, nous partîmes dans la campagne... à la grâce de Dieu ! (PIERRE-PLESSIS.)

Le pansement.

Du *Gaulois :*

C'est un Arabe.

— Est-ce que je te fais mal?

— Non... As pas peur.

La bande se déroule et se roule. L'appareil tombe, la blessure apparaît : un trou qui saigne dans une épaule brisée.

— Ce n'est rien, va... D'où es-tu?

— De Mostaganem.

— On sera fier de toi là-bas... Tu en as de la chance !

Il sourit, tandis que les mains délicates refont vite le pansement, puis aident le blessé à s'étendre, le bordent et effleurent son front d'une caresse maternelle.

Il murmure :

— Toi, tu es « bon »...

— Nous sommes toutes « bons »... Allons, dors. Si tu dors bien, demain tu auras des cigarettes.

Et l'index menace et promet en même temps.

Scène banale, scène admirable que jouent, chaque jour, plus ou moins modifiée, suivant les personnages militaires, des milliers de Françaises.

Le petit Bourgoin.

C'était un tout jeune soldat, dix-huit ou dix-neuf ans à peine, un engagé volontaire, je crois, ce petit Bourgoin : et sa compagnie fut « fauchée » dans une attaque, littéralement fauchée. S'étant couché sous le feu, quand il releva la tête, il vit qu'il était seul.

Un hasard avait voulu que le drapeau du régiment tombât près de lui. Il le ramassa, l'arracha de sa hampe, se l'enroula autour du corps. Et il fit cela naïvement, instinctivement, presque sans savoir. Puis il attendit la nuit, et tâcha de regagner les lignes françaises. Mais où aller? Il l'ignorait. Il marcha donc au hasard, près d'une lieue...

C'est ainsi qu'il arriva devant une maison qu'un obus avait effondrée. Il entra : elle était occupée par cinq officiers allemands ; mais quatre étaient morts, tués par l'explosion, et le cinquième, un colonel, agonisait. Le petit soldat essaya de lui sauver la vie.

— Ne t'occupe pas de moi, dit l'Allemand, je suis perdu. Mais toi, comment es-tu ici?

Alors l'autre lui fit savoir son aventure, ingénument. Il ne pensait pas avoir fait quelque chose d'héroïque, il était simple et doux.

— Tu es un brave enfant, dit le colonel ému. Penche-toi... Là, comme çà... je t'embrasserai.

Un colonel et Allemand ! L'approche de la mort change les âmes : le colonel allemand embrassa ce simple soldat français. Puis, il ajouta :

— Va-t'en maintenant ; mais ne prends pas par là. Par là, ce sont les nôtres. Ta route est par ici. Adieu...

Et le petit Bourgoin rejoignit enfin nos lignes. Il avait toujours le drapeau. C'est tout... Et il n'y a rien de plus beau dans tout Tolstoï. (Pierre MILLE.)

Ils annexent Garibaldi et Jeanne d'Arc.

Du *Berliner Tageblat :*

Les Français qui évoquent le souvenir de leur héroïne nationale ne se doutent guère que Jeanne d'Arc, tout comme Garibaldi d'ailleurs, était sortie non pas de sang lorrain, mais de bon sang allemand. La démonstration en est facile. Des chercheurs italiens ont établi que les aïeux de Jeanne avaient émigré de l'Ita-

lie du nord et s'appelaient originairement Ghislieri. Ils prirent plus tard le nom d'Arc que portaient leurs armoiries. Or, « Ghislieri » n'est autre que le vieux nom germanique « Ghisler », et les Ghisler, aujourd'hui Gieseler, ont pour armes un fouet avec une corde. On voit combien il est incontestable que les Ghisler sont devenus les Ghislieri, le fouet un arc, et les Ghileri les « d'Arc ».

A explosifs... Par trois, fauchez !

Le *Havre-Eclair*. — Correspondance du front:

Malgré la neige tombée ces jours-ci, nous avons attaqué cette nuit, à deux heures. Le tir a duré une heure sans une riposte. Nous devons les avoir surpris. Pense donc... La neige... Ils croyaient peut-être que la neige nous faisait peur. La nuit était splendide. A peine si quelques salves de Lebel troublaient le calme de cette belle nuit. Il faisait un froid, par exemple!... Un coup de téléphone des fantassins a donné le signal de la danse :

— A explosifs, 2975 par trois, fauchez.

Aussitôt un vacarme épouvantable explose dans l'air ; le froid nous fait paraître l'explosion encore plus sèche, et cela dure un quart d'heure exactement. Et là-bas, devant nous, les fantassins, baïonnette au canon, se sont élancés, non pas comme du temps de la « furia francese » ; les chefs sont là, la montre en main. On ne doit pas mettre ni moins, ni plus de trois minutes pour faire cinquante mètres ; c'est mathématique. Sur le ventre, sur les mains, ils avançent en se frayant une place à travers les balles ; les moulins à café en démolissent quelques-uns, mais qu'importe !

Au milieu de la rafale, un autre coup de téléphone des fantassins :

— Nous sommes devant la tranchée.

— A volonté ! 3250 mètres ! hurle le lieutenant et le 75 crache, crache... jusqu'à ce que la peinture en fonde.

— Cessez le feu !

Le canon cesse. L'on n'entend plus alors qu'une fusillade qui va en diminuant, jusqu'à ce que le calme soit revenu. Nous n'entendons pas le carnage qui se passe devant nous, car ce n'est plus que la « fourchette » qui marche.

« Pas encore, Sahib ».

De la *Vie Parisienne* :

Cela s'est passé naguère chez nos alliés les Hindous. Un jeune lieutenant, à sa première bataille, voulut s'élancer en avant dès qu'il entendit les coups de feu de l'ennemi ; mais son « gourkas » — traduisez « ordonnance » — l'empoigna, le coucha sur le soi et... s'assit sur lui, en disant : « Pas encore, Sahib, pas encore ! ». Il demeura imperturbablement dans cette position, malgré les soubresauts du lieutenant et les balles qui sifflaient à ses oreilles.

Puis, lorsque le signal de charger eut été donné par le colonel, il releva respectueusement son jeune officier, et, à ses côtés, s'élança dans la mêlée.

« Mes enfants ».

Des « Notes d'un lieutenant » au *Petit Parisien* :

Là nuit est venue ; ils dorment ; ils n'ont même pas remarqué la canonnade qui salue quotidiennement la chûte du jour. Il est probable que cette nuit « il n'y aura rien ». Ils en profitent. Leur respiration violente met de la vie dans la tranchée ; ils ont regardé la mort hier ; ils la verront peut-être demain : ils dorment. Avant d'aller s'étendre sur leur paille, ils sont venus me souhaiter le bonsoir, et l'un d'eux m'a dit :

— Maintenant que vous êtes là on va faire de la bonne ouvrage.

J'écoute leur souffle régulier : quelques-uns rêvent : ils se voient à la bataille et grognent ; seul, moi qui n'ai pas encore vu le feu, je reste éveillé et énervé dans l'attente de demain.

Je les écoute.

C'est ainsi que ce soir, j'ai appris tout ce qu'il peut y avoir dans ces mots que les chefs aiment à employer en s'adressant à leurs hommes:

— Mes enfants !...

L'honneur de l'époux.

Un bon turco, soigné à l'hôpital militaire

de Bourg, attend avec impatience sa guérison. Il veut retourner en « touiller » beaucoup. Le major, l'autre matin, à la visite, lui annonce, en l'invitant à se bien conduire, que dans quinze jours il sera renvoyé au corps : lors, un large sourire éclaire la face du noir :

— Me bien conduire? Peux-tu le demander... Si je ne reviens pas avec la médaille militaire, ma femme m'abandonnerait ; elle me l'a écrit...

— Et cela te ferait de la peine? Peut-être est-elle riche?

— Pas riche, ma femme! Mais... c'est de l'honneur pour moi : elle a été blanchisseuse du colonel Marchand!

La forgeuse d'hommes.

Peu avant la mobilisation, l'un de nos plus sympathiques avocats à la Cour d'appel de Paris, Me R..., défendait un « client sérieux », pourvu d'un casier judiciaire richement garni.

Cet abonné de correctionnelle, parti comme soldat, tôt caporal, puis sergent, était, ces jours derniers, décoré de la médaille militaire et deux fois cité à l'ordre du jour. Ces « états de services » l'encouragèrent à donner de ses nouvelles à son défenseur.

Voici un passage de son amusante missive :

« Oui cella va vous esbobir : figurez-vous que je suis en train de devenir un honette homme : le régiment m'a complaitement gueri et je viens vers vous pour vous dire que je suis été remarqué comme un bon militaires. Essece que je puis haspiré à être un brave citoïen? Ça me ferrait tant plaisire de renié mon passez et que je puis dirre que après la guerre je serai un comme les autres et ne plus jamais m'assister sur les bans de la corectionnel... »

Quand elle ne les dévore pas, la guerre est une grande forgeuse d'hommes.

Chacun le sien.

Du *Petit Journal* :

Le fils du maire d'une commune située entre Châlons et Epernay, — il y a dans cette commune une gare où de nombreux trains de voyageurs s'arrêtent, — est parti à la mobilisation comme simple soldat. Il est aujourd'hui sous-lieutenant. Je viens d'apprendre pourquoi il a été fait sergent et cité à l'ordre du jour. C'est une histoire récente. Elle attendrira les cœurs et soulèvera l'admiration, car ce brave soldat n'a pas vingt-deux ans.

Caporal, il patrouillait un jour avec quatre hommes à la lisière d'un bois, lorsque tout à coup il aperçut un détachement de ulhans comprenant une dizaine d'hommes. Il arrêta ses hommes :

— Chacun le sien! dit-il. Quand je tirerai, allez-y!...

Il tira. Cinq uhlans mordirent la poussière. Les trois autres s'enfuirent. Mais, avant qu'ils fussent loin, ils étaient atteints et à leur tour descendus. On rapporta les trophées et le caporal fut promu sergent.

Le récit du tirailleur.

Du *Phare de la Loire* :

Le tirailleur algérien Ali ben Mektar est en traitement dans un hôpital auxiliaire de Paris. Ces jours-ci, il obtenait une permission de quelques heures pour aller se balader dans Paris. Il fut accosté sur les boulevards par quelques Parisiens qui, après s'être enquis des nouvelles de sa santé, le mirent au courant de l'œuvre de la flotte anglo-française dans les Dardanelles.

Traînant sa jambe et appuyé sur une forte canne, Ali rentra, tout joyeux, le soir, à l'hôpital, où ses camarades lui demandèrent ce qu'il avait vu et appris.

— Mon vio, dit Ali, le sultan de Stamboul, citte saloberie qui l'a voli marchi fic li Boches, il i foti.

— Comment çà, lui demanda un zouave, raconte vite.

— Oh! ji raconti bien, va. Voilà: l'iscouade dis Anglis et di Francis grib (bientôt) il rentri à Stamboul. Déjà il a bombardi li forts tourks, i dans quatre ou trois jours i va forci...

Ali cherche le nom des Dardanelles et, pour le retrouver, voici comment il s'y prend :

— I va forci, attends, ji pense...

A ce moment, Ali fit avec sa canne un mouvement d'escrime à la baïonnette en trois temps.

— En tête parez et pointez ; in, di trois. Voilà, j'ai trouvé. I va forci inditroit gargamelle.

Le foie d'oie.

De l'*Echo des Gourbis* (131e régiment d'infanterie territoriale) :

Un poilu de la 3e compagnie du 131e territorial venait d'être blessé fort gravement.

On l'avait transporté à l'ambulance, et chacun s'empressait de soulager les souffrances de notre compatriote. Celui-ci, péniblement, fit un effort pour parler. Il demanda à voir son capitaine. On appela le capitaine qui, tout ému à la pensée de recueillir les dernières volontés d'un mourant, lui prodigua de bonnes et affectueuses paroles.

Alors notre Quercynois lui déclara :

— Mon capitaine, j'ai dans mon sac un foie d'oie qu'on m'a envoyé du pays. Je ne voudrais pas qu'il fût perdu et je vous demande de le faire donner aux hommes de mon escouade.

Qu'en pensez-vous, mes poilus? Est-ce qu'une telle préoccupation à un tel moment n'est pas une belle chose !

Ajoutons que sa fraternité a porté une fière chance à notre poilu, car il est guéri maintenant ; ses camarades de l'escouade ont mangé le foie d'oie..., et il en a mangé avec eux.

Une partie de football sur le front.

Le *Progrès de Saône-et-Loire :*

X..., sur le front, le 19 mars 1915.

Je reçois journellement et régulièrement les nouvelles chalonnaises et je vous en remercie au nom de mes camarades.

Hier, étant au repos, un match de rugby s'est joué entre une équipe écossaise et une équipe française. Cette dernière, montée à la hâte et n'ayant pas l'entraînement nécessaire, fit cependant bonne figure devant les adversaires.

Les joueurs châlonnais, tous du « Racing Club », ont tenu leur place avec brio. Le lieutenant porte-drapeau Mahet, du ...e, qui jouait demi-d'ouverture, fut très brillant. Gandriaux, sergent-major, le secondait à la mêlée.

Aux avants, il y avait : le sergent Maurice Bernigaud, le sergent-major Rougeot, Georges Barisset, le sous-lieutenant Thorey, tous furent très remarqués. La ligne des trois-quarts esquive quelques jolies passes : du reste, les anciens racingmen: Lucien Barisset, Coreau, Mourlot, ont montré toutes leurs qualités d'adresse et d'arrêt. Le quatrième, Brutus, était un Perpignanais, artilleur, qui fut excellent. L'arrière Bertrand, de Lésignan, un Méridional, fut très bon.

L'équipe écossaise était composée de joueurs tous taillés en hercules et leur entraînement journalier fut pour quelque chose dans leur victoire, qui se résume par trois essais. Le sifflet était tenu par un officier anglais.

Le public militaire naturellement applaudit aux jolies phases du jeu des deux équipes. Remarqué dans ce public: un général anglais, un colonel écossais, de nombreux officiers anglais, écossais et français. Après la partie, une réception tout amicale termina cette journée sportive que le colonel écossais désire voir se renouveler.

Avant de se séparer on trinqua ferme à la victoire finale et au succès des alliés.

UN POILU DU ...e.

Une ruse de guerre de lord Kitchener.

Se souvient-on qu'en août dernier chacun parlait d'innombrables sotnias de cosaques que des transports avaient amenés d'Arkangel et qui devaient, après un court arrêt en Grande-Bretagne, s'embarquer pour la France et prendre von Kluck à revers?

Les témoignages les plus précis interdisaient qu'on put douter de leur présence. Dans les journeaux anglais, des télégrammes décrivaient le passage de centaines de trains où étaient entassés des soldats au dialecte étrange. Il y avait aussi des anecdotes concluantes, comme celle de pièces de deux copecks trouvées dans les distributeurs de chocolat des gares.

Je ne serais nullement étonné que des gens croient encore avoir contemplé les Russes.

Mais un confrère anglais, auquel nous laissons la responsabilité de cette histoire, vient d'éventer la mèche et de conter le tour imaginé par lord Kitchner lui-même, affirme-t-il.

Le grand chef de l'armée anglaise aurait, paraît-il, conçu toute une mise en scène destinée à tromper les Allemands et leurs légions d'espions.

Frétant une grande quantité de transports qui se rendirent à Arkangel avec des marchandises dont avaient besoin nos amis russes, il fit contracter pour leur retour des assurances curieuses, dont les termes, que l'on prit soin de laisser indirectement connaître aux Allemands, leur donnèrent à croire que des troupes seraient embarquées.

Le retour à Glasgow se fit dans le plus grand mystère; des trains attendaient aux docks, tous stores baissés, qui traversèrent ainsi l'Angleterre; on alla jusqu'à distribuer aux employés une sorte de carte-circulaire portant cette recommandation énigmatique: « Si on vous parle du passage de troupes russes, ne démentez, ni ne confirmez. » Bref, il ne manqua à ce formidable mouvement de troupes... que des troupes.

Tant de gens, en France et en Angleterre, ont si bien cru voir les Russes qu'il n'est pas impossible que les Allemands s'y soient laissés prendre momentanément et n'aient modifié certains mouvements de leurs troupes.

Cette ruse n'est-elle pas amusante à divulguer, aujourd'hui?

Fontenoy d'Orient.

Si elle est authentique, elle mérite d'être enregistrée pour l'Histoire, l'élégante anecdote du premier coup de canon tiré aux Dardanelles. Les navires anglais et français s'étaient avancés de la haute mer jusqu'au point où ils pouvaient, avec succès, commencer à pointer leurs pièces vers les forts du Grand Turc. Les bâtiments de nos alliés voguaient entre les nôtres et le lointain rivage. Ce fut une minute émouvante que celle-là. Elle ouvrait l'ère d'une série de combats dont Constantinople est le prix. Soudain, un dialogue plus serré s'établit entre les divers bords. La télégraphie sans fil délègue dans l'espace un définitif échange de vues. Et l'on pouvait s'attendre à ce qu'ensemble les canons de France et ceux d'Angleterre se missent à cracher la mitraille, lorsqu'un dernier message passa. Il venait du navire-amiral français et disait simplement:

— Messieurs les Anglais, tirez les premiers!

Exigence allemande.

Excellent dessin et spirituelle légende dans le *Petit Journal*. Deux mégères aux grands pieds se rencontrent dans la rue, à Berlin:

— Ponnes nouvelles, madame Petonpetoufle, les allemandes troupes, après avoir pris Paris, ont *exiché* que la française armée les ragompagne chusqu'au frontière.

Le récit d'un soldat français.

La *Gazette de Lausanne*. — Conversation avec un soldat français:

Comment ils m'ont blessé? C'est tout simple... Un vilain moment.. On était à plat ventre, toute la section, et on se préparait à leur en boucher un coin, gentiment, quand crac!... une mitrailleuse sur le flanc droit. Moi, j'aime pas les mitrailleuses: c'est des sales bêtes. C'est traître. C'est lâche. Ça vous tire toujours dessus quand ça ne devrait pas. Et puis, ce bruit! Bref, çà me dégoûte. Le fusil, oui. La baïonnette, oui. L'obus, passe encore. La mitrailleuse... non... N'empêche qu'on était devant et en plein. Ma foi, on n'a pas bougé. Les camarades comptaient sur nous. Il nous fallait là... Quelle histoire!... Le caporal reçoit deux balles dans le cou. Il fait: Ah!... Le nez dans l'herbe. Mort. Nous, on se met le sac à côté de la tête, on se pelotonne, on s'accroche du ventre à la terre, on maigrit, on maigrit, et on attend. Que voulez-vous, il fallait bien... Il faut penser aux camarades aussi. Comme je vous ai dit, si on détalait, ils étaient f...lambés. Dans ces conditions, on reste, n'est-ce pas? D'autant plus qu'on a vendu sa peau. Si çà doit être là qu'on claque, bien! ailleurs, très bien. Pas d'objection... Pan! pan!... coups de fouet dans les pattes. Vous voyez ce talon du sou-



UNE ÉVASION - APRÈS L'AVOIR ASSOMMÉ, LES PRISONNIERS ENFERMENT LE GEOLIER DANS LEUR CELLULE (p. 68)

lier droit?... Une balle. La drôlesse en a bouffé la moitié. Et la pointe du même soulier disparue dans l'éternité?... Une autre balle. Et cinq dans mon sac. Rien que ça. Elles ont tout traversé et sont restées sagement dans le dernier caleçon. Un bon drille,

ce caleçon. Il aime bien son patron... Voulez-vous les voir?... Je les ai les cinq dans mon porte-monnaie. Quand on n'a pas le rond, on y met ce qu'on peut, pas vrai?...

Et Charles Couet étale sur sa main les cinq projectiles, déformés, ecrasés.

— Cinq, c'est pas trop pour un gars comme moi. Le lieutenant crie : Debout! En avant!... On se lève, quoi. Il fallait bien! Et on s'élance à la quatrième vitesse. Entre parenthèses, la mitrailleuse avait fermé son comptoir. La faillite, quoi. Un bel obus, droit dessus... Et on arrive sur les Boches, une section, comme nous. Ce travail!... Je vous dis que çà, c'est horrible. Il le faut, mais c'est horrible. C'est comme si on traversait des crapauds. Seulement, c'est pas des crapauds, c'est des hommes. Après, on n'ose pas seulement les regarder. On est fier d'un côté, sûr, et triste de l'autre, triste à pleurer. Il y en a un qui a dit à celui qui était assis devant lui, déjà tout pâle, les yeux à moitié fermés: — Mon pauvre ami, as-tu bien mal? — En avant! En avant!... On saute dans la tranchée, celle qu'on avait prise. Et pif! paf!... on tire sur ceux qui arrivent pour la reprendre. Ce jour-là, on a gagné. Ce que le capiston était content! Il riait tout le temps. Nous, dix-huit morts. Au soir, on les a enterrés. Çà, c'est le plus triste. Dans le tas, il y avait mon vieux copain. C'est moi qui ai creusé le trou. Des branches au fond. C'est plus doux. Quand il y a été, j'ai pas pu le regarder. Je pleurais trop. C'est un autre qui a jeté la terre... J'ai écrit à la femme. J'ai un peu enjolivé. Ça lui fera plus de plaisir...

Un brave.

Du *Journal*, sous la signature de Paul Erio :

Au cours d'une charge, un dragon a son cheval tué. Quelques heures après, une patrouille trouve un cavalier montant la garde à l'entrée d'un village près duquel se trouvaient des Allemands.

— Que faites-vous ici? lui demande-t-on?

— Vous le voyez, répondit-il tranquillement, j'occupe le village, je vous attendais. Les Boches, qui sont à côté et qui m'observent, n'osent pas s'y aventurer, car ils ne croient pas que je suis seul!

La bonne école.

Le *Bulletin des Armées* .

..La scène est à Constantinople, au palais du sultan. Sublime porte au fond. Pastilles du Sérail, sur tous les guéridons. Au mur, un écran de cinéma.

Le Chef des Croyants boit son café en y trempant son croissant: Le commandant en chef des armées turques introduit un colonel prussien qui vient offrir à Sa Majesté, de la part du kaiser, une série de films représentant les hauts faits de l'armée allemande.

LE SULTAN, *à l'officier.* — Installez-vous là et faites-nous voir vos petites drôleries.

L'OFFICIER *faisant « tourner » ses films.* — Ici d'abord, un tableau montrant comment nous pillons une ville sans la moindre raison.

LE SULTAN. — Tout à fait dans la manière turque. Félicitations.

L'OFFICIER *continuant à « tourner ».* — Nous achevons les blessés et après nous adressons à Dieu des prières publiques.

LE SULTAN. — Parfait! Allah est grand!

L'OFFICIER *«tournant » toujours.* — Nous fusillons les civils ou nous les enterrons vivants la tête en bas.

LE SULTAN. — Bonne idée.

L'OFFICIER *toujours « tournant ».* — Nous violons les filles.

LE SULTAN. — Cela va de soi. Mais, vous l'avouerai-je, je ne suis pas complètement satisfait. Il manque à tout cela quelque chose d'essentiel.

L'OFFICIER, *qui avait réservé son plus beau film.* — Que Votre Majesté se rassure. Voyez, nous empalons les enfants sur nos baïonnettes.

LE SULTAN, *joyeux.* — A la bonne heure! Voilà la vraie guerre! Vive le kaiser! (*Puis, se tournant vers le commandant en chef des almées, et levant les bras au ciel*) : Crois-tu, Enver, ils empalent les enfants, et ils ne le disaient pas!... (*Rideau.*)

Le perroquet.

Effrayé par nos aviateurs qui le cherchent

du haut du ciel, le kaiser ne choisit plus pour gîte que de modestes demeures.

L'autre jour, dans l'Est, il se fait conduire en une simple maison bourgeoise, où vivent une jeune femme et ses deux bébés, le mari étant au front.

Au matin du jour suivant, Guillaume fait appeler l'hôtesse et, s'essayant à l'esprit, la remercie en même temps qu'il commet l'indélicatesse de tendre une bourse d'argent, d'ailleurs refusée : alors, il prend dans ses bras la plus petite fillette et s'obstine à lui faire prononcer :

— Guillaume, Paris !... Guillaume, Paris !... Mais l'enfant se tait, la mère tremble, l'empereur insiste... Quand le perroquet dans sa cage, d'une voix stridente :

— Guillaume, kapout !... Guillaume, kapout...

Minute d'angoisse. La maman défaille, la petite éclate de rire... et le kaiser s'en va, en oubliant de faire fusiller le perroquet.

Il y a boue et boue.

Guillaume II séjourna pendant quelque temps dans les villages de l'Aisne avoisinant l'éperon 132. Un matin, passant à cheval dans un bourg, il poussa sa monture au milieu d'une flaque de boue qui rejaillit jusqu'au visage d'une vieille femme. Le kaiser, de bonne humeur peut-être, fait vers la passante un petit geste comme pour s'excuser. Mais la Française, le regard planté droit dans les yeux de l'empereur allemand, lui dit d'une voix qui ne tremble pas :

— Oh ! ce n'est rien, monsieur. Voyez-vous, cette « boue-là », ça peut encore se laver ! »

Leurs mots.

Du *Journal* :

D'un médecin, sur le front :

Quel livre on ferait rien qu'avec les paroles qui me sont dites quotidiennement :

Tenez, hier encore, on m'a amené un homme qui avait la main droite déchiquetée. La chair arrachée pendait en morceaux, toute sanglante. On distinguait mal tout d'abord l'état exact de la blessure. Le malheureux pleurait à chaudes larmes. Je tentai de le consoler :

— Voyons, lui dis-je, ne pleurez pas. Songez que vous auriez pu recevoir ça à la tête. Vous l'avez échappé belle.

Mais il continuait de sangloter. Enfin, d'une voix entrecoupée, il m'expliqua :

— Vous comprenez, docteur, il faut qu'on me coupe la main, je ne serai plus bon à rien. *Je ne pourrai plus tenir mon fusil.*

Le peureux.

Du *Matin* :

Il était peureux, — lamentablement.

Lorsque, le premier jour de la mobilisation, il arriva dans la cour du dépôt, il avait une figure si bouleversée, des gestes si tremblants, une voix si cassée, que, bien que l'heure ne fût pas à rire, une vague de gaieté déferla le long des escouades assemblées.

On lui donna un fusil, des cartouchières, une épée-baïonnette : il regardait le tout avec effroi.

— Mais, mon bon Monsieur, je n'ai jamais été soldat, je ne me suis jamais servi d'armes à feu, je n'ai jamais touché un sabre...

Du coup, ce fut le délire. L'un brandit son Lebel ; l'autre prétendait lui donner une leçon d'escrime à la baïonnette ; un troisième lui déclarait que les cartouches partaient toutes seules rien qu'en appuyant le doigt sur le culot de cuivre.

Le capitaine laissait dire et faire. C'était un sage qui avait une grande expérience des hommes en général et des soldats en particulier. Si on eût approché l'oreille de ses lèvres, on l'eût entendu murmurer :

— Ce sacré poltron a au moins un avantage : c'est qu'il me met mes hommes en gaieté !

*
* *

Le régiment partit pour les environs de Paris et il se trouvait sous les murs de la capitale, à la fin août, quand les taubes y venaient faire leur incursion quotidienne. On entendait de loin leur ronflement sinistre et on voyait leur croix noire se profiler sur l'azur du ciel.

Le peureux, dès qu'il les entendait, se jetait à plat ventre, étreignait désespérément le sol comme s'il avait voulu s'engloutir sous lui.

— Je ne veux pas mourir d'une bombe, gémissait-il. C'est une mort atroce. Je suis père de famille, j'ai trois enfants...

— Eh! bien, moi, répliquait un camarade, j'en ai six et je me f... de ce sale oiseau!

Et il se plantait face au taube, dans une attitude de défi. Les autres en faisaient autant. Sur le commandement d'un officier, chacun prenait son fusil et on exécutait sur la bête de proie des feux de salve avec la même sérénité tranquille que si l'on eût été au stand. Une bombe parfois répondait à la fusillade et le projectile, jeté de là-haut, venait éclater non loin de la section. Mais, personne n'y prenait garde et, très droits, très crânes, sans abri, les hommes continuaient de tendre le regard et le bras vers l'engin de meurtre.

— Ils sont décidément très bien, observait à part lui le capitaine. C'est la présence de ce sacré poltron qui les stimule...

Le jour vint d'aller dans la tranchée, tout à fait sur le front, à cent mètres des lignes ennemies.

Le peureux dut s'y rendre comme les autres. On l'y traîna presque. Il était réduit à l'état de loque. Il prenait les arbres et les fils de fer à témoin de la violence qu'il subissait.

— Laissez-moi parler aux Boches, suppliait-il. Ils auront pitié de moi; ils comprendront que je mérite des ménagements...

Dans la tranchée, il s'accroupit dans le coin le plus obscur et le plus profond. Les autres, pour lui montrer qu'il n'y avait point de danger, sortaient les bras et la tête et tiraient sans répit des coups de fusil qu'on leur rendait avec usure du côté boche. Jamais on ne vit tranchée plus batailleuse et plus agressive...

Elle fut si agressive et si batailleuse qu'à l'aube ça chauffa pour de bon. Et l'ordre vint d'avoir à se préparer à sortir et à aller attaquer la tranchée allemande d'en face.

Les adieux au peureux, — qu'on avait décidé de laisser là, — furent empreints de fierté et de mépris.

— Au revoir, vieux trembleur.... Nous sommes contents de te quitter parce que décidément, tu nous dégoûtes trop!... Jette au moins un regard tout à l'heure par le trou, et vois comment se comportent des gens qui ne tremblent pas dans leurs bottines!...

Il n'y en avait pas un seul, en effet, qui tremblait. Ils étaient merveilleux d'entrain et de courage. Leur sortie et leur charge fut quelque chose d'héroïque et de fou. Ils bondirent d'un saut formidable, furieux, jusque dans la tranchée adverse et exterminèrent tout ce qui s'y trouvait. Ce fut rapide comme la foudre et beau comme l'éclair.

Mais le premier ordre du capitaine, quand il entra dans l'ouvrage et eut rassemblé ses hommes, fut pour dire:

— Maintenant, quatre d'entre vous vont retourner là où nous étions et ils vont me ramener notre poltron. Et qu'ils s'y prennent doucement, je ne veux pas qu'on me le bouscule!

On obéit. Un quart d'heure après, le peureux était là...

***

Et le capitaine, de qui je tiens cette curieuse histoire, m'expliqua:

— Voyez-vous, pour rien au monde, je n'eusse abandonné cet homme. Il nous portait bonheur: par sa poltronnerie, il donnait courage à tout le monde... Croyez-en ma vieille expérience, si jamais dans votre compagnie, vous avez un peureux, gardez-le, soignez-le, bichonnez-le comme vous feriez d'un fétiche... Un soldat qui a peur, c'est tellement laid, tellement triste, tellement sale que ça rend ses deux cent quarante-neuf voisins capables de toutes les audaces. Il n'est parfois rien de tel qu'un lâche pour fabriquer des héros!....

FEUILLES DE ROUTE D'UN MOBILISÉ.

Comme ma pince...

On sait qu'il fut un temps, — aujourd'hui il paraît que l'on a pris des mesures, — où les officiers allemands prisonniers, en certaines villes, avaient droit à une liberté excessive. Cette petite histoire date de ce temps-là. Tel de ces vaincus avisa, un matin, non loin de la porte du cantonnement où il était surveillé, un charron qui, accroupi près d'une charrue, serrait des vis avec une énorme pince. Réussissant à s'approcher de l'ouvrier, il lui adressa quelques mots en français. Mais l'autre, qui aimait rire, ne



LA JOURNÉE FRANÇAISE A LONDRES
JEUNES FILLES QUÊTEUSES DÉCORANT UN "TOMMY" AUX COULEURS FRANÇAISES

répondait jamais aux questions, et, à toute parole, se contentait de rétorquer :

— Ça sera comme ma pince.

Chacun de ces propos énigmatiques était souligné d'un bon tour d'écrou.

— A la fin, que voulez-vous dire, avec votre pince? risqua l'Allemand, d'un air... pincé.

— Ce sera comme ma pince, expliqua le charron pince-sans-rire. Désignant une branche : « Anglais, Français, par ici. » L'autre branche : « Russes, par là ! Et vous autres, les Boches, tenez !... »

Lors, mordant le fer, l'ouvrier donna un tour de poignet, coupa net la vis et écrasa la tête sous son pied, dans la terre, et :

— Maintenant, as-tu compris?

Simple souvenir.

Je ne connais pas Sa Majesté Constantin, roi de Grèce, mais ce n'est pas ma faute. C'est plutôt la sienne, comme vous allez voir.

En 1897, pendant la guerre gréco-turque, — comme correspondant de guerre, — j'accompagnai les armées ottomanes en Thessalie. Ce fut une assez innocente petite guerre, où les batailles ne duraient pas plus d'une demi-journée. Rien, vous le voyez, de celle de la Marne.

Il y avait à la tête de la cavalerie turque un général qui s'appelait, si j'ai bonne mémoire, Hassan pacha, et dont la marotte était de prendre le Diadoque, généralissime de l'armée grecque. Comme j'avais observé que derrière lui on trouvait plus facilement à manger parce que, passant le premier, derrière lui le pays n'était encore qu'à moitié pillé, je faisais tous mes efforts pour ne pas quitter ce chef de partisans : mais il courait si vite, qu'à l'ordinaire, je n'arrivais à le rejoindre que le lendemain matin.

Plusieurs fois de suite, à Larisse, à Pharsale, à Domokos, je le trouvai en train de faire une toilette raffinée à l'aide de flacons remplis d'odeurs suaves, de brosses et de peignes d'apparence distinguée. Il les tirait, d'un très élégant nécessaire en cuir de Russie, décoré des armes de Grèce.

— C'est le troisième que je prends au Diadoque, me dit-il à la fin. Du reste, il devrait bien adopter un format plus portatif. Peut-être que le quatrième...

Mais il ne prit point le quatrième, parce qu'on fit la paix.

...Et c'est tout ce que j'ai pu voir, pour ma part, du Diadoque, devenu aujourd'hui roi des Hellènes. (Pierre MILLE.)

Les choses ont changé.

Tribuna (Rome) :

On raconte sur le roi Constantin cette anecdote :

Il y a quelques années, alors qu'il était encore prince héritier de Grèce, il assistait à un dîner offert, à la cour d'Athènes, en l'honneur d'une mission archéologique allemande. Parmi les convives se trouvait également l'attaché militaire turc.

On parla naturellement politique et la conversation vint à rouler sur la Turquie.

— Vous savez, dit le prince, que nous serons les héritiers des Turcs à Constantinople?

Comme on s'étonnait et qu'on lui demandait sur quoi il fondait cette espérance, il répondit d'un ton badin :

— Mais, c'est mon beau-frère Guillaume II qui me l'a promis.

Ainsi passe le temps.

D'une lettre de soldat à *Paris-Midi :*

Nous sommes tranquilles, sous le ciel de gel, étincelant d'étoiles. Nous ne tirerons pas avant l'heure, mais nous souhaitons tous le moment où la belle aventure débutera. Les plaisanteries se croisent, blaguant le froid qui pince dur, l'étroitesse du stand, les copains et les chefs. On a confiance, mais on libère sa fantaisie. Dès qu'un obus éclate, proche :

— Remettez-nous ça ! s'exclama un calme poilu.

Et, quand la riposte arrive :

— Descendez, on vous demande ! dit un autre.

Si le shrapnell arrose le repaire boche :

— Gare les pieds ! gouaille un factionnaire.

— Et avec ça? complète un voisin.

Mais si le projectile traverse nos lignes, semant la mort?

— Chacun son pain et son hareng! proclame gravement un loustic.

Ainsi, le temps passe.

Un mot superbe.

De l'*Echo de Paris* :

Alexandre Pelouard est sergent au 15e bataillon de chasseurs. Atteint à la tête par un éclat d'obus, qui le blesse sérieusement, il répond à son chef, qui lui demande des renseignements :

— Rien de nouveau !

Le sergent Pelouard a été cité à l'ordre de l'armée.

Invitation à la valse boche.

D'un correspondant de Moulins :

Un Moulinois, biffin dans un régiment du XIIIe corps, a recueilli, dans la tranchée où sert sa compagnie, un papier lesté d'un caillou qu'y avait lancé un lieutenant boche de la tranchée d'en face.

Voici le libellé de ce curieux billet :

« bon jour Mrs.

« c'est sal temp.

« Avez-vous froi?

« quand est fini la guère?

« chetér une petite lettres à moi sil vous plaît.

« je reste là jusqua vené la lettres.

« Votre « Kindl »,

« sous Leutnant ».

Un camp de concentration.

Le *Bulletin des Armées* :

Les deux gloires du camp de S.... sont Salomon H... et Jacob K... Le premier avait été inscrit sous la profession de marchand de volailles. Or, Salomon H... est un monsieur armé d'une barbe de patriarche, osseux, squelettique, avec des yeux d'un éclat extraordinaire, un nez d'oiseau de proie, des mains en serres de vautour, une allure de Vieux de la Montagne.

— Vous êtes vraiment marchand de volailles? lui demandait un visiteur.

Et le vieux de répondre gravement :

— Je suis le sacrificateur du Temple.

Il appartient à une secte israélite de la Pologne allemande. Depuis son internement, il ne vit que de légumes, qu'il fait cuire lui-même, se refusant à manger d'une viande provenant de bêtes mises à mort, contrairement aux rites.

Jacob K..., lui, appartient à l'armée du Salut. Il est Allemand et a entrepris de convertir l'israélite. Il est fort sale et montre pour l'hydrothérapie une horreur insurmontable. Il chapitre là-dessus les sept ou huit demi-mondaines ou quart de mondaines munichoises de la colonie.

— C'est la toilette qui a perdu la femme. Il ne faut pas soigner son corps.

Ce qui lui vaut cette réponse de Fraülein Joséphina R..., qui dansait le tango à l'Olympia, en juin dernier :

— On voit bien que nous ne faisons pas le même métier.

Un ancien chef d'un des palaces des Champs-Elysées et deux cordons bleus du faubourg ont assumé les fonctions de cuisiniers. Un ancien maître d'hôtel est promu aux fonctions de dépensier. C'est lui qui coupe le pain et distribue le fromage et le lait. Une chanteuse de café-concert fait l'école aux mioches.

Ce sont des fourreurs de la place Vendôme et du boulevard Poissonnière qui sont chargés des corvées de propreté.

A Soissons.

Les quelques habitants qui restent dans la ville se sont accoutumés au sifflement des obus. Ceux du soir, ils les appellent l'apéritif. Quand ils entendent les premiers sifflements, ils rentrent dans leurs caves et attendent que ce soit fini pour se livrer à leurs occupations journalières.

Le préfet de la Marne est venu leur redonner confiance et veiller à l'administration de la cité. L'autre jour, comme il parcourait la ville avec un général, un obus tomba à vingt pas et les couvrit de débris. Le général dit :

— Monsieur le préfet, vingt mètres de plus, cet obus faisait de l'avancement dans l'administration et dans l'armée !

Non loin de là, un général anglais, qui était de passage dans la ville, fut couvert lui aussi de terre par des éclats d'obus. Il

dit simplement en frottant sa manche :

— Soissons est vraiment peu confortable.

Un Préfet.

Le préfet de la Marne, M. Chapron, qui a été cité à l'ordre du jour de la nation, ne craint point, plusieurs fois par semaine, d'aller en personne sur la ligne de feu, — à Reims ou ailleurs, — porter aux communes exposées aux marmites et autres projectiles la bonne parole et le bon exemple. On le rencontre sans cesse sur des routes où il fait parfois singulièrement « chaud », même par les temps les plus froids.

Un de nos petits soldats en sentinelle aperçut l'autre jour le préfet de la Marne au cours d'une de ses tournées, et fit part de ses impressions à un de ses camarades :

— Qui c'est c'type-là ?

— C'est le préfet.

— Tiens, c'est drôle. Moi, un préfet, je voyais çà dans un bureau. Il a donc pas peur ?

— Faut croire.

— Ça doit pas être commode d'être brave quand on n'a pas d'uniforme.

Nos petits soldats n'ont pas seulement beaucoup de courage, ils ont encore à l'occasion de l'esprit.

Les Allemands et les Boches.

Authentique, bien qu'invraisemblable.

Une bonne paysanne du Nord n'a pas encore très bien compris ce qui se passe.

Elle disait, l'autre semaine, au général X... :

— Mon Dieu ! cette guerre, j'y vois rien. Les Bavarois m'ont pris mes pommes, les Saxons m'ont pris mes poires, les Prussiens m'ont pris mes pommes de terre. Maintenant on dit qu'il y a des Boches. Qu'est-ce que c'est que ça ? Si ceux-là viennent, je ne sais pas ce qu'ils me prendront...

Un « Forain ».

Légende d'un dessin de Forain : *En tirailleurs*, paru dans l'*Opinion* :

—Dis donc, l'abbé, tu n'en rates pas un !

— Ça ne m'empêche pas de prier pour eux.

Un peu de physique.

Près de la tranchée vaseuse, on ouvre un boyau de communication. La liaison faite, dans ce nouveau trou qui était sec, se déverse l'eau boueuse du premier trou. Un poilu proteste :

— C'est dégoûtant, c'te vase qui nous poursuit ici !

Mais, à ses côtés, un agrégé de physique, sévère :

— Mon vieux, tu ne connais donc pas la théorie des vases communicantes ?..

Les Anglaises... à la guerre.

Du *Briard*, de Provins :

Parmi les correspondants de guerre, il y a des femmes, principalement des Anglaises.

Durant un combat en Belgique, au moment d'une fusillade intense, alors que tout le monde se cachait le plus possible, une de ces correspondantes fut aperçue par un soldat. Elle était restée au milieu de la route, derrière l'auto que ses occupants n'avaient pu garer à temps, tant les balles pleuvaient dru, et elle était occupée à se mettre de la poudre de riz sur le nez... tout simplement !

— Pour l'amour de Dieu, s'écria le soldat vous allez vous faire tuer si vous restez là une minute de plus !

— Vraiment ! répondit-elle de sa voix la plus douce... Vous ne voudriez tout de même pas que je me fasse tuer avec des joues aussi rouges que je les ai.

Fusiliers marins à Dixmude.

L'une après l'autre, nos positions craquaient. Déjà les premiers fuyards arrivaient devant Dixmude.

— Où vas-tu ? crie un officier à un marin auquel il barre le passage.

— Capitaine, un obus a cassé mon fusil dans la tranchée. Mais donnez-m'en un autre et j'y retourne.

On lui donne le fusil d'un mort et ce brave replonge dans la fournaise. Un autre, tout jeune, erre comme une âme en peine à

la lisière des champs. Un officier lui demande ce qu'il cherche :

— Ma compagnie. On a trinqué aujourd'hui. Il ne doit pas en rester lourd.

Et, subitement redressé, une flamme aux yeux :

— Mais ça ne fait rien, capitaine, ils ne passeront pas.

. . . .

A 3 heures de l'après-midi, la moitié de nos hommes étaient hors de combat, tués, blessés ou prisonniers, et les colonnes allemandes, par la brèche ouverte dans la défense, continuaient à tomber dans Dixmude. Elles nous refoulaient vers les ponts que nous tenions toujours, que nous tiendrons jusqu'au bout. L'ennemi pourra prendre Dixmude, — le petit matelot a raison, — il ne passera pas l'Yser. Une dernière fois, pour dégager la compagnie Mauros, qui se replie sous un feu terrible, les débris des sections se reforment, officiers en tête. Et c'est de nouveau la charge, la mêlée tourbillonnante par les rues, le choc effroyable de deux électricités rivales. Ecumant, la face pourpre, un marin, qui a vu tomber son frère, jure qu'il aura la peau de vingt Boches. Il les compte à mesure que sa baïonnette plonge :

— Et d'un ! Et de deux ! Et de trois ! Et de quatre !...

Ainsi jusqu'à vingt-deux. Quand il n'a plus de ventre boche à crever, il se retourne contre ses compagnons : il était fou...

Le cadeau le plus beau.

De la *Presse Médicale :*

Un soir, mon ami voit débarquer du train de blessés un grand diable, maigre, sec, de très belle allure et dont les yeux seuls, brillants de fièvre décèlent la maladie. Mon bon ami recueille le malade, le couche dans un lit chaud et prend la température : 40°2. Le lendemain, diagnostic de fièvre typhoïde, et, quelques jours après, mort par bronchopneumonie. Mais quelle mort ! Quand ce soldat de l'Idée sentit sa fin venir, il appela l'homme qui lui symbolisait la famille et la patrie, et qu'il s'était habitué à considérer comme un parent. Mon ami accourut ; l'agonisant lui prit la main, le regarda longtemps et lui dit :

— Je m'en vais heureux, vous me mettrez dans mon beau costume français. Donnez mon képi à mon frère, quelques boutons de ma capote à mes amis, c'est présentement mon seul bien, mais c'est tout ce qu'ils pourront garder de plus beau...

Chez les prisonniers allemands.

De la *Dépêche :*

Un de ces captifs riait à gorge déployée, puis poussait des cris déchirants, puis de nouveau éclatait de rire. Il était fou. Plusieurs se plaignaient, minés par la fièvre ou perclus de rhumatismes. Et tous avaient des physionomies faméliques et odieuses, des facies malsains et bestiaux. Le plus horrible d'entre eux, un sous-off. de Poméranie, m'interpella avec insolence :

— De quel droit nous examinez-vous si longuement ? Nous sommes donc bien curieux à voir ? Ah ! oui, je sais, vous nous tenez pour des animaux sauvages.

— Dame ! pillage des logis paisibles, destruction des œuvres d'art, incendie des villes...

— Nous, des bêtes sauvages, nous ?

— Assassinat des vieillards, violence des femmes, mutilation des enfants.

— Eh bien, non, nous ne sommes pas des sauvages !

Alors, un poilu mit un petit miroir de poche devant le visage hâve, camus, grimaçant du Poméranien, et sans se fâcher, plutôt gaiement :

— Regarde-toi !

Doucement... et plus vite que ça !

D'une lettre de poilu.

Nous attaquons sur tout le front,
Tout doucement, tout doucement ;
Au bois Le Prêtre progressons,
Tout doucement, tout doucement ;
Près d'Ypres gagnons trois maisons,
Tout doucement, tout doucement ;
Nous nous installons sur un pont,
Tout doucement, tout doucement ;
Trois contre-attaques refoulons,
Tout doucement, tout doucement ;

Terrain perdu le regagnons,
Tout doucement, tout doucement;
Dans les sapins nous patrouillons,
Tout doucement, tout doucement;
C'est ainsi que nous avançons,
Tout doucement, tout doucement.
Dans six mois, alors, nous verrons,
Tout doucement, tout doucement,
Parler de négociations,
Tout doucement, tout doucement...
Si le Boche, dans ses bastions,
Tout doucement, tout doucement,
Y met trop d'obstination, ,
Tout doucement, tout doucement,
Rosalie les délogera,
Plus vit' que ça! Plus vit' que ça!

Aoh! rats...

Du *Phare de la Loire :*

C'est une expression anglaise née de la guerre. Lorsque les tireurs « tommies » manquent leur Boche, ils s'écrient: « Aoh! rats!... »

Le mot « rats » est formé des prémières lettres de rifle-aim-trigger et sight, c'est-à-dire fusil, but, détente et vue. Il exprime surtout le dépit de la balle perdue et, par une coïncidence amusante, il ressemble comme un frère au « raté!... » de nos poilus.

La main de cire.

Dans quelques églises des Flandres subsiste, sous la forme de rares ex-voto, la trace des influences espagnoles que subit jadis la région. Tels malades, guéris, y remerciérent Dieu en suspendant près de l'autel la reproduction, en cire, du membre dont ils souffrirent. Quand les Bavarois passèrent le seuil du sanctuaire, l'un d'eux avisa, sous une statue de la Vierge, une main pâle ornée d'une belle bague à une perle et deux rubis. Rapace, âpre, crispant sa rude poigne, en hâte il s'en saisit. Mais, un cri terrible retentit sous les voûtes. La main de cire venait de s'accrocher à la main du voleur, qui saignait maintenant, tandis que l'homme, impuissant à se débarraser de l'étreinte, fuyait éperdu. Sur la place du village il s'abattit. Quand on le releva, il était fou.

Ainsi fut châtié ce barbare, pour avoir oublié que les ex-voto de cire sont quelquefois armés intérieurement d'une ossature de clous, pour raidir leurs formes et, au besoin, pour les faire respecter.

Un corps à corps tragique.

Secolo :

Au cours d'un furieux combat corps à corps un jeune lieutenant italien, qui s'était battu comme un simple soldat, se trouvait, en compagnie de son ordonnance qui ne l'avait pas quitté dans un sentier solitaire. Son sabre s'était brisé, son revolver était vide et toute sa provision de cartouches était épuisée.

A un certain moment, le soldat s'étant éloigné d'une cinquantaine de mètres, l'officier, resté seul, vit surgir devant lui un jeune officier autrichien, âgé d'une vingtaine d'années.

Avant qu'il fut revenu de sa surprise, son adversaire s'était jeté sur lui, l'avait saisi par le cou et cherchait à l'étrangler. Ce fut alors, entre ces deux hommes, une lutte terrible, farouche. Egalement vigoureux, ils roulèrent sur le sol où ils continuèrent à se battre. Tout à coup, ils disparurent au fond d'un ravin. Dans la chute, la tête du lieutenant italien avait heurté une pierre et il s'était évanoui.

Alors l'Autrichien, prenant une pierre, se jeta sur son ennemi qui gisait à terre et le frappa à la tempe droite. La douleur ranima le lieutenant italien qui, dans un effort suprême, se dressa, renversa son ennemi, saisit à son tour une pierre et lui fracassa le crâne.

Le poilu n'a pas la fièvre.

On se bat et, dans la tranchée, un fantassin reçoit une balle à l'épaule. Pourtant, il ne veut pas se laisser évacuer. Un camarade, une heure après, s'aperçoit que le blessé souffre et lui conseille de s'en aller.

— Jamais de la vie, je n'ai même pas la fièvre.

— Tu ne l'as pas? T'es tout rouge. Passe-moi ton bras que je tâte ton pouls.

L'homme, haussant celle de ses épaules qui n'est pas atteinte, tend le poignet, et



UN CORPS A CORPS TRAGIQUE - L'AUTRICHIEN, PRENANT UNE PIERRE, SE JETA SUR L'ITALIEN A TERRE (p. 60)

le compagnon d'armes, dans le fracas des shrapnells, essaye de compter les pulsations.

— Mon vieux, t'as un peu de fièvre. Tiens, écoute : un, deux, trois ; quatre ; cinq ; six ; sept. C'est au-dessus de la normale ; ça.

Mais le poilu, riant aux éclats :

— Bêta, t'y connais rien. Au-dessus de la normale? Tu vois donc pas qu'tas mis ton pouce sur ma montre-bracelet!

Croyez ça!

Un rédacteur du *Petit Journal* a interviewé un intellectuel d'Heidelberg, fait prisonnier. La conversation s'est terminée par une stupide prophétie de cet Allemand qui, bien que prétendant connaître les Français, ne les connaît pas le moins du monde:

— Alors, pour conclure, dis-je au *feldwebel*, vous croyez fermement à la victoire de vos armes?

Il me répond littéralement:

— A la victoire, non! Vous êtes trop nombreux coalisés contre l'Allemagne, mais c'est tout de même vous qui demanderez la paix...

— Ah bah! et pourquoi ça?

— Parce que nous vous harcèlerons, parce que nous inquièterons Paris et que vous serez nerveux, excédés, et que vous en aurez assez!

— Vous êtes si sûr que cela?

— Oui. Je connais bien les Français! me répond le Prussien avec un sourire fat.

— Eh bien! mon vieux Boche, comme on dit dans le populaire, croyez ça et buvez de l'eau!

« Nous aussi! »

De la *France de Demain* :

En Alsace, pendant les manœuvres, des soldats allemands étaient cantonnés dans un village et se faisaient remarquer par leur arrogance vis-à-vis de la population.

Un soir que le régiment avait fait une longue marche, les hommes fatigués regagnaient péniblement leurs quartiers et leur premier soin fut d'exiger de leurs hôtes de leur servir à boire et à manger.

Pour obéir à leur sommation, un pauvre paysan, qui avait quatre hommes à loger, leur donna les seules choses dont il pouvait disposer: des pommes de terre cuites à l'eau et du lait caillé.

Les soldats, en voyant ce frugal menu, se fâchèrent, et l'un d'eux s'écria:

— Je ne comprends pas que vous ayez le courage de nous traiter de cette façon, nous soldats prussiens: des pommes de terre et du lait caillé! Dans mon pays, nous donnons ça aux cochons!

Et le paysan de répondre tranquillement:

— Nous aussi!

A l'assaut d'une tranchée.

Lettre d'un soldat toulousain:

... Près Perthes-les-Hurlus, 9 février.

. . . .

Nous étions depuis la veille huit heures du soir en repos en seconde ligne à deux mille mètres en arrière, lorsque vers deux heures de l'après-midi notre bataillon reçut l'ordre d'attaquer une tranchée allemande qui se trouve à 280 mètres en avant de la côte 200, secteur du ...ᵉ d'infanterie et un peu sur la droite de Perthe-les-Hurlus. Notre commandant de compagnie, Allières, nous dit que nous étions choisis pour commnecer l'attaque. A trois heures, nous nous rendons à travers le boyau, à l'endroit déjà préparé pour l'attaque. Il nous faut une heure et demie de marche. Ma section doit partir la première dès que l'artillerie aura fini de donner. Mon lieutenant a téléphoné à trois mètres de moi, relié à toutes les batteries de l'arrière; c'est ce brave officier Delpech qui dirige l'attaque. A quatre heures et demie, il fait donner le 120 long pour détruire la tranchée ennemie. Le 155 Rimailho se met de la partie. Les obus passent sur notre tête à trente mètres. On était obligé de se boucher les oreilles. Quand nous avons compris que « la tranchée était assez travaillée « par les percutants, le lieutenant fit donner le 75 avec obus à balles qui finit par tout déblayer. En avant, à la baïonnette! Et nous nous aidions l'un l'autre pour monter et affronter le terrain découvert.

Enfin, à cinq heures cinq, l'œuvre de vengeance était commencée! Nous allons comme des fous, sous les balles et les obus, au triple galop, pour gagner l'autre tranchée d'où les Boches nous canardaient. Pan! Je suis blessé au bras gauche. Je me couche. Je bande mon bras et je repars. Ah! les salauds! J'ai des amis tombés autour de moi. Soyez tranquille! J'en ai décousu. J'ai fait mon devoir. Et j'ai dormi dans un coin de

la tranchée prise, à côté des blessés et des prisonniers. J'étais brisé par la fièvre. Ce ne fut rien, d'ailleurs! Et je suis reparti deux jours après. Et l'on n'a pas perdu le temps depuis le 2 février. Tout est solide ici. Vive l'infanterie! Vive l'artillerie! Et nous en reviendrons. Soyez tranquilles!

Faute d'impression.

Un journal berlinois publie, l'autre soir, l'un de ces communiqués « avantageux » qui beurrent à souhait la maigre tartine des Allemands. Mais il annonce, par suite d'une fâcheuse faute d'impression : « Près de Reva, nous avons repoussé les Russes en trois attaques de nuit. Les tentatives de l'ennemi, dans le district de Novemiasto, ont échoué. Nous avons capturé ,005 prisonniers. »

,005 prisonniers? A force de croire qu'ils *déciment* les Russes, voilà que les Allemands les *décimalisent*.

La f-o-o-orme.

Un sous-officier du corps expéditionnaire a remis à la poste, le 10 juin dernier, un mandat de cinquante francs destiné à sa mère qui réside dans une commune du département du Gard.

Un mois et cinq jours plus tard, le mandat revenait à Moudros, dans l'île de Lemnos. Le receveur du bureau de poste de X... avait refusé de payer les cinquante francs à la malheureuse femme et avait inscrit sur le mandat cette formule :

« Le mandat ordinaire décrit ci-après ne peut être payé pour le motif suivant : encre non réglementaire. »

Ainsi le corps expéditionnaire d'Orient était convaincu d'avoir négligé d'emporter l'encre réglementaire requise par l'Administration des postes pour les mandats!....

A formalisme, formalisme et demi!... Le payeur de Moudros a spirituellement répondu au receveur du bureau de poste de X... « qu'il avait lui-même négligé d'imprégner son timbre à date de l'encre réglementaire et de l'apposer sur la formule 1438 qu'on adresse aux bureaux en faute ».

Nos procédés.

C'était près de Reims, le 17 septembre, il pouvait être sept heures du matin.

La compagnie du capitaine Arnould occupait le talus de la voie ferrée, au nord-est de Reims, face au village de Cernay-lès-Reims.

Soudain, à l'horizon, un groupe surgit dans la brume : c'était une reconnaissance de cavalerie ennemie.

Un ordre part aussitôt et nos hommes se terrent.

Les cavaliers ennemis avançent toujours par petits bonds, mais vivement. En tête est leur chef, le major von E... Ils arrivent ainsi à quelques mètres de la voie ferrée, le major chevauchant toujours le premier. Ils voient que la ligne est occupée par les nôtres. Aussitôt, ils font demi-tour.

Mais déjà nos meilleurs tireurs ont ouvert le feu. Trois chevaux roulent sur le sol, avec leurs cavaliers. Bientôt, c'est le major lui-même qui est abattu, à cent cinquante mères de nos lignes. Il est blessé.

Le capitaine Arnould, avec sa jumelle, voit l'officier allemand s'enrouler dans sa pèlerine. Profitant d'une accalmie, le capitaine envoie une patrouille de trois hommes, commandée par le caporal Fonteyne, relever le major blessé. Celui-ci est ramené sur un brancard improvisé avec des fusils. Il a la cuisse fracassée.

Le capitaine Arnould s'avance au-devant de lui, et lui serrant la main, lui dit, en allemand :

— Vous êtes un brave soldat!

En français, le major répond :

— Merci, mon capitaine!

Puis, le capitaine fait transporter dans son propre abri le blessé allemand. Avec mille précautions on étend le major sur une toile de tente qui l'isole complètement de la paille, qu'avait trempée une pluie de deux jours.

Ce n'est pas tout.

Le blessé allemand n'a sur lui qu'un tout petit paquet de pansement, c'est trop peu pour la plaie qu'il porte à la cuisse. Le capitaine français défait ses paquets, à lui, et, de ses mains, procède au bandage.

Les hommes ne restent pas en arrière. Spontanément, ils offrent au prisonnier blessé, un quart de café.

— Merci ! Merci, mon capitaine ! répète le major, dont l'émotion baigne les yeux de larmes.

Puis, officiers et soldats s'entretiennent avec le blessé.

C'est un homme de cinquante-trois ans. Il appartient à la 19ᵉ division de réserve. Il parle de sa femme, de ses quatre enfants qu'il a laissés dans le Hanovre.

— Guerre barbare ! dit-il, sans vouloir dissimuler les espérances de victoire qu'il conserve dans son cœur d'Allemand, confiant en la fortune de son pays.

Mais le prisonnier est transi. Le capitaine français le couvre de sa pèlerine et des brancardiers l'emportent à l'arrière, s'ingéniant, pendant 800 mètres, à préserver leur blessé des balles et des obus de ses compatriotes.

Voilà comment nous traitons nos ennemis quand ils sont blessés et désarmés.

« La France, a dit Michelet, est « soldat » : elle n'est pas « bourreau ».

Galante reconnaissance.

De *Fantasio :*

Deux tirailleurs sénégalais, blessés l'un au bras et l'autre à la jambe, passaient, l'autre jour, sur le boulevard.

Soudain, une ancienne pensionnaire du Vaudeville s'approcha d'eux et leur offrit des cigarettes à bout d'or.

Les braves acceptèrent et allumèrent aussitôt leurs cigarettes. Puis, ils bavardèrent avec l'artiste.

Lorsque les cigarettes touchèrent à leur fin, ils les éteignirent soigneusement et mirent les mégots dans leur poche.

Et comme l'artiste s'étonnait, ils lui dirent dans un sourire :

— Toi, jolie, ça était pour garder souvenir de toi.

Les Parisiennes ont toujours du succès !

La précaution utile.

Du *Gaulois :* . .

L'Allemagne a mis sous séquestre la statue de Turenne.
(Les journaux.)

Battus en Gaule, en Flandre, en Pologne, en
Les Allemands ont pris Turenne. [Lorraine,
La tactique est heureuse et le coup magistral :
Ils ont enfin un général !

Lettre d'un prisonnier de guerre.

Un prisonnier, Hermann, écrit : « Ma Dorothée
Envoie-moi du fromage et du porc en potée
Avec de la saucisse. — Et bois à ma santé »

MORALITÉ

Hermann est dorloté.

Prisonnier de guerre.

Le *Courrier de l'Armée belge.* — Rue Haute, deux gamins chantent à pleins poumons sur l'air populaire de « Marie »..

« Marie, Marie, et du Boche on fait du bouillie ! »

Deux Allemands qui passent ont compris, empoignent les petits chanteurs et les entraînent vers la kommandatur. Grand émoi parmi les autres gamins du quartier qui, étonnés leur font cortège. Alors, un des deux gosses, très sérieux, se retourne et dit à un de ses camarades :

— Susse, vas une fois dire à ma mère que je suis prisonnier de guerre !

Ah ! le bon billet !

Du *Bulletin des Armées de la République :*

Un de nos amis s'entretenait, ces jours derniers, avec un villageois de la région envahie. Le pauvre paysan ne possède plus rien — les Boches ont passé par là — rien qu'un volumineux portefeuille, gonflé de papiers, qu'il porte constamment sur lui comme un précieux trésor.

— Ce sont, déclarait-il à notre ami, les reçus que m'ont délivrés les officiers prussiens en réquisitionnant mon bétail et ma récolte. Vous qui connaissez l'allemand, vous devriez bien me dire si ces papiers sont en règle.

Notre ami parcourut les papiers. Sur chacun d'eux, s'étalaient, d'une large écriture gothique, des sentences telles que : *Gott mit uns*, ou des refrains patriotiques allemands : *Deutschland über alles*, *die Wacht am Rheim*, etc., le tout accompagné de signatures illisibles.

Le pauvre paysan avait été indignement joué. Voyez-vous d'ici le gros rire qui secouait la bedaine de l'officier teuton après qu'il eut remis à ce Français confiant et naïf tous ces billets de la Sainte-Farce ? Est-ce assez spirituel, hein ?

Un chef.

Des autobus nous avaient cueillis sur la route et versés à la nuit en pleine bataille. Nos tranchées s'étendaient, de part et d'autre d'une ferme, à trois cents mères d'une crête, en avant de laquelle une ligne française tenait le contact, à mi-côte d'un creux d'où nos batteries, par-dessus nos têtes, tiraient. Ça allait mal pour nous. Nous étions au point de chute des balles boches et les shrapnells, fouillant la vallée, fauchaient les peupliers, qui nous écrasaient en tombant. La consigne était de rester là, de recevoir les coups sans les rendre, de soutenir la troupe avancée si elle se repliait et de protéger l'artillerie coûte que coûte. Les blessés râlaient sur place, attendant l'accalmie qui permettrait de les emporter. Un brouillard gluant nous pénétrait jusqu'à la peau. Enveloppé avec un sergent dans la même pèlerine, joue contre joue, je le sentis s'écrouler avec un « ah ! » Un éclat d'obus venait de lui fracasser le crâne, et quand je frottai une allumette pour le voir, il était déjà mort. C'est pour vous dire que cela chauffait.

Vers deux heures du matin, le guetteur signala un homme venant de la crête, qui se fit reconnaître pour un Français. Il m'expliqua que sa compagnie, surprise dans une grande cour par de faux blessés boches, qu'elle s'apprêtait à secourir, avait été décimée par leurs mitrailleuses. Il avait réuni à la hâte une trentaine de ses camarades, avait reculé jusqu'à la crête et construit là, en lisière d'un champ de betteraves, un léger talus, où ils tenaient depuis une heure. Mais ils étaient à bout, dans une situation trop dangereuse pour y attendre le jour et demandaient à venir parmi nous. Je ne pouvais de moi-même les autoriser à le faire. Je conduisis l'homme jusqu'à la ferme pour y prendre l'avis de mon capitaine et le trouvai sur un matelas, à terre, qui dormait.

Cela ne lui était pas arrivé depuis soixante-douze heures, aussi se réveilla-t-il de mauvaise humeur.

— Ce sont des jean f..., me dit-il ; ils sont aux betteraves, qu'ils y restent. On peut tenir partout.

L'homme, qu'il n'avait pas encore aperçu dans l'ombre, répliqua :



CRAPOUILLOTS EN BATTERIE DANS UNE TRANCHÉE

— On voit bien que vous n'y êtes pas.

Mon capitaine, assis jusqu'alors sur un matelas, se leva d'un bond.

— Est-ce loin? me demanda-t-il. — Trois cent mètres. — Bien. Donnez-moi quelqu'un pour m'accompagner. Et se tournant vers l'homme :

— Conduisez-moi.

Ils partirent et je les suivis.

Rien ne peut donner l'idée de la grêle de balles, une grêle horizontale en pleine figure, à travers laquelle nous marchions accroupis, utilisant les sillons et les rigoles de drainage. De temps en temps, nous faisions : « Hop! » comme dans une chasse au bois, pour ne pas nous perdre, tant le brouillard était dense. Vingt minutes après, nous découvrions nos camarades à l'affût. Ils étaient couchés derrière un talus moyen de terre meuble, et de temps à autre tiraient au jugé, lorsqu'ils croyaient entendre du bruit dans le noir. La voix de mon capitaine, bien timbrée et grave, sembla tout à coup formidable. Elle était simplement calme et naturelle. Il questionna quelques hommes sur ce qu'ils avaient vu, s'assit en causant sur leur talus, me fit signe de prendre place à côté de lui, et commença d'indiquer aux soldats ahuris les meilleurs moyens de renforcer avant le jour leur abri provisoire. Il s'inquiéta de leur nourriture, leur promit de leur envoyer à manger et à boire dès l'aurore, et continua de parler ainsi un bon quart d'heure, le dos dans les projectiles, et les pieds ballant. Enfin, il se leva, serra la main de celui qui nous avait amenés :

— On est très bien ici, lui dit-il, et, avec un peu plus de terre devant vous, vous pouvez arrêter un bataillon allemand. Ce qu'ils nous envoient ne fait pas grand mal, et je reviendrai causer avec vous demain matin.

Quand nous nous retrouvâmes à la ferme, je ne pus m'empêcher de tendre la main à mon capitaine, et il me la serra sans un mot. Il vit que je le regardais avec étonnement.

— Qu'est-ce que j'ai? fit-il, de la boue sur le nez?

Il prit une petite glace dans sa cartouchière, et s'écria :

— Ah! les cochons! si ma femme les tenait elle leur arracherait les yeux! »

Une balle boche, tout à l'heure, sur le talus, lui avait coupé la moitié gauche de sa moustache.

Un manquant.

Le capitaine fait faire l'appel de la compagnie, au cantonnement, le soir. Le sergent appelle les noms... Il manque un homme.

— Cherchez-le, trouvez-le, s'irrite le chef, et celui-là sait ce qui l'attend.

Le sergent court, va et vient, disparaît. Et, après vingt minutes, revient près du capitaine.

— Pardon, mon capitaine, c'était moi, je m'étais oublié...

La rire.

Un poilu écrit à sa femme, dans la tranchée. Le cuisinier passe, et le poilu, plaisantant :

— Dis-moi donc une blague pour mettre dans ma babillarde.

— C'est facile, rétorque du tac au tac le maître coq. Inscris, c'est des vers :

Je t'écris, chère aimée, au bruit sourd du canon,
Humant et respirant l'odeur des bons fayots.

— Des vers? Mais ça ne rime pas.

— Ça ne rime pas? Alors quoi? *Canon*, *fayots*. Ecoute!... Le canon *rime à yots*.

A la mort comme à la noce.

Du *Petit Marseillais:*

C'était au tour du 3e bataillon du ...e d'infanterie de marcher de l'avant. Le colonel fit appeler les commandants de compagnie pour tirer au sort la compagnie qui ferait l'attaque, mais le capitaine de la 11e réclama pour lui l'honneur de faire l'assaut.

— Etes-vous sûr de vos hommes? demanda le colonel, présent à l'entretien.

— J'en suis sûr.

Le capitaine se rendit aussitôt aux cantonnements de réserve où se trouvait la 11e; il réunit tout le monde et leur fit part de sa décision.

— Il est temps encore, ajouta-t-il, de revenir sur ce que j'ai fait. Si vous avez peur, si vous doutez de vous-mêmes, dites-le. On ne vous tiendra pas compte de votre franchise. Bien plus, on vous en saura gré. Il

ne faut pas que vos chefs s'exposent à se trouver seuls au moment de l'assaut.

Des acclamations saluent ces paroles. Tous se déclarent prêts à suivre leur capitaine.

Cela se passait le 17 janvier et l'attaque était fixée pour le 20.

Le jour venu, la 11e partit et l'affaire fut rudement menée. Il est vrai que le chemin à faire était court : 400 mètres jusqu'à nos tranchées de première ligne et 40 mètres pour bondir jusqu'à la redoute. Les mines explosèrent, les canons tonnèrent, la brèche fut ouverte et l'assaut donné. L'ouvrage ennemi était bondé de défenseurs et « Rosalie » eut fort à faire. Le sang giclait sur les murs et faisait sur le sol des rigoles. Les poilus y allaient de tout cœur : en dix minutes, ils n'eurent plus devant eux que des morts. De tous les Allemands de la redoute, deux seulement réussirent — tapis dans un coin d'ombre — à se rendre, une fois tout terminé.

Mais l'assaut n'était que la première phase. Il fallut ensuite organiser la tranchée sous les obus, les bombes, les bouteilles et les balles même, qui pénétraient par les brèches. Les contre-attaques prévues se produisirent, et quand, le soir venu, la 11e céda sa place à une autre compagnie, plus de la moitié de ses hommes étaient morts ou blessés.

Ouvrez le ban!

Du *Journal*:

Un « poilu » des tranchées, le sergent P..., vient d'inventer le « ban 75 », en l'honneur de notre merveilleuse pièce d'artillerie. L'innovation réside dans l'adjonction, entre chacune des salves d'applaudissements qui forment le ban ordinaire, de l'exclamation : « Boum! » suivie du sifflement caractéristique : « Bzii! » pendant que l'on se passe rapidement l'index sous le nez. Le tout se termine par un bouquet de trois « Bzii! » couronné d'un « Boum! » final et retentissant.

Le « ban 75 » obtient, paraît-il, un succès digne de l'engin qui l'inspira.

Une lettre.

Un soldat convalescent est venu nous faire le dramatique récit qu'on va lire :

J'étais en Argonne, dans un bois, chargé comme éclaireur de tête, d'aller vérifier la position présumée d'un petit groupe d'Allemands. J'avançais avec prudence, lorsque je vis, dans un coin de broussailles, assis par terre et penché sur une carte, un officier allemand. Je visai, tirai : il tomba à la renverse. Mes camarades étaient tout près de moi. Nous nous élançâmes et, en quelques instants, je me trouvais aux côtés du mourant. Alors, je vis ceci, que je n'oublierai jamais : en un suprême effort, affreusement pâle, l'officier se redressa, glissa, d'un geste brusque, sa main gauche sous son vêtement, me tendit une lettre et, les yeux dilatés :

— Pour... pour ma femme! dit-il.

Et il retomba, mort.

Les révélations d'un saucisson.

A Toulouse, l'employé chargé de vérifier le contenu des colis envoyés d'Allemagne aux prisonniers, aperçut un saucisson qui avait été coupé en deux et dont les deux parties avaient ensuite été réunies. Il les sépara de nouveau et vit qu'elles avaient été reliées avec un tuyau de plume d'oie. Dans ce tuyau, une lettre d'une Allemande à son mari.

Ladite lettre informait le prisonnier que les affaires vont très mal en Allemagne, que le pain manque, que la faim commence à se faire sentir et que Berlin est dans un état de surexcitation avancée.

La lettre lue, le saucisson fut rétabli en son premier état avec son contenu, et ces bonnes nouvelles d'Allemagne parvinrent à son destinataire qui en parut, cela se comprend, très affecté.

Une évasion sensationnelle.

Une honorable famille française des régions envahies, réfugiée dans une petite commune du département du Lot, veut bien nous donner connaissance d'une lettre racontant l'extraordinaire aventure d'un proche parent, soldat dans l'armée Belge.

Le récit qu'on va lire, et qu'on croirait sorti de l'imagination d'un romancier, est tout à fait véridique, et nous sommes en mesure d'en garantir l'authenticité.

J'ai quitté Calais, le 28 octobre, où mon régiment venait de passer quelques jours de repos après l'évacuation d'Anvers, et je suis parti pour les Flandres, où j'ai vu démolir la ville d'Ypres dans laquelle j'avais servi durant mon temps d'active. Pierre par pierre, monuments, hôpital, couvent, église, tout y a passé. Puis j'ai assisté à la destruction de Dixmude, Pervyse, Ramscapelle; ensuite ce furent les inondations, les charges furieuses à la baïonnette et à coup de grenades.

... C'est à Wiemen, petit village près de Dixmude, que, assommé par un pan de muraille, j'ai été ramassé et mis en route pour le grand voyage vers l'internement. Les traînards étaient poussés à coups de pointe de lance dans les reins, crevant de faim et de froid, sans repos; c'est ainsi que l'on nous conduisit à Liège d'où l'on nous embarqua vers la Westphalie.

Je ne vous décrirai pas les misères, les mauvais traitements et les insultes que nous avons supportés. Pas une fois nos pansements ne furent renouvelés, pendant les dix-huit jours que dura le voyage. Une demi-ration de vivres, c'était assez bon pour les « wackes » (voyous) de Belges, qui n'avaient pas voulu laisser passer la Grande Allemagne; pas même d'eau pour se laver; celle que l'on pouvait obtenir de rares femmes rencontrées en cours de route, était à peine suffisante pour calmer notre fièvre et rafraîchir les loques qui nous servaient de pansement. Souvent même quand nous devions attendre quelque part que la voie soit libre, nos lâches gardiens nous exhibaient, pour quelques sous, ou des friandises. Alors, la danse commençait. Les « wackes », les « schcinne coppe » tête de cochons), les pierres et les coups de pleuvoir sur nos corps ensanglantés; et toute cette canaille riait à gorge déployée et faisait retentir des « ohg !... ohg !... »

Puis ce fut l'internement, où j'eus la grande joie de retrouver trois bons copains de ma compagnie, qui sans plus tarder me proposèrent de les suivre dans une audacieuse fuite qu'ils avaient projetée. Je dus attendre quelque temps avant d'avoir assez de force pour tenter l'aventure. Enfin après deux mois et demi, quatre-vingts jours exactement, nous l'avons tentée. Malheureusement, la chance s'est tournée contre nous. Surpris par une ronde de nuit, un de mes infortunés camarades fut massacré sur place à coups de crosse, et nous, les trois qui restions, enfermés et déférés devant la Cour martiale, qui après un semblant de jugement nous condamna à mort.

Mais on l'avait si souvent frôlée de près, qu'elle ne nous effrayait pas trop. Comme on devait nous fusiller le lendemain matin, on nous avait laissé tous dans le même cachot gardés par une seule sentinelle. Il nous restait exactement dix-huit heures à vivre. Sans penser à nous évader de nouveau, nous tâchions de nous résigner à notre sort. C'était pourtant dur de passer au peloton d'exécution sans se défendre, et être abattus comme des bêtes.

Par un hasard inouï, pris d'un besoin subit pendant la nuit, je demandai à sortir. C'est alors que l'idée désespérée me passa par la tête d'essayer autre chose; je me laissai tomber devant la sentinelle qui voulut me faire relever; mais je fis le mort pour l'obliger à se baisser. J'avais calculé juste; une assez grosse pierre se trouvait à portée de ma main; après quelques menaces, auxquelles je me gardai bien de répondre, il passa aux actes; mais ses coups de botte et de crosse, ainsi que ses coups de pointe de sabre ne me firent pas plus bouger que si j'avais été réellement sans connaissance.

En désespoir de cause, mon gardien se décida à me traîner dans mon cachot. Ce fut sa perte et mon salut. D'une brusque détente de l'avant-bras je lui assénai en pleine tempe un violent coup de ma pierre. Assommé, il s'affaissa sans dire ouf!... Par les pieds, je le traînai aussitôt jusqu'à la porte de ma cellule, et confiai mon projet à mes deux camarades, qui mirent à notre place le chef-geôlier, ligotté et bâillonné en un rien de temps. J'enlevai à notre prisonnier son revolver, ses cartouches, son couteau et 50 marcks contenus dans une bourse pendue à sa poitrine. Puis, ouvrant la porte à l'aide des clefs dérobées, nous détalâmes sans tarder, allant un peu à l'aventure.

Alors commença une course affolée à tra-

vers les campagnes. Marchant la nuit, dormant le jour, crevant de faim et toujours talonnés par la même idée : « Si nous sommes pris, c'est fini ! » Enfin, le douzième jour de notre évasion, les pieds en bouillie, aux trois quarts morts de faim, de privations et de fatigue, nous atteignîmes le soir un village dont j'ignore le nom ; Goffin, l'un de mes amis, s'était foulé le pied droit, impossible d'aller plus loin.

Je me croyai près de la frontière alsacienne. Pour obtenir des renseignements, je me faufilai adroitement dans le village, ne parlant que pour prendre part à la joie des habitants, car le kronprinz venait d'entrer à Paris, paraissait-il (!!!) J'appris néanmoins que nous avions dépassé Metz de quelques kilomètres.

A ce moment, une forte auto blindée s'arrêtait à l'entrée du village. Un officier en descendit, parlementa quelque temps avec un homme qui se trouvait à sa portée, puis disparut au tournant d'une rue ; le chauffeur descendit quelques instants plus tard, entra dans un café et se mit à boire. Une idée traversa ma tête ; et je retournai près de mes deux copains, leur disant de se tenir prêts quand l'auto passerait. Ensuite, revenant au village, comme si j'eus été le propriétaire de l'auto, je mis le moteur en marche et lançai le véhicule en pleine vitesse.

J'arrêtai près de mes deux compagnons qui n'y comprenaient rien ; je les fis monter, et repartir. Un moment plus tard, derrière nous, un phare trouait la nuit. Pas de doute : nous étions poursuivis.

Fébrilement, je donnai toute la vitesse, et nous fîmes ainsi des tours et détours ; puis derrière nous la mitrailleuse crépita, car malgré mes efforts nous perdions du terrain. Mais nous aussi nous avions une mitrailleuse, et savions nous en servir ; je criai à Goffin que j'allais ralentir et qu'il se tienne prêt à faire feu. Derrière nous retentit un « hoch » triomphal, qui ne dura pas longtemps ; car, mieux dirigé que le leur, notre moulin à café venait de leur crever les pneus avant, du moins je l'ai toujours cru, d'une formidable embardée, leur voiture capotait, et la poursuite cessa faute de poursuivants.

Je continuai ma route vers les lignes françaises. Environ une demi-lieue plus loin, une patrouille voulut nous barrer le passage. Je fonçai dessus à toute allure, et leur passai sur le corps ; quelques balles de carabine vinrent s'aplatir sur le blindage, sans nous faire du mal.

Bientôt un *Qui Vive!* retentissant nous fit brusquement stopper. Nous étions dans les lignes françaises, par conséquent sauvés... On nous garda pour la forme jusqu'à plus amples renseignements ; mais nous fûmes bien traités d'abord, puis félicités par tous, du plus haut au plus bas, ensuite reconduits au dépôt, où on nous croyait morts. Après, je fus évacué ici, au camp de R..., où j'attends patiemment la fin de ma guérison, et où je commence à engraisser doucement.

Je pense souvent à mon aventure. Je puis dire que j'en ai vu de toutes les couleurs ; aussi, je leur garde une dent, à ces maudits alboches, et si je puis leur faire payer un jour ou l'autre ce qu'ils m'ont fait, ce sera avec joie. Ils m'ont troué la peau en deux endroits, mais j'avais fait sauter plus d'une de leurs cafetières carrées ; si l'on m'y revoie un jour ou l'autre, je ne flancherai pas plus que la première fois.

A. V.

Autour de la Guerre

Une reine.. de cœur.

Rue des Martyrs. Deux fillettes, arpètes en chômage forcé, ascensionnent vers Montmartre.

— Tu parles, explique l'une avec cet inimitable accent de Paris, un blessé, envoyé en convalescence ; pas le rond et pas de train pour son patelin avant ce matin. Je ne pouvais pas le laisser en chandelle dans la rue.

— Bien sûr, seulement...

— Quoi? Je l'ai monté chez nous. M'man lui a dit : « Repose-toi, mon gars. Colle-toi dans le plumard. Nous, on va à l'hôtel. » Et on s'est débiné dare-dare pour qu'il ne s'égosille pas à remercier.

La compagne de la narratrice marque un geste admiratif :

— C'est bath! Mais l'hôtel, par le temps qui court...

— T'es bête. L'hôtel..., une frime! On ne travaille pas, c'est pas l'instant de refiler quarante sous au logeur!

— Alors?

— Alors? La mère et moi, on a dormi dans l'escalier... comme des reines!

Tu as raison, petite arpète, tu es une reine... de cœur.

Un geste de Willette.

A Montmartre, dans une de ces humbles boutiques qui ont une porte à claire-voie dont la sonnette grelotte lorsqu'on passe le seuil, j'ai recueilli cette anecdote touchante.

La fillette du logis, un gai trottin de seize ans, fiancée à son voisin, un brave ouvrier montmartrois, caserné dans les forts de l'Est, alla chez le photographe pour se faire « tirer ». Hélas! l'épreuve qui lui fut remise par l'artiste était des plus disgracieuses.

— Que dira mon fiancé quand il me verra ainsi, les yeux enfoncés, les joues creuses? Il me croira malade. Quel tourment, pour lui, au moment où il a besoin de tout son courage pour se battre!

La jeune midinette tenait ces propos à une amie, dans une crèmerie où elle ne s'imaginait pas que quiconque pût l'entendre. Cependant, tout près d'elle, un homme au visage rasé, qui n'était autre que le bon peintre Willette, avait tiré de sa poche son album, son crayon, et en quelques minutes croqué de la gentille Colombine désolée le plus pimpant portrait du monde. Et, lui tendant le croquis :

— Mademoiselle, lui dit-il, voici, si vous voulez bien, l'image que vous enverrez à votre ami.

Le vieux cocher et le soldat blessé.

A Paris, rue Lafayette, non loin de la gare du Nord d'où il vient, descend péniblement d'un tramway, un petit chasseur blessé, boitant et trébuchant comme un enfant qui s'essaie à marcher.

Aussitôt on l'entoure, on le soutient, on lui passe ses béquilles et deux gros paquets, son bagage, car il part en convalescence pour le Poitou, « chez ses vieux » qui l'attendent. Il faut qu'il aille prendre le train à Austerlitz.

Mais cette gare est bien loin. Il y aura un autre transbordement de tramway. Alors spontanément les passants font le cercle; en deux secondes, ils réunissent quelques francs et hèlent un fiacre.

On y installe le petit vitrier qui remercie en levant son képi, et en route!...

A Austerlitz, le train ne part que dans quelques heures. Il est midi. Le vieux cocher de fiacre a un bon sourire, et comme le soldat compte ses sous pour le payer :

— Oh! petit, fait le brave homme sur un ton de tendre reproche, crois-tu que je vais recevoir ta monnaie?... Ecoute : j'avais deux fils comme toi. L'un a été tué en Alsace. L'autre est dans le Nord. Je ne sais pas s'il reviendra!...

Le pauvre vieux essuie une larme :

— Bah! reprend-il, je suis bien revenu de 1870, moi. Allons, viens déjeuner. C'est un papa qui t'invite. Et nous boirons à la santé du petit qui me reste.



L'HÉROÏQUE TÉLÉPHONISTE D'ÉTAIN DEMEURÉE A SON POSTE EN PLEIN BOMBARDEMENT (voir page 72)

L'héroïsme d'une jeune Lorraine.

Un officier actuellement en traitement à l'hôpital de Clermont-Ferrand raconte qu'il n'a été sauvé que grâce à l'héroïsme d'une jeune fille lorraine, qui, sous les balles, l'a

relevé et conduit dans une maison voisine. Le soir même, les Allemands, avertis, arrêtaient la jeune fille et lui faisaient faire plus de 12 kilomètres à pied pour la conduire à leur quartier. Quarante-huit heures après, elle fut enfin relâchée. En revenant à Badonviller, elle rencontra un officier français qui lui demanda de lui fournir un guide ; elle l'invita simplement à la suivre, lui disant :

— Venez avec moi, je vais vous conduire. Je sais où ils sont, je viens de chez eux.

Braves gens.

De braves commerçants parisiens ont reçu de leur fils, qui se bat dans l'Est, une lettre qu'ils lisent devant nous et qui se termine ainsi :

« J'en suis à ma septième bataille ; mais ça n'a plus aucune importance, nous y sommes habitués maintenant. Surtout, ne vous faites pas de bile. D'ailleurs, si j'y reste, je vous ferai prévenir. »

— Ah ! s'écrie la maman, fière de cet enfant, qui, au milieu du danger, plaisante avec cette bonne humeur, ah ! Monsieur, voyez-vous ce galopin qui s'imagine que je l'ai élevé jusqu'à l'âge de 25 ans pour qu'il vienne me dire que, s'il y reste, il me fera prévenir ? Eh bien ! il peut être sûr que, le jour où il reviendra, il recevra une belle paire de calottes ! »

Brave peuple de Paris !

L'héroïque téléphoniste.

La petite ville d'Etain a subi deux bombardements. La ville fut bientôt en flammes. De nombreuses personnes périrent dans l'incendie.

Le bureau de poste était resté confié à la garde d'une jeune employée. Loin de céder à une terreur bien compréhensible, cette jeune femme ne quitta pas son poste. Pendant que les obus pleuvaient sur la ville, elle se tenait dans son bureau, téléphonant de quart d'heure en quart d'heure à Verdun pour rendre compte de ce qui se passait.

Le directeur des postes de Verdun était en train d'écouter cette courageuse jeune fille ; tout d'un coup, celle-ci s'interrompit et cria :

— Une bombe vient de tomber dans le bureau.

Et tout rentra dans le silence.

Les employées des postes ont eu, en 1870, Mlle Dodu. La téléphoniste d'Etain, en 1914, montre que le courage de la célèbre télégraphiste de Pithiviers anime toujours celles qui l'ont suivie dans la carrière.

Denise Cartier.

A l'hôpital Beaujon, le docteur Bazy dût amputer d'une jambe la petite Denise Cartier, blessée par l'une des bombes que lança le premier « taube » survolant Paris. La pauvre enfant, victime innocente des barbares, aura été héroïque à sa manière. A l'agent qui la relevait, elle recommanda :

— Surtout ne dites pas à maman que c'est grave.

Et, avant la douloureuse opération, elle eut la force de sourire aux assistants.

« Plutôt mourir que trahir ! »

Voici un curé de village qui a donné un magnifique exemple de patriotisme et qui tomba sous les balles prussiennes. C'est à M. l'abbé La Hache, curé de La Voivre, doyenné de Saint-Dieu, que les Prussiens, ayant envahi le village, s'adressèrent, dans la première quinzaine de septembre, pour leur révéler s'il y avait des soldats français dans sa paroisse et en quel endroit, en lui ordonnant de prêter serment de leur dire la vérité.

L'ecclésiastique n'hésita pas, sachant ce qui l'attendait, mais connaissant son devoir de prêtre français :

— Plutôt mourir que trahir, répondit-il.

Un quart d'heure après il était fusillé, victime du devoir et de la barbarie allemande. L'abbé La Hache avait 61 ans. Il était né à Bruyères, où son honorable père était pharmacien au moment de la guerre de 1870.

Une lettre cornélienne.

L'*Information* publie la lettre suivante, d'une Parisienne, Mme de S..., dont le fils, âgé de dix-sept ans et demi, et engagé volontaire, malgré une santé chancelante, est mort à l'ennemi :

« Monsieur,

« Je vous remercie très sincèrement de la lettre que vous avez bien voulu m'écrire. Merci surtout du soin que vous avez pris de m'annoncer avec tant de ménagements la terrible nouvelle qui m'accable.

« Dans ce malheur effroyable, une grande consolation me reste. Pendant dix-sept ans, j'ai disputé mon fils à toute sorte de maladies. J'avais pu l'arracher à la mort à force de soins constants. Je suis profondément fière d'avoir réussi à le conserver pour lui permettre de mourir pour la patrie. Là est ma grande consolation... »

On ne commente pas un si beau langage.

Une héroïne.

A Noisy-le-Sec a été ramenée avec un convoi de blessés une blanchisseuse de 28 ans, Mlle Eugénie X..., demeurant à Bagnolet, dont l'histoire est des plus romanesques. Cette courageuse jeune fille avait suivi un régiment de zouaves cantonné non loin de son domicile, avenue du Centenaire. Elle s'était procuré un pantalon de treillis, une chechia, un fusil de muletier et après avoir abattu comme un homme des étapes de 45 kilomètres, elle avait fait comme les autres zouaves le coup de feu non loin de Meaux.

C'est de là que les chefs ayant découvert son sexe et sa supercherie avaient dû la faire renvoyer de force par la prévôté dans son foyer, non sans l'avoir cependant félicitée de son héroïsme. (*Petit Parisien.*)

Il y aura du rouge!...

A Montmartre, veillée des armes dans un restaurant de l'avenue Trudaine où se rencontrent tous les artistes... tous les artistes qui vont aller jouer sur le théâtre de la guerre... Chacun parle de ce qu'il emporte, du léger bagage qu'il prépare... La belle R. de B..., qui a, ce soir, ses perles dans les yeux, veut montrer, elle aussi, qu'elle est aussi brave que les autres. Et embrassant son ami, le jeune premier, elle lui dit :

— Tu as bien raison de ne pas te charger! Et puis, inutile d'emporter des fards là-bas!... Il y aura du rouge!... »

Et de ses yeux, les perles tombent...

Au conseil de révision.

...Le gendarme appelle un nom ; un géant se présente, superbe dans sa force et sa nudité.

Ses épaules porteraient un monde. Il a le cou musculeux, et la tête petite d'Héraclès, le tueur de monstres. De ses bras formidables il étoufferait un ours, et il semble que deux hommes ne feraient pas bouger d'un pouce les pieds qu'il enracine sur le plancher. Ses reins sont d'acier, ses cuisses comme le tronc d'un chêne de vingt ans, et il tourne la tête de droite et de gauche comme s'il demandait : « Y a-t-il une personne de la société qui voudrait essayer d'un petit assaut à mains plates? »

— Toussez! fait le major.

Il tousse, et les vitres grelottent.

— Marchez! dit le major.

Il marche, et la terre en frémit.

— Pour quelle cause avez-vous été antérieurement réformé? demande le major.

Le Costaud du Belvédère jette à la grave assemblée un regard aimable et placide et répond d'une voix retentissante :

— M'sieur l'major, par protection!

Rumeurs dans le jury. Il y en a qui se pincent les lèvres pour ne pas rire, d'autres qui la trouvent mauvaise. Il y a aussi le sous-préfet qui manque de prudence, car il interroge :

— C'est une plaisanterie, voyons, une mauvaise plaisanterie. Par la protection de qui avez-vous été réformé?

— Par monsieur! proclame avec ingratitude le Costaud du Belvédère, en désignant un conseiller général influent.

Alors tout le monde se tord, excepté, bien entendu, le conseiller général. Le major donne un grand coup de poing dans la poitrine du Costaud, laquelle résonne comme un tambour, et déclare :

— Bon pour le service!

— Merci, messieurs! fait le géant, satisfait.

Voilà comment la patrie aura un défenseur de plus. Personne ne s'en plaint, excepté le conseiller général. (Pierre Mille.)

Supporter et espérer.

Du *Petit Parisien* :

— Eh bien! comment vit-on à Reims?

Il me répond en secouant les épaules, à demi-voix, comme un peu choqué de ma question :

— On vit comme on peut. *On supporte.*

— On supporte?...

— Eh! oui. A chaque instant on est bombardé. Alors, on en a pris son parti. On fait comme les tours, on tâche de ne pas dégringoler, en attendant qu'on flanque les autres à la porte. Ça ne va pas traîner, maintenant. Donc, on prend patience, on supporte, que je vous dis!...

Supporter et espérer! Un double sentiment : l'acceptation du sacrifice nécessaire et l'espoir des lendemains réparateurs, on peut ainsi, depuis les débuts de la cruelle épreuve, résumer touté la psychologie de Reims.

Au chant du coq...

Du *Journal* :

Le petit sergent agonisait, mais ne mourait pas. Il avait toute sa tête, et il lui semblait, se raccrochant à la suprême espérance de ceux qui meurent la nuit, que, s'il atteignait le jour, peut-être encore il s'en tirerait. Mais le jour... le jour était si loin!... Il demandait l'heure toutes les minutes, avec angoisse. La sœur, patiente, lui répondait doucement. Vers minuit, comme il étouffait davantage, il dit :

— Est-il déjà quatre heures?

Et la religieuse eut ce mot divin :

— Presque, mon petit... Encore un peu de courage et on va être *rendu*...

Mais, soudain, il se désespéra ; il se mit à pleurer ; il geignait : « Il y a un coq... un coq qui, d'habitude, chante à quatre heures... »

Et il ne chantait pas.

Le camarade de lit n'avait pas le cœur à dormir. Il venait d'entendre ces derniers mots. Il se dressa sur son séant, dans son lit, puis je le vis en descendre, enfiler sa culotte et, furtif, à quatre pattes, il se coula hors du dortoir.

Et alors, vous entendez bien, au bout de deux minutes... le coq chanta.

C'était une voix un peu étrange, un peu éraillée, un peu trop humaine. Mais le petit sergent s'arrêta d'étouffer.

— Ma... ma sœur, entendez-vous?

— Je vous l'avais dit, fit-elle. Il est quatre heures.

Il avait confiance. Le jour allait paraître. Il mourut presque en souriant.

Pour en finir...

Un vieux monsieur, bien gentil, mais un peu crampon, entreprend un soldat sur la plate-forme du tramway La Muette-Rue Taitbout. Il veut absolument tout savoir de ce brave : qui il est, ce qu'il a fait comme héroïsme, ce qu'il fera. Le soldat, bon enfant répond, répond. Mais il en a manifestement assez.

A la fin, le monsieur :

— Et que ferez-vous, dans le civil, quand vous serez revenu de la guerre?

— Moi?... moi?... brusque le fantassin, eh bien, j'irai en prison.

Le vieillard s'empresse de descendre à la première station. Les voyageurs regardent ce soldat quelque peu suspect. Mais lui, narquois, au bourgeois, pendant que le tramway démarre, crie d'une voix de tonnerre :

— Il faut vous dire, monsieur, que je suis gardien de prison.

Et il respire...

Les jumelles.

C'est un officier qui traverse Paris avant de retourner au front. C'est une pauvre femme dont le mari est aux armées. Ils se rencontrent au pied d'un mur, où chaque fenêtre est pourvue d'un robuste grillage. Il pense : « Je vais profiter de ce que je suis en ville pour acheter des jumelles. » Elle pense : « Je suis bien triste d'aller en ce Mont-de-Piété porter les jumelles que voici. » Et l'officier, dans l'instant, voit la femme, qui regarde l'officier. Elle va passer le seuil de l'édifice, il va dépasser cette ouvrière qui songe. Il s'arrête, elle s'arrête.

— Madame?

— Monsieur?

— Excusez-moi... Vous allez... là, porter ceci?

— En effet.



LA GUERRE DANS LES BALKANS - ÉTAT-MAJOR MONTÉNÉGRIN

— Voulez-vous me le vendre?

La femme ne répond rien, baisse la tête; l'officier tire de son portefeuille trois fois la valeur de l'objet.

— Ça va?

— Oui, monsieur. Merci.

Ajoutons que ce capitaine a pris l'adresse de la malheureuse et lui reportera les jumelles, après la guerre.

Des gosses.

M. Snell, dans l'*Humanité*, s'est amusé à reproduire une conversation qu'il a eue dans sa rue, avec des enfants qui jouaient à la guerre :

Au « chef » d'une des troupes, j'ai demandé :

— Qui donc fait les Allemands?... Est-ce vous, ou ceux de là-bas?

— Personne ne veut faire les Allemands, me fut-il répondu. Il n'y a que les Français et les Autrichiens...

— Ah! ah!... Et qui est-ce qui fait les Autrichiens? Est-ce vous? ou bien...

— On ne sait pas encore...

— Comment ça : on ne sait pas encore?

— Eh non! vous comprenez, il faut attendre la fin : et ceux qui reçoivent la pile, *c'est eux les Autrichiens...*

Ces gars-là, on le voit, se tiennent au courant et ne s'en laissent pas remontrer.

Retour de permission.

Encore quelques minutes et les soldats permissionnaires, qui sont venus pour vingt-quatre heures à Paris, vont passer les barrières du quai, gare de Lyon, pour prendre leur train vers Montargis, Nevers et les « au delà ». Dans le grand hall, ils échangent, — très nombreux, — leurs adieux avec les mamans, les papas, les frères, les sœurs et les fiancées.

Un petit fantassin se dirige vers le contrôle. Il est seul. Sans parents, il est venu, pour le plaisir, dire adieu à la capitale, avant d'aller au feu. Et il aperçoit un copain qui, comme lui, va partir et que retient encore par le bras une mère un peu pâle. Il s'approche, serre la main du camarade, salue la dame. Enfin, après que l'on a un peu

« causé » il tire son compagnon par la manche :

— Faut pas manquer notre train, dis donc !

C'est vrai, on allait l'oublier... On se reprend, on s'embrasse :

— Au revoir, maman ! — Au revoir, mon petit !

Mais la mère lève les yeux, vers celui-là que personne n'accompagne et, presque sans voix :

— Laissez que je vous embrasse aussi, monsieur. Est-ce qu'à l'heure qu'il est tous les soldats ne sont pas nos enfants?... »

Les amis... d'enfance.

Devant l'entrée principale d'un de nos lycées parisiens, un soldat passe, en route vers la gare. Il est venu embrasser ses parents. Il repart. Dans quelque temps, il sera... làbas. Soudain, on l'appelle. Il se retourne et reconnaît deux camarades qui vont en classe. Ils sont de deux ans plus jeunes que lui. Il y a quelques années, ensemble, ils jouaient aux billes, sur ce même trottoir. On se retrouve, on se serre la main.

— Tu es content?

— Oui, et vous autres?

— Ah! nous, on fait de la chimie, des « *maths* », tant qu'on peut.

— Moi, je vais... faire la guerre.

En prononçant cette phrase, le fantassin, avec fierté, a redressé le buste. Les camarades d'antan comprennent. Ils ne sont encore que des écoliers, lui c'est un homme. Alors, ensemble, ils ont le même mot, le même regret :

— Tu as de la veine, toi !

Boum !

Du *Bulletin des Réfugiés du département du Nord :*

L'autre jour, au Havre, un haut fonctionnaire des Affaires étrangères téléphonait avec Dunkerque. Tout à coup, l'écho d'une violente détonation lui parvient, en même temps qu'une exclamation lancée à l'autre bout du fil.

— Eh bien ! qu'y a-t-il donc?

— Un taube vient de lancer une bombe. Il a sûrement visé l'hôtel de ville où nous sommes. Au même instant : « Boum ! » Seconde bombe.

Du Havre, on crie, très ému :

— Mais filez donc à la cave !

Réponse de Dunkerque :

— Jamais de la vie ! Ce serait faire aux Boches trop d'honneur.

Et, tandis que le taube continue son œuvre dévastatrice, la conversation continue.

Politesses.

C'est encore dans le Métro qu'on a le plus de chances de rencontrer la suprême politesse française.

Monte une ouvrière, avec un poupon sur les bras. Une bourgeoise âgée se lève et offre sa place :

— Mais si, mais si ; je descends à la première station.

L'ouvrière accepte.

Mais à la station, en même temps que descend la vieille dame, monte un soldat, qui s'appuie sur une béquille et un bâton. La femme du peuple veut, à son tour, offrir sa place. Le soldat refuse. La maman insiste. Et le blessé consent. Toutefois, il trouve un moyen terme :

— Donnez-moi votre bébé, dit-il, et vous porterez mes béquilles.

Ainsi font-ils, et c'est fort charmant.

Le scandale des prisonniers.

De la *France de Demain* :

Dans certains hôtels de Draguignan et d'Aix, des officiers allemands prisonniers dépensaient en orgies des pièces d'or françaises, vraisemblablement enlevées aux coffres de nos maisons ou à la ceinture des blessés.

Aux environs de Saint-Brieuc, les soldats allemands prisonniers ont ameuté les passants, en invitant les jeunes filles à danser avec eux, aux sons de l'accordéon. A Saint-Affrique, des soldats allemands prisonniers ont pillé et souillé, suivant leur méthode habituelle, la maison du curé.

Récemment, des officiers allemands prisonniers à Fougères disaient à notre admirable ami, le général Bailloud, gouverneur de Rennes :

— Laissez-nous en liberté sur parole.

Le général Bailloud répondit :

— Une parole ne compte que si elle est parole d'honneur. Or, l'honneur, chez vous, je ne le vois nulle part. Vous avez déshonoré votre épée, votre uniforme, votre main et votre bouche. En prison ! En prison ! C'est votre place.

Les pays qui ignorent la guerre européenne.

Daily Mail :

On a cité, il y a quelque temps, le cas de l'équipage d'un voilier qui ignorait encore, après six mois de guerre, que celle-ci eût éclaté.

Cet exemple n'est pas unique : il est des pays qui ne connaissent pas encore le premier mot de la grande tragédie. L'un d'entre eux est l'île de Tristan da Cunha, située dans le sud de l'Atlantique, possession anglaise composée d'environ 80 habitants qui sont presque tous des descendants de marins naufragés. Tristan de Cunha ne reçoit en moyenne qu'un courrier par an qui lui parvient par le Cap.

Vingt-cinq jours en Allemagne.

M. de Smit raconte l'amusante histoire que voici, qui lui est arrivée en wagon, à l'arrivée dans une gare :

Sur un signe de la dame que j'avais remarqué d'ailleurs, un commaissaire ou agent de la Sûreté vient à moi et me réclame mes papiers.

Je m'y attendais. Sans sourciller, je réponds :

— De quel droit ?

— Vos papiers?

— Qui êtes-vous? Avez-vous un titre qui vous donne le droit de me contraindre?

Il sort une plaque de sa poche. Il est en effet, commissaire de la Sûreté. Attentivement il me regarde et confronte ses observations avec le signalement de mon passeport. Puis, à brûle-pourpoint :

— Vous êtes Hollandais?

— Oui.

— Vous parlez le hollandais?

— Naturellement.

— Alors, dites-moi quelque chose en hollandais.

Je suis, cette fois, trop sûr de moi pour m'en laisser imposer.

— C'est à vous de me questionner, si vous le parlez vous-même. Si vous ne le parlez pas, à quoi cela servira-t-il que je vous parle en ma langue,

— Non, c'est à vous de commencer.

Mon homme est pris pensé-je. Alors, je vais m'amuser. J'obtempère :

— Que voulez-vous que je vous dise? Une phrase aimable et banale?

— Ce que vous voudrez.

Alors, très vite, pour le cas où tout de même il comprendrait le hollandais, je baragouine :

— Jullie Moffen kunnen voor mij paart allen verrekken. (Traduction : Vous autres, Boches, vous pouvez tous, pour ma part, crever).

Publicité.

La guerre a eu de curieux réflexes en Suisse. touchant l'industrie hôtelière. Un hôtelier fait insérer dans les journaux : « Ma maison reste rigoureusement neutre pour toute la durée de la guerre et est ouverte à tous sujets des nations belligérantes. » Un restaurateur annonce : « Ici, repas de guerre à un franc, tout compris. » Un syndicat d'aubergistes : « Notre petite ville est la résidence la plus sûre pour les familles, étant à l'abri de tout péril de guerre. »

Petit chapitre à ajouter à l'histoire de la publicité à travers les âges.

Le mot d'une mère.

C'est un de nos jeunes littérateurs, — auteur dramatique. Une âme militaire sous le masque blasé d'un boulevardier.

Il est tombé à Champenoux, en Lorraine. Le 6 septembre, le général avait dit : « Ici, on ne recule pas... On tient, et, s'il faut, on meurt. » Le troisième jour, il tombait et a disparu depuis. Maintenant encore, sa mère attend. Elle attend une nouvelle, un signe, la fin du cauchemar. Eh bien, elle m'a dit :

« ...Oh ! nous nous attendons au pire... Mais j'aime mieux, *malgré tout*, le savoir mort que porter toute ma vie cette tache

d'un fils qui se serait embusqué... qui n'aurait pas fait son devoir comme les autres. »

Ce mot : *malgré tout*, après sept mois de calvaire... Cornélien, n'est-ce pas?

Réminiscences du front.

Un « poilu » qui a été au front et qui, convalescent, sort pour la première fois dans les ténèbres de la rue parisienne, pousse un cri de surprise, et :

— Ah ! le voilà bien, le... « Four-de-Paris ! »

Les petits et la guerre.

D'une fillette du Midi, à son papa qui est mobilisé en Argonne :

« ...Oui, mon père, tout va bien chez nous. La mère lapine a fait hier trois petits cochons d'Inde. Avec le fils à la mère Castagnet et celui de la mère Salazac, nous avons bâti hier une tranchée dans notre pré. Nous avons bien joué à la guerre tout l'après-midi. C'est avec cette tranchée-là qu'avant dîner nous avons réussi à prendre Berlin. »

Inconscience.

Le *Cri de Paris* :

Deux dames se présentent à une association d'assistance mutuelle des femmes par le travail, et demandent des institutrices françaises :

— En attendant, ajoutent-elles, que nous puissions reprendre nos Allemandes.

— Très bien, mesdames, répond la Présidente de l'Œuvre ; mais il faudra probablement payer vos Allemandes plus cher après la guerre.

— Pourquoi donc?

— Il n'y aura peut-être plus à Berlin de caisse d'espionnage pour payer le supplément de leur traitement...

Ancien style.

L'une des mieux titrées et des plus jolies jeunes filles de l'aristocratie française, rentrée à Paris depuis peu, s'entendit hier pressentir sur le choix d'un mari. On lui annonçait tel jeune homme, réformé il y a deux semaines, mais dont la santé pourrait aisément se rétablir. Elle se souvint, en effet, de l'avoir vu briller dans les salons, pendant la guerre, aimable diseur de riens, expert à tous les tangos, délicieusement superficiel, type accompli du Brummel-Prince-Charmant, qui semblait, naguère encore, le plus digne modèle offert à la jeunesse française :

— Oui ! Eh bien, je n'en veux pas, dit-elle enfin. Croyez-moi, c'est un sujet ancien style et d'un modèle un peu passé. Je choisirai, plus tard, parmi ceux qui sont dans les tranchées. »

Recommandation superflue.

Ce qui est officiel n'est pas toujours exact, mais ce n'est pas non plus forcément faux ; parfois même l' « Officiel » est d'une évidence qui s'impose. Ainsi « l'Avis concernant l'adresse à porter sur les correspondances destinées aux troupes » se termine ainsi :

Remarque importante. — Il y a le plus grand intérêt à ce que les correspondances de toute nature portent « extérieurement » le nom et l'adresse.

Evitons, désormais, quand nous écrivons des lettres aux soldats, de mettre leur adresse à l'intérieur de l'enveloppe.

Un sou... et les feux.

Brichanteau neveu, glorieusement blessé dans la tranchée, est allé passer quelques jours, en convalescence, dans sa famille. On lui demande :

— Qu'est-ce que tu gagnais?

— Un sou... et les feux.

L'amitié d'Alphonse XIII.

Les *Annales* :

Un de nos lecteurs, M. C. R..., nous transmet une nouvelle preuve de ces sentiments dont nous avons lieu d'être vivement touchés. Il tient l'anecdote d'un des familiers du roi :

« Il y a deux mois environ, la famille royale était réunie pour le déjeuner. La conversation, naturellement, était engagée

sur la guerre européenne. Le roi et la reine mère échangeaient leurs idées.

« Peu à peu, la discussion devint plus ardente. Alphonse XIII, partisan convaincu de la France et des alliés, était contredit par sa mère, Autrichienne de naissance et de cœur.

« De violentes paroles furent prononcées, tant et si bien que le roi déclara :

« — Désormais, et pour éviter toute discussion, nous ne parlerons plus de la guerre en famille. Chacun restera maître de ses opinions. »

Certifié véridique.

Du tabac pour nos soldats.

Un goumier entre au bureau de tabac et tend cinquante centimes, en disant :

— Paquet caporal.

Mais il aperçoit la petite corbeille où les clients déposent du tabac pour les soldats au front. Il lit la pancarte, et, la figure éclairée d'un large sourire, remettant sa pièce en poche, prend une bonne poignée de cigares et de cigarettes.

— Merci bien, la dame, dit-il, en s'en allant.

La marchande a été très chic. Elle a remis un paquet de cigarettes dans la corbeille. Mais, à partir d'aujourd'hui, elle la tiendra à quelque distance quand les grands enfants noirs viendront « acheter » du tabac.

Pour venger les siens.

Le *Petit Parisien* :

Au Conseil de revision de Corbeil, un jeune émigré de Roye (Somme), se voyant ajourné, le major l'ayant trouvé faible de constitution, a exprimé publiquement le désir de s'engager :

— Mon père a été tué par les Allemands, s'est-il écrié, ma mère et ma sœur ont été violentées, il faut que je les venge »

Emu jusqu'aux larmes, le préfet a serré les mains du jeune conscrit en lui disant :

— Allez, mon ami, tous mes vœux vous accompagnent.

A la Courteline.

De l'*Auto* :

Ne précisons pas la porte où se passe cette petite scène. Un taxi veut rentrer dans Paris.

— Votre laissez-passer? demande un gardien de la paix.

Le chauffeur sort le papier qui, malheureusement, n'autorise le passage qu'à la voiture vide et au conducteur.

— Vous n'avez pas le droit d'avoir de voyageurs.

Et ceux-ci doivent descendre ; l'un d'eux interroge le sergent de ville :

— Mais si nous avions quitté la voiture dix mètres avant la grille, pour la réoccuper dix mètres après, nous n'étions pas fautifs, le chauffeur non plus?

— Bien sûr, répond l'agent.

Alliances royales.

De la *Gazzeta del Popolo* :

Les mariages des maisons régnantes ont abouti à des « unions » qui ne sont pas précisément d'accord avec les « alliances ». La reine de Grèce est Allemande. Augusta Victoria, impératrice d'Allemagne, est princesse de ce Schleswig-Holstein, qui pourrait bien revenir au Danemark. La tsarine est née princesse de Hesse-Darmstadt. La reine d'Angleterre, princesse de Teck, est liée à la maison de Wurtemberg. La reine Elisabeth de Belgique est Bavaroise. Le kronprinz est gendre de la princesse Anastasie de Mecklembourg, qui est Russe de naissance, et qui vient de divorcer pour rentrer dans sa première patrie.

Les « épreuves » du kaiser.

Deux « amochés » qui traînent encore un peu la patte sont en arrêt devant un kiosque à journaux. Ils avisent l'effigie du kaiser qu'encadre, pour la centième fois, la prose d'un de nos grands quotidiens.

— Mince dit l'un des poilus, encore la g.... à Guillaume! Faut-il qu'il éprouve un besoin de se faire photographier, c't oiseau là !...

— Bah! répond l'autre, il n'est pas au bout de ses « épreuves ».

Le bon père.

Du *Cri de Paris* cette anecdote :

Un sénateur, ancien ministre, ancien président du Conseil, semble soucieux. On ne s'en étonne pas. Il a deux fils à l'armée. On lui demande sympathiquement de leurs nouvelles.

— L'un est à Sens, dit-il ; celui-là va bien. Mais pour l'autre, je suis très inquiet.

— Il est au front ?

— Non. Il est à Marseille, à la censure... Mais il y a beaucoup de journaux qui paraissent à Aix. De temps en temps, pour la rapidité du service, il y va en auto, et avec ces chauffeurs imprudents, ces routes encombrées et mouillées, j'ai toujours peur...

L'histoire n'est peut-être pas vraie, mais elle est vraisemblable.

Oignons, carottes, navets.

Le Président d'une de nos Sociétés d'agriculture du Sud-Ouest a l'habitude cocasse de ramener tous les sentiments humains à quelque chose ayant trait à sa profession. On lui dit, l'autre jour, que Guillaume pleura de rage à ne pouvoir entrer dans Reims. Lors, il pensa : larmes factices. Mais il dit : *Oignons.*

Un petit journal du pays a le tort de publier, un matin, une nouvelle de provenance allemande, tout au désavantage de nos armées. Et notre homme de penser : agence Wolff, mais de dire : *Carottes.*

Hier, quatre-vingts prisonniers allemands arrivent pour être cantonnés hors la ville. Ce sont de véritables gamins de 17 ans, hâves, épuisés, blêmes, terriblement amaigris par les privations.

« Blancs-becs », pense l'agriculteur. Mais, à haute voix, il traduit : *Navets!*

Deux lettres effacées.

De la *France de Demain* :

Dans les envrions de Bruges, les Allemands ont posé sur tous les passages à niveau des tableaux avec cette inscription flamande : *Verboden over den yzeren weg te gaan.* Ce qui veut dire : « Il est interdit de passer à travers la voie ferrée. »

L'autre jour, quelques gamins de bonne humeur ont effacé les deux lettres *en* qui terminent le mot *yzeren* (de fer).

L'inscription se présentait alors sous cette forme :

Verboden over den yser weg te gaan, ce qui veut dire : « Il est interdit de traverser l'Yser. »

On s'imagine la rage des Allemands à l'aspect de l'inscription modifiée. Falsifier ainsi le texte officiel comme s'il s'agissait d'une simple dépêche d'Ems ! Ils cherchent toujours les coupables.

En zigzag.

Le *Petit Parisien* traduit d'un journal espagnol cette bouffonnerie. On a peine à croire que nos voisins d'outre-Pyrénées prennent au sérieux de pareilles sottises :

Voulez-vous savoir le génie du génie allemand et de quoi il est capable? Ecoutez : voici comment il détruit les chaussées en Pologne russe. Je copie textuellement :

« Les routes sont coupées au moyen de la dynamite, de manière que les piétons qui les utilisent aient à marcher en faisant des zigzags. Tous les dix mètres on fait sauter un triangle de dix mètres de chaussée à droite et un autre triangle à gauche. « De « cette façon, les soldats russes trouvent le « chemin triplé en longueur » et la route devient pour eux si fatigante qu'ils tombent « épuisés par leurs nerfs ».

Mais, ce système, inventé par le génie du génie allemand, a encore un avantage. Quand les armées d'Hindenburg reprennent l'offensive, vous croyez que tous ces triangles les gênent? Oh! là! là! Pas le moins du monde. Les troupes d'Hindenburg n'ont qu'à couper le bois polonais et (je copie toujours textuellement) « en appuyant les extrémités des troncs sur les parties de terre solides dans le sens de la longueur ils franchissent les triangles. » Oui, parfaitement !

La partie est perdue.

Du *Matin* :

Il y a quelques jours, dans un grand hôtel de Liège, le docteur Langer, méde-



LA BONNE SURPRISE - ELLE LUI MIT, SANS MOT DIRE, L'ENFANT TOUT BLANC DANS LES BRAS (voir p. 97)

cin en chef des hôpitaux de cette ville, dînait en tête à tête avec un officier d'état-major, soigné et sauvé par lui. Cet officier était le capitaine Stempel, aide de camp du général von Emmich.

Le docteur Langer, chaque fois qu'il en

trouve l'occasion, ne se fait pas faute d'exercer à l'égard des officiers allemands, — ses clients, — cette verve spéciale que les Belges appellent *zwanze*.

Ce jour-là, entre la poire et le fromage, le médecin en chef murmurait, d'aimable façon, quelques vérités à son amphitryon, qui s'extasiait sur la cuisine de l'hôtel.

— Oh ! capitaine, disait-il, il est bien certain que, dans quelque temps, lorsque vos troupes auront été chassées de Belgique, et que vous aurez dû regagner l'Allemagne, vous aurez quelque peine à vous refaire à vos *biersup* et à vos *delicatessen*.

Le capitaine Stempel rougit. Et voici ce que les dîneurs, assis à la table voisine, entendirent :

— Evidemment, évidemment, docteur, disait le capitaine, mais ce n'est pas la peine de me rappeler tout le temps qu'un jour viendra où il nous faudra abandonner votre beau pays... Je le sais parbleu bien et ne me fais pas d'illusions... Je sais bien, comme tout notre haut commandement, que la partie est perdue pour nous... Mais c'est la faute à ce haut commandement qui, au début de la guerre, croyant à une victoire rapide, envoya sans compter nos meilleures troupes à la mort. Nous avons fait tuer trop d'hommes à ce moment-là. Ce fut une faute, certes, une grave faute...

Les bienfaits de la guerre.

Un des membres de la Société de Médecine de Paris a révélé au cours d'une récente séance, un cas peu banal au sujet des effets que peut produire la traversée du cerveau par une balle.

— Celui qui a une fracture en couvercle de boîte, a-t-il déclaré, va aussi bien que possible. Il lit le journal, il écrit à ses parents, il étonne tout le monde et, cependant, la balle a traversé transversalement son crâne ; il est peut-être plus intelligent qu'avant, car la balle qui a ouvert sa boîte crânienne a pu augmenter le développement de son cerveau.

Voilà qui est en somme rassurant.

Mais nos braves soldats préfèrent certainement conserver l'intelligence qu'ils ont, plutôt que de l'accroître par le procédé radical dont l'illustre docteur signale les effets bienfaisants...

La chrysalide.

Le *Cri de Paris* nous conte sous ce titre une charmante anecdote :

Dans l'hôpital auxiliaire de N..., on amène un blessé qui arrive tout droit des tranchées. Il n'est qu'un tas de boue desséchée et une odeur infecte se dégage de ses vêtements.

Le major ordonne qu'on le déshabille et qu'on le lave pour qu'il puisse examiner la blessure ; les bourgeoises de N..., revêtues du costume de la Croix-Rouge, essayent d'exécuter l'ordre ; mais le cœur leur manque à toutes l'une après l'autre. Sur une nouvelle injonction du major, c'est une garde-malade professionnelle qui entreprend le travail et le mène à bien.

Les dames qui avaient fui reviennent quand tout est fini et s'extasient sur la transformation qui s'est opérée : un très joli garçon apparaît maintenant, avec de charmantes moustaches blondes, papillon sorti de sa chrysalide ; elles s'empressent autour de lui ; mais il refuse leurs soins et ne veut accepter que ceux de la brave femme qui, tout à l'heure, ne lui a pas témoigné sa répugnance.

Cependant que ces dames invoquent le règlement pour lui faire accepter son repas de leurs mains, on dresse la fiche du blessé et l'on apprend qu'il est le marquis de X..., d'une souche illustre, et qui compte parmi ses ancêtres l'intrépide et légendaire d'Artagnan.

Quel dépit pour les dames qui croyaient montrer leur délicatesse en faisant les dégoûtées !...

Le blessé continue à ne vouloir près de lui que la bonne garde-malade, avec qui il s'entretient familièrement et dont il écoute les confidences.

Pauvres bourgeoises de N..., vos mines dépitées mériteraient sans doute d'être fixées par Huard !

Le souhait...

Un fonctionnaire Allemand disait à un Alsacien :

— Avouez que, dans cette guerre, votre premier souhait est de nous voir partir d'ici.

L'Alsacien regarda le questionneur, qui pouvait le faire arrêter, réfléchit un instant, et répondit avec douceur :

— Non. Nous souhaitons plutôt que..... vous y restiez.

Eh bien !... encaissez !

De la *France de Demain :*

Dernièrement, un Allemand, directeur d'une usine de Solingen, arrivait à Porrentruy, dans la Suisse allemande.

Après avoir visité plusieurs clients, il s'arrêta dans un restaurant.

Avant et pendant le repas, il causa dans un français correct avec le personnel, mais, au moment de régler sa note, il prétendit que le patron lui réclamât son compte en allemand.

— Vous devez parler allemand ou je ne paie pas ma note.

Là-dessus, il fit mine de sortir. Un consommateur le retint par sa redingote et lui dit :

— Hé ! sale Boche ! nous ne sommes pas en Belgique, ici, et il ne faut pas venir faire le malin chez nous, sans quoi j'aurai vite fait de vous prouver qu'un Suisse ne se laisse pas intimider ! Vous ne voulez pas payer?... Non?... Eh bien ! encaissez !...

Et il lui administra une maîtresse raclée, la plus méritée que Boche ait jamais reçue.

Mama !

D'une lettre que nous adresse une lectrice :

Ayant un mari lieutenant-colonel, un fils capitaine, un fils lieutenant, un fils soldat, tous au front, j'ai voulu servir, moi aussi, mon pays, et soigne les blessés dans un hôpital du Midi, depuis le début de la guerre.

Parmi mes plus récents débarqués est un Marocain, Ahmed, blessé à Perthes : fracture ouverte du genou, arthrite suppurée. Ne parlant pas français, il ne s'exprime que par gestes. Hier, ce furent des signes dont je n'arrivais pas à deviner le sens. Je lui offre une orange. Refus. De la limonade? Nouveau refus. Il portait ma main, puis la sienne à ses lèvres, montrait sa poitrine, la mienne, en répétant : « Kif kif pareil). » A la fin, un voisin s'écrie :

— J'ai compris ! Il veut du lait !

On se tord, un peu à mes dépens : il faut bien avouer que je n'ai rien d'une nourrice. Survient l'interprète, qui traduit : Je suis kif kif sa mère, puisque je le soigne si doucement.

— Alors, questionne l'interprète, la dame c'est ta maman, à présent?

— Oui, fait-il, tendre comme un enfant, mama, mama !

Voilà comment, en l'absence de mon mari, je suis devenue mère d'un grand diable couleur pain d'épice.

Le blessé galant.

Dans un hôpital temporaire de Paris, on réussit peu à peu à rendre la vue à ceux de nos braves qui eurent à souffrir de cette infâme traîtrise : les vapeurs asphyxiantes. Les résultats sont très satisfaisants dans bien des cas.

Hier, le major s'approche du lit d'un « aveuglé » ; il est accompagné d'une infirmière de la Croix-Rouge, délicieuse jeune fille au dévouement inlassable, et qui porte un des plus beaux noms de France.

— Eh bien, mon ami, commencez-vous à voir un peu?

— Ma foi, monsieur le major, oui, ça va pas mal, répond le fantassin paysan, avec un fort accent berrichon.

— Ah ! bon. Tenez, dites-moi, voyez-vous l'infirmière, là, tout près de moi?

— Pour sûr que j'la vois bien, assure l'homme avec une soudaine douceur dans la phrase lente, même qu'a d'vient tous les jours plus jolie.

— Assurément, depuis que l'on me fait des compliments, disait l'infirmière quelques minutes plus tard, dans la pharmacie de l'hôpital, nul ne m'a été plus agréable que celui-là.

Le mot de passe.

Une sentinelle, au passage à niveau, demande le « mot » à qui veut aller plus loin.

C'est : « Barcelone, Berthier ». Arrive un soldat, qui a oublié le malheureux mot et qui voudrait bien, tout de même, continuer sa route. Il insiste, mais la sentinelle :

— Tant que tu ne m'auras pas dit : « Barcelone, Berthier », tu ne passeras pas.

Aux petits corps les grands cœurs.

Du *Figaro* :

A Chartres, un jeune conscrit se lamente. Tous ses camarades vont partir pour la guerre. — Lui, hélas ! lui n'a que 1 m. 43 de hauteur, — on ne voudra pas de lui.

Mais il sait que le conseil de révision déclare « bons pour le service » tous ceux qui ne répondent pas à la convocation... et, volontairement, notre jeune Beauceron ne se présente pas. Il est pris.

A l'arrivée au corps, on décide de le renvoyer : il est vraiment trop petit.

— Prenez-moi tout de même.

— Tu es trop faible. Tu ne pourras pas porter un fusil.

Et lui de répondre :

— Alors, donnez-moi un clairon. Je suis assez fort pour porter un clairon. Je courrai devant les autres *et je sonnerai la charge!*

La même prononciation.

Disons, sans désigner les villes, que, d'une importante cité méridionale ont été, il y a quelque temps, dirigés des prisonniers allemands, — un certain nombre, — vers une cité normande, non moins importante.

L'effectif était solidement encadré de gars qui, avec la fierté de le si bien faire sonner, claironnaient à chaque mot le bel accent, le plus bel accent du Midi. Quand ces braves Méridionaux arrivèrent en Normandie, et que, sur le quai de la grande gare, ils firent aligner leurs Allemands, l'intérêt de l'affaire appartint tout entier aux geôliers. Les gens du pays ne s'occupèrent point de détailler les prisonniers. Leur joie, leur bonheur fut d'entendre ceux qui les amenaient.

— Mille dious ! mille dious ! Hein, épatant, notre accent !

Et les Normands :

— Nous aimons bien celui que nous passons à nos *éfants*.

— Ça ne se compare pas.

Mais le chef de gare arrangea le léger différend. Montrant les ennemis :

— Gens d'ici ou gens d'ailleurs, mes amis, nous avons tous la même prononciation, pour dire en chœur ; « Vive la France ! »

Sous le sabre.

Du *Gaulois* :

Une jeune femme monte dans un compartiment ; elle porte au chapeau les couleurs nationales belges. Un lieutenant prussien s'adresse aussitôt à elle, et assez poliment d'abord, il la prie d'enlever la cocarde prohibée par les ordonnances de police. Elle refuse. L'officier insiste, et puis, brutalement, finit par lui enjoindre d'obéir. Mais, la jeune femme répond :

— Eh bien, retirez-la vous-même ! Je cèderai à la force, mais je ne livrerai pas l'emblème de ma patrie !.

Et alors, l'autre, rageur, se précipite... Mais elle tient bon, la brave petite cocarde belge ; on l'a solidement cousue, et le sabre du Teuton se change pour la circonstance, en canif.

La cocarde une fois détachée, il veut la rendre à sa propriétaire :

— Oh ! non, répond-elle, gardez pour vous ce trophée, vous l'avez bien gagné ! Permettez-moi seulement de vous faire observer qu'il est plus facile d'arracher des rubans du chapeau d'une femme que de prendre Paris !

Le herr leutnant est descendu à la station suivante.

La minute inoubliable.

La scène fut brève et amusante qui eut pour théâtre, hier, une des plus longues terrasses de café du boulevard.

Un poilu prend place, commande un bock et promène un coup d'œil circulaire. A deux tables de lui, il aperçoit un autre poilu qui boit un bock aussi. Les deux hommes se regardent droit dans les yeux, cherchent, l'un sur le col de l'autre le numéro, se lèvent, se serrent la main, et :





L'HÉROÏQUE ET OPINIATRE ARMÉE RUSSE - EN HAUT, BOULANGERIE RUSSE DE CAMPAGNE.
EN BAS, MISE EN POSITION D'UNE PIECE RUSSE DE GROS CALIBRE, EN GALICIE

— Je te connais !...

— Moi aussi... mais...

— ...° régiment? Bon! moi, ...° régiment! Ah! j'y suis!!

— Moi aussi, parbleu!!!

Et ils se retracent les circonstances; il y a deux mois, une grosse affaire, les Allemands pris entre deux bataillons de deux régiments. Et, un quart de minute, sous les obus, ces deux hommes (qui ne se connaissaient pas, et qui maintenant se retrouvent) tombés côte à côte dans la boue, s'aidant à se relever et partant chacun vers son destin. Blessés depuis lors, soignés, permissionnaires, ils se rencontrent là, devant le bock!

Et ils n'en reviennent pas de leur mémoire!

La commission.

D'une lettre d'un témoin à l'est de notre front:

Le train sanitaire va partir; mais l'on signale un soldat qui, marchant avec peine, a été distancé par ses camarades. S'apercevant qu'il est blessé au pied, quelques territoriaux s'empressent, veulent le hisser dans un compartiment.

— Un instant!... Attendez!.... Appelez le chef de poste; j'ai une commission à lui donner avant de partir!

Et, à un sergent qui s'approche:

— Voilà ce qu'il y a: figurez-vous que, pendant l'affaire, où j'ai un peu écopé, j'ai cloué un Boche. Il avait la vie dure; je croyais qu'il avait, du coup, passé l'arme à gauche, quand le voilà qui se met à me parler, en très bon français, ma foi: « Veux-tu prendre mon portefeuille, ma montre, mon porte-monnaie et mon alliance? Si tu peux, tu renverras tout cela à ma femme! » Ma foi, j'ai dit oui, et j'ai pris... Ça me pèserait de m'en aller sans tenir ma promesse!...

Aussitôt un paquet est fait, que le sergent se charge d'expédier. Et le brave « poilu », hissé dans le train, s'en va maintenant vers l'hôpital, la conscience tranquille...

L'arrivée de la cousine.

Qui chantera jamais l'ingéniosité des amours conjugales! Mille et une ruses sont inventées pour rapprocher des époux que la guerre sépare.

Des femmes se déguisent en paysannes d'opéra-comique ou se placent comme demoiselles de boutique chez les bonnetiers ou les marchands de nouveautés de la ville voisine du secteur auquel appartient leur mari.

Le plus difficile est de dépister la sagacité du gendarme qui veille à la gare d'arrivée et ne craint pas de poser des questions indiscrètes.

Une dame, qui venait des environs d'Agen, fut bien étonnée en débarquant dans une bourgade du Pas-de-Calais de se voir saluer à sa descente de wagon par une bande de parents des deux sexes qu'elle ne connaissait pas.

— Bonjour, ma cousine! bonjour, ma nièce! bonjour, ma tante!

On l'embrassait sur les deux joues, et les marmots se suspendaient à ses jupes.

C'était le mari qui avait préparé cette petite scène avec la complicité de bons habitants de la localité. Le gendarme n'hésita pas à prendre la jeune femme, malgré son accent méridional, pour une enfant du pays qui revenait voir son lieu de naissance.

Avançons!

Du journal *la Suisse :*

Le dernier convoi des évacués vient d'arriver à Genève. Un fonctionnaire s'approche et, très poliment:

— Avançons, dit-il.

— Oui, monsieur, parfaitement!

Mais personne ne bouge.

Croyant qu'il avait été mal compris, le fonctionnaire répète son ordre d'une voix un peu plus ferme:

— Avançons!

— Oui, monsieur, répond le chœur.

Mais encore une fois personne ne bouge.

A la fin, on s'expliqua; et l'aimable fonctionnaire apprit que ses évacués venaient d'Avançon, dans les Ardennes.

Le mauvais exemple.

Un de nos très distingués confrères qui, à peu près chaque matin, écrit de fulminants articles antiboches, a été, hier, victime d'une petite aventure dont il n'est pas en

core revenu. A un visiteur ami, il venait de lire une étude documentée sur l'invasion de la France par le commerce et l'industrie germano-autrichiens, lorsque son hôte, avec un doux sourire :

— C'est très bien, tout cela, mon cher, mais vous devriez commencer par donner l'exemple.

— Comment ?

— Levez-vous donc un peu, je vous prie.

Le polémiste ayant quitté sa chaise, l'ami la renversa d'un tour de poignet et, sous la ceinture de bois canné, montra :

JOSEPH HOFMANN, *succ.*
BIELITZ-AUSTRIA.

C'était de la chaise autrichienne ! Indigné, notre confrère brisa l'objet, mit son chapeau... et courut changer de pantalon.

Matches et... matches.

Un ancien lutteur, qui n'avait jamais eu de très grands succès, se dégoûta du métier, il y a huit ans, et se retira dans un village du Nord, où il exerce encore la profession de boucher. L'autre matin, pipe aux dents, un soldat anglais, — les troupes britanniques sont dans le pays, — entra dans la boucherie et, avec un geste qu'il croyait expressif, dit au maître du lieu :

— *Matches! Box of matches!*

Le boucher ne savait pas l'anglais, mais il comprit tout de suite. Fort étonné, il considéra ce soldat singulier qui venait ainsi, de but en blanc, lui proposer un match de boxe !

— Ah ! vous savez que j'ai été lutteur? répondit-il jovialement. Eh bien, si ça vous fait plaisir...

Le métier *ressortait*, du coup. Voilà notre boucher qui retrousse ses manches et qui, devant sa porte, se campe dans l'attitude du parfait boxeur. L'Anglais, à son tour, considère avec stupéfaction un Français aussi sportif.

— Aoh, yes ! accepte-t-il.

Un sujet du roi George ne refuse jamais, dans des circonstances de ce genre. Aussi, Tommy, en riant, fait face à l'adversaire, et, déjà, cherche la bonne place.

Surgit un officier des armées britanniques. Il s'enquiert près de son soldat, qui avoue ne pas comprendre pourquoi on lui répond par une séance de boxe quand il demande une boîte d'allumettes. Mais l'officier, qui sait le français, part d'un rire homérique, et, au boucher, à son tour stupéfait :

— Monsieur, vous vous trompez, ce n'est pas match de boxe, c'est *box of matches*, boîte d'allumettes, entendez-vous, une boîte d'allumettes pour sa pipe !

Vocabulaire de guerre.

Hussard :

Le mot hussard nous vient de Hongrie, où *huss* a le sens de *vingt*. Le nom résulta de la coutume ancienne que l'on avait d'affecter à des régiments de cavalerie un homme sur vingt parmi les nouvelles recrues, chaque année.

Sabre :

D'un mot polonais *Szabra*, qui désigne cette arme.

Pistolet :

De la ville italienne Pistoia qui, il y a quelques siècles, était célèbre par ses manufactures d'armes à feu.

On dit aussi, d'un individu peu recommandable, d'un von Kluck ou d'un kronprinz : « Un drôle de pistolet. »

Baïonnette :

Le nom de cette arme est né de celui de la ville de Bayonne, où l'inventeur de la baïonnette vécut et mourut. Aujourd'hui, on dit plutôt « Rosalie », sans qu'il soit possible de donner à cette désignation nouvelle une explication étymologique.

Les pillards...

De la *Belgique nouvelle :*

Quand parut s'apaiser la tourmente des premières heures de l'invasion, le prince de Chimay sollicita et obtint du maréchal von der Goltz un passeport pour se rendre dans ses propriétés. Il arrive au château de Chimay... Mais laissons la parole au prince :

Au château « occupé », ma venue semble contrarier les hôtes du moment. Le commandant paraît enfin, et comme il fait mine de me parler dans la cour, je lui dis :

— Pardon, je suis ici chez mon neveu, je ne parlerai pas dans la cour; veuillez me suivre.

Et je pénètre dans le château. Le commandant allemand s'assied en face de moi, les deux coudes sur la table.

— Vous m'obligerez, lui dis-je, en m'expliquant pourquoi vous avez fait détruire Beauchamps après l'avoir fait piller?

— Je n'ai pas d'explication à vous donner.

— Mais le maréchal von der Goltz vous demande de me fournir ce renseignement, ainsi que le nom du régiment et celui des officiers responsables.

— Le parc était rempli de francs-tireurs.

— Vous savez que ce n'est pas vrai. Vos soldats ont laissé pour mort mon vieux garde chasse et ont ligoté les deux concierges. Voilà le monde qui remplissait le parc.

— Je n'ai pas à vous parler!

— Répondez par écrit.

— Jamais de la vie, vous publieriez ma lettre!

— Allez à Bruxelles, vous verrez les caisses d'argenterie prises au château.

— Vous savez que je puis vous faire taire!

— Je sais que vous ne toucherez pas à un seul de mes cheveux, parce que je suis protégé par le maréchal!

Je ne pus rien obtenir de cet homme, et comme il se levait pour s'éloigner, je lui demandai de me faire servir à déjeuner. J'étais chez mon neveu, chez moi. Je ne voulais pas aller manger à l'auberge .

Il répondit en haussant les épaules:

— C'est trop fort.

Mais je compris bientôt qu'il donnait des ordres. Je déjeunai dans le salon, servi par deux domestiques qui pleuraient.

— Tenez-vous, leur dis-je, on nous observe.

En effet, par les croisées, des officiers, de grandes dames arrivées de Berlin, m'a-t-on dit, me regardaient manger.

Un autre incident devait encore se produire. Ayant rencontré dans les rues de Chimay un de mes attelages conduit par un soldat allemand, je fis arrêter les chevaux et exigeai que le conducteur me menât au château.

On alla prévenir le commandant. Celui-ci me fit attendre pendant une heure. Je tins bon.

— Comment, dit-il en surgissant, c'est encore vous! Que voulez-vous?

— J'exige, dis-je en tirant ma montre, qu'avant cinq minutes vous me remettiez la voiture qui m'a ramené ici; c'est une des quatorze voitures qui m'ont été volées par vos hommes!.

On me remit la voiture que je fis remiser en ville.

Voilà, conclut la *Belgique nouvelle*, comment un prince belge sut parler au commandant allemand de Chimay qui, avec une telle brutalité et tant de cynisme, se refusa à expliquer pourquoi ses hommes, en dehors de tout esprit d'opération militaire, — on ne se battit ni à Chimay, ni aux environs, — avaient pillé et brûlé le château de Beauchamps. L'explication? On l'a devinée. Les Allemands ont volé les richesses de Beauchamps, supprimé le cadre de leurs exploits et vivent dans l'autre château au milieu du confort et du luxe désirables!

Une fière réponse.

La résistance morale ne faiblit dans aucun milieu belge, comme le prouve la réponse que vient de faire au général von Bissing, gouverneur général allemand, le président du Conseil d'administration de l'Université de Bruxelles.

Le gouverneur allemand, désireux de voir l'Université reprendre ses cours, avait fait venir le président du Conseil d'administration de l'Université, il lui posa cette question:

— Pourquoi ne rouvrez-vous pas votre Université?

— Je ne tiens pas, répliqua le chef de l'Université libérale, à me mettre dans une situation favorisée vis-à-vis de l'Université catholique de Louvain, qui n'est pas à même de continuer à donner ses cours, vous savez pour quels motifs.

— Mais vous allez nuire considérablement aux jeunes gens qui fréquentaient vos cours avant la guerre, fit observer le gouverneur général allemand.

— Plus des deux tiers de mes étudiants se sont engagés, Monsieur le Gouverneur,

et sont maintenant sous les armes. Il reste l'autre tiers. Celui-là ne m'intéresse pas, Monsieur le Gouverneur.

Le général von Bissing a compris qu'il était inutile d'insister.

Dix baisers à la minute.

Cinq heures du soir, place Vendôme. Cinq midinettes élégantes sortent d'un magasin de couture en devisant gaiement. Passe un caporal du 54e territorial, cheveux très grisonnants, quatre médailles sur la poitrine, dont la Médaille militaire.

Les cinq jeunes filles, résolument, barrent la route au brave. Avant qu'il ait eu le temps de... se défendre, il reçoit, en une minute, dix chaleureux baisers. Quelques témoins rient et félicitent le vieux soldat, qui, tout ému, s'éloigne, les larmes aux yeux, la main sur le cœur.

« Et vous en êtes un autre ! »

Dans un dépôt du Centre, un sergent a pour habitude, lorsqu'il punit un homme, d'ajouter un étrange membre de phrase à la notification de la punition. C'est ainsi qu'il dit : « Je vous colle deux jours... Et vous en êtes un autre ! »

La semaine dernière, un caporal à qui il avait parfois « collé deux jours » est nommé sergent. Le même soir, à la cantine, et d'égal à égal, le nouveau promu dit à son ancien :

— Maintenant, pouvez-vous m'expliquer ce singulier : « Et vous en êtes un autre ! » qui intrigue toute la compagnie?

— Je vous le dirai, répondit le sergent en veine de confidences. Mais ne le répétez pas. Quand je suis obligé de boucler un homme, je sais bien qu'en lui-même il pense : « Le sergent est un âne. » Alors, pour la dignité de mon grade, et pour ne pas être en reste avec une insolence contre laquelle je ne puis sévir, je dis : « Vous en êtes... »

— ...Un autre ! Merci, mon vieux.

Le lendemain, tout le régiment avait la clé du mystère. Mais le sergent a trouvé un moyen d'avoir le dernier. Désormais, il ajoute : « ...Et vous en êtes deux autres ! »

Petites affiches.

Aristote, s'il vivait de nos jours, eût négligé son fameux chapitre des chapeaux pour se consacrer à celui des petites affiches ou annonces auxquelles la mobilisation donna l'essor. Et, certainement, en bonne place de son dossier, il eût épinglé celle-ci, que nous cueillîmes rue de Rennes, côté des numéros impairs :

FERMÉ POUR CAUSE DE MOBILISATION

Le Magasin est ouvert de 2 heures à 4 heures

Il faut pourtant qu'un magasin soit, comme une porte, ouvert ou fermé.

Nouveaux verbes allemands.

Le *Telegraaf* dit qu'on pourrait conserver dans la langue allemande le souvenir des principaux héros (?!) de la guerre actuelle, en remplaçant certains verbes par leur nom patronymique.

Voici quelques exemples de verbes nouveaux que le journal hollandais voudrait faire adopter :

Incendier une ville : *Manteuffeln* (en souvenir de la destruction de Louvain) ;

Tuer femmes et enfants : *Zeppelinen;*

Extorquer de l'argent : *Bissingen;*

Vendre la peau de l'ours : *Dernburgen;*

Rester bouche bée : *Tirpitzen;*

Manquer le coche : *Beseleren* (d'après l'envahisseur d'Anvers évacuée) ;

Renier sa signature : *Bethmannen.*

On pourrait y ajouter :

Perdre la boule : *Wilhelmen;* perdre la partie : *Bülowen.*

Traduttore... traditore.

Du journal *la Suisse :*

Un homme, visiblement étranger, mais bien, et jeune encore, — il n'a pas soixante-cinq ans, — entrait l'autre matin dans un bureau public du quartier de Rive à Genève.

Il se découvre... Puis, courtois :

— La rue du Cochon-Français, je vous prie?

— Vous dites?

— Je demande où se trouve la rue du Cochon-Français.

Ce fut un moment d'ahurissement total dans le bureau, où l'on pensait déjà que l'homme se payait la tête de ses interlocuteurs.

Mais il avait tiré un indicateur de sa poche. Et, rectifiant, confus :

— Je vous demande pardon... Je me souvenais mal. C'était rue du Port-Franc que j'avais voulu dire.

On put alors le renseigner.

Plaisirs de civils à table.

Le dîner est fort gai. On raconte des histoires de bataille. Et un convive :

— Oui, un soldat m'a dit : « Il y a des cas curieux. Un copain a été *anéanti*, parce qu'une balle lui a passé à deux millimètres du nez. Vous comprenez, la commotion... l'ébranlement de l'air... »

On comprend.

— Mais, observe quelqu'un philosophiquement, si on était anéanti par tout ce qui vous passe sous le nez...

La bonne apporte le canard aux navets. L'hôte dit un mot à la servante tout bas. Elle passe devant chaque invité, lui met le canard, — succulent au moins d'apparence, — sous le nez, et s'en va vers la cuisine avec son plat.

Alors, l'hôte :

— Voilà, mes amis, vous êtes tous anéantis !

Le conteur plonge son nez un peu long dans son assiette vide.

L'esprit du général.

Du *Cri de Paris :*

Ce bon divisionnaire, rappelé à l'activité au début de la guerre, est gouverneur d'une place importante. Chaque soir, il se met en civil et va voir, selon son expression, « ce que mijotent ses embusqués ». Il tient à faire sa police lui-même.

L'autre soir, un petit *mou* sur l'oreille, sa canne sous le bras, il aborde un soldat du service auxiliaire :

— Vous ne pourriez pas me dire où loge le gouverneur?

— C'est là, près de la gare. Mais n'y allez pas à cette heure-ci, car il fait son tour de ville en *pékin* et pince adroitement les officiers ou les soldats qui s'attardent dans les cafés. Et il fait rudement bien.

Cette réponse a le don de mettre de bonne humeur le général, qui veut emmener le petit *auxi* prendre quelque chose.

— Impossible, monsieur, moi j'obéis avant tout au gouverneur.

— Eh bien ! si je vous disais que c'est moi le gouverneur?

Le fantassin balbutie de vagues excuses. Le général reprend d'un ton paternel :

— Cela me fait plaisir d'avoir entendu que tu approuvais ce que je faisais. Tu es intelligent, tu réussiras. Où habitent tes parents?.

— Asnières...

— Eh bien ! donne-moi ton nom, et je te ferai porter demain à ta section une permission de quinze jours pour aller les voir.

Mais aujourd'hui, le petit soldat, quand il raconte l'histoire, prétend qu'il avait bien reconnu le général.

Drôlerie d'hôpital.

Dans un hôpital de la rive gauche, le docteur examinant la blessure d'un artilleur prend, comme on dit, la chose du bon côté. Sur le mode jovial, il déclare au soldat :

— Allons, mon vieux, ça va très bien. C'est entendu, vous avez une balle dans le bras gauche, mais ça ne me fait rien du tout.

Il voulait sans doute dire par là :

— Ne soyez pas inquiet. On va vous enlever cela. Ce n'est pas une difficulté. Je n'ai pas à craindre de vous faire une petite opération que je sais réussie d'avance.

Mais l'artilleur, un peu simpliste, n'interprête point la phrase d'aussi bonne manière. Il rétorque, un peu amer :

— Ça ne vous fait rien du tout, monsieur le major? Je comprends. Si vous aviez une balle dans le bras gauche et une autre dans le bras droit, je suppose aussi que ça ne me ferait rien du tout.

La juste dose.

Dans une ambulance, de jeunes et dévouées « volontaires » passent un petit exa



LE BAISER SUPRÊME - LE MOURANT ATTIRE VERS LUI L'EMBLÈME SACRÉ ET L'EMBRASSE AVEC PASSION (p. 102)

men. Avant de leur confier des malades, il importe de savoir quels services elles peuvent rendre et quelle est l'étendue de leurs connaissances en matière infirmière.

Un major s'adresse à l'une d'elles :

— Considérant tel cas, tel malade, telle

crise, combien administrerez-vous de morphine au patient?

— Huit grammes, dit imperturbablement la candidate.

Le major ne pipe mot, et, son enquête terminée, s'en va vers les chambres de blessés. Alors, la demoiselle aux huit grammes, toutes réflexions faites, s'élance sur ses traces et : « Pardon, monsieur le major, je me suis trompée. C'était un huitième de gramme qu'il fallait dire. »

Mais le médecin, sur un ton qu'il fait aussi sévère que possible :

— Trop tard, ma petite, maintenant le bonhomme serait mort...

La lettre à la famille.

Dans un hôpital sur la côte ouest, pour stimuler un peu les malades, l'administrateur a l'idée de leur demander d'écrire, tous ensemble et à jour fixe, à leur famille. L'expérience épistolaire commence un dimanche matin, et chacun de tourner une belle lettre, parce que l'on a promis de donner un prix à celui qui aura rédigé la meilleure.

Seul, un fantassin n'a pas demandé de porte-plume. Le sergent passe et fronce le sourcil :

— Tu ne fais pas ta lettre?

— A quoi bon? répond mélancoliquement le blessé.

— Veux-tu faire ta lettre, et tout de suite!

— Vous y tenez?

Alors, le soldat... fait sa lettre. Mais, quand l'administrateur vient pour ramasser les feuillets, le blessé récalcitrant lui dit, avec douceur :

— Monsieur, le sergent a quand même voulu que j'écrive à ma famille. Mais comme je n'en ai pas, j'ai écrit à mon capitaine, qui est au front, et je lui ai promis de revenir bientôt.

C'est la lettre au capitaine qui a obtenu le prix.

Une effigie indésirable.

L'*Eclaireur de Nice* :

M. Auguste Verquière nous apprend qu'il existe en France, — qui l'eût dit? — une statue de celle qui fut la femme du sinistre François-Joseph :

Ils n'auront pas des fleurs sur leurs tombes, ces vaillants matelots du « Léon-Gambetta », mais elles s'épanouiront plus fraîches et plus nombreuses sans doute aujourd'hui, autour de la statue de celle qui fut la femme du sinistre François-Joseph.

Car cette statue existe au pays des fleurs, à deux pas de Nice, dans le cadre enchanteur du Cap-Martin. Nul séquestre n'a voilé les traits de la fille des Habsbourg. Elle brille au soleil, en face de ces flots bleus que fendait naguère le beau croiseur de la marine française, englouti maintenant par une torpille autrichienne!

Hier, des soldats passaient là, en manœuvres ; de nos jeunes soldats de dix-neuf ans. Ils firent halte. Un jardinier procédait à la toilette du monument, amoncelant les fleurs les plus belles de la terre française autour de la statue de l'impératrice d'Autriche!

— Quelle est donc cette sainte? demanda un soldat, presque un enfant.

— Ça... une sainte!... répondit un sergent. Mais, c'est une Autrichienne, mon petit, et une impératrice encore!

Et le petit soldat resta rêveur...

Puis, sur un signal de l'officier, la petite troupe reprit sa marche, à travers les chênes symboles de force, et les lauriers, emblèmes des vaillants. Elle trouva aussi sur son chemin de superbes poiriers...

Et, aussitôt, un chant s'éleva sur la colonne en marche, repris vite en chœur par tous les soldats :

Oh! les poires! les belles poires!
C'est nous!

Inspection.

Le général B... s'habille parfois en simple soldat, dans l'intérêt des soldats de dépôt placés sous ses ordres. Ainsi va-t-il dans les débits et montre en main, dès 8 heures, il prie le tenancier de fermer boutique.

— Bah ! objectait l'un d'eux tout dernièrement, qui le saura? Le général en chef? Mais, c'est un bon type : il ne dira rien.

— Vous croyez?

— J'en suis sûr.

Alors, le soldat ouvrit sa capote et... le

débitant aperçut un dolman caractéristique. Depuis lors, il ferme chaque soir à l'heure stricte.

Une crise diplomatique.

J'écris cette petite histoire, absolument véridique, pour les neutres à qui l'Allemagne raconte que c'est nous qui avons voulu la guerre.

... Il y a une dizaine d'années, les manœuvres d'été, dans l'Est, avaient bien marché. Le commandant du 6e corps d'armée en félicita ses troupes : « Si jamais le sort veut que nous tirions l'épée, leur dit-il, avec vous, je n'ai pas peur ! »

Et cet ordre du jour fut publié. Le sang du Président du Conseil ne fit qu'un tour ; mais ce fut pour se glacer. Il courut chez le ministre de la Guerre et lui montra le papier accusateur.

— Eh bien, quoi? fit le ministre de la Guerre, nous récitons ça tous les jours : « Forte, mais pacifique, la France ; appuyée sur son épée, attend sans les craindre les attaques de l'extérieur. »

— Oui, nous le disons, répondit le président du Conseil ; mais nous, nous sommes des civils : alors, ça n'a pas d'importance. Tandis qu'un général... c'est très grave.

— Vous avez raison, c'est très grave, répondit le ministre de la guerre. Que va-t-il arriver, mon Dieu, que va-t-il arriver?

Il arriva que, le lendemain, l'ambassadeur d'Allemagne demanda une entrevue au ministre des Affaires étrangères.

Nul doute, c'était ce diable de général qui était cause de cette agitation des puissances de l'Est. On prit sur le champ une résolution héroïque : on envoya le général de l'est à l'ouest, tout de suite, en lui administrant un blâme sévère. Mais qui sait si cela suffirait !...

L'ambassadeur d'Allemagne arriva au quai d'Orsay. Il avait son air de tous les jours, un air boche ordinaire. Et cela fut assez pour que son front parût chargé d'orages.

— Je tiens à vous dire, déclara immédiatement son interlocuteur, que l'incartade dont vous venez me parler, n'a aucune importance, aucune. Il y a eu des sanctions, d'ailleurs ; je puis vous l'affirmer. Le général...

— Quel général? demanda le Boche.

— Mais le général Z.... !

— Connais pas ! dit le Boche, sincèrement... Je venais vous parler de cette question de droits de douane sur les fromages de Münster. Vous savez bien?...

Et c'est nous qui aurions cherché la guerre : la bonne, ou plutôt la mauvaise plaisanterie ! (Pierre MILLE.)

Ce que vaut un Allemand.

En chemin de fer, ligne Soudrio-Tirano (Haute-Italie). Dans un compartiment, plusieurs voyageurs, entre autres un réserviste italien, montagnard aux allures herculéennes, et un Allemand quittent l'Italie. Sans qu'on lui ait soufflé mot, ce dernier se croit obligé d'émettre son opinion sur la guerre et de faire l'apologie du soldat allemand.

— Un soldat allemand, conclut-il, vaut à lui seul trois Français et deux Italiens !

A quoi le réserviste italien de répondre :

— Moi, je parie que toute votre personne ne vaut pas une seule de mes mains !

Et, avec calme, le colosse de la montagne laisse tomber sur le Berlinois une formidable paire de gifles.

Le voyageur trop bavard se lève, se rue dans le couloir. Et tout le wagon se réjouit de la bonne réplique.

Le nommé Médecin.

Le recrutement a ses joies. Dans l'un de nos chefs-lieux de corps d'armée du Midi un citoyen, répondant au doux nom de Médecin, reçoit un avis de se présenter au recrutement, sans délai :

— Ah ! c'est vous? lui déclare un adjudant bon enfant. Combien avez-vous d'inscriptions?

L'homme, qui est étudiant en droit, répond :

— Sept...

— Bien : on va vous incorporer comme « médecin auxiliaire ».

— Mais, observe le héros de l'aventure, qui devine l'équivoque, Médecin est mon nom et non ma profession ; je suis étudiant... en droit.

— Ça va bien... ça va bien...

Le « nommé Médecin » s'incline. Il a fait ses débuts, hier matin, dans le corps médical.

Haut les mains !

Le général B... raconte : « Le commandant de gendarmerie de R..., une grande ville de l'Ouest, rentrait chez lui, paisiblement, à travers champs, lorsqu'une sentinelle isolée, brave G. V. C. égaré dans les vignes du Seigneur, lui crie : « Halte-là ! Haut les mains ! » Le commandant ne se le fit pas répéter deux fois. Il resta ainsi un bon quart d'heure. Quand ses bras mollissaient, le G. V. C. réitérait son ordre, et comme il était armé...

« Enfin, une patrouille passa et la sentinelle s'en alla, d'un pas hésitant, vers le Conseil de guerre

« Toute la ville de R... s'amuse de l'aventure, qui eût pu tourner au tragique »

La nouvelle.

Du *Journal de Genève :*

Dans un bureau d'état-major de corps de troupes. Sonnerie du téléphone. L'ordonnance du bureau va répondre. Un télégramme à prendre. L'homme note en répétant, mot après mot :

Ordonnance Un Tel, état-major, bataillon X, brigade X, Xe division en campagne.

— Vous y êtes??

— Oui.

— Je continue.

Ta femme décédée accidentellement; t'attendons pour funérailles, viens au plus vite,

Vicaire X...

— Voulez-vous répéter?

— Je répète.

— Combien de mots?

— Vingt-huit.

— C'est juste... Cet homme est bien chez vous?

— C'est moi !...

Bien répondu.

Petites histoires qu'on raconte à Luxembourg pour faire enrager les Boches.

— Je ne comprends pas, a dit l'autre jour Guillaume II à la grande-duchesse Marie-Adélaïde, pourquoi les Luxembourgeois ne me saluent pas quand je me montre dans les rues de la ville.

— Je ne comprends que trop, répondit la grande-duchesse. Depuis que vous me faites des visites, ils ne me saluent pas non plus.

Joffer.

Du *Figaro :*

L'autre jour, dans une rue de Luxembourg, un jeune homme s'approche d'une demoiselle et lui dit :

— Bonjour, Joffer !

Immédiatement, un des cinq cents espions que Guillaume II entretient toujours dans la capitale luxembourgeoise se précipite :

— Vous dites?

— Je dis : bonjour, Joffer !

— Pourquoi ce mot de Joffer?

— Mais parce que je m'adresse à une Joffer. Je ne peux pourtant pas l'appeler Hindenburg pour vous faire plaisir.

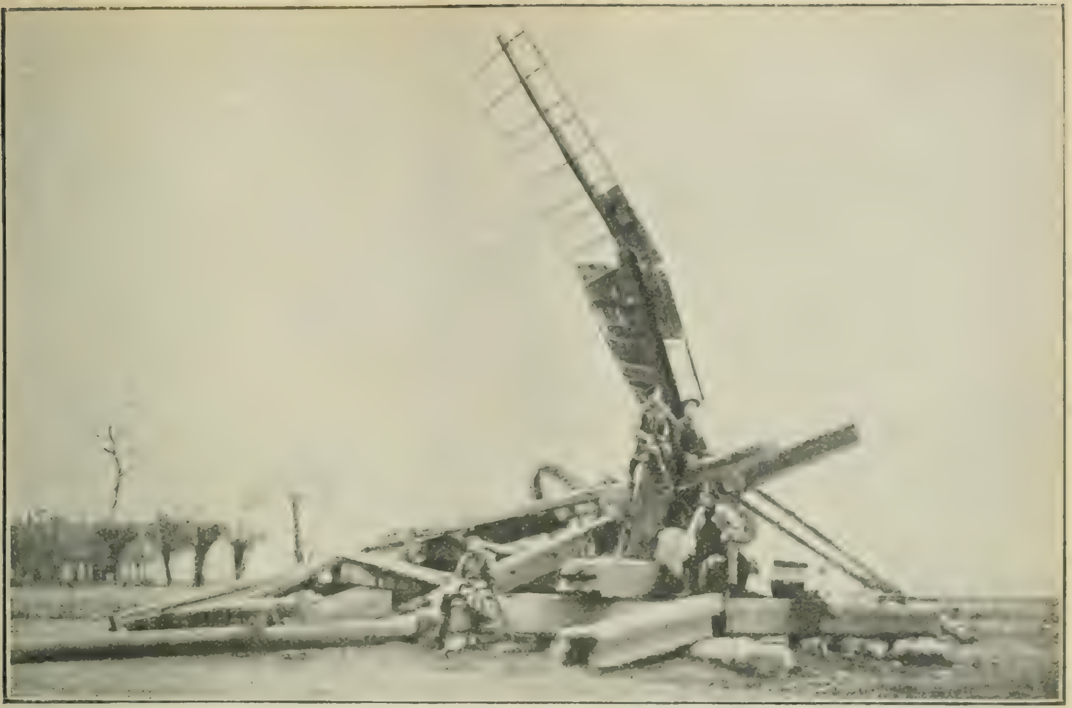
Pour comprendre le quiproquo, il faut savoir qu'en patois luxembourgeois l'expression « Joffer » est l'équivalent de « mademoiselle ».

Et voilà pourquoi le nom de notre généralissime, à une petite transposition de lettres près, n'est nulle part plus populaire et plus employé — à dessein, bien entendu — qu'au Luxembourg.

La préférence du zouave.

L'étonnement fut réel, l'autre jour, du médecin-major de service dans un hôpital auxiliaire qui se trouve du côté d'Issy-les-Moulineaux.

On lui avait amené, l'avant-veille, de nouveaux blessés, des zouaves pour la plupart, qui revenaient d'Ypres, où ils étaient tombés, suffoqués par les gaz asphyxiants. Vigoureusement combattue, leur intoxication se dissipa assez rapidement, si bien que, deux jours plus tard, on décida de leur permettre d'assister à l'une des petites fêtes par lesquelles on s'efforce, avec l'aide de généreux artistes ou de dévoués amateurs,



MOULIN POLONAIS DÉTRUIT PAR LES BOMBES D'UN AÉROPLANE ALLEMAND

de distraire et de récréer ceux qui viennent de souffrir pour la patrie.

— Tout à l'heure, leur dit donc le major, vous descendrez au salon. Oui, on fera un peu de musique, on dira des vers, on chantera. Allez-y, mes enfants, cela vous amusera un moment et vous changera les idées.

— Oui, monsieur le major, merci. Mais nous préférerions d'abord aller à la chapelle.

— A la chapelle?

— Oui, monsieur le major, parce que, nous, quand on revient du front, on n'a que deux idées dans la tête, deux idées et deux mots : maman et Dieu. Le reste, voyez-vous !...

Le major regarda dans les yeux de son interlocuteur, un grand diable de zouave, dont il n'eût certainement pas pensé deux minutes auparavant que... Et ce qu'il lut dans les yeux du zouave le fit répondre :

— Comme vous voudrez, mon ami. Allez à la chapelle.

— Vous savez, monsieur le major, on en a tant vu là-bas !.... Mais après, nous irons au salon. Nous crierons bravo aux chanteurs, et nous chanterons aussi nous-mêmes, si l'on veut.

La faute d'orthographe.

Le propriétaire du bar situé à l'angle de l'avenue de... et de la rue de... est un Roger Bontemps. Ses clients l'aiment bien, parce qu'il est drôle tous les jours. Ce n'est pas l'orthographe qui l'étouffe, mais son vin est si bon !

Depuis la loi sur l'absinthe, le patron est dans la joie. Il a trouvé une occasion de rire et de faire rire. Dans son établissement, comme partout, il y avait une petite pancarte recommandant une spécialité d'absinthe. Il l'a laissée à son clou, en y apportant, à l'encre, une légère modification, par trois petits traits ajoutés. Les habitués ont vu cela et en jouent.

— Allons, père S..., disent-ils en entrant, une verte !

Le père S..., qui ménage son effet, rit d'un large rire et répond : « Non, non », en balançant sa tête ronde.

— Mais si, une bleue !

C'est le moment de triompher. Le patron, impassible, se retourne contre la glace, hausse son gros doigt, et montrant la pancarte :

— Lisez plutôt.

On obtempère, et l'on s'esclaffe devant le mot truqué : « Absenthe ».

— Vous voyez bien, elle est absente. Je ne peux pas vous en servir, jubile le père S...

On lui fait le coup trente fois par jour. Et, chaque fois, le bon jobard, il marche !

Plus malheureux que nous.

Nous avons cueilli dans le *Petit Provençal* cette courte et éloquente anecdote :

Recevoir un réfugié ou plusieurs, c'est tout à fait intéressant : des voisins viennent écouter le récit émouvant.

Une jeune femme de Reims raconte avec un calme qui étonne :

— Je suis restée jusqu'au bout ; mon mari est en Argonne ; les maisons à gauche et à droite de la nôtre ont été détruites ; quand notre mur a été entamé, j'ai pris mes petits et je suis partie.

Elle n'ajouterait pas un seul mot si l'on n'insistait sur les détails :

— Vous n'avez rien pu emporter ?

— Oh ! si... la voiture du bébé était bourrée, n'est-ce pas, et nos jupes avaient de grandes poches !

— Les meubles ? A cette heure-ci, ils sont peut-être brûlés. Enfin, on est tous ensemble et on écrit au père... Il y a plus malheureux que nous ! »

La trop jolie veuve.

Dans l'une de nos mairies, un employé chargé de remplir près des familles la douloureuse mission d'avertir des décès aux armées, retient depuis dix-sept semaines une sombre nouvelle au bord de ses lèvres. De deux jours en deux jours, une jeune femme, entre toutes charmante, vient pour savoir si son mari, dont elle n'a rien reçu depuis octobre, est mort. Il l'est, en effet. Mais comment dire à cette veuve qu'il faut porter les voiles noirs ? N'a-t-elle pas déclaré il y a plus de trois mois : « Je me tuerai s'il ne doit jamais revenir ! » Alors, à chaque visite, l'employé ouvre le dossier, va dire la vérité. Mais il referme la couverture grise sur le funèbre témoignage de l'irréparable, et il constate seulement : « Rien encore ! » La veuve sourit d'un affreux espoir, et le préposé, sur ce joli visage où s'attardent les larmes, assiste, le cœur serré, au combat de l'anxiété et de la confiance. Demain, il demande un congé d'un jour. C'est un autre qui parlera.

Le 75.

A l'une des stations de nos tramways parisiens, chacun a pris ses numéros, et c'est prudent, car il y a du monde. Le tram arrive, et le conducteur, qui connaît son métier, commence :

— Les numéros !

D'un coup d'œil, il a vérifié où en est la série : 65... 66... 67...

On monte. Les gens pressés jouent des coudes. On proteste, lorsque..

— 73... 74... 75 !...

Alors, c'est la trêve des bousculades. Plusieurs voix :

— Le 75 ! Laissez monter le glorieux 75 !

On rit, on répète : « Honneur au 75 ! »

Une très vénérable dame hausse son numéro : c'est le 75. On s'écarte. Elle passe. Mais, au marchepied, exquise sous ses bandeaux blancs, l'aïeule se retourne, et :

— Vous avez plus raison que vous ne le croyez, mes amis. J'ai eu, ce matin, mes 75 ans.

— Complet ! dit le conducteur.

La potion calmante.

C'est dans un hôpital de « petits nerveux » aux environs de Paris. On a rassemblé là, dans le calme, une trentaine de soldats dont les nerfs furent éprouvés par le chaos de la bataille. L'un d'eux a des nuits très agitées et c'est au point que ses cauchemars empêchent de dormir trois camarades qui partagent sa chambre. Ce soir-là, l'infirmière lui a apporté une boisson qui apaise, et qui impose le sommeil.

— Prends-la ta drogue, dit le compagnon de lit, et laisse-nous roupiller.

Mais le nerveux est capricieux. Il ne veut pas boire.

— Tu ne veux pas boire ça?

— Non, laissez-moi.

— Ça va.

Ce disant, le copain débouche la bouteille, avale une bonne gorgée; les deux autres font comme lui. Dix minutes après, tous trois dorment comme des bienheureux et l'agité, à sa guise, jusqu'au matin, se retourne et gigote sans réveiller personne.

La bonne surprise.

De M. Latapie, dans la *Liberté* :

J'ai vu quelque chose de bien beau. Une carriole revenant du front, conduite par un soldat, s'est arrêtée dans le hameau. Une femme en descend. Elle pénètre dans la ferme où nous sommes et s'approche du poêle. Elle ouvre son manteau... Radieuse apparition! Elle a dans les bras un tendre enfant rose qui sourit. Et, sans gêne, se détournant à peine, elle offre son sein à ses petites mains goulues.

Cette maman a à peine vingt ans. Elle est belle d'une beauté saine et inconsciente. Ses yeux bleus réflètent un lac de pureté. Son enfant est son expression; véritable enfant de l'amour rayonnant d'une chaleur de tendresse heureuse.

Le soldat qui l'accompagnait m'a conté son histoire :

— On n'imagine pas, monsieur, ce qu'il peut y avoir d'énergie dans un petit bout de femme comme celle-là. Elle est venue du fond de la Bretagne pour mettre dans les bras de son époux cet enfant qui était né après son départ. Elle s'était juré qu'il le verrait. L'idée qu'il pourrait mourir sans l'avoir vu, a-t-elle expliqué plus tard, lui tenait comme un clou dans la chair. Un beau matin, elle est partie. Elle est passée à travers tous les obstacles; elle a attendri tous les gardiens; elle est arrivée jusqu'aux tranchées.

Un soir, nous finissions de curer les plats, et nous apprêtions la paille au fond d'une remise, à l'arrière, pour le coucher, lorsqu'un camarade poussa ce cri : « Ma Louise! » C'était elle. Elle lui mit sans mot dire l'enfant tout blanc sur les bras et lui n'osait pas l'embrasser. Ah! monsieur, nous avons vu des scènes émouvantes à la guerre. Mais celle-là... Il y en avait qui pleuraient. Lui, le papa, était pâle et muet comme si une fine balle lui avait traversé le cœur.

Election alsacienne.

C'était en Alsace, quelques semaines avant la guerre, un jour d'élections municipales, et il y avait deux candidats, un Alsacien pur sang et un Allemand. Certain paysan, venant pour voter, se présenta près de l'urne à un fonctionnaire bien connu et bien détesté pour sa germanophilie. L'électeur tenait un billet dans chaque main. Sur l'un, le nom du candidat local; sur l'autre, le nom du progermain.

— Pardon, monsieur, dit-il, le meilleur de ces deux bulletins?

— Celui-ci, dit le Boche en désignant celui de l'Allemand.

— Ah! je vous remercie, alors, je le mettrai sur mon cœur.

Et pliant le billet, il le glissa sous son vêtement.

— Quant à celui-là, continua-t-il, puisqu'il n'a aucune valeur, je le mettrai làdedans.

Et il poussa dans l'urne le bulletin au nom de son frère d'Alsace.

La vieille habitude.

C'était dans les premières semaines de la guerre : les Allemands venaient d'occuper une petite cité industrielle du Nord français. A peine installé, un commandant bavarois entendit crier, à l'étage supérieur de sa maison :

— A bas les Prussiens!

D'un bond, il sortit au vestibule, gravit l'escalier et trouva une servante qui faisait tous ses efforts, et sans succès, pour imposer silence à un perroquet.

— C'est vous, hurla le Munichois, qui avez appris cette insolence à cet animal? Vous allez être fusillée dans une heure.

Mais la pauvre fille :

— Pardonnez, monsieur, ce n'est pas moi. Je ne suis ici que la gardienne du lieu.

Mes patrons sont partis en oubliant le perroquet. Et quant à Jacquot, faut pas lui en vouloir. C'est une vieille habitude. Il ne peut pas se la passer en huit jours...

— Comment? une vieille habitude?...

— Bien sûr, monsieur, notre Jacquot est plus vieux que vous et moi réunis, et il dit : « Mort aux Prussiens ! » depuis la guerre de 1870...

Un Belge semait...

Une anecdote pleine de saveur nous vient de Belgique ; elle prouve une fois de plus que le moral des infortunés sujets d'Albert Ier reste excellent.

C'était au moment où un ordre du trop fameux « gouverneur général in Belgien » venait d'enjoindre à tous les cultivateurs d'avoir à ensemencer leurs terres ; les Allemands, — qui font aujourd'hui faucher les récoltes en herbe, — croyaient encore s'implanter en Belgique. Un vieux paysan wallon semait lorsque, sur la route voisine, vinrent à passer deux soldats du kaiser ; comme tout Boche qui se respecte, ils avaient pendant plusieurs années espionné la région avant la guerre et parlaient couramment le patois local.

Ils s'arrêtèrent en face du travailleur, un sourire qui voulait être moqueur errant sur leurs faces plates, et l'un d'eux lui dit d'un ton gouailleur :

— Sème toujours, brave homme, ce sera tout de même nous qui mangerons ta récolte !

L'homme du champ s'arrêta et, regardant bien en face son interlocuteur, lui répondit tout de go :

— Ma foi, je pense bien que cette fois vous avez raison ; je suis justement en train de semer de l'avoine !

Le soudard épais avait compris, et ce fut l'oreille basse qu'il reprit le chemin du quartier, se disant peut-être en son obscure mentalité qu'un peuple qui raille ainsi n'est pas encore vaincu.

Pendant l'entr'acte.

Un civil, qui porte le bras en écharpe, dialogue avec quelques amis, pendant un entr'acte du cinéma. Survient un soldat fringant qui, vraisemblablement retranché en quelque bureau, ne fut jamais au feu. Pourtant, il parle emphatiquement de la guerre.

— Ah ! c'est une terrible chose, dit-il, les yeux au ciel.

— Assurément, constate avec froideur, le civil blessé.

— Eh ! parbleu, monsieur, constate le soldat lyrique, vous dites cela sans grand émoi. Si vous aviez vu la bataille, vous seriez peut-être plus chaud.

— Ma foi, je l'ai vue... un peu, rectifie le modeste pékin.

— Comment cela?

— J'y fus même blessé. Mais il est vrai que je n'y ai tué personne.

— Ah ! Monsieur est un humanitariste?

— Du tout, je suis médecin militaire.

L'entr'acte finissait ; dans la nuit soudaine, le vaillant embusqué partit sans demander son reste.

Le seul ruban qui convienne.

Tel l'enfant grec dont parle Victor Hugo et qui demandait non point des jouets et des fleurs, mais « de la poudre et des balles », un bambin de sept ans, hier, dans un grand magasin de la rive gauche fit, sans le savoir, une réponse héroïque.

On cherchait pour lui un chapeau de paille, un de ces grands chapeaux à larges bords qui portent un ruban où sont marqués en or des noms de gloire : *Valmy*, *France*, *Le Vengeur*, et tant d'autres...

Mais l'enfant restait sombre et refusait toutes les coiffures.

— A la fin, qu'as-tu donc, lui dit sa mère.

— Je ne veux pas de ces chapeaux.

— Et pourquoi?

— Les rubans ne sont pas de mon goût.

— Que te faut-il?

— J'en veux un où il y ait écrit : *Bouvet!*

On le fera tout exprès pour ce petit patriote.

Le capitaine Zéro.

Jules Verne créa le capitaine Nemo. Les Bruxellois ont le capitaine Zéro. Zéro n'est peut-être pas un capitaine, mais cet être

mystérieux fait presque chaque nuit des prouesses dans la ville. Pas de jour sans que l'envahisseur n'affiche des succès magnifiques. Les Bruxellois n'en croient mot, mais les placards continuent à paraître imperturbablement triomphants.

Le malheur est que le capitaine Zéro, insaisissable, fantomatique et fluidique, chaque nuit maquille les manifestes allemands. Mentionnent-ils la capture de 100.000 Russes et de 300 canons, et soudain une main habile, — celle de Zéro, — fait disparaître le 1 et le 3. Cela revient à 00.000 prisonniers et 00 canons. Est-ce, une autre fois, 1.000 Français et 30 canons, et voilà que l'affiche truquée par un passant malin, — Zéro, toujours Zéro! — anonce 10 Français et 3.000.000 de canons. Bruxelles se tord. Les Allemands ragent. Ils ont dit que s'ils pincent Zéro, ils l'enverront pour dix ans au bagne; mais ils ne le pinceront pas.

Grâce à Alphonse XIII.

Du *Petit Journal :*

Un soldat girondin tombait blessé, le 28 août 1914, après la bataille de Charleroi. Depuis on était sans nouvelles de lui. Etait-il mort? Etait-il prisonnier? Pour le savoir, sa jeune femme s'était en vain adressée partout. Elle eut enfin l'idée d'écrire directement au roi d'Espagne, souverain d'un pays neutre.

Alphonse XIII lui répondit qu'il ferait tout son possible pour savoir ce qu'était devenu son mari.

Les démarches d'Alphonse XIII viennent d'être couronnées de succès. Dimanche dernier, la jeune femme recevait une lettre personnelle du roi lui annonçant que son mari était prisonnier en Allemagne et qu'il ne lui avait pas été permis d'écrire à sa famille. Alphonse XIII ajoutait qu'il faisait actuellement le nécessaire pour que le prisonnier fût autorisé à adresser quelques mots à sa femme.

Dans un rêve.

De M. Alfred Capus, dans le *Figaro :*

Un commerçant parisien, mobilisé dès le premier jour, et venant d'être blessé légèrement, a pu s'entretenir un instant avec sa femme. Celle-ci qui, en l'absence de son mari, dirige la maison, veut lui parler des difficultés qu'elle rencontre, lui demander des conseils.

Le mari l'interrompt en souriant :

— Oh! non... non... plus tard, les affaires, plus tard.

— Mais enfin? que faire?... Je ne sais plus, je suis très embarrassée.

— Bazarde tout!

Et Mme X... ajoutait, en achevant ce récit à des amis : « Tout semblait lui être égal, Il avait l'air d'être dans un rêve! »

Les roses avant le laurier.

Au petit matin du jour où l'Italie notifia l'état de guerre à l'Autriche, boulevard Saint-Germain, le patron d'une maison de commerce, — Italien comme tous ses employés, — déploya sur sa porte, avec une visible joie, le drapeau de notre sœur latine.

— Ah! s'exclama-t-il, je l'ai attendu ce jour-là! Le voici venu! J'ai bien des parents à l'armée : frères, neveux, *alpini*, *bersaglieri*, *marinai*; mais je suis bien content.

Un passant s'arrêta, qui portait deux énormes bottes de roses :

— Nous le sommes aussi, monsieur, dit-il, car cette guerre marque la fin d'un mauvais rêve pour votre patrie. C'est aujourd'hui votre fête de l'honneur, à vous, Italiens. Veuillez accepter ces fleurs et, en attendant les lauriers, les fixer à la hampe de votre drapeau...

Le monsieur dit et s'en fut... Cependant que, déjà, les roses sanglantes, les roses de France, exhalaient leurs senteurs les plus tendres auprès de l'étendard tricolore, où frémissait la croix de Savoie.

Le petit mutilé.

Du *Cri de Paris*, cette anecdote si émouvante dans sa simplicité :

Dans une tranquille province, un jeune conseiller de préfecture est chargé par son préfet d'aller inspecter une école. La classe dans laquelle il pénètre est calme. Les élè-

ves « composent ». Tout à coup la porte s'ouvre. Un petit bambin d'une dizaine d'années, marchant péniblement (il a une jambe de bois) apparaît. Les élèves, en apercevant leur petit camarade, se lèvent...

Alors, le maître explique au conseiller de préfecture :

— C'est un évacué des Ardennes... Il a eu la jambe brisée par un coup de sabre allemand... Chaque fois qu'il paraît, ses camarades se lèvent...

La tactique de Joffre

De l'*Express de Lyon* :

Un civil et un sodat commentent sur le cours Belzunce, à Marseille, le communiqué signalant de nouveaux succès dans le Labyrinthe. Le soldat revient du front en « transit » pour les Dardanelles. Il sait ce qu'est la guerre; il en parle en connaissance de cause. Le civil l'écoute avec intérêt. Puis, soudain :

— Tout ce que tu voudras, mais je ne comprends pas la tactique de Joffre?

— La tactique de Joffre! riposte le poilu; ça c'est autre chose, comme qui dirait de la grande stratégie, je vais te l'expliquer.

Puis avec un malicieux sourire :

— Donne-moi ta main, et tâche de bien me comprendre!

— Ma main! Pourquoi faire? demanda alors le civil.

— Je vais te tâter le pouls, répond le poilu.

Et, délicatement, il saisit le poignet. D'abord une pression légère qui frôle doucement l'épiderme..

— Farceur! se récrie le civil, je ne suis pas malade!

La pression s'accentue, se fait insensiblement plus forte, puis par degrés plus violente. La main du soldat est une main de fer servie par des muscles d'acier. Tout à coup, le visage du civil trahit une violente douleur. La figure bronzée du fantassin s'épanouit en un gros rire.

— Tu me fais mal! Lâche-moi! crie le patient.

Ses jambes fléchissent.

Le poilu, bon enfant, ne pousse pas plus loin sa démonstration.

— Je te lâche, dit-il; mais Joffre, lui, ne lâchera pas si vite le poignet de son adversaire. Quand les Boches crieront : « Assez! » il serrera plus fort. Puis quand les Boches crieront ensemble : « Kamarades! » et lèveront les bras en l'air, Joffre continuera de serrer plus fort. Puis quand tous les Boches se tortilleront dans sa puissante main, Joffre serrera toujours plus fort! Il serrera jusqu'à ce qu'il ait broyé le poignet comme dans un étau.

Et voilà comment un poilu enseigna gratuitement la tactique du général Joffre à un Marseillais.

C...ompagnons de saint Antoine.

Du *Gaulois* :

Dans un tramway de Genève :

Deux Suisses s'entretiennent avec indignation de la façon barbare dont les Allemands font la guerre, et l'un d'eux finit par conclure :

— Ce sont tous des c.....!

Aussitôt une dame se lève, très excitée :

— Messieurs, dit-elle, je suis Allemande et je ne puis admettre qu'on parle ainsi de mes compatriotes!

Un court silence, puis se lève à son tour un troisième voyageur :

— Et moi, s'écrie-t-il avec force, je prends la défense de cette dame. Je n'admets pas non plus que vous parliez des Allemands comme vous venez de le faire, car je suis marchand de porcs, et je ne veux pas qu'on déprécie ma marchandise!

Les deux compagnies.

De droite à gauche, un poilu convalescent fait le tour de l'arc du Carrousel. De gauche à droite, un autre en fait autant. Ils se rencontrent dans l'axe de l'édifice et, tout de suite amis, se racontent leurs exploits.

Le premier a souffert de gaz asphyxiants.

— On a été tellement *amochés* par leurs saletés, explique-t-il, que la moitié de ma compagnie a failli y rester. Au point que les copains du régiment ne nous appelaient plus que la Compagnie du Gaz.

— Ça me fait souvenir de quelque chose, dit l'autre soldat. Tu vois, je suis maigre comme un clou. J'ai fait une mauvaise typhoïde et je n'ai plus que la peau sur la



LE TONNEAU RÉVÉLATEUR - UN UHLAN, TAPI DANS LE TONNEAU, SE DRESSAIT... (V. page 113)

carcasse. Alors, le major du Val-de-Grâce, quand il m'a vu si squelette, m'a dit en blaguant : « Pour sûr, mon garçon, que vous devez être de la Compagnie des... Os. »

Les deux troupiers rient d'un bon cœur, et le Gaz et les Eaux, bras dessus, bras des-

sous, finissent l'inspection du monument glorieux.

Le baiser suprême.

La scène se passe à l'hôpital du Val-Fleury, à Meudon. Le jeune Cabirol, de Coutras, est étendu sur son lit d'agonie, consumé par la fièvre. Son père, son frère, l'infirmier et quelques infirmières l'entourent, attendant l'issue fatale.

Soudain le moribond dit :

— Cher père, je sens que je n'ai plus que quelques instants à vivre. Avant de mourir, je voudrais embrasser le drapeau.

Le père lui présente le drapeau tricolore ; le soldat de vingt-deux ans le pose sur sa poitrine, et tandis que ses bras crispés le pressent sur son cœur, ses lèvres se collent à l'emblème sacré. Et dans cette attitude émouvante, il rend le dernier soupir.

Les grenadines.

Nos soldats n'ont pas le droit d'aller au café avant cinq heures. Mais l'un d'eux, un « Marie-Louise » venu pour deux jours, en permission, ignorait l'ordre. En promenade dans Paris avec sa mère — et comme il faisait très chaud — il dit, sans penser à mal :

— Tu meurs de soif, asseyons-nous là.

A la terrasse du boulevard, fantassin et maman prennent place et on apporte deux innocentes grenadines.

Le malheur est que l'on est bien en vue et que la maman est d'une jeunesse invraisemblable. Elle eut son fils alors qu'elle était toute jeunette et à trente-six ans, mignonne Parisienne, elle a encore tout l'air d'une jeune fille.

Passe un général qui s'avance vers la table :

— Soldat, vous savez que le café vous est interdit. Et à plus forte raison avec des jeunesses...

Le fantassin s'est levé, a salué, a rougi :
— Mon général, je vous présente ma mère.

L'officier, à son tour, salue la dame, qu'il regarde avec une discrétion d'homme du monde.

— Oui..., oui..., dit-il enfin. Je vous prie de m'excuser, madame. Mais comment êtes-vous aussi jeune ! N'importe qui s'y tromperait. Allons, jeune homme, terminez votre grenadine.

La terrasse fit une discrète ovation à la jeune maman.

A Senlis : La trouvaille

De M. Paul Lentenac, dans la *Revue Méridionale :*

Mais sur le grand chemin désert, peu passant en ces jours de misère, un jeune garçon s'avance d'un pas rapide. Sous la casquette plate, à visière de cuir, presque militaire, son visage joufflu paraît encore plus rose d'avoir été fouetté par le vent frais. L'enfant porte un panier d'osier noir complètement clos et dont l'anse double sur le bras. Avec quel air d'orgueil il le porte, ce panier.

— Tu es de la banlieue de Senlis, petit? D'où viens-tu?

Il nous regarde de cet œil du paysan qui se méfie. Il se demande s'il va s'arrêter pour nous répondre. Nous lui offrons une cigarette. Ce cadeau le flatte et le décide à parler.

— J'ai couru la campagne depuis ce matin. Même que je rapporte quelque chose.

Et, soulevant le couvercle du panier, le jeune campagnard tire, pour nous le montrer, le précieux butin : une chemise d'obus allemand, enduite d'une couche de bleu, du bleu de Prusse.

— Ce n'est pas toutes les fois qu'on en trouve comme celui-là, ajoute-t-il en refermant avec un soin jaloux sa trouvaille.

Gavroche blessé.

De l'*Echo de Paris :*

Nous sommes à l'hôpital militaire de M...n ; l'un des blessés arrive de Carency.

En chargeant héroïquement avec ses jeunes camarades de la classe « 15 », ce brave a reçu, l'avant-veille, deux éclats d'obus qui lui ont profondément labouré la cuisse droite.

Une infirmière de la Croix-Rouge, M[me] A..., admirée de tous les soldats pour son dévouement inlassable, aide le major à nettoyer cette plaie profonde.

Les respirations sont oppressées, le scalpel dilate des lambeaux de chair machurée.

« Pourra-t-on conserver la jambe de cet héroïque enfant? »

A la dérobée, nous observons la figure imberbe du patient : ses narines sont pincées, sa figure énergique se contracte en une suprême volonté de ne pas laisser échapper une plainte, tandis que son regard aigu suit les moindres mouvements du chirurgien.

Avec une habileté inouïe, celui-ci retire successivement de la blessure : un fragment de capote imprégné de sang et de boue... un lambeau de chemise couleur d'amadou... une lisière de caleçon à laquelle tient encore un bouton... Et c'est à ce moment que, d'une voix de gavroche parisien crânant contre la douleur, le jeune blessé dit à l'opérateur :

— Alors, quoi, major : les Galeries Lafayette!

France, quand même!...

Du *Clairon territorial :*

A Grenelle, dans un humble foyer, la nouvelle arrive tout à coup que le régiment du père est aux portes de Paris, à Gagny. Emue mais vaillante, la jeune femme prend son bébé dans ses bras, s'informe des moyens de communication, arrive à Gagny, cherche le régiment, heureuse d'avance à l'idée de pouvoir faire la douce surprise de sa présence et de celle de l'enfant à celui qui, depuis un mois, n'a pas donné de nouvelles.

Soudain, elle se trouve devant l'adjudant de la compagnie de son mari. Elle questionne.

L'adjudant pâlit, hésite, puis doucement dit :

— Madame, soyez courageuse. Votre mari est tombé en brave, à mes côtés, frappé d'une balle au front. Tous nous l'aimions...

La pauvre femme demeure un instant interdite. Une brume obscurcit son regard... Mais elle se redresse. Dans un geste magnifique elle élève son enfant vers le ciel et s'écrie :

— Vive la France, quand même!

Le mangeur de bricoles.

Un réserviste artilleur qui vient de faire une scarlatine se présente à la visite, après sa convalescence pour être vacciné contre la typhoïde. Le major enquête sur le passé pathologique du soldat. Puis, pour finir :

— Pendant votre maladie, vous avez eu de l'albumine.

— Ma foi, je n'en sais rien.

— Enfin, combien êtes-vous resté de jours sans manger?

— Je ne sais pas.

— Et après? Vous avez mangé comme tout le monde?

— Non, monsieur le major, j'ai commencé par manger quelques bricoles...

Le major, à ces mots, se tourne vers quelques sous-officiers venus, eux aussi, pour se faire vacciner :

— Eh! eh!... maréchaux des logis, je vous signale cet homme-là! Voilà un gaillard qui mange des « bricoles ». Si l'on n'y veille, il n'en restera bientôt plus pour garnir les chevaux.

(On sait que les « bricoles », dans l'artillerie, ce sont les pièces du harnachement d'un cheval.)

Mentions et médailles.

L'un est graveur, l'autre est architecte. Tous deux sont blessés et en traitement, à Paris, dans deux hôpitaux distincts. Ils se rencontrent hier, devant le Grand Palais, avenue Nicolas II. On parle de la guerre, et puis de la paix, et du Salon où, si l'on n'avait pas mieux à faire aujourd'hui, on attendrait la distribution des médailles, mentions et prix d'honneur.

— C'est vrai, dit le graveur, l'an dernier, à cette heure-ci, j'étais anxieux de savoir si j'obtiendrais ma mention honorable.

— Et moi, répartit l'architecte, j'espérais ma médaille de seconde classe. Comme tout ça est loin!

— Oui, nous avons changé d'idéal, mon vieux ; mais ce qu'il y a de curieux, c'est que, moi, je l'ai maintenant, ma mention, puisque j'ai été cité à l'ordre du jour...

— Et que, moi, j'ai ma médaille, puisque j'ai reçu la médaille militaire sur le champ de bataille.

— C'est mieux comme cela.

— Mais oui.

La définition.

A l'examen du baccalauréat — épreuves orales — s'approche de la table des examinateurs d'histoire un soldat, jeune, blessé,

et qui porte la croix de guerre. Sa composition écrite fut bonne et, dès la première question, le candidat répond avec netteté. Le professeur pose une question plus malaisée. Le jeune héros se perd un peu dans son commentaire. Enfin, c'est une troisième et dernière interrogation, adressée d'une voix affectueuse, tandis que les yeux de l'examinateur ne se détachent point de cette croix gagnée au champ d'honneur.

— Mon jeune ami, pouvez-vous me définir le courage?

Alors, celui qui va être bachelier dans un instant rougit comme une petite fille, et :

— Ma foi, monsieur l'examinateur, je ne sais pas exactement, mais je crois que c'est une vertu qu'il faut avoir et dont il ne faut jamais parler.

Substitution.

Du journal la *Suisse :*

Mardi après-midi passait en gare de Cornavin un officier sanitaire allemand :

— Pss !... héla-t-il des gamins qui le regardaient curieux.

— M'sieur?

— Va vite m'acheter des cigarettes... Tu demanderas des Leipzig. Tu as compris?

— Oui, Leipzig...

Mais un camarade lui souffla dans le tuyau de l'oreille :

— Achète-z-y des « Joffres ».

Triomphalement, cinq minutes plus tard, le gosse remettait le paquet de « Joffres » à l'officier allemand qui essaya bien de protester :

— Ce n'est pas çà, voyons... Je t'avais dit des Leipzig...

Placide, le gosse répondit :

— Celles-ci sont bien meilleures.

Et l'autre, qui fumait déjà, a tout de même dû les fumer.

J'offre des rimes à « Joffre ».

M. Jean Rebière, de Châteauroux, s'étant aperçu que les rimes au nom du généralissime sont rares, depuis peu certains journaux littéraires de la région annoncent :

Contre bon poste de 2 francs, M. Jean Rebière vous enverra vingt rimes riches à « Joffre ».

Pendant le même temps, Joffre offre des rimes à Rebière : *Victoire entière! A la frontière! Sus aux buveurs de bière! France libre et fière! Plus de barrières! Civilisation et lumière!...*

Le régiment de « shrapnells ».

Un abonné nous adresse le récit d'une galéjade de forte taille :

Dans un hôpital militaire d'une certaine ville, un caporal infirmier était réputé pour sa... candeur. Ce que sachant, quelques facétieux blessés résolurent de se « payer la tête » du bonhomme.

Non loin du caporal, les voilà qui font un éloge dithyrambique d'un soi-disant régiment de « shrapnells », dont les expoits ne se comptaient plus. L'infirmier Tête de Turc — si l'on peut dire — s'intéresse et demande des précisions sur ce fameux régiment.

— Comment ! tu ne connais pas? Au fait, c'est bien possible, car il s'agit d'un régiment colonial qui marche ordinairement avec les Marocains.

— Mais comment sont-ils habillés? questionne le caporal.

— En blanc, de pied en cap, pour se confondre avec la neige.

— Et leur armement?

— Epatant ! Les shrapnells sont armés d'un fusil à trois canons : le premier, droit comme le lebel ; le second, courbe, pour tirer derrière les meules ; le troisième, en zigzag, pour atteindre les Boches dans leurs tranchées. Mais ceci n'est rien encore !... Figure-toi que, sous l'uniforme, les hommes ont un système de ressorts qui sont de véritables catapultes. Au moindre obstacle, l'appareil se déclanche, disperse l'homme dans les airs, qui, en retombant, fait un horrible carnage de l'ennemi.

Le pauvre caporal ne fut tiré de son ahurissement que par un supérieur qui eut pitié de lui.

La galéjade peut paraître invraisemblable : elle est vraie. J'ajoute qu'elle n'est peut-être pas très reconnaissante, car l'infirmier godiche est l'un des plus dévoués qu'on puisse imaginer.

Pour une espièglerie.

De l'*Echo belge* :

Récemment, à Liège, l'officier allemand



AUX INVALIDES - LE GÉNÉRAL COUSIN REMET DES DÉCORATIONS A NOS GLORIEUX BLESSÉS

chargé du service des passeports passa place Rouveroy et y rencontra une fillette âgée d'environ treize ans, qui se rendait à l'Institut Saint-Jacques. L'enfant regarda l'officier qui la dévisageait et lui tira la langue. Après quoi, elle entra à l'Institut.

L' « Ober » la suivit, en proie à une violente colère, et se fit présenter toutes les élèves afin de punir la coupable. Il ne retrouva pas Mlle R... et sortit furieux en menaçant de faire fermer l'Institut si des excuses n'étaient pas faites le même jour, avant quatorze heures.

M. R... et sa fille se rendirent donc à la « Kommandantur ». Là, on les sépara et on interrogea séparément le père et la fille sur leurs sentiments à l'égard des propagateurs de la civilisation nouvelle. On demanda à la petite qui lui avait eneigné le mépris des champions de la « kultur ». Après un interrogatoire serré, elle comparut devant le conseil de guerre. On l'interrogea. Elle répondit crânement en répétant à l'adresse de ses juges, l'espièglerie du jour précédent. On la condamna à huit jours de prison ou à 45 marks d'amende. Le lendemain, deux soldats se présentèrent au domicile des parents pour prendre l'argent ou emmener la fillette.

Tant en vaut l'aune...

Les Anversois, par tous les moyens, cherchent à « zwanzer », à plaisanter les Allemands. Un marchand de tissus a connu les rigueurs de la grosse amende pour s'être offert le plaisir d'exposer dans sa vitrine de droite des tissus aux couleurs belges et françaises, provenant des manufactures de France, et dans sa vitrine de gauche des tissus allemands, pacotille s'il en fut jamais. Le contraste était déjà passablement piquant. Mais la façon de le souligner l'était davantage encore. Ce qui était vendu à droite valait 4 fr. 50 le mètre avec la mention « garanti ». Ce qui était vendu à gauche coûtait seulement 1 franc les trois aunes et sans garantie aucune.

Les Allemands n'ont pas goûté cette ironie commerciale et l'ont bien fait savoir au patriote belge.

Le gobelet d'étain.

En gare de Saint-Germain-des-Fossés,

passe un convoi de blessés. Des dames de la Croix-Rouge font circuler des boissons chaudes. Un chasseur à pied vient de boire. Machinalement, il regarde sous le gobelet d'étain et, soudain, appelle son voisin :

— Dis donc, vieux, me v'là empoisonné.

— T'es pas fou?

— Regarde un peu...

Et il désigne l'inscription minuscule : *Made in Germany*.

Alors, l'autre, sans mot dire — c'est un costaud au poing d'acier — saisit l'objet, l'écrase doucement entre ses doigts noués, puis, quand l'étain n'est plus qu'une masse informe :

—Voilà, mon vieux, t'es guéri du poison. Et quant à *eux*, on ne les lâchera que quand ils seront... comme ça !

Il laisse tomber par la portière le métal broyé sous son étreinte. Le train repart.

Le sacrifice cruel

De la *France :*

Un brave et digne docteur a été mobilisé, dès le début des hostilités, comme médecin-chef d'un hôpital complémentaire du Centre. C'est, dit-on, un chirurgien remarquable qui « laparotomise » à ravir. Il est un peu âgé : il porte les cheveux longs et de superbes favoris qui lui donnent un air solennellement judiciaire.

Cela eut le don d'offusquer le général de division qui, par une note de service, invita le docteur « à modifier sa tête » (*sic*) en se faisant couper les cheveux et les favoris. Cet ukase consterna notre médecin : il répondit qu'il serait navré d'abandonner ses favoris qu'il porte depuis de longues anées.

— Quant à mes cheveux, ajouta-t-il, j'y tiens d'autant plus que je porte une perruque et qu'elle m'a coûté douze louis.

« Tu ».

Boulevard Saint-Germain, près du Ministère de la Guerre, une dizaine de personnes attendent, à l'arrêt, que le tramway veuille bien passer. Soudain tourne, de la rue de Solférino, une auto où est assis un grand monsieur pâle, dans les trente-deux ans, habillé au dernier chic. Sur le trottoir, une interpellation brusque. Le monsieur tourne les yeux, reconnaît celui qui a crié, fait stopper. Un ouvrier, du même âge à peu près, s'élance vers la voiture. Il est vêtu de ses habits de travail, n'a point de col, et la visière de sa casquette est décousue. Pourtant, ces deux hommes dialoguent en amis, en frères. Ils ont été blessés le même jour, sur le même rang, évacués sur des hôpitaux différents, envoyés en convalescence dans leurs familles. Tous deux se sont « mis en civil » ; mais l'un, dans huit jours, l'autre, dans deux semaines, rejoindront le dépôt, puis le front.

— Au revoir, mon vieux, porte-toi bien d'ici là.

— Mais oui, t'en fais pas, on les aura.

La main gantée serre la main nue, après cinq minutes de ce bon tutoiement qui, là-bas, fait tous les hommes égaux devant le devoir et la mort.

Le pressentiment.

Comment le nier? La fébrilité de l'Europe en armes a suscité le don du pressentiment chez beaucoup d'êtres plus que d'autres émotifs.

En Italie, la mère du sous-lieutenant d'alpins Marcello Morali était mourante, l'autre soir. Le père, qui est syndic de Capriata d'Adda, se tenait au chevet de la malheureuse et lui lisait, doucement, une lettre du soldat, à peine arrivée.

Soudain, une voix dolente prononça :

— Marcello est mort !

— Mais... il vient de nous écrire ceci : « Je suis en ce moment à l'arrière. »

— Il est mort, j'en suis sûre ! Il est mort il y a une heure.

— Que peux-tu savoir, dans ton lit, de ce qui se passe à la guerre? Chasse cette idée.

— J'affirme qu'il est mort ! répéta la pauvre femme. Que la volonté de Dieu soit faite !

Le même soir, la malheureuse rendait l'âme et, huit jours après, le père recevait la nouvelle que Marcello, *à l'heure dite*, était tombé à la tête de ses alpins.

Le secret du faux marbre.

Malgré la pénurie des rentrées en loyers, un propriétaire vient de « profiter » de la

guerre pour faire repeindre en faux marbre l'escalier de son immeuble, proche la place de l'Etoile.

Le vieux peintre qui fut chargé du travail est célèbre dans la corporation pour le génie inventif qu'il montre à imiter, à la pointe du pinceau, les veines les plus capricieuses des marbres les plus variés.

Hier, le propriétaire vint *recevoir* le travail achevé. Il s'en montra très satisfait.

Alors l'homme de l'art de déclarer :

— Eh bien ! monsieur, maintenant, regardez de plus près. Vous ne voyez rien ?

— Je ne vois rien.

— Tenez, à travers ces veines, lisez : « Pas de Boches dans la maison ! »

En effet, par un prodige d'ingéniosité, l'artiste avait tracé cette phrase dans le sinueux méandre du marbre. Cela ne sautait pas aux yeux, mais, quand on était prévenu, c'était parfaitement lisible. Et ainsi à tous les étages.

Le propriétaire, ravi, a donné une belle gratification à l'ingénieux peintre en bâtiment.

Pour voir son mari.

La zone des armées attire bien des gens : les espions d'abord. Ceux-là — de plus en plus rares — ne vont pas loin sans se faire pincer. Ensuite, les femmes des mobilisés, des immobilisés plutôt dans les cantonnements ou les services de l'arrière, se risquent volontiers pour rencontrer — « ne serait-ce qu'une minute » — leur mari, parti depuis onze mois !

Hélas ! que j'en ai vu courir de ces audacieuses, employant avec grâce la ruse, le mensonge, la prière et les larmes pour faire fléchir une inflexible consigne dont les bons Pandores sont les gardiens !

A G..., sur le même banc... d'échouage que deux brunes, plus sérieuses et plus âgées, semblant prendre avec une philosophie résignée leur mésaventure, une jeune blonde se lamente. Elle habite d'ordinaire, ses papiers le prouvent, un village distant d'une quarantaine de kilomètres, trajet que la voyageuse a fait à pied, avec des souliers à hauts talons !

— Où alliez-vous, madame, lui demande pour la *n...ième* fois le gendarme sur un ton galant et sévère ? (Arrangez ça.)

La jeune femme ne répond pas.

— Vos papiers sont en règle, ils établissent que vous vous appelez Mme X..., épouse de Pierre-François X... Les renseignements que *nous* avons constatent que votre mari sert dans le ravitaillement, pas loin d'ici. Avouez que vous veniez le voir...

Et comme si cette supposition — cependant si légitime, et vraisemblablement exacte — de l'autorité l'offusquait, la petite blonde réplique assez narquoise :

— Croyez-moi, si vous le voulez, ou ne me croyez pas : je venais à G... pour prendre un bain, tout simplement !

Le bain et le « tout simplement » estomaquent le gendarme. Un « ah ! » marque son désarroi, un sourire exprime le triomphe de la dame. Mais la loi doit toujours avoir le dernier mot :

— Vous feriez mieux de dire la vérité, *tout simplement*. D'ailleurs, il n'y a pas d'établissement de bains, ici.

— Eh bien ! monsieur, je ne le savais pas.

En franchise.

Le colonel Gouin, président du 3e conseil de guerre, sermonnait dernièrement un déserteur, lui faisant entrevoir la honte qui rejaillirait plus tard sur ses enfants.

L'inculpé, une forte tête, accepta mal ces reproches paternels :

— De quel droit m'envoyez-vous ce paquet de conseils gratuits ?

Au lieu de se fâcher, le bon colonel répondit du tac au tac :

— Vous n'ignorez pas qu'en temps de guerre tous les mobilisés ont la franchise postale.

Il n'en fallut pas plus pour tempérer la mauvaise humeur du prévenu qui, moins frondeur, s'attira, en peu d'instants, la bienveillance du conseil.

Une histoire de cigares.

Ceux qui se rendent en Belgique, ou qui en viennent par la frontière hollandaise, feront bien de se méfier des personnes qui les chargent de petites commissions pour

des parents ou des amis. C'est ainsi qu'un honorable négociant hollandais avait rencontré dans un hôtel de Belgique un monsieur qui le pria de vouloir bien porter en Hollande, à une adresse qu'il indiqua, une douzaine de cigares échantillons. Le négociant accepta ; mais, arrivé à la frontière, un officier allemand prévenu — car ceci semble être un coup monté — lui demanda à voir les cigares qu'il avait en poche. Le négociant s'exécuta.

— Pour qui sont ces cigares?

— Mais, répond l'autre, un peu interloqué, pour mon usage personnel.

— Fort bien !

L'officier saisit un des cigares, le brisa et en tira un morceau de papier qui contenait les plans des défenses allemandes établies autour de la position de Liège. Il s'en fallut de peu que le négociant hollandais ne fût fusillé ! Mais il fut condamné à huit ans de prison pour complicité dans une affaire d'espionnage.

Prisonniers français.

Un rédacteur du *Petit Parisien* a vu, en gare de Carlsruhe, quelques prisonniers français. Il dit quelle était leur fière attitude :

.. Soudain, il y eut un grand mouvement. Des gens qui étaient restés dans le train descendirent. Le chef de gare quitta son burau, suivi de ses sous-chefs. Une haie se forma à droite et puis une seconde à gauche.

Je demandai :

— Quoi?... Que se passe-t-il?

Derrière moi, une voix répondit :

— Vous ne savez donc pas?... Des prisonniers français !

En effet, entre les haies, un médecin-major, deux lieutenants d'infanterie s'avançaient. Ils allaient sans hâte, droits, la tête haute. Ils étaient superbes de tenue et de dignité. Derrière eux, des soldats allemands portaient leurs bagages — une cantine et une petite valise.

Ils passèrent devant moi, je me découvris. Leur attitude fière, sans arrogance, impressionna le public. Je regardai les soldats. Tous s'étaient levés. Immobiles, la main au casque, ils saluaient, sans se douter que ce qu'ils saluaient, en ces trois hommes qui leur en imposaient, c'était toute la France, dont ils étaient vraiment l'image.

Le képi du garde-champêtre.

De Mgr Sébastien Herscher, archevêque de Laodicée, dans la *France de Demain :*

Tout se francise dans notre Alsace reconquise. Un journal, le *Kriegsbericht* (les *Nouvelles de la Guerre*), se publie en patois alsacien et en français, avec de fort jolis dessins de Hansi et de Zislin. L'administration française est admirablement organisée. Non seulement la mairie, l'école, le service de la poste fonctionnent régulièrement, mais la justice de paix, s'est tout aussi bien adaptée au nouvel état de choses. Ses séances ont lieu chaque samedi. C'est un capitaine en grande tenue qui remplit la charge de juge de paix. Il est assisté d'un sergent faisant fonctions de greffier. Le rôle de commissaire de police est dévolu, dans la petite ville de X..., à un maréchal des logis d'artillerie, alsacien de naissance. Mais le plus Français de tous ces Français est, sans contredit, le garde-champêtre du pays : un vieux brave, haut en couleur, en fonctions « du temps des Allemands », comme l'on dit déjà en Alsace, et qui n'avait jamais voulu porter la casquette prussienne. Renommé par les Français, sa première demande à l'administration fût celle d'un képi.

— Impossible de fonctionner, déclara-t-il gravement, sans le képi français !

On s'empressa de faire droit à sa requête et on alla lui en acheter un à Belfort. Depuis lors, le garde champêtre ne quitte plus son précieux képi, même la nuit, affirment les gens bien renseignés.

Chez nos ennemis.

De l'*Europe antiprussienne :*

Ironie des choses humaines.

Dans une exposition qui a lieu, en ce moment, au Salon Gurlitt, à Berlin, figure un dessin de Thomas Couture, le peintre célèbre de l'*Orgie Romaine*. Et ce dessin est le portrait d'un jeune lieutenant prussien au regard rêveur, à l'expression mélancolique, délégué à Versailles, par son régiment, pour

le couronnement du premier empereur allemand, l'inoubliable grand'père.

Or, — c'est là le piquant de la chose, — ce lieutenant s'appelait Hindenburg, et est, aujourd'hui, le célèbre maréchal qui prétend au titre de Victorieux, dont les Prussiens font leur Dieu et en qui ils mettent leur dernier espoir.

Le lieutenant de Couture appelé, peut-être, à *couturer* les nôtres...

Escargots de guerre.

De la *Liberté* :

En 1870, l'histoire des escargots sympathiques a apporté une note gaie parmi les tristesses du siège de Paris.

La guerre de 1914-1915 aura aussi sa joyeuse histoire d'escargots.

Il y a trois semaines, arrivait en douane de Bellegarde un chargement d'escargots à destination de Paris. Un douanier soupçonneux émit des doutes sur la provenance des gastéropodes. Un expert fut mandé, qui procéda à un examen minutieux et déclara que les escargots appartenaient à trois nationalités différentes : il y avait des escargots suisses, des escargots italiens et des escargots allemands. L'expert fit le départ ; les deux premières catégories furent autorisées à entrer en France ; les escargots allemands furent consignés en attendant une décision des autorités compétentes.

Mais on se demanda d'après quels signes l'expert a bien pu procéder avec certitude à son conseil de revision.

Peut-être les escargots boches se reconnaissent-ils à ce qu'ils avancent en formations serrées, et les escargots italiens à leur allure indécise..., de sorte que ceux qui n'appartiennent à aucune de ces deux catégories sont forcément des escargots suisses.

Un quatrain antiboche.

La *Bibliothèque universelle suisse* publie ce quatrain dans la forme qu'affectionnaient nos pères du dix-huitième siècle :

« Croyez-vous en Dieu ? » Telle est la demande
Qu'on fit à Guillaume, empereur et roi.
« Qui ? moi ! croire en Dieu ? la méprise est grande
« C'est, je vous l'apprends, Dieu qui croit en moi. »

L'heureuse transcription.

C'est à l'école communale. Le maître dicte aux garçons un petit précis de géographie européenne et énumère les nations diverses et en vient à cette conclusion, après avoir cité la monarchie dualiste :

« ... Et enfin, en Allemagne, c'est la confédération germanique. »

L'un des élèves entendit-il mal ou avait-il déjà, si jeune encore, l'âme d'un rédacteur d'échos amusants ? Toujours est-il qu'il écrivit :

« .... *Ayant faim en Allemagne, c'est là qu'on fait des rations germaniques.* »

Pour avoir si mal compris, l'écolier a reçu un gros bon point.

Quand ils sont pris.

Du *Matin* :

Voici un train qui vient de stopper dans une gare dite régulatrice. Il amène des prisonniers, dont une dizaine d'officiers. Le commandant d'étapes, comme c'est son devoir, fait venir ces derniers. Il les questionne un à un.

— Votre nom ? Votre grade ?

L'Allemand décline noms et grade et tend, au besoin, sa carte d'identité.

— Votre régiment ?

— Tel régiment.

— Votre corps d'armée ?

— Tel corps.

— Quel est votre général ?

Automatiquement, l'officier répond :

— *Das sage ich nicht.* (Cela, je ne le dis pas).

— Et on sent qu'il serait plus facile de faire parler la pierre qu'on a sous les pieds que de faire parler le prisonnier.

Cependant, le commandant d'étapes a eu un léger froncement de sourcils. Il a jeté un coup d'œil sur ses notes. Et froidement, il dit :

— Je connais votre général. Si vous appartenez à tel corps, votre général en chef n'est autre que le général von Bissing...

— *Ich habe nichts zu sagen.* (Je n'ai rien à dire).

Mais généralement, un des assistants — l'interprète, l'officier convoyeur, le chef de gare — a quelque chose à dire. Il s'amuse

à réciter à l'Allemand des passages de la fameuse et féroce proclamation de ce Bissing, prescrivant de ne pas faire de quartier et de ne pas s'encombrer de prisonniers. Puis, il demande :

— Que diriez-vous si nous vous appliquions un pareil principe?

L'interrogé devient parfois un peu pâle. Il esquisse ensuite un haussement d'épaules — le haussement d'épaules de la brute qui se sait en sécurité parmi les êtres civilisés.

Un bon tour des Gantois à la kommandatur.

Le Courrier de l'armée belge:

La ville de Gand vient d'être le théâtre d'une série d'incidents du plus haut comique.

Les Boches, qui entendent s'emparer de tout par la force brutale ou par la contrainte, ont imaginé, connaissant la richesse des caves gantoises, de mettre le grappin sur tous les vins. Ils ont donc fait afficher une proclamation de la kommandatur déclarant que les habitants devraient, dans les huit jours faire connaître, en vue des réquisitions prochaines, la quantité exacte des bouteilles en leur possession : toutefois, il était permis à tout citoyen d'en posséder personnellement un maximum de cinquante.

Ce fut tout d'abord, parmi la bourgeoisie de la vieille cité flamande, un commencement de révolution ; bientôt pourtant, les esprits se ressaisirent. On tint de petits conciabules, des réunions privées et familiales. De graves décisions en sortirent. Les Allemands n'auraient pas le vin ; dût-on le faire couler dans la boue du ruisseau et dans la fange des égouts, le jus de la treille resterait la propriété exclusive du sol gantois.

Le principe ainsi exposé fut admis. Il importait maintenant de l'appliquer. Le point fut vite trouvé. On mettrait le vin en dépôt : plus simplement encore, on donnerait aux amis et connaissances le surplus des cinquante bouteilles individuellement possédés. C'est ce qui fut fait. Dès le lendemain, on vit des véhicules de toutes sortes : charrettes, brouettes, tombereaux transportant le vin mystérieusement emballé au hasard de la ville.

Et quand, quelques jours après la kommandatur prit connaissance des déclarations des citoyens et vit qu'il n'y avait que si peu de vin dans la ville, le gouverneur eut un geste d'impatience :

— Tas de foleurs ! s'écria-t-il ; ils font me le bayer très cher !

Une scène dans un restaurant allemand.

La *Gazette de Cologne :*

— Garçon, un peu de pain, et vite !

— Monsieur a-t-il sa carte de distribution?

— Ma carte?... Hein? Quoi?

— Oui, monsieur, sans carte je ne puis vous servir du pain.

Le client proteste, s'échauffe, explique qu'il a laissé la fameuse carte à la maison. On lui répond qu'il ne peut avoir le moindre morceau de pain. Il essaye alors de l'appât d'un pourboire princier, en déclarant modestement qu'il se contentera d'une toute petite miche.

Le garçon reste impitoyable : c'est qu'il n'est plus domestique, il occupe à ce moment une fonction quasi-officielle, celle de « vendeur de pain et farine ».

Et le client, vaincu doit se résigner à manger sans pain... à moins qu'un voisin complaisant ne lui cède un ticket de 25 grammes.

— Doux pays ! dirait Forain.

Le bon moyen.

De *Paris-Midi :*

Dernièrement, dans une localité que nous ne citerons pas pour des raisons personnelles, nous rencontrons un sergent-major qui lisait un journal de la Suisse allemande. Sachant que l'introduction de ce quotidien en Alsace est défendue, nous exprimons notre surprise.

— Comment se fait-il que vous lisiez les *Basler Nachrichten*?

— Je les ai trouvées...

— Mais vous savez sans doute qu'il est interdit de les lire?

— Oh ! cela ne fait rien.

— Et si vous étiez surpris?

— Je dirais tout simplement que je les tiens de vous.

— Je nierais ce fait.

— Qui vous croira? Personne. Vous venez de Suisse. Je suis Prussien, sergent-

major : on doit me croire, et vous ne pourriez pas réclamer.

Cette mentalité règne, non seulement chez les officiers allemands, mais encore chez les sous-officiers et soldats. Elle est d'autant plus dangereuse que le citoyen alsacien soupçonné de tendances francophiles est pisté jour et nuit et n'a aucun moyen de défense.

Leurs « damen ».

Le *Cri de Paris* :

C'était pendant l'occupation d'une région de l'Est, aujourd'hui délivrée.

Une vieille dame française habitait un château bien situé et fort joliment garni de meubles anciens et d'objets d'art authentiques ; elle eut à loger un jeune lieutenant allemand.

L'officier parlait bien notre langue. Il avait longtemps vécu à Paris, et à peu près acquis nos manières.

La vieille dame fut enchantée de lui. Il ne touchait à rien. Il admirait les meubles et les bibelots et il causait de toutes les choses qui pouvaient intéresser son hôtesse avec un tact et une discrétion fort louables. La dame commençait à penser qu'on avait calomnié ces pauvres Allemands.

Un soir, l'officier lui montra triomphalement une lettre, et, les larmes dans la voix, lui dit :

— Je suis heureux ! Ma femme, ma douce Anna, a obtenu l'autorisation de venir me voir ! Elle va me rejoindre. Vous verrez quelle charmante femme ! J'espère qu'elle vous plaira.

La femme du lieutenant arrive. Présentations, politesses, tour du propriétaire. L'étrangère admira en conscience les meubles et les bibelots et complimenta la propriétaire sur la délicatesse de son goût.

Mais, le lendemain, un fourgon accompagné de quelques soldats entra dans la cour, et, au grand effarement de la bonne châtelaine, les Allemands commencèrent à déménager son mobilier et ses objets d'art lui laissant à peine un lit pour reposer sa tête. Et c'était la charmante femme de l'officier qui dirigeait les travaux, indiquait ce qu'il fallait prendre, la manière de l'emballer, et l'usage qu'on en ferait là-bas.

La guerre de 1914 prédite en 1854.

Il est en Allemagne une prophétie célèbre qui cause à l'heure actuelle dans certaines classes un désarroi moral très grand. C'est la célèbre prophétie dite « de Mayence » et datant de 1854. Elle comprend 18 versets, dont les 9 premiers ont eu, il faut le reconnaître, la plus troublante des vérifications.

De ces 18 versets, un de nos lecteurs nous adresse la traduction suivante :

« 1. — Lors donc que ce petit peuple de l'Oder se sentira assez fort pour secouer le joug de son protecteur et que l'orge aura poussé des épis, son roi Guillaume marchera contre l'Autriche.

« 2. — Il ira de victoire en victoire jusqu'aux portes de Vienne, mais un mot du grand empereur d'occident fera trembler le héros sur le champ de victoire, et l'orge ne sera pas rentré qu'il signera la paix, secouera tout joug et rentrera triomphalement dans son pays.

« 3. — Mais voici qu'entre la rentrée de la quatrième orge et celle de l'avoine, un bruit formidable de guerre appellera les moissonneurs aux armes. Une armée formidable, suivie d'un nombre extraordinaire d'engins de guerre, que l'enfer seul a pu inventer, se mettra en route vers l'occident.

« 4. — Malheur à toi, grande nation, malheur à vous qui avez abandonné les droits divins et humains !

« Le Dieu des armées vous a abandonnés, qui vous secourra ?

« 5. — Napoléon III, se moquant d'abord de son adversaire, tournera bride bientôt vers le Chêne-Populeux où il disparaîtra pour ne plus jamais reparaître.

« 6. — Malgré l'héroïque résistance des Français, une multitude de soldats bleus, jaunes et noirs se répandra sur une grande partie de la France.

« 7. — L'Alsace et la Lorraine seront ravies à la France pour un temps et un demi-temps.

« 8. — Les Français ne reprendront courage que contre eux-mêmes.

« 9. — Malheur à toi, grande ville, malheur à toi, cité du vice ! Le fer et le feu succéderont au feu et à la famine.

« 10. — Courage, âmes fidèles, le règne de l'ombre n'aura pas le temps d'exécuter tous ses projets.

« 11. — Mais voici que le temps des miséricordes approche. Un prince de la nation est au milieu de vous.

« 12. — C'est l'homme du salut, le sage, l'invincible, il comptera ses entreprises par ses victoires.

« 13. — Il chassera l'ennemi de (la) France, il marchera de victoire en victoire, jusqu'au jour de la justice divine.

« 14. — Ce jour-là, il commandera à sept espèces de soldats contre trois au quartier des Bouleaux entre Ham, Weert et Paderborn.

« 15. — Malheur à toi, peuple du Nord, ta septième génération répondra de tes forfaits. Malheur à toi, peuple de l'Orient, tu répandras des cris de douleur et du sang innocent. Jamais armée pareille n'aura été vue ; jamais plus formidable bruit n'aura été entendu !

« 16. — Trois fois le soleil passera au-dessus de la tête des combattants sans être aperçu à travers les nuages de fumée.

« 17. — Enfin, le chef remportera la victoire ; deux de ses ennemis seront anéantis, le reste du troisième fuira vers l'Extrême-Orient.

« 18. — Guillaume, le deuxième du nom, aura été le dernier roi de Prusse ; il n'aura d'autres successeurs qu'un roi de Pologne, un roi de Hanovre et un roi de Saxe. »

Notre lecteur nous fait remarquer que toute la première partie de cette prophétie, jusqu'au neuvième verset inclus, s'est trouvée vérifiée par la guerre de 1866 ,puis par celle de 1870, et enfin par la Commune en 1871. Et voici l'interprétation qu'il nous donne des neuf derniers versets :

« 10. — Courage, patriotes français, l'Allemagne ne pourra exécuter ses projets d'hégémonie.

« 11. — Le temps de la revanche approche. Le tsar vient au milieu de vous sceller l'alliance.

« 12. — C'est lui, l'homme du salut.

« 13. — Il chassera l'ennemi de la France, il vaincra l'Allemagne jusqu'à l'écrasement complet.

« 14. — La dernière bataille, au champ des Bouleaux, près de Paderborn, en Westphalie, réunira sept peuples alliés (Français, Belges, Anglais, Hollandais, Russes, Japonais, Serbes) contre trois (Allemands, Autrichiens, Hongrois).

« 15. — Malheur à toi, Prusse, la septième génération répondra des guerres que tu as faites à tous les peuples. (7 générations font 30 ans × 7 = 210 ans. Le royaume de Prusse date de 1713. La septième génération est donc celle vivant entre 1893 et 1923.) Malheur à toi, Autriche. Jamais bataille pareille n'aura eu lieu.

« 16. — Elle durera trois jours, dans la fumée des incendies.

« 17. — Enfin la Prusse et l'Autriche seront anéanties. La Hongrie fuira vers l'Extrême-Orient (de l'Europe).

« 18. — Guillaume II aura été le dernier roi de la Prusse. L'Allemagne et l'Autriche formeront trois royaumes : Pologne, Hanovre et Saxe. »

Nous saurons faire de la prophétie de Mayence une réalité.

La mort de l'oiseau noir.

Un artilleur blessé nous a fait le récit suivant d'un épisode de la guerre aérienne dont il fut le témoin émerveillé :

« Imaginez une grande plaine avec des bois au loin. C'est là que notre batterie est installée et mitraille les batteries « boches ». Soudain un cri s'élève :

« — Un avion ! un avion !

« Comme une grosse mouche bourdonnant dans un rayon de soleil, le moteur ronfle au-dessus de nos têtes, l'un des artilleurs dit :

« — Ça, c'est un moteur boche !

« Effectivement, en me mettant sur le dos, j'aperçois le sinistre oiseau noir, aux ailes relevées à la prussienne.

« Le bruit du moteur s'éloigne, et peu à peu chacun se relève, risquant un œil sur les brumes.

« Et dans le clair soleil de la crête des arbres un nouvel oiseau apparaît.

« L'artilleur de tout à l'heure élève la voix d'un fourré, il a l'air de s'y connaître :

« — Ça, c'est un français ! dit-il, un monoplan.

« Le moteur a un son moins sec, et puis sous les ailes, bien distinctement, brille l'œil rond des cocardes tricolores, loyal et fier comme un coq. On se relève et chacun dresse ses bras ; un long cri monte : « Vive « la France ! »

« Là-bas, de l'horizon, dans un élan de

bête de proie, l'oiseau noir allemand s'est approché.

« L'aéro boche décrit dans les airs un cercle menaçant autour de notre oiseau, prend tantôt de la hauteur, redescend, vire, tourne, pique du nez comme pour épouvanter son adversaire.

« Et les ailes cocardières ne s'émeuvent pas, allant droit à la mission qu'elles doivent rempir.

« Dans la batterie tous les hommes se sont tus ; peu à peu redressés, le cou tendu, une crispation d'émotion aux lèvres.

« Obsédé par cette danse de l'oiseau noir, notre aéro vient de virer de bord, il fait fonctionner son gouvernail de profondeur et tient tête à l'adversaire.

« Un souffle passe sur nous, quelqu'un vient de dire :

« — Ils vont se battre !

« Rrran tacatac. Un léger nuage de fumée s'élève du bord de l'ennemi. Le français vire violemment, se laissant glisser sur l'aile.

« Je sens un grand coup au cœur. Un officier, près de moi, murmure :

« — Il est touché.

« Mais non ! c'est une feinte. Le petit monoplan s'est relevé, de son flanc part une bordée de mitraille, puis c'est un saut d'aplomb dans le vide.

« Il était temps ! le gros biplan boche vient à son tour de manœuvrer sa mitrailleuse. Distinctement, nous entendons les « rrran tacatac » caractéristiques. La réponse ne se fait pas attendre. Placé en dessous, l'avion français, à son tour, lance sa bordée, et nous assistons à ce curieux spectacle.

« Le gros oiseau noir cherche à fuir devant son adversaire minuscule, mais il glisse sur l'aile droite, paraît tomber, se redresse, et nous voyons une épaisse fumée s'échapper de sa carcasse.

« — Bravo ! Il tombe, il tombe ! C'est un cri formidable qui sort de nos poitrines.

« Et chacun de sauter à cheval. D'un galop, je suis sur la crête. Je vois le triste oiseau traîner l'aile, piquer du nez. On dirait qu'il s'abat dans un champ de luzerne.

« Des paysans, serpette en main, qui vendangent çà et là, courent avec nous.

« L'oiseau noir rase le champ de luzerne, essaye encore de se relever dans la vallée qui se trouve en contre-bas du champ.

« Mais il est bien touché. Des marais sont plus loin ; il tournoie deux fois sur lui-même et s'abat dans les ajoncs.

« Dès sa chute, une longue flamme l'a environné.

« Les aviateurs allemands étaient l'un capitaine, l'autre sapeur. Ils sont broyés et brûlés.

« Leur vainqueur, le pilote du monoplan, est un sergent, un simple sergent en qui vivait en cet instant toute l'âme héroïque de la France. »

Le tonneau révélateur.

Un lieutenant de dragons et un adjudant blessé, après avoir échappé aux Allemands en se plongeant dans un étang jusqu'au cou, arrivent vers 7 heures du soir à une ferme isolée.

« La porte, raconte l'adjudant, était entre-bâillée. A notre approche, une femme d'aspect encore jeune s'était avancée qui, avant qu'on lui eût adressé la parole, nous indiquait le chemin, — que nous ne lui demandions pas, — pour aller à un village tout proche, disait-elle.

— Nous voudrions nous reposer un peu, interrompit mon officier. Voulez-vous nous donner à manger et à boire ?

— Hélas ! mon pauvre lieutenant, je n'ai plus rien. Ils ont tout saccagé, ici.

— Au moins, vous avez encore quelques gouttes de vin, un verre d'eau ?

— Même pas ! Et vous feriez mieux, que je vous dis, de gagner tout de suite le village. Ils n'y sont pas...

L'allure étrange de cette fermière, son regard cauteleux et sournois ne nous disaient rien qui vaille. La salle où nous étions entrés, cuisine et chambre à coucher tout ensemble, était à la vérité en assez fâcheux état : armoire et lingerie éparse, assiettes ébréchées dans le buffet, chaises renversées, mais, — tous ces détails me sont revenus depuis à la mémoire, — ce désordre avait quelque chose, comment dirai-je, d'apprêté, de « coordonné pour une mise en scène », qui aurait dû nous inciter à la méfiance.

— Je suis sûr que nous trouverons à boire dans la cave.

— Inutile, mes pauv'gens, de descendre. Il n'y a rien de rien.

D'abord, la femme refusa net. Elle élevait la voix : « Puisqu'il n'y a rien, je vous le jure. » Obligée par la menace de consentir, nous vîmes qu'elle tremblait de tous ses membres. Elle se tenait à distance, nous priant enfin « d'aller en bas » sans elle. Coûte que coûte, il lui fallut bien descendre l'escalier la première. La cave était spacieuse, composée de deux pièces, avec de grands fûts bien rangés et d'ailleurs absolument vides. Au fond, un caveau fermé par une lourde porte où nous entrâmes. J'avais pris la petite lampe à pétrole, malgré l'insistance de la fermière à la garder, je la posai près de moi, sur une barrique. En frappant sur un baril, mon lieutenant constata qu'il était plein. A ce moment, la femme, jouant des coudes et nous bousculant, essaya de s'enfuir. Je la suivis. Elle montait déjà l'escalier à toutes jambes. L'instinct du danger inspire parfois des actes irréfléchis. On les regrette après. Ma foi! j'avais saisi mon revolver. J'allais...

— Ne tirez pas, cria mon officier.

La fermière, l'espionne, s'empêtrant dans ses jupes, avait perdu pied sur les marches. Je réussis à la maîtriser de mon bras valide.

Mais que se passait-il dans le caveau, en cette minute tragique?... Mon compagnon s'était approché d'une futaille de dimensions inusitées et vide comme les autres. Un homme tapi à l'intérieur se dressait, l'arme au poing, en face de lui. Deux détonations. Un cri de rage, le bruit d'un corps qui tombe... puis, qu'est-ce que cela? la sonnerie d'un timbre électrique?... un râle étouffé!.... Mon officier avait brûlé la cervelle de ce uhlan...

Or, savez-vous ce qu'il y avait dans cette cave? Un poste de téléphone. Le petit baril contenait les piles; le tonneau, c'était la cabine, munie d'appareils perfectionnés.

... Et dame! nous avions interrompu la conversation.

L'espionnage à l'école.

En fait d'espionnage, les Allemands n'ont pas de rivaux, c'est indiscutable. Sait-on quel moyen ils ont trouvé pour connaître les sentiments des Alsaciens?

Dans les écoles, c'est l'*Etoile de l'Est* qui nous l'apprend, les enfants sont invités à faire périodiquement, comme exercice de style, un rapport sur ce qui se passe dans leur famille, ce qu'on y dit de la guerre et des troupes françaises et allemandes, quels journaux on y lit, etc. L'écolier qui fait le rapport le plus détaillé et le plus utile reçoit le prix de cinq marks.

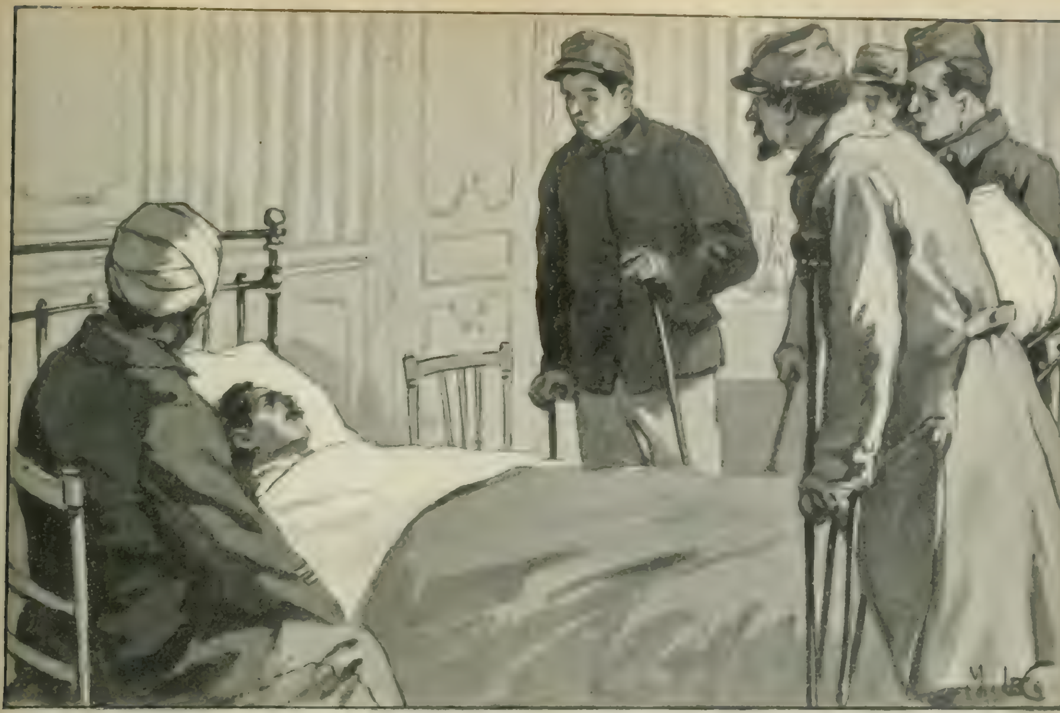
Naturellement, les pauvres petits s'évertuent à gagner la prime, et l'instituteur peut, à son tour, faire le rapport.... dont l'autorité militaire lui sait gré.

Le truc éventé.

Huit jours avant sa mort, lord Roberts, — Bobs, dirait un soldat anglais, — se trouvait à Saint-Omer. Un officier débarque d'une automobile. Il apporte un pli du général anglais commandant à Ypres, et demande les ordres pour le lendemain.

Lord Roberts s'étonne: le général n'a pas ajouté, comme d'habitude, un mot personnel à son rapport. Pendant qu'il offre le thé à l'estafette, on téléphone à Ypres. Le général n'avait envoyé aucun messager. Naturellement, lord Roberts fit coffrer son invité, un officier allemand.

Les Allemands sont imbus de ce principe de notre Montluc, — ils n'ont sans doute pas tort, — que « lorsque l'host sait ce que fait l'host, l'host bat l'host ».



LEHAUT - COMBIEN QUE T'EN AS DESCENDU, TOI, THIERRY ?

LE LIT 4 [1]

PIÈCE EN UN ACTE

de

MM. ANDRÉ DE LORDE & HENRI BAUCHE

Au Lieutenant Jean-José FRAPPA

PERSONNAGES

La mère THIERRY, vieille paysanne, 65 ans.

Mlle YVONNE, infirmière, 23 ans.

THIERRY, soldat blessé. — *Il est couché dans le lit n° 4. On ne voit que son visage pâle et fatigué; 22 ans.*

Le CAPORAL, LEHAUT, MARTEL, CHAUVEAU, BEAUMONT. *Soldats blessés. Tenue d'hôpital, pantalons gris et vestons bruns; képis et bonnets. Le caporal a la tête enveloppée d'un pansement;* CHAUVEAU *a le bras gauche en écharpe;* BEAUMONT *se soutient avec des béquilles;* LEHAUT *et* MARTEL, *blessés,*

eux aussi, aux pieds et aux jambes, marchent en appuyant sur des cannes.

LE COLONEL, *moustache blanche, officier de la Légion d'honneur. Tunique bleu de campagne. Pantalon bleu, 50 ans.*

LE SERGENT infirmier ; un INFIRMIER.

Tenue de toile blanche par dessus l'uniforme.

UN LIEUTENANT.

PERSONNEL de l'Hôpital.

DÉCOR

Une grande et luxueuse chambre d'hôtel aménagée en salle d'hôpital militaire.

Deux portes à gauche et à droite, en premier plan; boiseries blanches avec moulures dorées. Le papier, jaune clair, strié de bandes verticales d'un jaune plus foncé. Au fond, à gauche, une fenêtre, très large, donne sur la campagne. On aperçoit une vaste étendue de plaine verdoyante et l'orée d'une forêt de pins qui escalade une colline en pente douce, barrant l'horizon. De la décoration de la chambre trois tableaux sont restés; l'un, au fond, que l'on voit de face, représente une charge de cuirassiers du Premier Empire, saluant au passage l'Empereur immobile et hiératique, qui les contemple galoper vers la Gloire. Deux autres peintures, de chaque côté d'un angle rentrant que fait le mur; à droite, au fond de la salle, sont des paysages de la Corniche d'Or avec ses rochers rouges et sa mer violette.

Sous les cadres, des rideaux de toile blanche ont remplacé les tentures qui cachaient des placards. Les tapis ont été enlevés. Le plancher, parfaitement ciré, est traversé par des chemins de linoléum. Au milieu de la pièce, une grande table de noyer, sur laquelle sont rangées des bouteilles de pharmacie, des verres, des paquets d'ouate dans leur enveloppe de papier bleu marquées de la Croix-Rouge; des boîtes en fer blanc, des cuillers, des bois, quelques journaux illustrés et des livres.

Quatre lits, non point des lits ordinaires d'hôpital, mais de larges lits de cuivre commodes et élégants. Un de ces lits — le lit 4 — a été placé à gauche au premier plan. C'est celui qu'occupe Thierry. Il y a un autre lit au fond et deux à droite. Ces trois derniers lits sont vides.

De l'ensemble se dégage une impression de propreté, de confort et de calme.

Le caporal, assis sur une chaise sur le devant de la scène, lit à ses camarades une lettre qu'il vient de recevoir du front. La lecture doit être passionnante car tous les soldats, sauf Thierry qui sommeille dans son lit, l'écoutent attentivement. Deux d'entre eux sont debout derrière le lecteur; les deux autres sont assis sur le lit de droite. Le caporal lit lentement, avec difficulté, car c'est un brave paysan peu familiarisé avec l'écriture.

En lisant, il se reprend souvent et il se fâche quand on l'interrompt, ayant alors grand peine à renouer le fil de sa lecture.

SCENE I

THIERRY, LE CAPORAL, MARTEL, LEHAUT, CHAUVEAU, BEAUMONT.

LE CAPORAL, *lisant.* — « ... Alors, mon « vieux, je saute sur mon Boche qu'était en « train de hacher de la paille et je lui mets « un marron, je ne te dis que ça !... un marron tassé, à la hauteur... un marron collection de guerre, quoi !... Le Boche, « crois-tu qu'il me le rend, mon marron ? « Jamais de la vie !...

LEHAUT. — En voilà des marrons !

LE CAPORAL. — La ferme, toi ! Laisse-moi lire... (*Reprenant*) « ... on était tous les « deux sans armes, on aurait pu se battre « loyalement, à coups de poing, comme deux « hommes... Eh bien ! non... le voilà qui se « met à hurler... en Boche, naturellement !... « Mais j'ai bien deviné qu'il appelait ses « copains à la rescousse. Qu'est-ce que je « pouvais faire ?

LEHAUT. — Moi, je lui aurais mis un godillot sur le blair pour lui apprendre la politesse !

MARTEL. — Oui... C'est pas bien élevé de causer en charabia pour que le monde puisse pas vous comprendre.

LE CAPORAL, *furieux.* — Mais, laissez-moi donc lire, voyons ! (*Reprenant.*) « ...Qu'est-ce que je pouvais faire ? Je ne « suis pas resté longtemps à hésiter ! J'avais « mon seau en toile qui était là, plein « d'eau... Je venais de le remplir à la fon-

« taine... Je te coiffe mon Boche avec!...
« Si tu avais vu çà, tu te serais marré! Il
« pataugeait dans sa paille et la flotte lui
« dégoulinait dans la bouche, dans le cou et
« partout...

LEHAUT, *blagueur*. — De la paille hachée, avec de l'eau, ça fait du pain KK!

CHAUVEAU. — Et ça finit comment, cette histoire?

LE CAPORAL. — Voilà... (*Reprenant sa lecture*). « Mais j'entends les autres Boches
« qui rappliquent, alors je me barre! Si tu
« m'avais vu cavaler!... J'arrive à notre
« tranchée, je saute dedans et je dis à trois
« poilus de rappliquer avec moi. Nous nous
« faufilons dans le bois jusqu'à la fontaine.
« Voilà qu'ils étaient douze, de Boches, au-
« tour de l'autre...

LEHAUT. — Ça fait treize.

MARTEL. — Il en mourra un dans l'année!

LE CAPORAL, *continuant*. — «... autour de
« l'autre, avec leurs flingues et qui gesticu-
« laient comme des piqués. Et lui, il avait
« toujours son seau sur la tête, la pointe de
« son casque avait traversé le fond et il ne
« pouvait plus l'ôter. On n'a pas perdu du
« temps à zyeuter le cinéma. On s'est lancé
« sur eux, la baïonnette en avant!!...

BEAUMONT. — Boum! ça va barder!

LE CAPORAL. — Pas du tout!... Mais écoutez donc! vous me coupez tout le temps. Je ne sais plus où j'en suis! (*Reprenant*)
« ...baïonnette en avant. Eh bien! mon
« vieux frère, on ne s'est pas battu! Dès
« qu'ils nous ont vu, les Boches ont levé en
« l'air leurs sales pattes en criant: « Cama-
« rades! camarades!... Il y a même un
« abruti qui s'est fichu à genoux!... Alors,
« on a ramené tout le lot jusque chez nous...
« Mon lieutenant a voulu me citer à l'ordre
« du jour pour avoir fait treize prison-
« niers... « Non, mon lieutenant, que je lui
« ai dit, pas pour ça! on n'a pas eu de
« mérite. Mais la prochaine fois on fera
« mieux... »

CHAUVEAU. — Epatants, tout de même, les poilus!...

LEHAUT. — Pour sûr! Mais pourquoi qu'on nous appelle toujours des poilus? Moi, je n'ai pas un poil de barbe!

BEAUMONT. — Toi, tu es un bleu!

MARTEL. — Voyez-moi çà, cette classe 15!

LEHAUT. — La classe 15 c'est déjà des anciens!

LE CAPORAL. — C'est vrai! Même qu'elle a rudement donné! Ils sont d'attaque, ces gosses-là!

BEAUMONT. — On se vaut bien tous!

LEHAUT. — Les jeunes, les vieux, quand il faut défendre le pays, on est tous d'attaque!

LE CAPORAL et MARTEL. — Pour sûr!

BEAUMONT. — Tout de même, cette guerre, ça va-t-il pas bientôt finir?

LE CAPORAL. — Patience, mon vieux, les Boches commencent à avoir leur compte!

LEHAUT. — Je ne leur donne pas trois mois qu'on les ait reconduits jusque chez eux!

MARTEL. — Et c'est eux qui paieront les frais du voyage!

LE CAPORAL. — Et puis, après la victoire, on se remettra au travail avec entrain... tout comme on s'est battu!...

BEAUMONT. — Savoir si on retrouvera la place qu'on avait avant la guerre?

MARTEL. — Bien sûr... Peut-être une meilleure.

LEHAUT. — Moi, mon patron, c'est un chic type. Quand il a su que j'étais blessé, il m'a écrit qu'il m'augmenterait au retour.

LE CAPORAL. — Moi, le mien a été mobilisé. C'est rigolo, c'est lui, cette fois, qui était sous mes ordres... Quand j'ai été blessé au bois d'Ailly par un éclat d'obus à la tête..., c'est lui qui m'a relevé... Il ne m'oubliera pas! Quand on a sauvé un homme on ne l'oublie plus...

BEAUMONT. — Eh bien! moi, je me mettrai chauffeur à mon compte. Je quitterai la Compagnie et je m'achèterai un taxi... (*Se tâtant les jambes*). Faudra tout de même attendre que mes jambes soient revenues...

LEHAUT. — Te bile pas, elles reviendront!

MARTEL. — Quand on est des gars solides comme nous, la santé ça revient toujours.

LE CAPORAL, *répétant convaincu.* — Ça revient toujours... (*Mais, ayant soudain tourné la tête du côté de Thierry, il voit que celui-ci a les yeux ouverts. Aussitôt, il fait un signe pour commander aux autres le silence. Tous se taisent et demeurent un long moment sans parler, gênés*).

BEAUMONT, *reprenant.* — Les taxis! Ah! c'est une bonne chose, les taxis! Ce qu'ils ont été utiles à la bataille de la Marne!

MARTEL, *joyeux.* — La Marne!.. J'y étais! J'y étais, les gars! Et j'ai voituré, dans un taxi, de Noisy jusque par derrière Meaux. C'était bath, vous savez!... Voilà comment les fantassins devraient faire les marches: en auto. Et allez donc!

BEAUMONT. — Ca serait toujours moins fatigant que de s'en aller à pattes.

CHAUVEAU. — Avec le sac sur le dos...

LEHAUT. — Tu parles!

MARTEL. — Et puis, comme ça, au moins, à l'arrivée, on était frais et dispos, tout prêts à embrocher les Boches...

LE CAPORAL. — Tu en as beaucoup embroché?

MARTEL. — Plutôt, mon vieux cabot! De quoi remplir deux trous de grosses marmites.

BEAUMONT. — Et ça ne t'a rien fait de... piquer dans de la chair vivante?

MARTEL. — On s'y fait!

CHAUVEAU. — Oui, on s'y fait... (*Un silence*). Tout de même, au premier que j'ai touché, quand j'ai vu le sang couler... Brr!

BEAUMONT. — Ah!... Qu'est-ce que tu faisais, toi, dans le civil?

CHAUVEAU. — J'étais prêtre.

Un très long silence.

LEHAUT. — Eh bien moi, avant, j'étais plutôt timide, pas batailleur... j'aurais pas fait de mal à une mouche... L'idée que j'aurais un jour à ouvrir un homme avec une baïonnette, ça me serait jamais venu... Mais voyez-vous, le sang de Boche, c'est pas du sang humain... Ces gens là, c'est pis que des animaux... J'en ai piqué qu'un seul... mais j'ai été content de voir couler son sang, son sale sang de Boche...

LE CAPORAL, *chantonnant.* — ... qu'u[n] sang impur abreuve nos sillons!

LEHAUT, *brandissant le poing.* — Ah oui, bien dit... du sang impur!... (*Avec co[…] lère*) Ah! ils ont voulu venir chez nous!. Chez nous!! Et ils y sont venus, pillant [et] massacrant tout sur leur passage!... E[h] bien! qu'ils y restent!... Leurs charogne[s] fumeront nos terres... pas vrai, Thierry?

THIERRY, *qui a fait un mouvement sur so[n] lit, d'une voix faible.* — Oui...

LEHAUT. — Combien que t'en as des[…] cendu, toi?

THIERRY. — Quinze.

LE CAPORAL. — Pas mal pour un seu[l] homme!

THIERRY, *plus faiblement encore.* — Oui.. quinze que j'ai vu tomber... mais peut-êtr[e] il y en avait d'autres... On tirait de loin...

LE CAPORAL. — Ne t'occupe pas des au[…] tres. Si chacun de nous en descend autant il y aura du bon!

LEHAUT. — Et c'est pas fini.

MARTEL. — Attends un peu qu'on y re[…] tourne!

SCENE II

Les mêmes, M[lle] YVONNE.

M[lle] YVONNE *entre, en costume d'infirmière. C'est une jolie jeune fille, mince et fine; se[s] cheveux d'or mousseux apparaissent à pein[e] aux bords de la coiffe réglementaire. Se[s] yeux clairs sont très doux. Sa voix et se[s] gestes sont aussi très doux, très tendres [et] malgré sa jeunesse elle reste maternelle pou[r] les soldats.*

M[lle] YVONNE *en souriant.* — Mon Dieu que de bruit! Vous n'êtes pas raisonnables Si vous continuez, vous aurez de la fièvr[e] ce soir! Et le docteur ne sera pas content Vous n'êtes pas encore guéris, vous savez

LE CAPORAL. — Oh! mademoisell[e] Yvonne, ça ne va tout de même pas tro[p] mal! Et si on n'était pas si heureux ave[c] vous, il y a longtemps qu'on aurait demand[é] à repartir!

M[lle] YVONNE. — Ah! oui, je vous vois

vous surtout, dans la tranchée avec votre tête bandée! Ayez un peu de patience! On vous dira quand vous pourrez partir... En attendant, soyez sages et ne parlez pas si fort. Vous fatiguez ce pauvre Thierry avec vos histoires de bataille. Il les connaît ces histoires-là, allez! Il en a eu plus que son compte!

LEHAUT. — C'est vrai, Mademoiselle, mais on se laisse emballer!

Mlle YVONNE. — Oui, je sais! Mais Thierry a besoin de repos. Allez donc dans la salle à côté, faire une partie de loto... J'ai apporté des gâteaux et du chocolat avec quelques cigares...

TOUS. — Merci, mademoiselle.

LE CAPORAL. — Des cigares, chic! j'ai toujours eu un béguin pour les cigares.

Mlle YVONNE. — Eh bien! ne fumez pas trop... Ce n'est pas bon pour votre tête... Allez... laissez-moi un peu seule avec mon petit Thierry.

LEHAUT, *riant.* — On sait que c'est votre chouchou, mademoiselle...

LE CAPORAL. — Il le mérite bien!

BEAUMONT. — C'est un brave gars..., il ne se plaint jamais.

Mlle YVONNE. — Oui, il est très courageux. Je m'occupe un peu plus de lui parce qu'il a plus souffert... Et voyez-vous, mes amis, on s'attache davantage à ceux qui ont souffert et qu'on a eu du mal à guérir...

BEAUMONT. — Ah! ça... Mademoiselle Yvonne, il n'y a pas votre pareille pour soigner les soldats.

LE CAPORAL. — Vous êtes avec nous comme une petite maman...

MARTEL. — Une vraie petite maman...

Mlle YVONNE. — Je ne fais que mon devoir... C'est bien le moins. Est-ce que vous ne vous battez pas pour nous?... (*Souriant.*) Ça leur semble tellement naturel qu'ils l'oublient!...

LEHAUT, *à mi-voix, désignant Thierry.* — Dites, mademoiselle, c'est-il vrai qu'on va lui donner la médaille?

Mlle YVONNE. — Oui, on me l'a dit... Maintenant, allez vous amuser, allez, mes petits...

(*Les soldats sortent.*)

SCENE III

Mlle YVONNE, THIERRY.

Mlle YVONNE, *s'approchant du lit de Thierry.* — Eh bien, Thierry, vos camarades ne vous ont pas trop fatigué?

THIERRY. — Non, mademoiselle!

Mlle YVONNE. — Vous souffrez?

THIERRY. — Oui, mademoiselle... aujourd'hui j'ai plus mal.

Mlle YVONNE. — Beaucoup plus mal?

THIERRY. — Tout de même... oui.

Mlle YVONNE. — Mon pauvre garçon... C'est le temps qui est mauvais... Cette humidité... Mais bientôt, le médecin me l'a affirmé, vous ne sentirez plus rien...

THIERRY. — Ah! tant mieux! (*Un silence.*) Mademoiselle, vous ne pourriez pas me faire une petite piqûre?

Mlle YVONNE. — Oui, oui, je vous en ferai une... mais plus tard... Il ne faut pas abuser des piqûres... Reposez-vous bien d'abord, si vous pouvez.... Voulez-vous dormir un peu?

THIERRY. — Non... je ne peux pas.

Mlle YVONNE. — Alors, je vais rester près de vous. Mais vous devriez tâcher de dormir...

THIERRY. — Oh! mademoiselle, parlez-moi, dites-moi des choses... parlez-moi... Quand vous parlez...

Mlle YVONNE, *souriant.* — Eh bien, quand je parle?

THIERRY. — Ça me fait, je ne sais comment dire... comme de l'eau fraîche... de l'eau bien fraîche et qui sent bon....

Mlle YVONNE, *lui caressant la tête, doucement, avec tendresse.* — Mon pauvre Thierry... Je comprends bien, vous ne voulez plus penser à votre... (*Elle s'arrête, cherchant le mot*) à votre solitude... Ah! c'est terrible d'être comme cela loin des siens! Et comme je plains nos pauvres prisonniers! Vous sa-

vez que j'ai failli l'être, prisonnière, moi aussi, quand j'étais infirmière au front..... Ah! ça été effroyable! Notre ambulance avait été prise par des uhlans. Quelles brutes! Si vous aviez vu comment ils traitaient les blessés, même les leurs, que nous avions recueillis et soignés!... Comme du bétail, tout simplement. Ils voulaient forcer à marcher des hommes qui avaient la jambe brisée en deux endroits. Et ils les frappaient!... ils les brutalisaient! Devant moi, ils en ont fusillé un, un pauvre petit zouave, tout jeune, parce qu'il ne pouvait pas se mettre debout... Un officier allemand à qui je me plaignais m'a dit en souriant: « C'est la guerre ». Et il avait l'air très heureux de ce qu'il avait trouvé là. Ah! oui, les brutes! Heureusement des troupes sont venues et nous ont délivrés. Peut-être les Allemands m'auraient-ils tuée!... Il y a des moments où je m'étonne d'être encore là, vivante, après tout ce que j'ai vu!... Vous savez, c'est tout de même bon de vivre...

THIERRY, *sombre.* — Oh!

Mlle YVONNE. — Mais si!... c'est tout de même bon de vivre...

THIERRY, *tristement.* — Ça dépend.....

Mlle YVONNE. — Voyons, Thierry, vous n'êtes pas parmi les plus malheureux, allez! Il y a des blessures si terribles! Les pauvres soldats qui sont aveugles... Aveugles!... Plus jamais ils ne verront le soleil... plus jamais! Et tant d'autres qui vont mourir des affreuses maladies contractées au froid, à la pluie... Et ceux qui ne retrouveront pas leur foyer, brûlé par les Allemands... ni leurs parents, assassinés... Vous, au moins, vous guérirez... Et puis, vous n'êtes pas seul... Vous avez de la famille que vous reverrez. Votre père...

THIERRY. — Mon père est mort... il y a longtemps. Heureusement, le pauvre vieux, qu'il n'a pas vu cette guerre-là!

Mlle YVONNE. — Mais vous avez votre mère qui vous a écrit — quand vous étiez encore au dépôt — cette bonne lettre que vous m'avez fait lire.

THIERRY, *dont la figure s'éclaire soudain.* — Oui, j'ai maman...

Mlle YVONNE. — Vous la reverrez bientôt. Car vous ne tarderez pas à quitter l'hôpital pour retourner chez vous...

THIERRY. — Oui, mais...

Mlle YVONNE. — Eh bien?...

THIERRY. — Quand elle me verra si changé... la pauvre vieille!

Mlle YVONNE. — Voyons... voyons! ne vous attristez pas!.. il ne faut pas...

SCENE IV

Les mêmes, Un INFIRMIER.

L'INFIRMIER (*entrant*). — Mademoiselle, le docteur Guillaumont vous demande pour le pansement du 58.

Mlle YVONNE. — Bien, j'y vais! (*A Thierry*). Je vous laisse un instant, je ne serai pas longue. Je vais revenir... (*Elle se lève, donne une petite tape amicale sur la joue du blessé, lui sourit doucement et s'éloigne vers la porte. Avant de sortir, elle se retourne et lui sourit encore une fois.*

L'INFIRMIER, *quand Mlle Yvonne est partie, vient s'asseoir auprès du lit de Thierry sur la chaise qu'elle occupait. C'est un gros garçon blond aux yeux bleus, à la face tranquille et réjouie, un peu lourde mais intelligente et bonne; un vrai paysan du nord de la France, de cette race forte et solide qui a fait la prospérité des Flandres et de la Wallonie. Il regarde silencieusement son camarade et demeure longtemps ainsi sans parler. Thierry le regarde de même. Tous deux semblent heureux de ce silence où des pensées identiques s'échangent par les yeux. Car ils sont «pays ». Leurs deux villages se touchent presque. Un « pays » ici, à l'hôpital, c'est presque le Pays tout entier qui s'évoque dans la vision des petits villages lointains, abandonnés depuis déjà de si longs mois... Enfin l'infirmier parle :*

L'INFIRMIER. — Eh ben, mon pauv' vieux, comment ça va à c' jour?

THIERRY. — Ça va...

L'INFIRMIER. — Tu sais, j'ai eu des nouvelles du pays... On a encore bombardé la semaine dernière...

THIERRY, *essayant de se soulever et retenant un gémissement de souffrance.* — Ah!... on a...



LA MÈRE - DIS, MON PETIT JEAN ? EST-CE QUE, MOI AUSSI, TU NE M'AIMES PLUS ?

L'INFIRMIER. — Ne bouge donc pas!... C'est sur chez nous : sur Montbourg ; pas sur Varville. Ils ne peuvent pas tirer dessus, t'inquiète pas...

THIERRY. — Mais qu'est-ce qu'on t'a dit de chez nous?

L'INFIRMIER. — Les gens sont tranquilles. Tout le monde a bon espoir... Mais c'est chez nous que ça barde. Quarante-deux obus dans une seule journée! Mais il y a pas eu encore trop de mal... La maison du père Pélut, tu sais bien, au coin de la grand'route?

THIERRY. — Oui... près du marché...

L'INFIRMIER. — Elle s'est éboulée... Heureusement qu'il n'était pas dedans... Tout de même, j'ai peur pour mes vieux. Ils auraient pu se réfugier à Tresville... où on a de la famille. Ils n'ont pas voulu... Ils sont têtus, mes vieux, pis qu'un bourri... Sais-tu ce qu'il m'a écrit, le père?... « Là où je suis né, là où que je veux mourir... J'ai vu soixante-dix et je suis resté. C'est pas pour m'en aller quand on va avoir la victoire! » Et ils sont tous comme ça, tu sais, là-bas.... On dit que nous autres soldats on a du courage... Et bien, et ceux-là! Tiens, le père Harlot, il ensemence... Jamais son champ n'a été si bien retourné que depuis qu'il y est tombé des marmites qu'il dit... Jamais il n'y aura eu de si belles récoltes...

THIERRY *ne répond pas. Il ne semble même pas écouter. Les premières paroles l'ont transporté là-bas, au pays, et il rêve. Il revoit les pâtures ensoleillées et fraîches du mois d'août, lorsqu'il fallut les quitter. Il revoit la petite maison de brique toiturée d'ardoises, la petite rivière claire qui roule doucement au bord de la route; il revoit ceux qu'il aimait et qui ont pleuré quand il est parti...*

Dans le silence une voix monte. Un soldat, pour tromper les ennuis si longs de la convalescence, chante une vieille chanson de chez lui.

LA VOIX, *à côté :*

« La vieille maman dit à son petit gars
« Qu'allait à la guerre :
« Reviens-moi bien vite, et sans trop d'dégâts,
« Car je ne vis plus guère...

L'INFIRMIER, après avoir *écouté, en riant :* Ah! ce sacré Chauveau!... il en a une voix!...

LA VOIX, *reprenant, accompagnée d'autres voix :*

« Ne m'rapporte rien de c'que tu trouv'ras
« En terre étrangère...
« Rapport'moi tes yeux, tes jamb's et tes bras!
« C'est ça que j'préfère...

L'INFIRMIER, *à ces dernières paroles, soudain redevenu sérieux.* — Ah! ils en font un boucan! (*Il se lève, va vers la porte de droite, l'ouvre et crie :* Eh! là-bas, la ferme, s'il vous plaît!

VOIX *des soldats à côté.* — De quoi? On ne peut plus chanter? — On n'est pas en sentinelle, mon vieux! — Les Boches sont loin!

L'INFIRMIER *à travers la porte.* — C'est pour Thierry. Ça le fatigue...

VOIX *des soldats.* — Ah bon! fallait le dire. — On la boucle!...

L'INFIRMIER, *ayant obtenu le silence, referme la porte et revient doucement vers le lit de Thierry.* — Dirait-on des bougres qui étaient à moitié morts il n'y a pas plus d'un mois?

THIERRY. — Oui... La mort, même la mort, ça s'oublie!...

SCENE V

Les mêmes, le SERGENT INFIRMIER.

Le Sergent infirmier entre. Il tient à la main un calepin. Il s'avance jusqu'au lit de Thierry, avec un air important et mystérieux. L'infirmier se lève. D'un signe de tête le sergent lui fait comprendre que ce n'est pas à lui qu'il veut parler, mais à Thierry.

LE SERGENT. — Thierry!

THIERRY, *faiblement et sans remuer la tête.* — Présent...

LE SERGENT, *à l'oreille de Thierry, très mystérieusement.* — C'est pour la médaille!

L'INFIRMIER, *avec admiration.* — Hein! Thierry, tu entends : la médaille!...

THIERRY *ému.* — Ah! c'est pour...

LE SERGENT. — Oui... Quel est votre matricule?

THIERRY. — 1419...

LE SERGENT, *écrivant au fur et à mesure des réponses.* — Régiment?

THIERRY. — 110°

LE SERGENT. — Bataillon?

THIERRY. — Deuxième.

LE SERGENT. — Compagnie?

THIERRY. — Cinquième.

LE SERGENT, *fermant son calepin.* — Bien... Ah! et puis, dites donc! Il y a une dame qui vous demande.

L'INFIRMIER, *à Thierry, blaguant.* — Hé! hé! mon vieux...

THIERRY. — Une dame!... Comment ça?

LE SERGENT. — Oui... Une vieille dame de la campagne, avec un bonnet... des cheveux tout blancs....

THIERRY, *dans un cri, avec une immense émotion.* — Maman!

LE SERGENT. — Je vais vous l'amener... (*A l'infirmier*). Dis donc, toi, l'infirmier, le major a fait un raffut de tous les diables parce qu'il lui manque des brancards. Je te conseille de les chercher et au trot si tu ne veux pas qu'il y ait du vilain... (*En parlant il est allé jusqu'à la porte. Les derniers mots sont dits de la porte même. Le sergent sort.*)

L'INFIRMIER. — Merci, sergent. On y va! (*A Thierry*). Alors, au revoir mon vieux, je te laisse... au revoir...

THIERRY. — Au revoir....

SCENE VI

THIERRY, *seul.*

Ses yeux expriment, non pas la joie, mais une inquiétude douloureuse, presque de l'épouvante. Et d'une voix tremblante, entrecoupée, il murmure : Maman!... (*Un long silence*) Maman!... Ah!... mon Dieu!... mon Dieu!...

SCENE VII

THIERRY, la MÈRE.

Le Sergent infirmier paraît à la porte et, s'effaçant pour laisser passer la mère Thierry, lui indique d'un geste le lit de son fils.

LE SERGENT. — En face de vous, Madame, le lit 4.

LA MÈRE. — Merci bien, monsieur l'officier, merci bien.

Le Sergent disparaît. La mère Thierry qui porte au bras un lourd panier, se dirige lentement vers le lit de son fils. C'est une très vieille paysanne, fort humble, timide, comme effrayée. Elle hésite un instant, saisie par le luxe de cette belle salle. Elle regarde autour d'elle, étonnée, interdite... On a dû se tromper, pense-t-elle, ce n'est pas possible, ce n'est pas son fils, à elle, la pauvre femme, qu'on soigne dans ce palais!... Mais si, c'est bien lui, il est là, devant elle, qui la regarde... Oh! comme il la regarde!...

LA MÈRE. — Jean! mon petit Jean!

THIERRY. — Maman!

LA MÈRE. — Alors, voilà donc que t'es blessé, à cette heure!... (*Elle se laisse tomber sur la chaise à côté du lit du blessé, comme brisée par l'émotion. Et elle pose à terre son panier. Un silence. Puis elle reprend*) : Pourquoi n'as-tu pas écrit? J'ai su ça par Monsieur le maire. L'hôpital lui a envoyé une carte, qu'il m'a dit... C'est pas grave, dis? C'est pas grave? Tu souffres pas?

THIERRY, *essayant de sourire.* — Un peu...

LA MÈRE. — Mais où çà qu'ils t'ont blessé, ces bandits?

THIERRY. — A Tracy.

LA MÈRE. — Tracy?...

THIERRY. — Oui, Tracy, dans l'Oise...

LA MÈRE. — Non, je te demande où, où çà que tu as reçu ta blessure et que ça te fait mal?

THIERRY. — Ah!... (*Après un temps*) à la poitrine.

LA MÈRE, *effrayée.* — A la poitrine. Seigneur! C'est si mauvais, à la poitrine! Mais tu guériras, mon petit, tu guériras...

THIERRY. — Oui...

LA MÈRE. — C'est-il possible!... Des pauvres petits qui n'ont fait de mal à per-

sonne!... (*Un silence*). Je t'ai apporté quelques petites choses... Du beurre, des œufs frais et puis des galettes comme tu les aimes... (*Elle ouvre le panier.*) Tu vas y goûter, hein?

THIERRY. — Oui, maman, mais... pas maintenant...

LA MÈRE. — Mais si, prends-en...

THIERRY. — Pas maintenant!

LA MÈRE. — Pour me faire plaisir!

THIERRY. — Tu sais, d'être au lit, ça affaiblit... on n'a de goût à rien...

Un infirmier portant des draps, entre par la porte de gauche, traverse la salle et sort par la porte de droite. La mère Thierry se lève, subitement intimidée

L'INFIRMIER, *en traversant.* — Ne vous dérangez pas...

LA MÈRE. — Merci bien, monsieur (*Elle se rassied*).

THIERRY, *à sa mère.* — C'est un infirmier.

LA MÈRE. — Un infirmier?

THIERRY. — Oui. Un soldat comme moi... (*Un temps*). Tu as fait bon voyage, maman?

LA MÈRE. — Oh! pas mauvais, mais tu n'as pas idée d'une brouette comme ça! A toutes les gares, ça s'arrêtait. J'ai cru que je n'en finirais jamais. Et on était empilé, fallait voir! Il y avait un vieux tout biscornu qui avait des lapins dans un panier... Voilà-t-il pas qu'il s'endort et que les lapins s'ensauvent dans le couloir!... Tous, on s'est mis à courir après. Le vieux, il poussait des cris : « Mes lapins, mes lapins!... » On a eu du mal à les ravoir... Ils se cachaient sous les banquettes. Y en a même un qui avait été jusque dans les deuxièmes que c'était plein de gens riches... Même qu'une belle dame s'est mise à hurler tellement qu'elle avait peur..... « Faut pas avoir peur, Madame, que lui dit un officier avec des beaux galons, faut pas avoir peur, c'est pas des Prussiens, c'est des lapins! »

Au souvenir de cette aventure, elle rit, doucement, avec une joie simple. Une histoire de lapins qui se sauvent, c'est tout ce qu'il faut pour réjouir son cœur de paysanne. Elle rit d'un bon rire qui illumine son visage ridé et la fait paraître, un instant, presque jeune... Mais son fils ne rit pas, il la regarde silencieusement. Elle cesse brusquement de rire, un nuage passe sur ses yeux devenus inquiets. Comme Thierry ne parle pas, elle reprend, tristement :

Ah! mon pauvre petiot, vois-tu, dans le train, j'étais si heureuse, en pensant que j'allais te revoir, que souvent j'en riais toute seule... Les gens, ils devaient se dire, bien sûr : « Qu'est-ce c'est que cette vieille folle qui rit toute seule? » Alors, pour qu'ils comprennent, je leur ai dit : « Je vais voir mon fils qui est blessé, dans un hôpital... Il ne faut pas être triste quand on a la chance de les revoir après des malheurs comme ça!... »

THIERRY. — Non, il ne faut pas...

LA MÈRE, *regardant autour d'elle.* — Alors, tu es bien ici!... Ce que c'est beau! Dis, est-ce qu'il y aura beaucoup à payer pour les soins? J'ai apporté un peu d'argent... mais...

THIERRY. — Non, maman, il n'y a rien à payer. C'est gratuit.

LA MÈRE. — Ah!... C'est vrai que tu as payé, toi. Tu as bien payé. (*Le regardant*). Mais tu es tout pâlot, mon pauvre petit! Je ne t'ai jamais vu comme ça! Peut-être bien si, une fois, quand tu avais la fièvre... la typhoïde... Je t'ai soigné... Tu avais du délire... Tu ne savais plus ce que tu faisais. Tu m'appelais toute la nuit... « Maman, maman, que tu criais... A boire!... J'étais comme folle! Et ça, c'était encore le bon temps! (*Elle pleure*).

THIERRY, *très ému, mais essayant de cacher son émotion.* — Ne pleure pas, maman! Je t'en prie, ne pleure pas!...

LA MÈRE, *pleurant plus doucement.* — Faut pas m'en vouloir, c'est plus fort que moi! (*Refoulant ses larmes*). Mais c'est rien... c'est fini... (*Un silence pendant lequel la mère et le fils se regardent longuement.*)

THIERRY. — Et... chez nous... comment que ça va?

LA MÈRE. — Pas bien, mon petit, pas bien... Tu sais, ILS sont arrivés comme on faisait la moisson... Tout le froment a été perdu... L'avoine, ils l'ont prise, presque

toute... Ils ont pris aussi les bœufs... Heureusement qu'on avait quelques sous de côté... Depuis leur départ ça va. Les semailles ont bien marché, il n'y a plus qu'à attendre. Je me suis occupée à tricoter. Tu as bien reçu ce que je t'ai envoyé? Les chaussettes, le tricot, et puis les gants...

THIERRY, *tristement.* — Oui... oui... les gants...

LA MÈRE. — Ah! Comme on sera heureux quand tout sera fini, que tu nous reviendras pour de bon... C'est que tu nous manques bien, tu sais! Et puis, pour le travail, c'est plus comme quand t'étais là... Après la guerre, faudra donner un rude coup de collier surtout si on achète le champ du père Gibois...

THIERRY, *faiblement.* — Le père Gibois...

LA MÈRE. — Oui... son fils a été tué, qu'il en est quasiment fou! Il ne veut plus rester dans le pays. Son champ est là, juste entre la luzerne et les betteraves... Avec le nôtre ça ferait un bon bout de terrain...

THIERRY. — Oui...

LA MÈRE. — Avec ça, on pourra vivre tranquille... t'es sobre, économe... T'es dur au travail, t'as de bons bras...

THIERRY, *après avoir regardé sa mère fixement, détourne la tête et répond d'une voix mal assurée.* — Oui...

LA MÈRE. — Et puis on s'y mettrait tous.

THIERRY. — Tous?...

LA MÈRE. — Oui, tous... tous les trois... Alors, la Marie, t'y penses plus?... Tu ne m'en as pas encore parlé... C'est-il donc que tu l'aurais oubliée?...

THIERRY, *s'échauffant soudain.* — Oh! comment peux-tu dire!... Elle! ma petite Marie!... Oh! non, maman! je ne l'ai pas oubliée...

LA MÈRE. — Depuis ton départ elle en a eu du chagrin!.... Même qu'elle a failli en tomber malade, quand on n'avait plus de tes nouvelles et qu'elle t'a cru... (*La voix de la mère tremble, en une sorte de hoquet douloureux. C'est un mot difficile à prononcer quand il s'agit d'un fils*)... tué... (*Après avoir dit cela, la vieille femme baisse la tête lente-*



Mlle YVONNE - TOUTE FEMME ENVIERA DE NE POUVOIR T'EMBRASSER... COMME JE T'EMBRASSE

ment, comme écrasée sous la possibilité d'une telle catastrophe. C'est vrai qu'il aurait pu être tué, lui, son petit Jean, qui est fort et il serait maintenant sous la terre, à pourrir, tandis qu'elle, qui est vieille, elle serait restée! L'atroce vision disparaît, la mère Thierry relève la tête.) Elle a eu aussi bien du malheur chez elle... Son père qu'était trop vieux pour être soldat, a été emmené comme prisonnier... Depuis, on n'a jamais eu de ses nouvelles. Ses deux frères ont disparu... Il y en a un qu'était dans l'infanterie à Arras... l'autre dans l'Argonne... On croit qu'ils sont morts... La voilà toute seule, à présent!...

THIERRY. — La pauvre petite!

LA MÈRE. — Alors, je l'ai prise chez nous. Elle m'aide... C'est une brave petite fille, vaillante à l'ouvrage... Ça sera pour toi une bonne petite femme, aussi bonne qu'elle est bien tournée et jolie!... Ah! mon Dieu! je suis-t-il bête!... Voilà que j'oubliais... Ma pauvre vieille tête!... Elle a voulu se faire tirer pour toi... oui, elle a fait faire son portrait, comme elle était le jour que tu es parti... toute pareille... toute pareille... *Elle cherche dans son panier. Elle en tire une petite enveloppe de toile noire, attachée avec de la ficelle. Elle défait l'enveloppe et en tire une petite photographie représentant une jolie fille blonde aux yeux très doux.*) Tiens!

Le blessé, ne pouvant cacher son émotion, détourne la tête.

La mère n'a pas vu ce mouvement, occupée qu'elle est à regarder la photographie. Elle est bien, dis?... (*Elle la lui tend*).

THIERRY, *sans la prendre.* — Oui... Mets-la..... (*Il se raidit pour ne pas pleurer*). Mets-la sur la table, veux-tu, maman?

LA MÈRE, *plaçant la photographie sur la tablette.* — Ah! vous ferez un beau couple, tous les deux!... Ça sera tout comme moi avec ton père... Dans les temps!... Et vous en aurez, des beaux petits enfants!... C'est qu'il faut bien que je sois grand'mère, à cette heure... C'est de mon âge...

THIERRY, *qui a fait, tout le temps qu'elle parle, des efforts violents pour se contenir, éclate brusquement en sanglots.*

LA MÈRE, *effrayée.* — Quoi? Quoi? Qu'est-ce que tu as?...

THIERRY, *se maîtrisant.* — Ce n'est rien, maman... vois-tu... Les nerfs... c'est les nerfs... Et puis, de t'entendre parler de toutes ces choses, comme ça... tout d'un coup... (*Un silence.*) Maman, il ne faut pas faire de projets, vois-tu... Bien sûr, je ne retournerai pas au feu... Mais, peut-être bien... que je ne serai pas aussi solide qu'avant... La terre du père Givois, c'est une bonne terre... Mais il faut être fort pour être cultivateur... C'est bien du mal...

LA MÈRE. — La Marie nous aidera...

THIERRY. — La Marie, oui..., justement... mais voilà... (*Il cherche ce qu'il va dire*). On n'est pas riche... Le peu qu'on a, c'est pas grand'chose... Alors, si... (*Un grand effort pour parler*) si elle trouvait d'autres partis... (*Il s'arrête un instant, épuisé, mais il reprend*), d'autres partis plus... convenables... ça vaudrait mieux peut-être pour elle... Faut pas être égoïste... Je ne veux pas qu'elle se sacrifie, cette petite...

LA MÈRE. — Tu perds la tête... ou alors c'est que tu ne l'aimes plus!...

THIERRY. — Oh! si, maman!...

LA MÈRE, *après l'avoir longuement regardé.* — Oh! mais... Je ne te reconnais plus!... T'es plus le même! Qu'est-ce qu'il y a? La Marie, t'en étais fou, dans le temps!... Tu me l'as dit, que tu pourrais pas vivre sans elle... Et voilà que... C'est comme le champ du père Givois!... Tout ce que tu voulais autrefois, tu ne le veux plus?... Ah! non! t'es plus le même, pour moi non plus... Quand je suis arrivée, je croyais que tu allais me sauter au cou... Après si longtemps! Tu te rappelles quand tu es parti en août?... Tu m'as serrée si fort, si fort contre toi que j'ai failli étouffer... (*Avec une profonde tristesse*): Dis, mon petit Jean? Est-ce que moi aussi tu ne m'aimes plus?

THIERRY. — Moi!...

LA MÈRE. — Eh bien! embrasse-moi donc... (*Elle se penche sur lui. Thierry a un mouvement de recul.*)

THIERRY. — Fais attention, maman!...

LA MÈRE. — Ça te fait mal?...

THIERRY. — Non... mais... mais il ne

faut pas... qu'on me touche, vois-tu..., à cause du pansement...

LA MÈRE *obéissant sans comprendre et se relevant.* — Ah! oui... à cause du pansement... (*A ce moment on entend chanter en coulisse*):

« La vieille maman dit à son petit gars
«Qu'allait à la guerre..., etc., etc.

(*Un temps*).

Mlle YVONNE *entre au moment où la chanson cesse. Elle aperçoit la mère de Thierry et se dirige vers le lit en souriant.*

SCENE VIII

LES MÊMES, Mlle YVONNE.

Mlle YVONNE, *s'approchant près du lit.* — Comment, votre maman est venue vous voir?...

THIERRY. — Oui, mademoiselle.

Mlle YVONNE, *tendant la main à la vieille qui, très intimidée, s'est levée et garde une attitude humble.* — Oh! que je suis heureuse et fière de vous connaître, Madame... de connaître la mère d'un héros...

THIERRY. — Mademoiselle!

Mlle YVONNE. — Oui, d'un héros!... Vous ne savez pas ce qu'il a fait, votre fils?... Après une attaque à la baïonnette, il s'était emparé, avec sa section, d'une tranchée ennemie... Eh bien, il en est ressorti seul, tout seul, sous un feu terrible pour aller ramasser des camarades blessés... Il en a ramené huit... Vous entendez, huit!.... C'est en portant le dernier qu'il a été atteint par un obus

LA MÈRE, *effrayée.* — Un obus!...

Mlle YVONNE, *à Thierry.* — Aussi, mon ami, je vous annonce que c'est le colonel lui-même qui viendra vous apporter la médaille militaire que vous avez si glorieusement gagnée!

LA MÈRE. — C'est-il Dieu possible!... mon petit: voilà que tu vas être décoré, à cette heure!... (*Se penchant sur lui*) Décoré! Et c'est sur ta pauvre poitrine qu'ils la mettront, ta médaille... là où que tu as été blessé!...

THIERRY, *à ces mots, regarde fixement l'infirmière. Celle-ci, après un mouvement d'étonnement, rencontre le regard du soldat. Un instant, leurs yeux restent fixes... Puis l'infirmière baisse lentement la tête. Elle a compris.*

THIERRY. — Alors, Mademoiselle, vous venez pour ma piqûre?... C'est l'heure?...

Mlle YVONNE, *se faisant complice.* — Oui...

LA MÈRE, *après un temps.* — Alors il faut que je m'en aille?... déjà... Il y a pas bien longtemps que je suis avec toi... Mais, puisqu'il le faut!... Tu m'écriras quand je pourrai revenir?...

THIERRY, *contenant son émotion.* — Oui...

LA MÈRE. — Ah! mon pauvre petit, t'es plus comme avant!... (*A l'infirmière*): Qu'est-ce qu'il y a, Mademoiselle? Pourquoi est-il comme ça avec moi?...

Mlle YVONNE, *gênée.* — Il faut pas lui en vouloir... il est encore très fatigué... très faible...

LA MÈRE. — Allons, au revoir, mon petit Jean... Pense un peu à moi... Au revoir... (*Hochant la tête, tristement*) : Au revoir?... On ne sait jamais, à mon âge!... (*Elle se dirige lentement, plus vieillie, plus courbée, vers la porte*).

THIERRY, *la rappelant.* — Maman!

LA MÈRE, *se retournant.* — Jean?

THIERRY. — Rien, maman, rien... Au revoir! (*Il essaye de dire encore quelque chose, mais il ne peut y parvenir et sa voix se brise en disant encore une fois* : Au revoir!

LA MÈRE *s'éloigne avec l'infirmière. Elle se retourne à mi-chemin de la porte.* — C'est le malheur, voyez-vous, Mademoiselle, qui les rend comme ça... Quand ils seront heureux, ça ne sera plus pareil... (*Elle sort lentement.*)

(*Un temps.*)

Alors Mlle Yvonne qui a regardé la vieille s'éloigner revient vers Thierry, s'asseoit, auprès de lui sans dire un mot. Thierry pleure.

Mlle YVONNE. — Mon pauvre Thierry! (*Elle voit la photo.*) C'est votre fiancée?...

THIERRY, *en larmes.* — Oui, Mademoiselle, c'*était* ma fiancée...

SCENE IX

THIERRY, Mlle YVONNE, Le CAPORAL, Les SOLDATS, puis le COLONEL, accompagné d'officiers et du personnel de l'Hôpital.

LE CAPORAL, *entrant en courant suivi des autres soldats blessés.* — Eh! Thierry! c'est le colon. Il vient t'apporter la médaille...

LEHAUT. — Ils sont là, dans l'escalier!

MARTEL. — Oui, tout l'hôpital!...

BEAUMONT. — Tiens, les voilà!

Entrent le colonel, les officiers et le personnel de l'hôpital.

LE CAPORAL, *criant.* — A vos rangs, fixe!

Tous les soldats se mettent au pied de leur lit et se découvrent.

LE COLONEL, *cherchant dans la chambre.* — C'est le lit numéro 4?...

LE SERGENT, *au Colonel.* — Oui, mon colonel.

LE COLONEL, *arrivant auprès du lit de Thierry.* — Un brave, celui-là!

Mlle YVONNE. — Oh! oui, mon colonel, un brave!

THIERRY, *modestement.* — Mon colonel..

LE COLONEL *à Thierry.* — Si, nous savons ce que vous avez fait. Aussi, je viens aujourd'hui, au nom du Gouvernement de la République, vous remettre la médaille militaire que vous avez si noblement méritée. (*Il prend des mains d'un lieutenant la médaille et l'épingle sur la poitrine de Thierry dont les yeux se mouillent de grosses larmes*). Je comprends votre émotion... elle est digne de votre courage!...

Mlle YVONNE. — Oh! mon colonel, son courage est plus grand que vous ne pensez, car il a eu la force, devant sa mère, qu'il revoyait pour la première fois, de ne pas se trahir... Et la pauvre vieille est partie sans savoir ce qu'il voulait encore lui cacher, sans savoir...

LE COLONEL. — Sans savoir?...

THIERRY, *s'étant haussé sur son lit et se découvrant par un mouvement des épaules.* — Que j'ai les deux bras coupés, mon colonel...

LE COLONEL, *se découvrant.* — Mon pauvre enfant! (*Un silence*).

THIERRY *sanglote.*

LE COLONEL, *maîtrisant son émotion.* — Ah! oui, tu es un brave!... La Patrie ne t'oubliera pas... Tu seras récompensé de ce que tu as souffert pour elle. (*De plus en plus ému.*) Et moi, ton chef, c'est avec respect et admiration que je m'incline devant toi...

THIERRY. — Mon colonel!...

LE COLONEL. — Ne pleure pas!... C'est moi qui le dirai à ta mère, et aussi à ta fiancée. Son amour pour toi n'en sera que plus fort, vois-tu, car tu es le plus beau par ton héroïsme...

Mlle YVONNE, *continuant.* — Et toute femme qui te verra passer enviera le bonheur de celle que tu auras choisie... et regrettera de ne pouvoir t'embrasser... tiens... comme je t'embrasse, mon petit..... (*Elle se penche sur lui et l'embrasse au front dans un immense élan de tendresse.*)

MARTEL, *essayant de plaisanter pour cacher son émotion.* — Ben, mon vieux, t'en as de la chance! Mademoiselle Yvonne qui t'embrasse...

LE COLONEL, *se tournant vers les soldats, gravement.* — Ce n'est pas mademoiselle Yvonne, mes enfants, c'est la France!

THIERRY, *se redressant, soudain illuminé, transfiguré.* — La France!

(*Rideau*)

FIN

THIERRY, *en larmes.* — Oui, Mademoiselle, c'*était* ma fiancée...

SCENE IX

THIERRY, M[lle] YVONNE, LE CAPORAL, LES SOLDATS, puis le COLONEL, accompagné d'officiers et du personnel de l'Hôpital.

LE CAPORAL, *entrant en courant suivi des autres soldats blessés.* — Eh! Thierry! c'est le colon. Il vient t'apporter la médaille...

LEHAUT. — Ils sont là, dans l'escalier!

MARTEL. — Oui, tout l'hôpital!...

BEAUMONT. — Tiens, les voilà!
Entrent le colonel, les officiers et le personnel de l'hôpital.

LE CAPORAL, *criant.* — A vos rangs, fixe!
Tous les soldats se mettent au pied de leur lit et se découvrent.

LE COLONEL, *cherchant dans la chambre.* — C'est le lit numéro 4?...

LE SERGENT, *au Colonel.* — Oui, mon colonel.

LE COLONEL, *arrivant auprès du lit de Thierry.* — Un brave, celui-là!

M[lle] YVONNE. — Oh! oui, mon colonel, un brave!

THIERRY, *modestement.* — Mon colonel..

LE COLONEL *à Thierry.* — Si, nous savons ce que vous avez fait. Aussi, je viens aujourd'hui, au nom du Gouvernement de la République, vous remettre la médaille militaire que vous avez si noblement méritée. (*Il prend des mains d'un lieutenant la médaille et l'épingle sur la poitrine de Thierry dont les yeux se mouillent de grosses larmes*). Je comprends votre émotion... elle est digne de votre courage!...

M[lle] YVONNE. — Oh! mon colonel, son courage est plus grand que vous ne pensez, car il a eu la force, devant sa mère, qu'il revoyait pour la première fois, de ne pas se trahir... Et la pauvre vieille est partie sans savoir ce qu'il voulait encore lui cacher, sans savoir...

LE COLONEL. — Sans savoir?...

THIERRY, *s'étant haussé sur son lit et se découvrant par un mouvement des épaules.* — Que j'ai les deux bras coupés, mon colonel...

LE COLONEL, *se découvrant.* — Mon pauvre enfant! (*Un silence*).

THIERRY *sanglote.*

LE COLONEL, *maîtrisant son émotion.* — Ah! oui, tu es un brave!... La Patrie ne t'oubliera pas... Tu seras récompensé de ce que tu as souffert pour elle. (*De plus en plus ému.*) Et moi, ton chef, c'est avec respect et admiration que je m'incline devant toi...

THIERRY. — Mon colonel!...

LE COLONEL. — Ne pleure pas!... C'est moi qui le dirai à ta mère, et aussi à ta fiancée. Son amour pour toi n'en sera que plus fort, vois-tu, car tu es le plus beau par ton héroïsme...

M[lle] YVONNE, *continuant.* — Et toute femme qui te verra passer enviera le bonheur de celle que tu auras choisie... et regrettera de ne pouvoir t'embrasser... tiens... comme je t'embrasse, mon petit..... (*Elle se penche sur lui et l'embrasse au front dans un immense élan de tendresse.*)

MARTEL, *essayant de plaisanter pour cacher son émotion.* — Ben, mon vieux, t'en as de la chance! Mademoiselle Yvonne qui t'embrasse...

LE COLONEL, *se tournant vers les soldats, gravement.* — Ce n'est pas mademoiselle Yvonne, mes enfants, c'est la France!

THIERRY, *se redressant, soudain illuminé, transfiguré.* — La France!

(*Rideau*)

FIN